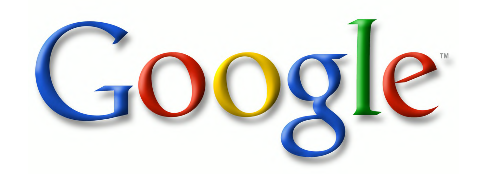
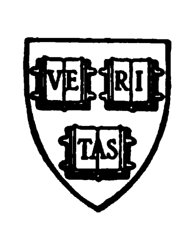
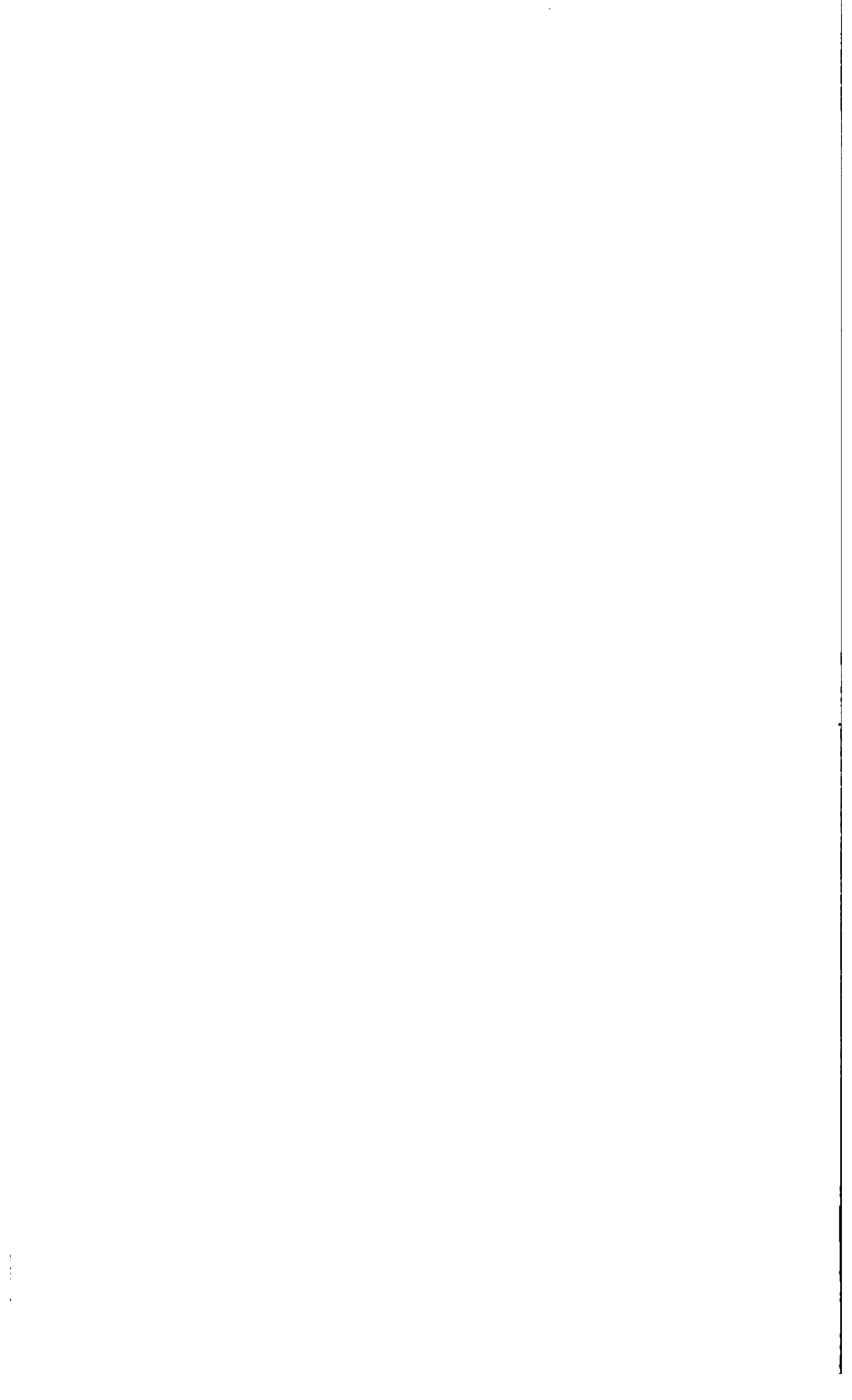





VE RI
TAS



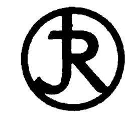


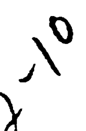
Archiv für das Studium der Neueren Sprachen



42. Band

1868





ARCHIV

FÜR DAS

STUDIUM DER NEUEREN SPRACHEN

UND LITERATUREN.

HERAUSGEGEBEN

VON

LUDWIG HERRIG.

XXIII. JAHRGANG, 42. BAND.

BRAUNSCHWEIG,

DRUCK UND VERLAG VON GEORGE WESTERMANN.

1868.

Reprinted with permission of Georg Westermann Verlag

OHNSON REPRINT CORPORATION
11 Fifth Avenue, New York, N.Y. 10003

JOHNSON REPRINT COMPANY LTD.
Berkeley Square House, London, W.1

Reprinted from a copy in the collections of
The New York Public Library
Astor, Lenox and Tilden Foundations

First reprinting, 1967, Johnson Reprint Corporation
Printed in the United States of America

Inhalts-Verzeichniss des XLII. Bandes.

Abhandlungen.

Beurtheilungen und kurze Anzeigen.

Programmenschau.

Miscellen.

Bibliographischer Anzeiger.

Orthoepische Betrachtungen

in Bezug auf Littré's Wörterbuch.

Nachtrag zum ersten Theile dieser Betrachtungen.

Abaisser = abè-sé, quelques-uns disent a-bé-sé. Ai prend le son è ou ê; quand la syllabe qui suit est muette: il a-bè-se-ra ou a-bê-se-ra.

Landais: abècé. Bescherelle: a-bé-sé. Nodier: a-bè-sé.

Malvin-Cazal spricht ai wie é: généralement, dans tous les mots où ai est immédiatement suivi d'une syllable faisant entendre un autre son que ceux a, eu, au — ais, ait, aient quelque soit la manière d'être représentés d'après notre orthographe; also auch in abaisser.

Feline spricht ebenfalls é.

Abaisseur = a-bè-seur, ou, suivant la prononciation de quelques-uns, a-bé-seur.

Abcès — ab-sé, en liaison l's ne se prononce pas d'ordinaire dans la conversation. L'absès ouvert dites: l'ab-sé est ouvert. Mais, dans la lecture soutenue, on disait: l'ab-sé-z est ouvert.

Abêtir = a-bê-tir; quelques-uns disent a-bé-tir.

Ab hoc et ab hac = a-bo-ké-ta-bak, et non comme quelques personnes, a-bo-ké-a-bak.

Abject = ab-jè-kt' ou ab-jè.

Ablaquéation = ab-la-kué-a-sion.

Abord = a-bor; le d ne se prononce jamais en liaison; un abord agréable, dites, a-bor-a-gréable; au puriel, la liaison de l's est douteuse. La prononciation moderne et affectée tend à la faire sentir: des abords agréables, a-bor-z agré-ables. Mais la prononciation

ancienne et meilleure ne fait pas sentir l's: des abords agréables, a-bor-agréables.

Was die erste Behauptung betrifft, so müssen wir wohl beistimmen, doch die Bindung des s in der Mehrzahl möchte wohl schon seit langer Zeit gebräuchlich sein; siehe Dubroca. Siehe lord.

Aboyer = a-bo-ié et a-boi-ié; la prononciation varie. — La prononciation abayer était commune au commencement du XVII[e] siècle. Ma fortune . . . . Qui n'abaye et n'aspire après l'or du Pérou, Régnier. Sat. III. Ou toutes ces grandeurs après qui l'on abaye, id. XVI.

Aboyeur = a-bo-ieur ou aboi-ieur; la prononciation n'est pas fixée.

Abricot = a-bri-co; le t ne se lie pas; au pluriel, a-bri-kô ou a-bri-ko; la prononciation varie, les uns gardent au pluriel la prononciation du singulier où l'o est bref ou ouvert, les autres allongeant l'o, suivant la règle qui est que l's du pluriel rend la voyelle longue ou fermée.

Siehe îllot, lot.

Abcisse = a-bsi-s', ou suivant la prononciation réelle, a-psi-s'. Eine ähnliche Anmerkung bei allen Wörtern, die mit abs . . . . beginnen.

Absolution = ab-so-lu-sion ou ap-so-lu-sion; en poésie, de cinq syllabes.

Absorption = ap-sor-psion; de quatre syllabes, en poésie.

Abstraction = ap-stra-ksion; de quatre syllabes, en poésie.

Acabit = a-ka-bi; le t ne se lie pas.

Dubroca bindet stets das t dieser Endung; auch Malvin-Cazal und Brandon. Siehe lit, interdit.

Acacia = a-ka-sia; Castel et Béranger l'ont fait, en vers de trois syllabes, et la prononciation ordinaire ne lui en donne non plus que trois; mais on pourrait aussi, en vers, le faire de quatre syllabes, suivant l'habitude de notre poésie; qui tend plus à allonger les mots qu'à les raccourcir.

Académicien = a-ka-dé-mi-siin; en vers, il est de six syllabes; par example, dans l'épigramme de Piron: Ci gît Piron, qui ne fut rien, Pas même académicien. Cependant on pourrait aussi suivre la prononciation ordinaire et le faire de cinq syllabes.

Accepter = a-ksè-pté; prononciation vicieuse acceter.

Acclamation = a-kkla-ma-sion; en poésie, de cinq syllabes.

Accommoder = a-ko-mo-dé; quelques-uns prononcent a-k'-mo-dé, comme si le premier o était un e muet; cette prononciation est à éviter.

Accord = a-kor; le d ne se lie pas: un accord harmonieux, a-ko-r harmonieux. L's du pluriel ne se lie pas d'avantage: des accords harmonieux, des a-ko-r harmonieux. Cependant d'après

une autre prononciation, l's se lie: des a-kor-z harmonieux. Siehe Abord, lord.

Accroc = a-kro; le c ne se lie jamais: Un accroc à la robe; dites un a-kro à la robe. Au pluriel des a-kro, ou, suivant d'autres des a-krô.

Landais und Feline orthographiren akró, Nodier a-cro.

In Bezug auf die Bindung führt Dubroca das Wort nicht an; auch Brandon schweigt. Malvin-Cazal bestätigt, dass das c nie zu binden ist.

Accroire = a-kroi-r'. D'après Vaugelas on prononçait de son temps accraire. Un dictionnaire de 1768 indique les deux prononciations, a-krè-re et a-kroi-re.

Auch La Touche (1720) spricht oi wie è in: connoître, paroître, croitre, croire etc. und fügt hinzu: dans un discours public on peut prononcer croître, croire etc. comme ils sont écrits (oi = oai).

Catineau (1812) bezeichnet die Aussprache: a-krŏè-re.

Accroître = a-kroî-tr'. Se conjugue comme croître. Un dictionnaire de 1786 donne pour prononciation a-kré-tr'; il ne parle pas d'a-kroî-tr'.

Accusation = a-ku-za-sion; en poésie, de cinq syllabes.

Acheter = a-che-té; ne prononcez pas a-je-té, ni comme Vaugelas le défend aussi, a-jé-ter. La syllabe che est muette quand la syllabe qui suit est sonnante, et prend l'accent grave quand cette syllabe qui suit est muette; gardez-vous donc bien de prononcer, comme font quelques personnes, ach'trai pour a-chè-te-rai, et ainsi de suite.

Achever = a-che-vé. La syllabe che est muette, quand la syllabe qui suit est sonnante; elle prend l'accent grave, quand la syllabe qui suit est muette.

Acier = a-sié; l'r ne se lie jamais; l'acier et le fer, dites: l'asié et le fer. Siehe indigotier, maltôtier.

Acquérir = a-ké-rir; ne prononcez pas a-krir, comme en quelques provinces.

Ueber die Aussprache von j'acquiers etc. schweigt Littré. Siehe die erste Abtheilung dieser Betrachtungen, p. 436.

Acquisition = a-ki-zi-sion; en poésie, de cinq syllabes.

Acquit = a-ki; le t ne se lie pas dans la conversation. Siehe lit, acabit.

Acre = a-kr', a bref.

Âcre = â-kr', â long.

Action = a-ksion; en poésie, de trois syllabes.

Adage = a-da-j'; l'a de da, qui se prononce comme dans sage, se prononçait autrefois comme dans âge; Chifflet, dans sa grammaire qui est de la fin du XVII[e] siècle, dit qu'on prononce a-dâ-ge.

Wie Littré geben alle Orthoepisten: Olivet, La Touche, Lévisac, Steffenhagen, Malvin-Cazal etc. das a der Endung age als Kürze an. Nun lasse man sich aber von Franzosen die Wörter: cage, adage, orage, soufflage etc. sprechen, und trotz ihrer Behauptung, dass das a kürzer sei, wie das â in âge, wird man keinen merklichen Unterschied wahrnehmen. Es klingt diese Behauptung gewagt, doch wer wie ich diesen Versuch mehrfach angestellt hat, wird mir recht geben müssen. Doch es ist hier nicht der Ort, die Quantitätsverhältnisse der französischen Sprache eingehender zu besprechen; ich behalte mir dies für eine besondere Abhandlung vor.

Adagio = a-da-dji-o.

Addition = a-ddi-sion; plusieurs disent a-di-sion. Palsgrave, au XVIe siècle, recommande, p. 23, de prononcer les deux d. Il est bon de les prononcer pour éviter la confusion avec adition.

Bescherelle: ad-di-ci-on. Landais: ad-dicion. Nodier: a-di-sion. Feline adision. Beide d sprechen ferner: Steffenhagen, Lesaint, Malvin-Cazal, Hamann etc.

Additionnel = a-ddi-si-o-nèl, ou a-di-si-o-nèl.

Additionner = a-ddi-sio-né, ou a-di-sio-né.

Adepte = a-dè-pt'; ne prononcez pas adette comme on fait dans quelques provinces.

Adhérence = a-dé-ran-s'. Palsgrave, p. 19, recommande de prononcer avec l'h aspirée, ad-hérence.

Steffenhagen spricht adhérer mit aspirirtem h, daher auch wohl adhérance.

Feline, Landais, Nodier sprechen wie Littré.

Adhésion = a-dé-zion; de quatre syllabes dans les vers.

Adieu = a-dieu, au plur. a-dieû.

Adjonction = a-djon-ksion; en vers, de quatre syllabes.

Adjuger = ad-ju-jé. Dans le XVIe siècle Palsgrave et Bèze disent qu'on prononce ajuger; dans le XVIIe, Chifflet remarque que le d ne se prononce pas; aujourd'hui le d se prononce.

Adjuration = a-dju-ra-sion; } en poésie; de cinq syllabes.
Admiration = ad-mi-ra-sion; }

Admonéter ou admonester = a-dmo-né-té ou a-dmo-nè-sté. Les deux prononciations sont usitées. Dans le XVIe siècle Bèze prononce amonester, et Palsgrave, p. 23, écrit ammonester et prononce les deux m.

Adonc = a-don-k'; en poésie, de cinq syllabes.

Adoration = a-do-ra-sion; }
Adulation = a-du-la-sion; } en poésie, de cinq syllabes.
Affectation = a-fè-kta-sion; }

Affection = a-fè-ksion; de quatre syllabes en poésie.

Affiquet = a-fi-ké. Ist der accent aigu etwa ein Druckfehler?

Affirmation = a-fir-ma-sion; de cinq syllabes en poésie.

Affliction = a-fli-ksion; de quatre syllabes en poésie.

Affoler = a-fo-lé; dans le XVI[e] siècle Palsgrave, p. 23, recommande de prononcer les deux f.

Affront = a-fron; le t se lie: un affron-t odieux; au pluriel l's se lie: des a-fron-z indignes.

Dubroca 142: Affront, front, mont, pont. Ces substantifs se lient devant leurs adjectifs. Un affron-t'outrageant etc. Hors ce cas, et pour peu qu'il y ait lieu à un repos après eux, le t ne se lie pas et reste muet. Ebenso Brandon p. 51. Auch Malvin-Cazal p. 322 und Feline, Steffenhagen.

Agitation = a-ji-ta-sion; en poésie, de cinq syllabes.

Agresseur = a-grè-seur; d'autres prononcent les deux s. Dieselbe Bemerkung bei agressif, agression.

Aiguilletier = è-güi-llé-tié, ou plutôt, malgré l'orthographe, è-güi-lle-tié, comme coffretier. Littré schreibt also das Wort aiguillétier, und der fehlende Accent ist ein Druckfehler. Feline schreibt aiguillettier, und spricht: eguiltie. Für diejenigen, denen das Buch von Feline nicht bekannt ist, bemerke ich, dass das e bei ihm ein geschlossenes é bedeutet Nodier: aiguilletier = é-gui-lle-tié. Bescherelle: aiguilletier = é-gui-ie-tié. Landais: aiguilletier = ègu-iietié.

Aiguillon = è-güi-llon, ll mouillées, et non è-güi-yon. Dans le XVI[e] siècle on prononçait la syllabe g comme aujourd'hui, c'est-à-dire en diphthongue, ainsi que dans huile (huïie ist wohl Druckfehler?); voyez Palsgrave, p. 46. Au contraire un dictionnaire du XVIII[e] siècle (warum nennt Littré den Verfasser dieses mehrfach citirten Wörterbuches nicht?) donne la prononciation é-ghi-llon. Maintenant la prononciation è-güi-llon est la seule bonne.

Aiguisement = è- güi-ze-man. Telle est la prononciation actuelle; mais au XVIII[e] siècle on a prononcé ai-ghi-ze-ment.

Aiguiser = è-güi-ze, et non comme quelques-uns prononcent, èghizer. La prononciation güi en diphthongue, comme dans huile, est celle du XVII[e] siècle, Chifflet, Gramm. p. 228, et du XVI[e], Palsgrave, p. 10 und 16. Au contraire un dictionnaire du XVIII[e] siècle n'admet que la prononciation ai-ghi-zé.

Bescherelle: aiguiser = é-gui-zé. Nodier: égui-zé. Landais è-guizé. Auch Malvin-Cazal spricht das u.

Ains = in-s'. On ne sait comment il se prononçait autrefois; aujourd'hui on fait sentir l's.

Alchimie = al-chi-mie. Le dictionnaire grammatical de 1784 dit qu'on prononce alkimie; aujourd'hui on prononce alchimie, comme chimie.

Alcôve = al-kô-v'. Le dictionnaire grammatical de 1784 dit que l'o est bref: al-ko-ve. Aujourd'hui il est long.

Aligner = a-li-gné et non ali-nié, prononciation vicieuse de quelques-uns.

Allégation = al-lé-ga-sion; en poésie, de cinq syllabes.

Allége = a-lè-j'. Bien que l'Académie met un accent aigu sur ce mot, on le prononce comme s'il y avait un accent grave.

Allégement = a-lè-je-man.

Allègre = a-lè-gr'; quelques-uns disent, ce qui est moins bon, al-lè-gre.

Allégrement = a-lè-gre-man; quelques-uns disent, moins bien, al-lè-gre-man; pourquoi l'Académie met-elle un accent aigu à allégrement, puisque allègre a un accent grave, et que la prononciation est lamême dans les deux cas?

Alléguer = al-lé-ghé. Palsgrave, p. 23, dans le XVI[e] siècle, prononce les deux ll.

Allier, verbe ac., = a-li-é.

Allier, s. m., = a-lié.

Allocution = al-lo-ku-sion; } en poésie, de cinq syllabes.
Allusion = al-lu-zion; }

Almanach = al-ma-na. Dans la prononciation soutenue, le ch se lie comme un k; un al-ma-na-k intéressant. Au pluriel, almana ou al-ma-ná; dans la prononciation soutenue, l's se lie: des al-ma-nâ-z encadrés.

Malvin-Cazal, p. 429, bindet in der Einzahl und in der Mehrzahl, p. 378. Auch Feline, Dubroca und Brandon.

Alors. Siehe 1. Abtheilung, p. 437. L's ne se lie jamais.

Dubroca bindet ors stets, auch Malvin. Feline bindet ebenfalls das s in alors.

Aloyau = a-lo-iô; plusieurs disent a-loi-iô.

Altération = al-té-ra-sion; en poésie, de cinq syllabes.

Altier = al-tié. Cet homme altier et dur; dites: al-tié-et-dur. Des grammairiens veulent qu'on prononce al-tiê-r' et dur, mais cela est mauvais, même en poésie: l'hiatus vaut mieux que cette articulation de l'r.

Feline bindet ebenfalls nicht. Malvin-Cazal bindet nur, wenn dem Adjectif sein Hauptwort unmittelbar folgt; ebenso Dubroca. Siehe acier etc.

Amaigrir = a-mè-grir.

Amazone = a-ma-zôn'; d'autres prononcent a-ma-zo-n'. Feline: amazôn. Landais: amazône. Auch Steffenhagen und Malvin-Cazal sprechen ône.

Ambiguïté = am-bi-guï-té. On met un tréma sur l'i pour indiquer que gui ne s'y prononce pas ghi, mais que l'u y est entendu. Le mot est de quatre syllabes. Au XVI[e] siècle la prononciation était la même, Palsgrave, p. 10.

Ambigument = am-bi-gu-man. L'Académie qui met un accent circonflexe dans assidûment, n'en met pas dans ambigument.

Den Nasallaut bezeichnet Littré stets mit **an**; in vorstehenden beiden Wörtern bezeichnet er die erste Silbe mit **am**; ich glaube aber nicht, dass Littré das m sprechen will; es wäre dies eine sonst nirgends vertretene Aussprache.

Noch in **ambages** = am-ba-j', **ambassade** = am-ba-sa-d', **ambassadeur** = am-ba-sa-deur; (dagegen ambassadrice = an-ba-sa-dri-s') findet sich am. Es ist dies, wenn nicht ein Druckfehler, so doch eine Flüchtigkeit in Bezeichnung des Nasallautes.

Ambition = an-bi-sion; de quatre syllabes en poésie.

Ambitionné = an-bi-sio-né; }
Ambitionner = an-bi-sio-né; } en poésie, de cinq syllabes.

Amict = a-mi. Le **ct** ne se prononce jamais, même devant une voyelle.

Auch Malvin-Cazal, 439: Dans amict, la finale **ct** devient nulle et on prononce a-mi, même devant un mot commençant par une voyelle ou une h muette.

Amitié = a-mi-tié; de trois syllabes.

Amoureux = a-mou-reû; l'x se lie; amoureux et jeune, dites: a-mou-reû-z'et jeune.

Amplication = an-pli-ca-sion; de cinq syllabes en vers.

Amplification = an-pli-fi-ca-sion; de six syllabes en vers.

Amputation = an-pu-ta-sion; de cinq syllabes en vers.

Amschaspand = a-mcha-spand'.

Anastomose = a-na-sto-mô-z'.

Ancien = an-si-in, ou an-siin. Dans la poésie du XVIIe siècle, ancien est de trois syllabes; aujourd'hui on le fait souvent de deux. Au XVIe siècle on prononçait an-si-an, Palsgrave, p. 60. Ueber Bindung schweigt Littré.

Anciennement = an-si-è-ne-man ou an-siè-ne-ment; en vers, de cinq ou de quatre syllabes.

Ancienneté = an-siè-ne-té; en vers, de cinq syllabes ou de quatre.

Angelus = an-je-lus'; beaucoup disent an-jé-lus'.

Angoisse = an-goi-s' et non an-goi-z'.

Anguiforme = an-gui-for-m'; **ui** prononcé comme dans huile.

Anguille = an-ghi-ll', ll mouillées, et non an-ghi-ye. Au XVIIe siècle, d'après Chifflet, Gramm. p. 232, les ll ne se mouillaient pas; aujourd'hui c'est une faute de ne pas les mouiller.

Anneau = a-nô; d'après Palsgrave, p. 23, au XVIe siècle on prononçait les deux n; d'après Ménage, au XVIe, on reprochait aux Parisiens leur prononciation agnau, qui est encore celle de quelques provinces.

Nodier: a-nô; Feline: anô; Landais: anô; Bescherelle giebt die

Aussprache nicht an. Auch Malvin-Cazal spricht nur ein n : a-no ; besser jedenfalls a-nó.

Année = a-née, et non comme disent quelques-uns, surtout les gens du midi, an-née, où an est prononcé comme dans antérieur.

Annonciation = a-non-si-a-sion; } en poésie, de six syllabes.
Annotation = a-nno-ta-sion; }

Anspect = an-spèk. Feline: anspêk. Nodier: ans-pêc. Landais: ancepèk. Bescherelle: ann-spek. Ebenso Malvin. Siehe den ersten Theil dieser Abhandlung, p. 438.

Antienne, s. f., = an-tiè-n'; tiè monosyllabe.

Apitoyer = a-pi-to-ié ou a-pi-toi-ié.

Aplomb = a-plon; le b ne se lie jamais. Auch Dubroca, Brandon, Malvin-Cazal, Felin etc. binden niemals diese Endung.

Apothéose = a-po-té-ó-z'.

Apparition = a-pa-ri-sion; en poésie, de cinq syllabes.

Appas = a-pâ; l's se lie.

Appellation = a-pèl-la-sion; en poésie, de cinq syllabes.

Appendance = a-ppan-dan-s'.

Appendiciforme = a-ppin-di-si-for-m'.

Appendiculaire = a-ppin-di-ku-lê-r'.

Appendicule = a-ppin-di-ku-l'.

Appendre = a-ppan-dr'.

In appendu, appension, appéter, appétibilité, appogiature spricht Littré ebenfalls beide p.

Appétit = a-pé-ti; le t ne se lie pas; au pluriel, l's se lie; il faut se garder de la mauvaise prononciation a-pti.

Dubroca, Malvin-Cazal, Brandon binden in der Endung it das t stets. Siehe lit, acquit etc.

Application = a-pli-ka-sion; } en poésie, de cinq syllabes.
Appréhension = a-pré-an-sion; }

Approbation = a-pro-ba-sion; en poésie, de cinq syllabes.

Après = a-prê. L's se lie: après un an, dites: a-prê-z un an. Das u spricht Littré wie ou in: aquarelle, aquarelliste, aquarien, aquarium, aquatile, aqua-tinta, aquatique, aqua-tofana, aquette (nicht in aqueduc und aqueux). Wie u spricht er es in: aquifère, aquifoliacées. Nicht in: aquilant, aquilin, aquilon, aquosité.

Arabe = a-ra-b'. Nach Dubroca, Malvin-Cazal, Lévisac, Steffenhagen ist in diesem Worte das zweite a lang. Ein deutsches Ohr wird überhaupt in der Endung abe eine Länge hören.

Arak = a-rack; l'on dit souvent rak.

Arc-boutant = ar-bou-tan; se prononce au pluriel comme au singulier.

Arc-en-ciel = ar-kan-sièl; se prononce au pluriel comme au singulier.

In den mit archi . . . beginnenden Wörtern spricht Littré ch = k in: archiépiscopat, archiépiscopal.

Arduité = ar-dui-té.

Arguer = ar-gu-é. L'Académie ne conjugne pas ce verbe; mais il faut écrire avec tréma: j'arguë, tu arguës, il arguë; et même il serait bien d'écrire argüer, argüant, argüé, pour indiquer la prononciation; autrement on le confondrait avec le verbe arguer = ar-ghé (tirer une conséquence).

Arpége = ar-pé-j'. Warum nicht ar-pè-j'?

Arpégement = ar-pè-ge-man.

Arpéger = ar-pé-jé. L'e, suivant la règle mauvaise de l'Académie, garde l'accent aigu, même quand la voyelle qui suit est muette, et bien qu'alors il se prononce comme è.

Arrêt = a-rê; le t ne se lie que dans la prononciation soutenue: un arrêt infament; dites: a-rê-t-infament; mais on dit sans lier: faire saisie et arrêt entre les mains de quelqu'un; on a fait arrêt en sa personne et en ses biens. Siehe intérêt etc.

Arrêter = a-rê-té, et non ar-té, faute commise dans plusieurs provinces.

Ars = ar ou suivant quelques-uns, ars'.

Nodier: ar. Feline ars. Bescherelle: ar; ebenso Malvin-Cazal.

Arsenal = ar-se-nal..

Art = ar; le t ne se lie pas: l'art oratoire, dites: ar oratoire, et non l'ar-t-oratoire; au pluriel l's ne se lie pas, les arts et les sciences; cependant cette liaison plaît à quelques-uns, qui disent: les ar-z et les sciences.

Schon bei javart habe ich gesagt, dass man freilich nicht das t, aber das r der Endung art bindet. Dies ist wohl die allgemeine Regel, Dubroca, Malvin-Cazal (325), wo auch die Ausnahmen zu finden sind. Er sowohl wie auch Brandon, p. 47, sprechen aber l'ar-t'oratoire. Es möchte vielleicht nicht überflüssig sein, hier Dubroca's Meinung (p. 122 etc.) über die Bindung des t in den betreffenden Endungen anzuführen:

Le t ne se modifie point dans sa réunion avec les voyelles initiales des mots qui le suivent. Il conserve son articulation propre, et il donne lieu à une de nos liaisons les plus fortes. Il faut même convenir que son emploi, dans ce cas, est souvent dur à l'oreille: voilà pourquoi il serait peut-être nécessaire qu'il fût moins fréquent, et qu'on ne l'appliquât pas surtout à des mots qui, ayant une pénultième consonne, pourraient être liés d'une manière plus douce par son intermédiaire que par le t final. Tels sont les mots en art, en ert et en ort. J'entends tous les jours au théâtre lier les mots: sort, mort, transport, art, désert etc. J'avoue que je ne puis approuver la liaison du t dans ces finales, que je la regarde comme opposée au génie de la langue française, et destructive de l'euphonie qui en a réglé la

prononciation. Je ne vois pas en effet quel charme, quelle douceur on peut trouver dans ces liaisons: cette mor-t'est affreuse — un sor-t'agréable — un effor-t'impossible — un transpor-t'aveugle — un désert'aride; surtout, je le répète, quand la liaison peut tomber sur une des consonnes qui fournit les liaisons des plus coulantes, sur le r, et qu'en prosodiant exactement, comme on le doit, ces finales, on a les moyens de leur donner toute la plénitude et toute l'énergie qu'elles demandent. On oublie trop que le principe des liaisons est particulièrement fondé, dans notre langue, sur le besoin d'en adoucir la prononciation, et d'en faire disparaître les sons trop durs. On exagère, ou applique à faux les règles qui ont été établies pour cela; et, faute de discernement, on parvient à restituer au langage toute l'apreté de sa première origine, etc.

Art (p. 130). L'usage semble avoir introduit une exception en faveur de ce mot, et pour un seul cas seulement, on dit généralement: l'âr-t'oratoire. Partout ailleurs, le t est muet dans la liaison. Il parle avec un â-r'infini — l'â-r'embellit et pérféctionne la nature.

Artichaut = ar-ti-chô; le t ne se lie pas; artichaut à la poivrade, dites: ar-ti-chô à la poivrade; au pluriel l's se lie. Ueber diese Endung sagt Dubroca: La liaison du t doit être étudiée dans ces finales, où elle n'est pas constante. On le fait sonner dans assaut, défaut, dans il faut, dans le verbe prévaut, vaut (valoir); dans haut, suivi d'un substantif etc.

Mais je ne dirait point en liant le t — un levraû-t'excellant — un héraû-t'à cheval se presente (pour hérault) — le saû-t'était trop fort pour lui — parlez haût-t'à monsieur — il a le coeur haû-t'et généreux — il est haû-t'et exigeant. Toutes ces liaisons sont dures et contre l'usage. Sicherlich würde er in dem nicht angeführten artichaut ebenfalls nicht binden.

Brandon, p. 48, folgt Dubroca fast wörtlich.

Malvin-Cazal, p. 316, bindet in dieser Endung das t nur:

1° In den Verben il faut, il prévaut, il vaut.

2° Nur in dem Substantif défaut.

3° In haut und zwar nicht allein vor seinem Substantiv. Er führt viele Beispiele an; aber, fügt er in einer Anmerkung hinzu: On dit généralement sans lier: Parlez haut | à Monsieur. L'émétique purge par haut | et par bas.

Er sagt noch ausdrücklich: le t ne se lie point dans les substantifs artichaut, assaut, haut, héraut, levraut, quartaut, saut et ses composés. Siehe lévraut.

Ascension = a-ssan-sion; }
Aspersion = a-spèr-sion; } en poésie, de quatre syllabes.

Aspiration = a-spi-ra-sion; en poésie, de cinq syllabes.

Assaut = a-sô; le t ne se lie; un assaut impétueux, dites: un a-sô-t impétueux; au pluriel, l's se lie: des a-zô-z impétueux. Siehe artichaut, levraut.

Assentiment = a-san-ti-man, et aussi a-ssan-ti-man.

Assez = a-sé; le z se lie; j'ai assez entendu, dites: a-sé-z entendu. Chifflet (Gramm. p. 219, dit: „En ce mot plusieurs ne prononcent pas le z, devant les voyelles: j'ai assez entendu, ils prononcent: j'ai assé entendu.“ Cela arrive encore souvent aujourd'hui dans la prononciation non soutenue).

Dubroca, Brandon, Malvin-Cazal bindet das End-z stets. Letzterer fügt hinzu: La douceur de cette prononciation répand sur le langage une suavité tellement harmonieuse, que même les s finales empruntent la touche du z. Négliger la liaison de cette consonne, même dans la conversation la plus familière, serait ravir à la prononciation française une partie du charme qui la rend si douce, si gracieuse, si pleine d'aménité. Auch empfehle ich nachzulesen, was Dubroca, p. 148, darüber sagt.

Assiduité = a-ssi-du-i-té; quelques-uns prononcent a-si-du-i-té.

Assidûment = a-ssi-du-man; quelques-uns prononcent a-si-du-man.

Assignation = a-si-gna-sion; en poésie, de cinq syllabes.

Association = a-so-si-a-sion; en poésie, de six syllabes.

Assomption = a-son-psion; en poésie, de quatre syllabes.

Atermoyer = a-tèr-mo-ié ou a-tèr-moi-ié.

Atropos' = a-tro-pos'.

Attention = a-tan-sion; en poésie, de quatre syllabes.

Attrait = a-trè; le t se lie; au pluriel, l's se lie; attraits rime avec faits, sujets, paix, jamais, succès etc.

Dubroca: Ait. Il n'y a point d'exception pour la liaison du t dans cette final. Ebenso Malvin-Cazal: ait. Toujours liaison dans toutes les espèces de mots de cette finale.

Attribut = a-tri-bu; le t se lie que dans le parler soutenu; au pluriel, l's se lie: les attributs et les sujets, dites: les a-tri-bu-z et les sujets. Siehe institut.

Attribution = a-tri-bu-sion; en poésie, de cinq syllabes.

Attrition = a-tri-sion; en poésie, de quatre syllabes.

Au, Aux = ó; dans aux l'x se lie, comme si c'était un s, aux mots commençant par une voyelle ou une h muette.

Aucun = ó-kun; l'n se lie, aucun ami, dites: ó-ku-n'ami; plusieurs prononcent ó-kun-nami, liant, mais conservant la nasalité. Aucun conserve sa nasalité même devant une voyelle, s'il n'est pas suivi immédiatement d'un mot auquel il se rapporte; je n'en veux aucun à ma suite, dites: ó-kun, et non ó-ku-n à ma suite; au pluriel, l's se lie; aucuns amis, dites: ó-kun-z amis. Siehe die erste Abtheilung dieser Betrachtungen, p. 426.

Au dehors = ó-de-hor; l's ne se lie pas.

Auprès = ó-prê; l's se lie; auprès était une maison; dites: ó-pré-z était.

Auxiliaire = ó-ksi-li-é-r'; les prononciations oksiliére et ó-gziliêre sont vicieuses.

Avant = a-van; le t se lie; avant un autre, dites: a-van-t-un autre.

Dubroca sagt von dieser Endung: Cette finale est une de celle qui comportent le plus de variétés dans la liaison, et sur laquelle l'usage semble avoir le plus exercé ses caprices. C'est une grande erreur de croire que le t doive s'y lier constamment; les exceptions sont nombreuses; et voici sur quels principes je les fonde. Les substantifs en ant ne sont susceptibles de liaison que lorsqu'ils sont immédiatement suivi d'un adjectif commençant par une voyelle. Dans tout autre cas, et pour peu qu'il y ait lieu à un repos, on ne les lie pas. Quant aux adjectifs, aux verbes, aux adverbes et aux prépositions, ils se lient toujours. Quelques exemples vont confirmer ces principes etc.

Er bindet also auch avant. Siehe auch Malvin-Cazal, p. 304.

Avec = a-vèk; devant une consonne, le c ne se prononce pas; avec vous, dites: a-vè-vous; cependant plusieurs (wohl die Meisten?) le font entendre même devant une consonne: a-vè-k vous. Palsgrave, au XVI[e] siècle, dit p. 24, qu'on prononçait avé, et au XVII[e], Chifflet insiste pour la prononciation du c.

Aversion = a-vèr-sion; en poésie, de quatre syllabes.

Aveu = a-veu, au pluriel a-veû, la prononciation étant comme dans affreux.

Avis = a-vî; l's se lie devant une voyelle ou une h muette: un avis important, dites: un avi-z important.

Avoir = a-voi (Wohl Druckfehler?). Au XVI[e] siècle on écrivait aurai, auras etc., mais on prononçait, d'après Bèze, arai, ara etc. Au XVII[e] siècle d'après Dangeau, ayant, ayons, ayez se prononçaient a-iant, a-ions, a-iez. Aujourd'hui, c'est une prononciation fautive: il faut dire é-iant, é-ions, é-iez. A Paris le peuple prononce eü ou evu au lieu de u (eu); c'est un archaïsme sur lequel on débattait encore au XVII[e] siècle; la prononciation u est aujourd'hui la seule correcte.

Avouer = a-vou-é. Dans j'avouerai et temps analogues l's ne se prononce pas et recompte pas dans les vers; mais l'ancienne langue le prononçait et avouerai était de quatre syllabes.

Avril = a-vrill, ll mouillées, d'après l'Académie; mais des grammairiens indiquent la prononciation a-vril, sans mouiller l'l: prononciation qui est en effet celle de plusieurs personnes. D'après Chifflet, au XVII[e] siècle, l'l ne se prononçait jamais et en effet plusieurs personnes disent encore aujourd'hui a-vri.

Bescherelle: a-vri-le ou a-vri-ie.

Landais: avrile, et non pas a-vriie, comme le veulent l'Académie ancienne, la nouvelle et MM. Noël et Chapsal.

Nodier: a-vrill (ll m.).

Malvin-Cazal spricht avril ohne Mouillé-Laut.

Steffenhagen will den mouillirten Laut in avril.

Badaud = ba-dô; le d ne se lie pas; l's se lie au pluriel. Auch Dubroca, Malvin-Cazal, Feline binden nicht.

Bahut = ba-u; le t ne se lie pas, du moins dans la conversation. Siehe attribut etc.

Balourd = ba-lour; le d ne se lie jamais.

Auch Dubroca und Malvin binden nicht das d, aber das r in dieser Endung.

Banc = ban; le c ne se lie pas: un banc élevé, dites: un ban élevé, prononciation qui est notée par Chifflet pour le XVII[e] siècle; l's se lie dans la prononciation soutenue: des ban-z-élevés. Dubroca bindet in banc, blanc (adj.), franc; aber nicht in den Substantiven blanc (signifiant un homme de couleur blanche) und franc: un fran | et vingt centimes.

Malvin-Cazal führt folgende Beispiele von Bindung an: Du blanc'au noir — Un fran-c'original — Montrer le flan-c'aux ennemis — Cet esclave est devenu fran-k'et libre. — Il a marié son fils fran-k'et quitte. — Il démentit fran-k'et net (pour franc). Le rang est dè flan-k'en flanc (pour flanc). Er fügt aber hinzu: Le c ne se fait jamais entendre dans banc (long siége), char-à-banc, blanc, signifiant un homme de couleur blanc, fer-blanc, et franc, pièce de monnaie.

Bandit = ban-di; le t ne se lie pas dans le parler ordinaire; au pluriel, l's se lie: Siehe appétit etc.

Baril = ba-ri, l'l ne se prononce et ne se lie pas; au pluriel, l's se lie; dans le XVII[e] siècle aussi Chifflet recommande de ne pas prononcer l'l.

Bas = bâ; l's se lie.

Baste = ba-st'; et quelquefois, dans la conversation, bâ-t'.

Bat = bat'; le t se prononce, d'après Legoarant, (I, p. 411) terme de pêche.

Bat ou bate = bat' ou ba-t', terme de marine.

Bât = bâ: le t ne se lie pas dans la conversation; au pluriel, l's se lie. Siehe avocat etc.

Bayer = ba-ié. Il faut se garder de le confondre avec bâiller, dont il se distingue par l'a bref et par l'absence des ll mouillées; plusieurs prononcent bé-ié, ce qui vaudrait mieux.

Beaucoup = bô-kou; le p peut se lier, et il se lie toujours dans le parler soutenu, devant une voyelle. Siehe loup. Feline giebt einfach Bindung an. Lesaint bindet das p im discours soutenu, doch nicht in der Conversation.

Dubroca bindet in beaucoup und coup das p stets; ebenso Malvin-Cazal.

Begayement = bé-ghè-ie-man, en quatre syllabes, ou

Bégaiement = bé-ghê-man, en trois syllabes.

Belveder = bel-ve-dêr.

Benédiction = bé-né-di-ksion; en poesie, de cinq syllabes.

Bestiaux = bè-stiô; l's se lie.

Biais = bi-ê ou bié; Molière fait ce mot tantôt monosyllabe, tantôt dissyllabe; l's se lie. S. laquais.

Bibus = bi-bus'.

Bien, s. m., = biin; l'n ne se lie jamais.

Bien, adj., siehe Abth. I. p. 426.

Bienfaisance = biin-fe-zan-s', ou biin-fè-zan-s'; la seconde prononciation est surtout employée das la récitation et la lecture.

Dieselbe Bemerkung bei bienfaisant.

Bienfait = biin-fè; le t se lie; au pluriel, l's se lie. Siehe attrait.

Bienheureux = biè-neu-reû; quelques-uns disent, à tort, biin-neu-reû, en donnant à biin le son nasal de in dans in-digne. Siehe bien Abth. I. p. 426.

Bientôt = biin-tô; le t, dans la prononciation soutenue, se lie: bientôt il viendra, dites: biin-tô-t-il viendra. Siehe bardot etc.

Bière = bié-r'. Quelques-uns écrivent bierre dit l'Académie.

Bill = bil. Des grammairiens, recommandent de prononcer bill avec les ll mouillées; à tort: il n'y a aucune raison de changer la prononciation anglaise de ce mot.

Bis = bi, adj.

Bis = bis', verbe d'interjection.

Biscuit = bi-skui; le t ne se lie pas dans le parler ordinaire; au pluriel, l's se lie.

Dubroca bindet das t der Endung **uit** stets.

Malvin-Cazal, der im Allgemeinen das t von uit ebenfalls bindet, führt als Ausnahme an: un biscuit | en caisse. Ob er aber in diesem Worte das t nie, auch nicht vor seinem Adjectif binden will, ist nicht ersichtlich.

Bivac = bi-vak ou **bivouak** = bivouak. Bivouac est plus usité; il n'est que de deux syllabes.

Dieselbe Bemerkung in Bezug auf bivaquer und bivouaquer.

Blanc, adj., = blan; le c ne se lie pas: blanc et noir, dites blan et noir, excepté dans cette locution où d'ordinaire on le fait entendre: du blanc au noir, dites: du blan-k-au noir; l's du pluriel se lie: Palsgrave au XVI[e] siècle dit qu'on prononce blan; et au XVII[e] siècle, Chifflet recommande de ne pas prononcer le c final, même devant une voyelle. Siehe banc.

Blanc, subs.; le c ne se lie pas.

Blockhaus = blo-kôs'.

Blocus = blo-kus'.

Blond = blon; le d ne se lie que dans la prononciation soutenue: le blond Apollon, dites: le blon-t-Apollon; au pluriel, l's se lie les blonds et les bruns, dites: les blon-z-et les bruns.

Dubroca: blond. Jamais de liaison.

Auch Feline bindet in blond nicht.

Malvin-Cazal sagt von den Adjectiven blond, fécond, furibond, moribond, profond, pudibond, rond, rubicond, second, vagabond: jamais de liaison quand il ne sont pas immédiatement suivis d'un substantif; mais toujours liaison de d comme un t, quand ces adjectifs sont immédiatement suivis d'un substantif: le blon-t'Apollon etc.

Boeuf = beuf; l'f se prononce, excepté dans boeuf gras et boeuf salé, dites: beu gras, et beu salé; au pluriel, l'f ne se prononce jamais: des boeufs et des vaches, dites: des beû-z-et des vaches; au XVIIe siècle, d'après Chifflet, l'f ne sonnait jamais, même au singulier, devant les consonnes, et devant les voyelles, il était indifférent de le prononcer ou non.

Malvin-Cazal sagt dasselbe p. 276 über boeuf; ebenso Feline.

Bois = boî; l's se lie.

Boite = boi-t'; le syllabe oi est brève.

Boîte = boî-t'; la syllabe oî est longue.

Bond = bon; le d ne se lie jamais; au pluriel l's se lie.

Siehe blond.

Dubroca: bond; jamais de liaison; ebenso Malvin-Cazal und Feline.

Bonheur = bo-neur; Ménage remarque que dans les provinces on prononçait bonheur; ce qu'il condamne; cette prononciation existe encore dans les provinces du Midi; elle est tout-à-fait à rejeter.

Bonneterie = bo-nè-te-rie. Quelques-uns veulent qu'on prononce bo-n'-trie; mais, outre que cette prononciation n'est point généralement usitée, elle est contraire à l'analogie de notre langue qui veut que e t suivie d'un e muet devinne sonnant. L'Académie devrait établir une analogie orthographique entre bonneterie et tabletterie.

Bord = bor; le d ne se lie pas; l's au pluriel ne se lie pas; cependant plusieurs font la liaison. Siehe accord etc.

Bouc = bouk; au pluriel l's ne se lie pas: les bouk et . . .; certains lient: les bouk-z-et . . .

Boucaut = bou-kô: le t ne se lie pas dans le parler ordinaire; au pluriel, l's se lie. Siehe artichaut etc.

Bourgeois = bour-joî; l's se lie.

Bout = bou; le t se lie.

Dubroca, Malvin-Cazal, Feline binden ebenfalls.

Boyau = bo-iô; quelques-uns disent boi-iô.

Boyauderie = bo-iô-de-rie; quelques-uns disent boi-iô-de-rie.

Bras = bra; l's se lie.

Brave = bra-v'; Chifflet, Gram. 123 remarque que l'a a le son que nous marquons par un accent circonflexe, brâ-v'; la prononciation a changé.

Feline: brav. Landais, Nodier und Bescherelle, die keine Aussprachebezeichnung angeben, sprechen das Wort wohl, wie sie es schreiben.

Olivier (Prosodie 78): Quand brave précède son substantif, il est bref, un brăve homme, mais long, s'il ne vient qu'après, un homme brāve.

Dieselbe Regel haben Steffenhagen und Malvin-Cazal acceptirt; es hängt dies mit der Tonstellung natürlich zusammen.

Brayer, s. m., = bra-ié.

Brayer, v., = brè-ié.

Brebis = bre-bi; l's se lie.

Brick = brik; quelques-uns écrivent et prononcent brig.

Brigand = bri-gan; le d ne se lie pas dans le parler ordinaire; dans le parler soutenu on dit: un brigan-t-armé; au pluriel des brigan-z-armés.

Auch Feline, Dubroca, Malvin binden das d nicht in Substantiven.

Bruire = bru-i-r'. Autrefois, dans bruire, brui était monosyllabe, comme dans bruit; aujourd'hui il est dissyllabe.

Bruit = brui; le t se lie; au pluriel l's se lie. Siehe biscuit.

Brut = brut'; le t se prononce au masculin, même devant un mot commençant par une consonne; il se prononce aussi au pluriel des esprit brut'.

Bruyant = bru-ian; plusieurs disent brui-ian.

Dieselbe Bemerkung bei bruyère.

Buis = bui; l's se lie: le bui-z-et la chêne; la prononciation bouis est un provincialisme et contraire au bon usage. C'etait l'inverse du temps de Ménage, qui remarque que bouis est la prononciation de la cour et la bonne, et buis celle de la province.

Cabas = ka-bâ; l's se lie.

Cadenas = ka-de-nâ; l's ne se lie pas dans la conversation, et se lie dans le parler soutenu: un ca-de-nâ-z-et sa clef.

Cadet = ka-dè; le te se lie: le ka-dè-t-et l'aîné; l's se lie: les ka-dè-z et les aînés.

Cagot = ka-go; } le t ne se lie pas dans la conversation; au
Caillot } pluriel, l's se lie.

Calembour = ka-lan-bour; au pluriel: des ka-lan-bour insipides; d'autres lient l's. Zu diesen gehören Dubroca und Malvin.

Cambouis = kan-boui: l's se lie; kan-bui est une prononciation vicieuse.

Camp = kan; le p ne se lie pas: le camp ennemi, dites le kan ennemi; du temps de Chifflet, XVIIe siècle ce p se liait, il en fait la remarque; au pluriel, l's se lie.

Dubroca sagt camp et champ; ces deux mots ne se lie jamais. La prononciation des mots camp et champ telle que nous l'exposons ici, est depuis longtemps fixée. Vers le milieu du dix-septième siècle, un comédien alors célèbre, s'avisa de faire sonner le p devant une voyelle, et de dire: son cam-p'ouvert de toutes parts. Il n'en fallut pas d'avantage pour exciter une vive rumeur dans le public; la prononciation de ce mot fut solennellement discutée, et il en résulta que

l'on devait dire dans tous les cas, can, et non camp. Que de mot prononcés au théâtre, auraient besoin d'être soumis aujourd'hui à la discussion des hommes éclairés!

Camus = ka-mu, l's ne se lie pas dans la conversation.

Canevas = ka-ne-vâ; l's ne se lie pas, excepté dans le parler soutenu. Siehe cadenas.

Canif = ka-nif; au pluriel, l's ne se lie pas. Il ne faut pas prononcer ganif; ce que font quelques-uns; c'est la recommandation inverse de Ménage, qui dit: prononcez ganif et non canif; l'usage a changé et le c a prévalu.

Canonicat = ka-no-ni-ca; le t ne se lie pas; au pluriel, l's se lie. Siehe bat etc.

Cant = kan. Terme de métier.

Cant = kant'. Mot anglais qui signifie le jargon d'un parti ou d'un monde affectant l'apparence d'une haute religion ou d'une sévérité de moeurs, et qui a passé dans le langage des salons.

Caoutchouc = ka-ou-tchou; le c final ne se prononce jamais.

Capitulation = ka-pi-tu-la-sion; en poésie, de six syllabes.

Carolus = ka-ro-lus'; on fait sentir l's aujourd'hui; mais, au XVIIe siècle Chifflet remarque expressément que l's ne se prononce pas même devant une voyelle.

Carquois = kar-koî; l's se lie.

Carrousel = ka-rou-zèl.

Cas = kâ; l's se lie: un kâ-z-étrange.

Cataplasme = ka-ta-pla-sm'; la prononciation ca-ta-plâ-me, qu'on entend quelquefois, est rejetée par l'usage.

Caution = kô-sion; en poésie, de trois syllabes. Ebenso spricht Littré in der Poesie i-o in cautionné, cautionnement, cautionner; führt diesen Zusatz aber bei cautionnaire nicht an.

Céleste = sé-lè-st'; au XVIe siècle, d'après Palsgrave on ne prononçait pas l's.

Cent = san; le t se lie devant une voyelle ou une h muette: cent hommes, dites: san-t hommes; au pluriel l's se lie: deux cen-z-hommes; le t ne se lie pas dans cent un; dites san un. Prononcez de même, c'est-à-dire sans faire sentir le t: deux cent un, cent une, deux cent une, le cent unième, le deux cent unième, le cent onzième, le deux cent onzième, etc. et cent huit, cen huitaines, le cent huitième.

Cervelas = sèr-ve-la; l's ne se lie que dans le parler soutenu. Siehe canevas etc.

Cessation = sè-sa-sion; en poésie, de quatre syllabes.

Chacun = cha-kun; l'n ne se lie pas: chacun a ses passions, dites: cha-kun a ses passions. Siehe erste Abtheilung p. 426.

Chaland = cha-lan; le d ne se lie jamais. Siehe brigand.

Châlit = châ-li; le t ne se lie pas dans le parler ordinaire. Siehe bandit etc.

Chamois = cha-mol; l's se lie.

Champ = chan; prononciation qui est celle qu'au XVI[e] siècle Palsgrave indique p. 24; le p ne se lie jamais; au pluriel, l's se lie. Siehe camp.

Chaos = ka-ó; l's se lie.

Char = char; dans char à bancs l's ni le c ne se lient jamais: un char-à-ban élégant; au pluriel, l's ne se lie pas: des chars à-bancs, dites: des char-à-ban.

Littré vergisst aber ganz, anzugeben, ob das r bindet. Dubroca bindet dasselbe in der Endung ar stets; auch Malvin-Cazal.

Châssis = châ-si; l's ne se lie pas, absence de liaison que remarque Chifflet Gramm. p. 216. Derselbe soll doch nicht etwa jetzt noch das Vermeiden dieser Bindung vertreten? Die übrigen Orthoepisten wissen übrigens davon nichts.

Chat = cha; en conversation le t ne se lie que dans les phrases suivantes: chat échaudé craint l'eau froide, dites: cha-t-échaudé; acheter chat en poche, dites: cha-t-en poche, jeter le chat aux jambes, dites: cha-t'aux jambes. Au XVI[e] siècle; Palsgrave, p. 24, dit que le t se lie avec la voyelle qui suit. Au pluriel l's se lie: les cha-z et les chiens; chats rime avec pas, appas etc. Siehe canonicat etc.

Chat-huant = cha-u-an, au pluriel comme au singulier; du temps de Palsgrave p. 19, au XVI[e] siècle, on aspirait l'h; l'Académie dit encore qu'on l'aspire; mais la prononciation la plus ordinaire ne tient pas compte de cette h.

Obgleich in der Aussprachebezeichnung Littré's gerade der Beweis für die von ihm verworfene Behauptung der Academie liegt, so liegt der Grund zu dem scheinbaren Widerspruch in Littré's Auffassung des aspirirten h; siehe den Artikel h.

Chaud = chó; le d ne se lie pas, un ami chaud à nous servir, dites; chau à; Chifflet, Gramm. 212, fait même remarque; au pluriel, l's se lie: des amis chau-z-à . . . Siehe badaud.

Chauve-souris = chó-ve-sou-ri; l's se lie dans le parler soutenu.

Chaux = chó; l's ne se lie pas; de la chó et du sable; Chifflet, Gramm. 218, fait même remarque.

Dubroca bindet aux stets, auch Malvin-Cazal; Feline bindet freilich das x in chaux nicht. Nun trotz Littré und Chifflet, der für die jetzige Sprache gar keine Autorität ist, möchte die Bindung des x in diesem Worte in vielen Fällen wohl kaum zu vermeiden sein.

Cheaux = che-ó.

Chef = chèf; au pluriel, l's ne se lie pas: les chèf et les soldats; cependant quelques-uns lient: les chèf-z-et les soldats.

Cheik ou Scheik = chèyk, en une seule syllabe; on l'entend aussi prononcer chèk.

Chémosis = ké-mó-zis'.

Chênevis = chè-ne-vi; l's se lie dans le parler soutenu: le chè-ne-vi-z-et les oiseaux.

Chenil — che-ni; l'l ne se lie jamais; l's se lie: des che-ni-z infects.

Chétif = ché-tif; les paysans des environs de Paris disent chéti et même cheti.

Chevelu = cheu-ve-lu. Les deux e muets dans les deux syllabes consécutives ne se peuvent prononcer; Richelet met un accent sur le premier de ces e, ce qui montre que de son temps on prononçait ché-ve-lu; aujourd'hui on renforce l'e muet, et on lui donne le son de eu.

Chevelure = cheu-ve-lu-r'; voyez chevelu, la remarque sur la prononciation; Richelet écrit chévelure.

Chèveu = che-veu; le pluriel cheveux se prononce che-veû; c'est-à-dire le singulier comme feu et le pluriel comme feux.

Chevreuil = che-vreull', ll mouillées; au XVII[e] siècle la prononciation était autre: d'après Chifflet, p. 209 et 20, au singulier l'l ne s'articulait jamais, même devant une voyelle, et au pluriel on disait les chevreux.

Chez = ché; le z se lie.

Choix = choî; l'x se lie.

Choucas = chou-kâ.

Christ = krist'; dans Jésus-Christ on prononce Jé-zu-kri, sauf les ministres protestants qui prononcent Jé-zu-krist' [!]

Cinq. Le q ne se fait pas entendre devant un mot commençant par une consonne: cinq centimes, dites: sin centimes; il se lie devant une, voyelle ou une h muette: cinq hommes, dites: sin-k-hommes; le q se prononce aussi quand cinq termine au membre de phrase; nous étions cinq, dites: nous étions sink; et aussi quand cinq est seul.

Circonlocution = sir-kon-lo-ku-sion; en poésie, de six syllabes.

Circonscription = sir-kon-skri-psion;
Circonspection = sir-kon-spè-ksion;
Circonvention = sir-kon-van-sion;
Circulation = sir-ku-la-sion;
} en poésie, de cinq syllabes.

Circumfusa = sir-kom-fu-za.

Citation = si-ta-sion; en poésie, de quatre syllabes.

Civilisation = si-vi-li-za-sion; en poésie, de six syllabes.

Clair-obscur = klé-rob-skur, au pluriel comme au singulier.

Clairvoyance = klér-vo-ian-s'; plusieurs disent: klér-voi-ian-s'.

Clef ou clé = klé; l'f ne se prononce jamais; au pluriel, l's se lie: les clefs étaient, dites: les klé-z-étaient.

Clerc = klèr; le c ne se prononce jamais, excepté dans la locution clerc à maître, dites: clèr-k-à maître; au pluriel, l's ne se lie pas: des clercs en vacances, dites: clèr en vacances; cependant d'autres disent clèr-k-en vacances.

Feline spricht klêr, fügt aber hinzu: Cependant on fait entendre

le c dans la phrase proverbial: Compter de clerc à maître, que l'on prononce: de klêrk à mêtr. C'est l'unique exception.

Club = klub; quelques-uns prononcent klob ou kleub, ce qui est à peu près la prononciation anglaise, d'autres disent klub; mais ce mot est devenu assez général pour qu'on lui laisse la prononciation française.

Coalition = ko-a-li-sion; en poésie, de cinq syllabes.

Coaltar = kôl-tar; c'est une faute de prononcer ko-al-tar, faute commise par ceux qui ne connaissent ce mot que par l'écriture; sur les côtes de Normandie où on le connait par l'oreille, les marins prononcent régulièrement.

Coffre = ko-fr'; quelques-uns prononcent kô-fr'; mais cette prononciation n'est justifiée par rien.

Coing = koin; le g ne se lie jamais; au pluriel, l's se lie.

Collation = kol-la-sion. Terme de jurisprudence.

Collation = ko-la-sion; en poésie, de quatre syllabes. Repas léger que les catholiques font au lieu de souper, les jours de jeûne.

Derselbe Unterschied bei den beiden Verben collationner.

Collecte = ko-lè-kt'; d'autres disent kol-lè-kt'. Ebenso collecteur, collectif, collection.

Colliquatif = kol-li-koua-tif.

Colliquation = col-li-koua-sion.

Collision = kol-li-zion; }
Collusion = kol-lu-zion; } en poésie, de quatre syllabes.

Comma = ko-mma. Viele der übrigen Comma... beginnenden Wörter spricht Littré mit einem m. Beide m spricht er noch in: commémoration, commémoratif, commémoraison, commensal, commensalité, commensurabilité, commensuration, commentaire, commentateur, commination, comminatoire, comminuer, comminutif, commisération, commissoire, commodat, commodo, commodore, commoration, commotion, commouvoir, commuabilité, commuable, commué, commuer, commutatif, commutation.

Communication = ko-mu-ni-ka-sion; en poésie, de six syllabes.

Communion = ko-mu-nion; en poésie, de quatre syllabes.

Commutation = ko-mmu-ta-sion; }
Comparution = kon-pa-ru-sion; } en poésie, de cinq syllabes.

Compas = kon-pâ; l's se lie.

In compassage, compassé, compassement, compasser, compasseur, compassion, bezeichnet Littré das a mit â; aber nicht in compassionner.

Compassion = kon-pâ-sion; en poésie, de quatre syllabes.

Compensation = kon-pan-sa-sion; }
Compilation = kon-pi-la-sion; } en poésie, de cinq syllabes.

Complexion = kon-plè-ksion; en poésie, de quatre syllabes.

Complication = kon-pli-ka-sion; en poésie, de cinq syllabes.
Componction = kon-pon-ksion; en poésie, de quatre syllabes.
Composition = kon-pê-zi-sion;
Compréhension = kon-pré-an-sion; } en poésie, de cinq syllabes.
Compression = kon-pré-sion;
Conception = kon-sè-psion;
Concession = kon-sè-ssion; } en poésie, de quatre syllabes.
Conciliation = kon-si-li-a-sion; en poésie, de six syllabes.
Concision = kon-si-zion;
Conclusion = kon-klu-zion; } en poésie, de quatre syllabes.
Concours = kon-kour; l's ne se lié pas. Dubroca, Feline, Malvin binden das s in dieser Endung.

Condamnation = kon-da-na-sion; en poésie, de cinq syllabes.
Condition = kon-di-sion; en poesie, de quatre syllabes.
Conditionné, conditionnel; en poésie, de cinq syllabes.
Conduit = kon-dui; le t se lie; au pluriel, l's se lie. Siehe bruit, biscuit.

Confection = kon-fè-ksion; en poésie, de quatre syllabes.
Confédération = kon-fé-dé-ra-sion; en poésie, de six syllabes.
Confession = kon-fè-sion; en poésie, de quatre syllabes.
Confessionnal = kon-fè-sio-nal; en poésie, de six syllabes.
Confirmation = kon-fir-ma-sion;
Confiscation = kon-fi-ska-sion;
Conflagration = kon-fla-gra-sion; } en poésie, de cinq syllabes.
Conflit = kon-fli; le t ne se lie pas dans le parler ordinaire; au pluriel: l's se lie. Siehe châlit etc.

Conformation = kon-for-ma-sion; en poésie, de cinq syllabes.
Confort = kon-for; le t ne se lie pas; au pluriel, l's se lie. Feline bindet das t in diesem Worte. Dubroca bindet das r. Siehe art.

Congélation = kon-gé-la-sion;
Congrégation = kon-gré-ga-sion;
Conjuration = kon-ju-ra-sion; } en poésie, de cinq syllabes.
Connexion = ko-nnè-ksion;
Conscription = kon-skri-psion; } en poésie, de quatre syllabes.
Conscrit = kon-skri; le t ne se lie pas dans le parler ordinaire; au pluriel, l's se lie. Siehe conflit etc.

Consécration = kon-sé-kra-sion;
Conservation = kon-sèr-va-sion; } en poésie, de cinq syllabes.
Considération = kon-si-dé-ra-sion; en poésie, de six syllabes.
Consignation = kon-si-gna-sion; en poésie, de cinq syllabes.
Consolation = kon-so-la-sion;
Consommation = kon-so-ma-sion; } en poésie, de cinq syllabes.
Consomption = kon-son-psion; en poésie, de quatre syllabes.
Consorts = kon-sor; le s ne se prononce et ne se lie pas: Dubroca, Feline und Malvin-Cazal binden.

Conspiration = kon-spi-ra-sion;
Constellation = kon-stè-la-sion;
Consternation = kon-stèr-na-sion;
Constitution = kon-sti-tu-sion;
} en poésie, de cinq syllabes.

Construction = kon-stru-ksion; en poésie, de quatre syllabes.

Contact = kon-takt'; quelques personnes prononcent kon-ta; prononciation correcte, mais peu usitée.

Contagion = kon-ta-jion; en poésie, de quatre syllabes.

Contemplation = kon-tan-pla-sion; en poésie, de cinq syllabes.

Contention = kon-tan-sion; en poésie, de quatre syllabes.

Contestation = kon-tè-sta-sion; en poésie, de cinq syllabes.

Continuation = kon-ti-nu-a-sion; en poésie, de six syllabes.

Contorsion = kon-tor-sion;
Contraction = kon-tra-ksion;
} en poésie, de quatre syllabes.

Contradiction = kon-tra-di-ksion;
Contravention = kon-tra-van-sion;
} en poésie, de cinq syllabes.

Contredit = kon-tre-di; le t se lie dans le parler contenu; au pluriel, l's se lie. Siehe conscrit etc.

Contre-sens = kon-tre-san; l's se lie.

Contre-temps = kon-tre-tan; l's se lie.

Contribution = kon-tri-bu-sion; en poésie, de cinq syllabes.

Contrit = kon-tri; le t ne se lie pas; au pluriel, l's se lie. Siehe contredit etc.

Contrition = kon-tri-sion;
Contusion = kon-tu-zion;
Convention = kon-van-sion;
} en poésie, de quatre syllabes.

Conversation = kon-vèr-sa-sion; en poésie, de cinq syllabes.

Conversion = kon-vèr-sion;
Conviction = kon-vi-ksion;
} en poésie, de quatre syllabes.

Convocation = kon-vo-ka-sion; en poésie, de cinq syllabes.

Convulsion = kon-vul-sion; en poésie, de quatre syllabes.

Coopération = ko-o-pé-ra-sion; en poésie, de six syllabes.

Corporation = kor-po-ra-sion; en poésie, de cinq syllabes.

Corps = kor; l's ne se lie pas; cependant plusieurs la lient.

Correction = ko-rrè-ksion;
Corrosion = ko-rro-zion;
Corruption = ko-ru-psion;
} en poésie, de quatre syllabes.

Cotignac = ko-ti-gna; le c ne se prononce jamais, pas même quand suit un mot commençant par une voyelle.

Coup = kou; le p ne se prononce et ne se lie pas; coup se comporte comme loup, où le p ne se lie jamais; au pluriel, l's se lie; Bèze, au XVI[e] siècle, remarque que le p se prononce au singulier et non au pluriel. Siehe loup, beaucoup.

Courroux = kou-rou; l'x se lie.

Court = kour; usage variable pour la liaison du t; les uns disent:

un kour espace de temps; les autres: un kour-t-espace de temps; au pluriel, même insertitude pour l's; quelques-uns disant: les kour espaces de temps; plus souvent les kour-z espaces de temps. Feline bindet das t.

Dubroca bindet das t der Einzahl und das s der Mehrzahl.

Malvin-Cazal sagt: Quand le mot court est adjectif et immédiatement suivi d'un substantif commençant par une voyelle, on lie alors avec le t.

Courtois = kour-toî; Chifflet, au XVII[e] siècle, remarque qu'on tolérait courtais.

Coût = koû; le t ne se lie pas dans le parler ordinaire; au pluriel, l's se lie: les koû-z-et dépens.

Feline bindet das t. Dubroca bindet das t dieser Endung stets; Malvin-Cazal nicht in der Conversationssprache. Siehe bout.

Coutelas = kou-te-lâ; l's se lie. Siehe cervelas etc.

Coutil = kou-ti, l'l ne se prononce jamais.

Couvre-chef = kou-vre-chèf; Chifflet, Gramm. 208, au XVII[e] siècle, dit que l'f ne se prononce jamais.

Crapaud = kra-pô; le d ne se lie pas: un kra-pô enorme; au pluriel, l's se lie. Siehe badaud, chaud.

Création = kré-a-sion; en poésie, de quatre syllabes.

Crédit = kré-di; le t ne se lie pas dans le parler ordinaire; au pluriel, l's se lie. Siehe contrit etc.

Creps = krèps.

Creux, s. m., = kreû, l'x se lie.

Crispation = kri-spa-sion; en poésie, de quatre syllabes.

Croc = kro; le c ne se prononce pas, même devant une voyelle, excepté dans croc-en-jambe; dites: kro-k en jambe; au pluriel, l's se lie. Ebenso Malvin.

Croire = kroi-r'; en 1703, la prononciation indiquée est crere, sur le théâtre on disait je croa et non pas je cres; plusieurs prononcent crere, dit Chifflet, Gramm. 201; je crais, dit Vaugelas; la prononciation longtemps incertaine, comme on voit, est maintenant fixée.

Croît = kroî; le t ne se lie pas dans le parler ordinaire; au pluriel, l's se lie: les croî-z appartiennent . . .

Feline bindet das t in diesem Wort; auch Dubroca und Malvin-Cazal binden in dieser Endung stets das t.

Croître = kroî-tr'; au XVII[e] siècle plusieurs prononçaient craître; et en effet les poëtes font rimer croître avec des sons en aître: La victoire aura droit de le faire renaître; Si ma haine est trop faible, elle la fera croître. Corn. Sert. III, 4; Celui qu'ils craignaient fut le maître; Proposez-vous d'avoir le lion pour ami, Si vous voulez le laisser croître, La Fontaine, Fabl. II. 1; A de moindres objets tu peux le reconnaître; Contemple seulement l'arbre que je fais croître. Louis Rac. Religion I. Quel parti prendre? où suis-je? Et qui dois-je être?

Sur quel terrain puis-je espérer de croître? Volt. Pauvre diable. Cette prononciation est tout-à-fait abandonnée par l'usage.

Croix = kroi; l'x se lie.

Croquis = kro-ki; l's se lie.

Croup = kroup'.

Croyance = kro-ian-s'; d'autres disent kroi-ian-s'. D'après Vaugelas et Marguerite Buffet on prononçait créance.

Crucifix = kru-si-fi; l'x se lie.

Cruska = kreu-ska.

Cuiller ou suivant l'orthographe de quelques-uns, dit l'Académie, cuillère = kui-llê-r', ll mouillées, et non kui-yé-r'; la prononciation est la même pour les deux orthographe, bien que, pour la première, quelques-uns disent kui-llé; ce qui est une prononciation tombant en désuétude. Henri IV. ayant dit à Malherbe qu'il fallait prononcer cuiller, et le faire masculin, Malherbe répondit que, tous puissant qu'était le roi, il ne ferait pas qu'on dît ainsi en deçà de la Loire. D'autre part Ménage remarque que le petit peuple de Paris prononce cueillé, la cueillé du pot, et que les honnêtes bourgeois y disent cueillère; l'usage a aussi écarté la prononciation cueillère.

Cul = ku; l'l ne se prononce jamais, même devant une voyelle.

Curaçao = ku-ra-so, et non, comme disent quelques personnes: kui-ra-so.

Dadais = da-dé; l's se lie. Siehe laquais, biais.

Dail = dall', ll mouillées.

Dais = dè; l's se lie. Siehe laquais, biais, dadais.

Damas = da-má; l's se lie (étoffe de soie). Ebenso Malvin-Cazal, der dagegen die Stadt mit lautem s spricht.

Damnable = dâ-na-ble; ebenso mit langem a: damnablement, damnation, das nach ihm im Verse viersilbig ist, damnement, damner.

Danois = da-noi; l's se lie.

Dans = dan; l's se lie.

Dard = dar; le d ne se prononce jamais, et ne se lie pas; au plur., l's ne se lie pas; cependant plusieurs font la liaison. Siehe lard, brassard etc.

Débit = dé-bi; le t se lie; l's du plur. se lie. Siehe crédit etc.

Débord = dé-bor; le d ne se lie jamais. Siehe bord etc.

Débours = dé-bour; l's se ne prononce pas et ne se lie pas. Dubroca, Malvin und Feline binden das s.

Debout = de-bou; le t se lie.

Débris = dé-bri; l's se lie.

Début = dé-bu; le t se lie, l's du plur. se lie. Siehe bahut etc.

Déception = dé-cè-psion; en poésie, de quatre syllabes.

Décès = dé-sê; l's se lie.

Déclamation = dé-kla-ma-sion; } en poésie, de cinq syllabes.
Déclaration = dé-kla-ra-sion; }

Décoction = dé-ko-ksion; en poésie, de quatre syllabes.

Décoloration = dé-ko-lo-ra-sion; } en poésie, de six syllabes.
Décomposition = dé-kon-pô-si-sion; }

Déconfort = dé-kon-for; le t ne se lie pas; au plur., l's ne se lie pas; quelques-uns la lient. Siehe confort.

Décoration = dé-ko-ra-sion; en poésie, de cinq syllabes.

Décours = dè-kour; l's ne se lie pas. Siehe débours.

Dedans = de-dan; l's se lie.

Déduction = dé-du-ksion; en poésie, de quatre syllabes.

Déduit = dé-dui; le t ne se lie pas dans le parler ordinaire; au plur., l's se lie. Siehe conduit etc.

Défaut = dé-fô; le t se lie. Siehe boucaut etc.

Défection = dé-fè-ksion; en poésie, de quatre syllabes.

Déficit = dé-fi-sit'.

Définition = dé-fi-ni-sion; }
Déflagration = de-fla-gra-sion; } en poésie, de cinq syllabes.
Déformation = dé-for-ma-sion; }

Défrayer = dé-frè-ié. Au temps de Chifflet on prononçait dé-fra-ié.

Dégénération = dé-gé-né-ra-sion; en poésie, de six syllabes.

Dégoût = dé-gou; ou long, ce qui le distingue de dégout; le t se lie; au plur., l's se lie. Bindung siehe tout.

Dégradation = dé-gra-da-sion; en poésie, de cinq syllabes.

Degré = de-gré; dans le dictionnaire de Richelet il est écrit dégré, et cette prononciation s'entend souvent; mais l'Académie l'a condamnée.

Dégréver = dé-gré-vé. Legoarant remarque que l'Académie écrivant grever sans accent, c'est peut-être par une faute d'impression qu'elle écrit dégréver avec un accent.

Dehors = de-hor, et non pas dé-hors comme on dit souvent à Paris; l's ne se lie pas; cependant quelques-uns la lient.

Déjeuner = dé-jeu-né. L'Académie écrit jeûner avec un circonflexe, et déjeuner sans accent.

Délation = dé-la-sion; en poésie, de quatre syllabes.

Délectation = dé-lè-kta-sion; } en poésie, de cinq syllabes.
Délégation = dé-lé-ga-sion; }

Délit = dé-li; le t se lie; l's du plur. se lie. Siehe débit etc.

Démarcation = dé-mar-ka-sion; en poésie, de cinq syllabes.

Démission = dé-mi-sion; en poésie, de quatre syllabes.

Démolition = dé-mo-li-sion; }
Démonstration = dé-mon-stra-sion; } en poésie, de cinq syllabes.
Dénégation = dé-né-ga-sion; }

Dénomination = dé-no-mi-na-sion; } en poésie de six syllabes.
Dénonciation = dé-non-si-a-sion; }

Dent = dan; le t se lie; au plur., l's se lie.

Dubroca, Feline und Malvin-Cazal binden das t nicht; letzterer wenigstens nicht in der Umgangssprache.

Dépasser = dé-pâ-sé.

Dépens = dé-pan; l's se lie.

Dépit = dé-pi; le t se lie d'ordinaire; au plur., l's se lie. Siehe délit etc.

Dépopulation = dé-po-pu-la-sion; en poésie, de six syllabes.

Déport = dépor; le t ne se lie pas; au plur., l's ne se lie pas. Siehe confort, déconfort.

Déportation = dé-por-ta-sion;
Déposition = dé-pô-zi-sion;
Dépravation = dé-pra-va-sion;
Déprédation = dé-pré-da-sion;
} en poésie, de cinq syllabes.

Dépression = dé-prè-sion; en poesie, de quatre syllabes.

Depuis = de-pui; l's se lie.

Deputation = dé-pu-ta-sion; en poésie, de cinq syllabes.

Dérision = dé-ri-zion; en poésie, de quatre syllabes.

Dès = dê; l's se lie: dé-z aujourd'hui; dans dès que, l's ne se prononce pas est c'est à tort que plusieurs disent dès' que; dans dès hier la prononciation varie, les uns disent dè-zièr, et les autres dê-ièr.

Description = dè-skri-psion; en vers, de quatre syllabes.

Désennivrer = dé-zan-ni-vré,
Désennuyer = dé-zan-nui-ié,
} an prononcé comme dans antique.

Désennorgueillir = dé-zan-nor-gheu-llir.

Désert, adj., = dé-zêr. Bindung nicht angegeben.

Désert, subst., = dé-zér; le t ne se lie pas; au plur., l's ne se lie pas; cependant quelques-uns lient.

Dubroca bindet in der Endung ert nicht das t, aber das r, ebenso Malvin-Cazal.

Désertion = dé-zèr-sion; en vers, de quatre syllabes.

Désigner = dé-zi-gné; en 1703 on n'adoucissait pas l's et non prononçait dé-si-gné.

Désolation = dé-zo-la-sion; en vers, de cinq syllabes.

Dessert = dè-sér; le t ne se lie pas; au plur., l's ne se lie pas; cependant plusieurs la lient. Siehe désert.

Dessous = de-sou; l's se lie; au contraire, Chifflet, Gramm. p. 216, XVII[e] siècle, remarque que l's ne se prononce pas, même devant une voyelle.

Dessus = de-su. Dieselbe Bemerkung wie bei dessous.

Destination = dè-sti-na-sion; en vers, de cinq syllabes.

Destruction = dè-stru-ksion; en vers, de quatre syllabes.

Détermination = dé-tèr-mi-na-sion; en vers, de six syllabes.

Détestation = dé-tè-sta-sion;
Détonation = dé-to-na-sion;
} en vers, de cinq syllabes.

Détraction = dé-tra-ksion; en vers, de quatre syllabes.

Détroit = dé-troi; le t ne se lie pas dans le parler ordinaire; au plur., l's se lie.

Feline bindet das t in diesem Worte. Dubroca und Malvin binden ebenfalls.

Deux = deû; l'x se lie.

Devant = de-van; le t se lie. Siehe avant.

Devers = de-vêr; l's ne se lie pas; cependant quelques-uns lient. Dubroca (p. 115) bindet; ebenso Feline und Malvin-Cazal.

Déviation = dé-vi-a-sion; en vers, de cinq syllabes.

Devis = de-vi; l's se lie.

Dévotion = dé-vo-sion; en vers, de quatre syllabes.

Dey = dè.

Diable = dia-bl'; en vers il est aujourd'hui de deux syllabes, il était jadis de trois.

Diacre = di-a-kr'; du temps de Chifflet, Gramm. 188, au XVII[e] siècle, on prononçait diâcre.

Diamant = dia-man;
Diction = di-ksion; } en vers, de trois syllabes.

Diffamation = di-ffa-ma-sion; en vers, de cinq syllabes.

Diffraction = di-ffra-ksion;
Diffusion = di-ffu-zion;
Digestion = di-jè-stion; } en vers, de quatre syllabes.

Digne = di-gn'; au XVI[e] siècle, Palsgrave, p. 23, dit qu'on prononçait dine.

Digression = di-grè-sion; en vers, de quatre syllabes.

Dilapidation = di-la-pi-da-sion; en vers, de six syllabes.

Dilatation = di-la-ta-sion; en vers, de cinq syllabes.

Dilection = di-lè-ksion;
Dimension = di-man-sion; } en vers, de quatre syllabes.

Diminution = di-mi-nu-sion; en vers, de cinq syllabes.

Direct = di-rèkt; au pluriel masculin l's ne se lie jamais: des avis di-rekt' et pressants; la prononciation de la finale ct, cts, au masculin singulier ou pluriel est mal assurée; on entend quelquefois prononcer di-rè, comme plusieurs prononcent re-spè, respect; ce qui est plus doux et plus analogique. Siehe die erste Abtheilung dieser Betrachtungen, p. 438.

Direction = di-rè-ksion; en vers, de quatre syllabes.

Discord = di-skor; le d se ne lie jamais; au pluriel, l's se lie; cependant quelques-uns la lient. Siehe débord etc.

Discours = di-skour; l's ne se lie pas; cependant quelques-uns la lient. Siehe décours.

Discrédit = di-skré-di; le t ne se lie pas dans la conversation. Siehe dépit etc.

Discrétion = di-skré-sion;
Discussion = di-sku-sion; } en vers, de quatre syllabes.

Disjonction = dis'-jon-ksion; en vers, de quatre syllabes.
Dispensation = di-span-sa-sion; en vers, de cinq syllabes.
Dispersion = di-spèr-sion; en vers, de quatre syllabes.
Disposition = di-spô-si-sion; en vers, de cinq syllabes.
Dissection = di-sè-ksion; en vers, de quatre syllabes.
Dissémination = di-ssé-mi-na-sion; en vers, de six syllabes.
Dissertation = di-sèr-ta-sion; en vers, de cinq syllabes.
Dissimulation = di-ssi-mu-la-sion; en vers, de six syllabes.
Dissipation = di-si-pa-sion;
Dissolution = di-sso-lu-sion; } en vers, de cinq syllabes.
Dissuasion = di-ssu-a-zion;
Distention = di-stan-sion; en vers, de quatre syllabes.
Distillation = di-sti-la-sion; en vers, de cinq syllabes.
Distinct. Siehe indistinct.
Distinction = di-stin-ksion;
Distorsion = di-stor-sion; } en vers, de quatre syllabes.
Distraction = di-stra-ksion;
Distribution = di-stri-bu-sion; en vers, de cinq syllabes.
Dit, s. m., = di; le t se lie; au plur., l's se lie. Siehe discrédit etc.
Divagation = di-va-ga-sion; en vers, de cinq syllabes.
Divers = di-vêr; l's se lie. Ebenso Dubroca und Feline.
Diversion = di-vèr-sion; en vers, de quatre syllabes.
Divination = di-vi-na-sion; en vers, de cinq syllabes.
Division = di-vi-zion; en vers, de quatre syllabes.
Divulgation = di-vul-ga-sion; en vers, de cinq syllabes.

Dix. On prononce dis', quand il est seul et quand il est final; on prononce aussi dis', quand il est substantif; l'x se lie et se prononce z devant une voyelle et une h muette; il devient muet devant une consonne ou une h aspirée; quand dix fait partie d'un nombre composé, il se prononce comme z: diz' sept, dix' huit, diz' neuf.

Doigt = doi; le t se lie dans le parler soutenu; au plur., l's se lie.
Domination = do-mi-na-sion; en vers, de cinq syllabes.
Donation = do-na-sion; en vers, de quatre syllabes.
Dont = don; le t se lie.

Dos = dô; dans la conversation l's ne se lie pas: un dô énorme; l's ne se lie hors de la conversation que dans cette locution; dos à dos, dites: dô-zà-dô.

Dubroca bindet die Endung os stets; auch Malvin-Cazal.

Feline bindet ebenfalls das s von dos.

Dotation = do-ta-sion; en vers, de quatre syllabes.
Doux = doû; l'x se lie.
Doyen = do-iin; plusiers disent doi-iin.

Drachme = dra-gm'; quelques-uns écrivent dragme, dit l'Académie.

Drap = dra; le p ne se lie jamais; au pluriel, l's se lie.

Droit = droi; le t se lie; l's du pluriel se lie. La prononciation dret qui est normande, était encore usitée, à côté de l'autre, dans le XVII[e] siècle; Vaugelas était pour dret.

Eau = o; mais au pluriel on prononce les ó. Bèze, XVI[e] siècle, dit que eau se prononce eo, un e fermé se faisant entendre avec o en un seul son.

Ébullition = é-bul-li-sion; en vers, de cinq syllabes.

Echaffaud = é-cha-fô; le d ne se lie pas; au pluriel, l's se lie. Siehe crapaud etc.

Eclosion = é-klô-zion; en vers, de quatre syllabes.

Écrit, s. m., = é-kri; le t ne se lie pas; au pluriel, l's se lie. Siehe dit etc.

Écrivain = é-kri-vin; au pluriel, l's se lie.

Édification = é-di-fi-ka-sion; en vers, de six syllabes.

Édit = é-di; le t ne se lie pas dans la conversation; au pluriel, l's se lie. Siehe écrit etc.

Édition = é-di-sion; en vers, de quatre syllabes.

Éducation = é-du-ka-sion; en vers, de cinq syllabes.

Effort = è-for; le t ne se lie pas; au pluriel, l's ne se lie pas. Siehe déport.

Effrayer = è-frè-ié. La prononciation a changé; autrefois, d'après Chifflet, p. 197, elle était è-fra-ié.

Effusion = èf-fu-zion; en vers, de quatre syllabes.

Égout = égou; le t ne se lie pas dans le parler ordinaire; au pluriel, l's se lie. Siehe bout, dégoût.

Élection = é-lè-ksion; en vers, de quatre syllabes.

Élément = é-lé-man; le t se lie; au pluriel, l's se lie. Siehe ingrédient.

Élévation = é-lé-va-sion; en vers, de cinq syllabes.

Élimination = é-li-mi-na-sion; en vers, de six syllabes.

Élision = é-li-zion; en vers, de quatre syllabes.

Élocution = é-lo-ku-sion; }
Émanation = é-ma-na-sion; } en vers, de cinq syllabes.
Embarcation = an-bar-ka-sion; }

Embarras = an-ba-rá; l's se lie.

Émigration = é-mi-gra-sion; en vers, de cinq syllabes.

Émission = é-mi-sion; }
Émotion = é-mo-sion; } en vers, de quatre syllabes.

Empêtrer = an-pê-tré. Au XVII[e] siècle on écrivait empestrer; et Chifflet, Gramm. p. 238, remarque que cette s se prononçait.

Empoigner = an-po-gné; quelques-uns disent an-poig-né; mais cette prononciation est beaucoup moins usitée. Lamonnoye, Glossaire, au mot pognie, dit que empogner est une ancienne prononciation à la quelle il faut préférer empoigner.

Feline spricht empoigner. Ebenfalls Nodier und Malvin-Cazal, doch Bescherelle und Landais sprechen wie Littré.

Empoigneur = an-po-gneur.

Empois = an-poî; l's se lie = l'an-poi-z et . . .

Emprunt = an-prun; le t se lie; au pluriel, l's se lie.

En = an; suivi d'une voyelle ou d'une h muette se prononce comme le substantif an; mais ce qui n'a pas lieu pour le substantif an, l'n s'appuie sur la voyelle qui suit: en avant, dites an-na-van.

Enamourer = an-na-mou-ré.

Encens = an-san; l's se lie.

Endiablé = an-dia-blé.

Endroit = an-droi; le t se lie; au pluriel, l's se lie. Siehe droit.

Enduit = an-dui; le t ne se lie guère dans le parler ordinaire; au pluriel, l's se lie. Siehe déduit etc.

Engrais = an-gré; l's se lie.

Engraulis = an-grô-lis'.

Enharmonie = è-nar-mo-nie.

Enharmonique = è-nar-mo-nik.

Feline, Bescherelle, Nodier, Malvin-Cazal sprechen an-nar-mo-nie und an-nar-mo-nik; dagegen Landais annarmonike.

Enhydre = è-ni-dr'.

Enivrer = an-ni-vré, an prononcé comme dans antérieur, quelques-uns disent é-ni-vré; mais cette prononciation est contre l'usage et fautive.

Enlacer = an-la-sé; la se prononce comme dans là et non comme dans las.

Ennemi = è-ne-mi; du temps de Chifflet, Gramm. p. 192, la prononciation annemi était reçue à côté de l'autre.

Ennoblir = an-no-blir;
Ennuyer = an-nui-ié;
Enorgueillir = an-nor-gheu-llir; } an prononcé comme dans antérieur.

Quelques-uns prononcent é-nor-gheu-llir; mais cette prononciation est contraire au bon usage.

Entier = an-tié; du temps de Chifflet, Gramm. p. 188, er se prononçait dans entier comme dans fer, hiver.

Entre-deux = an-tre-deû; l'x se lie.

Entrelacs = an-tre-lâ.

Entremets = an-tre-mè; l's se lie.

Énumération = é-nu-mé-ra-sion; en vers, de six syllabes.

Envers = an-vêr; l's ne se lie pas. Cependant quelques-uns lient: an-vêr-z eux.

Envoyer = an-vo-ié; plusieurs disent an-voi-ié.

Époux = é-pou; l'x se lie.

Équarri = é-ka-ri. Olivet, Lévisac, Dubroca, Malvin-Cazal wollen in diesem Wort ein langes â.

Qua = koua spricht Littré in: équanime, équanimite, équant,

équateur, équation, équatorial, équatorien. Das u spricht er mit seinem Laute in: équestre, équiangle, équiaxe, équicrural, équidifférence, équidifférent, équidistance, équidistant, équilatéral, équilatère, équimultiple, équipondérance, équipondérant, équisétacées, équisétique, équisonnance, équisyllabisme, équitant, équitation.

Érudition = é-ru-di-sion; en vers, de cinq syllabes.

Escarboucle = è-skar-bou-kl'; Chifflet, Gramm. p. 238, dit qu'on prononçait indifféremment escarboucle et écarboucle.

Escroc = è-skro; le c ne prononce jamais; au pluriel, l's se lie.

Espion = è-spion; en vers, de trois syllabes.

Esprit = è-spri; le t se lie dans le parler soutenu; au pluriel l's se lie. Siehe édit.

Estimation = è-sti-ma-sion; en vers, de cinq syllabes.

Étang = é-tan; le g ne se prononce jamais, même devant une voyelle. Chifflet, Gramm. p. 213, le remarquait pour le XVIIe siècle; au pluriel, l's se lie.

Auch Dubroca und Feline binden nicht.

Et = è; le t ne se lie jamais, ce que remarque Palsgrave, 37, au XVIe siècle, excepté dans les locutions latines: et caetera, dites: è-tse-té-ra, et ab hoc et ab hac, dites: a-bo-kè-ta-bak.

Siehe erste Abtheilung p. 436.

Eteuf = é-teu; l'f ne se prononce pas, si ce n'est quand le mot qui suit est une voyelle ou une h muette.

Auch Feline bindet das f.

Malvin-Cazal: On ne prononce l'f du mot éteuf (petite boule dont on se sert pour jouer à la longue paume) qu'en poésie, et lorsque le mot suivant commence par une voyelle.

Eux = eû; l'x se lie.

Évacuation = é-va-ku-a-sion; en vers, de six syllabes.

Évagation = é-va-ga-sion; en vers, de cinq syllabes.

Évaporation = é-va-po-ra-sion; en vers, de six syllabes.

Évasion = é-va-zion; }
Éversion = è-vèr-sion; } en vers, de quatre syllabes.

Évocation = é-vo-ka-sion; en vers, de cinq syllabes.

Exact = è-gza, ou suivant la prononciation la plus commune, è-gzakt, c et t sonnant, gzak-t'. Il y a des divergences pour la prononciation du masculin: plusieurs disent è-gza, ne faisant pas plus sonner ct que dans respect; Richelet note qu'on prononce è-gza; au pluriel, même divergence, les uns disant é-gzakt, les autres disent è-gzak; le mieux est de ne faire sentir ct ni au singulier, ni au pluriel.

Feline: egzakt. Bescherelle: ek-zakt.

Landais: èguezakte. Malvin-Cazal: egzakt'. Féraud dict. gramm. I. 1. p. 165 eg-za. Die Academie erklärt bestimmt: prononcez le c et le t.

Exagération = è-gza-jé-ra-sion; en vers, de six syllabes.

Exaltation = è-gzal-ta-sion; en vers, de cinq syllabes.

Exaspération = è-gza-spé-ra-sion; en vers, de six syllabes.

Exception = è-ksè-psion; en vers, de quatre syllabes.

Excès = è-ksê; l's se lie. Siehe auprès.

Excitation = è-ksi-ta-sion; en vers, de cinq syllabes.

Exclusion = èk-sklu-zion; en vers, de quatre syllabes.

Excommunication = èk-sko-mu-ni-ka-sion; en vers, de sept syllabes.

Excursion = èk-skur-sion; en vers, de quatre syllabes.

Execration = è-gzé-kra-sion;
Exécution = è-gzé-ku-sion; } en vers, de cinq syllabes.

Exempt = è-gzan. Beim Adjectif führt Littré keine Bindung an; beim Hauptwort sagt er: le t ni le p se lient; au pluriel, l's se lie.

Feline will das t binden. Dubroca führt diese Endung nicht an. Malvin-Cazal sagt: Exempt: Le p et le t ne se prononcent jamais en conversation. Mais dans la lecture soutenue, on lie le t, sans faire sonner le p, Exem-t'ou non exempt dans cet exemple seulement.

Exemption = è-gzan-ption; en vers, de quatre syllabes.

Exequatur = è-gzé-koua-tur.

Exhibition = è-gzi-bi-sion;
Exhortation = è-gzor-ta-sion; } en vers, de cinq syllabes.

Expansion = èk-span-sion; en vers, de quatre syllabes.

Expatriation = èk-spa-tria-sion; en vers, de six syllabes.

Expédition = èk-spé-di-sion;
Expiation = èk-spi-a-sion;
Expiration = èk-spi-ra-sion;
Explication = èk-spli-ka-sion; } en vers, de cinq syllabes.

Exploit = èk-sploi; le t ne se lie pas; au pluriel, l's se lie.

Exploitation = ék-sploi-ta-sion;
Exploration = èk-splo-ra-sion; } en vers, de cinq syllabes.

Explosion = èk-splo-zion; en vers, de quatre syllabes.

Exportation = èk-spor-ta-sion;
Exposition = èk-spô-zi-sion; } en vers, de cinq syllabes.

Expression = èk-sprè-sion;
Expulsion = èk-spul-sion;
Extension = èk-stan-sion; } en vers, de quatre syllabes.

Exténuation = èk-sté-nu-a-sion;
Extermination = èk-stér-mi-na-sion; } en vers, de six syllabes.

Extirpation = èk-stir-pa-sion; en poésie, de cinq syllabes.

Extorsion = èk-stor-sion;
Extraction = èk-stra-ksion; } en poésie, de quatre syllabes.

Extradition = èk-stra-di-sion; en poésie de cinq syllabes.

Extrait = èk-strè; le t ne se lie pas dans le parler ordinaire; au pluriel, l's se lie. Siehe attrait, bienfait.

Extrême-onction = èk-strê-mon-ksion; en vers, de cinq syllabes.

Fabrication = fa-bri-ka-sion; en vers, de cinq syllabes.

Faction = fa-ksion; en vers, de trois syllabes.

Factionnaire = fa-ksio-né-r'; en vers, de cinq syllabes.

Factotum = fa-kto-tom'; on a prononcé autrement, et on prononce quelquefois encore fa-kto-ton. Dieselbe Bemerkung bei **factum**.

Faible = fè-bl'. Chifflet, Gramm. 201, dit qu'on laisse passer faible; ce qui prouve que de son temps foible, c'est-à-dire fouèble était la prononciation la plus usitée.

Faire = fê-r'. Au XVI[e] siècle, d'après Bèze, les Parisiens prononçaient à tort fesant au lieu de faisant; c'est cette prononciation des Parisiens, condamnée alors, qui a prévalu; on prononce aujourd'hui: fe-zan, fe-zon, fe-zé, fe-zié.

Faisan = fè-zan; quelques-uns prononcent fe-zan, mais c'est par une mauvaise tendance à l'assimiler au participe **faisant**, qui se prononce en effet fezan.

Fait, s. m., = fè; le t se lie; au pluriel, l's se lie. Siehe extrait, und auch erste Abtheilung dieser Betrachtungen, p. 445.

Faix = fê; l'x se lie.

Falsification = fal-si-fi-ca-sion; en vers, de six syllabes.

Familier = fa-mi-lié; au XVII[e] siècle Chifflet, Gram. 188, dit qu'on prononçait familier comme enfer, hiver; la prononciation a tout-à-fait changé.

Far-nienté = far-niin-té.

Fascination = fa-ssi-na-sion; en vers, de cinq syllabes.

Fatras = fa-trâ; l's se lie.

Fatuité = fa-tu-i-té.

Faubourg = fô-bour; le g ne se prononce jamais: un fô-bour étendu; Chifflet, Gramm. p. 213, le remarque aussi pour le XVII[e] siècle; au pluriel, l's ne se lie pas.

Feline bindet das g nicht; aber Dubroca, der auch das s der Mehrzahl bindet. Malvin-Cazal bindet in diesem Worte nicht das g, aber das r: Un faubou-r'incendié.

Faux, s. f., = fô; l'x se lie.

Fécond = fé-kon; le d se lie et se prononce comme un t; au pluriel, l's se lie. Siehe bond.

Fécondation = fé-kon-da-sion; } en vers, de cinq syllabes.
Fédération = fé-dé-ra-sion; } en vers, de cinq syllabes.

Félicitation = fé-li-si-ta-sion; en vers, de six syllabes.

Fenouil = fe-noull, ll mouillées, et non fe-nou-ye; d'après Chifflet, au XVII[e] siècle, Gram. 209, on prononçait fenou, même devant une voyelle.

Fermentation = fèr-man-ta-sion; en vers, de cinq syllabes.

Fiction = fi-ksion; en vers, de trois syllabes.

Fil = fil; au pluriel, l's ne se lie pas; cependant plusieurs la lient: des fil-z argentés. Au XVII[e] siècle on prononçait fi; l'l ne se prononce,

dit Chifflet, Gramm. 209, qu'en cette phrase de fil en aiguille. Au XVI[e] siècle Palsgrave, p. 24, remarque aussi qu'on prononce fi.

Filiation = fi-li-a-sion; en vers, de cinq syllabes.

Filtration = fil-tra-sion; } en vers, de quatre syllabes.
Fixation = fi-ksa--sion; }

Flagellation = fla-jèl-la-sion; en vers, de cinq syllabes.

Flamme = fla-m'. Mit langem â sprechen Olivet, La Touche, Lévisac, Lesaint, Dubroca, Malvin-Cazal, Feline, Landais, Bescherelle etc.

Flexion = flè-ksion; en vers, de trois syllabes.

Flux = flû; l'x se lie.

Fluxion = flu-ksion; en vers, de trois syllabes.

Fois = foi; l's se lie.

Fonction = fon-ksion; en vers, de trois syllabes.

Fond = fon; le d ne se prononce pas et ne se lie pas, excepté dans la locution du fon-t en comble: au pluriel, l's se lie. Siehe fécond etc.

Fondation = fon-da-sion; en vers, de quatre syllabes.

Fonds = fon; au pluriel, l's se lie.

Fonts = fon; l's se lie.

Forfait = for-fè; le t ne se lie pas dans le parler ordinaire; au pluriel, l's se lie. Siehe fait etc.

Formation = for-ma-sion; en vers, de quatre syllabes.

Fornication = for-ni-ka-sion; en vers, de cinq syllabes.

Fort = for; le t ne se lie pas, au pluriel, l's ne se lie pas; cependant quelques-uns lient cette s; quand fort est employé pour le superlatif absolu, le t se lie: elle est for-t'aimable; il se lie aussi dans la locution fort et ferme: fort-tè-fèr-m'.

Feline will das t binden. Dubroca bindet bei fort (adj.) das r; aber, fügt er hinzu, quand ce mot est immédiatement suivi d'un substantif, c'est le t qui se lie. On dit: Un for-t'argument, un for-t'exercice. Il en est de même de fort, adverbe, dont le t sonne toujours dans la liaison. Il est for-t'aimable — for-t'heureusement — il m'a for-t'ennuyé — cela lui tient for-t'à coeur.

Aehnlich Malvin-Cazal, der stets das r bindet; doch auch hinzufügt: Par exception, on dit, en liant le t: ton pouls est for-t'élevé. Il est for-t'en raison etc. Quand fort, adjectif, est suivi d'un substantif, ou qu'il est adverbe, alors c'est le t qui se lie. Unter den angeführten Beispielen befindet sich aber auch: Le for-t'et le faible, du for-t'au faible, j'ai perdu mille francs etc.

Fortuit = for-tui; le t ne se lie pas dans le parler ordinaire; au pluriel, l's se lie. Siehe enduit etc.

Fausse = fô-s'. Fosse et grosse sont àpeuprès les seules exceptions aux finales en osse, qui toutes se prononcent avec l'o bref et clair; pourtant la prononciation fô-s remonte déjà assez haut; car H. Estienne, au XVI[e] siècle, l'indique comme la bonne; et quand Molière, Étourdi, II, 3, fait rimer fosse avec bosse, il ne représente pas une ancienne pronon-

ciation, mais il commet la faute de faire rimer une voyelle à son grave avec une voyelle à son clair. Il est probable que la prononciation fô-s' est née d'une confusion avec fausse; en tout cas, elle n'est pas justifiée par l'étymologie, fossa, fossum, fodere, où l'o est clair.

Fossé = fô-sé; quelques personnes disent fo-sé, et H. Estienne remarque que fosse a l'o long et fossé l'o bref; du temps de Chifflet, quelques-uns, pensant raffiner, prononçaient foussé, comme chousse au lieu de chose.

Fossette = fô-sè-t'; quelques-uns prononcent fo-sè-t', mais moins bien.

Fouet = fouè, comme on le voit par ces vers: Un laquais manque-t-il à rendre un verre net, Condamnez-le à l'amende, et, s'il le casse, au fouet, Rac., Plaid. II, 13; quelques-uns prononcent foi; mais cette prononciation est mauvaise et doit être évitée, d'autant plus qu'elle confond fouet avec foi; le t ne se lie pas dans le parler ordinaire; au pluriel, l's se lie.

Fouetter = fouè-té; quelques-uns disent foi-té; mais cette prononciation n'est pas bonne.

Fracas = fra-kâ; l's se lie.

Fraction = fra-ksion; en vers, de trois syllabes.

Frais = frè; l's se lie.

Franc = fran. Non du peuple. Keine Bindungsangabe.

Franc = fran. Münze; le c ne se lie jamais; au pluriel, l's se lie. Siehe banc, blanc.

Franc = franc, adj. Le c se lie; au pluriel, l's se lie.

Frein = frin; l'n ne se lie pas; au pluriel, l's se lie.

Frelon = frelon; plusieurs personnes prononcent frè-lon; c'était la prononciation dans le XVII[e] siècle, telle qu'elle est indiquée dans Ménage.

Fréquentation = fré-kan-ta-sion; en vers, de cinq syllabes.

Frère = frê-r'; d'après Chifflet, Gramm. p. 190, on prononçait frére.

Frimas = fri-mâ; l's se lie.

Froc = frok; d'après Chifflet, Gramm. p. 208, le c ne se prononçait pas devant une consonne.

Froid = froi, adj. Keine Bindungsangabe. Beim Hauptworte froid: le d ne se lie pas dans la conversation; au pluriel, l's se lie; Vaugelas recommande de prononcer freid; et Chifflet, Gramm. p. 201, dit que plusieurs prononcent ainsi.

Front = fron; le t se lie; au pluriel, l's se lie.

Fruit = frui; le t ne se lie pas dans le parler ordinaire; au pluriel, l's se lie. Siehe fortuit etc.

Fulmination — ful-mi-na-sion; en vers, de cinq syllabes.

Fusil = fu-zi; l'l ne se prononce jamais; au pluriel, l's se lie.

Fût = fû; le t ne se lie pas; au pluriel, l's se lie. Siehe début etc.

Gagner = ga-gné. Das a sprechen lang (â): Olivet, Steffenhagen, Lévisac, Lesaint, Dubroca, Malvin-Cazal, De Castres, Feline, Landais etc.

Gaieté ou gaîté = ghé-té; anciennement il était de trois syllabes, ghé-ye-té, comme on le voit par ces vers: Mais je vous avouerai que cette gaieté Surprend au dépourvu toute ma fermeté. Molière. D. Garc. V, b. Mais que de gaieté de coeur On passe aux mouvements d'une fureur extrême, id. Amph. II, 6.

Gain = ghin; l'n ne se lie pas; au pluriel, l's se lie.

Galbanum = gal-ba-nom'; on prononçait autrefois gal-ba-non, au moyen-âge prononçait on la finale latine um.

Galetas = ga-le-tâ; l's se lie.

Galimatias = ga-li-ma-tiâ; l's se lie; Molière l'a fait de cinq syllabes, ga-li-ma-ti-a, aujourd'hui on le fait plutôt de quatre.

Galop = ga-lo; le p ne se lie jamais; au pluriel, l's se prononce et se lie. Dubroca bindet un galo-p'impétueux, Malvin-Cazal und Feline nicht.

Gant = gan; le t ne se lie pas dans le parler ordinaire; au pluriel, l's se lie. Dubroca bindet nicht in diesem Worte; auch Feline und Malvin-Cazal binden nicht.

Gémeaux = jé-mô; l'x se lie.

Génération = jé-né-ra-sion; en vers, de cinq syllabes.

Genou = je-nou. Chifflet, Gramm. 209, dit que ce mot, s'écrivant genouil, se prononçait néanmoins genou.

Gentilhomme = jan-ti-llo-m', ll mouillés, et non jan-ti-yo-m'; au pluriel, gentilshommes, prononcé jan-ti zo-m'. Ce mot était prononcé au XVIIe siècle genteilhomme: Celui qui prononce ce mot autrement ne sait pas que ceux qui sont véritablement nobles se nomment ainsi eux-mêmes. Bibl. des ch., 4e série, II, p. 182.

Géographe = jé-o-gra-f'; au XVIIe siècle on prononçait géogrâphe, Chifflet, Gramm. 182.

Gerfaut = jèr-fô; le t ne se lie pas dans le parler ordinaire; au pluriel, l's se lie. Siehe boucaut etc.

Germination = jèr-mi-na-sion; en vers, de cinq syllabes.

Gestation = jè-sta-sion; en vers, de quatre syllabes.

Gesticulation = jè-sti-ku-la-sion; en vers, de six syllabes.

Ginseng = jin-san.

Girofle = ji-ro-fl'; plusieurs écrivent et disent girofle.

Gland = glan; le d ne se lie pas; au pluriel, l's se lie.

Glas = glâ; l's se lie; le glâ-z attristant.

Glorification = glo-ri-fi-ka-sion; en vers, de six syllabes.

Gord = gor; le d ne se lie jamais; au pluriel, l's ne se lie pas; cependant plusieurs la lient. Siehe discord etc.

Goût = goû; le t ne se lie pas dans le parler ordinaire; au pluriel, l's se lie. Siehe égout etc.

Gradation = gra-da-sion; en vers, de quatre syllabes.

Graduasion = gra-du-a-sion; en vers, de cinq syllabes.

Grain = grin; l'n ne se lie pas; au pluriel, l's se lie.

Grammaire = gra-mêr; du temps de Molière, on prononçait granmaire, comme on le voit par ces vers: Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire? — Qui parle d'offenser grand'mère ni grand'-père? F. sav. II, 6. Dangeau, qui voulait peindre exactement la prononciation, écrit granmaire.

Grand = gran; le d se lie; un gran-t'homme; au pluriel, l's se lie.

Granit = gra-ni, ou, plus souvent, gra-nit'.

Gratification = gra-ti-fi-ka-sion; en vers, de six syllabes.

Grave = gra-v'. Du temps de Chifflet, Gram. 183, on prononçait grâve.

Gravitation = gra-vi-ta-sion; en vers, de cinq syllabes.

Gravois = gravoi; l's se lie.

Grémil = gré-mil.

Grès = grê; l's se lie.

Grésil = gré-zill. ll m.

Gril = gri; mais l'l se mouille devant une voyelle; au contraire Chifflet, Gramm. 208, dit que l'l ne se prononce jamais quoiqu'il suive. Ebenso die Academie, Malvin-Cazal und Feline.

Grimaud = gri-mô; le d ne se lie pas; au pluriel, l's se lie. Siehe échaffaud.

Gros = grô; il est probable qu'au XVII[e] siecle on prononçait grosse comme bosse, rosse; du moins La Fontaine, Fabl. 1. 7, fait rimer grosse avec colosse.

Group = group.

Guérir = ghé-rir. Au XVII[e] siècle garir, forme ancienne, était encore usitée: Et toutes, pour garir se reforçaient de boire, Régnier, Sat. XI. La Mothe le Vayer assurait que guarir est aussi bon que guérir, qu'il appelle efféminé et d'enfant de Paris qui change l'a en e; mais Vaugelas constatait que guérir avait pris le dessus. Au XVI[e] siècle, Bèze disait: La plupart prononcent guarir et garison, mais la vieille prononciation guairir et guairison me paraît préférable.

Guerroyer = ghè-ro-ié; quelques-uns disent ghé-roi-ié; d'autres prononcent les deux r; ghè-rro-ié; mais ne prononcer qu'une r est plus usité et plus conforme à la prononciation de guerrier.

Gueux = gheù, l's se lie. Du temps de Chifflet, Gramm. 218, il ne se liait pas.

Gutta-Percha = gu-tta-pèr-ka.

Habit = a-bi; le t ne se lie pas dans le parler ordinaire; au pluriel, l's se lie. Siehe esprit etc.

Habitation = a-bi-ta-sion; en vers, de cinq syllabes.

Hache = a-ch', s. f. Nom de la huitième lettre de notre alphabet.

Hachis = ha-chî; l's ne se lie pas; Chifflet, Gramm. 216, fait pour son temps même remarque.

Hallucination = al-lu-si-na-sion; en vers, de six syllabes.

Haras = ha-râ; l's se lie.

Hareng = ha-ran. Le g ne se fait jamais sentir; au pluriel, l's se lie.

Harnais = har-nê; l's se lie, ou **harnois** = har-noî; cette prononciation n'est usité qu'en poésie; de ces deux prononciations, **harnois** est l'ancienne prononciation de Paris et de la Picardie; **harnais** est l'ancienne prononciation de la Normandie et de l'Ouest; au XVI[e] siècle H. Estienne, Du Nouv. lang. f. ital. 577, déclare préférer de beaucoup la prononciation de harnois, comme étant plus virile, à celle de harnès.

Hart = har; le t ne se prononce et ne se lie jamais.

Haubert = hô-bèr; le t ne se prononce et ne se lie jamais; au pluriel, l's ne se lie pas; cependant plusieurs la lient. Siehe désert etc.

Haubois = hô-boî; l's se lie.

Henné = hè-nné.

Hennebanne = ha-ne-ba-n'.

Hennir = ha-nir.

Héraut = hé-rô; le t se lie dans la prononciation soutenue; au pluriel, l's se lie. Siehe gerfaut etc.

Herborization = èr-bo-ri-za-sion; en vers, de six syllabes.

Hésitation = é-zi-ta-sion; en vers, de cinq syllabes.

Hochepied = ho-che-pié; le d ne se lie jamais.

Hormis = hor-mî; l's se lie.

Hors = hor; l's ne se lie pas.

Humectation = u-mè-kta-sion; en vers, de cinq syllabes.

Humiliation = u-mi-li-a-sion; en vers, de six syllabes.

In dem Folgenden gebe ich eine Liste derjenigen Wörter, in denen Littré ein h aspirée hat:

hâbler, hâblerie, hâbleur, habzeli, hache, haché, hache-écorce, hache-légumes, hachement, hache-paille, hacher, hachereau, hachette, hacheur, hachis, hachoir, hachette, hachure, hadela, hadji, hadock, hadot, hagard, haha, hahé, hai, haï, hâ, haillon, haillonneux, haine, haineusement, haineux, haïr, haire, hairement, haïssable, haïsseur, haye, halage, halbourg, halbran, halbrener, hâle, halé, hale-à-bord, hale-avant, hale-bas, hale-boulines, hale-breu, halecret, hale-croc, hale-dedans, hale-dehors, halement, haler, hâler, haletant, halètement, haleter, haleur, hallage, hallager, hallali, halle, hallebarde, ...dier, hallebreda, hallérie, hallier, hallope, halo, halochimie, halogène, halographie, ... ique, halloïde, haloir, halologie, ... ique, halométrie, ... ique, halophile, halorагées, halot, halotechnie, ... ique, halte, halter, haltère, haltérés, halurgie, ... ique, hamac, Hambourg, hameau, hameçonné (nicht hameçon), hamée, haméïde, hampe, hampé, hamster, han, hanap, hanche, hane, hanebane, hanet, hangar, hanifite, hanneton, hannetonner, hannon, hanouard, hanscrit, hanse (nicht hanséatique), hanter, hanteur, hantise, happant, happe, happé, happe-chair, happe-foie, happe-lopin, happelourde, happement,

happer, haque, haquenée, haquet, haquetier, harangue, haranguer, harangnet, harangueur, haras, harasse, harassé, harassement, harasser, harcelage, harcèlement, harceler, harcèlerie, harde, hardé, hardeau, hardées, harder, harderie, hardes, hardi, hardiesse, hardillier, hardiment, hardois, hare, harem, hareng, harengade, harengaison, harengère, harengerie, haranguet, harenguière, haret, hargneux, haricot, haricoter, haricoteur, haridelle, harle, harline, harlou, harmaline, harnaché, harnachement, harnacher, harnacheur, harnais, haro, harouelle, harpailler, harpaye, harpe, harpeau, harper, harpeur, harpie, harpigner, harpin, harpions, harpoise, harpon, harponnage, harponné, harponnement, harponner, ...eur, ...ier, harre, harriveau, harrotte, hart, hartite, harviau, hasard, hasardément, hasarder, hasardeur, hasardeusement, hasardeux, hasardise, haschisch, hase, hassart, hastaire, hastat, haste, hasté, hastifolié, hastiforme, hatchetine, hâte, hâté, hâtelet, hâtelettes, hâter, hâterau, hâteur, hâtier, hâtif, hâtille, hâtiveau, hâtivement, hâtiveté, hattelet, hatti-chérif, hâture, hau, hauban, haubaner, haubergeon, haubert, haudriette, haulée, hause, hausse, haussée, haussebecquer, hausse-col, haussement, haussepied, hausse-queue, hausser, hausset, haussier, haussière, haussoir, haustellé, haustelles, haustellum, haut, haut-à-bas, haut-à-haut, hautain, hautainement, hautaineté, haubois, hautboïste, haut-de-chausses, hautebouté, haute-contre, haute-lissier, hautement, hautesse, haute-taille, hauteur, haut-fond, hautin, haut-le-corps, haut-pendu, hauturier, havane, hâve, haveau, havelée, haveneau, havenet, haveron, havet, havette, havi, havir, havre, havrer, havre-sac, haye, hayer, hayette, heaume, heaumerie, heaumier, hec, heim, hein, héler, hem, hennant, henné, hennebanne, hennir, hennissement, héraut, herd-book (hèrd'-bouk), hère, heridelle, hérigoté, hérigoture, hérissé, hérissement, hérisson, hérissone, hérissonné, hérissonnement, hérissonner, héron, héronneau, héronner, héronnier, héroogonie, héroon, héros, herpe, herpé, herque, hersage, herschell, herse, hersement, herser, herseur, hersillon, hesse, hetman, hétondeau, hétraie, hêtre, heu, heuchère, heuguenon, heur, heurte, heurtement, heurtequin, heurter, heurtes, heurtoir, heuse, hibou, hicard, hideur, hideusement, hideux, hie, hier v. (hi-é), hile, hilifère, hiloire, hilou, hilosperme, hisser, ho, hobereau, hobin, hoc, hoca, hocco, hoche, hoché, hochement, hochepied, hochepot, hochequeue, hocher, hochet, hocheur, hogner, hoho, hohou, holà, hôlement, hôler, hollandais, hollande, hollander, hollandiser, homard, hon, hong, hongre, hongré, hongreline, hongrer, hongrieur, hongroyeur, hongroierie, hongrois, honguette, honni, honnir, honnissement, honnisseur, honte, honteusement, honteux, hop, hoquet, hoqueter, hoqueton, hoquette, horde, horion, hormis, hornblende, hors, hors-fonds, hotte, hottée, hottentot, hotter, hottereau, hotteur, hou, houage, houblon, houblonner, houblonnière, houe, houé, houement, houer, hoûerie, houette, houeur, houhou, houillage, houille, houiller, houillère, houilleur, houilleux, houillette, houka, houlan, houle, houleau, houlette, houleux, houlque, houpé, houpement, houper, houperon, hou-

pette, houppe, houppee, houppelande, houpper, houppette, houppier, houppifère, houque, hour, houra, hourailler, ...erie, ...llis, hourdage, hourder, hourdi, hourdis, houre, houret, hourque, hourra, hours, hourvari, housard, housé, houseaux, houspiller, houspillement, ...llon, houssage, houssaie, houssard, housse, houssé, housseau, housser, houssette, houssine, houssiner, houssoir, housson, houstone, houvet, houx, houzure, hoyau, hoyé, hu, huaco, huage, huaille, huard, hubert, hublos, huche, huché, huchement, hucher, huchet, huchier, hue, huée, huer, huerie, huéron, huet, huette, hueur, hugnet, hugon, hugoniacées, huguenot, huguenoterie, huguenotique, huguenotisme, huhau, hulan, hulot, hulotte, humeur, s. m. (humeur, s. f., nicht aspirirt) hume-vent, hune, hunier, huon, huot, huppard, huppe, huppé, huppe-col, huque, hurasse, hure, hurebec, hurhaut, hurlande, hurlant, hurler, hurlement, hurlerie, hurleur, hurluberlu, hurlupé, huron, hussard, hussarde, hussite, hustings, hutin, hutinet, hutte, hutter, hutteur.

Bei den vorstehenden Bemerkungen und Aufzeichnungen der Littré'schen Bemerkungen über die Aussprache habe ich die alphabetische Reihenfolge beibehalten, um die Uebersicht und den Vergleich zu erleichtern. Ich habe auch Alles vollständig gegeben, was Littré über die Bindung der Endconsonanten anführt. Mehrere häufig vorkommende Endungen habe ich jedoch im Nachtrag, der Raumersparniss wegen, ausgelassen; um vollständig zu sein, lasse ich diese hier noch folgen:

Et. Bei folgenden vielen Wörtern dieser Endung giebt Littré gar keine Bemerkung über Bindung: brunet, brusquet, buquet, cabasset, cacolet, calcet, carbet, caret, carrelet, cascaret, casernet, caset, casquet, caulet, cavalet, cavet, chalumet, chansonet, châtelet, choudet, chouquet, ciselet, clairet, clouet, complet, concret, coquet, coret, cornuchet, coronet, cotevet, cotylet, couet, courcaillet, courelet, cousinet, cramponnet, crenet, cuiret, cul-rousselet, cul-rousset, dariolet, débet, détret, dosseret, douillet, élinguet, encornet, équipet, estamet, estaquet, exocet, fauchet, ferlet, ferret, flavet, flet, fleuret, fluet, follet, formeret, fourcheret, fourchet, friquet, gafet, gaget, garçonnet, ginguet, glammet, gorgeret, gourbet, grandelet, grasset, gravelet, grenouillet, griffet, gripet, groupet, guilleret, guillet, guinguet, haranguet, harenguet, hâtelet, hattelet, hausset, havenet, havet, hébéchet, houvet, huet, huguet, hutinet.

In den folgenden Wörtern bindet er das t nicht, wenigstens nicht in der Umgangssprache; bindet aber das s der Mehrzahl: acquêt, apprêt, archet, ballet, banquet, baquet, basset, bassiret, bâtonnet, baudet, beignet, benêt, bidet, biloquet, billet, bluet, bonnet, bosquet, boulet, bouquet, bourrelet, bourriquet, bracelet, brechet, brevet, briquet, brochet, brouet, budjet, buffet, cabaret, cabinet, cabriolet, cachet, calumet, camouflet, caquet, cervelet, carnet, chapelet, chardonet, chenet, chevet, chevalet, chiquet, civet, claquet, coffret, colifichet, collet, cordonnet, cornet, corset, côtret, couplet, coussinet, couvet, creuset, criquet, croquet, damaret, déchet, décret, doublet, droguet, duvet, effet, émouchet, estaminet,

farfadet, fausset, feuillet, fichet, filet, flageolet, freluquet, fret, friquet, fumet, fustet, gaillet, galet, gantelet, genet, gibet, gobelet, godet, goulet, gringalet, guéret, guichet, guillemet, haguet, hochet, hoquet, houret, huchet. Siehe intérêt, jarret etc.

Ier. Auch bei dieser Endung finden sich sehr viele Wörter, bei denen Littré der Bindung gar nicht erwähnt: buandier, butinier, cabaretier, cabotier, cachottier, cactier, caféier, cafier, camérier, caravanier, carchonflier, carnier, carrossier, cellérier, cendrier, censier, centrier, chambrier, chapelier, chaperonnier, chandrier, charretier, charrier, chaudier, chaudronnier, cheptelier, chevecier, chiffonier, cinquantenier, cloîtrier, communautier, congrier, contrebandier, coquillier, cordonnier, cornier, cotier, couier, courtisanier, coutelier, coutumier, couturier, créancier, cristallier, croisier, croutier, cuirier, cuisinier, cujelier, culier, dartrier, dernier, devancier, dinandier, dittier, dizenier, domanier, douarier, doublier, dragonnier, droguetier, échelier, écubier, entier, épicier, épinglier, épinier, épistolier, épongier, essonier, facturier, fermier, ferrandinier, ferronnier, filtier, foncier, fondrier, forestier, fournier, fruitier, gamandier, gantier, gerbier, gibecier, glaucier, glutier, gouttier, grainier, grimassier, grossier, guerrier, guttier, hardillier, harponnier, haussier, hauturier, heaumier, hebdomacier, héritier, héronnier, houppier.

In den übrigen vielen Wörtern auf ier, die ich nicht alle aufzählen will, bindet Littré das r niemals; aber das s der Mehrzahl. Siehe indigotier etc.

Er. Wörter, bei denen Littré über Bindung keine Bemerkung macht: doigter, framager, hiver, dapifer.

In den übrigen Wörtern bindet er niemals das r; aber das s der Mehrzahl.

Ard. Wörter, bei denen Littré keine Bemerkung über Bindung macht: bassard, basard, catillard, chamaillard, chenovard, chevillard, couillard, criard, croard, croulard, égrillard, épingard, frappard, fugard, gaillard, girard, goguenard, grenouillard, grisard, gueulard, gurnard, hanouard, hanuard, houssard, huppard.

In den übrigen Wörtern bindet er das d nie, und auch nicht das s der Mehrzahl; doch fügt er in Bezug auf das s hinzu: plusieurs la lient. Siehe liard etc.

Art. Wörter, bei denen Littré keine Bemerkung über Bindung hinzufügt: chopard, choquart, encart, essart, flambart, gommart, hassart.

Bei den übrigen Wörtern macht er dieselbe Bemerkung, wie bei den Wörtern auf ard. Siehe art etc.

At. 1. Wörter ohne Bemerkungen über Bindung: burat, cédrat, chérifat, coétat, cognat, colonat, comitat, commodat, comptat, conglomérat, consultat, corbat, cossat, créat, délicat, dogat, donat, éthélorat, garat, grat, habitat, hastat, honorariat, hydrolat.

2. Le t ne se lie pas; l's du pluriel se lie: apostat, appât, assas-

sinat, assignat, carat, castrat, catéchuménat, célibat, certificat, décanat, diaconat, doctorat, épiscopat, externat, forçat, format, généralat, gonjat.

3. Le t ne se lie pas dans le parler ordinaire; au pluriel, l's se lie: attentat, avocat, canditat, concordat, consulat, contrat, crachat, ébat, éclat, entrechat, état, grabat, grenat.

4. Le t se lie; au pluriel, l's se lie: climat, combat, débat, degât. Siehe internat etc.

Ot. 1. Wörter ohne Angabe über Bindung: buhot, cachalot, callot, cassot, cavalot, cavillot, chabot, cubilot, dalot, délot, dévot, digot, esclipot, espadot, esprot, esquipot, étambot, falot, fauchot, fillot, flibot, fricot, gallot, griot, guillemot, hottentot, huot.

2. Le t se lie; l's du pluriel se lie: cachot.

3. Le t ne se lie pas dans le parler ordinaire; l's du pluriel se lie: ballot, billot, bimbelot, brulôt, calicot, camelot, chicot, complot, coquelicot, culot, escarbot, escargot, fagot, flot, garrot, gigot, grelot.

4. Le t ne se lie pas: capot, chariot, bardot, bigot, dépôt, écot, entrepôt, galipot, godenot, haricot, hochepot, hublot. Siehe illôt etc.; auch abricot.

Berlin. Dr. Muret.

Die dreiundzwanzig altfranzösischen Chansonniers

in Bibliotheken Frankreichs, Englands, Italiens und der Schweiz.

Bekanntermassen ist das Studium der altfranzösischen Lyrik im Verhältniss zu den anderen Literaturzweigen, namentlich der epischen Poesie, bisher sehr vernachlässigt worden. Wolf's Schrift über die Lais, Wackernagel's zweiundfünfzig Lieder des berner Manuscripts, Keller's Romvart und die darauf basirende Liederauswahl von Mätzner und neuerdings Bartsch' Chrestomathie, wo der Lyrik ein ziemlich bedeutender Raum gestattet ist, das ist fast Alles, was in Deutschland in dieser Beziehung zu nennen ist. In Frankreich ist die bedeutendste Leistung für die Lyriker des Mittelalters ihre literarische Würdigung in einem vortrefflichen Artikel des dreiundzwanzigsten Bandes der *Histoire littéraire de la France* von Paulin Paris (ein Name, der uns überall begegnet, wo es sich um wissenschaftliche Forschung auf dem Gebiete mittelalterlicher Literatur handelt). Unter den Veröffentlichungen von Texten haben Paris' Romancero und Leroux' Chants historiques aus den umfangreichen Recueils nur das Wenige, was zur Domaine der epischen Poesie gehört, herausgesucht; die Arbeiten von Dinaux, die Veröffentlichungen von Michel, Tarbé, Lacour und Anderen gehören mehr oder minder dem Dilettantismus an und verfahren, was die Veröffentlichung der Texte betrifft, mit kritikloser Willkür. Ausserdem sind nur noch etwa vereinzelte Mittheilungen, aus dem berner Manuscript in einem Bericht Jubinal's an den Unterrichtsminister, aus dem Manuscript Douce 308 der Bodleian library von Villemarqué in den „Archives des missions scientifiques et littéraires“ (Bd. 5, 1856) und die allerdings vortrefflichen Notizen über das sienesische Manuscript 36 von Passy in der Bibliothèque de l'école des chartes (1859) und

von Paul Meyer über das Manuscript Egerton 274 im British Museum in den Archives des missions scientifiques von 1866 zu erwähnen.

Noch weniger verbreitet, als die Kenntniss der Denkmäler, ist die Kenntniss der Manuscripte, in denen sie uns erhalten sind. Ausser den eben erwähnten Notizen von Manuscripten finden sich zwei kurze über die kleine Handschrift 765 und über 844 im sechsten Bande von Paulin Paris „Manuscrits françois de la bibliothèque du roi," über das Manuscript von Montpellier in dem Werke „L'art harmonique au XII[e] et XIII[e] siècle" von E. von Coussemaker, der das Manuscript im musikalischen Interesse studirt hat und noch Einzelnes in ungenügenden Specialcatalogen. Das ist so ziemlich Alles, was bis jetzt für Kenntniss der Manuscripte geschehen ist.

Bei der ersten vollständigen Veröffentlichung einer der reichsten Liederhandschriften des französischen Mittelalters (zugleich derjenigen, die für die Chansons fast ausnahmslos die besten Recensionen bietet,*) dürfte es nicht unangemessen erscheinen, einen Ueberblick über das gesammte handschriftlich vorhandene Material zu geben, zumal wir bei der in den Anmerkungen zu gebenden Concordanz des berner Manuscripts mit den übrigen fortwährend auf dieselben Bezug nehmen.

Eine erschöpfende Untersuchung über den relativen Werth und das gegenseitige Verhältniss der Manuscripte resp. über ihre Classificirung in Familien würde die dieser Abhandlung zu steckenden räumlichen Grenzen überschreiten und wir können uns um so mehr mit blossen Andeutungen begnügen, da erstens das vollständige Beweismaterial für unsere Behauptungen in unseren Anmerkungen zum berner Manuscript vorliegen wird und zweitens demnächst Paul Meyer, der competenteste Kenner mittelalterlich französischer und provençalischer Manuscripte, diese Fragen eingehend behandeln, namentlich die Familien der provençalischen, wie der altfranzösischen Chansonniers nachweisen und ein vollständiges Verzeichniss der altfranzösischen Lieder nach den Ausgängen der ersten Verszeilen geben wird.**

---

* Der leichte Rost, mit dem die dialectische Specialität des lothringischen Schreibers die Chansons des berner Codex überzogen hat, ist leicht und ungewaltsam zu entfernen.

** Wir benutzen diese Gelegenheit, um diesem Gelehrten für die vielfachen bibliographischen und anderweitigen Nachweisungen, die wir ihm verdanken, namentlich für die Liberalität, mit der er uns seine Copie der Handschrift Douce 308 der Bodleian library zur Vergleichung überliess, ferner Herrn Paulin Paris sowie Herrn Michelant, der uns die bereits fertigen

Wir haben von den dreiundzwanzig bekannten altfranzösischen Liederhandschriften achtzehn im Original oder in guten Copien behufs Ermittelung der Concordanz selbst mit der berner verglichen, von den fünf anderen lagen uns gute und vollständige Notizen und Auszüge der wichtigsten Stücke vor. — Die Vergleichung der Handschriften mit der berner und unter sich liess uns vor allen fünf Gruppen von Handschriften hervortreten, die sich durch in die Augen springende Aehnlichkeit der Schrift,* ferner durch die Auswahl der Dichter, die Anordnung der Stücke, die Unica, die sie unter sich, aber mit keiner einer anderen Gruppe angehörigen Handschrift gemein hatten, endlich sogar durch einzelne charakteristische Varianten, die mehreren derselben Gruppe angehörigen Manuscripten gemeinsam waren, als unter sich zusammengehörig documentiren, in der Art, dass man entweder eine gemeinsame Quelle oder in einzelnen Fällen auch gegenseitige Benutzung anzunehmen hätte.

Diesen fünf Gruppen fallen sechzehn Handschriften anheim; die übrigen sieben schliessen sich keiner Gruppe an, oder sind so eclectisch aus erhaltenen und nicht erhaltenen Handschriften zusammengeschrieben, dass wir keinen zureichenden Grund haben, sie einer bestimmten Gruppe zuzuweisen.

Erste Gruppe.

Zur ersten Gruppe zählen wir, von der berner Handschrift 389 ausgehend, erstens diese, dann Nro. 20050 der kaiserlichen Bibliothek, (früher Fonds St. Germain 1989), ferner Nro. 59 des Fonds Lavallière, endlich die Handschrift der Bodleian library, Fonds Douce 308.**

Der Beweis für die nahe Verwandtschaft des berner Manuscripts 389 und des Manuscripts der pariser kaiserlichen Bibliothek Nro. 20050

Bogen des unter seiner Leitung abgefassten Catalogs der Manuscripte zur Verfügung stellte, (vgl. unten Bemerkung zur Handschrift 844) ferner den Herren Claude und Mabille von der kaiserlichen, Paul Lacroix von der Arsenalbibliothek und Herrn Oberbibliothekar von Steiger in Bern öffentlich unsern Dank abzustatten.

* Eine solche Aehnlichkeit der Schrift besteht namentlich zwischen dem Manuscript des Arsenal, Fonds de Paulmy 63 und Nro. 845 der kaiserlichen Bibliothek (früher Fonds de Cangé 67). Namentlich die Rechtschreibung der Verfassernamen, der ganze Charakter der Schrift und die eigenthümliche Weise, wie in beiden Handschriften die Namen der Verfasser umcirkelt sind, machen es höchst wahrscheinlich, dass beide Handschriften von demselben Schreiber herrühren.

** Durch die Reihenfolge, in der wir die Manuscripte nennen, bezeichnen wir die Nähe der Verwandtschaft.

wird sofort geführt durch die achtundvierzig Lieder, die sich nur in diesen beiden Handschriften finden. In zweiter Linie könnte man auch die merkwürdige Variante „Quant li roisignors cescrie“ in einem Liede des Jaikes de Soissons anführen, die nur diesen beiden Handschriften gemeinsam ist, während sämmtliche übrigen Handschriften, in denen das Lied sich findet, für „roisignor“ die schwer zu erklärenden Worte „cincenis“ „cincejuz“ „cincepuer“ (1490 Vat. „chincepuer“) haben und aus demselben Liede noch eine characteristische Variante, nämlich die Vertauschung des Monats fevrier mit mai, wenn nicht der Beweis durch die beiden gemeinsamen Unica hinlänglich geführt würde.

Die Verwandtschaft des berner Manuscripts mit Fonds Lavallière 59 besteht nur für einen Theil der letztgenannten Handschrift, nämlich für die am Schlusse des Manuscripts mitgetheilten 30 geistlichen Lieder.* Zwar hat das Manuscript Lavallière 59 auch sonst noch eine grosse Anzahl Lieder mit dem berner gemein, aber nicht mit diesem allein. Von den 30 geistlichen Liedern am Ende der Handschrift aber gehören 22 nur der Handschrift Lavallière und der berner an, eins ist drei Handschriften der Gruppe, Douce 308, Bern 389 und Lavallière 59 gemeinsam und eins findet sich noch in einem, dieser, wie allen Gruppen ganz fernstehenden Manuscript, nämlich Montpellier 196.**

Die 22 Lieder, die Lavallière 59 und B. 389 gemeinsam haben, zeigen nur geringe Varianten, so dass eine gemeinsame Quelle beider Handschriften angenommen werden muss, wenn wir nicht gar annehmen wollen, dass dem Schreiber des Manuscripts Lavallière die berner Handschrift vorlag. Dieses, nicht das umgekehrte Verhältniss würde anzunehmen sein wegen des höheren Alters der berner Handschrift.

Auch die Verwandtschaft des Manuscripts B. 389 mit dem Manuscript Douce 308 besteht nur für einen Theil des letzteren (das allerdings zum grössten Theil Unica enthält, Dichtungsarten, die uns durch Beispiele aus jener Zeit anderswoher gar nicht bekannt sind). Es finden sich im Ganzen 16 nur diesen beiden Handschriften gemeinsame Stücke, die auch nur unbedeutende Varianten aufweisen, wie aus meh-

---

* Diese Lieder sollen an den Anfang gehören, wie Paul Meyer aus den halbverwischten römischen Ziffern an den Seitenrändern, die vorn weiter gehen, mit Grund vermuthet. Man vergleiche weiter unten die Notiz über Lavallière 59.

** Das Manuscript Montpellier 196 hat mit allen übrigen Handschriften nur zufällige und sporadische Analogien, von denen die oben erwähnte eine ist.

reren, die wir nach Meyer's Copie und Villemarqué's Notiz verglichen, hervorgeht. Unter diesen 16 Stücken befinden sich drei „grans chans" (nach der Bezeichnung des Manuscripts Douce) fünf jeux-partis und acht Pastourellen. Interessant war es uns namentlich, in der Handschrift Douce zwei Gedichte von Jaikes de Cambray wiederzufinden, der sonst seinem Namen wie seinen Dichtungen nach allein dem berner Codex angehört.

Indem wir zu näheren Details über die einzelnen Handschriften übergehen, haben wir von dem Manuscript Bern 389 (dessen nähere Beschreibung überflüssig, da es in seiner Totalität mitgetheilt wird und auch aus Wackernagel hinlänglich bekannt ist) nur noch zu erwähnen, dass die Angaben über die Anzahl der Blätter merkwürdig abweichen. Der sonst so genaue Sinner* gibt die Anzahl der Blätter auf 276 an, ebenso Michel in den *Chansons du chatelain de Coucy*, ferner Dinaux in den *trouvères Cambrésiens*, p. 143, und endlich Jubinal, der es wissen konnte, da er das Manuscript selbst in der Hand gehabt und sogar längere Auszüge daraus mitgetheilt hat.** Im Widerspruche mit allen diesen gibt Wackernagel die Anzahl der Blätter auf 249 an. Wir wandten uns mit der Bitte um Verificirung der Blätterzahl an Herrn R. L. von Steiger, Oberbibliothekar der öffentlichen Bibliothek der Stadt Bern, welcher uns demnächst gütigst mittheilte, dass Wackernagel richtig gezählt.*** — Entweder sind also zwischen dem Jahr 1838, in dem Jubinal in Bern war und seinen „Rapport" etc. veröffentlichte und 1846, wo Wackernagel seine altfranzösischen Lieder herausgab, 27 Blätter dieses werthvollen Manuscripts verloren gegangen, oder aber Jubinal hat die Blätter gar nicht gezählt, sondern, diese langweilige Mühe sparend, † getrost nach Sinner nachgeschrieben, in der Hoffnung, dass ihn deutsche Gründlichkeit nicht im Stich lassen werde. Dies eine Mal ist dies aber doch geschehen, Sinner hat jeden-

* Sinner, Catalogus codicum MSS. bibliothecae Bernensis, annotationibus criticis illustratus. 3 vols in 8. 1770 — 1773. Bd. 3, p. 365.

** Rapport à M. le ministre de l'instruction publique suivi de quelques pièces inédites etc. p. A. Jubinal. Par. 1838.

*** Wir erfahren zugleich, dass das Manuscript 389 im Jahre 1770 nach Paris an Ste. Palaye verliehen ist, wo dann jedenfalls die Mouchet'sche Copie genommen ist.

† Paginirt sind die Blätter erst in neuester Zeit, wie uns Herr von Steiger mittheilt.

falls falsch gezählt oder einen Druckfehler übersehen * und sein Irrthum ist durch eine ganze Reihe von Büchern hindurchgegangen — ein neues Beispiel von der Lebenskraft gelehrter Irrthümer.

Weil wir grade von Irrthümern reden, sei es uns gestattet, noch einen anderen Irrthum in Bezug auf den berner Codex hervorzuheben, den Dinaux zu wiederholten Malen in seinen *trouvères du Nord de la France et du midi de la Belgique* begeht ** und den Louis Passy mit ihm theilt, *** indem sie nämlich die Schicksale der berner Handschrift 354 auf Nro. 389 übertragen. Es ist also Nro. 354, eine Handschrift, die viele Fabliaux enthält, und nicht 389, die für Méons Fabliauxstudien von der Stadt Bern durch den Grafen Talleyrand officiell verlangt, von diesem an den Herzog von Otranto, Minister des Innern, geschickt, demnächst auf dessen Bureau gestohlen, im Jahre 1836 von Ludwig von Sinner in Paris beim Buchhändler Crozet, der sie aus Manuel's Nachlass gekauft, wieder aufgefunden und endlich für 1000 Francs für die Bibliothek zu Bern neu erworben wurde. †

Das zweite Manuscript der ersten Gruppe ist Nro. 20050 (früher Fonds St. Germain 1989). Es enthält auf 173 Blättern Pergament in klein Octav 426 Lieder ohne Verfassernamen, theils mit Noten, theils mit leeren Notenlinien, theils ohne Noten von verschiedenen Händen sehr ungleich in langen Reihen geschrieben, auch hat eine spätere Hand manche unvollständige Lieder in kleinerer Schrift vervollständigt. Vorn fehlen zwei Blätter vom Inhaltsverzeichniss, das letzte Blatt 173 ist ursprünglich weiss geblieben, doch hat der bekannte Abbé de la Rue auf dem Recto eine Bemerkung über angeblich provençalische Gedichte, die in dem Codex enthalten seien, eingeschrieben, gegen die dann auf dem Verso desselben Blattes Raynouard polemisirt. Ein gedruckter Zettel, auf das jetzt erste Blatt geklebt, weist die früheren Besitzer des Manuscripts nach „Ex bibliotheca MSS. Coisliniana olim Segueriana quam Illust. Henricus du Cambout, Dux de Coislin, Par Franciae, Episcopus Metensis &c. Monasterio S. Germani a Pratis legavit.“ Den Besitzer der Handschrift in weit früheren Jahrhunderten verräth uns das kleine Format, die wenig sorgfältige Ausführung der Schrift

* Denn dass die Handschrift damals nicht mehr enthielt, als heute, geht aus der Mouchet'schen Copie hervor, die genau das und nicht mehr enthält, als was noch heute die berner Handschrift enthält.

** Trouvères Cambrésiens, p. 143, Tr. d. l. Flandre, p. 341 u. ö. a.

*** Bibliothèque de l'école des chartes. 1859, p. 4.

† Jubinal, rapport p. 19 — Id. lettre au rédacteur de l'artiste. Paris 1838.

und der Noten und die zahlreichen Nachträge. Es ist wahrscheinlich, wie Nro. 847 der kaiserlichen Bibliothek (Fonds Cangé 65) und mehrere andere Handschriften, früher Eigenthum eines Jongleurs gewesen, der es in der Tasche mit sich führte, um an den Höfen und auf den Schlössern, die er wandernd besuchte, daraus vorzusingen.

Die dritte Stelle in unserer ersten Gruppe haben wir dem Manuscript Lavallière 59 zugewiesen. Diese Handschrift in klein Folio enthält auf 155 Blättern Pergament 330 Lieder ohne Verfassernamen in zwei Columnen mit Noten* von wenigstens zwei verschiedenen Schreibern. Die letzten acht Blätter gehören nach Meyer's schon erwähnter Vermuthung vorne hin. Im jetzigen Zustande des Manuscripts vertheilen sich die Lieder folgendermassen:

Fol. 1r — 119v 300 Lieder mit ausgeführten Initialen.

Fol. 120r — 143v eine juristisch-moralische Abhandlung ohne Titel in vier Theilen, nach der Einleitung im Jahre 1266 begonnen und vollendet.

Fol. 144r — 147v ein Fragment des *bestiaire* von Richart de Furnival.

Fol. 148r — 155r 30 grösstentheils geistliche Lieder mit Notenlinien, aber ohne Noten, auch sind die Stellen der Initialen leer geblieben, wie in dem vorangehenden, von derselben Hand geschriebenen Fragment des bestiaire; — ein Grund, gegen Paul Meyer zu vermuthen, dass die 30 Lieder an ihrer richtigen Stelle.

Das vierte Manuscript endlich der ersten Gruppe ist das Manuscript der Bodleian library. Früher Eigenthum des Francis Douce Esq., führt es in der Reihe der Manuscripte dieses Bibliophilen die Nro. 308. Eine gute und ausreichende Notiz über dies Manuscript ist noch gar nicht veröffentlicht worden. Die kurze Notiz in dem „Catalogue of the printed books and manuscripts bequeathed by Francis Douce Esq. to the Bodleian library. Oxford 1840, fol." ist ungenügend und mit wenig Sachkenntniss geschrieben, auch enthält sie mehrere grobe Unrichtigkeiten. Höchst oberflächlich und ungenau ist auch die Notiz von Villemarqué in den Archives des missions scientifiques, tome

* Wir bemerken hier gleich, dass die meisten Manuscripte, von denen wir zu reden haben werden, namentlich der grösste Theil von Lavallière 59, 844, 845, 846, 847, Paulmy 63 und 12615 vier Notenlinien haben, während das besonders für musikalische Aufführungen ausgeführte Manuscript Montpellier 196, ebenso wie 765 deren fünf enthält. Vgl. *Coussemaker, l'art harmonique au XIIe et XIIIe siècle.*

5. 1856. Da dies Alles ist, was darüber gedruckt ist, so hätten wir weder die Concordanz dieser höchst wichtigen Handschrift mit der berner feststellen, noch ihr auf Grund dieser Ermittelungen diesen Platz in unserer ersten Gruppe zuweisen können, wenn nicht Paul Meyer, der auf seiner letzten wissenschaftlichen Mission nach England in Oxford selbst eine Copie der Handschrift genommen, uns dieselbe zur Collationirung gütigst überlassen hätte.*

Das Manuscript Douce 308 enthält 283 Blätter Pergament in Folio zu zwei Columnen, mit Noten, Miniatüren und Vignetten von wenigstens zwei verschiedenen Händen der ersten Hälfte des vierzehnten Jahrhunderts.

Fol. 1 — 86 enthält den *roman de Cassemus*, der in anderen Handschriften *voeu du paon* heisst. Zwei weisse Blätter.

Fol. 90 — 110 li arriere bans d'amor Bretons lescrist (das bestiaire des Richart de Furnival). Drei weisse Blätter.

Fol. 114 — 152. *li romans damor et de cheualerie.*

Fol. 152 — 179. 92 grans chans; 88 numerirte, vier nicht numerirte. (Letztere im „Catalogue of the printed books etc." ganz übersehen. Der Verfasser schreibt „li grant chant divided into eighty eight chapters"!!! — Ein Beweis wie genau er sich das Manuscript angesehen, er scheint gar nicht einmal französisch verstanden zu haben.)

Fol. 179 — 186. 19 estampies (Tanzweisen)**

Fol. 186 — 206. 36 jeux-partis.

Fol. 206 — 222. 57 pastourelles.

Fol. 222 — 248. 185 numerirte, 3 nicht numerirte Balletes. Zwei weisse Blätter.

Fol. 251 — 255. 22 sottes chansons contre amours.

Fol. 256 — 262. 97 nicht numerirte kurze Stücke, wie sie in anderen Handschriften Motets genannt werden. — Alle diese Gedichte sind ohne Verfassernamen und von dem Schreiber numerirt. Die Handschrift Douce 308 ist die einzige, die eine Unterscheidung nach Dichtungsarten vollständig durchführt. — Den Chansons folgt dann noch in der Handschrift:

Auf Fol. 262 ein Fragment von *li prophetie Sebile.*

---

* Eine vollständige Notiz über das Manuscript Douce mit Inhaltsverzeichniss und Proben wird derselbe Gelehrte demnächst in der bibl. de l'école des chartes veröffentlichen.

** Vgl. „stampenie" in Gottfr. v. Strassburg's Tristan.

Fol. 263 — 283. *li tornoiemens antecrist* von Huon de Meri.

In unseren Betrachtungskreis gehören von dem eben mitgetheilten Inhalte der Handschrift die 511 lyrischen Stücke. Diese Zahl macht neben den zahlreichen Unicis und der Verschiedenheit der aufbewahrten Gattungen die Handschrift sehr werthvoll. Die „sottes chansons contre amours“ eine Probe, wie dies freilich nur in der Dichtung, nicht im Leben sentimentale Zeitalter sich selbst persiflirt, machen uns mit einer dichterischen Auffassungsweise bekannt, die man, als dieser Periode eigenthümlich, wenigstens in der Lyrik bisher wohl kaum kannte oder vermuthete. Wir finden in dem ganzen reichen Schatze der uns erhaltenen lyrischen Denkmäler nur etwa das satyrische Gedicht der Handschrift 12615:

„Arras est lescole de tous biens entendre“ * was dieses Genre vertreten könnte.

Wir können es uns nicht versagen, einige Anfänge dieser sottes chansons mitzutheilen.

1. Chans de singe ne poire mal pellee.
   Ne me font pas a chantei[r] reuenir.
2. Quand uoi uandre chair du porc . . .
3. Quand uoi ploreir lou fromaige.

Zweite Gruppe.

Die zweite Gruppe der Chansonniers umfasst die Handschriften 845 (Fonds de Cangé 67), Fonds de Paulmy 63 (Arsenal), 846 (Fonds de Cangé 66) und 847 (Fonds de Cangé 65).

Die Zusammengehörigkeit der Handschriften dieser Gruppe unter sich ist eine innigere, als die unter den Handschriften der ersten Gruppe, schon desshalb, weil zwei von den Manuscripten der ersten Gruppe besondere Principien bei der Zusammenstellung der Stücke befolgten, Principien, die die andern nicht hatten. (Die Handschrift Douce 308 — strenge Trennung nach Dichtungsarten, wie sie in keiner anderen Handschrift durchgeführt, — Bestreben, von allen Gattungen Proben zu geben, — eine Art Chrestomathie der lyrischen Poesie Nordfrankreichs im 12. und 13. Jahrhundert. — Die Handschrift Bern 389 alphabetische Ordnung, am Anfang, meist auch am Ende jedes Buch-

* Der liebe Herrgott spaltet eines Tages den Himmel und steigt herunter, um in Arras gute Motets machen zu lernen. Vgl. unsere Anmerkung zu dem jeu-parti des Robers de Lepi der berner Handschrift.

stabens geistliche Lieder, wie sie sich in dieser Art und Menge in keiner anderen Handschrift finden.)

Die Handschriften der zweiten Gruppe (wie die der dritten) gruppiren, mit Ausnahme des alphabetisch geordneten Manuscripts 846, ihre Stücke unter und um hauptsächlich drei Dichternamen, li rois de Navare, Mesire Gaces Brulez & li chastelains de Couci, und zwar pflegen die Gedichte des ersteren sowohl voranzustehen, als auch den Manuscripten den Titel zu geben.

Am nächsten stehen sich die Handschriften 845 (F. d. Cangé 67) und Fonds de Paulmy 63 (Arsenal), die von demselben Schreiber herrühren, aber auch die übrigen bieten mit diesen beiden und unter sich durch Reihenfolge der Dichter und Wiederkehr derselben Namen, Anordnung und Auswahl der Stücke, nahestehende Recensionen, gleiche Orthographie einzelner Dichternamen* eine Reihe von Analogien, die die Zusammenordnung zu einer Gruppe mehr als rechtfertigen.

Manuscript 845 (Ancien fonds 7222[2], früher Fonds de Cangé 67) einstmals Eigenthum des Guyon de Sardière, wie eine am Ende befindliche Note beweist, ist das Manuscrit de Clairambault bei Laborde, dessen Auffindung Francisque Michel nicht hat gelingen wollen. Von einer Hand des ausgehenden 13. Jahrhunderts in zwei Colonnen geschrieben mit Noten und Vignetten, enthält es auf 190 Blättern Pergament 399 Lieder von 76 Dichtern, darunter 29 von Thibaut de Navarre, 50 von Monseigneur Gasse Brulle, 3 vom Chastelain de Coucy, 15 von Blondiax de Neele, 1 vom Cuens d'Anjou, 1 von Hugue de Bresi, 27 von Perrin d'Angecort, 11 von Messires Tierris de Soissons, 12 von Gillebert de Berneville, 6 von Tiebaut de Blason, 8 von Gautier d'Argues, 7 vom Moniot d'Arraz, 8 vom Mestre Richart de Semilli, je 4 vom Visdame de Chartres, Robert de Blois, Raoul de Ferrieres und Robert de Rains, 9 von Moniot de Paris, 5 von Oede de la Couroierie, 7 von Jehan Erars, 1 von Raoul de Biauves, 6 von Gautier d'Espinais, 3 von Mesires Jaques de Chison, 3 von Gontier de Soignies, 1 von Simons d'Autie, 1 von Jehans l'Orgueneur, 2 von

---

* Obwohl wir für das Detail unseres Beweismaterials ein für allemal auf unsere Anmerkungen zum berner Codex verwiesen haben wollen, theilen wir doch ein frappantes Beispiel gleichlautender Orthographie hier mit. Derselbe Dichter heisst in den Handschriften der zweiten Gruppe, die überhaupt Dichternamen haben, in Paulmy 63, 845 und 847 „Baude de la Quarriere," in denen der dritten, 844 & 12615 „Baude de le Kakerie."

Mestres Richars de Fornival, 2 von Vielars de Corbie, 2 von Odarz de Laceni, 2 von Baude de la Quarriere, je 2 vom Tresoriers de Lille, von Gilles de Mesons, von Bruniax de Tors, von Colin Muset, von Jaques de Hedin, vom Dux de Breban, von Colars li Boteilliers und Gobin de Rains; je eins von Mesire Robert de Mauvoisin, Jaques d'Ostun, Jehan l'Orgueneur, Mestre Gile li Viniers, Mesire Amauri de Creon, Chanoine de St. Quentin, Baudoin des Autieus, Chardon de Rains, Sauvage d'Arraz, Aubins de Sezane, Messires Robert de Marberoles, Phelipe Paon, Mesire Guillaumes li Vignierres, Mesire Hugues de Bresi, Rogeret de Cambray, Jehan de Mesons, Cuens de Bretagne, Robert du Chastel, Lanbert Ferris, Jehans li Cuveliers, Jehan Erars und Colars li Boteilliers, 2 von Extaces de Rains, 5 von Extaces li paintres, je eins von Thomas Eriers, Robert du Chastel, Lanbert Ferris, Carasauz und Jehan Erars, 2 von Gontiers de Soignies, 1 von Jehan Erars, 2 von Mahiu de Gant, 3 vom Cuens de la Marche, je eins von Jehan Frumiax, Mestre Guillaume Veaus, Mahiu de Gant, Vilains d'Arraz und Carausauz. Demnächst 93 anonyme Lieder, 15 Motets und 3 Lais, von denen der letzte unvollständig. Die letzten Blätter sind transponirt.

Das zweite Manuscript unserer zweiten Gruppe ist die Handschrift Fonds de Paulmy 63 in der ehemaligen Bibliothek des Grafen von Artois (Bibliothèque de Monsieur, jetzt B. de l'Arsenal), der sie mit der Bibliothek des berühmten Bibliophilen, von dem sie noch den Namen führt, ankaufte. Das Manuscript ist von demselben Schreiber, wie das eben erwähnte, doch auf stärkerem Pergament und besser erhalten, auch wahrscheinlich jünger. Es enthält auf 211 Blättern Folio,* die falsch nur zu 420 Seiten paginirt sind,** zu zwei Columnen und mit Noten 481 Lieder, darunter 342 mit Verfassernamen von 81 Dichtern und 139 anonym. Die Initialen der Anfangsverse sind gemalt und vergoldet, die Verfassernamen als Medaillon roth umcirkelt (vgl. oben Anmerkung * zu pag. 3) wie in 845; abweichend von anderen Manuscripten finden sich im Texte nur ganz vereinzelte Lücken und gar keine weisse Blätter. Das Manuscript ist eins der schönsten, saubersten und wohlerhaltensten, die wir gesehen. Unter den 342 Liedern mit Verfassernamen befinden sich 59 Lieder vom Rois de Navarre, 46 von

* Nicht 209, wie Michel und Andere aus der vorn eingeschriebenen, vielfach unrichtigen Notiz, abgeschrieben haben, statt selbst nachzuzählen.

** Die beiden Blätter 69 und 70 sind falsch paginirt, indem ein Blatt unpaginirt geblieben, ausserdem ist 293 für 292 verschrieben.

Gaces Brullez, 16 vom Chastelains de Couci, 15 von Blondiax de Neele, 6 von Thiebaut de Blazon, 8 von Gautier d'Argies, 7 von Moniot d'Arraz, 4 von Raoul de Soissons, 13 von Gillebert de Berneville, 21 von Perrin d'Angecort, 10 von Mestre Richart de Semilli, 5 vom Visdame de Chartres, 3 von Robert de Blois, 4 von Raoul de Ferrieres, 2 von La Chievre de Rains, 2 von Robert de Rains, 9 von Moniot de Paris, 5 von Oedes de la Couroierie, 3 von Jehan Erars, 5 von Raoul de Biauves, 4 von Gautier d'Espinais, 1 von Jaques d'Espinais, 4 von Jaques de Chison, 4 von Gontier de Soignies, 2 von Simons d'Autie, 2 von Mestre Richart de Fornival, je zwei von Vielars de Corbie, Oudars de Laceni, Baude de la Quarriere, li Tresoriers de Lille, Giles de Mesons, Burniax de Tors, Colin Muset, Jaques de Hedinc, li Dux de Breban, Colars li Boteilliers und Gobin de Rains, je eins von Robers Mauvoisin, Jaques d'Ostun, Jehan l'Orgueneur, Gile li Viniers, Morise de Creon, Chanoine de St. Quentin, Baudoins des Autiex, Chardons, Sauvage d'Arraz, Aubins de Sezane, Robers de Marberoles, Phelipot Paon, Guillaume li Vignierres, Hugues de Bresi, Rogeret de Canbrai, Jehans de Mesons, li Cuens de Bretaigne, Robert du Chastel, Lambert Ferris, Jehans li Cuueliers, Jehan Erars und Colars li Boteilliers, dann 7 von Extaces li paintres, je eins von Thomas Eriers, Robert du Chastel, Lanbert Ferris, Carasauz, Jehan Erars, Aubins de Sezane und Jehan Erars, 2 von Mahius de Gant, je eins von Robert du Chastel, Jehan Frumiax, Guillaume Veax, Mahius de Gant, Vilains d'Arraz, Carasaus und Thomas Eriers, dann 3 vom Cuens de la Marche, 6 von Thierris de Soissons, je eins von Gillebert de Berneville, Pierre de Biaumarches & Blondiax de Neele, endlich noch 3 von Perrin d'Angecort und 139 anonyme.*

Die dritte Stelle in der zweiten Gruppe nimmt das Manuscript 846 ein (Ancien fonds 7222³, früher Fonds de Cangé 66). Es enthält auf 141 Blättern Pergament in gr. 8. zu zwei Columnen mit Noten und Vignetten 351 Lieder ohne Verfassernamen, in alphabetischer Ordnung von einer Hand des ausgehenden 13. Jahrhunderts. Auf zehn angehefteten Pergamentblättern hat der Marquis de Cangé noch Lieder aus 844, 845 und 12615 sorgfältig nachgetragen.

Endlich das vierte Manuscript der zweiten Gruppe ist 847 (Ancien

* Wie man sieht, würde schon das Dichterverzeichniss genügen, die nahe Verwandtschaft von 845 und Paulmy 63 zu beweisen. Dasselbe findet auch beim Manuscript 847 statt.

fonds 7222[4], früher Fonds de Cangé 65). Es enthält auf 228 Blättern Pergament in Octavo zu zwei Columnen mit Noten und Vignetten 190 Lieder von 60 Dichtern; darunter 48 vom Messire Gaces Brullez (dont dex ait lame), 14 vom Chastelains de Couci, 12 von Blondiaus de Neele, 7 vom Rois de Navare,* 9 vom Mesire Gautiers d'Argies, 4 von Moniot d'Arraz, 3 von Moniot de Paris, 4 von Tiebaut de Blazon, je eins vom Mestre Richart de Fornival, Mesire Gautier d'Argies, Jaques d'Ostun und vom filz mestre Baudoin l'Orgueneur, 4 vom Visdame de Chartres, 4 von Robert de Blois, 3 von Robert de Rains, 4 von Raoul de Ferrieres, 3 von Gontiers de Soignies, 2 von Vielars de Corbie, 2 von Burniaus de Tors, 2 von Baude de la Quarriere, je eins von Aubin de Sezane, Mesire Robert de Marberoles, Jehan Erars und Perrin d'Angecort, 4 vom Mesire Raoul de Soisons, 2 vom Mesire Hugue de Bresil, 2 vom Dux de Breben, 2 von Colars li Boteilliers, je eins von Rogeret de Canbrai und Gobin de Rains, 2 von Jehan Erars, 6 vom Mestre Richart de Semilli, je eins von Moniot de Paris, Mestre Richart de Semilli und Moniot de Paris, 2 von Gille de Mesons, 1 vom Mestre Gilles li Viniers, 2 vom Mestre Simon d'Autie, 2 von Odart de Laceni, 1 vom Chanoines de St. Quentin, je eins von Baudoin des Autieus, Mesire Pierre de Creon, und dem Chastelains d'Arraz, 2 vom Tresoriers de Lille, je eins von Baudoin des Autieus, Chardons, la Chievre de Rains, Sauvage d'Arraz und Jehanot Paon de Paris, 4 von Gillebert de Berneville, 3 von Gautier d'Espinais, 1 von Colin Muset, 2 von Jaques de Hedinc, 2 von Perrin d'Angecort, 2 vom Mesire Jaques de Chison, 5 von Raoul de Biauves, je eins vom Cuens d'Anjou und dem Huitaces de Fontaines; hierauf 114 anonyme Lieder, dazwischen (am Ende) 5 mit dem Namen Queus de Bretaigne, von Fol. 204 — 210 Li romans du vergier et de l'arbre d'amours und endlich 34 Lieder des Adans de la Hale. Letztere gehören nicht in das organische Ganze des Chansonniers, sondern bilden, wie in 12615, eine Art Anhang, der durch Schrift und Vignetten von dem übrigen Manuscript sich unterscheidet. Vgl. darüber unsere Bemerkungen zur fünften Gruppe.

Dritte Gruppe.

Die dritte Gruppe umfasst nur zwei Manuscripte, die aber um desto umfangreicher sind, Nro. 844 (früher 7222) und 12615 (Supplé-

---

* König Thiebaut kommt in dieser Sammlung gegen Gaces Brullez schlecht weg.

ment français 184). — Wie bei der vorigen Gruppe, so liegt auch bei dieser ein Hauptgrund der Zusammenordnung in der Auswahl und Reihenfolge der Dichter und Stücke, in der Verwandtschaft der Recensionen und in der Einstimmigkeit, mit der beide Handschriften eine beträchtliche Anzahl von Stücken demselben Verfasser beilegen, im Widerspruche mit andern Handschriften. Die Belege dafür finden sich in unseren Anmerkungen zum berner Codex.

Ausserdem liegen hier noch zwei besondere Gründe vor, die für die Zusammenstellung sprechen; erstens die schon angeführte Orthographie Baude de le Kakerie in 12615 und 844, wo die Handschriften der zweiten Gruppe übereinstimmend Baude de la Quarriore bieten, zweitens die Gemeinsamkeit einer Reihe von Dichternamen, die wir in keiner anderen Handschrift gefunden haben, darunter namentlich: Roufins de Corbie, Cheveliers, Maroie de Dregnau, Sawales Cosses, Bouchars de Malli und Ernous Caupains.

Die Handschrift 844, früher 7222, enthält 215 Blätter Pergament zu zwei Columnen mit Noten, Vignetten und Miniatüren, von welchen letzteren ein grosser Theil, Wappenbilder enthaltend, mit den ersten Versen der Lieder von irgend einem Vandalen herausgeschnitten ist, ausserdem fehlen noch hie und da ganze Blätter, im Ganzen wenigstens sechzehn. Den ersten Verlust hat Paul Meyer aus anderen Handschriften mit viel Fleiss und Scharfsinn wieder ergänzt und so ein richtiges Inhaltsverzeichniss für den ersten Band des Catalogs der Manuscripte liefern können.

Auf den 215 erhaltenen Blättern finden sich von einer Handschrift des 13. Jahrhunderts zuerst 463 Lieder von 84 Dichtern von fol. 1 — 185, darunter das erste anonym, 1 von Willaumes li Viniers, 2 von dem Prince de le Mouree, 1 vom Cuens d'Angou, 1 vom Quens de Bar, 2 vom Dux de Brabant, 5 vom Vidames de Chartres, 2 von Sauvages, 1 von Bestournes, 1 vom Maistre Richart, 66 vom Rois de Navare, (hierhin gehören die transponirten Blätter 59—77 durch Schrift, Dinte und Inhalt, Vgl. unten.) 7 von Mesire Jakes de Cyson, 3 von Huges de Bregi, 4 vom Mesire Tiebaus de Blason, 2 vom Mesire Alars de Caus, 6 vom Mesire Pieres de Corbie, 1 von Cevaliers, 47 vom Messire Gasse, 8 vom Mesire Andrius Contredis, 4 vom Mesire Piere de Molins, 8 vom Mesire Quenes de Biethune, 2 vom Mesire Joifrois de Barale, 1 vom Mesire Morisses de Creon, 1 vom Mesire Gilles de Beaumont, 2 vom Mesire Hues d'Oysi, 1 vom Mesire Jehans de Louvois

12 vom Chastelains de Couchi, 1 vom Mesire Bauduins des Auteus, 1 vom Mesire Bouchars de Malli (v. p. 59 — 77 57 Lieder ohne Verfassernamen von jüngerer Hand und mit blasser Dinte geschrieben), 3 vom Quens Jehans de Braine, 3 vom Mesire Giles de Vies Maisons, 2 von Hues de St. Quentin, 9 vom Mesire Raous de Ferieres, 2 vom Mesire Raous de Sissons, 1 vom Mesire Pieres de Creon, 19 vom Mesire Gautiers d'Argies, 3 vom Mesire Hues de le Ferte, 2 von Jehans de Trie, 2 von Jehans Bodeaus, 1 von Jehan Erars, 1 von Baudes de le Kakerie, 1 von Jehans de Nueville, 1 von Jehans Erars, 1 von Lambers li Avules, 4 von Jehans Erars, 4 von Ernous li Vielle,* dann 28 vom Maistre Willeaumes li Viniers, 13 von Monios, 6 von Maistre Symons d'Autie, 12 von Colars li boutilliers, 14 von Ghilebers de Berneville, 4 von Giles li Viniers, 21 von Blondiaus, 16 von Audefrois li Bastars, 5 vom Maistre Richars de Furnival, 2 von Maistre Wibers Kaukesel, 8 von Sire Adans de Gievenci, 4 von Robers de le Piere, 4 von Thumas Heriers, 5 von Pieros de le Coupele, 4 von Jehans Erars, 2 von Josselins de Digon, 2 von Mahius de Gant, 2 von Jakes li Viniers, 3 vom Moines de Saint-Denis, 3 von Gontiers de Soignies, 1 von Roufins de Corbie, 1 von Sawales Cosses, 1 von Cardons de Croisilles, 2 von Rogiers d'Andelis, 2 von Oudars de Lacheni, 2 von Ernous Caus Pains, 2 von Pieros de Bel Marcais, 1 von Guios de Digon, 2 von Mahius li Juis, 2 von li Chievre de Rains, 8 von Guios de Digon,** 10 von Gautiers d'Espinau, 1 von Maroie de Dregnau de Lille, 8 von Jehans de Nueville, 3 von Jehans Fremaus de Lisle, 2 von Carasaus.

Dann folgen 55 provençalische Gedichte, von denen jedoch meistens nur eine Strophe mitgetheilt ist, 41 altfranzösische Motets, ein Fragment des lai du chievrefeul und die lais Markiol und Nompar. Auf Blättern, die der erste Schreiber unbenutzt liess, hat eine Hand des 15. Jahrhunderts Compositionen zu Estampies ohne Worte auf fünf Notenlinien, ferner Anfänge von 28 altfranzösischen, provençalischen und lateinischen Gedichten, die theilweise schon der alte Schreiber verzeichnet hatte, nachgetragen.

Die zweite Handschrift der dritten Gruppe, Nro. 12615 (früher

---

* Im Inhaltsverzeichniss jedoch werden die dreizehn letzten Lieder dem Jehans Erars allein zugeschrieben.

** Von denen jedoch im Inhaltsverzeichniss die beiden letzten dem Jehan de Nueville beigelegt werden.

Supplément français Nro. 184, bei Laborde Manuscrit de Noailles genannt) umfasst 233 Blätter Folio zu langen Reihen mit Noten und Vignetten. (Einzelne Vignetten fehlen ganz, andere sind nur gezeichnet, aber nicht ausgeführt — häufig leere Notenlinien ohne Noten.) Mehrere Handschriften, die dem Ende des 13. und dem Anfang des 14. Jahrhunderts angehören, lassen sich unterscheiden, namentlich fängt fol. 170v eine neue Hand an.

Die Handschrift enthält zunächst 435 Lieder unter 71 Verfassernamen, darunter 55 vom Rois de Navarre, (dann: Les douze mois figurés auf $2^1/_2$ ursprünglich weiss gebliebenen Blättern von einer Hand des 15. Jahrhunderts), 2 von Jehans li quens de Braine, 7 von Colars li Boutilliers, 25 von Maistres Williaumes li Viniers, 8 von Gillebers de Berneville, 9 vom Maistre Symons d'Autie, je eins von Hues li chastelains d'Arraz, Roufins de Corbie und Sawales Choses d'Arras, 2 von Cardons de Croisilles, 2 von Rogiers d'Andelis, 1 von Robert de Blois, 1 von Hues de St. Quentin, 2 anonyme, 1 von Oudars de Laceni, 1 anonym, 2 von Ernous Caupains, 1 anonym, 3 von Chrestien de Troies, 1 von Jehans de Nueville, 2 von Wilars de Corbie, 2 von Salvages de Betune, 1 von Bestournes, 1 anonym, 1 „uns descors maistre Williaume le vinier," 1 von Maistre Williaume li Vinier, 1 von Baude de la Kakerie, 1 von Perros de Belmarcais, 2 von Mesire Alars de Chaus, 2 von Mesire Jakemes de Cysoig, 1 vom Mesire Hues d'Oisy, 1 „li tornois des dames mon segneur Huon d'Oisy," 13 von Audefrois li Bastars, 2 von Vilains d'Arras, 2 von Mahuis de Gant, 3 von Jakemes li Viniers, 1 vom Moines de St. Denis, dann 11 Lais, darunter d. Lai kievre foel, Aelis und Markiol, demnächst je ein Lied von Pieres Borgnes de Lille, anonym., Gilebers de Bernevile, Jehans d'Esquiri, anonym., Ernous Caupains, anonym., Capelains de Loon, und 1 anonym, dann 4 von Sire Adans de Givenci, 1 von Gilles li Viniers, 1 von Jehan Erars, 1 von Gilebers de Berneville, 6 anonyme, 19 von Blondeaus, 1 von li boutillier, 2 von Mahius li Juis, 2 von Joselis de Dijon, 2 von Jehans de Trie,* 6 von Maistre Richars de Furnival, 2 von Mesires Raoul de Sissons, 1 von Gautiers d'Espinau, 1 von Cheveliers, 9 von Mesire Quenes, 5 vom Maistre Gilles li Viniers, 1 von Mesire Robers de Memberoles, 5 vom Mesire Hughes de Bregi, 1 von Mesire Boucars de Marli, 4 vom Vidame de Chartres,

* Jehans de Trie ist durchstrichen und von einer etwas jüngeren Hand darübergeschrieben: „Mesire Gasses le fist" (mit schwarzer Dinte).

6 von Mesire Tiebaus de Blason, 3 von Aubuins, 14 von Gontiers, 3 anonyme, 5 von Gontiers, 1 anonym, 12 von Monios, 6 vom Mesire Pieres de Corbie, 8 vom Mesire Gilles des Vies maisons, 2 vom Mesire Raous de Ferrieres, 2 anonyme, 6 von Pierikins de le Coupele, 2 anonyme, 1 vom quens de Cousi, 10 von Jehans Erars, 8 von Thumas Heriers, 1 anonym, 12 von Mesire Andreus Contredis, 16 von Mesire Gautiers d'Argies, 3 von Mesires Hues de le Ferte, 8 von Mesire Pieres de Molins, 1 von Mesire Baudius des Auteus, 2 von Kievre de Rains, 2 von Guios de Digon, 12 vom Chastelains, 27 von Mesire Gasse, 1 von Robers de le Piere, 2 von Maistre Wibers Kaukesel, 1 von Maistre Symons d'Autie, 1 von Maloie de Drignau, 4 von Sire Adans de Gievenci, 5 anonyme, 12 von Jehans de Renti, 2 weisse Blätter, worauf zwei Gedichte von einer Hand des 15. Jahrhunderts, dann 95 Motets ohne Verfassernamen; 4 Gedichte von Arras, darunter das schon erwähnte „Arras est lescole de tous biens entendre“ f. 197v — das Miracle von St. Tortuel de le montaigne, — 1 weisses Blatt — ein längeres Gedicht über den Tod, incomplet — der dis du corps, Schrift des 15. Jahrhunderts — und endlich 32 Lieder von Adans li bocus, worüber man unsere Bemerkungen über 847 und zur fünften Gruppe vergleichen wolle.

Vierte Gruppe.

Die vierte Gruppe umfasst 4 Handschriften, nämlich Vatican 1490, Siena H. X. 36, Vatican 1522 und Arras 657.

Der gemeinsame Charakter der Handschriften dieser Gruppe beruht in den zahlreichen, aus anderen Handschriften nicht bekannten Jeux-partis, die sie theils gemeinsam haben, theils jede für sich als Unica besitzen, in denen jedoch — in den Gemeinsamen wie in den Unicis — bestimmte dichterische Persönlichkeiten als Theilnehmer stets wiederkehren. Wir nennen unter diesen Dichtern namentlich Phelippot Verdiere, Jehan Bretel (zuweilen der Prince de Puy genannt, cf. Siena H. X. 36, f. 42r), Lambert Ferri, Perrot de Nesle, Grieviler und Jehan de Marli; Dichternamen, welche mit Ausnahme von Lambert Ferri und Grieviler, der einige Mal in 1109 in jeux-partis genannt wird, ausserhalb dieser Gruppe gar nicht bekannt sind.*

* Auch die Handschriften Douce 308 und kaiserliche Bibliothek 1591 enthalten zahlreiche Jeux-partis, die jedoch nicht in diesen Kreis gehören. 6 Jeux-partis der Handschrift Douce gehören nur ihr und dem berner Manu-

Unter sich stehen sich aus den Handschriften dieser Gruppe am nächsten Vat. 1490 und Siena 36. Von den 101 Liedern der sienesischen Handschrift finden sich überhaupt 53 in 1490 wieder, davon 14 nur in diesem. — Aber auch die übrigen Handschriften der Gruppe tragen den Charakter unzweifelhafter Zusammengehörigkeit unter sich und mit den Andern durch Auswahl und Anordnung der Dichter und Stücke, nahestehende Recensionen und alle die Gründe, die wir von vornherein als bei der Zusammenstellung von Gruppen massgebend erklärt haben.

Die Handschrift 1490 des Vatican aus der Sammlung der Königin Christine von Schweden ist bekannt genug. Paul Lacroix (bekannter unter dem Namen Jacob der Bibliophile) war wohl in neuerer Zeit einer der Ersten, die auf sie aufmerksam machten, in den „Dissertations sur quelques points curieux de l'histoire de la France et de l'histoire littéraire Nro. VII Paris 1839, p. 48", in einer freilich ungenügenden Notiz, die später in den „Documents historiques inédits tirés des collections manuscrites de la bibliothèque royale et des Archives ou des bibliothèques des départemens publiés par M. Champollion-Figeac 1847" Tome III, p. 287, wieder abgedruckt wurde. Schon drei Jahre vorher, 1844, hatte Keller in seiner Romvart eine grosse Anzahl Gedichte der Handschrift 1490 veröffentlicht, ohne jedoch eine vollständige Notiz von der Handschrift zu geben, indem er sich, sehr mal à propos, auf die ungenügende Notiz in der nur in 54 Exemplaren abgezogenen Dissertation von Lacroix bezog.

Wir benutzen zu unserer Notiz hauptsächlich die unter Ste. Palaye's Leitung angefertigte gute und vollständige Copie der Handschrift, die den ersten Band der Nro. 62 (belles lettres) der Bibliothek des Arsenals bildet und die wünschenswerthesten Notizen über das Original enthält.

Das Manuscript 1490, früher Eigenthum Fauchet's, aus dessen Hinterlassenschaft von der Königin Christine von Schweden angekauft und mit ihrer ganzen Bibliothek dem Papste vermacht, umfasst 181 Blätter in 4. zu zwei Colonnen mit Vignetten und Miniatüren. Zahlreiche Blätter sind ausgerissen oder verstümmelt, doch hat eine jüngere Hand (vielleicht Fauchet) die Anfangsverse und Verfassernamen der auf den fehlenden Blättern verzeichnet gewesenen Lieder auf den nächsten Blättern nachgetragen. Das Manuscript enthält 240 Lieder von 32 Dichtern, 11 Pastourellen, 20 Motets und Rondels, 16 Chansons

---

script an, die übrigen sind fast sämmtlich Unica. Auch die Jeux-partis der Handschrift 1591 sind grossentheils Unica, wie die Handschrift überhaupt eine ganz selbstständige Stellung einnimmt.

de notre dame, 4 Gedichte von Adans le Bocu, Nievelos d'Amiens und Willaume d'Amiens und 80 Jeux-partis.

Unter den 240 Liedern befinden sich 15 vom Roi de Navarre, 9 vom Chastelain de Couci, 6 von Gautier de Dargies, 6 von Monseigneur Gasson Brulle, 4 vom Vidame de Chartres, 2 von Messire Pierre de Molaines, 2 vom Messire Quienes de Bietune, 2 vom Duc de Braibant, 5 von Monseigneur Ugon de Bergi, 4 von Monseigneur Takimon de Cison, 5 von Messire Raoul de Soissons, 16 von Guillaume li Vinier, 14 von Maistre Ricart de Furnival, 9 von Monniot d'Arras, 21 von Adam le Bocu, 7 von Gaidifer clerc, 6 von Maistre Jakemon li Vinier, 5 von Robert de Castel clerc, 12 von Jehan li petit clerc, 14 von Colart le Boutillier, 8 von Jehan Bretel, 8 von Robert de le Piere, 3 von Jehan Fremaut de Lisle, 8 von Jehan de Grieviler d'Arras, 3 von Willaume d'Amiens li paigneur, 7 von Blondel de Niele, 9 von Gilebert de Berneville, 7 von Perrin d'Auchicourt, 6 vom Cunelier d'Arras, 4 von Martin le Begin de Cambrai, 5 von Jehan Erart d'Arras, 8 von Carasaus, dann die schon oben erwähnten Pastourellen, Motets etc.

Von dem zweiten Manuscript der vierten Gruppe, dem Manuscript H. X. 36 der Bibliothek zu Siena besitzen wir, wie schon erwähnt, eine vortreffliche Notiz von Louis Passy in der *Bibliothèque de l'école des chartes* 1859, wo zugleich die Unica mitgetheilt sind.

Nach Passy führt das Manuscript im Catalog den falschen Titel: „canzoni in lingua provenzale." Das Manuscript selbst hat keinen Titel, umfasst 54 Blätter Pergament zu langen Reihen, mit Initialen und Noten von einer Hand des ausgehenden 13. Jahrhunderts. Es enthält 77 Lieder, darunter 70 ohne Verfassernamen, 7 von fol. 25v bis 28r sind mit dem Namen Colars li Boutilliers bezeichnet. Dann folgen noch 24 Jeux-partis, deren Verfasser aus den Gedichten selbst ersichtlich.*

Das dritte Manuscript der vierten Gruppe ist das Manuscript 1522 des Vatican, wie 1490 nach einander Fauchet und der Königin Christina zugehörig. Auch von diesem Manuscript besitzt die Bibliothek des Arsenals eine Ste. Palaye'sche Copie (Belles lettres Nro. 62 Bd. 2), ausserdem hat Keller in der Romvart von dem Original gesprochen und Einzelnes daraus mitgetheilt.

---

* Passy knüpft an die Dichternamen Grieviler, Jehan Bretel genannt li prince de Puy und andere sehr interessante literarhistorische Untersuchungen, die zur Ergänzung der Specialarbeiten von Dinaux und des Capitels über die Chansonniers von P. Paris im 23. Bande der Hist. litt. d. l. France dienen können.

Das Manuscript enthält 182 Blätter Pergament in klein Folio zu zwei Colonnen mit Miniatüren und Vignetten, von einer Hand des 14. Jahrhunderts. Es enthält 66 Jeux-partis, unter deren Theilnehmern und Dichtern wir die bisher noch nicht vorgekommenen Namen Dame de Gosnal, Tresoriers d'Aire und Jehan de Vergelai notiren. Die Jeux-partis umfassen die Blätter 149 — 170. Ihnen voran geht der Roman de la Rose, und das *Tournoiement as dames de Paris*, welches Keller in der Romvart hat abdrucken lassen, bildet den Schluss.

Das vierte Manuscript dieser Gruppe ist das Manuscript der Communalbibliothek von Arras, früher Nro. 139, jetzt Nro. 657, von dem man bis jetzt so gut wie gar keine Notiz genommen hat, obwohl es viel wichtiger ist als z. B. das Manuscript 765, Egerton 274 oder Bern 231.

Wir benutzen die leider nicht sehr zweckmässig und sachverständig angelegte Notiz in dem einzigen vorhandenen Hülfsmittel: „Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de la ville d'Arras (par M. Caron), Arras 1860 in 8. 705 pp. facs.," p. 293.

Danach enthält das Manuscript 212 Blätter Pergament in Folio zu zwei Colonnen, mit Miniatüren und Vignetten, von einer Hand des 13. Jahrhunderts. Den grössten Theil des Manuscripts füllen moralische Gedichte und Abhandlungen, Legenden und Contes dévots, dann folgen 73 Lieder und den Schluss macht ein langer Roman, dessen Anfang fehlt. (Nach den mitgetheilten Fragmenten scheint es eine Prosaversion des roman des sept sages). Dies Manuscript ist das einzige unter den Liedermanuscripten, wo der Schreiber das genaue Datum beigesetzt: „Cis livres fu escris en lan que lincarnation coroit sour mil et II° et soissante dis et VIII as octaves de mi-aoust. Si leescrist Jehans d'Amiens li petis."

Unter den 73 Liedern befinden sich 5 von Mestre Willaumes li Viniers, 6 von Ricars de Fournival, 6 von Adans li bocus, 32 jeux partis, 6 anonyme Lieder, 4 vom Castelains, 5 von Gautiers de Dargies, 3 von Uges de Bregi, 1 Lied, von dem der Anfang fehlt, 2 vom Vidame de Chartres, 2 von Pieres de Molaines, 1 vom Duc de Brabant.

Bevor wir zur folgenden Gruppe übergehen, erwähnen wir noch einen besonders frappanten Beweis für die Verwandtschaft der Handschriften 1490, 1522 und Arras 657. Die Handschrift Bern 389 hat ein Jeu-parti ohne jede Namensbezeichnung, was ziemlich selten ist. „Dame" und „biaus dous Sire" müssen die Namen vertreten (Anf.

Dites dame li keilz saquitait muelz — Biaus dous sire il n'est mies soutis). Dieses Jeu-parti, sonst nirgends woher bekannt, findet sich in den drei genannten Handschriften 1490, 1522 und Arras 657 wieder und zwar mit den gleichlautenden Varianten resp. Namensbezeichnungen: „Jehan Simon li qieus saquita mieus — Sire Jehan chil nest mie soutis." Vgl. darüber unsere Anmerkung zu dem Liede Nro. 142 des berner Codex.

An die vierte Gruppe, den Handschriftenkreis der Jeux-partis, schliesst sich auch ein Fragment an, das Jubinal im Jahre 1846 im Besitze des Advocaten Van der Bergh in Haag sah. Es umfasst nur ein Blatt Pergament in Folio zu zwei Colonnen mit Noten, das drei Jeux-partis enthält, in denen die Dichternamen Cuvelier, Jehan Bretel und Grieviler figuriren, die dem Handschriftenkreise der vierten Gruppe angehören (Vgl. Jubinal Lettres à M. le Comte de Salvandy sur quelques-uns des manuscrits de la bibliothèque royale de la Haye. Paris 1846, pag. 25.)

Fünfte Gruppe.

Die der fünften Gruppe angehörigen Handschriften enthalten ausschliesslich Lieder, die einem Dichter „Adans de la Hale" oder „Adans li bocus d'Arez," wie er in den älteren Handschriften gewöhnlich genannt wird, angehören oder doch zugeschrieben werden. Zu dieser Gruppe gehören nicht allein die Handschriften Lavallière 81 und Nro. 1109 (früher 7363), sondern auch die Blätter 224 — 233 der Handschrift 12615, die sich durch Schrift und Vignetten von der übrigen Handschrift unterscheiden und die am Schluss von 847 befindlichen Lieder von Adans, von denen dasselbe gilt.* In allen diesen Handschriften ist in Zahl und Anordnung der Lieder grosse Aehnlichkeit, die Varianten sind gering, ausserdem sind sich die Initialen und verzierten Buchstaben so ähnlich, dass ein gemeinsames Muster oder gegenseitige Benutzung angenommen werden muss.

Was 847 und 12615 anlangt, so bemerkten wir schon oben, dass die Lieder des Adans de la Hale in diesen Handschriften nicht zum organischen Ganzen des Chansonniers gehören, sondern eine Art Anhang bilden, der sich von diesem Ganzen auch äusserlich unterscheidet.

Die Handschrift Lavallière 81 enthält 275 Blätter Pergament zu zwei Columnen in klein Folio. Dem eigentlichen Manuscript sind acht

* Zu den Vignetten ist kein Gold verwandt, wie sonst üblich, sie sind gemeiniglich höchst zierlich und mit minutiöser Sorgfalt in blauer und rother Dinte mit der Feder ausgeführt.

Blätter Octav vorgeheftet, die auf zwei Colonnen mit Noten die 14 ersten Lieder des Adans wiederholen, dann folgen 34 Lieder des Adans, 17 Partures Adan, 16 Rondel Adan, 8 Motets Adan, p. 27v li vis du pelerin, p. 30v li gieus de Robin et de Marion c'Adans fist, f. 40 li dis adan; von diesen Stücken haben die Chansons, Rondels, Partures und Motets Noten. Ausser dieser reichhaltigsten und vollständigsten Sammlung der Werke des Adans de la Hale enthält die Handschrift noch eine Menge anderer Stücke mit vielen Miniaturen. Wir notiren nur: li gieus de St. Nicolai que Bodiaus fist, li bestiaire de Richart de Furnival, f. 74 — 89, Renart le nouvel von fol. 100v — 169v, worin eine Anzahl Motets mit Noten, die König Nobel und sein Hofgefolge singen. Auch das *Tournoiement d'Antecrist* des Manuscripts Douce 308 finden wir in dieser Handschrift wieder, wie zahlreiche Stücke von Dichtern aus Arras, z. B. Baude Fastoul d'Arras, Jehans li petis d'Arras und Jehan Bodel. Die Handschrift gehört dem 14. Jahrhundert an.

Manuscript 1109 der kais. Bibliothek, früher 7363, enthält 329 Blätter Pergament in Fol. Den grössten Theil des Manuscripts füllt der Trésor von Brunetto Latini und moralische, physicalische und populär-medicinische Abhandlungen. Von p. 311 — 319v finden wir 26 Chansons „Chy commencent les canchons d'Adan“ (die Chansons mit Noten, mit Ausnahme der beiden ersten; — fünf Notenlinien) von 319 — 325 18 Jeux-partis. Noch drei grössere Gedichte, von denen das letzte incomplet schliessen die Handschrift.

Die sieben übrigen Handschriften.

Es bleibt uns noch übrig, von sieben Handschriften zu reden, die, obgleich sie hie und da einzelne Analogien mit Handschriften der bisher besprochenen fünf Gruppen bieten, doch nicht mit zureichendem Grunde einer dieser Gruppen eingereiht werden können.

Es sind dies die Handschriften 1591, 12581 und 765 der pariser kaiserlichen Bibliothek, das Manuscript 196 der Bibliothèque de l'école de médecine de Montpellier, das Manuscript Egerton 274 des British Museum, das Manuscript 231 der Stadtbibliothek zu Bern und der bekannte estenser Codex, der wegen seiner 61 französischen Lieder ebenso gut hierher gehört als Manuscript Egerton 274, Bern 231 oder Paris 765.

Die Handschrift 1591 enthält auf 184 Blättern Pergament in 4. zu langen Reihen 81 Lieder von 50 Dichtern, darunter 3 vom Roy

de Navarre, 2 von Hubert Chaucesel, 2 vom Mesire Andrieu Contredis, 1 vom Monseigneur Andrieu Douche, 1 von Richart de Furnival, 1 vom Mesire Andrieu Contredis, 2 vom Vidames de Chartres, 3 vom Mesire Quesnes, je 2 von Audefrois li Bastars, Jaques de Dempierre und Monnios, dann eine Reihe von Jeux-partis, je 1 von Sendrart an Colart, von Jehan de Tournay, von Chiertain an Sandrart, von Jehan an Sendrart, von Colart an Mahieu, von Jehan an Colart le Changeur, von Colart an Michiel, vom Roys de Navarre an Girart d'Amiens, von Renier an Jehan, von Hue an Robert, von Renier de Quarignon an Andriu Douche, von Jehan an Robert, von Andriu Douche an Jehan amis, von Guillaume an Thoumas, von Sauvage an Robert de Betune, von Frere an den Roy de Navarre und von dem Roy de Navarre an Frere, demnächst 4 von Monnios, 2 von Mesres Gasses Brulez, 1 vom Chastelain de Coucy, 1 vom Mesires Guillaume li Viniers, 5 vom Chastelain de Coucy, 3 vom Roy de Navarre, je 1 vom Mesire Quesnes chevalier und Monseigneur Raoul de Soissons, 1 von Jehan an den Roy de Navarre, 4 von Tiebaut Roy de Navarre, 1 von Monnios, 4 vom Chastelains de Coucy, 1 von Chrestien de Troies, 1 von Hues de Bargi, 1 vom Monseingneur Pierre de Craon, 5 von Blondiaus, 2 von Carasaus, 1 von Robert du Chastel, 1 von Martins li Beguins, 1 von Gasteble, 1 von Cuveliers und 1 von Gerardin de Bouloingne. Den Schluss machen 172 anonyme Lieder: „Explicit les chancons au roy de Navarre et as autres princes."

Das Manuscript 12581 (früher Suppl. fr. 198) enthält 429 Blätter zu zwei Columnen von einer Hand des 14. Jahrhunderts und war früher Eigenthum des Maréchal d'Estrées. Der Inhalt ist sehr mannigfaltig. Dem Roman vom heil. Graal (incplt) fol. 1 — 83 folgt eine Abhandlung über die Falkenzucht, dann von fol. 87v — 88v 8 Lieder ohne Verfassernamen, dann der Trésor des Brunetto Latini in drei Büchern (am Ende des dritten Buches nennt sich der Schreiber der Handschrift „Explicit iste liber scriptor sit crimine liber. Vivat in celis Michal Noine felix";) dann p. 230 — 232 14 Lieder ohne Verfassernamen, darunter die meisten von Thibaut de Navarre, dann eine Uebertragung der Evangelien, ein Gebet an die Jungfrau von einem Clerc Plantefolie, ein Verzeichniss der Märkte in der Champagne, 34 Lieder ohne Verfassernamen, darunter mehrere von Thibaut, Fol. 312v — 320v, mehrere theologische Abhandlungen über das Land der Verheissung, la mort d'Adan, Cato en romans (in Versen,) „la proiere de nostre dame laquelle li chanceliers de paris

fist," zwei fabliaux, drei Lieder ohne Verfassernamen, f. 375 eine Abhandlung moralphilosophischen Inhalts, traité des quatre ages d'homme von Phelipes de Navarre und das castoiement d'un père a son fils (incplt.). An Liedern enthält die Handschrift im Ganzen 59.

Das Manuscript 765 (Anc. 7182[3] Colbert 3075) enthält vorne eine Papierhandschrift des 15. Jahrhunderts, „le romant de la comtesse d'Anjou" von Alart Peschotte, wie Paulin Paris aus den drei Versen herausliest, in denen der Verfasser nach Art anderer Dichter jener Zeit seinen Namen versteckt hat. Der Papierhandschrift, die den Roman enthält, folgen 15 Blätter Pergament von viel kleinerem Format, welche man, um einen Einband zu sparen, dem Roman de la comtesse d'Anjou angeheftet zu haben scheint. Diese 15 Blätter enthalten 52 Lieder (mit Noten — 5 Notenlinien ohne Verfassernamen — lange Reihen — 13. Jahrhundert) von denen drei in den meisten Handschriften dem Chastelain de Coucy zugeschrieben werden, je eins dem Gautier d'Espinaus, Gautier d'Argies und Chrestien de Troyes. Die übrigen 46 werden in den meisten Handschriften dem Gaces Brulez beigelegt. Das letzte Lied ist unvollständig.

Wir kommen zu dem Manuscript H 96 der Bibliothek der École de médecine de Montpellier.* Diese umfangreiche Handschrift, früher Eigenthum des Präsidenten Bouhier, trägt von der Hand dieses Bibliophilen die Aufschrift „Livre de chansons anciennes et romant avec levrs nottes de musicqve" und umfasst 397 Blätter und vier Blätter Inhaltsverzeichniss in klein 4. mit Noten (zu 5 Linien), Vignetten und Miniatüren von vorzüglicher Ausführung. Das Manuscript ist zu musikalischen Zwecken angefertigt und enthält eine grosse Anzahl mehrtheiliger Compositionen. Ausser einer grossen Menge lateinischer Chansons enthält es 454 französische ohne Verfassernamen, grossentheils von der Art, wie sie in anderen Handschriften Motets genannt werden. Zu allen übrigen Chansonniers bietet das Manuscript nur ganz vereinzelte Analogien, namentlich würde man Stücke von Thibaut de Navarre oder Gaces Brulez hier vergebens suchen.

Was den äusseren Zustand des Manuscripts anlangt, so ist noch

* Vgl.: Libri, notices des manuscrits de quelques bibliothèques des départements im Journal des Savants, Januar 1842, p. 39 — 55.
Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques des départements. Tome premier, 1849, p. 359, 60.
Theodore Nisard (Theodule Normand) lettre à M. le Min. de l'instruconti publ. (Archives des missions scientifiques et littéraires, 1852).
E. de Coussemaker, l'art harmonique au XII[e] et XIII[e] siècles, Paris 1865, p. 4 ff.

anzuführen, dass das Manuscript zwei Paginationen aufweist, eine ältere mit römischen Ziffern und eine jüngere in arabischen. Durch die ältere, welche nur bis zu pag. 333 geht, werden zwei Lücken von je einem Blatte constatirt zwischen III^{c} II und III^{c} III und zwischen III^{c} VII und III^{c} IX, daher die Differenz zwischen der älteren und der neueren Pagination, welche diese Lücken nicht beachtet. Die zweite Lage des Manuscripts ist merkwürdigerweise in zwei Columnen geschrieben, während die übrigen lange Reihen aufweisen; dieser Umstand und andere veranlasst Coussemaker zu vermuthen, dass die voluminöse Handschrift aus mehreren Recueils zusammengesetzt sei. Indem er versucht, diese Bestandtheile wieder zu scheiden, stellt er acht Recueils von sehr ungleicher Grösse auf. Auf die Gründe dieser Theorie können wir hier nicht weiter eingehen, auch lässt sie sich ohne genaues Studium des Originalmanuscripts gar nicht untersuchen. Eine solche Zusammensetzung wäre nicht ohne Beispiel, wir erinnern nur an den estenser Codex, für den man eine ähnliche Scheidung versucht hat.

Das nächste Manuscript, von dem wir zu reden haben, ist das Manuscript Egerton 274 des British Museum, von dem Paul Meyer (wie schon erwähnt) in den Archives des missions scientifiques et littéraires von 1866 eine vortreffliche Notiz gegeben hat (vgl. im genannten Jahrgang den Rapport sur une mission littéraire en Angleterre par M. Paul Meyer, membre du comité impérial des travaux historiques et des sociétés savantes, p. 247 ff.)

Die erste Erwähnung des Manuscripts Egerton 274 findet sich in dem Katalog der Bibliothek des Dr. Van de Velde. Gant 1832 t. 2, wo es unter Nro. 15119 verzeichnet steht. Dinaux erwähnte es dann in den Trouvères Brabançons 1863, p. XXXIII, ohne zu wissen, wohin es gekommen. Coussemaker (l'art harmonique du moyen âge, 1865, p. 204) erwähnt das Manuscript Egerton, aber ungenau und ohne zu wissen, dass es mit dem Manuscript des Dr. Van de Velde identisch ist. Erst Meyer erkannte das Manuscript Van de Velde in dem Manuscript Egerton wieder und lieferte eine genaue Notiz.

Das Manuscript Egerton enthält 159 Blätter in 8. Pergament, bis fol. 132 von einer Schrift der zweiten Hälfte des 13. Jahrhunderts, die letzten 27 Blätter von einer Schrift des 15. Jahrhunderts.

Fol. 1 — 97. Incipiunt dicta magistri Philippi de Greve quondam Cancellarii Parisiensis. Lateinische Gedichte.

Fol. 98 — 117. 18 Lieder der Trouvères, darunter: 2 anonym,

1 von Colard li Boutillier, 1 von Mesir Raouls, 1 anonym, 1 von Jehans de Nueville, 1 von Mesir Gasses Brulez, 1 vom Roi de Navarre, 2 anonym, 1 vom Mes. Reignaut Castellain de Couchy,* 1 anonym, 1 vom Castellain de Couchy, 5 anonym.

Fol. 119 — 130. Zwei lateinische Gedichte, eins vom reichen Mann und armen Lazarus, das zweite von Jean Hoveden verfasst.

Fol. 131 — 132. Ein anonymes Gedicht (*Ensi com unicorne* von Thiebaut).

Fol. 132 — 159. Liturgische Poesien von einer Hand des 15. Jahrhunderts.

Bei 12 von den 19 Chansons sind die ersten Strophen mehr oder weniger wegradirt und durch werthlose liturgische Stücke ersetzt.

Zu diesen nach Meyer gegebenen Notizen bemerken wir noch, dass von den fünf Stücken, die Meyer für Unica hielt, das zweite (f. 99v.) sich anonym in einer um zwei Verse reicheren Version im Berner Codex Nro. 389 (Nro. 48 *A nouel tens ke li yuers se brixe*) wiederfindet, ferner ebenfalls anonym in Lavallière 59 f. 44v und 20050 f. 140v, sowie in 846 f. 9 und 1591 fol. 89. Es findet sich ausserdem noch, dem Gilebers de Berneville beigelegt, in 845 fol. 70 und Paulmy 63 pag. 152. (Vgl. unsere Anmerk. zu Nro. 48 des berner Manuscripts.) Das 12. Lied, das Meyer nur im berner Manuscript gefunden, findet sich ausserdem noch in den Handschriften der dritten Gruppe, wo es dem Rogier d'Andelis zugeschrieben wird (844 f. 171; 12615 f. 41), ferner noch anonym in 846 fol. 59 und im estenser Codex Nro. 29 unter den daselbst dem Monios zugeschriebenen Gedichten. (Vgl. zu diesem Gedicht, sowie zu den übrigen, soweit sie auch im Manuscript B. 389 stehen, unsere Anmerkungen, worin noch einzelne Nachträge zu den von Meyer notirten Concordanzen.)

Vom Manuscript Bern 231 gibt es in Paris eine Ste. Palaye'sche Copie (am Schluss des dritten Bandes von Mouchet 8). Da Notizen über das Original nirgends vorfindlich waren, sogar Sinner dasselbe übersehen hatte, wandten wir uns an Herrn von Steiger, Oberbibliothekar in Bern, welcher die Güte hatte, uns die wünschenswertheste Auskunft zu geben.

Codex 231 der berner Bibliothek mit der jüngeren Ueberschrift

---

* Das Manuscript Egerton 274 ist das einzige Liedermanuscript, das den Vornamen des Chatelain de Coucy hat (vgl. Meyer's Anmerkung zu diesem Liede).

„Liber musicus" enthält auf 8 Blättern in 4., mit Noten, ohne Verfassernamen, von einer Hand des ausgehenden 13. Jahrhunderts 20 Lieder (wovon das erste incomplet), die in den meisten Handschriften dem König Thibaut zugeschrieben werden. Der Codex ist jedenfalls Fragment einer grösseren Handschrift, deren Verlust zu bedauern, da einzelne Lieder von den Recensionen der übrigen Handschriften sehr abweichen.

Wir kommen zu dem letzten der in Betracht zu ziehenden Manuscripte, dem estenser Codex, der durch Mussafia, Grützmacher und Cavedoni hinlänglich bekannt ist und nur wegen seiner 61 altfranzösischen Lieder hierher gehört. Die 61 Lieder finden sich daselbst zwischen den Gedichten des Maistre Peire de Corbiac und des Peire Cardinal von fol. 217 — 232 und tragen die Ueberschrift: „Iste sunt canciones Francigenae." Sie sind sämmtlich dem Moniez d'Arras zugeschrieben, werden aber in den anderen Handschriften ganz verschiedenen Verfassern beigelegt, unter denen wir notiren: Gaces Brulez, Garnier d'Airches, Pierez de Molins, Rogier d'Andelis, Chrestien de Troyes, Raoul de Soissons und Hugues de Bregi. — Der Text der Lieder wimmelt von italienisirten Formen — eine regelmässige Erscheinung bei den in Italien geschriebenen französischen Manuscripten.

Die Bibliothek des Arsenals besitzt, wie über fast alle provençalischen Chansonniers in italienischen Bibliotheken, so auch über diese in den *Notices et extraits* von Ste. Palaye (Poésies des troubadours MSS. H. I. K, tome VI) gute und genaue Nachweisungen.

Um schliesslich ein Wort über die von uns getroffene Anordnung der Manuscripte zu sagen, so haben wir, indem wir das berner Manuscript Nro. 389 voranstellten, ihm allerdings die erste Stelle in jeder Beziehung zuweisen wollen, die ihm billig zukommt wegen des Alters, des Reichthums und der Vorzüglichkeit seiner Recensionen und wegen seiner Unica, durch die es alle anderen Manuscripte überragt, nicht sowohl wegen ihrer Anzahl, als wegen ihrer Wichtigkeit. (Der Zahl nach übertreffen Montpellier 196 und Douce 308 die Handschrift B 389 weit.) Die Handschriften aber weiter nach einer subjectiven Abstufung ihres Werthes folgen zu lassen, wäre uns schon durch die Anordnung in Gruppen untersagt gewesen, wenn wir eine solche genaue Abstufung überhaupt für thunlich gehalten hätten. Denn gewiss ist bei Gedichtsammlungen, die immer nur gewisse Stücke gemeinsam haben, also auch nur in diesen verglichen werden können, eine solche Abstufung nach dem Werthe nicht so thunlich, als z. B. bei Handschriften, die ein

einzelnes Werk eines einzelnen Schriftstellers mit mehr oder minder Varianten wiedergeben, und es ist rein zufällig, dass eine einzelne Handschrift sich in so vielen Beziehungen vor den andern hervorhebt, als die berner. Die Werthbestimmung der Handschriften ist auch für einzelne Dichter ganz verschieden. Für einen Herausgeber des Audefroi li Bastars sind die Handschriften der ersten und dritten Gruppe, 20050 und B. 389, 844 und 12615 wichtiger als alle anderen; der Herausgeber des Gaces Brulez wird die Handschriften der zweiten Gruppe voranstellen müssen, während der Herausgeber des Adans de la Hale die Handschrift Lavallière 81 in erster Linie zu berücksichtigen haben wird. Wenn also unter den Chansonniers eine Abstufung resp. Werthbestimmung vorgenommen werden soll, so kann sie nicht, wie bei mehreren Manuscripten eines einzelnen Werks, eine absolute, sondern nur eine sehr relative sein.

Wir erwähnen noch kurz zwei Manuscripte der Werke des Gautier de Coinsy, mehr der Vollständigkeit halber, als wegen der Anzahl und des dichterischen Werths der darin enthaltenen lyrischen Stücke. Es sind dies die Manuscripte Lavallière 85, früher 2710 und 2193, früher 7998[2], der pariser Kaiserlichen Bibliothek.

Das Manuscript Lavallière 85, wie Nro. 845 früher dem Guyon de Sardiere zugehörig, umfasst auf 325 Blättern Pergament in gr. 4. zu zwei Columnen mit Miniatüren, Initialen und Noten (für die Chansons) von einer Hand des 14. Jahrhunderts, ziemlich alle dem Gautier de Coinsy beigelegten Mirakel und Marienlegenden, ausserdem auf fol. 157 ff. und auf f. 291 neun geistliche Lieder, von denen eins nur eine Strophe umfasst, und das andere wegen eines fehlenden Blattes unvollständig ist. Bei der geringen Anzahl von Liedern ist es auffallend, wie Amaury Duval (Hist. litt. d. l. France, t. XIX, p. 844) von der grossen Anzahl von Liedern sprechen kann, die dieses Manuscript enthalte.

Eine Stelle bei Lebeuf (Dissert. sur l'hist. ecclésiast. de Paris, t. II, p. 122), die Am. Duval nicht verstand (es wird da gesagt, dass man die Lieder des Gautier de Coinsy denen des Thibaut an die Seite gestellt hätte), erklärt sich einfach dadurch, dass in dem zweiten Manuscript der Werke des Gautier, das Amaury Duval nicht kannte, ein unwissender Schreiber die Mirakel des Gautier überschrieben hat: „Cy comencent li chans au roy Thibaut,“ was der Buchbinder getreulich auf dem Rücken des Bandes wiedergegeben.

Dieses zweite Manuscript der Werke Gautiers ist älter, als das eben erwähnte. Früher Eigenthum des Johannes Bigot, wie dessen eingeklebtes Wappen bezeugt, umfasst es auf 148 Blättern Pergament in kl. 4. die „miracula beatae Mariae“ in 26 Capiteln, ein Gedicht „de miseria hominis et dubitatione mortis,“ 17 französische geistliche Lieder und ein lateinisches mit Noten, die aber sonderbarer Weise nicht auf vier Notenlinien geschrieben, wie sonst in Handschriften des 13. Jahrhunderts üblich, sondern zwischen zwei Linien in verschiedener Höhe gezeichnet sind. Die Lieder finden sich zerstreut zwischen den Mirakeln und Legenden des Gautier, diesen barocken Ausschreitungen des mittelalterlichen Mariencultus, die dem jüngeren Racine* und Helvetius** so willkommenen Stoff zu Tiraden über mittelalterliche Geistesnacht gaben. Die Lieder sind in poetischer Beziehung höchst schwach und stehen weit unter den geistlichen Liedern der berner Handschrift. Elendes Wortgeklingel im Geschmack der Concettisten soll den mangelnden poetischen Schwung ersetzen, dabei sind zahlreiche Ausdrücke und Wendungen aus den Liebesliedern der berühmtesten Sänger, namentlich Thibaut's, entlehnt. Kurz es ist offenbar das Genre, das Wackernagel in seinen begleitenden Abhandlungen zu den zweiundfünfzig Liedern der berner Handschrift als geistliche Parodien bezeichnet,*** ja durch den Umstand, dass die soi-disant Pastourelle, die Wackernagel p. 186 mittheilt, sich in den beiden von uns erwähnten Handschriften wörtlich wiederfindet, werden wir veranlasst, zu glauben, dass Wackernagel in der neuenburger Papierhandschrift des 15. Jahrhunderts, die er benutzte, eine Abschrift der Lieder des Gautier de Coinsy vor sich hatte.

Beim Durchblättern der Mirakel des Gautier fiel uns auf, dass die Geschichte von der keuschen Kaiserin (*De lempereri qui garda sa chastee par moult temptacions*) eine sehr nahe Verwandtschaft zu der Geschichte der Repsima, der letzten in den persischen Hezaryek Rûz,† aufweist. In beiden Erzählungen wird die treue

---

* Mémoires de l'académie des inscriptions et belles lettres, 18. Band, p. 235.

** Helvetius, de l'esprit, liv. II, chap. 19.

*** Wenn zu einer Parodie die Absicht zu parodiren gehört, so sind es keine Parodien, denn sie waren bitter ernst gemeint.

† Die tausend und ein Tag, in Frankreich durch Petis de la Croix und Loiseleur Deslongchamps, in Deutschland durch von der Hagen hinlänglich bekannt. Es ist die 987 — 1000. Nacht.

Gemahlin von dem Bruder des abwesenden Gemahls mit Liebesanträgen verfolgt und von dem Verschmähten verrathen, in beiden treibt sie von neuem die Rache eines verschmähten Liebhabers aus dem glücklich gefundenen Asyl, in beiden schuldigt sie schmähliche Hinterlist und der künstlich hervorgerufene Augenschein an, den Sohn ihres Wohlthäters getödtet zu haben, in beiden schenkt ihr der Vater des gemordeten Kindes grossmüthig das Leben, in beiden rettet sie schliesslich durch wunderthätige Heilkraft das Leben zahlreicher Kranken, darunter das ihres Schwagers, der sie verrathen. Wenn auch die Hezaryek Rûz in ihrer jetzigen Gestalt erst im 17. Jahrhundert von dem Dervisch Mocles zusammengestellt sind, wenn sie auch in ihrer vorliegenden Zusammensetzung einer Nachahmung der tausend und eine Nacht sind, so wird doch, da, wie bei den tausend und eine Nacht, die Zeit der Formgebung für die Zeit der Entstehung nicht massgebend ist, die Mehrzahl ihrer Stoffe in ein weit höheres Alterthum zurückreichen, vielleicht den tausend und eine Nacht nichts nachgeben, zumal Mocles selbst sagt, dass er indische Dramen und Erzählungen benutzt. Und das Wiederfinden dieses Stoffes bei einem altfranzösischen Dichter aus dem Anfange des 13. Jahrhunderts* wäre uns ein erneuter Beweis eines anderswo** aufgestellten Satzes, dass nämlich Dichtern und Erzählern des Mittelalters eine Blumenlese orientalischer Erzählungen vorgelegen haben muss, welche wir jetzt noch in den Pantscha-Tantra, den Hikaiat arbain sebah mamesa und anderen arabischen und indischen Werken wiederfinden, eine Blumenlese, die selbst, wie so manches andere Werk jener Zeit, im Strome der Zeiten untergegangen ist. Doch wir werden die Frage nächstens noch eingehender behandeln.

* Die anderweitig zahlreich sich bietenden Annäherungen verfolgen wir nicht.

** Giovan Francesco Straparola — Inauguraldissertation zur Erlangung der philos. Doctorwürde. Göttingen, 1867.

Paris. Dr. Julius Brakelmann.

Die altfranzösische Liederhandschrift Nro. 389 der Stadtbibliothek zu Bern.

(Fonds Mouchet 8 der pariser kaiserlichen Bibliothek.)

Anmerkungen zu den Liedern I—LXV.

Vorerinnerung. Wir geben die Concordanz der MSS. in der Reihenfolge der Handschriftengruppen (vgl. Abhandlung über die Chansonniers). Die Nummern der Manuscripte der pariser kaiserlichen Bibliothek entsprechen der neuesten Anordnung und wolle man, wenn wir nicht zugleich die frühere Nummer angeben, die Abhandlung über die Chansonniers vergleichen. Die Nummern 854, 856, 1592, 1749, 12473, 12474 und 15211, die in dieser Abhandlung nicht erwähnt, aber in den Anmerkungen zuweilen zur Vergleichung herangezogen worden, sind provençalische Liederhandschriften und entsprechen den früheren Nummern (wie sie z. B. in der Vorrede zu Bartsch' Peire Vidal citirt sind) 7225, 7226, 7614, 7698, Supplément fr. 2032, Suppl. fr. 2033 und Suppl. fr. 683. Das MS. f. Lavallière 14 hat noch keine neue Nummer erhalten.

Dass wir es für zweckmässig und erforderlich gehalten haben, im Texte selbst an dem Wortlaut der berner Handschrift nichts zu ändern, haben wir bereits oben gesagt. Die Besserung der verhältnissmässig nicht zahlreichen Verderbnisse der berner Handschrift auf Grund der übrigen MSS. haben wir daher in die Anmerkungen verwiesen.

I. Aueugles muas et xours. Eins der geistlichen Lieder, die der berner Codex nur mit der Handschrift La Vallière gemeinsam hat, wo es sich auf 152r findet. Geringe Varianten, nur, gemäss der Heimath des Schreibers, gleich hier die häufige Umschreibung des im lothringischen Dialect aspirirten s und c in x.

Der dritte Vers der zweiten Strophe, den wir anfangs für verderbt hielten, wird durch die Lesart der Handschrift Lavall. 59 bestätigt. „Tout

lou cours" muss also, wie schon Ste. Palaye wollte, als „tout courant", „in aller Eile", und „traire a gairant (garant)" „sich in den Schutz Jemandes begeben" erklärt werden. In Nro. 144, „En plorant etc.", heisst es: zum Zeugen nehmen. Statt „uoixous" in der dritten Strophe steht in Lavall. 59 „uoiseus", was die Aenderung in „noiseus", nuisible, nahe legt. In der vierten Strophe ist „lenor" in „lonor", „mereors" in „mireors", in der fünften „dousor" in „doucours" und „marme en raseure" in „m'ame est seure" zu bessern (Lavall. 59: Mame rest seure).

II. A la meire deu seruir. Wie das Vorige nur noch in Lavallière 59, f. 151v.

Die Handschrift Lavall. 59 gibt in der dritten Strophe die richtige Lesart „ele restaint les espris".

III. Ay amors com dure departie. „Hai amors" in Lavall. 59, 74r anon.; im MS. Fonds de Paulmy 63 (Arsenal), pag. 93, und in 847 (Fonds Cangé 65), f. 29, dem Chastelain de Coucy; anonym im MS. 846 (Fonds Cangé 66), f. 90v; in 844 (früher 7222), f. 46v, dem Chastelain; in 12615, f. 100r, dem Cunes de Bethune; demselben im Ms. Vat. 1490, f. 23v; in der Hdschr. 1591 (fr. 7613), f. 40, wo die Variante „He amors", dem Mesire Quesnes cheualier zugeschrieben; im Estenser Codex italienisirt „Ai amors com dura departia", daselbst das 49ste der dem Monios zugeschriebenen Lieder. — Gedruckt bei Sinner Cat. cod. MSS. bibl. bern. III, 365; de Laborde II, 302; Kellers Romvart, p. 254; Buchon, recherches et matériaux pour servir à une histoire de la domination française dans les provinces demembrées de l'empire Grec I, 421; Romancero français, p. 98; Leroux de Lincy, Chants histor. I, 113; Michel, Chansons du Chat. de Coucy, p. 85; Mätzner, Altfr. Lieder, p. 7; Bartsch, p. 184.

Statt der Lesart des zweiten Verses „me couient faire aperdre la millor" haben alle Handschriften „me conuendra faire de la millor" oder „por la millor". In der zweiten Strophe haben die Handschriften 844, 12615 und Lavall. 59 „car nuls ne doit faillir" an Stelle von „ke nuls etc." In der dritten Strophe haben die Handschriften 844, 12615 und 846 statt „oxouse" „oiseuse" und natürlich auch douloureuse und honteuse im Reim. In der fünften Strophe muss statt „menasces" „mauvaises" gelesen werden, in der sechsten statt „iperrat" „i parra" und statt „maillege" „malaige". Wir notiren bei weitem nicht alle Varianten, nur die, welche offenbaren Verderbnissen der berner Handschrift abhelfen; es ist bekannt, dass von diesem Liede fast jede Handschrift eine andere Recension bietet. Fünf Recensionen sind bei Mätzner (Altfr. Lieder, p. 86 ff.) mitgetheilt, leider nach gedruckten Reproductionen, auf deren Genauigkeit man sich mit Ausnahme der von Wackernagel und Keller nicht verlassen kann. Die reichste Recension des Liedes weist wieder die berner Handschrift auf, die sechs Strophen und einen Envoy hat, ihr zunächst steht 846 mit sechs Strophen in derselben Reihenfolge, dann 844 mit sechs Strophen, aber in veränderter Folge, dann 847, 1591 und Lavall. 59 mit je fünf Strophen.

IV. Amis Bertrans dites moy le millor. Handschriftlich nur noch

im Ms. Douce 308 der Bodleian library, wo es Nro. 27 unter den jeux-partis ist; gedruckt und dem Quenes de Bethune zugeschrieben bei Dinaux trouv. Artés., p. 406.

V. Amis ki est li muelz uaillans. In Nro. 846, f. 18v, anonym. Gedruckt bei Sinner III, 374. (Cat. Mss. bibl. Bern.)

Die Recension der Handschrift 846, obwohl nur drei Strophen umfassend, die fast ganz mit der berner Handschrift stimmen, bietet doch zwei gute Varianten; in der ersten Strophe statt „ne iue pais a remenant", was schlecht passt, „ne bee pas", von „beeir", „heftig wünschen, begehren", was neben „beance" = Begierde in der berner Handschrift öfter vorkommt (vgl. f. 8v und f. 63r) und dem neufranzösischen „bayer" entspricht, das zwar veraltet, aber noch im Dictionnaire de l'académie verzeichnet ist. In der zweiten Strophe bietet 846 statt „oar tuit li autre fait sont ueut" „car tuit li autre geu sont vuit"; eine Variante, die der berner wohl vorzuziehen, „vuit", muss sicher gebessert werden, denn „veut" heisst hier nichts und passt nicht in den Reim.

VI. Amors ie uos requier et pri. Handschriftlich nur noch im Ms. Douce 308, wo es Nro. 28 unter den jeux-partis ist. Vgl. Dinaux trouvères de la Flandre, p. 53.

„sac paxel" in der fünften Strophe ist jedenfalls eine Verderbniss. Wir können den Text der Handschrift Douce 308 nicht vergleichen, weil P. Meyer dieses jeu-parti nicht copirt. Wenn für „pieu", zugespitzter Pfahl, eine altfranzösische Form „piel" existirte (die wir nicht nachzuweisen vermögen), würden wir vorschlagen, „sec piel" zu lesen.

VII. Ains maix ne fix chanson ior de ma uie. Handschriftlich in 12615, f. 141v, wo es demselben Verfasser zugeschrieben wird.

Die Recension der berner Handschrift ist um eine Zeile länger als die des MS. 12615.

VIII. A lentree del doulz comencement. Anonym in 20050, f. 60v, die zusammengehörigen Handschriften 844, f. 166, und 12615, 94r (mit der Var. „Sa lentree") schreiben das Lied dem Josselins de Digon zu.

IX. Amors me fait comencier. Anonym Lavallière 59, f. 1r; dem Thieb. in 845, f. 1r; Fonds de Paulmy 63 (Arsenal), f. 1r; 846, f. 1r; 844, f. 13r; 12615, f. 2r; anonym 12581, f. 316r. Abgedruckt bei Tarbé als Nro. 3 der Chansons des Thibaut.

In der ersten Strophe sautelle statt satelle zu bessern.

X. Amors ki fait de moy tout son comandement. In 845, f. 108r, dem Jehan lorgueneur; in Paulmy 63, p. 227, und in 847, f. 105r, dem Mestre Simon dautie; in 844, f. 170, und 12615, f. 40r, dem Sawales cosses. Ueber diesen Verfassernamen vgl. die Bemerkungen zur dritten Gruppe in unserer Abhandlung über die Chansonniers.

XI. Amors est une meruoille. In 846, f. 13v, anonym. Das zerrissene Blatt 111 des Codex Vatic. 1490 enthielt nach dem Inhaltsverzeichnisse und einer handschriftlichen Note jüngerer Hand zwei Chansons de cuvelier darras; 1) pour cou me sui de canter entremis, 2) amours est une

meruoille. Zwei Strophen des letzteren sind auf dem jetzigen Blatte 98r noch erhalten. Anonym findet sich das Lied noch in 1591 (fr. 7613), f. 96r.

XII. A dous tens desteit. Unicum des berner Ms. Abgedruckt bei Dinaux trouv. Artés. 441.

XIII. Aincor ait si grant poissance. Anonym Lavallière 59, f. 36r, und 20050, f. 116vso; 845, f. 27r, und Paulmy 63, p. 76, dem Gaces brulez; 846, f. 50v, anonym, und 847, f. 15r, dem Gaces; 844, f. 119, dem Monios ebenso in 12615, f. 119v; ausserdem noch in 765, f. 55, unter Gedichten des Gaces. Gedruckt bei Dinaux trouv. Artés. 331.

XIV. Ancontre le tens nouel. Unicum des berner Ms. Abgedruckt bei Jubinal, Rapport au ministre de l'instruction publ. 1838, p. 52.

XV. Aincor ferai une chanson perdue. Anonym in 20050, f. 7r, und nochmals 99v; dem Ugues in 845, f. 126, und Paulmy 63, p. 258, sowie in 847, f. 88; anonym in 846, f. 48v; dem Ugues in 844, f. 17v, und 12615, f. 104v; ebenso im Vatican. Cod. 1490, f. 26v; anonym in 1591, 116, und im estenser Codex das 59ste von den dem Monios zugeschriebenen Liedern.

XVI. Amors et iolieteis. Unicum der berner Handschrift. Gedruckt bei Dinaux trouvères Cambrés., p. 145.

XVII. A renouel de la dousor desteit. Der Text enthält in der zweiten Zeile ein schwierig zu erklärendes Wort „doiz", in unserer Handschrift doix geschrieben. Pasquier erklärt es durch source, P. Paris (Manuscrits françois VI, 45) = ductus, fonds de l'eau, la bourbe qui garnit le fonds de l'eau, Ducange = doga = fosse. Handschriftlich findet sich das Lied noch in Lavall. 59, f. 27v, und in 20050, f. 23r, in beiden anonym; ferner in 845, fol. 15; Paulmy 63, p. 54, dem Mesire Gasse; 846, f. 3r, anonym; in 844, fol. 32r, dem Gasse; anonym endlich noch in 1591, f. 114, und in 765, f. 48, in letzterer Handschrift jedoch unter Gedichten des Gasse.

XVIII. A tens desteit ke rouzee sespant. Unicum der berner Handschrift.

XIX. Ay amans fins et urais. In Lavall. 59, 58r, und Douce 308, f. 52v, anonym; in 845, f. 103v, Paulmy 63, p. 214, 847, f. 119r, dem Gautier; anonym in 846, f. 8; 1591, f. 83, und 12581, f. 218r, sowie in der berner Handschrift 231, f. 6v. Dem Gautier noch in 844, f. 178r.

Von diesem Liede bieten die Handschriften 845, 846 und 847 eine zwar auch fünf Strophen umfassende, aber von unserer Handschrift sehr abweichende Recension, für die sie offenbar (unter sich) dieselbe Quelle benutzt haben. Die Recension der Handschrift Lavall. 59 steht der in den Handschriften der zweiten Gruppe befindlichen sehr nahe, auch die Handschrift 1591 weicht nur in Bezug auf die Reihenfolge der Strophen von den erwähnten MSS. ab. Dagegen hat 844 nur drei Strophen und unsere Handschrift hat an Stelle zweier Strophen der Recension der zweiten Handschriftengruppe zwei ganz abweichende (die vierte und fünfte). Corr. in der dritten Strophe „balais" statt „bellais".

XX. Ausi com lunicorne suis. Anonym in Lavall. 59, f. 15r; 20050, f. 125v; dem Thiebaut in Paulmy 63, p. 29; ebenso 844, f. 75r; 12615,

f. 13v, und Vat. 1490, f. 7v. In 846, f. 1r, und Siena 36, 2r; ferner in 12581, f. 230v, anonym. Bruchstückweise auf dem ersten Blatte der berner Handschrift 231, wo die ersten zwei Strophen fehlen. In 12581 und 231 jedoch unter Liedern, deren Autorschaft für Thibaut gesichert. Von Tarbé als Nro. 2 der Poesien des Thibaut von Navarre abgedruckt, aber von Dinaux trouv. de la Flandre, p. 343, und Paulin Paris (Hist. litt. de la Fr. 23, p. 638) nach Autorität unserer Handschrift dem Piere de Gand zugeschrieben.

Zu bessern ist in der zweiten Strophe aus „amaul" „anials", in der dritten Strophe aus „ser" „serf", aus „fel posteis" „fel et poestis", in der vierten Strophe aus „essaulz" „asals", statt „confenoiers" „gonfannoniers" (gonfaloniers). Alle diese Lesarten (mit Ausnahme der letzten, die dem MS. Lavall. 59 angehört) sind aus dem MS. 20050, dessen Recension der des berner MS. am nächsten steht. Die übrigen Handschriften zeigen bedeutende Varianten.

XXI. An mai la matinee. Unicum der berner Handschrift, bei Dinaux trouvères de la Flandre, p. 345, abgedruckt.

XXII. Amors me font souent chanteir. Unicum des berner Ms.

XXIII. Ausi com cil ki cueure sa pesance. In 844, f. 17r. Mit der Variante „Jou sui con cieus" in der Handschrift der Communalbibliothek von Arras Nro. 657 (früher 139), wo es das zweite unter den Liedern des Ugues. Wie hier in 20050 f. 108r.

Am Ende der ersten Strophe statt „cons acezeis" „come asazeis" aus 20050 zu bessern.

XXIV. An chantant mestuet complaindre. Lavallière 59, f. 105r; 20050, f. 52v; Paulmy 63, p. 380. Abgedruckt in Tarbé's Chansonniers de Champagne (vol. 9 der Coll. d. poètes d. Ch.), p. 96. Ueber Lebensumstände des Dichters vgl. Tarbé's Einleitung zu der eben erwähnten kleinen Auswahl und die Hist. litt. d. l. France, t. 23, 669 ff.

Die Recension der Handschrift 20050, im Uebrigen der berner Handschrift sehr nahe stehend, ist um eine Strophe länger, die wir hersetzen. „Por deu amors proiiez li. que iaie sa bien uoillance. por pitie et por merci. et se gi fail mar la uj. Beax compainz de ualeri. damors uient tote uaillance. et por deu entendez i qqe ie lo uos lou et pri." Lavall. 59 hat nur vier Strophen mit veränderter Reihenfolge.

XXV. Antre arais et dowai. Handschriftlich nur in Douce 308, Pastour. Nro. 15. Abgedruckt bei Dinaux trouvères de la Flandre, p. 40, und in Tarbé's Chansonniers, p. 98. Von Conr. Hofmann in den Sitzungsberichten der bayerischen Academie der Wissenschaften, 1865, II, 4, veröffentlicht.

XXVI. An .I. florit uergier iolit. Douce 308, Pastour. Nro. 16. Gedruckt bei Tarbé Chansonniers, p. 98.

XXVII. An mai a douls tens nouel. Douce 308, Past. Nro 18. Man bemerke, wie hier drei aufeinanderfolgende Stücke des berner Codex dreien sich auch mit Einschiebung eines fremden

unmittelbar folgenden der Handschrift Douce 308 entsprechen. Die Varianten sind ganz unbedeutend.

XXVIII. An mon chant di ke ie sui tous semblans. Unicum der berner Handschrift. Die erste Strophe abgedr. in d. Hist. litt. 23, 532.

„trigre“ in „tigre“ zu bessern, „bous“ für „bois“, ebenso „bouset“ und namentlich „bousson“ häufig in der berner Handschrift Vgl. f. 55v und 103r.

XXIX. Amors por ceu ke mes chans soit iolis. In 20050, f. 115r, mit bedeutenden Varianten, anonym. Dem Gillebert in 845, f. 67; Paulmy 63, p. 144, und 847, f. 115. Anonym noch in 1591, f. 91r.

Die anderen MSS. haben eine Strophe mehr und weisen bedeutende Varianten auf. Statt „Cortai“ im Envoy ist „Cortray“ zu lesen.

XXX. Adroit se plaint et adroit se gamente. Noch in 20050, f. 53v, wo sich überhaupt fast alle Gedichte, die unsere Handschrift dem Gatiers daipinaus zuschreibt, wiederfinden. Die Handschrift 20050 stellt mit Unrecht die vierte Strophe an die dritte Stelle.

In der zweiten Strophe ist „fixent“ in „firent“ zu bessern, in der dritten „colz“ in „cop“, „merrie“ in „marrie“, „reaince“ in räainte“ von „raaindre“, loskaufen, ranzioniren, das z. B. im pariser MS. des roman de Rou auf p. 112, 265 und 389 vorkommt.

XXXI. An lentrant desteit ke li tens sagence. Anonym in 20050, f. 111v, und Lavall. 59, 115v. In 845, f. 46, dem Blondiax; anonym in 846, f. 7v. Dem Blondel noch, mit bedeutenden Varianten, in 12615, f. 90r. Abgedruckt in Michel's Chansons du chat. de Coucy.

Die nahestehende Recension von 20050 ist um zwei Strophen kürzer. Die Handschriften der zweiten Gruppe haben eine abweichende Recension von fünf Strophen.

XXXII. A la dousor desteit ke renuerdoie. Anonym Lavall. 59, f. 105v; 20050, f. 26r, und Douce 308, f. 155r. — Dem Blondiax de Neele zugeschrieben in 845, f. 41, und Paulmy 63, p. 111; 846, f. 7v, und 847, f. 149r, anonym. Dem Chatelain de Coucy wird es beigelegt in den Handschriften der dritten Gruppe 844, f. 56r, und 12615, f. 158r. Ausserdem noch in 12581, f. 88v, anonym, und unter Gedichten des Monios im estenser Codex das 42ste. Es ist die Concordanz dieses Liedes eine der zahlreichen, bei der die Gruppen klar hervortreten. Gedruckt in den Gedichten des Chatelain von F. Michel, p. 76.

20050 und die MSS. der zweiten Gruppe haben, wie die berner, fünf Strophen. Dagegen hat 844 nur drei Strophen. „fau“ in der ersten Strophe ist in „fail“ zu bessern.

XXXIII. Amors ki porat deuenir. Anonym in Lavall. 59, f. 80v, und in 20050, f. 167v. Dem Tiebaut de Blason in 845, f. 73; Paulmy 63, p. 123, und 847, f. 62. Anonym in 846, f. 6, und Vat. 1490, f. 30v. Dem Tiebaut noch in 12615, f. 107r; gedruckt bei Dinaux trouv. de la Flandre, p. 346.

Die MSS. der zweiten Gruppe haben noch ein Envoy: „Ma douce dame coraux. qui senbles apres dormir. larose qui doit florir alegiez moi mes

douz maux.“ Lavall. 59 hat vier Strophen. 20050 hat nur drei Strophen. Zu bessern ist nach Lavall. 59 und 845 in der ersten Strophe „naturais“ in „naturaus“, „cruals“ in „cruaus“; in der vierten Strophe „uaissals“ in „uaissaus“, „comunalz“ in „comunaus“; in der fünften Strophe „cheualz“ in „cheuaus“, „charnals“ in charnaus“. „Greauls“ im letzten Verse ist ganz verderbt, „li garaux“ aus 845 bringt keine Besserung, gründlich würde nur die Umänderung nach Lavall. 59 helfen „que ie serf come home loiaus“.

XXXIV. A grant tort me fait languir. In 20050, f. 62r.

XXXV. Amors et desirs me destraint. Nur noch in 20050.

XXXVI. A douls tens pascor. Abgedruckt bei Tarbé, Chans., p. 109 und bei Conr. Hofmann in den Sitzungsberichten der Münchener Academie 1865, p. 302. Handschriftlich in 20050, f. 162r.

Die Handschrift 20050 hat mehrere gute Varianten, gleich im dritten Verse statt „et por la chalor“ „dauant la chalor“. Die letzte und die vorletzte Strophe sind umgestellt und die letzte fängt dann an: „Chascuns cheuachiet (chenachieuet im MS.) son cheual ados anhaises (?) criait perrins et guios etc.“ Conrad Hofmann's Correctur „gaut“ statt „bois“ in der vierten Strophe wird durch die Handschrift nicht bestätigt, die statt „chaut“ „chat“ schreibt, (was mit „boïs“ reimt). Statt „a voix“ in der fünften Strophe würden wir lieber „a eux“ corrigiren.

XXXVII. A un aiornant. Unicum der berner Handschrift.

XXXVIII. An chambre or se siet. Von den Handschriften der ersten Gruppe hat nur 20050, f. 146v, dies Gedicht mit der berner gemeinsam und weist, wie diese, die wichtige Variante im zweiten Verse auf „trait ces fis“. In Handschriften der zweiten Gruppe findet sich das Gedicht nicht. Dagegen haben es beide Handschriften der dritten Gruppe, 844, f. 148, und 12615, f. 58v (letztere Recension incplt.). Abgedruckt in Paris' Romancero f. 32, bei Leroux 1, 94, und Bartsch 179.

Am Rande befindet sich folgende Bemerkung von Mouchet: Examiner si cette piece n'auroit pas quelque rapport avec l'enlèvement fait par Jean sans terre roy d'Angleterre d'Isabelle d'Engoulesme fiancée à Hugues de Lusignan, comte de la Marche qui la reprist et l'epousa apres la mort de ce roy Jean. V. Gaillard histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre, T. II, p. 222 et suiv.

XXXIX. A uos amant plux ca mille autregent. Mit der Variante „A uos amours“ in Lavall. 59, f. 80r, anonym; ferner in 20050, f. 19v. In Paulmy 63, p. 107, und 847, f. 39, ferner in 12615, f. 158r, dem Chastelain Anonym noch in 846, f. 4v, und in der Handschrift Arras 657, wo es das dritte unter den anonymen Liedern ist.

Lavall. 59 und 20050 haben „A uos amours plus qu'a nule autre gent“, ferner in der ersten Strophe statt „se ni morixe“ „sainz nus moront.“. In der zweiten Strophe hat Lavall. 59 statt „ke suelt a moy“ „ka moy soloit“. Statt des fünften Verses hat 20050: „Ne cuidiez pas ke granz duels me soffraigne.“ Vielleicht könnte man, mit noch engerem Anschluss an die Lesart des berner MS., bessern: „Ne cuidies pas cautres mals me souffraigne.“

In der fünften Strophe hat 20050 statt „caous" „ka els", statt „raussent" „eussent", und in der sechsten Strophe statt „uigne" „uengne".

XL. Amors et bone uolenteit. Noch in 20050, f. 59r.

XLI. Amors tenson. et bataille. Noch in 20050, f. 35r.

XLII. Amors et bone esperance. In 844, f. 128r; 12615, f. 25r, und Vatic. 1490, f. 69v. Gedruckt bei Dinaux III, 144.

XLIII. Auris ne mais froidure ne lais tens. Anonym Lavall. 59, f. 29v. In den Handschriften der zweiten Gruppe (mit Ausnahme von 846, wo das Lied f. 143v anonym steht, weil 846 überhaupt keine Verfassernamen hat) dem Gaces Brulez zugeschrieben, 845, f. 18; Paulmy 63, p. 59; 847, f. 3. Die Handschriften der dritten Gruppe dagegen schreiben das Lied dem Baudouins des Auteus zu, 844, f. 56r; 12615, f. 152r. In 765, f. 49v, findet es sich unter anderen Gedichten des Gaces.

XLIV. Amors nest pais con die. Anonym in Lavall. 59, f. 83r; dem Monios in 845, f. 80; Paulmy 63, p. 137; 844, f. 118; 1591, f. 15; Vat. 1490, 44v. Codice estens. f. 217. Anonym 12615, f. 117v.

In Lavall. 59 nur vier Strophen. Nach derselben Handschrift in der ersten Strophe die Reime „eurousse" und „a uos" in „eurous" und „a vous" zu bessern. Im letzten Verse der fünften Strophe nach 845 „donoie" zu bessern.

XLV. Aucune gent mont enquis. In 844, f. 133, und Vat. 1490, f. 92r, dem Gilebers de Berneville; anonym in 12615, f. 172r.

XLVI. Amors a cui ie me rant pris. Ein Fragment des Liedes ebenfalls anonym im Vat. 1490, f. 81v, das folgende Blatt ist ausgerissen.

XLVII. Amors mait si ensignie. Anonym in 20050, f. 71r; in 844, f. 176, und in 12615, f. 154r, dem Guios de Digon zugeschrieben, abgedruckt in Tarbé's Chansonniers, p. 112.

844 hat fünf Strophen, wovon die vierte und fünfte einer ganz anderen Recension angehören, die übrigen grosse Verwandtschaft mit unserer Recension zeigen.

XLVIII. A nouel tens ke li yuers se brixe. Anonym Lavall. 59, f. 44v, und 20050, f. 140v (letzterer Recension fehlt der dritte Vers unserer Handschrift); ferner 845, f. 70; Paulmy 63, p. 152, dem Gilebers de Berneuille. Anonym in 846, f. 9, und 1591, f. 89. Das von P. Meyer (Archives des missions scientifiques et littéraires. Deuxième série. Deuxième livraison 1866) aus dem Ms. Egerton 274, p. 99v, als Unicum dieser Handschrift veröffentlichte Lied ist dieses mit Auslassung der beiden letzten Verse.

Die Recension in 20050, die der berner am nächsten steht, hat nur vier Strophen; Lavall. 59 und 845 haben fünf Strophen und die Variante „mortel iuise" statt „peme iuisse". Nach 20050 die Reime „brixe" und „gentilixe" in „brise" und „gentilise" zu bessern (consequent muss auch atixe in atise gebessert werden, obwohl diese Strophe nicht in 20050). Ferner ist noch aus „cher dauid" „char dauid" zu bessern.

XLIX. Amors ont pris enuers moi morteil guerre. Unicum der berner Handschrift.

L. A la dousor de la belle saixon. Unter Gedichten des Gasse in Lavall. 59, f. 41v. Dem Gasse zugeschrieben in 845, f. 35, und 847, f. 27. In 846, f. 4, anonym; in 765, f. 60, unter Gedichten des Gasse.

Die übrigen Handschriften haben fünf Strophen. In der zweiten Strophe ist nach 845 „li cheor" in „li tricheor" und „dous" in „dout" zu ändern.

LI. Ay amans fins et urais.

Unicum der berner Handschrift, geistliches Lied mit Benutzung eines Minneliedes von Gautier d'Espinaus, das in mehreren Handschriften befindlich.

LII. Boin fait seruir dame ki en greït prant. Unicum der berner Handschrift.

LIII. Bouchairt ie uos pairt damors. Das 29ste unter den jeus partis in Douce 308. Abgedruckt bei Dinaux trouvères Brabançons, p. 98.

LIV. Biaul tierit ie uos ueul proier. Das 24ste unter den jeux partis in Douce 308.

LV. Bien mest auis ke ioie soit faillie. Unicum der berner Handschrift.

LVI. Bien cuidai toute ma uie. Anonym in 20050, f. 109v. In 844, f. 173, dem Pieros de bel Marcais; in 12615, f. 109r, dem Aubuins de Sezanne. Letztere Recension umfasst jedoch nur die drei ersten Strophen mit Umstellung der zweiten und dritten. Abgedruckt in Paris' Romancero, p. 125, und in Tarbé's Chansonniers, p. 45.

Die Recension in 20050 hat sechs Strophen und bietet gute Varianten; in der dritten Strophe statt „contralie" „felonie" und in der fünften statt „sentence" „sentente". Die sechste Strophe lautet in etwas anderer Form in 20050 so: „Ja ne me nait en vilteit. por la fieure qui mest prise. que ieu garai en este. et sache bien de verte. que jai plus grant couoitise. desamor que de santeit." „espoir" in der vierten Strophe ist wohl adverbialisch zu nehmen = „hoffentlich". Es kommt im berner Codex öfter in diesem Sinne vor.

LVII. Bone amor iolie. Unicum der berner Handschrift.

LVIII. Bien puet a mors gueridoneir. Anonym in 20050, f. 131r; in Paulmy 63, p. 406 (Var.: bien doit), und 846, f. 16. Unter den Gedichten des Monios im Est. Cod. Nro. 20.

LIX. Bien doit chanteir cui fine amor adresce. Lavall. 59, f. 106r und f. 115r, sowie 20050, f. 11v, anonym; 845, f. 41; Paulmy 63, p. 112; 847, f. 40, dem Blondels, ebenso 844, f. 139; 12615, f. 88v, und Vat. 1490, f. 89r; anonym noch 1591, f. 125. Abgedruckt in Tarbé's Ausg. v. Blondels Gedichten p. 13.

In Lavall. 59 zweimal, einmal mit vier und einmal mit fünf Strophen. Statt „despent" in der ersten Strophe haben alle MS. „despont", was auch der Reim erfordert. Nur die erste Recension (p. 106) in der Handschrift

Lavall. 59 hat „defont“. Statt „meie“ in der zweiten Strophe, was gar nichts bedeutet, haben die MSS. 844, 845 und 20050 die gute Variante „mire“ (Arzt). Statt „daur“ in der dritten Strophe, was ebenfalls nichts heisst, hat die Handschrift 20050 die gute Variante „donor“ und statt „aikes“ „alques“. In der letzten Strophe findet sich die Wendung „a son eulz retenir“, wofür die anderen MSS. „a son oes“ haben. Dieselbe Wendung findet sich noch einmal in dem Liede „La bone amor a cui seux atendans“ (zweiter Theil, . Xv) in dem Sinne „zu ihrem Nutzen“, „für sich“ u. ö. a.

LX. Bone amor sens tricherie. Anonym Lavall. 59, f. 82r, und 20050, f. 102r; dem Monios 845, f. 78; Paulmy 63, p. 134, und 847, f. 58; ferner 844, f. 120, und 12615, f. 119v. Auf f. 181r desselben Ms. (12615) nochmals die erste Strophe unter den Motets ohne Verfasser. Abgedruckt bei Dinaux trouvères Artés., p. 331.

LXI. Belle et bone est celle por cui ie chans. Anonym 20050, f. 67r, und 846, f. 1. Mit dem Verfassernamen li chastelains darraz in 847, f. 109. Bei Tarbé Nro. 5.

LXII. Bien est raixons ke ie die Unicum der berner Handschrift.

LXIII. Bone amor ke magree. Anonym 20050, f. 106r, dem Maistre Symons d'Autie in 12615, f. 37v.

Was heisst „aierement“ in der ersten Strophe? Die Handschrift 20050 liest „airemant“. „Airement“ kommt weiter unten in dem Liede „Lautrier miere rendormis (zweiter Theil, f. 26r) einmal vor und scheint da Dinte zu bedeuten. Statt „sairree“ in der dritten Strophe hat 20050 „serreie“, in der vierten statt „riens nee“ „rience“ und statt „gent torneie“ „iant torneie.“

LXIV. Boin ior ait heu celle a cui suis amis. Anonym in 20050, f. 152v. Nur zwei Couplets wie hier.

Statt „heu“ im ersten Verse liest 20050 „eu“, statt „recordeir“ in der ersten Strophe „regardeir, in der zweiten Strophe statt „iai uos courrois“ „ains uos corrous“, statt „la moie greuence“ „tote ma greuence“. Die letzten Verse heissen dann in 20050: „et ma dame foi porteir cui je crien. et puis cant ie sera ces amins perdut auront lor bobance.“

LXV. Bien doi chanteir quant fine amor mensaigne. Nur in 20050, f. 167r.

Die Handschrift 20050 hat nur drei Strophen und liefert in der dritten eine gute Besserung: „siens sans faillir“ statt „sions faillir“.

Paris. Dr. Julius Brakelmann.

Sitzungen der Berliner Gesellschaft

für das

Studium der neueren Sprachen.

Shakespeare Illustrated by Old Authors.

(Continued.)

The claims made for offices by custom of the coronation to which Shakespeare refers in this passage,

2 Gentleman.
May I be bold to ask what that contains,
That paper in your hand?

1 Gentleman.
Yes; 'tis the list
Of those that claim their offices this day,
By custom of the coronation.
The duke of Suffolk is the first, and claims
To be high steward; next, the duke of Norfolk,
He to be earl marshal; you may read the rest.

2 Gentleman.
I thank you, sir: had I not known those customs,
I should have been beholden to your paper.
Henry VIII, Act 4, Scene 1.

are thus explained by Coke in his „account of the office of the high steward, — „At every coronation he hath a commission under the great seal hac vice, to hear and determine the claims for grand serjeanties and other honourable services to be done at the coronation for the solemnization thereof: for which purpose the high steward doth hold his court some convenient time before the coronation." See a president hereof before the coronation of king Richard II. John Duke of Lancaster then steward of England, (who in claims before him was stiled tres honorable seignior le roy de Castle et Leon, et seneschal D'angleterre) and held his court in Alba Aula apud Westm. die Jovis proxime ante coronationem. ·Quae quidem coronatio habita et solennizata fuit die Jovis sequente, vig. 16. Julii anno I. R. 2."
Coke 4 Institute 59.

Clarence.

O, I have pass'd a miserable night,
So full of fearful dreams, of ugly sights,
That, as I am a christian faithful man,
I would not spend another such a night,
Though 'twere to buy a world of happy days;
So full of dismal terror was the time.

Richard III, Act 1, Scene 4.

When ended was my tale of Melibee,
And of Prudence and hire benignitee,
Our hoste saide: as I am faithful man,
And by the precious corpus Madrian,
I hadde lever than a barell of ale,
That goode lefe my coif had herde this tale.

Chaucer, The Monkes Prologue.

Holofernes.

Novi hominem tanquam te: His humour is lofty, his discourse peremptory, his tongue filed, his eye ambitious, his gait majestical, and his general behaviour vain, ridiculous, and thrasonical. He is too picked, too spruce, too affected, too odd, as it were, too peregrinate, as I may call it.

Love's Labour's Lost, Act 5, Scene 1.

III.

Him therefore now the obiect of his spight
And deadly food he makes: him to offend
By forged treason, or by open fight,
He seekes, of all his drifte the aymed end:
Thereto his subtile engins he does bend,
His practick witt and his fayre fyled tonge,
With thousand other sleightes; for well he kend
His credit now in doubtfull ballaunce hong:
For hardly could bee hurt, who was already stong.

Faerie Queene, Book II, Canto I.

As for your handsome faces and filed tongues,
Curl'd millers' heads, I have another ward for them.

Beaumont and Fletcher, The Loyal Subject, Act 3, Scene 2.

„Olde men, whiche have used in tyme passed to bable
In barbaryke langage, and wordes course and vyle
May lerne here, theyr maners and tonges newe to fyle."

The Myrrour of Good Maners etc. — translate into englysshe.

„Better it is saith he (Royer Bacon) to heare a rude and simple idiot preach of the truth, without apparance of skill and learned eloquence than a profound cleartie to set foorth, with great shew of learning, and boast of filed utterance."

Holinshed, The Description of Britaine, Book I, Cap. IX.

Benvolio.

Good morrow, cousin.

Romeo.

Is the day so young?

Benvolio.

But new struck nine.

Romeo.

Ay me! sad hours seem long.

Romeo and Juliet, Act 1, Scene 1.

Though woe be heavy, yet it seldom sleeps;
And they that watch see time how slow it creeps.
Lucrece.

Scene II. — Capulet's orchard.
Enter Juliet.
Juliet.

Gallop apace, you fiery-footed steeds,
Towards Phoebus' lodging: such a waggoner
As Phaethon would whip you to the west,
And bring in cloudy night immediately.
Spread thy close curtain, love-performing night,
That runaway's eyes may wink, and Romeo
Leap to these arms, untalk'd of and unseen.
Lovers can see to do their amorous rites
By their own beauties; or, if love be blind,
It best agrees with night. Come, civil night,
Thou sober-suited matron, all in black,
And learn me how to lose a winning match,
Play'd for a pair of stainless maidenhoods:
Hood my unmann'd blood, bating in my cheeks,
With thy black mantle; till strange love, grown bold,
Think true love acted simple modesty.
Come, night; come, Romeo; come, thou day in night;
For thou wilt lie upon the wings of night
Whiter than new snow on a raven's back.
Come, gentle night, come, loving, black-brow'd night,
Give me my Romeo; and, when he shall die,
Take him and cut him out in little stars,
And he will make the face of heaven so fine
That all the world will be in love with night
And pay no worship to the garish sun.
O, I have bought the mansion of a love,
But not possess'd it, and, though I am sold,
Not yet enjoy'd: so tedious is this day
As is the night before some festival
To an impatient child that hath now robes
And may not wear them. O, here comes my nurse,
And she brings news; and every tongue that speaks
But Romeo's name speaks heavenly eloquence.
Romeo and Juliet, Act 3, Scene 2.

This passage in Romeo and Juliet was probably written by Shakespeare in remembrance of Spensers Epithalamion which contains the same ideas expressed in almost the same words; thus, —

Ah! when will this long weary day have end,
And lende me leave to come unto my love?
How slowly do the houres theyr numbers spend?
How slowly does sad Time his feathers move?
Hast thee, O fayrest planet, to thy home,
Within the westerne fome:
Thy tyred steedes long since have need of rest.
Long though it be, at last I see it gloome,
And the bright evening-star with golden creast
Appeare out of the east.
Fayre childe of beautie! glorious lampe of love!
That all the host of heaven in rankes doost lead,

And guidest lovers through the nights sad dread,
How chearefully thou lookest from above,
And seemst to laugh atweene thy twinkling light,
As ioying in the sight
Of these glad many, which for ioy do sing,
That all the woods them answer, and their eccho ring!
Now welcome, night! thou night so long expected,
That long daies labour doest at last defray,
And all my cares, which cruell Love collected,
Hast sumd in one, and cancelled for aye:
Spread thy broad wing over my love and me,
That no man may us see;
And in thy sable mantle us enwrap,
From feare of perrill and foule horror free.

Spenser, Epithalamion.

XVI.

Thus whilest all things in troublous uprore were,
And all men busie to suppresse the flame,
The loving couple neede no reskew feare,
But leasure had and liberty to frame
Their purpost flight, free from all mens reclame;
And Night, the patronesse of love-stealth fayre,
Gave them safe conduct till to end they came:
So beene they gone yfere, a wanton payre
Of lovers loosely knit, where list them to repayre.

The Faerie Queene, Book III, Canto X.

Juliet says,

Gallop apace, you fiery-footed steeds,
Towards Phoebus lodging: such waggoner
As Phaeton would whip you to the west.

Spenser says,

Hast thee, O fayrest planet, to thy home,
Within the westerne fome
Thy tyred steeds long since have need of rest.

he also calls the horses of the sun tyred steeds which Juliet calls fiery footed steeds; again Juliet says,

„Spread thy close curtain, love-performing night,
That runaway's eyes may wink, and Romeo
Leap to these arms, untalk'd of and unseen.“

and Spenser after welcoming the night says,

Spread thy broad wing over my love and me,
That no man may us see;
And in thy sable mantle us enwrap,
From feare of perrill and foule horror free.“

and he speaks of the bright evening-star that guidest lovers through the night's sad dread and of its twinkling light.

And he, good prince, having all lost,
By waves from coast to coast is tost:
All perishen of man, of pelf,
Ne aught escapen but himself;
Till fortune, tired with doing bad,
Threw him ashore, to give him glad:
And here he comes. What shall be next,
Pardon old Gower, — this longs the text.

Pericles, Act 2.

A pemantus' grace.
Immortal gods, I crave no pelf;
I pray for no man but myself:
Grant I may never prove so fond,
To trust man on his oath or bond;
Or a harlot, for her weeping;
Or a dog, that seems a-sleeping;
Or a keeper with my freedom;
Or my friends, if I should need 'em.
Amen. So fall to 't:
Rich men sin, and I eat root.
Timon of Athens, Act 1, Scene 2.

In the 14th Henry VII. 1498 Thomas Venables clamat quod si aliquis Tenentiam vel Residentiam infra Dominum sive Manerium de Kinderton in Com. Cestriae Feloniam fecerit, et corpus cujus per ipsum Thomam super factum illud captum, et convictus fuerit habere Pelfram, viz. omnia Bona et Cattala hujusmodi seisire: et ea quae Domino Comiti pertinent, ad Castrum Cestriae praestare et habere omnia inventa domestica et de omni genere Boum, Vaccarum, Boviculorum, Juvencarum, Porcorum Bidentium, unum, viz. melius. Et si de aliquo genere non habuerit nisi, unum clamat habere illud unum cum aliis minutis Animalibus, ut Gallis, Gallinis, Aucis, et hujusmodi et omnes Pannos talliatos et attainiatos, et omnes Carnes attainiatas, et totum Brasium infra unum Quarterium, et de quolibet Tasso Bladi clamat habere Groundstal integrum cujuscunque Tassi, et totum Plumbum extra Fornacem, et omnia Vasa lignea, omnes Mappas, Manutergia, et omnia ad Lectum pertinentia, Linea et Lanea, et omnes Carreotas apparura etc. (Plac. in Itin. apud Cestriam, Blount 151.)

According to this old author pelf comprehends goods and chattels but in Puttenham's Arte of English Poesie it is used in a less extensive signification: „Another of our vulgar makers, spake as ill faringly in this verse written to the dispraise of a rich man and covetous. Thou hast a misers minde thou hast a princes pelfe a lewde term to be spoken of a princes treasure, which in no respect nor for any cause is to be called pelfe, though it were never so meane, for pelfe is properly the scrappes or shreds of taylors and of skinners, which are accompted of so vile price as they be commonly cast out of dores, or otherwise bestowed upon base purposes: and carrieth not the like reason or decencie, as when we say in reproch of a niggard or userer, or worldly covetous man, that he setteth more by a little pelfe of the world, than by his credit or health, or conscience. For in comparison of these treasours, all the gold and silver in the world may by a skornefull terme be called pelfe, and so ye see that the reason of the decencie holdeth not alike in both cases.
Puttenham, Arte of Posie, Lib. III, Cap. XXII.

Man. There is a fellow somewhat near the door, he should be a brazier by his face, for, o' my conscience, twenty of the dogdays now reign in 's nose; all that stand about him are under the line, they need no other penance: That firedrake did I hit three times on the head, and three times was his nose discharged against me; he stands there, like a mortar-piece, to blow us. Henry VIII, Act 5, Scene 3.

Knecht. Dort steht ein Kerl so ziemlich nah an der Thüre, der muss ein Kupferschmied seyn nach seinem Gesicht.

Drang. Det står en karl der tätt vid dörren och ser ut i synem som en kopparslagare. Hagbergh.

It has been said that the word brazier used by Shakespeare in this passage signifies a man that manufactures brass and this sense has been

given to the word in the German and Swedish translation, but I think it is worthy of consideration whether Shakespeare does not mean by a brazier one who brews malt, for Coke says,

„Mealt or Malt is a Saxon word. In Latin we call it brassio derived of brasso, i. e. ebullio, ferveo. In the ancient speech brasiator is taken for a brewer. In Fleta, brasiatores, in Briton pandator or potifex: and brasiaton at this day is used for a maltmaker or malster.“ 4 Institute.

Est etiam atrox injuria quae perpetuam inducit infamiam cum poena pillorali et tumbrelli, quae quandoque fit per pistores, brasiatores, et alios qui falsis ponderibus utuntur et mensuris, quae etiam fit per cilaria corrupta, et semicoeta vendentes &c. Fleta, Lib. 2, Cap. 1.

and the Bardolphian nose here described is the result of fire within not of external heat.

They will steal any thing, and call it, —purchase. Bardolph stole a lute-case: bore it twelve leagues, and sold it for three halfpence.

Henry V, Act 3, Scene 2.

Gadshill.

Give me thy hand: thou shalt have a share in our purchase, as I am a true man.

Chambord.

Nay, rather let me have it, as you are a false thief.

I. Henry IV, Act 2, Scene 1.

O Ferdinand,
Do not smile at me, that I boast her off,
For thou shalt find she will outstrip all praise,
And make it halt behind her.

Ferdinand.

I do believe it.
Against an oracle.

Proteus.

Then, as my gift, and thine own acquisition
Worthily purchased, take my daughter.

Tempest, Act 4, Scene 1.

XVI.

Now when Aldeboran was mounted hye,
Above the shinie Cassiopeias chaire,
And all in deadly sleepe did drowned lye,
One knocked at the dore, and in would fare;
He knocked fast, and often curst, and sware,
That ready entraunce wat not at his call;
For on his backe a heavy load he bare
Of nightly stelths, and pillage severall,
Which he had got abroad by purchas criminall.

„No doubt the shepheards life was the first example of honest Felowship, their trade the first art of lawfull acquisition on purchase, For at those daies robbery was a manner of purchase.“

Puttenham, The Arte of English Poesie, Lib. I, Chap. XVIII.

Macbeth.

Whence is that knocking?
How is 't with me, when every noise appals me?
What hands are here? Ha! they pluck out mine eyes!
Will all great Neptune's ocean wash this blood

Clean from my hand? No; this my hand will rather
The multitudinous seas incarnardine,
Making the green — one red. Act 2, Scene 2.

XXVII.

And bitter Penaunce with an yron whip,
Was wont him once to disple every day,
And sharp Remorse his hart did prick and nip,
That drops of blood thence like a well did play:
And sad Repéntance used to embay
His body in salt water smarting sore,
The filthy blottes of sin to wash away.
So in short space they did to health restore
The man that would not live, but erst lay at deathes dore.

Faerie Queene, Book I, Canto X.

Θάλασσα κλύζει πάντα τἀνθρώπων κακά. 1198.

Euripides, *ΙΦΙΓΕΝΕΙΑ Η ΕΝ ΤΑΥΡΟΙΣ.*

— *πόροι τε πάντες εκ μιᾶς ὁδοῦ*
Βαίνοντες τὸν χειρομυσῆ
Φόνον καθαρῶντες εἶεν ἂν μάτην.

Aeschylus, *ΧΟΗΦΟΡΟΙ.* 71—8.

King.

These be the stops that hinder study quite
And train our intellects to vain delight.

Biron.

Why, all delights are vain; but that most vain,
Which with pain purchased doth inherit pain:
As, painfully to pore upon a book
To seek the light of truth; while truth the while
Doth falsely blind the eyesight of his look:
Light seeking light doth light of light beguile:
So, ere you find where light in darkness lies,
Your light grows dark by losing of your eyes.

Love's Labour's Lost, Act 1, Scene 2.

„Those which never leave poring on their books, have oftentimes as thin invention as other poor men have, and as small wit and weight in it as in other men's."

Ascham, Toxophilus, The first Book of the School of Shooting.

Silvia.

How tall was she?

Juliet.

About my stature; for at Pentecost,
When all our pageants of delight were play'd,
Our youth got me to play the woman's part,
And I was trimm'd in Madam Julia's gown,
Which served me as fit, by all men's judgements,
As if the garment had been made for me:
Therefore I know she is about my height.
And at that time I made her weep agood,
For I did play a lamentable part.

Two Gentlemen of Verona, Act 4, Scene 4.

„I also, amongst all other, in writing this little treatise, have followed some young shooters, which both will begin to shoot, for a little money, and also will use to shoot once or twice about the mark for nought, afore

they begin a-good." Ascham. Toxophilus, The first Book of the School of Shooting.

Sicinius.
Where is this viper
That would depopulate the city and
Be every man himself?

Menenius.
You worthy tribunes, —

Sicinius.
He shall be thrown down the Tarpeian rock
With rigorous hands: he hath resisted law,
And therefore law shall scorn him further trial
Than the severity of the public power
Which he so sets at nought.

Coriolanus, Act 3, Scene 1.

„Against those that attempt to subvert, and enervate the kingslawes, there lieth a writ to the sheriffe in nature of a commission, ad capiendum impugnatores juris regis, et ad ducendum eos ad gaolam de Newgate; which you may read in the Register at large. And this lex terrae, by processe of law, to take a man without answer, or summons in this case: and the reason is, merito beneficium legis amittit, qui legem ipsam subvertere intendit." Coke 2 Institute 53.

Horatio.
Propose the oath, my lord.

Hamlet.
Never to speak of this that you have seen,
Swear by my sword.

Ghost. (Beneath.)
Swear.

Hamlet.
Hic et ubique? then we'll shift our ground.
Come hither, gentlemen,
And lay your hands again upon my sword:
Never to speak of this that you have heard,
Swear by my sword.

Ghost. (Beneath.)
Swear.

Hamlet.
Well said, old mole! canst work i' the earth so fast?
A worthy pioner! Once more remove, good friends.

Horatio.
O day and night, but this is wondrous strange!

Hamlet, Act 1, Scene 5.

I think that Shakespeare in this passage refers not only to the small animal which in searching for worms and other insects makes a road for itself under the surface of the ground, but also to the river mole, or rather to a line in Drayton's Polyolbion which describes it, and quoted by Selden in his illustrations on the seventeenth song, thus: —

„After your travels (thus led by the muse) through the inlands, out of the Welsh coast maritime, here are you carried into Surrey and Sussex; the Southern shires from London to the ocean; and Thames as king of all our rivers, summarily sings the kings of England, from Norman William to yesterday's age.

Mole digs herself a path, by working day and night.

This mole runs into the earth, about a mile from Darking in Surrey, and after some two miles, sees the light again; which to be certain hath been affirmed by inhabitants there about reporting trial made of it."

Selden, Notes upon Drayton's Polyolbion.

And the Society will perceive that Drayton says „the river Mole digs herself a path, by working day and night" and that Hamlet referring to the ghost changing his place under ground so fast, says „old mole canst work in the earth so fast" and Horatio says „O day and night, but this is wondrous strange!"

Tranio.

I am content to be Lucentio,
Because so well I love Lucentio.

Lucentio.

Tranio, be so, because Lucentio loves:
And let me be a slave, to achieve that maid
Whose sudden sight hath thrall'd my wounded eye.
Here comes the rogue.

The Taming of the Shrew, Act 1, Scene 1.

Jago.

You charge me most unjustly.

Roderigo.

With nought but truth. I have wasted myself out of my means. The jewels you have had from me to deliver to Desdemona would half have corrupted a votarist: you have told me she hath received them and returned me expectations and comforts of sudden respect and acquaintance, but I find none. Othello, Act 4, Scene 2.

„As the consolation of children well begotten is great, no lesse but rather greater ought to be that which is occasion of children, that is honorable matrimonie, a love by all lawes allowed, not mutable non encombred with such vaine cares and passions, as that other love, whereof there is no assurance, but loose and fickle affection occasioned for the most part by sodaine sights and acquaintance of no long trial or experience, nor upon any other good ground wherein any suretie may be conceived."

Puttenham, The Arte of English Poesie, Chap. XXVI.

Speed.

I tell thee, my master is become a hot lover.

Launce.

Why, I tell thee, I care not though he burn himself in love. If thou wilt, go with me to the alehouse; if not, thou art an Hebrew, a Jew, and not worth the name of a Christian.

Speed.

Why?

Launce.

Because thou hast not so much charity in thee as to go to the ale with a Christian. Two Gentlemen of Verona, Act 2, Scene 5.

„How much in this matter is to be given to the authority either of Aristotle or Tully, I cannot tell, seeing sad men may well enough speak merrily for a merry matter: this I am sure, which thing this fair wheat (God save it) maketh me remember, that those husbandmen which rise earliest and come latest home, and are content to have their dinner and other

drinkings brought into the field to them for fear of losing time, have fatter barns in harvest, than they which will either sleep at noon-time of the day, or else make merry with their neighbours at the ale."

Ascham. Toxophilus, The first Book of the School of Shooting.

Rosalind.

Well, this is the forest of Arden.

Touching.

Ay, now am I in Arden; the more fool I; when I was at home, I was in a better place: but travellers must be content.

Rosalind.

Ay, be so, good Touchstone. As You Like It, Act 2, Scene 4.

Oliver.

Where will the old duke live?

Charles.

They say he is already in the forest of Arden, and a many merry men with him; and there they live like the old Robin Hood of England: they say many young gentlemen flock to him every day, and fleet the time carelessly, as they did in the golden world.

As You Like It, Act 1, Scene 1.

„What is now the Woodland in Warwickshire, was heretofore part of a larger weald or forest called Arden. The relicks of whose name in Dene of Monmouthshire, and that Arduenna or la forest d'Ardenne, by Henault and Luxemburg, shews likelihood of interpretation of the yet used English name of Woodland. And whereas, in old inscriptions Diana nemorensis, Diana of the wood, with other additions, hath been found among the Latins, the like seems to be expressed in an old marble, now in Italy, graven under Domitian, in part thus:

Dis Manibus.
Q. Caesius. Q. F. Claud.
Atilianus. Sacerdos
Deanae. Arduinnae.

To the separated souls,
Q. Caesius &c.
Priest of Diana.
Of Arden, or surnamed Arden.

That comprehensive largeness which this Arden once extended (before ruin of her woods) makes the author thus limit her with Severn and Trent." Selden, Notes upon Drayton's Polyolbion. Illustrations on the thirteenth song.

Stephano.

Be you quiet, monster. Mistress line, is not this my jerkin? Now is the jerkin under the line: now, jerkin, you are like to lose your hair and prove a bald jerkin.

Trinculo.

Do, do: we steal by line and level, an't like your grace.

Stephano.

I thank thee for that jest; here's a garment for't: wit shall not go unrewarded while I am king of this country. „Steal by line and level" is an excellent pass of pate; there's another garment for't.

Tempest, Act 4, Scene 1.

„In all things to use decencie, is it onely that giveth every thing his good grace and without which nothing in mans speach could seeme good or

gracious, in so much as many times it makes a bewtifull figure fall into a deformitie, and on th'other side a vicious speach seeme pleasant and bewtifull: this decencie is therefore the line and levell for all good makers to do their business by. But herein resteth the difficultie, to know what this good grace is, and wherein it consisteth, for peradventure it be easier to conceave then to expresse, we wil therefore examine it to the bottome and say: that every thing that which pleaseth the mind or sences, and the mind by the sences as by means instrumentale, doth it for some amiable point or qualitie that is in it, which draweth them to a good liking and contentment with their proper objects. But that cannot be if they discover any illfavourednesse or disportion to the partes apprehensive, as for example, when a sound is either too loud or too low or otherwise confuse, the eare is ill affected: so is the eye if the colour be sad or not liminous and recreative, or the shape of a membred body without his due measures and simmetry, and the like of every other sence in his proper function. These excesses or defects or confusions and disorders in the sensible objects are deformities and unseemely to the sence. In like sort the mynde for the things that be his mental objectes hath his good graces and his bad, whereof the one contents him wondrous well, th'other displeaseth him continually, no more nor no lesse then ye see the discordes of musicke do to a well time care. The Greekes call this good grace of every thing in his kind, το πρεπον, the Latines decorum, we in our vulgar call it by a scholasticall terme decencie our owne Saxon English terme is seemelynesse that is to say, for his good shape and utter appearance well pleasing the eye, we call it also comelynesse for the delight it bringeth coming towardes us, and to that purpose may be called pleasant approche so as every way seeking to express this πρεπον of the Greekes and decorum of the Latines, we are faine in our vulgar toung to borrow the terme which our eye onely for his noble prerogative over all the rest of the sences doth usurpe, and to apply the same to all good, comely, pleasant and honest things, even to the spirituall objects of the mynde, which stand no lesse in the due proportion of reason and discourse than any other material thing doth in his sensible bewtie, proportion and comelynesse."

Puttenham, The arte of English Poesie, Lib. III, Chap. XXIII.

Puttenham in this Chapter speaks of „what it is that generally makes our speach well pleasing and commendable, and of that which the Latines call decorum," and he says that decency is the line and level for all good makers to do their business by, but herein resteth the difficulty, to know what this good grace is: and Trinculo says „we steal by line and level an't like your grace."

Katharina.

He made her melancholy, sad, and heavy;
And so she died: had she been light, like you,
Of such a merry, nimble, stirring spirit,
She might ha' been a grandam ere she died:
And so may you; for a light heart lives long.

Rosalind.

What's your dark meaning, mouse, of this light word?

Katharina.

A light condition in a beauty dark.

Rosalind.

We need more light to find your meaning out.

Katharina.

You'll mar the light by taking it in snuff;
Therefore I'll darkly end the argument.

Rosalind.
Look, what you do, you do it still i' the dark,

Katharina.
So do not you, for you are a light wench.

Rosalind.
Indeed I weigh not you, and therefore light.

Katharina.
You weigh me not? O, that's you care not for me.

Rosalind.
Great reason; for „past cure is still past care."

Princesse.
Well bandied both; a set of wit well play'd.
Love's Labour's Lost, Act 5, Scene 2.

Shakespeare may, in this passage, allude to the figure called Atanaelasis or the Rebound, (see Archiv f. n. Sprachen XXXIX. 339 and XL. 156) not merely because the words „cure" and „care" like the words married and marr'd be different in one letter, for the proverb in which those words are used Shakespeare also refers to in the 147 sonnet,

CXLVII.

My love is as a fever, longing still
For that which longer nurseth the disease,
Feeding on that which doth preserve the ill,
The uncertain sickly appetite to please.
My reason, the physician to my love,
Angry that his prescriptions are not kept,
Hath left me, and I desperate now approve
Desire is death, which physic did except.
Past cure I am, now reason is past care,
And frantic-mad with evermore unrest;
My thoughts and my discourse as madmen's are,
At random from the truth vainly express'd;
For I have sworn thee fair and thought thee bright,
Who art as black as hell, as dark as night.

but also for this reason that the Princess says, „well bandied both a set of wit well play'd," and Puttenham in describing this figure says, „ye have another figure which by his nature we may call the Rebound, alluding to the tennis ball which being smitten with the racket reboundes back againe" &c.

Holofernes.
Let me hear a staff, a stanza, a verse, lege, domine.
Love's Labour's Lost, Act 4, Scene 3.

Speed.
Why, then, how stands the matter with them?

Launce.
Marry, thus; when it stands well with him, it stands well with her.

Speed.
What an ass art thou! I understand thee not.

Launce.
What a block art thou, that thou canst not! My staff understands me.

Speed.

What thou sayest?

Launce.

Ay, and what I do too: look thee, I'll but lean, and my staff understands me.

Speed.

It stands under thee, indeed.

Launce.

Why, stand-under and under-stand is all one.

Two Gentlemen of Verona, Act 2, Scene 5.

Shakespeare probably wrote these passages remembering the second Chapter of the second Book of „The Arte of English Poesie," —

„Staffe in our vulgare Poesie I know not why it should be so called, unless it be for that we understand it for a bearer or supporter of a song or ballad, not unlike the old weake bodie, that is stayed up by his staffe, and were not otherwise able to walke or stand upright. The Italian called it Stanza, as if we should say a resting place: and if we consider well the forme of this Poeticall staffe we shall finde it to be a certaine number of verses allowed to go altogether and joyne without any intermission, and doe or should finish up all the sentences of the same with a full period, unlesse it be in som special cases, and there to stay till another staffe follow of like sort: and the shortest staffe conteineth not under foure verses, nor the longest above ten, if it passe that number it is rather a whole ditty than properly a staffe."

Puttenham, The Arte of English Poesie, Lib. II, Chap. II.

And I have already shown (see Archiv f. n. Sprachen XXXVIII. 81), that Shakespeare further on in the same Act and Scene of the Two Gentlemen of Verona plays upon, two other words, „lubber" and „lover," used by Puttenham in „The Arte of English Poesie" (Lib. III, Chap. XIX) in describing the figure called Prosonomasia or the Nicknamer.

Angelo.

We must not make a scarecrow of the law,
Setting it up to fear the birds of prey,
And let it keep one shape, till custom make it
Their perch and not their terror.

First Senator.

My lord, you have my voice to it; the fault's
Bloody; 'tis necessary he should die:
Nothing emboldens sin so much as mercy.

Second Senator.

Most true; the law shall bruise him.

Isabeau.

Yet show some pity.

Angelo.

I show it most of all when I show justice;
For then I pity those I do not know,
Which a dismiss'd offence would after gall;
And do him right that, answering one foul wrong,
Lives not to act another. Be satisfied;
Your brother dies to-morrow; be content.

Qui parcit nocentibus innocentes, punit. Jenk. Cent. 126.

Spes impunitatis continuum affectum tribuit deliguendi. 3 Inst. 236.

King.

Things done well,
And with a care, exempt themselves from fear;
Things done without example, in their issue
Are to be fear'd. Have you a precedent
Of this commission? I believe, not any.
We must not rend our subjects from our laws,
And stick them in our will. Henry VIII., Act 1, Scene 2.

Index bonus nihil ex arbitrio suo faciat, nec propositio domesticae voluptatis, sed juxta leges et jura pronunciet. 7. Co. 27.

King (reads).

„So it is, besieged with sablecoloured melancholy, I did commend the blackoppressing humour to the most wholesome physic of thy health-giving air; and, as I am a gentleman, betook myself to walk. The time when. About the sixth hour; when beasts most graze, birds best peck, and men sit down to that nourishment which is called supper: so much for the time when —" Love's Labour's Lost, Act 1, Scene 1.

In this passage Shakespeare probably refers to Periergia or over-labour, otherwise called the curious, and thus described by Puttenham: —

„Another point of surplusage lieth not so much in superfluitie of your words, as of your travaile to describe the matter which yee take in hand, and that ye over-labour your selfe in your businesse. And therefore the Greekes call it Periergia, we call it over-labour, jumpe with the originall: or rather the curious for his over much curiositie and studie to shew himselfe fine in a light matter, as one of our late makers, who in most of his things wrote very well, in this (to mine opinion) more curiously than needed, the matter being ripely considered: yet is his verse very good, and his meetre cleanly. His intent was to declare how upon the tenth day of March he crossed the river Thames, to walke in Saint Georges field, the matter was not great as ye may suppose.

The tenth day of March when Aries received
Dan Phoebus raies into his horned head,
And I my selfe by learned lore perceived
That ver approcht and frosty winter fled
I crost the Thames to take the cheerfull aire,
In open fields, the weather was so faire.

First, the whole matter is not worth all this solemne circumstance to describe the tenth day of March, but if he had left at the two first verses, it had been inough. But when he comes with two other verses to enlarge his description, it is not only more than needes, but also very ridiculous, for he makes wise, as if he had not been a man learned in some of the mathematickes (by learned lore) that he could not have told that the X of March had fallen in the spring of the yeare: which every carter, and also every child knoweth without any learning. Then, also when he saith (ver approcht and frosty winter fled) though it were a surplusage (because one season must needes give place to the other) yet doeth it well inough passe without blame in the maker. These, and a hundred more of such faultie and impertinent speeches may yee finde amongst us vulgar Poets, when we be carlesse of our doings."

Puttenham, The Arte of English Poesie, Lib. III, Chap. XXII.

The verses quoted by Puttenham in illustration of this figure commence thus,

The tenth day of March when Aries received

and the king reads,

About the sixth hour; when beasts most graze &c.,
and Puttenham's description of this figure is applicable to this passage in Shakespeare; moreover further on in this passage Shakespeare evidently alludes to another figure described in the Arte of English Poesie and called the Figure of Store. (See Archiv f. n. Sprachen XXXIX. 295.)

Portia.

I grant I am a woman; but withal
A woman that Lord Brutus took to wife:
I grant I am a woman; but withal
A woman well-reputed, Cato's daughter.
Julius Caesar, Act 2, Scene 1.

Shakespeare may in this passage use Paramologia or the figure of admittance thus described by Puttenham, —

„The good orator useth a manner of speech in his persuasion and is when all that should seeme to make against him being spoken by th'otherside, he will first admit it, and in th'end avoid all for his better advantage, and this figure is much used by our English pleaders in the Star Chamber and Chancery, which they call to confesse and avoid, if it be in case of crime or injury, and is a very good way. For when the matter is so plaine that it cannot be denied or traversed, it is good that it be justified by confessall and avoidance. I call it the figure of admittance. As we once wrote to the reproofe of a Ladies faire but crueltie.

I know your witte, I know your pleasant tongue,
Your some sweete smiles, your some, but lovely lours:
A beautie to enamour olde and young.
Those chast desires, that noble minde of yours,
And that chiefe part whence all your honor springs,
A grace to entertaine the greatest kings.
All this I know: but sinne it is to see,
So faire partes spilt by too much crueltie."

Puttenham, The Arte of English Poesie, Lib. III, Chap. XIX.

Portia confesses, she is a woman but seems „in the end to avoid all for her better advantage;" for she says in effect, although I am a woman I am the wife of Lord Brutus and also Cato's daughter.

Lear

Crock nature's moulds, all germens spill at once
That make ingrateful man. Act 3, Scene 2.

The verb spill in this passage evidently signifies to spoil or destroy and in this sense it seems to be used by Puttenham.

Grumio.

Lend thine ear.

Curtius.

Here.

Grumio.

There. (Striking him.)

Curtius.

This is to feel a tale, not to hear a tale.

Grumio.

And therefore 'tis called a sensible tale: and this cuff was but to knock at your ear, and beseech listening.
Taming of the Shrew, Act 4, Scene 1.

Shakespeare in this passage probably alludes to „Metaphore, or the Figure of Transporte" described in the XVI. Chapter of the III Book of

the Arte of English Poesie, entitled, „Of the Figures which we call sensable, because they alter and affect the minde by alteration of sence, and first in single words." (See Archiv f. n. Sprachen XXXVIII. 433.)

Falstaff.

Yea, and so used it that, were it not here apparent that thou art heir apparent — But, I prithee, sweet wag, shall there be gallows standing in England when thou art king? and resolution thus fobbed as it is with the rusty curb of old father antic the law? Do not thou, when thou art king, hang a thief.

Prince.

No; thou shalt.

Falstaff.

Shall I? O rare! By the Lord, I'll be a brave judge.

Prince.

Thou judgest false already: I mean, thou shalt have the hanging of the thieves and so become a rare hangman.

Falstaff.

Well, Hal, well; and in some sort it jumps with my humour as well as waiting in the court, I can tell you.

Prince.

For obtaining of suits?

Falstaff.

Yea, for obtaining of suits, whereof the hangman hath no lean wardrobe.

I. Part. Henry IV., Act 1, Scene 2.

The hangman was entitled, long before Shakespeare's time, to the clothes of executed criminals. In the time of Henry VIII. Sir Thomas More, on the morning of his execution, put on his best gown, which was of silk camlet, sent him as a present while he was in the Tower by a citizen of Lucca, with whom he had been in correspondence; but the lieuftenant of the Tower was of opinion that a worse gown would be good enough for the person who would have it, meaning the executioner, and prevailed upon Sir Thomas More to change it, which he did for one of frize.

More's Life of Sir Thomas More, p. 271.

Archbishop.

No, no, my lord. Note this; the king is weary
Of dainty and such picking grievances:
For he hath found to end one doubt by death
Revives two greater in the heirs of life,
And therefore will he wipe his tables clean
And keep no tell-tale to his memory
That may repeat and history his loss
To new remembrance; 2 Henry IV., Act 4, Scene 1.

Adieu, adieu! Hamlet, remember me. (Exit.)

Hamlet.

O all you host of heaven! O earth! what else?
And shall I couple hell? O, fie! Hold, hold, my heart;
And you, my sinews, grow not instant old.
But bear me stiffly up. Remember thee!
Ay, thou poor ghost, while memory holds a seat
In this distracted globe. Remember thee!
Yea, from the table of my memory
I'll wipe away all trivial fond records.

Act 1, Scene 5.

Northumberland.
The king of heaven forbid our lord the king
Should so with civil and uncivil arms
Be rush'd upon! Thy thrice noble cousin
Harry Bolingbroke doth humbly kiss thy hand;
And by the honourable tomb he swears,
That stands upon your royal grandsire's bones,
And by the royalties of both your bloods,
Currents that spring from one most gracious head,
And by the buried hand of warlike Gaunt,
And by the worth and honour of himself,
Comprising all that may be sworn or said,
His coming hither hath no further scope
Than for his lineal royalties and to beg
Enfranchisement immediate on his knees.
Richard II, Act 3, Scene 3.

An Epitaph is but a kind of Epigram only applied to the report of the dead persons estate and degree, or of his other good or bad partes, to his commendation or reproch: and is an inscription such as a man may commodiously write or engrave upon a tombe in few verses, pithie, quicke and sententions for the passer by to peruse, and judge upon without any long tarriance: So as if it exceede the measure of an Epigram, it is then (if the verse be correspondent) rather an Elegie than an Epitaph which errour many of these bastard rimers commit, because they be not learned, nor (as we are wont to say) their craftes masters, for they make long and tedious discourses and write them in large tables to be hanged up in Churches and chauncells over the tombes of great men and others, which be so exceeding long as one must have halfe a dayes leasure to reade one of them, and must be called away before he come-halfe to an end, or else be locked into the Church by the Secten as I my selfe was once served reading an Epitaph in a certain cathedrall Church of England. They be ignorant of poesie that call such long tales by the name of Epitaphes, they might better call them Elegies, as I said before, and then ought neither to be engraven nor hanged up in tables. I have seene them nevertheles upon many honorable tombs of these late times erected, which doe rather disgrace then honour either the matter or maker. The Arte of English Poesie, Lib. I, Chap. XXVIII. Of the Poeme called „Epitaph for Memoriall of the dead."

Dumain.
My loving lord, Dumain is mortified
The grosser manner of these world's delights
He throws upon the gross world's baser slaves.
Love's Labour's Lost, Act 1, Scene 1.

„When I wrote of these devices I smiled with my selfe, thinking that the readers would do so to, and many of them say, that such trifles as these might well have bene spared, considering the world is full inough of them, and that it is pitiemens beades should be fedde with such vanities as are to none edification nor instruction, either of morall vertue, or otherwise behooffull for the common wealth, to whose service (say they) we are all borne, and not to fill and replenish a whole world full of idle toys. To which sort of reprehendours, being either all holy and mortified to the world, and therefore esteeming nothing that savoureth not of Theologie, or altogether grave and worldly, and therefore caring for nothing but matters of pollice and discourses of estate, or all given to thrift and passing for none art that is not gainefull and lucrative, as the sciences of the Low, Phisicke and merchandise: to these I will give none other answer than

referre them to the many trifling poemes of Homer, Ovid, Virgill, Catullus and other notable writers of former ages, which were not of any gravitie or seriousnesse, and many of them full of impudicitie and ribandrie, as are not these of ours, nor for any good in the world should have bene: and yet those trifles are come from many former siecles unto our times, uncontrolled or condemned or supprest by any Pope or Patriarch or other severe censor of the civil maners of men, but have bene in all ages permitted as the convenient solaces and recreations of mans wit. And as I can not denie but these conceits of mine be trifles: no lesse in very deede be all the most serious studies of man, if we shall measure gravitie and lightnesse by the wise mans ballance who after he had considered of all the profoundest artes and studies among men, in th'ende cryed out with this Epyphoneme, Vanitas vanitatum et omnia vanitas. Whose authority if it were not sufficient to make me beleeve so, I could be content with Democritus rather to condemne the vanities of our life by derision, then as Heraclitus with teares saying with that merrie Greeke thus,

Omnia sunt risus, sunt pulvis, et omnia nil sunt.
Res hominam cunctae, nam ratione carent.

Thus Englished,

All is but a jest, all dust, all not worth two peason:
For why in mans matters is neither rime nor reason.

The Arte of English Poesie, Lib. II, Chap. XI.

Dromio S.

Was there ever any man thus beaten out of season,
When in the why and the wherefore is neither rhyme nor reason?

Comedy of Errors, Act 2, Scene 2.

Falstaff.

I pr'ythee, good prince Hal, help me to my horse; good king's son.

Prince Henry.

Out, you rogue; shall I be your ostler?

Falstaff.

Go, hang thyself in thy own heir-apparent garters!

I. Henry IV., Act 2, Scene 2.

Theseus.

No epilogue, I pray you; for your play needs no excuse. Never excuse; for when the players are all dead, there need none to be blamed. Marry, if he that writ it had played Pyramus, and hanged himself in Thisbe's garter, it would have been a fine tragedy: and so it is, truly; and very notably discharged.

Midsummer Night's Dream, Act 5, Scene 1.

Kent.

Hail to thee, noble master!

Lear.

How!
Makest thou this shame thy pastime?

Kent.

No, my lord.

Fool.

Ha, ha; look! he wears cruel garters! Horses are tied by the heads; dogs and bears by the neck: monkeys by the loins, and men by the legs; when a man is over-lusty at legs, then he wears wooden nether-stocks.

Lear, Act 2, Scene 4.

Enter Bardolph.

Bardolph.

Out, alas, sir! cozenage! mere cozenage!

Host.

Where be my horses? speak well of them, carletto.

Bardolph.

Run away with the cozeners: for so soon as I came beyond Eton, they threw me off, from behind one of them, in a slough of mire; and set spurs, and away, like three German devils, three Doctor Faustuses.

Host.

They are gone but to meet the duke, villain: do not say, they be fled; Germans are honest men.

Merry Wives of Windsor, Act 4, Scene 5.

Then another doore opening rere-ward, there came puffing out of the next roome a villainous Leiftenant without a Band, as if he had been new cut downe, like one at Happing, with his cruel Garters about his Necke, which filthy resembled two of Dericks Neckelaces: hee had a head of hayre like one of my Divells in Doctor Faustus, when the olde Theater crackt and frighted the audience. The Blacke Booke. London, printed by T. C. for Jeffrey Cherlton, 1604.

„It is all one to be plundered by a troop of horse, or to have a man's goods taken from him by an order from the council table. To him that dies it is all one whether it be by a penny halter, or a silk garter; yet I confess the silk garter pleases more; and like trouts we love to be tickled to death." Selden's Table Talk.

Liverpool. W. L. Rushton.

Beurtheilungen und kurze Anzeigen.

Göthe in Schlesien, 1790. Ein Beitrag zur Göthe-Literatur von Hermann Wentzel. Oppeln, G. Tempeltey, 1867.

Schlesien, im vorigen Jahrhundert mehr politisch als culturhistorisch bedeutend, verdankte Friedrich d. Gr. die Hebung seiner geistigen und materiellen Interessen; es bewies seine Dankbarkeit des grossen Königs Nachkommen zur Zeit der Freiheitskriege. Vorher aber hatte es eine Zeit des geistigen Mangels durchzumachen. Nur zwei Männer treten ihm inzwischen nahe — Lessing und Göthe — doch Beide ohne eigenen Antrieb, ohne grosse Erwartung für ihr Schaffen. — Beide sahen es „mit Kriegern dicht besät" — und dem Naturell Jedes von Beiden gemäss verlief merkwürdigerweise auch der jedesmalige Feldzug — kräftig und nachdrucksvoll der siebenjährige Krieg unter Friedrich II., unblutig und schauspielartig der Feldzug unter Friedrich Wilhelm II.

Göthe, durch Carl August von Weimar, zugleich preussischer Generalmajor, ins Feldlager eingeladen, war darüber um so mehr erfreut, als ihm seit seiner Rückkehr aus Italien in der Weimarer Atmosphäre nicht mehr wohl war. Ueber Dresden reist er durch's Gebirge zum Herzog. Die Zeit der Waffenruhe benutzend, „reitet er ins Land hinein". Charakteristisch ist sein Epigramm: Feldlager. Und obwohl vorher der Schweiz, Italiens ansichtig geworden, rühmt er Schlesien als ein „zehnfach interessantes Land, ein sonderbar schönes, sinnliches und begreifliches Ganze". Das „schöne Schlesien" wurde durch Göthe auch in Weimar ein Gegenstand hohen Interesses. In Breslau angelangt, wird auch Göthe in das festliche Treiben der Stadt hineingezogen, obwohl er sich selbst „als Einsiedler mitten in der bewegtesten Welt" bezeichnete; denn „eine Menge Menschen lerne ich kennen", schreibt er fast gleichzeitig an Herder. Diese Menschen nun festzustellen, hat sich der Verfasser mit geschickter Benutzung der mangelhaften Anknüpfungspunkte bemüht. Namentlich führt Göthe's grosses Interesse für den Bergbau ihn einigen Fachmännern und höheren Beamten zu, wie dem Freiherrn von Schuckmann, Graf Reden, Minister Hoym, Oberforstmeister v. Wedell. Von literarischen Grössen ist Christian Garve nennenswerth. — Joh. Timoth. Hermes (Sophien's Reise von Memel nach Sachsen) wird von Göthe kalt ignorirt. Mit Friedrich Wilhelm II. selbst kam Göthe in keine nähere Berührung; zur Höhe der antiken Anschauung gelangt, hatte er keine Sympathie für des Königs Neigung zu unklarem Mysticismus. Ebenso fern blieb er dem Herzoge von Braunschweig; aus dem königlichen Gefolge aber

sehen wir den Marquis Lucchesini, den Fürsten Reuss XIII., den Grafen Haugwitz mit Göthe in Verbindung. Auch an dem Grafen Philipp von Colonna fand Göthe in Breslau Gefallen. Der Verfasser stellt eine grössere Sicherheit dieser Verbindungen in Aussicht, wenn erst die bisher so mangelhaften Nachrichten über jene schlesische Periode durch Auffindung und Veröffentlichung schriftlicher Mittheilungen vervollständigt sein werden, wie es bisher theilweise schon durch die Schuckmann'sche Correspondenz geschehen ist. Allmälig empfindet Göthe in Breslau Unbehagen und Heimweh. Er trat daher eine Gebirgsreise an. Landshut und Warmbrunn werden berührt, letzteres durch seine Steinschneidekunst ihm interessant. Von Belang sind einige kleine Briefe an Fritz v. Stein, welche der Verfasser mittheilt, namentlich aber das Epigramm: Knappschaft von Tarnowitz, welches Göthe in das dortige Fremdenbuch eintragen liess, und die daran sich knüpfende ergötzliche Polemik des schlesischen Rächers Kosmeli, welche in Anmerkung 39 ausführlich mitgetheilt ist. Die Breslauer Situation wird ihm aber immer fataler, dafür zeugt ein Brief an Herder vom 11. September 1790. Nach Herstellung des Friedens drückt Göthe seine Freude der Rückkehr aus in einem Briefe, der nach seinem übrigen Inhalte nur an den Hausmarschall v. Racknitz in Dresden, wo Göthe acht Tage später einzutreffen gedachte, gerichtet sein kann. Schiller meldet seiner Frau aus Jena am 8. October, dass Göthe in der Heimath angekommen. Wurde auch Göthe durch das bunte Bild Schlesiens nicht gefesselt, so nimmt der Verfasser doch für den schlesischen Aufenthalt einen Antheil an der ruhigeren Denkweise des Dichters in Anspruch. Den Schluss bilden 45 Anmerkungen und eine chronologische Uebersicht der zu Göthe's Anwesenheit in Schlesien in einer Beziehung stehenden Tagesereignisse.

Berlin. L. v. Schultzendorff.

Schulgrammatik der französischen Sprache für Real- und gelehrte Schulen von Fr. Gruner, Professor an der k. Realanstalt zu Stuttgart. Stuttgart, Metzler, 1863. 383 S. 1 Thlr. 2 Sgr.

Uebungsaufgaben über die Wort- und Satzfügung zur Schulgrammatik der französischen Sprache von demselben Verfasser. 1863. 239 S.

Die Zahl der französischen Grammatiker ist wahrlich nicht gering, und noch alle Jahre erscheinen deren neue, nach allen möglichen und unmöglichen Methoden bearbeitete, des Guten Manches, des Verfehlten oft Viel bietend. Es ist ja für den praktischen Schulmann gerade nicht schwer, aus dem vorhandenen Material eine neue Grammatik zusammenzustellen. Jedoch die Zahl derjenigen Bücher, welche von wirklichem Werth sind und eingehende, fleissige Forschungen des Verfassers erkennen lassen, ist nicht sehr gross. Es möchte daher nicht überflüssig sein, an dieser Stelle auf eine Arbeit zu verweisen, die, wenngleich nicht dem letzten Jahre angehörend, einen eingehenden Fleiss und möglichste Vollständigkeit in fast allen Theilen erkennen lässt. Der Name des Verfassers hat bereits einen guten Klang, den er aber wohl mehr seinen in Gemeinschaft mit W. F. Eisenmann für Englisch und Französisch bearbeiteten Uebungsstücken, als seiner in Norddeutschland weniger bekannten Schulgrammatik verdankt. In Süddeutschland hat dieselbe freilich schon eine grosse Verbreitung erlangt.

Wir haben es mit einer systematischen Grammatik zu thun. Dieselbe war zunächst bestimmt, eine Lücke in der Behandlung der Syntax aus-

zufüllen, nachdem durch irgend eines der unzähligen Elementarbücher die Formlehre durchgenommen worden; wesshalb auch die besonders erschienenen Uebungsstücke nur für Wort- und Satzfügung bearbeitet sind. Der Verfasser sagt in der Vorrede: „Dass die Syntax der französischen Sprache nicht in ebenso wissenschaftlicher Vollständigkeit gelehrt wird, und dessbalb ihre Bildungsfähigkeit nicht in gleichem Grade erwiesen hat, wie dies seit langen Jahren mit der lateinischen Syntax der Fall ist, liegt keineswegs in einem Mangel oder in einer Armuth der Sprache selbst, als vielmehr in einem mangelhaften Unterricht. In den meisten Schulen wird die französische Sprache nur nach Elementarbüchern gelehrt, in welchen zwischen die Behandlung der Formlehre syntaktische Regeln eingeschoben werden, und die mit einer solchen Masse französischer und deutscher Uebungsbeispiele angefüllt sind, dass die Schuljahre darüber hingehen, ohne dass der Schüler zu einer Erkenntniss der Sprache, zum Denken über die Sprachverhältnisse kommt etc. Etwas aber hat der Verfasser vergessen anzuführen, was auch seiner Grammatik hindernd im Wege steht, nämlich die geringe, der französischen Sprache im Verhältniss zur lateinischen Sprache an unsern höhern Schulen gewährte Zeit; den Grund, wesshalb die französische Syntax in unsern Schulen noch nicht den gewünschten Boden gefunden hat, findet der Verfasser in dem Mangel an geeigneten Lehrbüchern, in welchen dieser für formale Geistesbildung so fruchtbare Theil des Sprachunterrichts mit der entsprechenden Gründlichkeit und Vollständigkeit behandelt ist. — Dieser Grund möchte wohl nicht ganz stichhaltig sein. — Desshalb hatte sich der Verfasser die Aufgabe gestellt, eine Schulgrammatik auszuarbeiten, in der die Syntax in einer für die Schule geeigneten Vollständigkeit und in systematischer Ordnung behandelt ist. Derselben geht übrigens eine ebenso vollständige Bearbeitung sowohl der Wortlehre (Wortbiegung und Wortbildung), als auch der Lautlehre voran, die natürlich nicht bestimmt ist, in der Schule vollständig wieder durchgearbeitet zu werden; sie soll vielmehr nur die Lücken füllen, die der Lehrer, nachdem er ein nicht zu weitschweifiges Elementarbuch bis zu den unregelmässigen Verben durchgearbeitet hat, während des Studiums der Syntax noch vorfindet. Doch kann die Wortlehre auch nach der vorliegenden Grammatik durchgenommen werden, wobei freilich das nicht Elementare, mit kleinerer Schrift Gedruckte, auszuscheiden ist. Es fehlen diesem Theile jedoch bis jetzt die nothwendigen Uebungsstücke; daher der vom Verfasser beabsichtigte Weg wohl der beste. Dem Buche ist eine vollständige Inhaltsübersicht und ein alphabetisches Register zur Erleichterung des Nachschlagens beigefügt.

Beizustimmen ist gewiss der Ansicht des Verfassers, dass die sogenannten praktischen Sprachlehren für den Elementarunterricht, wo der Uebergang vom Leichten zum Schweren, vom Einfachen zum Zusammengesetzten massgebend ist, am Platze seien; dass aber für den Ausbau des sprachlichen Unterrichts bei Vorgerückteren die systematische* Darstellung die naturgemässere und formal bildendere sei. Hierbei ist auch nicht zu übersehen, dass gerade diese Anordnung die Möglichkeit gewährt, irgend eine Lehre oder Regel am rechten Orte leichter zu finden und sich eine vollständige Uebersicht und Erkenntniss des ganzen Sprachbaues immer mehr anzueignen.

Wie schon erwähnt, verdient das Buch wegen seines auf jeder Seite zu erkennenden eingehenden Studiums und Strebens nach Vollständigkeit und Klarheit alle Anerkennung, und wird dasselbe in den Händen vieler vorgerückter Schüler ein werthvolles Mittel zum Nachschlagen und zum Ausbau ihrer Kenntnisse sein; auch viele Lehrer werden zu dem mit dankenswerthem Fleiss zusammengetragenen Buche oft und gern greifen; ob aber der Verfasser sein ihm vorschwebendes Ziel, eine Schulgrammatik zu schaffen, wirklich vollkommen erreicht hat, möchte ich nach meinen Erfahrungen in Zweifel stellen; doch überlasse ich das Urtheil denen, die das Werk durch den

praktischen Unterricht bereits verwerthet und sicherere Erfahrungen darüber gesammelt haben werden.

Besonderes Lob verdient die eingehende Bearbeitung der Lautlehre, die nach den besten Quellen und nach mehrjährigem, wiederholtem Aufenthalt des Verfassers in Paris und in stetem Verkehr mit dortigen Grammatikern ausgearbeitet ist. Bei einer neuen Auflage wird jedoch auch Littré Berücksichtigung finden müssen. Einer derartigen erschöpfenden Ausführlichkeit (40 S.) ist für eine auf Wissenschaftlichkeit Anspruch machende Grammatik nur beizustimmen. Entweder berücksichtige man die Lautlehre gar nicht, oder gebe eine möglichst vollständige, zusammengedrängte Orthoepie. In derselben findet auch die Bindung ihre Berücksichtigung. Ob die gewiss grossen Fleiss verrathende Arbeit (p. 53—61) über das Geschlecht der Substantiva nach ihren Endungen etc. mit vollständiger Aufzählung aller Ausnahmen wirklich praktisch (d. h. für die Schule) und somit dankbar ist, möchte ich auch kaum behaupten. Mir scheint dieselbe nur ein neuer Beweis, dass das Geschlecht der französischen Substantiva in bestimmte, übersichtliche, leicht zu erlernende Regeln zu bringen, aus nahe liegenden Gründen stets ein verfehltes Unternehmen bleiben wird.

Ich empfehle das Buch jedoch angelegentlichst, und vermeide, auf weitere Einzelheiten, besonders in der Syntax, einzugehen. Sollte bald eine neue Auflage nöthig werden, so möge der Herr Verfasser der Lehre vom Konjunktiv und von der Wortstellung seine besondere Aufmerksamkeit zuwenden; erstere ist wohl in der neuen Bearbeitung der Schmitz'schen Grammatik klarer und einsichtiger.

Die Uebungsstücke, die ich aus eigener praktischer Anwendung nicht kenne, um ein Urtheil darüber fällen zu können, scheinen mir durchweg recht praktisch und gut gewählt; dass aber in den dazu gehörigen Bemerkungen die Hauptwörter stets ohne Artikel gegeben sind, und so dem Schüler ein nochmaliges Fragen des Wörterbuchs aufgezwungen wird, kann ich nicht für gerechtfertigt halten. Der Verfasser sagt freilich in der Vorrede: „Die zu jedem Paragraphen der Wortfügung besonders numerirten Anmerkungen sind in ziemlich beschränktem Maasse gehalten, um dem Schüler zugleich zu einem gründlichen und gewandten Gebrauch des Wörterbuches die geeignete Veranlassung zu geben.“ Aber es heisst doch die Arbeit desselben fruchtlos vermehren, wenn ich ihm das Wort gebe und ihn zwinge, dasselbe nochmals im Wörterbuch nachzuschlagen.

Berlin. Dr. Muret.

Chambers' Etymological Dictionary of the English Language. Edited by James Donald. W. & R. Chambers. London and Edinburgh 1867.

Zu den vielen nützlichen Schulbüchern, welche aus der Presse der Herren Chambers hervorgegangen sind, zählt auch das hier angezeigte etymologische Wörterbuch, welches sich durch Handlichkeit und Billigkeit des Preises empfiehlt. Der Herausgeber macht gar keinen Anspruch auf selbstständige Forschung, hat es aber verstanden, die besten neuesten, nebst einigen älteren Quellen zu benutzen und mit Takt zu verwerthen. Namen wie Bopp, Pitt Grimm, Curtius, Diez, Donaldson, Max Müller, Latham, Gareck, Trench und Wedgwood, auf welche alle er sich stützt, bürgen dafür, dass das Buch auf der Höhe der heutigen etymologischen Wissenschaft steht. Als Anhang beigegeben sind dem Buche ein etymologisch erläutertes Verzeichniss, der Prä- und Affixa, Wörter und Redensarten („geflügelte Worte“) aus dem Lateinischen, Griechischen und neueren fremden Sprachen, ein Ver-

zeichniss aller im Englischen vorkommenden Abkürzungen, sowie endlich eine Liste der biblischen Eigennamen mit Angabe der Aussprache.

Neu scheinen mir (da mir Mahn's Bearbeitung des Webster'schen Wörterbuchs nicht vorliegt und ich daher nicht wissen kann, ob vielleicht ihm entlehnt) die folgenden, auf dem letzten Blatte als Nachtrag beigefügten Ableitungen. Ich citire wörtlich:

„Capcize, the following derivation has been suggested from cap, top, head, and seize, because it is properly to move a logshead or other vessel forward by turning it alternately in the heads."

„Cue" (Stichwort), „from the letter Q by which it was marked, either the first letter of Latin quando, when, or qualis, what (word)."

Bei dieser Gelegenheit will ich nicht unerwähnt lassen, dass das höchst verdienstvolle etymologische Wörterbuch der englischen Sprache von Eduard Müller (Cöthen, Schettler), dessen erster Lieferung ich bei einer früheren Gelegenheit im Archiv gedacht, nun schon seit einiger Zeit vollständig vorliegt. Ohne Zweifel hat es sich in allen betheiligten Kreisen, denen Wedgwood zu kostspielig ist, bereits eingebürgert.

Leipzig. Dr. David Asher.

Dr. G. Michaelis, A New System of English Stenography or Shorthand. On the Principles of W. Stolze. With thirty two lithographed plates. London: Trübner & Comp. Paris: Hachette & Comp. Berlin: Fr. Lobeck.

„Zugleich ein Beitrag zur Kenntniss der englischen Lautlehre" oder „Investigations into the Laws of English Orthography and Pronunciation" muss ich hinzufügen, um es begründet erscheinen zu lassen, dass die Leser des Archivs hier die Besprechung eines Buches antreffen, welches seinem Titel und seiner Bestimmung nach an anderer Stelle zu beurtheilen wäre. Aber der ganze Theoretical Part der Arbeit des Dr. Michaelis von Seite 1—45 enthält so interessante Belehrungen über die Natur der englischen Laute, dass es sich auch für Jemand, der seine Absichten nicht auf die Stenographie gerichtet hat, wohl verlohnt, davon Kenntniss zu nehmen.

Einige Punkte, welche ich aus dem Inhalt dieses theoretischen Theils in Folgendem heraushebe, mögen dazu dienen, den Leser auf dasjenige, was er über die Natur der Laute im Allgemeinen und speciell über die englischen Laute in dem Werke des Dr. Michaelis vorfinden wird, hinzuweisen.

Nach einer allgemeinen Einleitung, welche von dem Begriff und dem Werthe der Stenographie handelt, geht der Verfasser S. 5 zur Feststellung der Laute, zuerst der Vocale, über. Bei der Untersuchung der langen und kurzen Vocale ist S. 7, Nro. 20, der Satz „— it is to be observed that the long vowels are not always exactly a reduplication of the short vowels" für die Quantitätsbestimmung ins Auge zu fassen. Weiter ordnet dann Dr. M. die Vocale so, dass er mit *i* beginnt und mit *u* schliesst. Diese Aufeinanderfolge zeigt, dass Dr. M. gerade umgekehrt geordnet hat als z. B. M. Müller, der Band II seiner Vorlesungen über die Wissenschaft der Sprache, S. 112 ff. (ich citire nach der Uebersetzung von Böttger), von den beiden Extremen *u* und *i* das erstere zum Ausgangslaut genommen hat. Der Vocal a bleibt bei beiden Reihenfolgen natürlich in seiner mittleren Stellung. Wenn Dr. Michaelis, obgleich er diese Lectures on the Science of Language berücksichtigt hat, wie man aus Nro. 22 ersieht, sich für eine andere Reihenfolge entscheidet, so glaube ich nicht zu irren, dass er darin dem Vorgange von Ellis gefolgt ist, dessen scharfsinnige und von Allen anerkannte, von Max

Müller ebenfalls gebührend gewürdigte Forschungen von dem Verfasser auf's gründlichste studirt worden sind.

Ueber den schwierigen Laut des *u* in tub und up äussert sich Dr. Michaelis: „The short vowel as in up, which we may call the dark short u, does not belong to the series of pure vowels, but to a middle series of vowels lying between the two branches a, e, i and å [a in fall], o, u (in Latin sense). This middle series contains the German vowels ö, oe (lying between o and e), and ü, ue (lying between u and i), and our fifth English short vowel, lying between å and ö." — Dieser fifth English vowel ist eben das u in tub und up. Vergleichen wir damit M. Müller in der oben citirten Vorlesung S. 115, so finden wir jenen Vocal „neutralen Vocal, bisweilen auch Urvocal" genannt. Willis, der von Dr. Michaelis ebenfalls benutzt ist (R. Willis, On the Vowel sounds and on Reed Organ Pipes, in den Transactions of the Cambridge Philos. Society), erklärt jenes u für den natürlichen Vocal der Stimmröhre, Ellis denselben für die Stimme in ihrer am wenigsten modificirten Form. Es ist der Mühe werth, zur Vervollständigung der Angaben des Dr. M. die citirte Stelle bei M. Müller bis zu Ende zu vergleichen, um über diesen von den Deutschen beim Sprechen oft so arg verunstalteten englischen Laut zur Klarheit zu gelangen. Dr. M. erwähnt ihn noch einmal Nro. 25 in Fällen, wo er in tonlosen Silben (im obscure sound) erscheint.

Wie über dieses *u*, giebt der Verfasser auch über den Laut des *y* in Wörtern wie army und happy nach Ellis Aufklärung. Nachdem er sodann noch einmal auf die Reihenfolge, in welcher nach den Untersuchungen von Ellis und Helmholtz die Vocale aufzustellen sind, zurückgekommen ist und die Anordnung Pitman's für weniger geeignet für seine Zwecke erklärt hat, giebt er auf Seite 9 in Zeichnungen, welche von Brücke entlehnt sind, die Mundstellungen für a, i, u und ü. nebst einer physiologischen Erklärung des Prozesses, vermittelst dessen die Vocallaute gebildet werden. Er bespricht hierauf die vier Diphthongen i (in pine), oi, ou und u (in tube), und beginnt auf Seite 11 die Lehre von den Consonanten nach den beiden Hauptklassen, den liquids und rigids. In diesem Abschnitt hebe ich besonders die Besprechung des *r* in Nro. 37 und des *l* in Nro. 38 hervor, von denen das erstere namentlich öfter streitige Ansichten hervorgerufen hat. Ich erinnere z. B. daran, dass Schmitz dieses Lautes wegen gegen Mätzner zu Felde gezogen ist. Dass die Feststellung dieses vibratory sound ihre Schwierigkeiten hat, leuchtet ein, wenn man sieht, dass M. Müller Seite 129 im zweiten Bande seiner Vorlesungen erklärt: „Ich bin nicht im Stande, alle die verschiedenen r auszusprechen, und werde daher ihre Beschreibung einer der höchsten Autoritäten auf diesem Gebiete, dem Herrn Ellis, entlehnen." Dieselbe Quelle hat der Verfasser des hier besprochenen Buches zu Rathe gezogen.

Seite 13 zieht die Synopsis of the Consonants unsere Aufmerksamkeit auf sich und fordert wieder zu einer Vergleichung mit dem physiologischen Alphabet bei M. Müller, Band II, S. 144, heraus. Nach dieser Synopsis werden dann hintereinander die labials w, b, p, — die dentilabials v und f, — die dentals th (flat), th (sharp), c (in cell), s und z, d, t; — die palatals und die gutturals besprochen. Nro. 50 enthält eine Zusammenstellung der rigids in zwei Zeilen, von welchen die obere die buzzes and sonants (voiced or flat letters), die darunterstehende die hisses and mutes (unvoiced or sharp letters) vorführt.

In den Observations on the choice of the characters bespricht der Verfasser eingehend den interessanten Punkt, inwieweit die gewählten Lautzeichen (mit Anwendung auf Phonographie und Stenographie) eine gewisse Beziehung zu einander hinsichtlich der Gestalt haben müssen. Dass die Stenographie auf der Stufe der Ausbildung, welche das Buch des Dr. Michaelis vertritt,

Schattirung und Verwandtschaft der Laute in sorgfältiger Proportion der correspondirenden Zeichen berücksichtigt, diese Lautzeichen also nicht willkürlich und nach rein äusserlichen Gesichtspunkten wählt, hat diese Kunst nicht nur klarer und leichter gemacht, sondern derselben auch den Rang eines wissenschaftlichen Studiengegenstandes verschafft, und hat zugleich den Weg angegeben, den alle künftige Entwickelung des Schreibens, d. i. der Orthographie, einschlagen muss. Diese den Worten des Verfassers entlehnte Betrachtung erinnert uns an die Bestrebungen von Ellis und Pitman, welche die Vereinfachung der englischen Orthographie zum Zweck haben, sowie an anderweitige Arbeiten des Dr. Michaelis, in welchen er auf Aenderung der gegenwärtig herrschenden Orthographie auch für das Deutsche dringt, und in Betreff einer solchen Aenderung mit Beifall aufgenommene Vorschläge gemacht hat.

Die erste Abtheilung des Buches schliesst in Nro. 55 und 56 mit Reflexionen über die Reihenfolge der Buchstaben im Alphabet, bei welcher Gelegenheit er auf das Standard Alphabet von Lepsius und auf seine eigene Schrift „Ueber die Anordnung des Alphabets. Berlin bei Dümmler. 1858." Bezug nimmt.

Nro. 57 enthält dann ein Verzeichniss der wichtigsten Werke, welche dem Gebiet der Lautlehre von verschiedenen Gesichtspunkten aus sowohl in Betreff des Lautwerthes als auch des Lautzeichens angehören.

In den folgenden Abschnitten begiebt sich der Verfasser mehr auf das Terrain der Stenographie. Gleichwohl bietet auch diese Partie noch Manches, was für den Leser, dem es weniger um Stenographie als um Lautunterscheidung und allgemein Sprachliches zu thun ist, wissenswerth erscheint. Dahin rechne ich beispielsweise Seite 32 die Lehre von dem euphonischen Präfix, ferner auf derselben Seite Nro. 106 die Einwirkung eines Präfixes auf Erweichung des folgenden s; Nro. 124 über die sogenannten arabischen Ziffern; Nro. 142 die Principien, nach welchen die englische Orthographie umzugestalten ist, u. dgl. m.

Der „Practical Part-Plates-Reading and Writing Exercises" entziehen sich ihrer Bestimmung nach einer Besprechung an dieser Stelle, da sie die Stenographie selber zum Inhalt haben.

Die bisher aus dem Buche mitgetheilten oder angedeuteten Sachen werden genügen, um dem Leser zu zeigen, in welcher genauen Weise die englische Lautlehre behandelt ist. Wir finden darin die Resultate mühsamer Forschungen niedergelegt, die auch für weitere Kreise ein um so lebhafteres Interesse beanspruchen dürfen, da die neuere Sprachforschung des Englischen sich nicht mehr mit der historisch festzustellenden Veränderung des Lautzeichens, des Buchstaben, begnügt, sondern mit Hülfe oft sehr schwieriger und mühsamer physiologischer Untersuchungen den Lautinhalt, den Lautwerth, den Ton des Lautes in seinem Entstehungsprozess aufspürt, und demnach jedem Laute seinen Platz anweist. Dr. Michaelis hat nicht nur selber lange Jahre dem Studium der Lauterforschung gewidmet, sondern auch die bedeutendsten und anerkanntesten Werke, darunter die von Kempelen, Brücke und Helmholtz, zu seinem Zwecke benutzt. Namentlich hat er aber das, was Ellis und Pitman im Laufe der Jahre veröffentlicht haben, mit steter Aufmerksamkeit verfolgt, so dass man sicher sein kann, in dem besprochenen einleitenden Theile seines New System of English Stenography die Ermittelungen eines competenten Kenners der Lautlehre vorzufinden.

Berlin. Alb. Benecke.

ΤΡΑΓΟΥΔΙΑ ΡΩΜΑΙΚΑ. Neugriechische Volksgesänge. Zweiter Theil. Urtext und Uebersetzung von Joh. Matthias Firmenich-Richartz, Professor u. s. w. Berlin 1867. Wilhelm Hertz.

Dieser zweite Theil „Neugriechischer Volksgesänge", um einige Decennien fast jünger als sein Bruder, bildet insofern ein Gegenstück zu den von mir veröffentlichten „Denkmälern des Aristoteles Valaoritis", als er seinem Titel „Volksgesänge" gemäss nicht die Gesänge eines einzelnen namhaften Dichters, sondern anonyme Lieder des ganzen Volkes enthält. Mit Recht ist er gewidmet: „Dem Heros deutscher Wissenschaft, August Böckh"; denn es liegt etwas Heroisches nicht nur in der meisterhaften Bearbeitung, sondern auch in der selbstverläugnenden Herausgabe vorliegender Neograeca. Der Herr Verfasser verdankt diese neuen Lieder (dem Vorworte nach) theils Fauriel's „Chants populaires de la Grèce moderne" (Paris 1824, 2 vol.), theils anderen Quellen, theils eigener Sammlung, theils griechischen Freunden. Die beigefügten historischen Erläuterungen erklärt er selbst für unsicher, weil faute de mieux aus griechischen oder griechenfreundlichen Quellen geschöpft. Dem Versmasse des Urtextes folgend, athmet die deutsche Uebersetzung die einfache Anmuth des Originals und trägt das Gepräge charakteristischer Treue; daher wäre ihr der gewünschte „Anklang auch in weiteren Kreisen" wohl zu gönnen.

Den Liedern angereiht sind 100 aus Epirus stammende Sprichwörter, „um von diesen reichen Erzeugnissen der griechischen Volksweisheit auch eine Probe zu geben —" mit Hinweis auf eine derartige Sammlung des P. Arabantinos in Jannina. Zur Erläuterung der „nichthistorischen Lieder" hat dem Herrn Verfasser seines kretensischen Freundes E. Bybilakis Schrift: „Neugriechisches Leben, verglichen mit dem altgriechischen, zur Erläuterung beider, Berlin 1840", gedient.

Schliesslich verheisst uns der Herr Verfasser einen „dritten Theil, enthaltend neugriechische Volksgesänge, Volkserzählungen, Märchen, Fabeln und Sprichwörter im Urtext nebst Uebersetzung." Wir gratuliren dem Herrn Verfasser „zu dem reichen für diesen dritten Theil ihm bereits vorliegenden Stoffe".

Der Inhalt des vorliegenden zweiten Theils der „Volksgesänge" ist gegliedert nach 1. Klephtenliedern (Liedern, welche, meist historischen Inhalts, die heimlichen (κλέπτης) Vorkämpfer griechischer Freiheit besingen), 2. Nichthistorischen Liedern, 3. Kleinen Liedern, 4. Neugriechischen Sprichwörtern.

Hervorzuheben erlauben wir uns von den Klephtenliedern S. 17: Lied von Christos Millionis, S. 77—87: Lieder aus den Kämpfen Suli's, S. 89 ff.: Lied der Pargioten (anklingend fast an Johanne's „Lebt wohl ihr Felder u. s. w."), S. 91: den feurigen „Schlachtgesang". Allgemeineren Inhalts und auch vielleicht Interesses sind die „Nichthistorischen Lieder", wie z. B. „Das Lied von der Entführung" S. 111—115, „Lied vom Mädchen in der Unterwelt" S. 117, „Lied vom Hirten und vom Charos" S. 135, die rührende Hirtenklage als „Lied von den Räubern" S. 137, die anmuthig-naiven kleinen Liebeslieder S. 143 und 147, Hochzeitslied S. 155. Unter den meist erotischen „Kleinen Liedern" ist kein einziges, dessen lyrischer Hauch uns nicht lieblich anwehte — wie z. B. S. 182:

> Ein Mägdlein ist's, das liebe ich,
> Ein Gott ist's, den ich lobe;
> Mit Andern spiel' und lache ich,
> Auf dass ich sie erprobe.

Unnachahmlich ist das Wortspiel zwischen δοξάζω und δοκιμάζω, und ganz originell S. 182:

Ich wollt', es frör' das Meer zu Glas,
Dass die Citron' rollt' d'rüber,
'ne gold'ne Quitte schickt' ich dann
Dem Liebchen mein hinüber.

Als originelle Sprichwörter mögen folgende derselben hier einen Platz finden:

2. *Κάμε καλό, καὶ ῥίξ' το 'ς τὸ γιαλό.* Thue Gutes und wirf es auf den Strand (d. h. thue das Gute um des Guten willen).

29. *Ἄσπρα 'ς τὸ πουγκί,* Geld in der Tasche —
Ψάρια 'ς τὸ βουνί. Fische auf dem Berge! (D. h. durch Geld kann man Fische auf dem Berge schwimmen machen.)

37. *Δὲν γνωρίζ' ὁ σκύλος τώρα, ποιὸς εἶν' ὁ ἀφέντης του.* Nicht erkennt der Hund jetzt, wer sein Herr ist — sagt man, wenn Alles d'runter und d'rüber geht.

38. *Δὲν εἶναι σανίδι χωρὶς ῥόζο.* Es ist kein Brett ohne Astknorren.

46. *Ἕνας κοῦκκος δὲν φέρνει τὴν ἄνοιξι.* Ein Kuckuk bringt nicht den Frühling.

53. *Ἡ γλῶσσα κόκκαλα δὲν ἔχει καὶ κόκκαλα τσακίζει.* Die Zunge hat keine Knochen und bricht Knochen entzwei. Altgriechisch: *Γλῶσσα, ποῦ πορεύῃ; Πόλιν ἀνορθώσουσα, καὶ πόλιν καταστρέφουσα.*

56. *Ἡ κόττα, πίνοντας νερό, κυττάζει καὶ τὸν οὐρανό.* Die Henne, Wasser trinkend, blickt auch zum Himmel auf (d. h. du sollst dem Schöpfer für die kleinste Gabe dankbar sein).

Berlin. L. v. Schultzendorff.

Bibliographischer Anzeiger.

Allgemeines.

Language and the study of language; a course of lectures on the principles of linguistic science by W. D. Whitney. (New-York, Scribner.) 2 D. 50 c.

Wilh. von Humboldt's Course of linguistical studies; by G. J. Adler. (New-York.) 5 s.

C. v. Reinhardstöttner, Ueber das Studium der modernen Sprachen an den bayerischen Gelehrtenschulen. (Landshut, Thomann.) 3 Sgr.

Grammatisches.

K. Weinhold, Grammatik der deutschen Mundarten. (Berlin, Dümmler.) 2⅔ Thlr.

F. A. Pott, Die Sprachverschiedenheit in Europa an den Zahlwörtern nachgewiesen. (Halle, Waisenhaus.) 20 Sgr.

Fd. Atzler, Die germanischen Elemente in der französischen Sprache. (Cöthen, Schettler.) 1 Thlr.

Studies in English; or glimpses of the inner life of our language by M. Schele de Vere. (Virginia.)

Prefixes, postfixes, and principal latin and greek roots of the English language. (Madras.) 1 s. 6 d.

K. Ammer, Theoretisch-praktische Grammatik der italienischen Sprache. (Landshut, Thomann.) 16 Sgr.

Lexicographie.

Jac. und Wilh. Grimm, Deutsches Wörterbuch, fortgesetzt von Hildebrand und Weigand. 5. Bd., 6. Lfrg. (Leipzig, Hirzel.) 20 Sgr.

F. C. A. Fick, Wörterbuch der indogermanischen Grundsprache in ihrem Bestande vor der Völkertrennung. (Göttingen, Vandenhöck & Ruprecht). 1⅔ Thlr.

Mittelhochdeutsches Wörterbuch von W. Müller und F. Zarncke. (Leipzig, Hirzel.) 10. Lfrg. 1 Thlr.

Ph. Dietz, Wörterbuch zu Dr. M. Luther's deutschen Schriften. I. Lfrg. (Leipzig, Vogel.) 1 Thlr.

Literatur.

Ph. Wackernagel, Das deutsche Kirchenlied. 19. und 20. Lfrg. (Leipzig, Teubner.) à Lfrg. 20 Sgr.
O. F. Gruppe, Leben und Werke deutscher Dichter. Geschichte der deutschen Poesie in den drei letzten Jahrhunderten. 3 Bde. (München, Bruckmann.) 3 Thlr. 9 Sgr.
G. Brugier, Geschichte der deutschen Nationalliteratur. (Freiburg i. Br., Herder.) 1 Thlr. 6 Sgr.
J. F. Th. Gravemann, Ueber die Gründe, mit denen Lessing in seinem Laokoon zu beweisen sucht, dass bei den Griechen das Princip der Kunst die Schönheit gewesen. (Münster, Coppenrath.) 7½ Sgr.
A. Kuhn, Schiller's geistiger Entwicklungsgang. (Berlin, Schweigger.) 2 Thlr.
F. Th. Bratanek, Briefwechsel zwischen Goethe und Kaspar Graf von Sternberg. (Wien, Braumüller.) 2 Thlr. 20 Sgr.
K. Ch. Planck, Jean Paul's Dichtungen im Lichte unserer nationalen Entwickelung. (Berlin, Reimer.) 25 Sgr.
P. Meyer, Recherches sur l'Epopée française. (Paris, A. Franck.) 1 Thlr.
L. Duyckinck, Cyclopaedia of American literature. 2 Vols. (New-York.) 50 s.
Nath. Holmes, The authorship of Shakespeare. (New-York.) 10 s 6 d.
Shakespeare's delineations of insanity by A. O. Kellogg (New-York.) 7 s. 6 d.
Life and Times of John Milton by W. C. Martyn. (New-York.) 6 s.
Estudios biograficos y criticos sobre algunos poetas Sud-Americanos anteriores al siglo XIX por J. M. Gutierrez. (Buenos Aires.) 15 s.
Cuba poetica. Coleccion escogida de las composiciones en verso de los poetas Cubanos desde Zequeira hasta nuestros dias. (Habana.) 42 s.
Curso de litteratura Portugueza e Brazileira professado por Francisco Sotero dos Reis. (Maranhao.) 16 s.
Dante's Göttliche Comödie, von Hoffinger. (Wien, Braumüller.) 3 Thlr. 10 Sgr.
E. Böhmer, Ueber Dante's Schrift de vulgari eloquentia. Nebst einer Untersuchung des Baues der Dante'schen Canzonen. (Halle, Waisenhaus.) 6 Sgr.

Hilfsbücher.

A. Lüben, Auswahl charakteristischer Dichtungen und Prosastücke zur Einführung in die deutsche Literatur. 3. Thl. (Leipzig, Brandstetter.) 14 Sgr.
A. Fritzmann, Uebungsbuch zum Uebersetzen aus dem Deutschen in's Französische. (Mainz, Kupferberg.) 12 Sgr.
— — Uebungsbuch zum Uebersetzen aus dem Deutschen in's Englische. (Mainz, Kupferberg.) 10 Sgr.
J. Connor, Französisch-deutsch-englisches Conversationsbüchlein. (Heidelberg, Winter.) 28 Sgr.

Beiträge zur französischen Lexicographie.

In den folgenden neuen Beiträgen sind die im Archiv XXI, B. 39, aufgestellten Gesichtspunkte maassgebend geblieben, doch sind auch einige wenige Wörter aufgenommen worden, die zwar nicht als neuere Entwicklungen des französischen Wortschatzes anzusehen sind, aber doch nicht ohne Interesse sein dürften, da sie in den Wörterbüchern fehlen. Eine gewisse Anzahl von Wörtern, die schon im Archiv oder dem dort erwähnten Programm aufgeführt worden, sind hier wieder aufgenommen, wenn sich neue Belegstellen dafür gefunden haben, da es als ein Zeichen der Einbürgerung eines Wortes oder einer neuen Bedeutung desselben angesehen werden kann, wenn dasselbe von mehreren Schriftstellern gebraucht wird.

Auf eine Kritik des Werthes der gegebenen Wörter habe ich mich nicht eingelassen. Ob ein Wort wirklich an seinem Platze ist, kann oft nur nach dem ganzen Ton der Stelle oder des Buches beurtheilt werden, und dazu genügen nicht aus dem Zusammenhang gerissene Sätze, wie sie hier nur gegeben werden können. Ferner genügt es nicht, dass ein Wort sprachrichtig gebildet sei, damit es Beifall finde, es muss auch noch dem Sprachgefühl des betreffenden Volkes zusagen, und dieses Sprachgefühl ist ja oft mächtig genug, auch unrichtig gebildeten Wörtern das Bürgerrecht zu geben, wie wir das ja auch im Deutschen, z. B. an Leichnam sehen. Darüber aber, ob etwas dem französischen Sprachgefühl entspricht, glaube ich als Deutscher das Urtheil den Franzosen überlassen zu müssen.

Ueber die gebrauchten Abkürzungen u. s. w. vergleiche man Archiv a. a. O. die Note zu S. 426 und auch zu S. 427.

Ablation. Toutes ces causes variées d'ablation et d'accroissement se compensent, et la hauteur du sommet (du Mont-Blanc) reste la même. Ch. Martins. R. 15/3, 65, p. 409. — L. giebt dies Wort nur als chirurgischen und grammaticalischen Ausdruck; B. zufolge brauchen es neuere Schriftsteller wieder in dem allgemeinen Sinn, den es früher hatte, doch giebt er kein Beispiel dafür.

Accrêté. Un feutre, rebroussé par un bord et accrêté de plumes rouges et blanches. — Un vieux feutre accrêté d'une plume de coq. Th. Gautier, Le Capitaine Fracasse, V und XI. Neubildung.

Acosmisme. Le vrai spinozisme est l'acosmisme (cursiv gedruckt), la négation de la réalité du monde, de la nature. E. Caro. R. 15/10, 65, p. 871.

Admonestation ist schon in dem erwähnten Programm aufgeführt, ein neues Beispiel findet sich bei Th. Gautier, a. a. O. I. Schon im L.

Affouillement, *affouiller*, aufwühlen. M. giebt keins dieser Wörter, L. nur affouillement = Verwüstungen, die das Wasser in Hohlwegen, an Brücken und Böschungen hervorgebracht; B. hat das Substantivum und Verbum = den Grund des Wassers nach Gegenständen, die darin stecken geblieben, durchsuchen. — Un glacier ne pénètre pas dans un terrain meuble à la manière d'un soc de charrue qui entame le sol et l'affouille. — Quelques-uns pensent que les glaciers ont creusé les lacs ou du moins leurs bassins, comblés préalablement par l'apport des eaux diluviennes: ils soutiennent la théorie de l'affouillement glaciaire. Ch. Martins. R. 1/3, 64, p. 87, und 1/2, 67, p. 607.

Affût, jedes grössere bewegliche Gestell, z. B. der Bohrmaschine im Mont-Cenis, Hudry-Menos, R. 15/2, 65 mehrmals; — d'un télescope, L. mit der Bemerkung „par entension"; — d'une scie, M.

Agrémenter. Un corsage de taffetas gris, agrémenté de velours noir et de jais. — Un justaucorps jaune agrémenté de vert. Th. Gautier, a. a. O. II und öfter. Neubildung zu agrément, Besatz an Kleidungsstücken.

Alizéen. Contrées alizéennes, Gegenden, wo die Passatwinde herrschen. Jamin. R. 15/2, 67, p. 924. Neubildung.

Aménagement, *aménager*, Einrichtung, einrichten. Une pièce qui, à en juger par l'aménagement, cumule les fonctions de salon, de cuisine, de salle à manger et d'office. — Un vieux tapis a été apporté, des rideaux tendus devant les fenêtres etc. Monsieur Baptiste remercie à

chaque nouvel aménagement. Souvestre, Souvenirs etc. III und XXV. — Cette réglementation semblait devoir procurer un meilleur aménagement des forces productives. Lavollée. R. 15/10, 67, p. 986. — Ils sont meublés et aménagés avec un luxe etc. Derselbe. R. 15/5, 67, p. 372. — Il n'est pas pris de mesures suffisantes pour que chaque bâtiment ne contienne que le nombre des voyageurs qui pourraient y être aménagés convenablement. d'Avril. R. 15/9, 67, p. 471. B., L., M. geben dies Wort nicht in dieser Bedeutung, am nächsten kommt noch aménagé (nur das Part.) = disposé avec ordre im B.

Américanisme. de Lageneais. R. 1/6, 67, p. 774. Neubildung.

Apport. Ein neues Beispiel zu dem schon im Archiv XXI, B. 39, angeführten Sinn sieh oben unter *Affouillement.* Ferner: L'apport incessant des alluvions fluviales. Reclus. R. 15/8, 67, p. 967.

Archi. C'est qu'elle (la route d'Aigle) nous est archi et superconnue. Töpfer. Voyages en Zigzag II, 1e journée. Vgl. ein Beispiel aus G. Sand in dem früher erwähnten Programm.

Arein. Winterlawine im Hochgebirge. Rambert. R. 15/11, 67, p. 379. Savoyischer Provincialismus.

Attirance. Accroché par un seul bras ... La Râpée ... éprouvait la vertigineuse horreur de la chute mêlé d'attirance qu'inspire la suspension au-dessus d'un gouffre. Th. Gautier a. a. O. XVII. Neubildung.

Attisée. Il reparut portant une brassée de copeaux blancs et de branches menues . . . Il s'installa sur ses deux genoux, prépara son attisée et y mit le feu. O. Feuillet. M. de Camors. R. 1/5, 67, p. 44. — B., L. und M. geben nur: Schürholz in Brauereien.

Autoritaire. Vgl. Archiv a. a. O. Chaque année des milliers d'homme s'arrachent à notre société autoritaire et formaliste. — Reclus. R. 15/3, 67, p. 336. — M. de Bismark a rompu avec les mystiques de l'école évangélique et autoritaire. Forcade. R. 1/6, 67, p. 763.

Balle. Faire balle (nicht im B., L., M.) wird von einer Schrotladung gesagt, die gut zusammenhält und deshalb fast wie eine Kugel wirkt. Figürlich: La cendrée faisait balle et portait juste, von Thackeray's Angriffen auf den snobbism gesagt. Forgues. R. 15/6, 64, p. 925.

Bas. Au bas prix, gering angeschlagen. Le train de cette maison représentait au bas prix 100,000 fr. par mois. E. About. R. 15/10,

66, p. 777. — Aehnlich erinnere ich mich gelesen zu haben: C'est un coquin au bas mot, er ist gelinde gesagt ein Schurke.

Basquaise, fem. zu Basque. Reclus. R. 15/3, 67, p. 331. Neubildung.

Baugé, Neubildung zu bauge. Un vieil hermite baugé dans l'enceinte des grands milizes. E. About. R. 15/2, 67, p. 798.

Bavure, das Speien der (Seiden-) Raupen. Reybaud. R. 15/8, 67, p. 933. B., L. und M. nur = Formnaht.

Bayou. Les bayous de la Louisiane. de Mars. R. 15/8, 65, p. 780. Köhler, Wörterbuch der Americanismen, sagt: „Bayou (fr. boyau), Ablauf aus Seen; Kanal.“ (Louisiana.) Da dies Wort nicht cursiv gedruckt ist, muss es wol ein wenigstens den Seeleuten bekannter Ausdruck sein.

Bengali. Nicht nur die Sprache, wie B., L. und M. sagen, sondern auch die Einwohner werden so genannt. Blerzy. R. 1/5, 66, mehrmals.

Biniou (nicht cursiv), bretonischer Provincialismus für vielle. G. Sand. R. 15/9 ss., 67, wiederholt.

Blindage, Panzer der Panzerschiffe. Keranstret. R. 1/12, 67, häufig. Diese Bedeutung, der man jetzt so oft begegnet, findet sich noch nicht im L. Ebenso *blinder*, panzern; z. R. Reclus. R. 15/12, 67, p. 942.

Borussianiste, Altpreusse, Stockpreusse. de Laveleye. R. 1/11, 67, p. 37 und 45. Neubildung.

Brahmanie, Frau aus der Brahmanenkaste. Em. Burnouf. R. 1/6, 65, p. 630.

Brûlis. Le brûlis de la bibliothèque d'Alexandrie. Souvestre, Souvenirs etc. XXI. Nicht im B. und M.; L. giebt es nur als forst- und landwirthschaftlichen Ausdruck.

Bubelette. Un nez cardinalisé tout fleuri de bubelettes s'épanouissant en bube entre deux petits yeux vairons. — Se fleurir le nez de bourgeons de bubelettes. Th. Gautier, a. a. O. II und XI. Neubildung.

Carapatas, Leute, die an der Seine leben und zu allen möglichen Dienstleistungen an, auf und in dem Wasser bereit sind. Ein officieller Ausdruck der Polizei. Daher auch das Verbum *carapater*. du Camp.

R. 1/11, 67, p. 184. Das Wort soll vom türkischen kara, schwarz, und batte, Ente, kommen.

Caravanier, adj., la route caravanière. Lejean. R. 1/6, 67, p. 683 und 699. B., L. und M. geben nur das Substantif caravanier, Kameelführer einer Karavane.

Cardinalesque. La pourpre cardinalesque de son nez. Th. Gautier, a. a. O. XII. Neubildung.

Cassure. Plusieurs (der Berge im Abendlicht) semblent une jupe de moire avec ses cassures. Taine. R. 1/1, 65, p. 163. — Les jupes toutes neuves (de taffetas) se lustraient aux cassures de frissons subits. — Une riche nappe où la cassure des plis dessinait des carrés symétriques. Th. Gautier, a. a. O. V und XV. Falten eines starken Stoffes, an denen das Licht reflectirt wird.

Cavalerie, der Pferdebestand der Droschken- und Omnibusgesellschaft in Paris. du Camp. R. 15/5, 67, mehrmals, zuerst cursiv.

Cens, nicht nur lehensrechtlicher Ausdruck, sondern auch noch modern Pachtzins eines Grundstückes; vielleicht ein savoyischer Provincialismus. Hudry-Menos. R. 1/6, 64, p. 608.

Chamarrage, Neubildung neben chamarrure. Reybaud. R. 15/6, 67, p. 934.

Chaplis. Le sourd chaplis de vaisselle qui se faisait dans la pièce voisine. Th. Gautier, a. a. O. III. Nicht im L. und M.; B. = veraltet für tumulte d'un tournoi.

Charogneux. Ebend. VI. Von L. als veraltet angeführt.

Chemise, isolirender Ueberzug der Telegraphendrähte. du Camp. R. 15/3, 67, p. 482 und 495.

Chevauchée, Spazierritt. R. 15/10, 64, p. 1024. In diesem Sinn nur von L. angeführt, doch ohne Beispiel.

Chiennerie. C'était un concert où toute la chiennerie de la contrée faisait sa part. Th. Gautier, a. a. O. VI. Nicht im B. und M.; L.: se dit des choses dégoûtantes et qui révoltent la pudeur.

Chignon. Sous les plis du rocquet un chignon de pain montrait son nez, der Anschnitt, „Kanten“ eines Brotes. Ebend. XI.

Chipoterie, Neubildung zu chipoter. Cherbuliez, Prosper Randoce. R. 1/8, 67, p. 546.

Cisleithan, ein Mal *cisleithanien*, diesseits der Leitha gelegen. Buloz. R. 15/10, 67, mehrmals. Neubildung.

Citoyenne, eine Bürgerliche im Gegensatz zu einer Adeligen. Voltaire, Zadig I. Nicht im B., L., M.

Clochcteur, menschliche Figur, die bei kunstvollen Uhren die Stunde schlägt. Th. Gautier, a. a. O. XI, zweimal. — B. und L. nur = Glöckner, der früher einem Leichenzug voraufging.

Cocodès, ein neues Wort für Stutzer. Ordinaire. R. 1/5, 67, p. 220.

Collier = cheval de roulage, d'omnibus. du Camp. R. 1/1 und 15/5, 67.

Coltineur, Sackträger bei Schiffen, die halb auf dem Kopf, halb auf dem Nacken tragen. du Camp. 1/11, 67, p. 183.

Compagnonne, verächtlich gebraucht, wie wir etwa Kumpanin sagen würden. Th. Gautier, a. a. O. V.

Confinaire, Bewohner der „confins militaires". Buloz. R. 15/10, 67, p. 968. Neubildung.

Conjonctif. Fil conjonctif, Leitungsdraht bei Telegraphen. du Camp. R. 15/3, 67, p. 479 und 495.

Connaître. Dies Verbum, namentlich die Zeiten der Vergangenheit desselben, hat bekanntlich auch den Sinn von *kennen lernen*, der sich jedoch nicht im B., L. und M. findet. Quand je connus Thackerey chez . . ., il me fut présenté sous ce pseudonyme. Forgues. R. 15/6, 64, p. 921.

Constellé, schon im Archiv a. a. O. aufgeführt. Un nez constellé de verrues. Des bracelets d'or constellés de diamants. Th. Gautier, a. a. O. VIII und XI. Ein anderes Beispiel siehe unter moustachu.

Controversiste, auch adj. Une polémique controversiste. Étienne. R. 1/4, 66, p. 753.

Coulée, Wasserlauf. Un réseau de coulées et de marais coupe la plaine. — Les marécages, les anciennes coulées d'inondation, les savanes noyées sont un grand obstacle à la culture. Reclus. R. 15/2, 64, p. 971 und 973. Coulée d'eau stagnante. Derselbe. R. 15/12, 67, p. 938 s.

Crêpelure. Deux longues mêches se détachaient capricieusement des crêpelures. — Les crespelures de ses cheveux. Th. Gautier, a. a. O. II und V. Neubildung.

Déambulatoire. Une troupe déambulatoire de comédiens. Ebend. VII. B. und M. = incertain (Charron). L. giebt es auch als medicinischen Ausdruck.

Défilochage, Zerstossen der Lumpen, um wieder Tuch daraus zu machen. Reybaud. R. 15/8, 67, p. 934. B., L. und M. geben défilage als Ausdruck bei der Papierfabrication.

Défraîchir. Une robe défraîchie et fripée. Th. Gautier, a. a. O. XVI. Un habit de chasse fort défraîchi. Perret. R. 15/1, 67, p. 330. — Ein anderes Beispiel von Albane s. in dem erwähnten Programm.

Démasclage, das Abheben des Korkes von der Korkeiche. Clavé. R. 1/8, 67, p. 693. Auch im L.

Démodé; vgl. Progr. Science démodée. E. About. R. 15/12, 67, p. 814. Nicht im B. und M., wol aber im L.

Dérobade. A la dérobade = à la dérobée. Th. Gautier, a. a. O. X. Neubildung.

Dérouleur = „qui roule les tonneaux" beim Be- und Entfrachten der Schiffe. du Camp. R. 1/11, 67, p. 183. Nicht im B., L. und M.

Désaimanter. Un électro-aimant qui, 120 fois par seconde, s'aimante et se désaimante. Laugel. R. 1/5, 67, p. 79. Nicht im B. und M., wol aber im L.

Désentrailler. Où est-tu, que je te larde, que je te crible, ... que je te désentraille etc. Th. Gautier, a. a. O. V. Neubildung.

Déverser. Les eaux déversées sur le sol par le système artériel des nuages. Reclus. R. 15/8, 67, p. 265. Vgl. Archiv, B. 39.

Disqualifier. C'était forfaire à l'honneur et se disqualifier. O. Feuillet M. de Camors. R. 15/5, 67, p. 272. Neubildung.

Distancé, überholt, eigentlich vom Wettrennen; auch figürlich. Audigaune. R. 15/6, 64, p. 895. Ebenso im L., noch nicht im B. und M.

Dressage, Geräthe zum Dressiren von Thieren. Régl. de l'Exp. univ. de 1867. In diesem Sinn nicht im B. und M., wol aber im L.

Échapper des mailles, Maschen (beim Stricken) fallen lassen. G. Sand. R. 1/8, 64, p. 552.

Édicule. L'entrée des tombeaux de l'ancien empire offre la figure d'édicules qui ne sont sans doute que des réductions de façades de temples. — Tandis que la collection égyptienne de Berlin a été formée en portant la scie et la hache dans de précieux documents . . . l'inappréciable musée du Caire n'a pas amené la démolition d'un seul édicule. Renan. R. 1/4, 65, p. 675 und 687. — Le tombeau de Mahomet est dans un édicule qui se trouve au centre d'une grande mosquée. d'Avril. R. 15/9, 67, p. 462. Latinisirende Neubildung.

Égorgiller. Cette nuit même, si vous n'aviez pas veille sous les armes, ils vous auraient gentiment égorgillé dans votre chambrette. Th. Gautier, a. a. O. XI. Neubildung.

Égyptologique und *égyptologue.* Maury. R. 1/9, 67, mehrmals. Neubildung. Vgl. das schon im Programm aufgeführte *Égyptologie.*

Élémosinaire (sic!). Écuelle élémosinaire, Schale zum Empfangen der Almosen. Th. Gautier, a. a. O. XV. Neubildung.

Embourgeoiser. Le siècle embourgeoisé s'énerve. Ebend. XII. Neubildung.

Emperruqué. Ces Saint-Jean de cire emperruqués de soie. Ebend. II. Nicht im B. und M., wol aber im L., doch ohne Beispiel.

Endémicité, das Endemischsein. d'Avril. R. 15/9, 67, p. 477. Neubildung.

Endurance, Ausdauer. de Lasteyrie. R. 1/11, 67, p. 224. Nach L. ein Provincialismus der Normandie, der aber so gut französisch ist, dass er in die literarische Sprache aufgenommen zu werden verdiente.

Enfumage, das Räuchern von Fleischwaaren. Payen. R. 15/12, 67, mehrmals. Neubildung.

Enguirlander. Vgl. Archiv, a. a. O. Ce lauréat à vie n'a cependant rien découvert, rien inventé; rien, pas même l'art d'enguirlander l'académie. Meunier, citirt R. 1/6, 67, p. 747. — L'art d'enguirlander les mandarins n'entrera pour rien dans ses succès (de Meunier). Saveney, ebend.

Ensoleillé. Il ne pouvait manquer de récolter sur les pentes du Sorata des moissons d'idées et d'images tropicales et d'en rapporter une palette ensoleillée, dont il répandrait à pleine brosse dans son drame les éblouissantes bigarrures. Cherbuliez, Prosper Randoce. R. 15/8, 67, p. 840 s. Neubildung.

Ergoter, brandig machen. Ils (kleine pilzartige Pflanzen) s'attaquent à tous les êtres . . . au seigle qu'ils ergotent. Jamin. R. 15/11, 64, p. 425. B., L. und M. geben in diesem Sinn nur das Participe ergoté.

Errements, Irrwege. Amon suivit les mêmes errements (que son père Manassé). Réville. R. 1/7, 67, p. 168. Vgl. Archiv, a. a. O.

Étaler. Le vaisseau aura des pompes assez puissantes pour étaler sa voie d'eau. Keranstret. R. 1/12, 67, p. 699. B., L. und M. geben nur étaler la marée, bei widriger Fluth ankern u. dgl.

Euskarien, euskarisch, baskisch. Reclus. R. 15/3, 67, mehrmals, und Firmin Poncel in seinem Buch: Du Langage.

Évider, aushöhlen. Deux troncs évides à l'intérieur par le feu des pâtres et la hache des bûcherons. Reclus. R. 1/7, 65, p. 125. B., L. und M. geben dies Wort nur als technischen Ausdruck.

Express. Train express, Schnellzug. Gaudry, R. 15/6, 64, p. 939. Anglicismus, den L. schon anführt.

Faille, Spalte im Boden, im Gestein. La rivière tombe dans une faille abrupte d'où elle s'échappe pour venir fertiliser etc. Lejean. R. 1/6, 65, p. 755. — Les passes formidables d'Heiback . . . C'est une faille formidable serpentant entre deux lignes de rochers à pic. Ders. R. 1/8, 67, p. 681. — Toutes ces eaux qui pénètrent par les failles dans les profondeurs du sol. Reclus. R. 15/8, 67, p. 964. L. und namentlich B. und M. geben dies Wort in viel beschränkterem Sinn.

Fantasmatique neben fantastique. Th. Gautier, a. a. O. VI, zwei Mal. Nicht im B. und M., L. führt ein Beispiel von V. Hugo an.

Fantoche, das italienische fantoccini. Im L. Th. Gautier, a. a. O. II, und öfter.

Fissurer. La glace des glaciers est fissurée. Ch. Martins. R. 15/16, 67, p. 419. Nicht im B. und M., aber im L.

Flexion, im grammaticalischen Sinne, findet sich noch nicht im B. und M., wol aber im L. Ich habe es bei Aubertin, Em. Burnouf, Egger gefunden.

Fourmillement, désordonné des infusoires dans une goutte d'eau. Grimard. R. 1/4, 67, p. 665. Schon im L.; B. und M. geben nur das Prickeln, Jucken.

Frauder. Les vaisseaux cuirassés ne pouvaient frauder l'entrée (weil derselbe zu seicht war). de Mars. R. 15/8, 65, p. 786.

Funambulesque. Vgl. das erwähnte Programm. Légèreté acrobatique et funambulesque. Th. Gautier, a. a. O. XVII.

Galvanoplastique, adj. zu galvanoplastie (letzteres geben B. und L.). Blerzy. R. 1/4, 64, p. 645. Neubildung.

Gangue. Les algues voyagent, emportant dans leur gangue succulente et féconde d'innombrables myriades d'oeufs, de larves et d'animalcules. Grimard. R. 1/4, 67, p. 681 s.

Géographier. Die Decke eines Treppenhauses wird gebildet durch: un ciel passé de couleur et geographié d'îles inconnues par l'infiltration des eaux de la pluie. Th. Gautier, a. a. O. I, und sonst mehrmals. Neubildung.

Germanisation. de Laveleye. R. 15/2, 67, p. 778. Neubildung.

Gisement. Une base et deux angles ou gisements (cursiv) donnent la position d'un point. Radau. R. 1/2, 67, p. 717. B., L. und M. geben es nur als Marineausdruck = situation des côtes.

Glaciaire. Vgl. das erwähnte Programm. Hauteur glaciaire. Rambert. R. 1/11, 67, p. 378. Ein anderes Beispiel s. unter affouillement.

Grainage, von graine, Seidenraupenei. Former des chambrées de grainage, Zimmer zur Zucht (gesunder) Seidenraupeneier anlegen. Reybaud. R. 15/8, 67, p. 931. Auch im L.; B. und M. geben nur grainage von grain = Körner.

Grand-russien, fem. grand-russienne. Klaczko. R. 1/7, 67, mehrmals. Nicht im B., L. und M.

Grésillement, das Rascheln, hervorgebracht durch das Kriechen einer Schlange auf dürrem Laub. Maurice Sand. R. 1/4, 67, p. 733. — Le grésillement de la lampe, das Knistern. Th. Gautier, a. a. O. X. — Ebenso *grésiller.* La lampe saisie par l'atmosphère humide grésillait. Ders. I. — B. und M. geben diesen Sinn gar nicht, L. giebt auch nach Maurice Sand: grésillement = cri du grillon.

Grisollement. Cherbuliez, Prosper Randoce. R. 1/7, 67, p. 72. Neubildung.

Hainuyer, adj. zu Hainaut. Dinaux in seinem Buch: Les trouvères . . . hainuyers. Nicht im B., der dergleichen Adjectiva sonst giebt.

Héraclitéisme. Caro. R. 15/11, 65, p. 338. Vgl. über derartige Neubildungen das erwähnte Programm, S. 19.

Helvètes, die Helvetier zur Zeit Cäsars. Perrot. R. 15/5, 65, p. 693.

Incidence. L'incidence des taxes les unes sur les autres surélèvent les frais de production. Clavé. R. 15/3, 64, p. 501.

Inspectorat. L'inspectorat étranger des douanes (in China). Duchesne de Bellecour. R. 1/8, 67, p. 719. Neubildung.

Inter-océanique. Le chemin de fer inter-océanique (in America). Simonin. R. 15/8, 67, mehrmals. Neubildung.

Interplanétaire. Le vide interplanétaire. Radau. R. 1/9, 67, p. 254. Neubildung nach Analogie von interstellaire.

Inusable. Des machines inusables. Cherbuliez, Prosper Randoce. R. 1/7, 67, p. 78. Neubildung.

Irradié. Ces mots (eines Briefes) passaient devant ses yeux éblouis comme irradiés des plus vives clartés du prisme. Forgues. R. 1/10, 67, p. 653. B. und M. geben für irradier nur *ausstrahlen*, irradiation dagegen hat bei B. auch schon den Sinn von „farbiger Lichtrand". Da Forgues eine Ueberarbeitung eines englischen Romans giebt, so ist vielleicht das englische irradiate, irradiated von Einfluss gewesen.

Jambonique. Un os jambonique. — Une merveille jambonique. Th. Gautier, a. a. O. VII und III. Neubildung.

Joachimisme. Renan. R. 1/7, 66, p. 121. Vgl. héraclitéisme.

Jungle, fem. Clavé. R. 15/5, 64, p. 360, und 15/4, 67, mehrmals. Er scheint dies zunächst dem Englischen entlehnte Wort als eingebürgert zu betrachten, da er es weder erklärt, noch cursiv drucken lässt.

Lacet. Vgl. Archiv, a. a. O. La route tracée en lacet*s* (sic!). Albane. R. 15/2, 67, p. 848. — Chemin en lacet*s*. Cherbuliez. R. 1/7, 67, p. 76.

Lactose, Milchzucker. Payen. R. 15/12, 67, p. 823.

Légalisme. Sa tendance austère, son légalisme opiniâtre (d'Esdras) avaient eu finalement raison des séductions amollissantes de l'hellénisme. Réville. R. 15/9, 67, p. 315. Neubildung.

Libérien. Couche libérienne, Bastschicht. Grimard. R. 1/8, 66, p. 730. Neubildung.

Macabre. Fantaisie macabre. Montégut. R. 15/6, 65, p. 970.

Malflairant. La Seine s'est épurée, elle a rejeté loin de ses rives tous les corps d'état malflairants qui les encombraient. du Camp. R. 1/11, 67, p. 165. Neubildung.

Manœuvrier. Les propriétés manœuvrières d'un vaisseau. Keranstret. R. 1/12, 67, p. 711.

Marmitonnerie. Holà! ho! toute la marmitonnerie, qu'on se démène. Th. Gautier, a. a. O. III. Neubildung.

Martèlement (sic!). Je comprends aux détonations des pistolets et au martèlement des épées que l'affaire doit être chaude. Ebend. XVII. B. und M. nur = eine Art Triller.

Mastiquer wird ebendaselbst mehrmals, z. B. VII, im Sinn von *kauen* gebraucht.

Mauhardi. Marmaille mauhardie. Souvestre, les Anges du Foyer: Le Sagar des Vosges, I. Populär, doch nicht cursiv gedruckt.

Métamorphisme. Le métamorphisme des roches. Daubrée citirt in der R. 1/9, 65, p. 206. Neubildung.

Mekkaoui, Bewohner von Mekka. d'Avril. R. 15/9, 67, p. 472. Nicht im B. und M.

Minier, adj. Les richesses minières. Reclus. R. 15/2, 65, p. 986. B. und M. geben nur minière, Erzgrube.

Morainique. Lacs morainiques, Moränenseen, und in andern Verbindungen. Ch. Martins. R. 1/2, 67, mehrmals, ein Mal cursiv. Neubildung.

Mormon, fem. Mormonne. Duvergier de Hauranne. R. 15/9, 65, p. 445. Nicht im B. und M.

Mouche, ein kleines Dampfschiff, wie deren seit 1867 Omnibusdienste auf der Seine versehen. du Camp. R. 1/11, 67, p. 182.

Mousseux. Laine blanche et mousseuse, weiche, gleichsam schaumige Wolle. O. Feuillet. R. 1/5, 67, p. 14.

Moustachu. . . . baronne, âgée de quarante-cinq ans, couperosée et constellée de signes moustachus. Th. Gautier, a. a. O. II. Neubildung.

Moyenné, bemittelt. Souvestre, les Anges du Foyer. Une Nuit dans les Bois. Populär.

Musette, Fressbeutel der Pferde. du Camp. R. 15/5, 67, p. 328 und 329. Une musette d'avoine, ein Fressbeutel voll Hafer. Th. Gautier, a. a. O. VI.

Navigabilité, Seetüchtigkeit. Keranstret. R. 1/12, 66, p. 703. B. und M. geben nur Schiffbarkeit.

Non-da. E. About, l'Infâme. R. 15/11, 66, p. 288.

Novo-latin = néolatin. Em. Burnouf. R. 15/1, 67, p. 290.

Œuvrer. Bois à œuvrer dem bois à brûler gegenübergestellt, also *Nutzholz*. du Camp. R. 1/11, 67, p. 174 und 176. B. und M. geben nur œuvrer, prov. = travailler.

Orphelinat, Waisenhaus. Blaze de Bury. R. 15/5, 67, p. 445. Neubildung, die zuerst von der Kaiserin Eugenie bei Gründung eines Waisenhauses im Faubourg Saint-Antoine angewandt sein soll.

Paganiser, heidnisch-, zum Heiden machen. Etienne. R. 15/5, 67, p. 294. Neubildung.

Palafittes, masc., Pfahlbauten. Maury. R. 1/4, 67, p. 653 und öfter.

Papotage, Geplauder über Stadtklatsch, Theater, Schauspielerinnen etc. Cherbuliez. R. 15/8, 65, p. 887, und 15/8, 67, p. 832. Nicht im B. und M.

Parterre. Le parterre de la coupe, der Ort selbst, wo das Holz gefällt wird. Clavé. R. 15/5, 64, p. 376.

Petit-russien. S. Grand-russien.

Peupler. Le teck peuple à peu près la moitié de ces forêts. Clavé. R. 15/4, 67, p. 859 und öfter. Vgl. Peuplement im Archiv, a. a. O.

Pisseux. Abgenutzte, rothe Stoffe haben ein roux pisseux, une teinte pisseuse. Th. Gautier, a. a. O. I und IX. Neubildung.

Plamussade (vgl. blamuse und plamuse). Sigognac flattait le col de son cheval avec des plamussades. Ebend. II. Neubildung.

Pleurnichement, neben pleurnicherie. Ebend. XII. Neubildung.

Pli, Brief. Perret. R. 1/1, 65, p. 160. Cherbuliez. R. 1/7, 67, p. 70. B. giebt auch schon diese Bedeutung, aber mit einem Beispiel, das nicht passt.

Polonisme. Klaczko. R. 1/9, 67, p. 151. Neubildung.

Poudroyer. Les portes des maisons sont ouvertes (à San Germano en Italie) . . . les ustensiles de ménage vaguement entrevus à travers l'ombre mouvante poudroient dans la profondeur, pailletés de clartés qui tremblent. Taine. R. 1/1, 65, p. 163.

Pourlécher. Se pourlécher les babines, sagt Th. Gautier, a. a. O., mehrmals von Thieren und Menschen; z. B. I, III, VII. Neubildung.

Précipitueux. Glacier précipitueux, steil abstürzender Gletscher. Rambert. R. 15/11, 67, p. 395. Neubildung.

Prussianiser. L'Allemagne prussianisée. Forcade. R. 15/4, 67, p. 1038. Neubildung.

Quadrillage. Un corridor dallé en quadrillage blanc et noir. Th. Gautier, a. a. O. V. Neubildung.

Quarantenaire. Mesure quarantenaire, Quarantainemaassregel. d'Avril. 15/9, 67, p. 480. Nach B. nur juristischer Ausdruck für vierzigjährig.

Quidditatif, zweifelnd, unentschieden. Th. Gautier, a. a. O. XII. Neubildung.

Rabatteur, Treiber bei Jagden. E. About. R. 1/3, 67, p. 97. Neubildung.

Rabbiniser. Les „princes de l'exil“ eux-mêmes se mirent à rabbiniser. Réville. R. 1/11, 67, p. 121.

Rabigancher, ausbessern, flicken. G. Sand. R. 1/10, 67, p. 566. Populär.

Rayée. Elle avait aperçu une rayée de poussière oubliée par le plumeau sur un de mes cartons. Souvestre, Souvenirs etc. II. Neubildung.

Réapparaître. Ch. Martins. R. 15/1, 67, p. 426. Neubildung. Réapparition findet sich schon im B. und M.

Réfrènement. Le réfrènement de la politique de conquête. de Laveleye. R. 1/11, 67, p. 41. Neubildung. B. giebt jedoch réfrénation des passions.

Réinventer. M. Chevalier. R. 1/12, 67, p. 531. Neubildung.

Remisage. La préfecture de police seule a le droit d'accorder des autorisations pour . . . le remisage, das Halten von „voitures de remise“. du Camp. R. 15/5, 67, p. 320 s. Neubildung.

Rendement, Ertrag, eines Waldes, Clavé. R. 15/5, 64; eines Weinberges, Hudry-Menos. R. 1/6, 64, p. 595; eines Feldes, ebend. p. 605. Schon im B., doch dürftig.

Rente. Bêtes de rente den bêtes de labour gegenübergestellt. Nutzthiere (?). Hudry-Menos. R. 1/6, 64, p. 591, 604.

Repêcheur des noyés. E. About. R. 15/12, 67, p. 810. Neubildung.

Ressaut. Les chaînes parallèles du Jura, semblables à des légers ressants de terrain (vom Mont-Blanc aus gesehen). Ch. Martins. R. 15/3, 65, p. 400. B. und M. nur Ausdruck der Baukunst.

Retirer des outils de toute sorte (sous une toiture), unterbringen, unter Dach bringen. O. Feuillet, M. de Camors. R. 15/5, 67, p. 269.

Revenir. Il y revient, es spukt da. G. Sand. R. 15/10, 67, p. 817.

Rhodanien. Glacier rhodanien, Rhonegletscher. Ch. Martins. R. 1/2, 67, p. 598. B. und M. geben rhodanique. Neubildung.

Rifle, Büchse (nicht cursiv). Maurice Sand. R. 1/4, 67, p. 730. B. giebt dies Wort im Sinn des englischen rifleman.

Robustesse. Des graines apportées par le vent se développaient avec cette robustesse vivace, particulière aux mauvaises herbes. Th. Gautier, a. a. O. I. Neubildung.

Romantiser. Schiller, romantisant l'histoire (im Don Carlos). de Lagenevais. R. 1/4, 67, p. 793. Neubildung.

Roulageur, Frachtfuhrmann, Rollknecht. Souvestre, Souvenirs etc. XXX. Neubildung.

Rutilant. Le sang pur et rutilant. Cl. Bernard. R. 1/3, 65, p. 238.

Salinité. La quantité moyenne de tous les sels contenue dans la mer, ou, si l'on veut, la salinité des eaux marines etc. Reclus. R. 15/8, 67, p. 970 und öfter, zuerst cursiv. Neubildung.

Saluter. Il éleva son verre en salutant et en vida le contenu. Th. Gautier, a. a. O. VIII. Neubildung.

Sapineau, kleine Fichte als Schmuck des letzten Heuwagens, der eingefahren wird. Souvestre, les Anges du Foyer: Le Sagar des Vosges, II. Neubildung.

Sanscritisme. W. Schlegel fut en quelque sorte l'agitateur du sanscritisme. Em. Burnouf. R. 15/1, 67, p. 283. Neubildung.

Semi-liquide, halbflüssig. Ch. Martins. R. 15/1, 67, p. 418, und in Littré's Dictionnaire in einem Beispiel zu coulée. Noch nicht im B. und M. '

Silurien, silurisch. Laugel. R. 15/7, 65, p. 399. Neubildung.

Simiesque. Des grimaces plus simiesques qu'humaines. Th. Gautier, a. a. O. VII. Neubildung neben simien.

Sociabiliser (cursiv) sagt du Camp, R. 15/5, 67, p. 346, für: Omnibuspferde dadurch an einander gewöhnen, dass man sie immer zusammen ziehen lässt. Neubildung.

Sous-œuvre. Le poème de Théroulde . . . comment résister à la tentation de le reprendre en sous-œuvre. Génin in der Einleitung zur Chanson de Roland, p. CVI. — Quand le lecteur s'imagine marcher sans encombre, voici qu'il survient de nouveaux heurts, des retours en arrière et comme des reprises en sous-œuvre du récit et des personnages. Gourdault. R. 15/2, 65, p. 1070. Wieder überarbeiten. B. giebt als familiär: Reprendre sous-œuvre.

Sous-pyrénéen. Plaine sous-pyrénéenne. Ch. Martins. R. 1/2, 67, p. 610. Neubildung.

Sous-titre, Nebentitel eines Buches. S.-R. Taillandier. R. 1/4, 67, p. 754. Neubildung.

Stopper. Vgl. Archiv, a. a. O. Maurice Sand. R. 1/4, 67, p. 725. *Stoper*. Perret. R. 1/4, 67, p. 604.

Superconnu. S. unter Archi. Neubildung.

Suppéditer im transitiven Sinn des lateinischen suppeditare. Th. Gautier, a. a. O. VII und VIII. B. = fouler aux pieds, anéantir.

Tafouilleux, Jemand, der ein Geschäft daraus macht, allerlei Dinge, die auf der Seine treiben, aufzufangen. du Camp. R. 1/11, 67, p. 184. Nicht im B. und M.

Tambour, Radkasten eines Dampfschiffes. Keranstret. R. 1/12, 67, p. 691. Nicht im B. und M.!

Timbre, Klangfarbe. Laugel. R. 1/5, 67, mehrmals.

Tintinnabuler = tinter. Th. Gautier, a. a. O. VII und IX. Neubildung.

Tireur, Leute, die Holzflösse auseinander nehmen. du Camp. R. 1/11, 67, p. 175.

Tocante, Repitiruhr; populär. G. Sand. R. 15/9, 67, p. 302.

Tonalité, Tonhöhe. Laugel. R. 1/5, 67, p. 63.

Touret de nez = loup, kleine, schwarze Maske. Th. Gautier, a. a. O. IX, zwei Mal.

Touristicule. Töpfer, Voyages etc. II, 1e journée. Neubildung.

Traîne. On donne le nom de traîne à ces menus bois qui forment la lisière des forêts: ajoncs épineux, cépées rabougries, branches de taillis desséchées ou rompues par le vent. Souvestre, les Anges du Foyer: Les Ramasseurs de Traînes. — Véroniques des bois! Bien souvent vous avez contemplé sous les traînes Le cortége navrant des tristesses humaines. Theuriet. R. 1/2, 65, p. 743. Nicht im B. und M.

Traite, la, das Melken. Payen. R. 15/12, 67, p. 822.

Transcontinental. Overland mails ou malles transcontinentales. Railway transcontinental. Simonin. R. 15/8, 67, mehrmals. Neubildung.

Transocéanique, Neubildung neben transocéanien (B.). Reclus. R. 15/12, 67, p. 934.

Triqueur, Neubildung zu triquer, das Holz auslesen. du Camp. R. 1/11, 67, p. 183.

Trucider = trucidare. Th. Gautier, a. a. O. XV.

Typé. Alfred, brimborion maigre et musclé, typé comme Murray, ebenso gebaut, denselben Typus darbietend. Töpfer, a. a. O. I, 3e journée. Neubildung.

Ululation, Neubildung zu ululer. Th. Gautier, a. a. O. IV, zwei Mal.

Vantardise, Ruhmredigkeit. Réville. R. 1/7, 67, p. 157. Neubildung.

Vasière, Schlammloch, schlammige Gegend. Reclus. R. 15/12, 67, p. 144. B. und M. geben nur Salzpfanne in Salinen.

Villard = village, alterthümlicher Ausdruck. E. About. R. 15/12, 67, mehrmals.

Im Folgenden wird eine Anzahl deutscher Wörter gegeben, die sich entweder gar nicht im deutsch-französischen Theil des M. finden — diese sind mit einem * bezeichnet — oder für die sich nicht der hier aufgeführte Ausdruck findet. Der leichteren Uebersicht wegen sind von den eben oder schon früher gegebenen französischen Wörtern diejenigen wieder aufgenommen, für die der entsprechende deutsche Ausdruck mit Sicherheit aufgestellt werden konnte.

Abfluss, débit. S. Archiv, B. 39.

Aecht, en fin. Passementerie en fin. Règlement de l'Exposition universelle de 1807.

Bade- (in Zusammensetzungen), z. B. Badeapparate, appareils balnéatoires. Exp. de 1867.

* *Bahnräumer* (an Locomotiven), chasse-pierres. B. und L.

* *Bahnschlitten*, chasse-neige. Audiganne. R. 15/6, 64, p. 901.

Belegen, * ein Colleg, souscrire à un cours. Renan. R. 1/5, 64, p. 83.

Blechwaaren, tôlerie, ferblanterie. Exp. de 1867.

Bohrloch. S. Sprengloch.

* *Chilenisch*, chilien. Reclus. R. 15/12, 67, p. 958.

* *Collodium*, collodion. Blerzy. R. Siehe L.

Dampfen (fam. blaken), von einer Lampe, filer. S. B.

* *Dornröschen*, la Belle au bois dormant.

* *Drainiren*, *Drainirung*, *Drainirungsröhre*; drainer, drainage, drain. Hudry-Menos. R. 1/6, 64. Exp. de 1867.

Drechslerhandwerk, *-waare*, tournerie. Audiganne. R. 15/6, 64, p. 884.

Drehscheibe auf Eisenbahnen, plaque tournante. S. Archiv, B. 39.

Dreschmaschine, batteuse. S. Archiv, B. 39.

Durchgehen lassen, einem etwas, passer qch. à qn.

Einkniffen. S. Kniffen.

Einrichten, *Einrichtung*, aménager, aménagement. S. vorn.

Eintreten, * für Jemand, prendre la place de qn.; prendre fait et cause pour qn.

* *Eisenbahnschwelle*, traverse, f. Clavé. R. 15/4, 67, p. 863.

* *Erdarbeiten*, travaux de terrassement. Exp. de 1867.

Ergiessen, sich, se déverser. S. Archiv, B. 39.

Ertrag, rendement. S. vorn.

Exemplar, sujet (von Pflanzen im Jardin des Plantes gebraucht); spécimen. du Camp. R. 15/3, 67, p. 495, n., und 15/5, 67, p. 323.

Fallen, * *Maschen* (*beim Stricken*) *fallen lassen*, échapper des mailles. G. Sand. R. 1/8, 64, p. 552.

Feuerungsmittel, combustibles.

Firn, névé. S. Archiv, B. 39.

* *Firnblock*, *-nadel*, sérac. S. ebend.

Forstwissenschaftlich, sylvicole. S. ebend.

Frei, * *im Freien wachsend*, en pleine terre, en plein vent.

* *Fressbeutel*, musette. S. vorn.

Frieren; * *gefrorenes Glas*, vers craquelé. Exp. de 1867.

* *Geisterklopferei*, spiritisme; Jemand, der sich damit abgiebt, spirite. Duvergier de Hauranne. R. 1/11, 65, p. 636. Journale.

* *Geschäftsantheil*, part sociale. Forgues. R. 1/2, 65, p. 589.

Gewerk, *Gilde*, corps d'état. Lavollée. R. 15/2, 65, p. 1045, 1047. du Camp. S. vorn unter *malflairant*.

Gewimmel, fourmillement. S. vorn.

* *Gleitstange* an Maschinen, glissière. Exp. de 1867.

Gletscher- (in Zusammensetzungen), glaciaire. S. Programm u. vorn.

* *Gränzer* (in Oestreich), confinaire. S. vorn.

* *Grossrussisch*, grand-russien. S. vorn.

Güterzug, * auf Eisenbahnen, train de marchandises (à grande vitesse, à petite vitesse).

Halten, eine Zeitschrift, recevoir un journal. J. Sandau. R. 1/12, 65, p. 551. Viel gebräuchlicher als être abonné à, was M. giebt.

Handhabung, manœuvre. S. Archiv, B. 39.

Heumaschine, faneuse. Vgl. *Mähmaschine*. S. Archiv, B. 39.

Holzrutsche. Unter diesem Wort giebt M. nur talus destinée à l'exploitation des bois; unter *Rutsche* giebt er auch la glissoire, was aber *Gleitbahn*, „*Schlitterbahn*" heisst; das richtige Wort ist le glissoir. Vgl. L. und Clavé. R. 15/4, 67, p. 863 und 867.

Innung. S. Gilde.

* *Kanonenfutter*, chair à canon.

Katzenjammer haben, avoir mal aux cheveux; — bis zum Erbrechen, écorcher le renard (dies steht im französisch-deutschen Theile des M.). Th. Gautier, a. a. O. XII.

Klangfarbe, timbre. S. vorn.

* *Kleinrussisch*, petit-russien. S. vorn.

Kniffen, z. B. eine Visitenkarte, corner.

* *Landungsbrücke*, débarcadère, embarcadère; s. B. und L. — *Schwimmende Landungsbrücke*, jetée flottante. Esquiros. R. 15/12, 65, p. 819.

* *Leitungsdraht*, fil conjonctif. S. vorn.

Lieferung, * Veröffentlichung eines Buches in Lieferungen, publication scindée. S. Archiv, B. 39.

Mähmaschine, faucheuse (für Heu), moissonneuse (für Getreide). S. ebend.

Melken, * subst., la traite. S. vorn.

Milchzucker, lactose. S. vorn.

Mühe; das ist nicht der Mühe werth; auch: ce n'est pas la peine. Vgl. M.'s französisch-deutschen Theil.

Nadelhölzer, les résineux. Clavé. R. 1/2, 65, p. 790.

Nagelfluh, le poudingue. Ch. Martins. R. 1/2, 67, p. 598.

* *Nähmaschine*, machine à coudre.

Nutzholz, bois à œuvrer. S. vorn. — Clavé, R. 15/5, 64, führt neben bois propre à la carbonisation und bois de sans valeur noch bois de service auf; ist darin Brennholz mit inbegriffen?

Oberwerk eines Schiffes, œuvres mortes. Keranstret. R. 1/12, 67, p. 703. Vgl. M.'s französisch-deutschen Theil.

Panzer * eines Schiffes; *panzern*, blindage, cuirasse; blinder, cuirasser. S. vorn.

* *Personenzug* (auf Eisenbahnen, sogenannter Bummelzug), train omnibus.

Pfahlbaute, palafitte. S. vorn.

* *Pfundbärme*, *-hefe*, levûre pressée oder viennoise. Payen. R. 15/12, 67, p. 827 ss.

Plattirt, bijoux en doublé. Exp. de 1867.

Prozess; * *kurzen Prozess machen*, procéder sommairement.

Puffer * an Eisenbahnwagen, tampon. Exp. de 1867. Gaudry. R. 15/6, 64, p. 952.

* *Radkasten*, tambour. S. vorn.

* *Räucheressenz*, parfums à brûler. Exp. de 1867.

Räuchern, subst., oder *Räucherung* von Fleischwaaren, enfumage. S. vorn.

* *Salzgehalt*, salinité. S. vorn.

* *Schienenstrang*, voie. Gaudry. R. 15/6, 64, mehrmals.

* *Schienenstuhl* zu Eisenbahnschienen, coussinet. Exp. de 1867.

* *Schleppe* eines Kleides, traîne, fem., Journale.

* *Schneefeld*, champ de neige. Ch. Martins. R. 15/6, 65, p. 823.

* *Schnellzug*, train express. S. vorn.

Schnurren, * von Katzen, faire ronron; auch ronronner. S. Programm.

Schwelle. S. *Eisenbahnschwelle*.

Schwindel, fig., le pouf, B., der die Schreibart puff (Maurice Sand. R. 1/4, 67, p. 685) für einen Anglicismus erklärt.

**Selbstbetrieb*, *Ebene zum Selbstbetrieb*, plan automoteur. Exp. de 1867, und Hudry-Menos. R. 15/2, 65, p. 917 s.

Selbstbewusstsein, * *zum Selbstbewusstsein kommen*, prendre conscience de soi-même. Littré. R. 15/9, 64, p. 386.

**Sennerin*, ménagère, savoyischer Provincialismus. Hudry-Menos. R. 1/6, 64, mehrmals.

**Spielschule*, école gardienne. Esquiros. R. 15/9, 65, p. 305, als Uebersetzung des englischen infant-school.

**Sprengladung* der Hohlgeschosse, charge d'éclatement. Keranstret. R. 1/12, 67, p. 696. In manchen Fällen klarer als das von M. gegebene einfache *charge*.

**Sprengloch* (beim Felsensprengen), trou de mine. Hudry-Menos. R. 15/2. 65, mehrmals.

Spuken. S. vorn *revenir*.

Steckbrief, mandat d'amener; *einen Steckbrief erlassen*, lancer un mandat d'amener contre qn. Theuriet. R 1/10, 66, p. 616. Vgl. über dies Wort Schmitz, Encyclopädie des Studiums der neueren Sprachen, S. 213, und Suppl. I, S. 79; III, S. 86.

**Stossscheibe* an Eisenbahnweichen, éclisse. Exp. de 1867.

Stutzer, gandin, s. L., cocodès. S. vorn.

Tauchen, subst., plongeage. S. Progr. Exp. de 1867.

Täufer. Jean le Baptiseur. Em. Burnouf. R., auch L.

**Topfmantel* (Papierüberzug über einen Blumentopf), cache-pot. Exp. de 1867.

Traubenzucker, glucose. Payen. R. 15/12, 67, mehrmals; auch glycose geschrieben. L.

Treiben, *getriebene Bildhauerarbeit*, sculpture repoussée. Exp. de 1867.

**Ueberseeisch*, transmarin, transatlantique, transocéanien, d'outre mer. S. M.'s französisch-deutschen Theil.

**Umschalter* an Telegraphen, commutateur. Exp. de 1867.

Unächt, en faux; passementerie und bijouterie en faux. Exp. de 1867.

Unterwerk eines Schiffes, œuvres vives. S. M.'s französisch-deutschen Theil.

Verschlammen, subst., **Verschlammung*, envasement. L., vgl. Archiv, B. 39.

Verwitterung, désagregation. Feer-Herzog. R. 15/11, 65, p. 489. *Verwittern*, se désagréger. S. L.

* *Warteschule.* S. Spielschule.

Weiche, *auf Eisenbahnen, aiguille; *die Weiche stellen*, aiguille. (un train); als subst. aiguillage. *Weichensteller*, aiguilleur. Gaudry. R. 15/6, 64, mehrmals.

Weinkühler, glacière a vin (Uebersetzung des englischen ice pail) Forgues. R. 15/2, 66, p. 933.

Weisstanne, épicéa. S. M.'s französisch-deutschen Theil.

Welle, **liegende Welle*, arbre de couche. Exp. de 1867.

Zug, auf Eisenbahnen. M. giebt nur train de voitures; gewöhnlich einfach train, convoi.

Zunft. S. Gewerk.

Berlin. Franz Scholle.

Der gefahrvolle Kirchhof.

Auf die Aufforderung seiner Dame, der er nicht widerstehen kann, unternimmt es der Dichter, ein Abenteuer des guten Ritters (Gavain's) zu erzählen:

Zu Pfingsten hatte einst der König Artur einen grossen Hof um sich versammelt, zu dem alle fahrenden Ritter, von der Seeküste bis nach Cornwallis hin, und alle Edelfräulein von Werth erschienen waren; denn der König erwies ihnen grosse Ehre und gab ihnen reiche Geschenke. Als alle Barone versammelt waren, erschien plötzlich am Sonnabend nach der None eine schöne Dame im stattlichsten Aufzug. Sie reitet in die Halle hinein bis dicht an den König. Nach dem Gruss erklärt sie dem König, sie komme hierher, um ihn um die Gewährung einer Bitte zu ersuchen, die nichts verächtliches und schimpfliches einschliesse. „Ihr sollt es haben, soweit ich es versprechen kann.“ „Nun, morgen will ich euer erster Mundschenk sein und euch beim Essen bedienen; und dazu wünsche ich, dass der geachtetste und beste Ritter eures Hofes meine Vertheidigung übernimmt, so lange ich an eurem Hof sein werde; denn ohne einen guten Schutz würde ich nicht bleiben können.“ „Den Dienst,“ erwidert der König, „sollt ihr nach eurem Wunsche verrichten; aber ich vermag nicht zu sagen, wer von den Rittern, die hier sind oder die zu meinem Hause gehören, der beste ist. Ihr seid so verständig und wohlunterrichtet, thut es selbst, nennet einen, welchen ihr wollt, und ich will ihn zu eurem Dienste bestellen.“ „Sire, schlechten Dank würde ich haben, wenn ich einem von allen den Preis gäbe; desshalb habe ich es euch überlassen.“ „Bei Gott, ich kann den besten nicht nennen; erlaubet desshalb, dass ich, ohne weiter zu wählen, zu eurem

Dienste einen Ritter bestelle, der schön, tapfer, verständig und von höfischen Sitten ist, von dem ich viel rühmenswerthes sagen könnte, wenn er nicht zu meiner eigenen Familie gehörte; es ist Gavain." Die Dame ist damit einverstanden. Keinen andern als ihn wolle sie haben, der ihr, als sie hierher kam, sehr gerühmt wurde. Gavain führt sie hierauf in sein Haus, wo sie in Gesellschaft seiner Schwester bleibt (v. 1 — 110). Am folgenden Morgen gehen sie zur Messe, wo sich der König und die Königin mit ihren Fräulein schon befinden, und nach dem Gottesdienst gehen alle zusammen zur Tafel des Königs. Unter den Anwesenden werden namentlich erwähnt: Der König von Wales, Gavain, Tors, der Sohn des Ares, Erec und Carados bries bras, die in unmittelbarer Nähe des Königs und der Königin sitzen. Die fremde Dame aber übernimmt ihren Dienst als erster Mundschenk. Als sie noch beim ersten Gange sind, kommt ein Ritter; unter dem Himmel hätte es keinen schöneren gegeben, wenn er nicht so gross gewesen wäre. Seine Lanze hatte er draussen an der Halle angelehnt; sonst aber, wohl und schön bewaffnet wie er ist, reitet er bis dicht an die Tafel, und ohne ein Wort zu sagen, ergreift er die fremde Dame bei der Schulter und setzt sie vor sich auf sein Pferd. Nun erst redet er den König an: „Diese Dame hier ist meine Geliebte, an manche Höfe bin ich ihr gefolgt, wo ich sie nicht zu entführen wagte. Dein Hof ist mit braven Rittern so wohl versehen, dass ich sie ohne Gefährde hinwegführen kann, ohne dass einer von ihnen desshalb gegen mich zu den Waffen greift. Ich gehe jetzt in mein Land zurück und verfolge langsam die grosse Strasse, die zum Walde führt und wenn einer von deinen Rittern es mir thörichterweise streitig machen will, so kann er mich mit Leichtigkeit noch bis zum Walde einholen." Darauf kehrt er um, nimmt seine Lanze wieder und reitet langsam mit der Dame fort (v. 110 — 207).

Ohne zu essen und zu trinken sitzt Gavain da und überlegt, ob er dem übermüthigen Ritter sogleich nachreiten und so die Tafel des Königs stören soll, oder ob er bis nach Tische damit warte. Er entscheidet sich endlich für das letztere, zumal er weiss, dass sein Pferd so schnell ist, dass er ihn bald einholen werde. Da erhebt sich der Seneschall Quex: „Lasst es euch angelegen sein, ihr Herren, diesem Hofe nach Gebühr zu dienen, ich muss jetzt dem Ritter nachreiten, der vor den Augen aller Barone solchen Frevel vollführt hat, die Dame von der Tafel des Königs zu entführen. Noch nie ist dem Könige, seitdem er seine Feste hält, so etwas begegnet. Hundertfaches Unheil möge den treffen, der

es an sich fehlen liess, in dessen Schutz der König die Dame gestellt hatte, und der behauptet, ein guter Ritter zu sein." Darauf bewaffnet er sich schnell und galoppirt der Spur des Fremden nach. Bald hat er ihn erblickt, und ruft ihm zu: „Haltet an! Die Dame und das Pferd werde ich zurückführen, und euch selbst werde ich dem König übergeben, damit er Gericht über euch halte. Zu eurem Unglück habt ihr so verwegen die Dame vor ihm entführt. Wenn ich es euch nicht durch den Tod oder die Gefangennahme vergelte, so achte ich mich keiner Schlehe werth." Jener setzt darauf die Dame ab und wendet um: „Ist es Gavain, der mir so ungestüm folgt?" „Nein," antwortete er, „ich bin vielmehr Quex, der Seneschal des Königs Artur." „Welches Unglück! Nach euch habe ich nicht verlangt. Der Ruhm eurer Ritterlichkeit ist nicht gross in meinem Lande." Darauf rennen sie mit den Lanzen aufeinander ein, Quex wird mit sammt seinem Pferde zu Boden geworfen und während das Pferd aufspringt und davonläuft, bleibt Quex mit zerbrochenem Oberarm liegen. Der fremde Ritter beachtet ihn nicht weiter; er reitet zu seiner Dame zurück, die er mit den ironischen Worten: „Schöne, ich glaube, Herr Quex führt dich nicht weg," auf sein Pferd wieder hebt, und mit der er in derselben Weise seinen Weg fortsetzt (v. 208 — 297). Unterdessen sitzt der König noch bei Tisch, tief verletzt durch die ihm angethane Schmach. Da ergreift er ein Messer, stösst es in ein Brot, und zerbricht es darin. Alle Ritter haben es gesehen, aber keiner wagt zu reden. Nun erst beklagt er sich laut über Gavain; vergebens sucht ihn Idres, der Sohn des Nut, zu trösten, dass der Seneschal schon nachgeritten ist, um die Schmach zu rächen. „Das verdoppelt nur meinen Verdruss, denn jener ist so stark und verwegen dass Quex ihm nichts wird anhaben können." Nun erst giebt Gavain den Grund seines Zögerns an: man hätte ihn tadeln können, wenn er früher die Tafel verlassen hätte; denn so hoch habe Gott den König Artur gestellt, dass selbst wenn der Kaiser von Rom herkäme und ihm drohte, oder durch Wort oder That ihn beleidigte, so dürfte doch niemand seine Tafel stören. Erst nach der Tafel müsste der, den es angienge oder den der König dazu bestimme, die Rache übernehmen. Ausserdem wisse er (Gavain), dass sein Pferd so schnell ist, dass er seinen Gegner bald erreichen werde und ohne Kampf werde er die Dame nicht wegführen lassen. Damit erhebt er sich, lässt sich seine Waffen bringen und reitet seinem Gegner eilig nach (v. 297 — 374).

Bald trifft er auf das Streitross des Seneschal, das am Kopf ver-

wundet, Sattel und Zaumzeug ganz in Unordnung hat. Er greift es an einer engen Stelle des Weges auf und während er sich noch die härtesten Vorwürfe macht, dass der König durch seine Schuld den Ritter wahrscheinlich verloren habe, dem er sehr zugethan war, sieht er in der Entfernung mitten im Wege Quex sich mühsam erheben. Auf das Bedauern, das ihm Gavain über seinen Unfall ausspricht, dessen Schuld er ihm wahrscheinlich auch beimessen werde, antwortet Quex mit Schmähungen. Auch das Pferd will er nicht aus seiner Hand annehmen. Gavain bindet es also an eine Weide, und galoppirt dann dem Walde zu, während Quex mühsam auf seinen Renner steigt und zurückreitet (v. 374 — 447). Gavain, der den Wald erreicht hat, wird bald bewogen, durch lautes Klagen, welches er vernimmt, von seinem Wege abzulenken. Er findet drei Damen und einen jungen Knappen, der soeben geblendet worden ist. Mit vieler Mühe bringt er in Erfahrung, dass sie so laut wehklagen, nicht um diesen ihren geblendeten Bruder, sondern um den Preis und die Blume aller Ritterschaft, um Gavain. Als er hier im Walde ohne Rüstung, nur mit Schild, Schwert und Lanze heranritt, sei er hier vor ihren Augen von drei Rittern überfallen worden; ihr Bruder sei ihm zu Hülfe geeilt, ohne aber etwas ausrichten zu können. So hätten sie Gavain getödtet und ihrem Bruder die Augen ausgestochen; seinen Körper aber hätten sie schmählich entstellt, ihm Haupt und Glieder abgeschlagen, und alles mit sich in ihr Land genommen; und jetzt seien sie wenigstens schon drei Meilen entfernt. Vergebens versichert ihnen Gavain, dass er eben noch Gavain an der Tafel des Königs, von der er komme, gesehen habe. Der junge Mann, der bei einem Turnier Gavain als Knappe gedient hat, will ihn ganz genau wiedererkannt haben. Einen Augenblick ist Gavain unschlüssig, ob er dieses Abenteuer weiter verfolgen und den dreien nachreiten soll; er verlässt dann aber die Damen mit dem Versprechen, sobald er das Unternehmen, das er jezt vorhabe, ausgeführt, nicht eher zu ruhen, als bis er sie gerächt habe und dann sollten sie auch erst seinen Namen erfahren (v. 447 — 660).

Der Ritter mit seiner Dame ist unterdessen weit voraus gekommen und Gavain sieht ihn, gerade als die Sonne untergeht, in die Verschanzung einer sehr festen Burg einreiten, wo er auf sein Verlangen gastfreundliche Aufnahme beim Burgherrn findet. Auch Gavain hofft die Nacht dort zubringen zu können, um dann am nächsten Morgen den Kampf mit seinem Gegner zu bestehen. Der Thorhüter eröffnet ihm aber, dass der Burgherr die Ritter, Bürger und Knappen sich eidlich

verpflichtet habe, niemandem, wer es auch sei, nach Sonnenuntergang das Thor zu öffnen; auch in einem Umkreise von fünf Meilen gäbe es keine menschliche Behausung. Er reitet also wieder fort. In der Entfernung eines Bogenschusses ungefähr findet er eine schöne Capelle; der herumliegende Kirchhof und Vorhof war mit einer Mauer versehen, die ihm hinreichenden Schutz zu versprechen schien. Er geht desshalb hinein, legt Lanze und Schild nieder, nimmt seinem Streitross den Sattel ab, und lässt es weiden, während er sich selbst auf ein Grab niedersetzt (v. 660 — 765).

Das Geräusch eines vorbeitrabenden Reiters veranlasst Gavain, herauszutreten und zu fragen, wer so spät daherreite; da erfährt er dann, dass er sich auf dem gefahrvollen Kirchhofe befinde, auf dem der Teufel, vielleicht sind es auch ihrer mehrere, die tödtet, die die Nacht hier verweilen. Der Reiter, der eben erst von der Jagd kommt, war der frühere Besitzer des nahen Schlosses, der dasselbe dem jetzigen Herrn bei seiner Verheirathung mit seiner Schwester gegeben hat. Er kehrt zurück und wird sich mit dem erlegten Hirsch, den er mitbringt, die Mauer hinaufziehen lassen. Die dringende Aufforderung des jungen Mannes an Gavain, ein Gleiches zu thun, weist dieser zurück, weil er sein Streitross nicht allein zurücklassen und der Gefahr aussetzen wolle, von wilden Thieren getödtet zu werden. Dagegen bittet er ihn, nachdem er die Veranlassung seiner Fahrt erzählt, dafür zu sorgen, dass die Dame von dem Ritter getrennt unter der Hut seiner Schwester die Nacht zubringe. Am nächsten Morgen solle man sie ihm wieder überlassen; wohin er sich dann auch wende, er (Gavain) werde ihn schon zur Schlacht zu treffen wissen (766 — 904).

Jener geht dann zur Burg, wo er in der angebenen Weise zur grossen Freude aller Bewohner ankommt; man hatte schon befürchtet, dass er im gefahrvollen Kirchhof vom Teufel überfallen worden sei. Er theilt ihnen nun mit, welcher grosse Verlust aller Welt, vor allem dem König Artur bevorstände. Gavain befände sich auf dem Kirchhof und wolle ungeachtet seiner dringenden Bitten die Nacht dort zubringen. Der grosse Ritter, den der Burgherr aufgenommen habe, sei daran Schuld; man möge nun dem Verlangen Gavain's nachkommen und die Dame von dem Ritter getrennt mit seiner Schwester, der Burgfrau, die Nacht über lassen. Hartnäckig weigert sich der Ritter, darauf einzugehen, vergebens sind die Bitten des Burgherrn, seiner Frau und aller Bewohner, erst als der Burgherr Gewalt anzuwenden droht, geht er darauf ein,

Ritter und Volk aber sind tief betrübt über die Nachricht, dass Gavain sich auf dem Kirchhof befindet, und strömen in die Kirche, um Gott um seine Rettung zu bitten. Einige steigen auch auf die Mauer, um zu hören, was sich ereignen werde (904 — 1130).

Gavain hat sich auf ein reichverziertes Grab gesetzt, das sich unter ihm bewegt; als er sich erhoben hat, öffnet sich das Grab und eine schöne Dame, so schön wie er nie eine gesehen hat, reich in Sammt gekleidet, wird darunter sichtbar; sie erhebt sich und redet Gavain bei Namen an. Gott habe ihn hergesandt, um sie zu befreien. Von einer Stiefmutter, die neidisch auf ihre Schönheit war, war sie behext worden, dass sie lange sinnlos umherirrte, bis sie einen Teufel, der Menschengestalt angenommnn hatte, traf. Er versprach ihr, sie von ihrem Uebel zu heilen, wenn sie sich ihm überliesse. Vom Wahnsinn befreit, war sie vom Teufel hierhergeführt worden, wo sie im Grabe liegend, den Tag zubringt; jede Nacht kommt der Teufel, dem sie zu Willen sein muss, der aber alle ihre Wünsche, was schöne Kleidung, Schmucksachen und Essen betrifft, erfüllt. Aus dieser unwürdigen Lage möchte sie herauskommen. Wenn Gavain auf Gott vertraut, so wird es ihm gelingen, den Teufel zu besiegen. Der Kampf ist unvermeidlich, und er wird nur enden mit dem Tode Gavain's oder des Teufels. Die Dame hilft Gavain, sich wieder zu waffnen und gleich darauf erscheint der Teufel. Ein hitziger und langer Kampf erfolgt. Zweimal ruft die Dame Gavain zu, das Kreuz anzusehen und sich neue Kraft zu holen, so gelingt es ihm endlich, den Teufel zurückzudrängen, dass er rücklings auf ein Grab fällt; durch die Wucht des Falles ist der Helm abgeflogen und so tödtet ihn Gavain, indem er auf das entblösste Haupt schlägt (v. 1130—1413).

Den übrigen Theil der Nacht bringt Gavain neben der Kapelle zu. Unterdessen sind die Bewohner der Burg, die das Getöse des Kampfes mit angehört haben, in grosser Besorgniss um das Schicksal Gavain's. Sobald die Sonne aufgeht, eilen sie hinaus, der Jungherr vorauf, und sind hoch erfreut, ihn wohlauf und den Teufel erschlagen zu finden. Nachdem Gavain sich durch Speise und Trank gestärkt hat, sowie sein Streitross, macht er sich auf den Weg, begleitet von der befreiten Dame und dem Jungherrn, um seinen Gegner einzuholen, der mit seiner Dame beim frühsten Morgen die Burg schon verlassen hat. Am Nachmittage sieht er ihn endlich in grosser Entfernung reiten, sein Pferd und der zurückgeworfene in der Sonne glänzende Schild machen ihn kenntlich. Nun erfährt er auch erst, wer der Gegner ist; es ist

Escanors de la montaigne. Die Gavain begleitende Dame hat grosse Furcht vor dem Kampfe, in den er sich einlassen wolle und sucht ihn, aber vergebens, davon abzureden. Der Teufel hat ihr von ihm und seiner gewaltigen wunderbaren Kraft erzählt. Drei, auch vier tüchtige Ritter zusammen vermöchten ihn nicht zu überwinden, gegen die None beginne seine Kraft ein wenig abzunehmen, doch immer bleibe er noch so stark und verwegen, dass auch der beste Ritter nicht wagen dürfe, gegen ihn die Waffen zu erheben. Gavain's Mutter, die eine Fee war, habe ihren Sohn schon vor ihm gewarnt, aus allen Kämpfen würde er als Sieger hervorgehen, nur bei einem Kampfe mit Escanors wusste sie nicht zu sagen, wer siegen würde. Dem Kampfe will Gavain nicht ausweichen, der Tod ist ihm lieber als die Schande, denn Sterben ist bald überstanden, die Schande aber dauert lange; dagegen verspricht er ihr, sich erst nach der None zu schlagen (1413 — 1627).

Aber auch an diesem Tage erreicht Gavain den Ritter nicht, der gegen Abend in eine feste, stattliche Burg einreitet, und von ihrem Besitzer aufgefordert wird, bei ihm zu übernachten. Gavain dagegen kehrt auf Anrathen seines jungen Begleiters bei einem reichen Bürger des Ortes ein, wo sie die gastfreundlichste Aufnahme finden. Der Bürger war sein früherer Lehnsmann, wie ihm denn auch das ganze Land und die Burg gehört hatte; ihr jetziger Besitzer hatte alles von ihm bei der Verheirathung mit seiner Schwester erhalten. Gavain schickt dann seinen Begleiter auf die Burg, mit dem Verlangen, dass die Dame Escanors' bei der Burgfrau die Nacht zubringe; könne er dies bei seinem Schwager und Escanor nicht durchsetzen, so solle letzterer sich ihm zum Kampfe stellen. Nur mit Mühe kann er dies erlangen, denn Escanors ist noch ungehaltener als am Abend vorher über ein solches Verlangen, und überhäuft den jungen Herrn mit Verwünschungen. Erst nachdem Gavain ihn nochmals hinaufgeschickt und sich hat erkundigen lassen, dass man wirklich seinem Wunsche nachgekommen ist, entwaffnet er sich: er wird dann gebadet, bekommt frische Kleider und nach einem reichen Nachtessen, das er mit seinen Begleitern und der Familie seines Gastes einnimmt, begiebt er sich zur Ruhe (1627 — 1989).

Am frühesten Morgen bricht Escanors mit seiner Dame von der Burg auf. Sobald Gavain dies hört, beeilt er sich, sich zu rüsten; da aber seine Waffen in seinem letzten Kampfe zu sehr mitgenommen waren, giebt ihm sein Wirth vorzügliche neue, einen Helm mit Visier aus Senlis, einen Panzer aus Canbelt, neue Beinharnische und einen neuen Schild;

nur sein Schwerdt und sein Streitross will er gegen die ihm angebotenen, so vorzüglich sie auch sind, nicht vertauschen. Der Wirth giebt dann noch Gavain und seinen beiden Begleitern das Geleite bis zum Walde, in dem diese bald Escanors und seine Dame einholen. Dieser eröffnet ihm hier, dass er selbst die Dame, seine Geliebte, an Artur's Hof geschickt habe, und dass ihre Entführung eine beabsichtigte Herausforderung gegen Gavain gewesen sei; er habe sich mit ihm messen wollen; doch glaube er noch nicht, dass Gavain wirklich den Kampf wagen wolle, da er langsam genug gestern geritten, um von ihm eingeholt zu werden. Besorgt darüber, dass der Kampf so früh am Morgen stattfinde, schlägt Gavain's Begleiter vor, um Zeit zu gewinnen, dass er sie zu einer Wiese führen wolle, die sich besser als der enge Weg, auf dem sie sich jetzt befänden, als Kampfsplatz eigene. Beide Kämpen nehmen es an; dort angekommen, setzt Escanors seine Dame unter einer Buche nieder und der Kampf beginnt (1989—2129).

Gleich beim ersten Anprall zersplittern beider Lanzen. Gavain greift sogleich zum Schwerdt; Escanors aber bedeutet ihm, dass nach der Sitte seines Landes, der Normandie, erst dann zum Schwerdte gegriffen wird, wenn einer der Kämpfer aus dem Sattel gehoben ist. Da sie keine Lanzen hier haben, so solle der Knappe, der Gavain begleite, zur Burg zurückreiten und neue holen. Gavain beauftragt seinen Knappen, dies auszuführen, der darüber höchst erfreut ist, da der Kampf von neuem hinausgeschoben wird. Die None ist beinahe herangekommen, als er sechs neue Lanzen, darunter eine besonders lange und starke zurückbringt. Gavain schickt sie zu Escanors, der unter grossen Lobeserhebungen über Gavain's ausgezeichnete Höflichkeit die drei stärksten wählt. Der Kampf beginnt von neuem. Zweimal rennen sie gegeneinander, beidemal zersplittern die Lanzen; zum dritten Anlauf nimmt Escanors die starke, lange Lanze; ihre Länge macht, dass er Gavain zuerst trifft, ohne ihn aber erschüttern zu können. Gavain's Lanze zerbricht am Schildbuckel Escanors', während diesem die seinige aus der Hand fliegt und auf einen Strauch in der Nähe fällt. Der Kampf mit dem Schwerdte dauert lange, bis Gavain das seinige tief in den Schild seines Gegners hineinhaut; eine geschickte und starke Bewegung desselben entreisst ihm die gute Klinge. Er sprengt nun zu der Lanze, die Escanors aus der Hand geflogen ist, stösst damit dessen Pferd nieder und entreisst dem Fallenden den Schild. Um sich nicht der Gefahr auszusetzen, sein Streitross, „den Gringalet,“ zu verlieren, übergiebt

er es seinem Knappen sammt dem erbeuteten Schilde, und sucht dann seinen Gegner wieder auf; er ist ihm jetzt überlegen, er hat sein Schwerdt wieder und seinen Schild, Escanors hat nur ein Schwerdt. Unter dem Wehklagen der beiden Damen dauert der Kampf noch lange fort. Escanors will sich endlich ergeben, aber Gavain fürchtet eine Hinterlist, und der Weissagung seiner Mutter eingedenk, ruht er nicht eher, als bis er ihn todt hinstreckt (2129 — 2462).

Gavain sucht die Dame des Escanors zu trösten, und verspricht ihr Ersatz für ihren Verlust, wenn sie mit ihm an den Hof Artur's kommen wolle. Sein Knappe nimmt sie darauf auf sein Pferd und so reiten sie zur Burg zurück, wo sie freundliche Aufnahme finden. Am nächsten Morgen erhält die Dame ein reich aufgezäumtes Pferd und Gavain macht sich dann mit den beiden Damen und seinem Knappen auf den Heimweg.

Sie sind bis auf sieben Meilen von Carduel gekommen, als Gavain ein neues Abenteuer zustösst. Aus weiter Entfernung dringt das Geschrei einer Dame zu ihnen; Gavain muss sehen, was ihr fehle; sein Knappe solle einige Zeit warten, und käme er nicht sogleich zurück, so solle er die beiden Damen an den Hof Artur's führen und sie der Königin übergeben (2462 — 2569).

Gavain findet eine Dame, die über den Verlust eines Sperbers klagt. Als sie mit ihrem Geliebten durch den Wald ritt, war dieser veranlasst worden, durch einen Hülferuf, den eine Dame in der Entfernung ausstiess, sie zu verlassen; er hatte ihr den Sperber, auf den er sehr viel hielt, übergeben, sie hatte sich unvorsichtigerweise unterfangen, ihn zu füttern, und dabei war er ihr von der Hand weggeflogen. Jetzt jammert sie, denn sie fürchtet den Unwillen und Zorn ihres Ritters wegen des Verlustes seines Lieblingsvogels. Gavain ist sogleich bereit, der Dame zu helfen; da sein Ruf von dem Vogel nicht beachtet wird, so steigt er auf die Eiche, auf die sich jener gesetzt hat. Unterdessen kommt der Ritter zurück; er schöpft Verdacht gegen seine Dame; vergebens erbietet sich Gavain, der noch auf dem Baume ist, sich mit dem Beistand von neunzehn Eideshelfern durch einen Eid von dem Verdachte zu reinigen; unter den bittersten Schmähungen gegen seine Geliebte und die Frauen überhaupt erklärt ihr der Ritter, dass er sie jetzt für immer verlassen werde; dies führt er auch aus, indem er ihr Pferd und Gavain's Streitross mit fortführt (2570 — 2731).

Gavain sucht die Dame zu trösten durch das Versprechen, sie nicht zu verlassen, so lange sie seine Hülfe gebrauchen wolle und macht sich

dann mit ihr zu Fuss auf den Weg, ohne eigentlich zu wissen, wohin er sich wenden soll; vor allem möchte er mit dem Ritter zusammentreffen, um wieder zu seinem Rosse zu kommen. Ein grosses Unwetter und die Nacht überfällt sie, eine menschliche Wohnung ist nicht in dem Walde vorhanden, und so erwarten sie den Tag unter einem bedeckten Kreuz, das die Dame von früher her kannte, und unter dem sie ein sehr unbequemes Lager finden. Am folgenden Morgen, als sie noch überlegen, was sie thun sollen, denn die Dame fürchtet vor Hunger und Durst nicht mehr fortkommen zu können, kommt ein Ritter vorbei; er sieht ihre hülfsbedürftige Lage und bietet ihnen sein Pferd an und ein anderes Reitpferd, das sein Stallmeister an der Hand führt; dafür erbittet er sich gelegentlich nur einen Gegendienst von Gavain. Die Dame muss ihm dann den Sperber überlassen, den man auf das Kreuz gesetzt hatte, um durch denselben Gavain an seine Schuld erinnern zu können. Darauf trennen sie sich, der Ritter besteigt das Pferd seines Stallmeisters und Gavain setzt mit seiner Dame die Fahrt fort (2732 — 2989).

Unterwegs treffen sie auf einen jungen prahlerischen Ritter, der sich später als Espinogre zu erkennen giebt. Er rühmt sich gegen sie, die beste Herberge und Aufnahme diese Nacht gefunden zu haben, bei der Besitzerin einer Burg, der schönsten Dame von höfischen Sitten, seiner Geliebten. Drei Jahre lang hatte er ihr gedient, und die grössten ritterlichen Thaten im Kriege und Turniren vollführt, bis sie ihn endlich angenommen habe unter der Verpflichtung, Gavain für seine Treue als Bürge zu stellen. Er sei gern auf die Bedingung eingegangen, weil er wisse, dass Gavain erschlagen sei. Jetzt ziehe er zu einer anderen Dame, der er schon lange den Hof mache, sie um ihre Liebe zu bitten. Gavain macht ihm Vorstellungen darüber, wie treulos er gegen seine Dame handele und bittet ihn inständig, von seinem Vorhaben abzustehen. Da er nichts mit Bitten ausrichtet, erklärt er ihm, dass er als Freund Gavain's (seinen Namen nennt er ihm nicht) ein so treuloses Betragen nicht dulden werde. In dem darauf folgenden harten Kampfe wird Espinogre überwunden, das Leben wird ihm nur geschenkt unter der Bedingung, dass er seiner Dame treu bleibe und ihm selbst behülflich sei, seinen Namen, den er verloren habe, wiederzugewinnen. Erst wenn sie ihn wiedergefunden haben, solle er ihn erfahren (2990 — 3479).

Vereint gehen sie dann zu der Dame, die Espinogre verlassen wollte; der ganze Vorfall wird ihr erzählt, und sie bereitet ihnen, hoch erfreut über die glückliche Wendung, die stattlichste und freundlichste

Aufnahme. Am nächsten Morgen setzen dann die beiden Ritter, in Begleitung der Dame, die Gavain im Walde gefunden hat, die Fahrt fort. Ein Ritter, später Cadres genannt, zieht bald darauf durch seine überaus glänzende Rüstung und sein excentrisches Benehmen, das bald die grösste Freude, bald den grössten Schmerz ausdrückt, ihre Aufmerksamkeit auf sich. Die Neugierde treibt sie, zu ihm heranzureiten. Er erzählt ihnen nun, dass seine Geliebte ihm gemeldet habe, sie solle von ihrem Vater an einen andern verheirathet und heute von diesem in Begleitung von 20 stark bewaffneten Rittern heimgeführt werden. Er habe es nun allein unternommen, sie zu überfallen, und mit den Waffen in der Hand seine Geliebte zu befreien. Gavain bietet ihm sogleich seine und Epinogre's Hülfe bei seiner Unternehmung an, die jener auch annimmt, nicht ohne Zaudern, sie einer so grossen Gefahr auszusetzen (3480 — 3929).

Die Dame erklärt Gavain, dass der Hunger sie toll machen oder tödten werde; trotz seiner eindringlichen Vorstellungen, dass er wie Espinogre dem fremden Ritter zunächst zum Beistand verpflichtet sei, behauptet sie, auch selbst bis Mittag nicht warten zu können; dagegen giebt sie ihm an, dass in der Nähe ein stattliches, wohl versehenes Schloss sich befinde. Diese unzeitige Störung giebt dem Dichter Veranlassung zu einer Invective gegen die Frauen, deren Gesellschaft dem Mann später immer zur Reue veranlasst habe; er stützt sich dabei auf die Autorität Salomons (4019 — 4024).

Gavain lässt darauf die beiden Ritter mit der Weisung, ihre Hörner zu blasen, wenn sie in Gefahr kommen, und reitet mit seiner Dame zu dem angebenen Schlosse, um ihnen später nachzukommen. Er lässt die Dame vor der Burg und geht hinein, da niemand ihm den Eingang verwehrt; er findet eine Dame allein an einem reich besetzten Tische; seine höfliche Bitte, ihm etwas für seine hungernde Begleiterin zu geben, weist sie hönisch zurück; ein Zwerg bemerkt dazu, dass er so von ihr nichts bekommen werde. Wer hinter Hunden läuft, verliere oft seine Worte, und Anmassung werde nur durch Anmassung besiegt. So nimmt nun Gavain eine Pastete, Brodt und Speckspeise vom Tisch und bringt es seiner Begleiterin. In derselben Weise muss er auch noch einen Becher Wein holen, während die Besitzerin in Klagen ausbricht, dass ihre sieben Brüder nicht hier, und vor Allem, dass Gavain todt ist, um die ihr angethane Beleidigung zu rächen. Auf dem Rückwege begegnet ihnen der Ritter, der ihnen Tags vorher die Pferde gegeben hatte; er führt noch

den Sperber, den er bekommen und verlangt als Gegendienst, den Gavain zu leisten versprochen, ihm die Dame aus dem Schlosse zuzuführen, die er schon seit drei Jahren liebe und die jetzt allein sei. Gavain reitet auch zurück und entführt die Dame, die laut schreit und wehklagt, wenn Gavain noch lebte, könnte solche Unthat nicht vorkommen. Erst als sie zu dem Ritter kommt, der sich als Ragidel zu erkennen giebt, wird sie froh und dankt Gavain für seine That, indem sie ihn zugleich wegen ihres früheren unhöfischen Betragens um Verzeihung bittet (3930—4346).

Ein Bruder der Dame, Codrovain der Rothe, hat das Geschrei gehört, und zu seiner Burg eilig zurückgekehrt, erfährt er, was vorgefallen; er rüstet sich eilig, besteigt den Gringalet, das Streitross Gavain's, und reitet dem Entführer nach. Im Kampfe mit Gavain, der sogleich und mit grosser Freude sein Pferd wiedererkennt, unterliegt er, und nur der Zwischenkunft der Dame verdankt er sein Leben. Er muss aber versprechen, seinen ungerechtfertigten Verdacht gegen seine Dame aufzugeben, sie wieder aufzunehmen und seine Schwester dem Ragidel zu lassen. Gavain nimmt natürlich sein Pferd wieder und giebt Codrovain das, welches er bisher geritten. Die sechs Brüder Codrovain's, die unterdessen auch herangekommen, werden durch diesen selbst verhindert, einen Kampf anzufangen. Es erfolgt vielmehr eine freundschaftliche Einladung an Gavain, mit auf ihre Burg zu kommen. Er lehnt es für jetzt ab, verspricht aber der ihrige zu sein, wenn sie ihn unterstützen wollen, Cadres zu helfen. Sie gehen darauf ein und während Codrovain die beiden Damen auf die Burg zurückführt, eilen alle übrigen den beiden vorausgezogenen Rittern nach; auch Codrovain will ihnen später nachfolgen (4347—4562).

Cadres und Espinogre sind unterdessen mit der feindlichen Schaar in einem Engpass zusammengetroffen. Das Eintreffen Gavain's, Ragidel's und der Brüder Codrovain's, sowie Codrovain's verschafft ihnen einen vollständigen Sieg, Cadres' Geliebte wird befreit und der, der sie heimführen wollte, selbst gefangen genommen. Codrovain führt dann die Gesellschaft auf seine Burg, nur Gavain und Espinogre gehen nicht mit, sie setzen sogleich ihre unternommene Fahrt fort und lehnen auch die angebotene Unterstützung der andern dankend ab; Gavain verspricht aber, bei ihnen einzukehren, sobald er seinen Namen wieder gefunden habe und ihn ihnen dann auch zu nennen (4563—4898).

Gavain und Espinogre werden von Tristan, der nicht lacht, gebeten, in seine Burg, in deren Nähe sie vorüberziehen, einzukehren; hier zeigt

ihnen dieser unter lautem Klagen über den Tod Gavain's dessen rechten Arm, wohl verwahrt in einem Schrein, den ihm drei Ritter von dem zerstückelten Körper auf seine Bitten überlassen hatten. Der eine der drei war nur Zeuge der Unthat gewesen, die beiden aber, die sie vollführt hatten, waren der gefeiete Uebermüthige, so zubenannt nach seiner Besitzung, dem gefeieten Felsen, und Goumeret der Masslose. Beide, Waffengefährten, hatten um zwei Schwestern geworben, beide waren zurückgewiesen worden, von der einen, weil sie nur Gavain, den ausgezeichnetsten aller Ritter liebe, und der andern, weil sie nur nach dem Rathe Gavain's ihre Hand vergeben wolle und zwar habe sie sich den rothen Ritter (le chevalier vermeil, der kein anderer ist, als Percival) ausersehen. Der Gefeiete und Goumeret hatten behauptet, diesem überlegen zu sein, und da die beiden Mädchen ihnen, wenn sie es beweisen könnten, ihre Hand versprochen hatten, hatten sie beide Gavain, als er allein und unbewaffnet war, überfallen und getödtet. Jetzt ist jeder in sein Land zurückgekehrt, wo sie ausrufen lassen, dass sie Gavain besiegt haben, und wenn bis morgen keiner auftritt, der ihnen den Ruhm streitig macht, so führen sie die Mädchen heim, die untröstlich darüber sind, an Gavain's Tode Schuld zu sein (4894 — 5362).

Tristan geleitet nach Tische seine Gäste ein Stück Weges und bittet sie beim Abschiede, wenn sie ihre Fahrt gegen die beiden angeblichen Besieger Gavain's vollbracht hätten, ihren Heimweg über seine Burg zu nehmen. Die Nacht darauf bringen Gavain und Espinogre in einer andern Burg zu, und am nächsten Tage trennen sie sich an einem Scheidewege, Espinogre, um Goumeret aufzusuchen und Gavain den gefeieten Uebermüthigen. Espinogre überwindet seinen Gegner und verpflichtet ihn, mit an den Hof Artur's zu kommen (5363 — 5625).

Auch der gefeiete Uebermüthige ist unterdessen von Gavain im Kampfe besiegt worden; er erhält sein Leben nur geschenkt unter der Bedingung, dass er seine Geliebte mit an den Hof des Königs führe, und dass seine Verbindung mit ihr von der Einwilligung des Königs abhängen solle. Nun erfährt er auch erst, dass sein siegreicher Gegner Gavain selbst ist. Der Gefeiete verspricht, durch seine Kunst den getödteten Ritter wieder herzustellen und dem geblendeten Knappen das Augenlicht wieder zu geben. In solchen Gesprächen kommen sie zu einem Scheidewege, wo ihnen ein fremder Ritter aufstösst, der sich erst später als der kühne Hässliche von Artur's Tafel (li lais hardis) ausweist und der ausgezogen ist, um Gavain zu suchen. Er wirft den Gefeieten in den Sand, ebenso

sticht er Espinogre und Goumeret, die mittlerweile herangekommen sind, vom Pferde. Gavain nimmt sich jetzt seiner Gefährten an; seine freundliche Aufforderung, ihm die drei erbeuteten Pferde wieder zu überlassen, wird ihm damit beantwortet, auch das seinige und ebenso die Dame, die er begleite, ihm auszuliefern. Erst nach einem langen hartnäckigen Kampfe, nachdem der Fremde auch nach und nach sein Verlangen gemässigt und schliesslich gebeten hatte, den Kampf für diesen Tag aufzugeben und am folgenden wieder aufzunehmen, erklärt er sich für gänzlich überwunden. Da nennen sie sich gegenseitig ihre Namen und erkennen sich mit grosser Freude als alte Waffengefährten (5626—6236).

Alle zusammen machen sich nun auf den Weg zu Tristan, der nicht lacht, bei dem sie auf's freundlichste bewillkommt werden. Der schwarze Ritter (li lais hardis) wird durch Tristan's Tochter von seinen Wunden geheilt und am folgenden Tage wird der erschlagene Ritter von dem Gefeieten in wunderbarer Weise wieder erweckt. Es ist der Höfliche von Huberlant. Sämmtliche Ritter und die zwei Schwestern (auch die zweite, von der bisher nicht die Rede war, ist plötzlich bei der Gesellschaft), sowie Tristan mit seiner Tochter ziehen zu der Burg Codrovain's des Rothen, wo Gavain sich auch seinen früheren Gegnern und Gefährten zu erkennen giebt. Am folgenden Tage giebt der Gefeiete dem geblendeten Knappen das Augenlicht wieder und auch er und seine drei Schwestern schliessen sich dem Zuge nach Carleon an, wo man ankommt, als eben zum Abendessen geblasen wird. Grosse Freude herrscht am Hofe über Gavain's Rückkehr; der König giebt auf seinen Rath seine Einwilligung zur Heirath der verschiedenen Paare und verzeiht selbst den beiden Rittern, die sich gerühmt hatten, seinen Neffen getödtet zu haben. Nach der Hochzeit, nachdem auch die Spieler und Sänger nach Gebühr belohnt sind, geht der Hof auseinander, alle in grosser Freude, denn der gefahrvolle Kirchhof ist nicht mehr vorhanden und Gavain ist nach langer Fahrt wieder wohlbehalten am Hofe (6237 – 6670).

C'est de l'Atre Perillous.

Ma dame me commande et prie,
Que une aventure li die
Qui avint au bon chevalier;
Et je nel puis mie laiscier,
Quant ele le m'a commandé,
Dès qu'il li plaist et vient à gré.
Or oiiés com il li avint:
À une pentecouste tint
Li rois Artus feste moult grant;
Ne remest chevalier errant 1

v. 8: quil.

De la mer dès qu'en Cornuaille
Ne damoisele qui rien vaille,
Qui à cele cort ne venist;
Et li rois grant honor lor fist,
Car moult lor dona rices dons.
Quant venu furent les barons,
Et asanlé le samedi,
Après le none avint issi,
Que li rois s'aloit deduisant,
Qu'il ont veü venir errant 2
Toute seule une damoisele
Qui moult ert acesmée et bele.
Moult estoit de grant aparel;
D'un moult rice samit vermel
Fu sa robe fresce et novele.
De son lorain et de sa sele
Et de son autre acesmement
Diviser or plus longuement
Ne me veul je mie entremetre;
Car grant paine i convenroit metre. 3
Au dire, tant ert acesmée.
Ensi est en la sale entrée,
*Et o*nques son frain ne retint
Cele qui devant le roi vint.
Rois, fait el, cil sire vous saut
Qui tout gouverne bas et haut,
Le ciel et la mer et la terre!
De mon païs vous vienc requerre,
Que vous me creantés un don;
Ja ne vous querrai mesproison 4
Ne outrage ne vilonnie."
Li rois bonement li otrie
Que volentiers le don ara:
„Dités, fait il, que ce sera,
Et vous l'averés sans mentir,
Por tant que jel puisce aramir."
„Sire, fait el, vostre merci.
Or oiiés donc, que je vous pri:
Je veul demain boutelliere estre,
De vostre coupe la plus mestre, 5
Et servir à vostre mengier;
Et si veul que un chevalier
De caiens, tout le plus prisiés,
Cil qui le mix est enteciés,
Me gart et desfende et honort,
Tant comme j'iere à vostre cort,
Que jou n'i aie vilonnie
Car jou n'i *onc vauroie* mie
Demorer sans moult bone garde."
Li rois moult bonement l'esgarde: 6
„Bele, fait li rois, le serviso
Ferés à la vostre devise,
Mais je ne sai mie jugier
Trestout le mellor chevalier
De caiens, ne de ma maisnie.
Tant estés prox et ensegnie,
Espoir, dit-il avés aucun?
Et si vous plaist, només ent un,
Li quex vous volés, que ce soit.
Je li commant dès or endroit 7
Que il bien vous gart et desfande
Et que à vous servir entende,
Tant com caiens estre vaurois."
„Sire, fait ele, n'est pas drois
Que j'en doinse à un tout le pris;
Ains en ai sor vous le fais mis,
Qui le don m'en avés doné.
Je cremiroie avoir mal gré,
Se par moi seule l'eslisoie."
„Ja dix, fait li rois, ne me voie, 8
Quant j'en sai le mellor eslire;
Mais je vous veul proier et dire,
Que vous m'otroiiés une riens,
Se vous veés que ce soit biens.
Sans ellire vous veul baillier
En la garde à un chevalier
Bel et prox et cortois et sage,
Et s'il ne fust de mon lignage,
J'en deïsce une grant parole."
La pucele qui n'ert pas fole, 9
Li dist: „Sire, només le moi
S'il vous plaist, rois (?) que je l'otroi."
„Bele, fait li rois, c'est Gavain,
En cui garde serés demain,
Et tant com onques vous plaira."
„Sire, fait el, quant je vinc ça
Me fu forment Gavains loé,
Et g' i remain par vostre gré;
Car ne vous demant se lui non."
Ensi li est greé le don, 10
Com la cose vous ai contée.
Et Gavains l'a tantost menée
A moult grant joie à son ostel
Et saciés que il li fist tel,
C'on n'i sëust rien que reprendre;
Car moult durement fist entendre
A li servir une pucele
Et sa seror, qui moult ert bele,
Qui li porterent compaignie.
Moult menerent joieuse vie 11
Cele nuit dusqu'à l'endemain.
A grant joie leva Gavain
Et les puceles toutes trois,
Puis ala o itel harnois
Au moustier oïr le servise,
Car li rois ert ja à l'eglise

---

31. est. Das cursiv gedruckte ist in der Handschrift verwischt. 35. fait soi. 47. ele. 67. Espoir dit laves por aucun. 96. ele. 109. porteret.

Et la roïne et ses puceles,
Quant Gavains o les damoiseles
J est de son ostel alés.
Quant li services fu finés, 12
Si s'en revindrent tout ensanble.
A la pucele, ce me sanble,
Si com el li fu creantée,
Fu la maistre coupe livrée,
Car les tables erent ja mises.
Atant commença li servises
Moult garnis, moult biax et moult rices;
Car li rois Artus n'ert pas nices,
Que voloit qu'il fust moult pleniers.
Mais ne m'est ore nus mestiers 13
De dire qu'il fist, ne coument,
Fors tant comme ci en apent.
De la coupe sert la mescine,
Lès le roi sëoit la roïne
Et li rois de Wales après,
Gavains et Tors, li fix Arès,
Et Erec sist de l'autre part
Et Carados briesbras li quart.
Après son tout li autre assis.
Maint chevalier i ot de pris, 14
Et mainte cointe damoisele,
Maint hanap et mainte escuele
Ot devant ax d'or et d'argent.
N'orent pas mengié longement,
Car il n'orent c'un mès ëu,
Quant un chevalier ont vëu
Venir par mi le porte errant,
Et saciés, s'il ne fust si grant,
Sous ciel n'ëust plus bel de lui;
Mais trop estoit grans à anui. 15
Moult par ert bel et bien armés.
Ensi est en la sale entrés
Fors sa lance, que il laisca,
Que dehors la sale apoia.
Tant fu orgellox le vassal:
Onques ne retint son ceval,
Tant que il vint devant le roi;
Et se vint par itel desroi
Que son frain hurta à le table.
Onques uscier ne connestable 16
Nel contredist de nule cose.
Quant esgardés les ot grant pose,
Sauf cou que mot ne lor sona,
Vers la pucele se torna.
Si l'a par les espaules prise,
Puis si l'a devant lui asise
Desor le col de son destrier.
„Rois, fait il, celer ne te quier,
Ceste damoisele [est] m'amie,
Si l'ai en mainte cort sivie, 17
Puis que l'oi emprise à amer.
Onques mais ne la peuc trover
En cort ù jou l'osasce prendre
Mais je seuc la toie à si tendre
Et de bons chevaliers suivie,
Je di por ce que lor anuie,
Que de li la saisine arai,
Que ja par ex ne la perdrai.
Ains l'enporterai sans dangier.
Ja par le cors d'un chevalier 18
De cex qui caiens sont assis,
N'en ert vers moi son escu pris.“
„Sire rois, fait il, je m'en vois
Le haute voie vers ce bois]
Qui me menra en mon païs.
Savés por qoi je vous devis
Par ù je m'en doi repairier?
S'il avoit caiens chevalier
Qui par savoir u par folie
Rien nule que je ci vous die, 19
Vuelle desdire par bataille,
Ne die pas que jou m'en aille
Par une autre voie fuiant.
Oiant tox ensanble me vant
Que par icele m'en irai;
Ne ja del petit pas n'istrai;
De si là que n'ayespera.
Je weul que cil qui me suirra,
M'ait à aise, s'il ne se faint,
Ains que je viegne, au bos ataint.“ 20
A cest mot a sa voie prise,
À sa lance vient, si l'a prise,
Car il nel vaut mie laiscier.
Le petit pas de son destrier
En est iscus hors de la porte.
Ensi faitierement emporte
La damoisele en son païs.
Gavains fu dolans et pensis
Qui lès le roi sist au mengier,
Ne se set pas bien consellier 21
Li quex li ert plus honerable:
U salir par desor la table
Por parsuir le chevalier,
U à sëoir tant au mengier
Que le service soit finé.
Longement a ensi pensé,
C'onques ne but ne ne menga,
Au deërains se pourpensa
Que le soufrir li ert plus bel.
Tant sent son ceval à isnel 22
Que tost l'ara aconsëu.
Et Qex qui tout cou a vëu,

---

125. misses. 127. Moult garnis et moult biax et moult rices. 176. ce qui. 177. Et que de li la saisine ai. 197. qui mavespera.

A ses conpaignons apelés:
„Segnor, fait il, or entendés
À servir ceste cort à droit;
Car il m'estuet suire orendroit
Cel chevalier qui tel forfait
A voiant tox ces barons fait,
Qui par orguel et par derroi
A saisie devant le roi 23
La damoisele à son mengier.
Onques n'i ot nul chevalier
Qui desdeist de nule rien.
Une cose saciés vous bien:
Onques mais à ce roi n'avint,
Dès puis que primes feste tint,
Nule si grant desconvenue.
Quant ce failli, ne se remue,
En qui garde li rois le mist,
C dehais ait qui primes dist 24
Qu'en lui eüst bon chevalier!“
Atant se vait aparellier
À son ostel moult ricement.
Quant armés fu delivrement,
Sor le bon ceval est montés,
Puis est u grant cemin entrés,
Par ù li chevaliers s'en va.
Devant lui à terre esgarda,
Si en a coisi les esclos;
Atant se met as grans galos 25
Por ataindre le erramment.
N'ot pas cevancié longement,
Quant un tertre le vit monter;
Il commenca à escrier:
„Estés, estés, sire vassal!
La damoisele et le ceval
En menrai jou ensanle o moi,
Et vostre cors rendrai au roi
À faire del tout sa justise.
Mar i fu la pucele prise 26
Devant lui si estoutement.
Se mort u pris ne vons en rent,
Je ne me pris une prounele.“
Cil descendi la damoisele
Si guenci ariere son frain,
Puis si (?) a dit: „Est-ce Gavain
Qui ci me suit si derreés?“
„Nenil, fait il, ancois sui Kés,
Li senescax le roi Artur.“
Ore fait cil: „À mal eür! 27
Que vous ne demandoie mie!
De la vostre chevalerie
N'est pas grans le los en ma terre.“
Lors va li uns l'autre requerre,
K'onques n'i ot autre tencon.
Kex le feri tout à bandon
Desox la boucle de l'escu,
Qu'estroué li a et fendu;
Mais li haubers le garanti,
Onques maille n'en desmenti. 28
Kex l'enpaint bien, sa lance frousce.
Cil feri lui par tel angousce,
Qu'il abat lui et son ceval.
Kex caï el pendant d'un val,
Que moult fu quaisciés et bleciés;
Ses destres bras li fu brisiés,
Parentre l'espaule et le coute.
Li cevax saut sus, si s'aroute
Tout le cemin par ù il vint.
Et cil à Keu nul plait ne tint, 29
Ains le laisca iluec gisant,
À la pucele vint errant,
Si la remonte devant lui:
„Bele, fait il, si com je cui,
Dans kex ne vous enmaine pas.“
Lors s'en vait vers le bos le pas,
Demenant grant joie à s'amie.
Au roi et à sa compaignie
Me convient dès or repairier
Qui encor sëoit au mengier, 30
De l'aventure moult pensis.
Voiant tox a un coutel pris,
Si l'a ficié par mi un pain,
Puis i apoia si sa main,
Que le coutel froisca en dox,
Des chevaliers ne fu uns sox
Qui est enquerre et demander
Seul l'ocoison de son penser.
Et li rois s'est apercëu
Et set de voir qu'il ont vëu 31
Comment li coutiax fu froisciés:
„Segnor, fait il, moult sui iriés
De ceste mesestance d'ui;
Sin ai encor grengnor anui
Por la mesproison de Gavain.
Je cuidoie estre bien certain
Que n'ëusce ja encombrier
Par le cors d'un seul chevalier
Dont Gavains ne me desfendist.
Et s' à un autre avenist 32
Qui la pucele en garde ëust
Par mauvaistié, que en lui fust,
Que il ne l'osast pas desfendre,
Si deüst bien Gavains enprendre
À desfendre la por m'onor.
Moult me poise qu'à si bon jor,
S'en est tel anui avenu.
Dont li dist Idres li fix Nu:

---

235. roi ce. 236. versetzt hinter 259. 256. la damoise. 258. le roi. 310. qui. 312. segnor fait mlt sui iries.

„Sire, fait il, ne vous cremés,
Li senescax i est alés 33
Qui bien vengera ceste honte.
Et li rois dist: „Ce est mesconte;
Or croist et double mon anui.
Tant a grant pruesce en celui,
Et tant est fors, sorquidiés
Que jà par Keu n'ert damagiés.
Moult i puet avoir vasselage:
Onques mais en tout mon eage
Plus outragex de lui ne vi."
Et Gavains dist: „Sire merci. 34
Vous avés dit vostre plaiscir,
Mais je ne veul pas tresailir
Par en son le table au mengier;
Je cremisce avoir reprovier
Se je l'ëusce tresaillie:
Tant estés de grant segnorie
Et tant vous a Dix fait haut home
Que se l'empereor de Rome
Vous venoit caiens manecier
Porquoi se isciés au mengier, 35
Ne mais que pis ne vous fëist,
Que ja por cose qu'il dëist,
Ne s'en devroit nus desrengier.
Quant il vendroit après mengier
Si alast cil qui vous plairoit,
A cui la cose en aferroit,
Vengier vostre anui et le suen.
Je sent mon ceval à si buen
Que je l'arai moult tost ataint.
Ne cuidiés pas que il enmaint 36
La damoisele sans calonge.
Jà puis Dix honour ne me donge,
Quant onques par el le laiscai,
Et se de riens mespris en ai;
Je sui tox près de l'adrecier."
Atant est levés du mangier,
Si a ses armes demandées,
Doi vallet les ont aportées.
Il s'est moult vistement armés,
Puis est u bon ceval montés, 37
S'onques estrier n'i a requis,
Et quant il a son escu pris
Et on li ot baillie sa lance
De l'errer se haste et avance.
Gavains erre vers la forest.
A grant mervelle li desplest,
Quant il nel voit ne lonc ne près
Atant espoignant à eslès
Le destrier Keu le senescal.
Gavains connut bien le ceval, 38
Sel saisi au destroit d'un mont.
Auques ot escorcié le front,
Si que tox jors venoit saignant;
L'arcon de la sele devant
Ot tout quassé et esmiié,
S'ot le frain rout et depecié
Si qu'il n'i ot fors la cevece.
„Dix, dist Gavains, si grant prouece
Ot cil qui si vous abati."
De cou fu auques amati 39
Qu'il crient qu'il ne soit mors u pris.
„A Dix, dist il, tant ai mespris,
Tant il m'est wi mesavenu,
Quant par moi a li rois perdu
Le chevalier qu'il amoit tant.
Il m'ert tox jors mais mis devant
En tox lius ù j'ere trouvé,
Si m'ert laidement reprové.
Je ne di pas que ce soit tors:
Il est par ma defaute mors, 40
Qui la pucele en garde avoie."
Lors garde loins en mi la voie,
A ce grant duel que il demainne,
Voit Keu lever à quel que painne
De là ù cil l'avoit laiscié.
Il a le ceval eslaiscié,
Si est venus poignant à lui.
„Sire, fait il, de vostre anui
Sui moult dolans et abosmés,
Car je dout que vous me retés 41
Qu'il vous soit par moi avenu"
„Malvais! Kex li a respondu,
Il m'est or avenu par vous,
Moult estés fiers et orgellox
Dedens la cambre le roïne,
N'est mie povre ne frarine
Cele à cui vous degniés parler.
Qui alec vous orroit vanter
De herdement ne de prouece,
Ne diroit pas que par perece 42
Par mauvaisté ne par soufraite
Qui soit en vous, fust au roi faite
Par le cors d'un seul chevalier
Tel vilenie à son mengier.
Moult vous ai wi veü restif."
„Sire, fait Gavains, pas n'estrif,
Que je n'en aie moult mespris.
Mais j'ai ci vostre ceval pris,
Si i montés se il vous plest.
Et jou irai vers la forest 43
Por parsuirre le chevalier,
Que m'estuet en oire vengier
Le grant anui que il m'a fait.
Et Kex li dist: .c. dehais ait,
Qui ja de vos mains le prendra,
Ne qui ja tant vous prisera

---

368. li. 404. que quelque paine.

Qu'il vous doie nul guerredon.
Gavains n'ot soing de sa tencon;
Sel loia lès lui à un saus,
Puis vait vers le forest les saus 44
Et les grans galos enforciés.
Mesire Kex s'est esforciés
Tant que il vint à son ceval,
Puis l'acosta devers le val.
A quelque painne i est montés,
Si est en son païs alés
A tout sa grant malaventure.
Et Gavains suit grant alëure
Le chevalier qui oirre à plain;
Et quant il ot passé le plain 45
Et fu en la forest antrés
Quant après lui fu aroutés
Sou entre lui u bos entra,
Une grant piece issi erra,
Qu'onques nel vit ne près ne loing.
Atant oï à grant besoing
De trois damoiseles le cri
Qui dissoient: „A Dix merci!
Ices caitives que feront,
Quant toute la joie du mont 46
Est wi cest jor tournée en ire.
Bien pevent les puceles dire
Que tout lor secors perdu ont."
Por le grant duel que eles font
A Gavains son cemin laiscié
Et vint à eles eslaiscié.
El cief les trova d'une lande,
Doucement enquiert et demande,
Quant il lor ot son salu fait,
Por qu'eles sont en tel dehait, 47
Ne porqu'eles font si grant duel.
„Lasse, fait cascune, mien wel
Fussions nous toutes trois ocises.
C'est dolors que nous sommes vives,
Quant nous avons tel perte faite,
Qui jamais ne sera retraite
Ne par bouce d'ome contée."
Atant ciet à terre pasmée
Si est recommenciés li dex.
Il a regardé deriere ex, 48
Si a vëu un damoisel
Moult grant et moult gent et moult bel,
Qui moult estoit bien atornés;
Mes il avoit les ex crevés
Ileuques tout nouvelement,
Qu'encor en ot le vis sanglant.
  Moult par en fu Gavains iriés
Tant ert biax et bien atiriés
Que bien paroit de haute gent.
Si quidoit bien à escient 49
Que tout ce duel fust por lui fait
„Bele, fait il, icest forfait
De cest vallet que je ci voi
Comment fu il fais ne porquoi?
Grant talent ai, que je le sace."
L'autre respont: „Ja Diu ne place
Que je vive mais longement
Quant l'onor et l'afaitement,
La largece et la segnorie
Et le flor de chevalerie 50
Ai ci vëu morir ensanble."
A cest mot li cuers li trestranble,
Si que toute descoulorée
Kaï dalès l'autre pasmée.
  Gavains mist le tierce à raison:
„Bele, fait il, par guerredon
Vous requier et pri par servise
Qui soit fait à vostre devise,
Que me dités, se vous poés,
Dont ce duel vient que vous avés?" 51
La damoisele a respondu:
„Sire, por cou que j'ai vëu
Que vous avés si bel parlé,
Vous ert de cief en cief conté
Et la dolor et l'ocoison.
Sire, le duel que nous menon
N'est pas si grant que nus devroit.
Car se trestout le mont savoit
Le grant damage et le dolor
Qui est avenu wi cest jor 52
Si en feroit il autretant.
Car li damages est si grant,
Onques si grant ne fu vëus
Quant il sera par tout sëus.
Mendre est li diex que li damages.
Car cil qui tant ert prox et sages
Et qui du mont avoit le pris
Est en ceste forest ocis
Orendroit ici devant nous.
Bien poés savoir à estox 53
Qui cil est du cui je vous di
„Bele, fait il, quant je nel vi,
Je n'en puis estre bien certains."
„Sire, fait ele, c'est Gavains,
Li niés le rice roi Artu,
Le bon chevalier eslëu
Qui tant ert proisiés et amés.
Wi erroit trestout desarmés
Par ceste forest en deduit
Sans compaignie et sans conduit, 54
Il n'avoit arme o lui portée
Fors lance et escu et espée,

---

473. fussies. 480. Si vit I. damoisel. 504. pasme. 530. savoir a aestox. 532. bele fait quant je nel vi. 535. Li rois le rice roi Artu. 538. trestoug.

Et si erroit sans conpaignie.
Troi chevalier que Dix maudie,
Qui de viés l'avoient haï,
L'orent desque ci parsivi.
Quant il fu iscus de ce val,
Li uns lait corre le ceval
Et vint poignant desi à lui.
Enbuscié se furent li dui 55
Et li tiers à lui se mesla.
Tant longement l'estors dura
Que Gavains en vint el desus;
Li doi nel peurent soufrir plus,
Que cil avoit el bos laiscié;
Ains i vinrent tout eslaisié
Por aidier à lor compaignon.
Gavain misent en tel randon
Qu'il ne se peut desfendre d'ex,
Qui erent .III. et il ert sex, 56
Et s'estoit cascuns bien armés.
Cil vaslés qui vous là veés
Qui de grant herdement ert plain,
I poinst por aidier à Gavain.
Son pooir fist de lui aidier
Mais ne li peut avoir mestier,
Car cil erent et grant et fort,
A ex valut peu sen esfort;
Car cascuns estoit desarmés.
Au vallet ont les ex crevés 57
Et Gavain ont tout detrencié.
Sire, le duel et la pitié
Que nous avons et la grant ire,
Loiaument le vous poons dire,
N'est pas por cestui seulement.
Ains avons le grant mautalent
Del bon chevalier qui est mors."
Lors commença un dex si fors
Que nus nel vous porroit retraire.
„Lasse„ font el, que porrons faire! 58
Ahi mors, tant par es avere!
Nous n'avions fors cestui frere
Et si avons cestui perdu.
A mors dolente! que fais tu,
Quant orendroit ne nous ocis?
C'est ta costume de toudis,
Qu'à celui qui ta venue aime
Et à son besoing te reclaime
Ne veus secorre ne aidier.
Tu as mort le bon chevalier 59
Dont tox li mons sera en paine.
Ahi mors! tant par es vilaine,
Qui les bons prens tout à eslais,
Et laisces vivre les mauvais!
En toi n'a raison ne mesure,
De ces trois lasses n'as-tu cure
Qui lor vie ont en grant despit!"
Et messire Gavains a dit:
„Beles, ne vous desconfortés
Por trop grant nient vous cremés 60
Car je vieng de la cort tot droit,
Si i vi seoir orendroit
Au mengier monseignor Gavain;
Et saciés, que jel vi tout sain
A la cort quant je m'en parti."
Et li valles li respondi:
„Biax sire, ains est mors à estox."
„Amis, fait il, que savés vous?
Coment en estés vous certain?"
„Je fui, fait il, vallés Gavain 61
Au tan à un tornoiement,
Et si sai tout certainement
Que c'est il qui est decaupés."
„Amis, dist il, car me monstrés
Je conisterai bien le cors."
„Sire, fait il, cil sont jà fors
De la forest qui l'ont ocis.
Quant il en orent le cief pris
Trestox les membres li cauperent
Laidement le desfigurerent, 62
Qu'il n'i remest ne pié ne poing.
Il sont jà bien .III. lieues loing
O le cors qu'il en ont porté
En lor païs à sauveté:
Il ne doutent wi mais nului."
Se Gavains ot ire et anui
Del vallet qui si ert destroit
Et des puceles que il voit
Por lui si grant dol demener,
Il ne fait mie à demander. 63
Por le vallet est tox dervés
Car hom qui a les ex crevés
Vit tox jors puis à grant anui;
Et set de voir que c'est por lui
Que on li a cest mal tout fait;
Et del chevalier qui s'en vait
Qui enporte la damoisele,
Porquoi ses dex li renouvele
Si qu'il ne set que il fera,
La quele aventure il suirra 64
La premiere u la daraine;
Vis li est que la premeraine
Doit il premierement furnir;
Et si il s'en puet revenir
Sans peril et sans enconbrier,
Si doit a cesti repairier
Et vengier le s'il onques puet.
„Amis, fait il, errer m'estuet,

---

544. qui. 560. Quil. 580. lasse font eles que porrons faire. 592. mor. 601. vieg. 616. fait cil sónt ja fors.

À Diu siioés vous commandé,
Et saciés bien de verité 65
Que se g'i fusce ancois venu
Ains en fust percié mon escu
Et mon hauberc rout et fausé
Et jou parmi le cors navré
Que on vous ëust fait cest anui.
Ne ja ne sarés qui je sui,
Devant là que je revenrai,
Ne jamais jor ne finerai
Puis que je serai repairiés,
Ains ere mors u vous vengiés. 66
Les puceles à Diu commande
Poignant s'en va par mi la lande,
Tant qu'en sen droit cemin erra,
Une grant piece ensi erra,
Tant que la forest ot passée.
De l'autre part de la valée
Voit loing le chevalier errer
Il commenca à avespRer
Et Gavains point tant son ceval
Qui fu de l'autre part d'un val. 67
Lors vit devant lui un castel
Tout clos de piere et de quarrel
Dont li murs ot .c. piés de haut.
Li castiax ne redoute asaut
Tant estoit ricement fremé.
Il vit bien qu'il ert avespré,
Tant qu'il ne porroit sans mescief
De sa bataille traire à cief.
Porpensa soi qu'il soufera
Et que demain se combatra 68
Au cevalier qu'il parsivoit.
Car à escient set et voit
Qu'el castel se herbegera
Et il meïsmes i gerra,
Por atendre iluec sa bataille.
Ensi quide faire sans faille.
Mais moult li avint autrement;
Car li chevaliers errament
Dedens le premier baile entra,
Et li solax lors esconsa; 69
Si furent les portes fremées.
Il a les rues trespassées,
Tant qu'il vint à mont u castel.
Devant le tor en un praël
Sëoit li sire aveuc sa gent,
Il le salue belement,
Après li a l'ostel requis,
Et il li dist: „Diax dous amis.
Vous l'arés, fait il, volentiers."
Lors saille sus uns chevaliers 70
Qui descendi la damoisele.
Li sires ses vallés apele
Por le chevalier desarmer,
Après li a fait aporter
Un bliaut et un mantel gris.
Quant il l'ot de lès lui assis,
Si li enquier moult bonement
Son estre et son contenement,
Dont il vient, ne quel part il va.
Et li chevaliers li conta, 71
Qu'onques ne l'en degna mentir.
À Gavain m'estuet revertir
Qui encor oirre par la plaigne,
Ne il caut mais que il ataigne
À estre de jor herbegié.
Il a son ceval eslaiscié,
Si vint poignant droit à le porte.
Por le vile qu'il voit si forte,
A moult le castel regardé;
Il a le portier apelé, 72
Si durement qu'il l'entendi;
Et li portiers li respondi:
„Biax amis, por noient criés,
Car li solax est esconsés;
N'i ara wi mais porte ouverte
Ne le matin por nule perte
Devant cou que ce soit grant jor.
Car li sire de ceste honor,
Et li clerc et li chevalier,
Serjant borgois et escuiier 73
Ont tout communement juré,
Que jà por home qui soit né
N'ert li guices destorelliés,
Puis que li solax ert couciés.
Ains sera levés el demain.
„Amis, ce li a dit Gavain,
Travelliés sui, si est moult tart,
Car me di donques de quel part
Je porrai wi mais ostel querre."
„Sire, fait il, en ceste terre 74
De grant .V. liues environ,
N'a il ne borde ne maison.
Je ne vous sai consel donner,
Toute nuit porriés errer
Par mi bruieres et par bois."
„Amis, fait Gavains, ge m'en vois,
À Diu soiiés vous commandé."
N'ot pas le trait d'un arc alé,
Quant il coisi une capele
Dalès le cemin haute et bele, 75
Dont l'atre estoit enclos de mur.
Ileuc quida estre asëur
Gavains, et la nuit herbegier;
Mais s'onques li fu nul mestier

---

672. Tout clos de piere et quarrel. 703. le chevaliers. 727. que se grant jor. 741. grang. 747. arcaele.

D'estre prox, or l'en ert gregnour.
Onques mais de si grant paour
Jor de sa vie n'escapa.
Desi à la capele i va,
Si est en l'atre descendu,
Sa lance osta et son escu, 76
Si l'apoia à la capele,
Del bon destrier osta la sele,
Sel forbi bien et conrëa,
De l'erbe paistre li laisca.
Puis est assis sor un tombel.
Atant oï un damoisel
Venir le trot sor son roncin
Devers le bos tot le cemin.
Il est du cimentire iscu,
Si li demande: „Qui es-tu 77
Qui si tart trespassés par ci?"
Et li vallés jeta un cri,
Puis dist: „Dame sainte Marie,
Tenés moi en sens et en vie!
Gloriex Dix, tenés mon cors
Que je n'isce de mon sens fors
Et que diables ne m'asot!"
Gavains de ce grant mervelle ot:
„Amis, fait il, ne vous cremés!
Li vrais Dix que vous reclamés 78
Desfende moi et vous de mal!"
Ci guenci vers lui le ceval,
Quant il l'oï de Diu parler,
Tantost li ala demander,
Qui il ert et de quel païs
Et il li dist: „Diax dox amis!
Je sui Gavains, li niés le roi.
Porquoi eüstes-vous de moi
Pauor quant je vous aparlai?"
„Si fait il, je le vous dirai. 79
Sire, fait il, ne savés-vous
Que c'est li atres perellox,
U vous avés vostre ostel pris.
Cascune nuit, je vous plevis,
Ne tenés pas mon dit à fable,
Si vient herbegier le diable,
U dex u trois, je ne sai quans.
Bien a passé plus de .c. ans,
Que n'i herbega chevalier,
Ne nul home de nul mestier 80
K'on ne trovast au matin mort.
Arivés estés à mal port,
S'autre ostel de cest ne querrés.
Mais se vous croire me volés
Je vous herbegerai moult bien,
Car ce castel là sus fu mien,
Sil donnai à un chevalier
Et ma suer atout à mollier,
Encor se dormoient trestuit.
Je wi quant j'alai en deduit 81
Por berser en ceste forest,
C'est uns deduis qui moult me plest
En eslepas un cerf feri,
Trestoute jor l'a parsivi
Tant que l'ataint un mien levrier;
Au desfaire et à l'escorcier
Me sui longement demouré,
Vés-le ci ù je l'ai torsé
Si endroit moult tost
Assés en escau et en rost. 82
Sire, fait il, por Diu vous pri
Que vous ne demourés pas ci,
Se vous avés vostre cors cier;
Mais venés laiens herbegier
U vous arés moult bon ostel."
Et Gavains dist: „Or n'oï tel
Je vinc ore à le porte errant,
Si me respondi un serjant,
Que je crioie por noient,
Et m'afica moult durement 83
Une rien dont moult me mervel.
Puisque coucié est le solel,
Sont tox jors les portes barées,
Ne ja ne seront desfremées
Devant là qu'il ert grant matin."
„Par foi, fait il ce est li fin,
De cou vous dist il verité.
Mais nous venrons jà au fossé,
Ens jeterai ma venison
Et nous meïsmes i sauron, 84
Puis irons vers les murs amont.
Mi vallet qui là dedéns sont,
Qui or ne sont pas asëur,
Aront tost traite en son le mur
La venison et vous et moi."
„Amis, dist Gavains, quel conroi
Seroit il de nos cevax pris?"
„Sire, fait il, par cest païs
Les lairons paistre toute nuit.
Le mien en est moult tres bien duit, 85
Jà del mur ne s'eslongera."
„Li miens, fait Gavains, que fera
Qui ne connoist pas le païs?
S'or le m'avoient leu ocis,
U aucune beste sauvage,
Il me seroit tous mon ëage,
Qu'il ne poroit estre celé,
En ma contrée reprové,

---

788. Porquoi eustes de moi. 789. quan je vous aparla. 790. jel vous dirai. 799. Quil ni herbega ch. 805. herberai. 807. Si le donnai un chevalier. 821. por du.

Que je l'aroie seul laiscié,
Comme couart par mauvaistié, 86
Si l'avoient estranglé lex.
Certes ja n'i remanra sex.
Ains prendrai o lui bien et mal."
„Se vous, fait il, por un ceval
Vous i laisciés de gré morir
Por fol vous en porront tenir.
Cevax recouverrés assés
Mais se vous croire me volés
Vous en venrés ensanle o moi
A ce castel ù aler doi." 87
Gavains li dist: „Ce est l'estrox
Je n'irai pas ensanble vox
Quant mes cevax n'i enterroit.
Mais je vous pri s'estre pooit
Que vous me creantés un don
Dont vous arés bon guerredon,
Se je puis escaper de ci."
Et cil li dist: „Jel vous otri
Sor la loiauté que jou ai,
Que se je puis, jel vous donrai." 88
„Amis, dist il, or enten donc:
Un chevalier qui trop est lonc,
Se ce ne fust, si fust trop bel,
S'est herbegié en cest castel;
Si enporte une damoisele
Grande et gente et cortoise et bele,
Si le prist wi par son derroi
En ma garde à le cort le roi.
Moult par en ai esté mari,
Trestoute jor l'ai poursivi 89
Onques ataindre ne le poi,
Ainc de rien si grant corox n'oi,
Com s'il la gardoit anuit mais.
Por m'amor en prendés tel fais,
S'il onques puet estre à nul fuer
K'anuit mais le gart vostre suer.
Si m'orés moult servi à gré.
S'il en faisoit sa volenté
Je n'aroie jamais honor
Et demain quant il sera jor 90
Si en soit tout en pais saisi,
Si faire le poés issi,
Ne m'en caut puis quel part il aille,
Que lors venrai à ma bataille.
Cil li respont: „Il ert bien fait."
Les grandismes galos en vait,
Que plus demourer n'i osa.
Au fossé vint, si apela
Ses vallés qui as murs estoient,
Et qui moult grant paour avoient, 91
Qu'il ne fust mort u afolé.
Sa venison jete u fossé
Et il meïsmes i sali,
Son caceör el camp guerpi,
Quant le hernois en ot osté.
Tout en a aveuc lui porté
Le hernois et la venison,
Ainc n'i ot autre arestison,
Vistement l'ont sor le mur trait.
Au segnor la novele en vait 92
Que li vallés estoit venus.
Il est contre lui acourus,
Hors du castel par une rue
Liés et joians de sa venue,
La dame meïsme i acort
Et toute la gent de la cort,
N'i remest ni wiscier ne gaite;
Onques tel joie ne fu faite
Por le cors d'un seul damoisel.
Com on fist de lui u castel. 93
Qu'à esciant savoient tuit
Qu'il estoit alés en deduit
En la forest por arcoiier,
Si cremoient qu'au repairier,
Por çou que tant ot demouré,
L'ëust le diable afolé
Qui gardoit l'atre perellox.
Si en furent tuit moult peurox,
Qu'il n'en i ot nul si hardi
N'en fust trestout acouardi. 94
Lors s'en sont en la sale entré
Et li vaslés a regardé
Le chevalier qui se sëoit
Et la pucele que il voit,
Dont Gavains li fist la proiiere.
Auques le connut à la ciere,
À le maniere et au sanblant
Del chevalier qui si ert grant.
Lors mist à raison le segnor:
„Sire, dist il, si grant dolor 95
N'avint onques, ce saciés vous,
Là hors en l'atre perellox,
Ne si grant mais ni avenra
Com en ceste nuit i ara.
Bien doit tout le monde plorer,
Car el monde n'avoit son per
De largece et de cortoisie,
Et por sa grant cevalerie
N'astoit il nient plus orgellox.
Maudis soit l'atre perellox, 96
Quant il onques si herbega!
Quant li rois Artus le sara
Tout en destroit a cest païs,
Car li bons rois poësteïs

---

866. porres. 910. que. 916. Tout en aveuc lui porte. 938. Si en furent moult peurox. 951. se sacies vous. 954. nuit a ara.

Nous demandera tout par droit
Son neveu qu'il pert orendroit.
Il le pert, c'est moult grans damages,
A Dix! com grant duel ses lignages
En aront quant il le saront,
Et trestoute la gent del mont 97
Qu'il connoiscent
Aront de sa mort duel et ire,
Car moult ert proisiés et amés.
Sire fait il or escoutés,
Par quel forfait et par quel tort
Et l'ocoison dont il est mort.
Cel chevaliers que je là voi
Vint or ains à la cort le roi,
Quant il sëoit à son mangier;
Cele pucele i vint dès ier 98
Presenter au roi son servise,
A la cort remest en tel guise
Que de la coupe serviroit
Et que Gavains le garderoit
D'enconbrier, de honte et d'anui.
Or ains le saisi devant lui
Cis chevaliers par son orguel.
Par mi la forest de Carduel
L'a Gavains toute jor sivi,
En l'atre perellox le vi, 99
U j'ai grant piece o lui esté,
Si m'a de cief en cief conté,
Com il l'a sivi toute jor.
Je li prioi par grant doucor
Qu'il venist caiens herbegier,
Mas il n'i veut sans son destrier
Venir i en nule maniere.
Ne se vous avés m'onour ciere,
Ne riens que je faire vous puisce,
Gardés que bon ami vous truisce; 100
Car une cose vous demant.
Et cil li dist: „Je vous creant
Qu'onques vous me vaurés requerre,
Nis se c'estoit toute ma terre."
„Sire, fait il, vostre merci:
De ceste pucele vous pri,
Que ma suer le gart anuit mais,
Et le matin le rait en pais
Li chevaliers qui l'amena.
Mesire Gavains m'en pria 101
Que fust anuit hors de sa garde."
Et cil fierement le regarde,
Puis li a dit: „Ce n'iert ja fait
Max v c. m. dehais ait,
Ki en tantes cors l'a sivie,
Et qui en fist tele estoutie
Devant le roi à son mengier
Or ains, voiant maint chevalier,
S'anuit le garde nus fors moi,
Ne se jou ja le vous otroi, 102
Tant com je puisce estre sor piés."
Li sire fu moult afaitiés,
Qui li pria moult bonement,
Que il le baut sans mautalent,
La damoisele pria après,
Et toute la gent du palès
Que il l'otroit, si fera bien.
Et cil respont: „Ce ne vaut rien,
Je nel feroie por nul home."
Li vaslés dist: „Ce est la some 103
Que se mon plaiscir nen est fait,
Que je sui cil, qui s'en revait
A mon Segnor Gavain arriere,
Et dirai li que sa proiiere
Ne puet estre par moi furnie
Il est plus cel que je li die,
Quant jou en fin faire le dui,
Et que je aille ariere à lui
Por prendre o lui et bien et mal,
Qu'il ne tenist por desloial. 104
Quant li sires ot et entent,
Que cil à de certes l'enprent,
Et qu'il s'en veut aler ariere,
„Amis, fait il, se par proiiere
Nen puet estre vostre bon fait,
J'en ferai ancois un forfait
K'ui mais isciés de ce castel."
„Amis, fait il, ce est plus bel
Que la me bailliés par amor
Si i arés gregnour honor, 105
K'el vous soit par force tolue,
Que ja ne vous sera rendue,
Se on le vous taut par meslée
Et s'el m'est par amors livrée
En pais le rares le matin."
Cil set tres bien, ce est la fin
Que por droit nient s'en desforce
Que rendre li estuet à force
Si qu'il nen puet passer par el:
„Sire, fait il, en vostre ostel 106
Me herbegai par bone foi
Or entreprendés trop vers moi
Qui dités que ja m'ert tolue,
Ne ja ne me sera rendue
La pucele que je tant aim.
De traïson i a un raim,
Nus ne vous en porroit desfendre."
„Amis, je vous ferai entendre,
Fait li sire, qu'estre l'estuet,
Et qu'autrement estre ne puet, 107

984. gardairoit. 996. vait. 998. Ne se naves monour ciere. 1000. tuisce. 1004. se sestoit. 1024. matalent. 1047. kumais.

Se vous à raison entendés.
La pucele que vous portés
N'est pas vostre, ains l'avés toloite,
Dont est raisons et fine et droite,
Que ne doit pas o vous coucier,
K'il a là hors un chevalier
Qui gist anuit à la capele
Et vous suit por la damoisele.
Si dist ce, qu'il s'en combatra,
Et que demain desraisnera; 108
Ke à tort en estés saisi
Et s'il le puet prover isi,
Dont ariiés vous à grant tort
De li ne joie ne deport.
A grant tort ariiés eue
Joie ne soulas de sa drue,
S'il le puet isi desraisnier."
„Sire, ce dist le chevalier,
Il n'est pas par son dit prouvé,
Bien m'eust ataint et trouvé, 109
Ains que caiens fusce venu,
S'il i eust son preu vëu
Car j'erroie moult belement
Et le ceval n'estoit pas lent
Sor quoi il m'aloit porsivant."
„De droit nient m'alés plaidant,
Fait li sire, ce est l'estrox,
Je le prendrai ja voiant vox
U el m'ert par amors livrée."
Cil set moult bien que par meslée 110
Ne la puet il mie desfendre
Si la veut mix par amors rendre
K'estre laidés et perdre la:
„Sire, fait il, quant isi va,
Que rendre le m'estuet enfin,
Quant je [la] rarai le matin,
Jel souferai à quelque paine."
La dame le prent, si l'enmaine
En sa cambre qui moult ert bele
Entre li et la damoisele, 111
Et mangierent moult liement.
Li sires o toute sa jent
Mangierent en la sale tuit
A grant joie et à grant deduit
Fors seulement le chevalier;
A celui desplaist le mangier
Quant il n'i voit sa damoisele.
Par le vile va la novele
Ke Gavains estoit herbegiés
Puis que li solax ert couciés 112
Là hors en l'atre perellox.
Moult par en furent angouscox
Clerc et borgois et chevalier
Tout le pule cort au mostier
Priier Diu qu'il le gart de mort
Là oïsciés un duel si fort
Qu'il ne porroit estre conté.
Li auquant sont as murs monté
Por escouter que ce sera
Et comment il esploitera. 113
Mesire Gavains est assis
Sor un tonbel de marlre bis
Entre le mur et le cancel.
Tout par fu rice le tonbel
Que je n'en os dire le taille,
Car je dout moult que je n'i faille
A deviser l'entaillëure.
Por cou du deviser n'ai cure
Ne si fu pas sis longement
Que desous lui esmouvoir sent 114
Contre . . . .
. . . . . quant n'i vit ame
Qui i aloit ne tant ne quant
Ensi . . . .
Que . . . .
Il . . . . . . siege querre
Que cil ne lui agrée pas.
N'ot pas alé seul quatre pas
Que le tombel fu tout overt
Et qu'il i vit tout en apert 115
Une damoisele gisant,
Et el se lieve en son seant
Tout voiant monsegnor Gavain,
Et il leva sa destre main
Por segnier son cief et son vis
Et nequedent à son avis
Dès l'ore primes qu'il fu né
Et qu'il sot counoistre biauté,
N'ot il si tres bele vëue,
Et fu moult ricement vestue 116
Mi partie de II samis,
Qu'il en fu auques esbahis,
L'un en fu vert, l'autre vermel.
„Gavains, fait el, moult me mervel
Se vous avés paour de moi."
„Damoisele, fait il, je voi
Cou jou ouques mais ne vi,
Se un peu en sui esbahi,
Il ne fait mie à mervellier;
Il n'a si hardi cevalier 117
El roiaume le roi Artur
Qui fust mie bien aseür,
S'il vous eüst trouvé isi."
„Sire, fait ele, je vous di
Que je sui cose de par Dé
Et Dix vous a ci amené
Por jeter moi hors de prison.
Je sai moult bien se par vous non,

1119. hebegies.

N'iscise jamais à nul jor
D'ire et de paine et de dolor, 118
Mais j'en istrai anuit par vox."
„Bele de l'atre perillox
Me dités, fait il, tout le voir
Car j'ai grant talent de savoir
De cest non, coumeņt il l'ot primes.
Si veul savoir de vous meïsmes
Dès quant et porquoi et coument
Vous estés ci si soutuiment."
Ele respont: „Sire mon pere
Prist femme après la mort ma mere 119
Qui moult fu de lui audesus,
Moult ert bele, mais j'ere plus,
Si ot de moi moult grant envie.
Par caraude et par sorcerie
Et par traïson engigna
Si faitement m'ensorcera,
Que je isci fors de mon sens.
Foliant alai un lonc tans,
Que jou ne soi que je fasoie.
Seule erroie un jor une voie 120
Si encontrai, ce est la some,
Un diable en sanlance d'ome.
A raison me mest erramment:
Bele, fait il, de cest torment
Et de la grant enfermeté
U vous avés lonc tans esté,
Se vous voliés estre moie
Encor wi cest jor vous garroie.
J'euc de garir moult grant talent
Si li craantai erramment 121
A faire del tout son plaiscir,
Et il mist paine à moi garir.
Ainc puis n'oi touce de ce mal.
Il me monta sor son ceval,
Si m'aporta de si que ci.
Dès ice tans, que je vous di,
Ai puis esté ensanble o lui.
Moult ai vescu à grant anui,
Car trestout son plaisir faisoie.
Cascune nuit et si gisoie 122
Cascun jor seule en cest tombel,
Et ne porquant quanque m'ert bel
A son sens et à son pooir
Me faisoit il trestout avoir,
Tout m'aconpliscoit mes aviax
De beles robes, de joiax
Et de viande à mon plaisir;
Mais je vausisse miex . . . .
Quèstre . . . .
Quant cascune 123
Venir si lai . . . .
Por cest ci . . . .
Que cert ci . . . .
Sire . . . .
A lui combatre vous convient,

Car je sai de voir que il vient
Et qu'il n'est mie lonc de ci;
Or ne soiiés mie esbahi,
Avés en Diu bone esperance!
Si vous avés bone creance, 124
Ja mar le douterés de rien.
La crois vous le conisciés bien,
Dont je voi le signe làsus,
Et quant vous onques serés plus
Angouscex de vostre bataille,
Regardés la sans nule faille,
Reprenés ileuc vostre alainne,
Et des II pars de vostre painne
Serés maintenant alegié.
Se vous n'avés de moi pitié 125
Biax sire, si l'aiiés por vous.
Car saciés bien tout à estrox
Qu'il vous ocirra u vous lui.
Ne jamais n'ere hors d'anui,
Si vous anuit ne m'en jetés.
Biax dous sire or vous atornés,
Si montés sor vostre ceval,
Car le traïtre desloial
N'est pas lonc de mie louée."
Et Gavains a sa teste armée, 126
Si est u bon ceval monté.
La pucele au cors acesmé
De l'armer se haste et avance
L'escu li baille et sa lance
. . . . ble 'au mur
. . . . aseur
. . . . orte
. . . . rte
. . . .
V 127
A cort term . . . .
Mar vit le vostre acointement."
Cele respont comme cortoise,
„Certes, fait ele, moult me poise,
Que onques fui vostre putain
Mais vés ci mon segnor Gavain
Qui moult est proisié et loé
Et j'ai bien ma creance en Dé,
Qu'il li sera anuit aidans
Si n'ere plus vostre soignans. 128
Quant cil set que ce Gavains fu,
A mervelle en fu irascu,
Car bien set que bien est prisiés.
Lors est l'uns vers l'autre eslaisciés;
Tant que ceval porent candir.
Si se fierent de tel aïr
Des lances desox les mameles
Qu'anbedex volent en asteles,
Onques por cou ne s'aresterent
Si durement s'entrencontrerent 129
Des cevax, des cors, des escus,
K'anbedex sont entrabatus

Et ex et les cevax ensanble.
Gavains de mautalent trestranble,
Si est tantost en piés saillis,
Et cil ne fu mie esbahis.
Ains a mis le main à l'espée.
Atant commence la meslée,
Onques hom si dure ne vit,
Moult doute l'uns l'autre petit, 130
Au sanlant que çascuns d'ex fait.
Le deable les saus li vait,
Sel fiert del brant en l'elme amont
K'en plusors luis li quasse et ront.
Gavains fierement le recoit,
Bien li paie cou qu'il li doit,
Car il le fiert tout à bandon,
C. caus li done en un randon;
Ains que l'assax fust departis.
Moult par fu grans li fereïs. 131
Li diables le fiert del brant
Amont desor l'elme luisant,
Que le cercle l'en a ronpu:
Li caus glacoie sor l'escu,
Si l'en abat plus d'un quartier.
Gavains le fiert du branc d'acier
Si durement en l'elme amont,
Les bones pieres qui i sont,
Esmeraudes, safir, topace
Abat devant lui en la place: 132
N'i remaint ne or ne esmal
Qu'il n'abate tout contreval.
Li caus descent desor la hance,
De la brogne qui si ert blance,
A abatu le destre pan.
Anbedoi sont en grant ahan,
En grant angousce et en grant paine,
Car cascuns dex forment se paine
De l'autre grever et laidir.
Li diables ot grant aïr, 133
Moult grant pruece et moult grant force.
Gavains recule desqu'el porce
A l'entrée de la capele.
„Gavains, ce dist la damoisele,
Dont ne creés vous bien en Dé,
Le gloriex de maïsté,
Vés là le signe de la crois.“
Gavains a entendu la vois
Et la parole à la mescine,
Sore li cort de tel ravine, 134
Qu'il l'à reculé XV piés.
Moult par fu le deable iriés,
Quant voit que reüser l'estuet:
Sore li cort à lais qu'il puet,
Se li fait une autre envaïe:
Desor le hiaume de Pavie
Le fiert devers la destre part,
De l'elme li abat le quart
Et des mailles de l'auberc cent.
Li caus sor l'espaulle descent 135
Si qu'il l'a en dex luis navré,
Ferant, ferant l'en a mené,
Tant qu'el porce l'a embatu.
Gavains qui tint le brant molu,
Si se desfent au mix qu'il puet.
Li diables les saus li muet:
Si li a fait le tierc asaut.
Li sans qui des plaies li saut
L'a moult grevé et afaibli;
Longement se conbat issi, 136
Et se desfent à quelque paine,
Por peu qu'à son voloir nel maine,
Ne mais que Gavains s'esforca.
Li diables qui grant force a
Por la pucele qui plorot
Et ne porquant mestier li ot (?)
Ce qu'il ot adosé l'arvol,
Qu'il ot en la teste et el col
Et es espaulles mainte plaie.
La pucele forment s'esmaie 137
Qui si afebloiier le voit.
„Lasse, fait ele, ce que doit
Que deable a si grant vertu!
A bon chevalier! que fais tu!
De la crois dont ne te sovient?
A Gavain sa force revient,
Sa pruece et son herdement:
Sore li cort moult radement;
Quant il ot la crois regardée,
Tel caup li done de l'espée 138
Que à genox l'a abatu;
De cief en cief li fent l'escu
Que les moitiés cieent à terre.
Autrefois l'est alés requerre,
Car il voit qu'il l'a moult grevé,
Sor un tonbel l'a raüsé,
Qui ert deriere ses talons.
Li tombiax ert et grans et lons,
Si l'a enpaint par de desus.
Que vous en diroie je plus! 139
Si durement par desus ciet,
Qu'il n'a pooir qu'il se reliet.
Au caoir que l'aversier fist,
Et au grant branle que il prist,
Est le hiaume en terre ferus,
Si que li las en sont ronpus,
Et qu'il vola loins en la place.
Gavains en voit nue la face,
Sel fiert du brant en mi le vis:

1364. qui. 1385. qui la moult greve. 1394. qui la versier fist.

Par desus les ex en a pris 140
La face et demi le menton,
Puis le refiert tout à bandon,
Si qu'il en a la teste prise.
Lors s'est la damoisele asise
Qui moult a grant paor ëue,
Puis dist: „Iceste sorvenue
Soit de dame Diu beneoite!
Longement ai esté destroite
En grant angousce et en grant ire.
Bien puet trestox li mondes dire, 141
Que c'est ci le bon chevalier,
Et cil qui tox jors seut aidier
As damoiseles au besoing.
  Bien ont oï l'estor de loing
Et les asaus et les cembiax
Cil qui estoient as cretiax,
Bien sevent, que l'un est vencu,
Mais ne sevent li quex ce fu;
S'ont de Gavain moult grant paor.
Issi soufrirent dusqu'au jor 142
En tel ire et en tel pensé.
Et il a son cief desarmé,
Si s'est couciés lès la capele
U devant à la damoisele.
  Tantost com il fu ajorné
Et que le solel fu levé,
Point li valles à la capele
N'ot chevalier ne damoisele
Ne borgois en tout le castel
Ne cort après le damoisel, 143
Por mon segnor Gavain veoir;
Si ont grant talent de savoir,
Com il ot la nuit esploitié.
À grant mervelle furent lié
Quant sain et sauf l'orent trové,
Et à mervelle ont esgardé
Le diable qui ert ocis;
Por cou qu'il gastoit le païs
En ont grant joie demenée.
La nouvele est partout alée, 144
Que le diable estoit destruit,
Et si sëuscent bien trestuit
Que l'atre avoit son non perdu.
  Li chevaliers levés se fu;
Si demanda sa damoisele,
Quant il ot fait metre sa sele,
Et il se fu moult bien armés.
Puis est el grant cemin entrés,
Qui le menra en son païs.
  Et Gavains a à raison mis 145
Le damoisel qui à lui vint:
„Biax amis, fait il, que devint
La pucele et le chevalier?"
„Sire, fait il, sor son destrier
Estoit montés, quant je vinc ca,
Et je sai bien que il s'en va
Le grant cemin en sa contrée.
Mais bien fu ersoir acievée
La priiere que me feïstes.
Car tout issi, com vous deïstes, 146
Le garda ma suer toute nuit,
Puis le remist en son conduit;
Gel vi quant il se fu armés."
„Dous amis, fait il, or pensés
Et de moi et de mon destrier,
Que nous ëuscons à mangier;
Si ert vostre bontés parfaite.
Moult ai anuit male nuit traite
Si ne mengai dès ier matin."
Cil est montés sor son roncin, 147
Qui est grant et fort et isnel,
Si s'en va poignant au castel.
Dex de ses valles apela,
Pain et vin assés lor bailla
À grant plenté haste rostis
Et un pasté de dex pertris
Assés lor baila un et el,
Blans doubliers et hanas et sel,
Si lor bailla avaine et fain;
Puis revint poignant à Gavain, 148
Qui l'atendoit el cimentire.
De cel n'i a il plus que dire
Mais qu'il mangierent liëment.
Gavains commanda erramment
À metre son frain et sa sele.
„Sire, ce dist la damoisele,
Por Diu et por honor vous pri,
Que vous ne me laisciés ici;
Car moult remanroie esgarée.
Aler veul en vostre contrée 149
Ensanle o vous, s'il vous est bel."
„Sire, ce dist le damoisel,
Menés ent la pucele et moi,
Et g'irai por un palefroi,
S'il vous plaist que cevaucera;
Car j'ai grant volenté pieca
D'aler ent en vostre servise."
„Amis dous, à vostre devise
Veul jou, fait il, que soit tot fait."
Et cil por un palefroi vait 150
Vistement arriere au castel.
Onques ne veïstes plus bel,
Ne plus cointement acesmé.
Le palefroi a amené;
Si est la pucele montée

1413. besoig. 1414. loig. 1437. li diables. 1463. ge vi. 1477. on et el. 1499. qui.

Et Gavains a sa teste armée
Si est montés sor son ceval;
Puis oirrent après le vassal,
Tout troi ensi faitierement.
Cevaucié ont bien longement 151
En tel guise com je vous di,
Tant que vint après mie di;
A donc virent le chevalier
Bien loin devant ex cevaucier,
Mais il l'ont bien recouneü
Et au destrier et à l'escu,
Qui ert d'une color vermel,
Si reluist contre le solel.
Si l'ont por cou mix avisé,
Qu'il l'avoit deriere jeté, 152
Por la pucele qu'il portot.
La damoisele grant duel ot,
Que Gavains trouva u sarcu;
Plus devint vermelle de fu,
Quant ele sot que c'estoit il.
„Sire, fait ele, est cou cil,
A cui vous vous devés combatre?
Se troi l'asaloient u quatre,
Il aroient ains moult à faire,
Qu'il li peüscent riens forfaire. 153
En Bretaigne n'a chevalier
Plus outrecuidié ne plus fier
Ne plus douté en son païs.
Maint bon chevalier a ocis
Par forfait et par estoutie.
Si vous poés sans vilonie
Et sans grant blasme retorner,
Je vous os bien dire et conter
Que vous laisciés ceste bataille
Onques ne feïstes sans faille 154
Nule neïs celi d'er soir,
Dont tant vous deüsciés doloir,
Com vous deveriés de cestui.
Tant ai oï parler de lui,
De sa force et de sa valor,
Que jou en ai moult grant paor.“
Et Gavains dist: „Jà Diu ne place,
Que je m'en fuie ensi de place,
Tant com soie ne sains ne vif,
Ne qu'il ait ensi sans estrif 155
La damoisele qu'il en porte.“
„Mix vaudroie estre, fait el, morte,
Que vous pardiscies devant moi
Par force nis le petit doi;
Car de dolor m'avés jetée;
Et je dout tant ceste meslée
K'onques mais si grant paor n'oi.
Sire, par le diable soi,
Qui il est et de sa valor.
Il a dusqu'à none de jor 156
La force de trois chevaliers
Les plus hardis et les plus fiers,
Que on puist en mi liu trover.
Quant le solel doit decliner,
Dès qu'il est none et en avant,
Va un petit afebloiant,
Petit et petit afoiblie
Et si à l'ore de conplie;
Mais tox jors est fors et hardis,
Ja ne sera si afoiblis, 157
Ce saciés vous veraiement,
Que il n'ait force et herdement
Contre le mellor chevalier,
Qui ost vers lui armes baillier.
Une autre cose vous en di,
Si savés bien, si est ensi:
Vostre mere si fu moult sage,
Auques vous dist de son corage,
Je sai bien qu'ele fu faée,
Si vous dist vostre destinée, 158
Et vous acointa sans mentir
Quanques vous devoit avenir.
Moult vous proia que prex fuissiés,
Que ja nul jor ne vesquissiés,
Ne seriés vencus ne mors
Par nul home qui tant fust fors;
Ne mais ne vous dist de cestui
Que vous vous gardés de celui,
Car el ne doutoit se lui non,
Et je vous dirai ja son non. 159
Si porrés mix par cou savoir,
Se je vous di mencogne u voir.
Je sai bien que le vous nouma,
Et si vous dist et devisa
Qu'il n'avoit si fel cevalier,
Si outrequidié ne si fier,
Ne plus fort en toute Bretaigne.
C'est Escanors de la montaigne.
Itant vous dist el de cestui,
Et s'il vous couvenoit o lui 160
Conbatre, qu'ele ne savoit,
Ains ert en doute qui vaincroit.“
„Bele, dist il, c'est verité,
Ensi com vous l'avés loé,
Le me dist ele et devisa;
Mais ja dix tant ne me hera,
Que je m'en voisce arriere issi.
Mix aim estre mors que honi;
Car la mors est tost trespassée,
Mais la honte a longe durée; 161
Car cascuns le dist et raconte,
Et je ne porroie sans honte,
Ce véez vous bien, retorner.

1514. loins. 1546. a.

Tant m'estuet après lui aler,
Que il m'ocirra u jou lui."
„Moult dout, fait ele, vostre anui
Et quant autrement ne puet estre,
Et vous savés ja tout sen estre
Et son errement et sa vie,
Et savés bien qu'il afoiblie 162
A l'esconsement du soleil,
Se volés croire mon conseil
Ja à lui ne prendrés meslée
Desi que none soit passée."
„Bele, fait il, je vous kerrai
Après none mi combatrai,
Si com vous le m'avés loé.
Toute jor ont issi erré,
Tant qu'il vinrent à une haie,
Et cil qui point ne se delaie, 163
Qui grant pieca l'avoit passée,
Fu entrés en une valée,
Si que Gavains en ot perdue
Une grand piece la veüe,
Et que il ne vit ne ne sot
Quel part li chevaliers errot.
Lors se commenca à haster,
Puis le vit devant lui errer,
Bien loin parmi une campaigne.
Il esgarda aval la plaigne, 164
Si vit devant lui un castel
Onques si bien clos ne si bel,
Si rice ne si bien assis
N'ot mais veü à son avis;
Lors quida bien de verité
A ce que il ert avespré,
Que li chevaliers qu'il sivoit,
U castel se herbegeroit.
Si vit bien que por nul besoing,
Tant estoit li chevaliers loing, 165
Ne l'ataindroit il ains l'ostel.
„Vallet, dist il, or n'i a el
Je voi bien que ce chevalier
S'ira ja laiens herbegier,
Et nous comment le porron faire?"
Cil qui ert frans et de bon aire
Li respondi: „Sire, moult bien;
Mar vous esmaïetés de rien,
Tant que je soie sains ne vis.
Cis castiax et tox li païs 166
Et ceste grant forest fu moie.
A une autre suer que j'avoie,
A un chevalier preu et sage
Donnai trestout en mariage
Et le païs et la contrée
O ma suer qu'il a espousée.
Si quit bien que cel chevalier
S'ira ja laiens herbegier;
Et nous irons ciès un borgois,
Qui est rice et sage et cortois 167
Qui fu hom mon pere et le mien,
Si nous herbegera moult bien.
Car ce ne seroit mie bel
Que nous aliscons u castel
Por nul besoing prendre l'ostel,
Aveuc vostre anemi mortel."
„Va donc, fait il, sans demorer
Faire l'ostel aparellier
Que delivre et bel le truisons."
Li vasles fiert des esperons 168
Le ronci, qui moult tost l'en porte.
Lors vit entrer parmi la porte
Le chevalier, qu'il vont sivant;
Il va les rues trespassant
Tant qu'il est venus au segnor.
„Cil Dix, fait il, vous doinst honor,
Biax sire, qui por nous sauver
Se laisca en la crois pener."
„Amis, fait il, et Dix vous gart
Travellié estés, si est tart, 169
Et je vous ferai sans dangier
En ce castel bien herbegier;
Car bien est tans de prendre ostel."
„Sire, fait il, je ne quic el,
La vostre tres grande merci!"
Lors est un chevalier sailli
Qui la damoisele descent.
Uns escuiers son ceval prent,
Et doi le courent desarmer.
Or mestuet del vallet parler 170
Qui est ciès le bourgois venu,
Et quant le bourgois l'a veü,
Moult en a grant joie menée:
„Sire, fait il, vostre jornée
Est parfaite, cou saciés vous.
Herbegiés estés à estrox.
Ja mar proiier vous en ferés;
Demain tout à loisir irés
Veoir vostre suer u castel."
„Sire, ce dist le damoisel, 171
Je sui herbegiés voirement;
Mais or montés delivrement,
S'irons encontre un chevalier,
Que j'amain caiens herbegier.
Si li faités moult grant honor,
Que onques son per ne mellor
Ne fu nés en toute Bretaigne:
Dès les pors dusqu'en Alemaigne
N'est nus si bien enteciés;

1639. loins. 1646. a ce quil ert. 1650. chevalier. 1671. son pere. 1679. ruisons. 1697. que. 1708. aloisgir.

Si vous devés faire moult liés 172
De cou que vous est avenue
Si grans joie de sa venue."
Moult en est li ostes joians,
Tantost apele ses sergans,
Si lor commande à atorner
Les seoirs, le fu, le souper
Si delivrement et si bien,
C'on nel peüst blasmer de rien.
Puis est montés sor son destrier,
Qu'il ot grant et fort et legier; 173
Si s'en est de la vile iscus.
Et Gavains estoit ja venus
Desi as portes du castel,
Mervelles les apele bel.
Li borgois qui o lui le maine,
En la soie maison demaine,
En el palais le fist descendre.
Il avoit fait tapis estendre
Et coutes pointes u seoir,
Si i mena Gavain seoir. 174
Devant ex ert le fu moult grant.
Atant acourent li sergant
Por lui desarmer errament;
Mervelles le sert bonement
La damoisele o le cief bloi.
„Ore soufrés, fait il, un poi,
Je n'iere encor pas desarmés.
Lors a son vallet apelé:
„Amis, fait il, va tost et cour
Là sus amont en cele tour, 175
Et si fai tant par ton porcas,
Que cil n'ait joie ne soulas
De la pucele que il maine.
Por moie amor i met grant paine,
Que ta suer anuit mais le gart,
Et si di de la moie part,
Que s'il nel veut acreanter,
Que il n'i a fors du monter;
Car je m'en conbatrai ancois.
C'anuit mais le gart sor mon pois." 176
Li valles vistement i cort.
Alés en erent de la cort
En la sale ù il se seoient,
Et quant li chevalier le voient
Moult par l'ont tout bel apelé,
Et Escanors l'a regardé,
Si l'a moult bien recouneü,
Puis dist: „Mal soiés vous venu,
Sire, fol gars, mesafaitiés,
Ja mais nul jor ne serai bés, 177
Des que de vous vengiés me soie.
Se hors de caiens vous tenoie,
Je m'en vengeroie moult bien,
Ke de m'amie maugré mien
Er soir departir me fëistes.
Segnor, dist il, aino ne veïstes
Si fol garcon, ne si sorfait."
Trestout lor a conté le plait
Com le soir devant l'ot servi.
Et li sire li respondi: 178
„Sire, ja Dix, li fix Marie,
Ne vous doinst force ne baillie
De lui empirier ne grever.
Or laiscons, fait il, cou ester,
Qu'il morra encor amés mains."
Li valles qui n'ert pas vilains,
Li respondi trestout en pais:
„Sire, fait il, je n'en puis mais,
Se me haés por cest mesfait.
Fait il, segnor a il forfait, 179
Je m'en met en vo jugement,
Se je fac le commandement
Mon segnor Gavain à qui sui,
Et encor le ferai je wi,
Que ja por lui ne le lairai.
Segnor, fait il, je vous dirai
Por qoi cest estrif est monté."
Lors a de cief en cief conté
Comment il prist devant le roi
La pucele par son derroi, 180
Et comment Gavains le sivi,
Et comment il se combati
A l'aversier el cimentire;
Onques rien n'i laisca à dire,
Com il l'a sivi toute jor.
Lors mist à raison le segnor:
„Sire, fait il, je vous requier
Que se vous m'avés de rien cier,
Que vous un don me creantois."
„Par foi, fait il, ce n'est pas drois 181
Que je de rien vous escondie,
Promis ai jou ja en ma vie
De ce que je puisce aramir,
Bien vous devroie à gré servir,
Qui me dounastes le castel."
„Sire, ce dist le damoisel,
Mesire Gavains me proia
De cele damoisele là,
Que ma suer le gart anuit mais,
Si soit rendue tout en pais 182
Le matin à cel chevalier,
Et je vous veul forment prover
Que vous issi le faciés faire."
Lors ne se pot Escanors taire,
Qui la parole a entendue:
„Veus me tu, dist il, de ma drue
Com er soir faire departir;

1746. or. 1805. sui. 1808. que ce vous. 1812. Nous ai jou ja en ma vie. 1822. prover.

Mix vauroie oreudroit morir,
Que ja mais tant com je vis soie,
Soit en garde fors en la moie. 183
Sire, dist il, se vous creés
Ce garcon que vous là veés,
Vous en arés honte et anui,
Quant par vostre proiere sui.
Herbegiés en vostre maison;
Se on m'i faisoit se bien non,
Il vous seroit à mal torné."
„Par foi, fait il, c'est verité;
Jou meïsme vous herbegai,
Mais au vallet acreantai, 184
Que je feroie sa proïiere.
Or ne sai jou en quel maniere
Lequel je doie mix laiscier."
„Sire, ce dist le chevalier,
Ce est drois et fine raison,
Que vous gardés de traïson,
Que vous en seriiés retés.
Se de rien i iere grevés
Par vous ne par vostre seü,
Se g'i avoie mal eü, 185
Vilenie ni enconbrier,
Vous en ariés reprovier
À tox les jors de vostre vie."
Et li sire là li otrie
Et li dist, qu'il soit aseür
Que se c'estoit li rois Artur,
Ni li consentiroit il mie,
Que il li feïst vilenie,
Tant com il fust en son castel.
„Amis, fait il au damoisel, 186
Je ne l'en puis pas dessaiscir,
S'il nel veut de son gré soufrir,
Ne je ne doi por nule perte
Faire traïson si aperte
Por vous ne por vostre consel."
„Par foi, fait il, moult me mervel,
Que vous ne faités tout mon buen,
Soit tors soit drois ainsque le suen;
Et puisque faire nel volés,
Li chevaliers est tox armés, 187
Qui porsuit por la damoisele,
Encor n'osta ne frain ne sele,
Si est là jus ciés un borgois,
Si se conbatera eincois,
K'anuit mais sor son pois le gart,
Et je li di de soie part
C'orendroit remont, si s'atort;
Car ja sera en vostre cort,
Ce saciés vous tout à estrox,
La bataille par devant vous." 188

Lors court por Gavain à l'ostel
Li sire dist: „Or n'i a el,
Escanors, quant Gavains ca vient,
À lui conbatre vous couvient;
Mais je vous lo c'autrement aille;
Laide seroit ceste bataille
Et coustouse, s'ele ert par nuit;
Trop seriés coustox, je cuit,
Se ne la metés en respit."
Et li chevalier li ont dit, 189
Que ce seroit grans vilenie,
Il est plus bel qu'il baut s'amie
En la garde à la dame wi mais,
Et le matin le rait en pais.
La dame meïsme l'en prie,
Et si li creante et otrie,
Que loiaument li gardera,
Et le matin le ravera.
Creanté l'a à quelque paine;
La dame le prent, si l'en maine 190
En sa canbre dedens la tor,
Si li a fait moult grant honor
Comme de boire et de mengier,
Et de bel lit à li coucier.
Li ostes qui grant joie en a,
Un de ses valles apela:
„Cor, dist il, si di à Gavain,
Qu'il se herbert dusqu'à demain,
Que li chevaliers a livrée
La damoisele sans mellée 191
En la garde à la dame wi mais.
Et cil i cort tout demanois
Si est ciés le borgois venu
Monsegnor Gavain a veü
Tout prest armés et si devoit
Aler à la cort orendroit.
Cil li a dit, k'il se demort,
Et k'il naille pas à la cort,
Mais toute la nuit se repost.
„Amis, dist Gavains, ains que j'ost 192
Mes armes, di moi verité,
S'Escanors a acreanté
Le mandement que je li fis."
Et cil li dist: „Jel vous plevis,
Qu'il l'a graé à mon segnor,
Alée s'en est en la tour
O ma dame, si que jel vi."
Gavains qui pas ne l'en creï,
Qui mix en veut estre anoiié,
I a son vallet envoiié, 193
Por savoir se c'ert verité,
Si comme cil li ot conté.
Li valles s'en cort a le tor;

1861. pus. 1884. combatra. 1908. duqa demain. 1915. prest dormes. 1917. ki se demort. 1919. toutoute la nuit.

La damoisele et sa seror
Trova desor un lit seant,
Puis s'en vint à l'ostel corant,
Si li a dit que c'ert bien voir.
Atant s'ala Gavains seoir.
Si l'ont maintenant desarmé.
En main liu ot le vis hurté, 194
Si que li sans en ert saillis,
Si en ert un peu enlaidis
Que du sanc que de la suor.
Li sires ot une seror
Bele et cortoise et debonnaire,
A qui il ot un baing fait faire
Por baignier mon segnor Gavain.
Moult par l'ot bien fait et à plain,
Si qu'il ert ja tout aprestė.
Si l'ont en la canbre mené 195
Si l'ont baignié et costeï.
Moult tres doucement l'a servi
Li suer à l'oste à son pooir,
Et si poés de fi savoir,
Que cele qui l'ot amenée,
S'est de lui servir moult penée.
Quant baigniés fu tot à loisir,
Et il s'en vaut du baing iscir,
Lors li aporte par francise
Li suer à l'oste une cemise 196
Et unes braies de cainsil
Plus blances que n'est flors d'avril.
Quant fu baigniés et atorné,
Dont fu li mengier aprestė.
Lors a on l'iave demandée.
A aise lès la ceminée
Est assis mesire Gavain,
Si fist devers sa destre main
Seoir l'oste o la damoisele
Qu'il amena de la capele, 197
De l'autre part devers son coste
Fist seoir o la suer son oste
Son vallet qu'il aime forment.
Puis orent moult plenierement
Pain et vin et car et poison
Oisiax, rostis et venison
Et quanques lor vint à plaisir.
Moult les fist l'ostes bien servir
A grant joie et à grant deduit.
Moult orent grant plenté de fruit. 198
Tantost com il orent mengié
Por cou qu'il erent travellié
Firent lès le feu son lit faire
Je ne vous porroie retraire
L'onor que li bourgois li fist,
Que moult durement s'entremist
Et cascuns d'ax à son pooir
De quanques il porent avoir.
Ensi dormi et reposa.
Et Escanors s'aparella 199
Au matin quant il fu grant jor,
Ke mout li desplaist le sejor,
Moult li poise que de sa drue
Avoit la saisine perdue
Cele nuit et cele devant.
Vistement l'arma .I. sergant,
Si li mist son frain et sa sele.
Il demanda sa damoisele,
Et la dame li amena.
A Gavain la novele en va, 200
K'Escanors qui point ne se targe
A ja pendu au col se targe,
Si est pieca hors de la porte
O la pucele qu'il en porte.
Quant Gavains l'ot, moult li desplest,
Vistement saut sus, si se vest,
Si a ses armes demandées.
Por cou qu'el erent trop usées
Li a li borgois aporté,
Ki moult le veut servir à gré, 201
Hiaume à visiere de Senlis,
Et hauberc de Canbelt faitis,
Et cauces blances et treslices,
Onques si rices ne veïstes.
Moult fu clere et trencant l'espée
Qui aveuc li fu aportée,
Et li escus noviax et frois,
Et si ert d'un moult rice orfrois
La guige et toutes les enarmes.
Onques Gavains si rices armes 202
N'ot mais veü en son aé.
Un ceval fort et desreé
Roide et isnel et lancëis,
Le mellor de tout le païs,
Li ont amené en la place.
Et Gavains dist: „Ja Dix ne place,
Que cest service soit perdu;
Et Dix me doinst force et vertu
Et pooir qu'en tel liu vous truise,
Ke gueredoner le vous puisce, 203
Que moult m'avés fait grant honor."
„Sire, fait il, je vous honor
Por mon segnor que je ci voi,
Et por cou que je quit et croi,
Que prodome estés et vaillant.
Je ne vous sai aler offrant,
Mais prenés caiens sans dangier
Quanques onques vous est mestier;
Car tout vous met en à bandon."
„Moult a ci, fait il, rice don, 204
Je ne le vous osaise querre.
Si ne quit que en nule terre
Si grant honor mais faite fust
A home k'on ne counëust;
Et j'en avoie bon mestier.
Mais de l'espée et del destrier
Ne veul je pas, vostre merci.

Je l'ai grant et fort et hardi,
Espée dorée trencant.
Moult par est le gueredon grant 205
Que je doi encor del sourplus.
Armer m'estuet, qu'il n'i a plus,
Moult me dout de trop demorer."
Grant paine ont mis à lui armer
Li vasles et les damoiseles;
Atant furent mises les seles,
Puis ont les cevax amenés.
Mesire Gavains est montés,
Que onques estrier ne requist
Et li vasles son escu prist, 206
Quant il fu montés, et sa lance.
Li ostes le sert et avance
Qui a la pucele montée,
Qu'il orent o ex amenée.
Si se misent tout à la voie,
Et li bons ostes les convoie,
Tant que il vinrent dusqu'au bois.
„Sire, dist il, je m'en revois,
À Diu soiiés vous commandés."
Lors est Gavains u bos entrés 207
Tout li cemin k'Escanors oirre,
Et il le recounut en oirre,
U il aloit baisant s'amie.
Et mesire Gavains li crie,
Que consentir ne li veut plus:
„Vassal, fait il, metés la jus,
Trop l'avés longement portée,
Ja plus ne l'arés sans meslée,
Trop en, avés esté saisi."
Et Escanors li respondi: 208
„N'en blasmés nului se vous non,
Car par saint Lasdre d'Avalon,
Bien m'eüsciés ataint dessier,
Se trop n'est lent vostre destrier;
Car je n'erroie fors le pas.
Mais je ne quit, ne ne croi pas,
Que ja par vous en soit enprise
Vers moi bataille en nule guise.
Je ne vous en Dé pri de rien.
Une cose saciés vous bien, 209
Que jou tramis de mon païs
La damoisele o le cler vis
Toute seule à le cort le roi,
Puis i alai par grant derroi
Prendre la, voiant maint baron,
Por avoir raisnaule ocoison
De conbatre moi contre vous."
Et Gavains dist: „Ce est l'estrox.
Ja en averés la meslée,
Quant vous tant l'avés desirrée. 210

La damoisele irée estoit,
Et li vallet, por cou qu'il voit,
Que la bataille est si matin.
„Sire, fait il, en cest cemin
N'ert pas ceste bataille bel.
Je sai près de ci un praël
Et une lande bele et grant,
Si seroit moult plus avenant,
K'i alisciés, s'il vous plaisoit,
Et jel jugeroie par droit 211
Faire vostre bataille en pré.
Trop vous seroit à mal torné
S'ele estoit ci en ces quarieres,
En ces tais et en ces raiieres."
Escanors dist: „C'est verité,
Il n'ert ja par moi destorné;
Se Gavains veut que je n'i aille
Tox jors demoure la bataille."
Sin a li vasles joie grant.
„Amis, font il, va ore avant 212
Et nous te sivrons dusque là."
Et cil en une sente entra,
Si a tant par le bos alé,
Qu'il est en une lande entré
Qui moult estoit et grande et bele.
Lors descendi la damoisele
Escanors sor l'onbre des carmes,
Puis estraint entor soi ses armes;
Et Gavains est aparilliés.

Lors est l'uns vers l'autre eslais-
ciés, 213
Et se sont si entreferus
Que des espix croisent les fus,
Et qu'il volerent en troncons,
Ainc ne se murent des arcons.
Quant Gavains ot sa lance fraite,
Vistement a lespée traite.
Sel vait iriement requerre.
„Gavains, dist il, ens en ma terre
N'est pas coustume ne usage,
S'uns chevaliers par son outrage 214
A vers l'autre bataille prise,
Ja n'i ara en nule guise
Espée traite de si là,
Que li uns d'ex keüs sera.
Ains s'entressaient au jouster,
Et font des lances aporter,
Et jostent tant quoi qu'il lor griet,
Que li uns d'ex à terre ciet.
Ce dient cil de Normendie,
Que si bele chevalerie 215
N'a el siecle que de jouster.
Faisons des lances aporter,
S'ert plus bele nostre bataille.
Prions cest vallet qu'il i aille,
Ki a ronci fort et isnel,
Vistement arriere au castel,
Si nous aport .I. fais de lances."
„Amis, font il, cor, nous avances

Meruelles t'en sarons bon gré."
Et cil i est moult tost alé, 216
Ki moult volentiers se travaille
Por cou que il veut la bataille
Desi à none delaiier.
Et cil s'alerent enbroiier,
Tant que li valles s'en repaire,
Qui moult a en soi grant contraire,
Et qui moult a le cuer dolent.
Et cil s'asisent erramment,
Cascuns dales sa damoisele,
Son escu, son elme et sa sele 217
Osta cascuns d'ex por laiscier
Rafrescir soit en son destrier.

Ensi se demoururent tant,
Que li vasles revint poignant,
Ki a sis lances aportées,
Grosses et grandes et quarrées,
Ki moult li fissent grant rancune,
Mais si tres long en i ot une
Grosse et quarrée de quartier,
Qu'il n'avoit pas un chevalier 218
Si grant ne si fort ne si dur
El roiame le roi Artur,
Ja tant ne se penast de poindre,
Qu'il le pecoiast par ajoindre.
Gavains les lances esgarda,

D'une cose se porpensa
Dont tox li mons le doit prisier.
„Va, fait il, à cel chevalier,
Si li porte de moie part
Ces VI lances et si esgart 219
Les quex trois il en aime plus;
Si m'en raporte le sorplus,
Car je veul qu'il en ait le cois."
Et cil par de jouste le bois
I va poignant par une sente,
Toutes les lances li presente
De par Gavain en tel maniere
Que les trois en renvoit arriere
Et les trois à cois en retiegne;
Il ne veut pas, quoi qu'il aviegne, 220
Car bien voit qu'il est près de none,
Se Dix la victore l'en done,
Ke par armes vaintre le puisce,
Que cil nule occoison i truisce,
Ne qu'il die pas, que ce fust
Por cou que le cois en eüst
Des lances; ains veut mix par tant
Qu'Escanors caisisce avant.

„Ahi! Gavain, fait Escanors,
Trestout ausi comme li ors 221
Tox les autres metax sormonte,
N'est il de nul chevalier conte,
Ki ait bones taces fors vous.
Moult par devriés estre joiax
Ki tant avés honor et pris
Que neïs à vos anemis
En convient bien par force dire
Que je meïsme en grant ire
De cou que onques porcacai
Ceste bataille que jou ai. 222
Si nel di jou pas por doutance,
Mais qui destorne et desavance
Chevalier si bien entecié,
S'en doit estre forment irié!"

Des lances les trois grosses prent
Et les autres au vallet rent.
Si li prie forment et dit,
Que de soie part li mercit
Gavain de son rice present,
Et si ratort delivrement 223
Et mont et relaist sa ventaille,
Et si reviegne à sa bataille
Grant cose a en faire l'estuet,
Car nus d'ax laiscier ne le puet.
Sans blasme dès qu'il ont enpris.
Li valles s'en revint pensis,
Ki de Gavain grant paour a;
Et Gavains se raparella.

Moult furent anbedoi vassal,
Cascuns lait corre le ceval, 224
Et se fierent en mi le pis
Des lances si que les esclis
En volent en haut et en loins;
Car il fraiscierent dusqu'as poins.
Puis a cascuns une autre prise,
Et se ferirent en tel guise,
Des lances desox les mameles,
Qu'anbedex volent en asteles.
Au daërain prist Escanors
Sa grant lance, c'ert ses trasors 225
Et son estor que il ot fait
De li quide il entresait,
Por cou que valoit autres quatre,
Par sa force Gavain abatre.
Et Gavains la soie reprent.
Si laiscent corre vistement
Li uns vers l'autre le destrier
Escanors le feri premier
Por le longor que sa lance ot;

2159. saron. 2162. por cou qu'il veut que la bataille. 2179. quarre. 2180. navoit por u chevalier. 2198. len renvoit. 2206. euest. 2214. deries. 2236. pensus.

Mais onques fraiscier ne le pot, 226
N'il ne pot abatre Gavain,
Si en fu moult de corox plain.
Et Gavains se tint si tres bien,
Onques ne desgrea de rien,
Ains li est volée des poins
En mi le pré la lance loins,
Si qu'il caï sor un boison.
Gavains le feri à bandon
Desous le boucle de l'escu,
Qu'estroé li a et fendu, 227
Si que sa lance pecoia
Onques de point ne desgrea.
Vistement ont lor tor repris,
Et s'entrevienent vis à vis.
  Quant Gavains ot traite l'espéc,
Vistement vint à la meslée,
Sel fiert par mi le hiame amont,
Et cil si tres bien li respont,
Que Gavains moult s'en mervella.
Moult par fu dure et moult dura 228
La bataille des II vassax,
Des escus, des cors, des cevax
Se sont mainte fois encontré;
Mais il erent si bien armé,
Et lor auberc si fort estoient,
Ke peu mesfaire se pooient.
  À monsegnor Gavain avint
À une fois que à lui vint,
Por lui grever et asaillir
Qu'il le feri par tel aïr 229
A mont sor le hiaume luisant,
Que contreval glaca le brant;
Si descendi desor l'escu,
Dèsqu'en la boucle l'a fendu,
Si qu'il ne pot son branc ravoir;
Et cil par force et par pooir
Se parti tantost de Gavain,
Se li fist voler de la main
La bone espée que il tint,
Dont à Gavain grant ire avint. 230
  Se Gavains douta la meslée,
Quant il ot perdue s'espée,
Nus hom ne s'en doit mervellier.
Il esperone le destrier,
Par devant Escanor se lance,
Et saisi vistement la lance
Qui ert caüe à Escanor.
Il ne le dounast por tout l'or,
Qui soit de si en Antioce,
Le bon destrier ariere broce, 231
Si retorne aloc de hardi
Por requerre son anemi.

Endementiers qu'il le requiert,
Se porpensa se il le fiert
Sor le hiame u sor l'escu,
À ce qu'il a si grant vertu
Que sa lance pecoiera.
U que des puins li volera
Si n'ert ja, comment qu'il en ciee,
Que durement ne l'en mesciee, 232
Car à escient set et voit,
Se sa lance perdue avoit,
Qu'il ne porroit arme trouver
À desfendre u à aprouver,
Dont il peüst faire nul bien.
Lors se porpense d'une rien
Qu'il ne li puet faire nul mal,
S'il ne fiert parmi le ceval
  Lors esperone le destrier,
Et cil qui tint le branc d'acier, 233
L'a moult fierement atendu.
Gavains a le ceval feru
À encontrer parmi le pis,
Si que li fers en est saillis
Parmi le senestre costé.
Lors s'est d'Escanor acosté
Au caoir que li cevax fist,
Par le bort de l'escu le prist,
Si li a del col erracié,
Si en a son brant fors sacié. 234
  Moult fu cil iriés, quant il voit
Son ceval mort et lui caoit,
Moult vistement en piés resaut,
Gavains dist il por cest asaut
Ne sui je pas ne mors ne pris,
Si en estés de vostre pris
Vers moi durement enpirié,
O moi serés parex à pié,
Se le brant d'acier ne me faut.
Si set Gavains bien, s'il l'assaut, 235
À ce qu'il est et grant et fort,
Ja i ara son ceval mort;
Mix le veut il requerre a pié,
Car durement seroit irié
Se veoit mort le gringalet,
Poignant s'en vint à son vaslet;
Tout de son gré est descendu,
Son ceval li baille et l'escu
Qu'il ot à Escanor toloit,
Puis revint arriere tout droit, 236
El pré ù Escanors l'atent
Et cil plus de demi arpent
Vait encontre les menus saus.
Là veïsciés moult durs assaus
Menuement recommencier,

2265. vole. 2311. a loi. 2350. Si set bien se il lassaut. 2352. ja li ara son cheval mort. 2354. ca durement.

Et sous les espées d'acier
Fauser moult souvent les haubers.
Tout devienent vermax les fers,
Qui plus erent blanc d'une flor.
La peüsciés moult dur estor 237
Entre les dex vassax veoir;
Car cascuns de tout son pooir
Grieve le un d'ex et enconbre.
Li damoisiax qui ert en l'onbre,
Et les puceles font grant duel.
„Lasse, fait cascune, mon wel
Seroie jou orendroit morte.“
À mervelle se desconforte
Cele qu'Escanors amena,
Por le grant paour que ele a, 238
Caï à la terre pasmée.
Et quant ele fu relevée
Si commenca un duel à faire
Comme de crier et de braire:
„Lasse, fait ele, maleüre!
Se je en estrange contrée
Pert si faitierement ensi
Mon soulas, mon cuer, mon ami,
Dont i ving jou en mal endroit.
J'ai oï dire et si est droit, 239
Que de sorfait ne vint nus biens.
Li tors est mon ami et miens;
Car il estoit en son païs
Rices manans et poëstis,
Et jou de tout bien aaisie;
Si sui par sorfait envoie
Toute seule à le cort le roi,
Puis vint mes amis après moi
Prendre moi, voiant maint baron,
Por avoir raisnable ocoison 240
De conbatre soi à Gavain.
Il cuidoit estre bien certain,
Se il Gavain vaintre peüst,
Que en tout le siecle n'eüst
Chevalier qui l'osast atendre.“
Li dex celi n'est mie mendre
À la pucele o le cief bloi,
Qui moult avoit corox en soi,
Que Gavains prist el cimentire:
„Lasse, fait el, ne sai que dire, 241
Se je en tel guise pert ci
Le bon chevalier le hardi,
Qui m'a jetée de tel painne
Et qui à tel honor me mainne
Ensanble o lui en sa contrée.
Lasse, dolante et esgarée
Remandrai ci à grant martyre.“
Et li damoisiax par grant ire
Ront ses caviax et crie et brait,
Onques si grant duel ne fu fait 242
Par seul III gens com il demainent.
Et li doi chevalier se painent
D'ex ocirre, c'est grant damage;
Mais Gavains a grant avantage;
Por l'escu qui au col li pent,
Et ne porquant bien se desfent
Escanors, qui nel doute mie
Par sanblant vaillant une alie.
Gavains iriement li vint
De la bone espée qu'il tint 243
Desus le hiaume le feri,
Si qu'il li trenca et fendi
Tox les las, que lès lui el pré
Est le hiaume en terre volé;
Puis le refiert tout derecief.
Cil se desfent à moult grant grief,
Et ne porquant tel coup li done
Sor le hiaume que tout l'estone,
Si que li caus est descendus
Si durement desor l'escu 244
Qu'il li abati dusqu'au heut.
Escanors qui forment se deut
Et qui mais ne sait dont desfendre
Merci li crie et se veut rendre.
Mais Gavains ne le veut recoivre,
Qu'il crient qu'il nel veulle decoivre
Por cou qu'il li ert mescaoit,
Et crient se delivre venoit
El desus que ne l'oceïst,
Por cou que sa mere li dist 245
Que ja ne doutast se lui non;
Cele n'a mis en soupecon,
Et tant le het dedens son cuer,
K'il ne s'ouferroit à nul fuer,
K'il li escapast vif ne sain.
Lors le feri trestout de plain
À descouvert par mi le vis,
Par desus les ex en a pris
Tout le nes et l'une des faces,
Del caup i parurent les traces, 246
Dèsque s'espaules l'a fendu.
À cel caup l'a mort abatu.
Lors i vint le vaslet poignant
Et cele, grant joie menant,
Que Gavains o lui amena;
Et cele grant duel demena
Qu'Escanors avoit amenée;
Mais que Gavains l'a confortée
Ki por li corut erramment,
Moult par li prie doucement 247
Qu'ele l'oublit, si se confort:
„Bele, fait il, se je l'ai mort,
Ne me doit estre en mal retrait.

2373. li uns. 2410. fait ele. 2443. ne sa dont deffendre.

Car ca esté par son forfait,
Ki vous esmut de sa contrée
Por porcacier ceste meslée.
Mais de cou soiiés toute certe,
Bien vous restorerai la perte,
Se volés croire mon consel;
De nule rien ne me mervel 248
Se vous avés ire et pesance.
Mais de ce soiiés à fiance,
Que je vous en menrai o moi
A grant joie à la cort le roi.
Si i arés à grant honor
A vostre cois dru u segnor,
Le quel que vous vaurés eslire.
„Sire, dist el, n'i a que dire,
Fait ert vostre commandement,
Quant en vostre merci me rent. 249
Faites ent tant à cief de tor,
Que pru i aie et vous honor."
Tant s'aparellent del errer,
La damoisele fait monter
Que Gavains o lui amena,
Sor un bon palefroi qu'ele a.
Gavains monta sor son destrier,
Et li vaslet qui ert legier,
Et qui moult volentiers le fist,
La damoisele Eseanor prist 250
De devant lui sor le roncin.
Atant se metent au cemin
Lors l'en mena le damoisel
Herbegier au premier castel,
U il orent ostel moult rice;
Car li sire n'estoit pas nice,
Qui d'ex grant joie demena
Por le vaslet quis amena;
Si rat grant joie de Gavain.
Le chevalier n'ert pas vilain, 251
Ki fist au matin atorner,
Quant il vit qu'il durent monter,
Un palefroi moult ricement,
Tout en ert fres l'acesmement,
Li lorains, li frains et la sele;
Sel dona à la damoisele,
Que cil portoit sor le roncin.
Atant se mettent au cemin.
Or oirre moult Gavains plus bel,
C'o lui porte le damoisel 252
Son escu, son elme et sa lance.
Gavains qui de l'errer s'avance,
Tant crut et hasta sa jornée
Qu'il aproca de sa contrée.
Une gaudine après un bruel
Trespassa tant que de Carduel
À set petites liues vint.
Une aventure li avint
Ileuc que je ne doi pas taire:
Car il oï crier et braire 253
Une pucele à grant besoing,
Et ert en la forest si loing
K'à grant paine en oï le cri:
„Vaslet, fait il, as-tu oï
Que j'ai oï?" Et cil respont,
Et les damoiseles si font,
Qu'eles l'ont pieca entendu,
Et Gavains a lors respondu:
„Par foi, fait il, je ne lairoie
Por rien el monde que je voie, 254
Que je n'aille à li por savoir,
Quele ocoison el puet avoir
De plourer qui si se demente,
Et je quit bien que ceste sente
Me menra trestout droit à li.
Vallet, et tu m'atendes ci
Entre toi et ces damoiseles,
Tant que je sace ces noveles,
Por quoi ele est en tel esmai.
Et quant je le voir en sarai, 255
Je revenrai ici tout droit;
Et saces que c'ert orendroit,
S'autre ocoison ne me detient.
Biax amis, et se ce avient
Que je cele aventure truisse,
Que bien tost revenir ne puisse,
Trestout ce grant cemin tenras
Droit à Carduel et si diras
A la roïne de par moi,
Que ces puceles li envoi, 256
Et si li di de moie part,
Que por le moie amor les gart,
Et bel les apiaut et honort;
Desque je venrai à la cort.
Et s'el te demande noveles
Ne de toi ne des damoiseles,
Qu'eles sont, bien li porras dire."
„Volentiers, fait li vasles, sire,
Ja de mot menti ne l'en ert."
Et Gavains des esperons fiert 257
Le gringalet cele part droit,
U la pucele oïe avoit.
Quant il ot une piece alé
Et il ot un tertre avalé
Si a la pucele veüe.
De la robe qu'ele ot vestue,
Ki tant ert avenant et bele,
De son lorain et de sa sele
Del palefroi qui si ert rice,

2478. restoerai. 2488. ele. 2517. porroit. 2562. moi. 2564. Et quant je venrai. 2567. qui eles sont.

Si com le conte le m'afice, 258
Ki plus ert blanc que nule flor
De son frain et de son ator
Ki trestout vauroit deviser,
Et bien i vauroit aviser
N'a si bon clerc dusqu'à Paris,
Ja tant n'i metroit son avis,
K'il en deïst por nule paine
Tout le voir en une semaine,
K'il ni trespassast quoi que soit.
Mesire Gavains tres bien voit, 259
Que nus hom ne li faisoit mal.
Il esperone le ceval,
Si est venus tout droit à li:
„Cil Dix, fait il, qui nè menti
Bele, vous doinst joie et honor,
L'ocoison de vostre dolor,
Porquoi vous faités dol si grant,
Vous requier et pri et demant,
Ke me dités, s'il ne vous poise.“
Cele qui ert france et cortoise 260
Li respont: „Sire, volentiers,
Sire, fait ele, uns chevaliers
Biax et prox et cortois et sage,
Ki m'amena en cest boscage,
M'amoit par amors et je lui.
L'ocoison de mon grant anui
Vous conterai je: Wi matin,
Quant nous alions ce cemin
Entre moi et mon ami cier,
Si oïmes un duel moult fier 261
K'une pucele demenot,
Ensi le fist, ensi li plot,
Que en cel cemin me laisca.
Le bai de Gascogne eslaisca
Por aler l'aventure querre.
En ceste piece ci de terre
Me rouva que je l'atendisse;
Mais ains que de li departisse,
Me bailla un sien esprevier
K'il amoit plus et tenoit cier 262
Que rien en cest siecle vivant.
Bien savoie qu'il amoit tant,
Com il pooit plus amer rien
Fors seul mon cors; si me dist bien
Que sor toute rien li gardasse.
Et jou comme caitive et lasse
De grant folie m'entremis
L'esprevier à disner enpris,
Ki d'oisiax moult petit savoie.
Endementiers que jel paiscoie 263
D'un oiselet qu'il avoit pris,
Li espreviers qui ert assis
Sor mon puig, si m'est escapés.
Mes amis en sera dervés,
Quant il venra, si sui traïe
Par mescaance et par folie.
Jel counois tant à orgellox,
A felon et à estarcox,
Que je doute que ja mais ne m'aint.
Et je n'ai ki l'oisel reclaint, 264
S'uns autres ne s'en entremet.“
Et Gavains li dist et pramet,
Que son esprevier li rendra,
Ne de li ne se partira
De si qu'ele en soit resaisie.
La damoisele l'en mercie,
Qui de la pramesse a grant joie:
„Sire, fait el, Dix vous en oie,
Ke l'esprevier puisciés reprendre,
Car se vous le me poés rendre, 265
Dont m'arés vous toute garie;
N'il n'ert jamais jor de ma vie
Que seul del dire ne vous aim.“
„Bailliés moi, fait il, le reclaim
S'irai l'esprevier apeler.“
Moult s'entremet du reclamer
L'oisel qui siet el caisne haut;
Mais nule cose ne li vaut
Car il ne fait sanblant ne ciere,
Ains vait avant et puis ariere, 266
Mais tout icou ne li vaut rien;
Et de cou li va auques bien,
Que l'esprevier pas ne s'eslongne,
K'il est ataciés à la longne.
Quant il voit que rien ne li monte,
Moult vistement el caisne monte,
Ne mais qu'il fu ains dearmés.
Quant il fu u caisne montés,
Atant es vous le chevalier!
Les armes vit et le destrier 267
Si a demandé, qui il sont.
„Au mellor chevalier del mont,
Fait la pucele, et au plus prox,
Bien les en os aatir tox,
Fors vous seul, qui je n'i met pas.“
Conté li a en eles pas,
Com il l'avoit ileuc trouvée
Seule pensive et esplourée
Por la perte de l'esprevier.
Lors li respont le chevalier: 268
„Pute, fait il, vous i mentés,
N'est pas l'afaire issi alés;
Moult va autrement la besoigne.
Je sai moult bien com cil s'esloigne,
Qui sa barate veut couvrir.
Cuidés me vous por fol tenir
Et mencoigne prover à voir?

2590. vait. 2648. fait ele.

Je puis à escient savoir,
Car maintes fois l'ai esprové,
Ke moult a tost femme trouvé 269
Qu'ele doit dire à son besoing.
Por mon conte que je n'aloing,
Ne veul lor barate descrire.
Assés m'en avés oï dire
En autres lius, si m'en tairai."
Mais li chevaliers sans delai
Prist le palefroi par le frain
Et le ceval à l'autre main,
Que Gavains avoit amené,
Puis est vers celi retorné, 270
Et li dist qu'en sa conpaignie
N'iert el jamais jor de sa vie,
Ileuc le laira toute soule,
Ja mais nel servira de boule;
Trop l'en a servi longement;
N'onques mais si apertement
Son barat ne scut ne ne vit.
Et mesire Gavains li dit:
„Sire, dist il, ne cuidiés mie,
Que jou par vostre vilenie 271
Venisce cà, n'onques n'avint,
Onques seulement ne me vint
En corage ni en porpens.
Ja n'arai tant perdu de sens,
Que jou tel outrage requiere.
Or oiiés de cou ma proiiere,
Ke en pregniés mon escondit,
Et je jurerai sans respit,
Quant vous plaira, moult volentiers
Moi vintisme de chevaliers 272
Ke je vostre honte ne quis,
Ne jou parole ne li dis,
Se vous l'aviiés toute die,
Dont el fust par vous en haïe."
Et li chevaliers li a dit:
„Ja nen prendrai vostre escondit;
Moult pris pou vostre sairement.
Je sai moult bien à escient
Que tele barate s'essoigne."
Atant o les cevax s'elongne, 273
Si qu'il ne sorent qu'il devint.
Et mesire Gavains revint
A la pucele au cler vis,
Quant il ot l'esprevier repris.
Si l'a doucement confortée:
„Or ne soiiés mie esfrée,
Ma damoisele, fait icil
Qui d'autres homes valoit mil
Por amor, honor et francise,
Cou saciés bien que sans faintise 274
Aurés mon consel et m'aïe,
Ne ja mais nul jor de ma vie
Ne vous gerpirai dusqu'à tant
Que ce soit par vostre commant,
Por aventure qui m'aviegne."
„Sire, fait el, Dix vous maintiegne,
Et gart d'autre mesaventure;
Car saciés de ceste aventure
Ai je grant ire et grant dolor,
Car por bien faire et por honor 275
Vous est issi mesavenu.
Vous n'estiés à moi venu
Fors por moi conforter de mire."
„Bele, fait il, n'i a que dire,
Del desconforter n'i a rien.
Une fois mal et autre bien
Couvient à prodome avenir.
Ne ja ne li doit souvenir,
S'il puet autre fors honor faire,
Que por cou se doie retraire." 276
Quant Gavains ot prises ses armes,
Qui gisoient desox les carmes,
D'iluec se part, plus ne sejorne,
O la damoisele s'en torne,
Ne set quel part, ne en quel terre
Aventure veut aler querre;
Si ne set ne comment ne queles,
Mais volentiers les queïst teles,
S'il onques faire le peüst
Que il l'aventure seüst 277
U le chevalier est alé
Ki son ceval en a mené.
De ce est en moult grant porpens.
Lors commenca uns si lais tens
De noif, de pluie et de gresle
Ki tout caoient pelle et mesle,
Tounaille, foudre et espars
Ki caoient de toutes pars,
Si qu'il ne set que faire puiscent,
Ne de quel part plus pres il truiscent 278
Castel, ne borc, ne herbegage;
Car seulement un ermitage
N'a il en toute le forest.
„Sire, dist ele, si vous plest,
Je vi or ains sor cest cemin,
Par ù je ving ja un matin,
Près de ci une crois couverte
Et se nous poïons sans perte
De si à le crois parvenir
Encor porrions nous garir 279
A l'aïe del creator."
„Bele, fait il, il n'i a tor

2729. tel. 2743. gerpira. 2780. truiscet. 2786. je ving je. 2790. Encor porrions garir.

Fors de l'aler delivrement."
A la crois vinrent errament,
Si si mucierent anbedui.
Moult i soufrirent grant anui
Entre la pucele et Gavain;
Car toute nuit dusqu'au demain
Dura cele tormente isi,
Ne nus d'ex d'ilouques n'isi, 280
N'il ne mangierent ne ne burent,
A la nue terre se jurent,
N'il n'i orent nule rien plus.
Je ne vous di rien du sorplus,
S'il i orent autre delit.
Mais itant vous di que lor lit
Fu moult durs et mesaaisiés.
L'ores qui n'ert pas acoisiés,
Lor fist grant mal et grant contraire;
Et Gavains qui ne pot plus faire 281
A la pucele de soulas,
Le tint toute nuit en ses bras,
Si que il jut devers l'oré,
Et si tint son escu doré
Contre son dos por le tormente
Ki si le destraint et tormente.
Et si a l'esprevier assis
Que il avoit u caisne pris,
Amont sor le las de la crois
Si orent cavé un destois, 282
K'il n'i orent autre cousin.
En tel guise dusqu'au matin
Soufrirent et quant il fu jor
Par le plaisir au creator,
Si fist bel tans et cler et pur;
Et li niés au bon roi Artur
Fu forment iriés et pensis,
Moult par se tint à entrepris
De la pucele qui fain a,
C'est li tiers jors que ne menja, 283
N'il ne puet prendre nul conroi.
Mais la grant paour et l'esfroi
K'ele a eü du grant orage,
Li taut de mengier le corage,
Se qu'ele a le fain oubliée.
„Bele, fait il, que vous agrée,
Que vous plaist il, que nous facons?
Ja consel ne secors n'arons
Por demorer ci en cest bois."
„Sire, fait ele au rencois, 284
Je ferai tout vostre plaiscir;
Mais je ne sai le quel caisir,
Le sejorner u le mouvoir;
Car nous n'avons nul estovoir
Par quoi nous puiscons sejorner
Et tel mal me fera l'errer,
Que je ne sai le quel en prendre."
„Pucele, fait il, à l'atendre
Voi jou vostre grant enconbrier."
Atant es-vous un cevalier 285
Qui le cemin venoit vers ex.
Li chevaliers n'ert mie sex,
Qui bien paroit pro et vassal,
Ains faisoit mener un ceval
A un escuier devant lui.
Ensanble le virent andui
Entre Gavain et la pucele.
Et il wida tantost la sele
Del palefroi quant il les vit.
A soi meïsme l'avoit dit 286
K'il ont d'aïe grant mestier;
Et si pense que d'ax aidier,
Por cou qu'il sanlent bone gent,
Seroit moult grant afaitement,
Et c'on lor face aucun secors.
Vers eus torna trestout le cors
A lancais que il onques puet.
Et mesire Gavains s'esmuet
Et la pucele contre lui
Si se saluent ambedui. 287
Cil bonement les resalue
„Biax sire, de vostre venue,
Fait Gavains, nous ert grans mestiers."
„Dités moi, fait li chevaliers,
Si vous plaist, comment vous errés,
Ki vous estés dont vous venés,
Et ù avés anuit geü,
Et s'avés mengié et beü,
Puis qu'entrastes en la forest.
Et si me dités, se vous plest, 288
U vous avés enpris ceste oirre."
Et Gavains li respont en oirre,
Si li a ensi raconté,
Com je vous ai ici conté.
Et cil qui bien fu ensegniés
S'est de la mervelle segniés
Qui si lor est mes avenu:
„Dès que jo sui à vous venu
Et vous m'avés conté vostre estre
De mix, fait il, vous en doit estre, 289
Je vous aiderai, se je puis.
Mais un don vous demant et ruis,
Ancois que vous aiiés men don,
Que me dongniés un gueredon
Au jor que je demanderai."
Et Gavains dist: „Jel vous donrai
Volentiers à vostre plaiscir,
Ne mais que jel puisce aramir."

2806. Mais itant vous di jou que lor lit. 2826. Et li rois au bon roi Artur. 2853. que. 2876. Ki vous estes et dont vous venes.

Cil li a dit: „Ne cuidiés mie
Que je face tel vilonie, 290
Que je don vous demant por rien
Que ne puisciés aramir bien;
Que ce seroit trop grant forfait."
Et Gavains dist: „Dont ert il fait,
Quant vous issi le demandés."
Et cil dist: „Dont me commandés
Tout en travers vostre plaisir.
Cel mien ceval poés saisir
Aveuc vous dex, car jel vous doig.
Bien ai veü vostre besoing 291
Dont vous estés moult esmaiiés,
Por cou me plaist que vous l'aiiés,
Et veul que ceste damoisele,
Ki me sanle cortoise et bele,
Ait por le besoig que je voi,
De moie part ce palefroi,
Ensi com il est atornés.
Il m'ert moult bien gueredonés
A mon besoig et en liu mis,
Dès que vous le m'avés pramis; 292
Je ne vous en redout de rien."
Et Gavains dist: „Vous dités bien,
Je vous en rent vc mercis.
Ne devés pas estre escondis,
Quant si bel don m'avés done
K'il ne vous soit gueredoné.
Se j'en pooie en liu venir,
Vous i porrés bien avenir."
Fait sci li chevaliers partans:
„Et je sai bien que à nul sens 293
Ne remanra, se jel demant,
Que je n'aie mon couvenant.
Mais je requier s'il ne dessiet,
A la pucele qui là siet,
Et vous que j'en veul moult priier,
Que me doigniés cel esprevier
Que je voi sor cel las seoir,
En atente de mix avoir.
Moult me sanleroit le don grant.
Savés porquoi jel vous demant: 294
Se je jamais vous reveoie,
Et l'esprevier o moi avoie
Por cou vous ramenberriiés
K'un guerredon me deveriés.
Por cou le vous ai demandé.
Et Gavains a lors commandé
A la pucele qu'à li baut:
„Sire, fait il, se Dix me saut,
Se je peüsce autre conroi
Por le grant bien que en vous voi, 295
Prendre de vos en nule guise
G'i eüsce grant painne mise;
Mais saciés bien que je ne puis."
Et Gavains dist: „Je ne vous ruis
Nule riens plus que fait m'avés."
Et cil li dist: „Vous ne savés,
Qui je sui, ne ja ne sarés,
Desi atant que vous arés
Pooir de mon guerredon rendre."
Lors fist son escuier descendre 296
Come sages et bien apris.
Et quant il ot d'ex congié pris,
Si est montés sor son roncin,
Ariere trestout le cemin
A par mi la forest tenu,
Ensi com il estoit venu.
Gavains a pris le palefroi
U il avoit moult rice agroi
Comme de lorain et de sele,
Si a montée la pucele, 297
Et il est u ceval montés.
Puis s'apensa des grans bontés
Ke li chevaliers li a faites,
Par maintes fois les a retraites
Et porpensées en son cuer,
Et si doute que en nul fuer
Ce l'en a fait moult esmaiier,
Ne l'en puist à son gré paiier·
Ensi comme li est avis.
Et la damoisele au cler vis 298
Est en grant joie et en grant hait
Del secors que Dix li a fait;
Car moult estoient esmaiié,
Mais or sont il bien avoiié
De bons cevax bien atorné.
Lors se sont ensanle torné,
Et oirrent une voie plaine,
Si com aventure les maine.
En tel guise, com je vous di,
Oirrent dusqu'après mie di 299
K'il n'ont ne mengié ne beü,
Lors ont un chevalier veü,
Armé moult bien et moult adroit,
Qui venoit vers ex trestout droit.
Li chevaliers lor dist en haut:
„Biax sire, fait il, Dix vous saut
Et vostre bele compaignie!"
„Chevalier! Dix vous beneïe,
Fait Gavains, et vous doinst honor,
Ensi ai erré toute jor, 300
Ne sai quel part par aventure."
Et cil respondi à droiture
Ancois que il li laist plus dire:
„Dités moi, fait il, biax dox sire.
Vostre non, s'à plaisir vous vient,
S'il vous plaist, savoir me couvient,

2909. Aveuc vostre dex.

Ki vous estes et dont venés,
Vous me sanlés gens esgarés,
Et qu'en cest bois avés geü.
Moult i avés anuit eü, 301
S'il est issi mauvais ostel.
N'i eüstes ne pain, ne sel,
Vin, ne poiscon, ne autre rien.
Je m'en sui aperceüs bien,
Que vous peüst mestier avoir.
Se vous eüsciés tout l'avoir
C'onques eut le rice soudain,
N'eüsciés vous por tout un pain,
Ne un tout seul hanap de vin."
„Vous estes, fait Gavains, devin, 302
Ensi nous est-il avenu."
Et cil qui ert à ex venu
Li dist: „Frans chevaliers, itex
Ne fu pas er soir mes ostex.
Ains me vant bien k'une pucele
La plus cortoise et la plus bele
Ki soit desqu'au porce de Rome,
Et si est fille à si haut home,
Tant qu'ele est dame du castel,
Me fist er soir tout le plus bel 303
C'onques nul chevalier eüst.
Car nule rien qui me pleüst,
Ne me fu desdit ne veé."
„Moult fustes dont mix areé,
Fait li Gavains, que je ne fui.
Nous n'eümes ne ier ne ui
Entre moi et ceste pucele,
Qui vausist pas une cenele
De rien que on peüst mengier."
„Biax sire, fait le chevalier, 304
Je vous pramet bien et otroi,
Que ains que vous partés de moi,
Ja mar en serés esmaiiés,
Serés vous moult bien avoiiés
D'avoir ostel et bel et cointe.
Je weul moult estre vostre acointe
Et en vostre commandement;
Mais or oiiés premierement,
Ancois que vous aiiés del mien
Comment je vinc primes à bien. 305
Biax dox sire! il avint jadis,
Bien a passé V ans u VI,
Quant j'estoie encor jovencel,
Aprentis d'armes et novel,
Que je amai une pucele,
La plus cortoise et la plus bele,
Qui soit de si à Carlion.
Hardi me fist comme lion
Amors qui en ses las me mist;
Cortois et enprenant me fist, 306
Tant que je le requis d'amour.
Pensis li mostrai ma clamour
Au plus sagement que je poi.
Ele prisa mes dis moult poi,
Et se seut en moult grant despit.
Porquant si me quist un respit,
Et dist que se porpenseroit,
Et quant ele me reverroit,
Si me respondroit son plaisir.
Je ne veul pas longes soufrir, 307
Ains le revinc veoir par tens,
Et si li priai del porpens.
Et del respons qu'ele dut faire
Comme cortoise et debonaire,
Me respondist sa volonté.
Quant je me fui moult dementé
Et ma mesestance contée,
Ele ne fu pas esgarée
De respondre raisnablement,
Et me prova moult vistement 308
A buens et à verais ses dis.
Ainc ne furent par moi desdis,
Car je vi bien que c'ert raison,
Nel ne querroit fors acoison,
Porquoi je m'en fuisce tornés.
Amis, dist el, se vos m'amés
Et vostre parole est certaine
Que por moi soiiés en tel paine
Com vous m'avés dit et conté,
Dont sai je bien de verité 309
Ke vous ne querrés pas ma honte.
Il n'a fil à si rice conte
En Gales ni en Engletere
Ki m'osast proiier ne requerre,
Que je l'amasse en tel maniere,
Que je feïsse sa proiiere,
Ne qu'il eüst por nul porcas
De moi ne joie ne soulas,
Neïs seulement d'un baisier,
Devant là qu'il fust chevalier. 310
Et se vous el me querriés,
Tant sai je bien que vauriiés
Veoir ma honte apertement;
Mais je vous di seürement
Que se vous estes chevalier,
Et je vous oi d'armes prissier,
Si que le pule bien en die
Ke devenrai vostre amie.
Ja mar en douterés de rien;
Aseüres en serés bien. 311
Ancois que vous partés de moi,
Par cest anelet de mon doi.
A ceste esmeraudete fine
Vous fas de m'amor la saisine

3024. Ne fas er soir. 3045. ostes. 3086. dist ele.

En tel guise com je devis;
Et si vous di, biax dox amis,
Quant je vous fas tel convenant,
Ke vous ne me querrés avant.
Car saciés que par lo sorplus
Perderiés le mains et le plus. 312
Moult fui liés quant je tant ci oi,
De li pris cou que prendre en poi
Car l'anel del doi li sacai,
Par l'anel l'amour averai
Et par le don qu'ele me fist.
Et la damoisele me dist
Moult doucement au departir,
Ke se je voloie joïr
De li, ne de sa druerie,
Que d'orguel et de vilonnie 313
Me gardaisce et de sorfait.
Et je li dis que c'ert bien fait,
Quant ele l'avoit commandé.
Et quant j'euc congié demandé,
Si m'en alai en mon païs.
Par mon pere et par mes amis
Euc armes dedens la quinsaine,
Et saciés que je mis grant paine,
À porcacier pris et honor.
Tant fis que la gent de l'onor 314
Et li jone et li cenu
Distrent qu'il n'avoient veü
Onques mais à nul chevalier
En tant de terme porcacier
Si grant pris com j'avoie fait.
Je ne vous puis pas cascun fait
Ne cascune ouvre raconter;
Mais bien vous os dire et conter
Que je soufri moult grant ahan.
Et quant ce vint au cief de l'an, 315
Si revinc à ma damoisele,
Si li ramenbrai la querele
Et le couvent que ele fist.
Et la damoisele me dist,
Que j'avoie trop entrepris,
N'estoie pas de si grant pris,
De tel los ne de tel bonté,
Que je deüsce estre monté
D'avoir la si trestost conquise.
Et se je euc grant paine mise 316
Le premier an à querre pris,
Saciés de voir que je i mis
En l'autre après ces quatre tans.
Et quant vint au cief de deus ans,
Si revinc à m'amie arriere,
Si li ramanbrai la proiiere
Et le convent qu'ele me fist.
Et la damoisele me dist:
Que je querroie grant sorfait,
N'avoie pas d'armes tant fait, 317
K'encor le deüsce requerre.
Le tierc an alai men pris querre,
Si que tout mon pooir i mis.
N'onques n'oï de nul païs
Parler ne de nule contrée
Ù il eüst nule asanlée
De guerre ne de tournoiier,
Que je ne fusce le premier,
Por cou que g'i peüsce ataindre.
N'onques encor ne me sai faindre 318
D'estre cortois et honerable.
Que vous feroie longe fable:
Tant fui dedens cel an prisiés,
Si cortois et si envoisiés,
Si biax et si prox et si gens,
Et tant amés de toutes gens
Par tout ù je fui couneü.
Encore est-il moult bien seü,
Car la parole en ert trop grant,
Si fas que vilain qui me vant. 319
Mais por le voir que je vous cont
De cief en cief le vous racont,
Si com l'aventure m'avint.
Et quant au cief de trois ans vint,
Si revinc arriere à m'amie,
Dis li, que de sa druerie
M'avoit saisi par un anel,
Si n'estoit pas seant ne bel
Que plus le me contretenist.
Et la damoisele me dist, 320
Que je disoie bien raison,
N'i avoit que une acoison
Que bien ne la deüsce avoir,
À escient pooit savoir,
Tant l'en avoit le monde dit;
N'i avoit mais nul contredit,
Que d'armes si grant pris n'eüsce
Que par droit avoir le deüsce;
Mais encor i ot un essoine.
Puis me dist: Ce vous en eslogne, 321
Une cose vous nuist vers moi;
La trecerie que je voi
Par tout le monde communal,
Car tant sont trestout desloial,
Que cascuns qui à cief en trait,
Et de s'amie ses bons fait,
Je n'en voi nesun trestout soul,
Que dès que il en est saoul,
Que tantost autre ne requiere.
Puis me dist, qu'en nule maniere 322

3133. qua ele. 3143. nus. 3152. Si ramenbrai la querele. 3153. Et le couvent quele fist. 3187. ù je recouneu.

Ne me voloit el pas amer.
Entravers me voloit clamer
A estre siens s'ele estoit moie,
Ja de li saisine n'aroie
Desi qu'ele en fust bien seüre.
Et je respondi à droiture,
Ja mar en douteroit de rien,
Je l'en aseüroie bien
Par sairement u par fiance.
El dist, que par tel seürtance 323
Ne seroit el ja aseür.
Le neveu au bon roi Artur,
Gavain le preu et l'ensegnié
Ki tant est amé et prisié,
Voloit qu'en plege li livrasse.
Oiiés! com el fu fole et lasse
Et dolante et maleürée;
Car par trestoute la contrée
Ert seü qu'il estoit ocis,
Et je de maintenant li dis, 324
Qui dire pas ne li voloie
Sa mort qui pas nel counissoie.
Si ne sai s'il me plegeroit
Quant de rien ne me counisoit.
Quant Gavains oï ces noveles
Du vallet et des damoiseles,
L'ire sorvint donques à primes.
„Non fac jou, dist il, jou meïsmes
Ki ci en plege le demant,
Quoi que je face à en avant. 325
Nel conois or fors d'oïr dire
Mais à tout le mont l'oi eslire
Que c'est tox li mix enteciés,
Li plus loiax, li plus prisiés,
Li plus prox et li plus raisnable,
Qui soit de la reonde table.“
„Quant il est tant loiax et prox,
Et je l'oi afier à tox,
Que nus ne l'ose contredire,
Nis cil qui de lui ont envire, 326
Ne s'osent de rien entremetre,
Bien m'os donc en son plege metre,
Se vous issi lo me livrés.
Car se vos ne l'en delivrés,
Bien sai qu'il s'en deliverra
Et vostre cors me liverra,
S'il vos ataint, volliés u non,
Car il est de si grant renon,
Si cortois et si bien apris,
Se vous avés vers moi mespris 327
Ne entrepris de nule rien,
Tant est loiax, que je sai bien,
Se par vous en plege l'avoie,
Et je me meïsce à la voie
D'aler l'en à la cort semondre,
K'il me venroit caiens repondre,
Et comme pleges contenir,
Et se il vous pooit tenir
Par force tant vous destraindroit
K'amender le vous covendroit.“ 328
„En sa loiauté tant me fi,
Que jel recevrai tant de ci.
Je nel quier ja aler devant
Et je li dis: jel vous creant,
Qui bien savoie qu'il ert mort.
Ensi fumes à un acort
Entre moi et ma damoisele.
Or fu ma parole plus bele,
Quant ele m'ot tel couvenant.
Ke vous iroie jou contant: 329
Er soir premiere fois m'avint,
Que ma besoigne à droit point vint,
Et que je jui ensanble o li.“
Et Gavains lors li respondi:
„Dités moi dont ù vous alés,
Savoir veul quant vous tant valés
Et vous avés si bele amie
Por quoi l'avés si tost guerpie?“
Cil li dist: „Jel vous dirai bien
Veoir vois la plus bele rien 330
Qui soit de ci desi qu'à Tors,
Priie l'ai lonc tans d'amors,
Si me doit wi cest jor respondre.“
„Bien vous doit ore Dix confondre,
Fait Gavains et si di que fax;
Car laidement avés or sax
A la pucele son servise
Qu'avés nouvelement conquisse
Et si l'avés trois ans proiie
Et c'est la premiere foie 331
K'or en avés eü vos buens,
Si devés estre trestox suens
Par le counvent que li feïstes.
Si qu'à vostre dit li meïstes
En plege le bon chevalier,
Or alés un autre proiier,
Que ne voi je mot de raison.
Car vous n'avés nule ocoison
Por quoi en haïr le doiiés.
Por Diu vous pri que vous soiiés 332
Vers la damoisele loiax.
Cil qui sont treceor et fax
Vers celes qui ne lor mesfont
Fuscent or tout segnié el front;
Pleüst à Diu le tout poiscant!
Car il en a par le mont tant,

3221. ele. 3230. Ele dist. 3247. souvint. 3260. loi. 3271. riens
3291. premere. 3308. U laves. 3310. ses.

Qui font as loiax grant contraire."
Et cil dist: „Qu'avés vous à faire
De moi ne de ma damoisele?
Cele est tant avenans et bele, 3333
Si cointe et si noble et si sage,
Et si est de si haut parage
Qui me doit faire mon respons,
Ke trestout les plus haus barons
Qui soient de si à la mer,
Metroient paine à li amer.
Li autre m'a tant travellié,
Tant en ai pensé et vellié,
Si m'a rendu mon guerredon,
Et el m'a de s'amour fait don. 3334
Ja l'ai moult tres bien deservie,
Car tant l'ai amée et servie
Et tant ai a cou entendu
Qu'il ne m'aroit oan rendu
De mon service la moitié.
Et quant je ai tant esploitié,
Ke jou qui ai en paine esté,
En ai sor li la poesté
De faire le corox avoir,
Li veul issi faire savoir 3335
L'anui que j'ai por li soufert.
Tel merite a qui issi sert."
Gavains li dist: „Gentil franc home!
Por tox les sains c'on prie à Rome,
Nen enprendre ja vers li tant,
Ains li tenés son convenant;
Si ferés bien et que cortois.
Il n'a sous ciel si rice rois,
Se il avoit vers li tant fait,
Que ce ne fust trop grant forfait, 3336
Se il la deguerpissoit si."
Et li chevaliers respondi:
„De nient vous oi entremetre."
Je ne vous en veul rien prametre
Que moult bien tenir ne vous velle.
Il me plaist moult qu'ele s'en duelle,
Quant ele m'a tel anui fait.
Et ce est la some del plait,
Je nen feroie rien por vous."
Et Gavains dist: „Ce est l'estrox: 3373
J'amai tant mon segnor Gavain,
Ke je feroie que vilain,
Se je soufroie qu'il eüst
Reproce là ù mes cors fust,
Ne se il à mort ù à vie
Estoit jetés de vilenie.
Quant vous por raison ne por bien
N'en volés faire nule rien,
Ne por moi qui tant vous en pri,
Une cose de voir vous di: 3338
Quant vous volés tant entreprendre
Il vous couvient de moi desfendre."
Et cil respont: Or sui jou pris,
Moult m'avés de legier conquis,
Ki quidiés que je rien en face
Ne por vous ne por vo manace."
Que vous en diroie je plus:
Lors se traient un poi ensus,
Bien s'acesmerent les vassax,
Et laiscent corre les cevax, 3339
Se se fierent par tel angousce,
Que l'une et l'autre lance frousce.
Mais quant li uns ot l'autre outré,
Il se sont si entrencontré,
Car il vinrent si radement,
Et se li livres ne me ment,
Il se sont si entreferus
Des cevax, des cors, des escus,
Ke il et le ceval caïrent,
Et li chevalier sus saliirent. 3340
Tantost com Gavains sus sali,
Radement et bien asali
Le chevalier l'espée traite,
Tele envaïe li a faite
Ke cil en est tox esmaiiés,
Ne porquant bien li a paiiés
De tox les caus les gueredons;
Nes a pas receüs en dons,
Ains li a bien gueredonés,
Car tex VII XX li a donés 3341
Dont uns autres moult s'esmaiast
Ki en tel guise li paiast.
Ne porquant mesire Gavain
L'outra d'armes au daerain,
Si que cil ne se pot desfendre.
Mais quant il vaut s'espée rendre,
Mesire Gavains li dist lors,
Que jà s'espée ne son cors
Ne recevra en tel maniere,
K'il ne vaut onques sa proiiere 3342
Or ains por nule paine oïr.
Mais s'il a talent de joïr
Ne de son cors, ne de s'onor,
Tenir li convenra l'amor
K'à la damoisele a pramisse.
Et se li dist, qu'en itel guisse,
Comme lui et li convendroit;
Quant en son prison li rendroit,
L'en feroit il la seürté.
Et cil qui ert d'armes outré 3343
Li respont: „Volentiers, biau sire."
„Dont vous couvient vostre non dire,
Fait Gavains, que savoir le veul

3332. se haut parage. 3342. ame. 3349. carox. 3358. sou. 3410. tes.

Por conter ceste ouvre à Carduel."
Et cil dist: „J'ai non Espinogre.
En tout le roiame de Logre
Ne quidoie je pas trouver
Ki me peüst d'armes outrer
Et si est de wi men sornon.
Or me dités le vostre non, 344
Et de quel terre estes venu.
Car s'il m'est issi avenu
Ke hom qui ne soit de grant pris,
M'ait à armes vencu ne pris,
Por que m'amie dire l'oie,
Ja mais à nul jor n'arai joie.
Et s'il m'est issi encontré,
Ke miudre de moi m'ait outré,
Mendre en ert mon corox et m'ire."
„Je ne vous puis le mien non dire, 345
Fait Gavains, que je l'ai perdu.
Si ne sai ki le m'a tolu
Or le me convient alor querre,
Mais ne sai ù, ne en quel terre.
Si vous couvient o moi venir,
Et se vous volés contenir
À mon plaiscir et à mon gré."
Et cil li respont: „Jel vous gré,
Que jou irai moult volentiers,
Come cil qui est vostre entiers, 346
Et que par droit avés conquis."
„Quant nous l'arons, fait Gavains, quis,
Et nous dex arons tant ouvré,
Que nous arons mon non trouvé,
Jel vous dirai en es le pas.
Et saciés bien, n'en doutés pas,
Jel vous met bien el convenant,
Que je vous ferai entretant,
Se je puis, bele conpaignie
Onques en toute vostre vie. 347
Chevalier tant ne se pena
Plus bele ne la vous ména."
Li chevaliers sans contredit,
Tout assi que Gavains ot dit,
A la parole acreantée.
Et Gavains recut lors s'espée
Par le couvent que il ont fait,
K'il doit adrecier le mesfait,
Si com li contes est contés.
Lors sont sor lor cevax montés 348
Ki lès ex erent estraiiers.
Puis les mena li chevaliers
Au castel dont il ert partis.
Trestox et les fais et les dis
À la damoisele conterent,
En quel guise il s'entrecontrerent,
Com cil sen conte li conta,
Et com li estris tant monta,
K'en la forest se conbatirent,
Et coment il s'entrabatirent, 349
Come la concorde fu faite,
En itel guise les afaite
Gavains qui tant fist demorer,
Ileuc au chevalier jurer
Que jamais en toute sa vie
Par amour, ne par druerie
N'amera femme se li non.
Lors veut cele savoir son non;
Mais il li dist, ce ne peut estre,
Car il set ja tant de sen estre 350
K'il nel puet à nule rien dire.
Et cele li dist: „Biax dox sire!
Vous que n'avés pas vostre non,
Bien sai que moult estes prodom,
Et que forment wus doi amer.
Bien sai s'il m'esteüst clamer
À Gavain de cest chevalier,
Ke moult par fust men droit plenier,
Quant onques parler nen oï
Ne onques mes ancois joï 351
De nule amour fors de la moie,
Ne mais qu'il ert entrés en voie
D'aler une autre porcacier,
Or le m'a ci cest chevalier
Por la soie amour ramené
Tant l'a à armes demené,
K'il m'a caiens son cors rendu,
Et si li a moult cier vendu
Le fol pensé qu'il ot enpris.
Moult par est Gavains de grant pris, 352
S'en doit à Diu mercis et grés
Ke tant est prissiés et amés.
La pucele prist à droiture
Ki grant joie a de l'aventure,
Lor escus et ses fist descendre.
Puis fist ses valles moult entendre
À ex honerer et servir.
Grant paine mist a deservir
La bonté que Gavains li fist,
Ki en aventure se mist 353
Por faire li son dru avoir.
Le castel, l'ostel et l'avoir
Li a tout mis en à bandon
Si li prie par guerredon,
K'il en face comme del suen.
Moult orent ostel bel et buen,
Et moult furent la nuit à aise,
Car quanque cuident qui lor plaise
Fu fait, quanques n'i ot assoigne.
Mais por mon conte que n'aloigne, 354
Ne voil aconter tox les més

3434. cest auure a corguel. 3449. corax. 3462. laron.

De beles cars, de poiscons fres,
Et de venisons et d'oisiax
Dont li services fu moult biax,
Et d'autres més à grant plenté
Ki ci ne seront pas conté,
De vin de diverse maniere.
Mais plus valut la bele ciere
Que la damoisele lor fist
Ke le sien à bandon lor mist, 355
Que à lor volenté en preïscent
Ke XIIII més ne feïscent.
  Que vous iroie jou contant:
La damoisele lor fist tant
Com el pot plus joie et honor,
Et l'endemain quant il fu jor
Li doi chevalier se leverent
Delivrement et bien s'armerent,
Puis se sont à la voie mis,
Et la damoisele au cler vis, 356
Cele qui ert o eus venue,
A o ex sa voie tenue,
Et lor oste à Diu commanderent.
Arriere en la forest entrerent
Par ù il vinrent cele part,
Et se fortune nes depart
Ja mès nul jor ne fineront,
Si com il dient, ains iront
À mont et à val par la terre
Ù qu'il soit le Gringalet querre. 357
Et quant il l'aront si bien quis,
K'il l'aront par armes conquis,
S'iront querre les damoiseles,
Çeles qui discent les nouveles
À Gavain qu'il estoit ocis.
Si ont devisé et enquis
Après querant cex qui à tort
Se sont vanté, que il l'ont mort.
Et quant il trovés les aront
Par armes les contrediront, 358
C'onques mort ne recut par ex,
Et si se conbatra as dex,
Et puis au tierc, s'il est trouvés;
Et quant il les a raprouvés,
Si dist que il Gavain querra,
Et que moult bien le trovera,
Car bien set qu'il est devenus.
  Quant au plain furent revenu,
Devisant lor oirre et lor oeuvre,
Es vous que del bois lor descuevre 359
Un chevalier en une lande.
Dès le mer dusque en Islande
Nen ert nus si bien atornés
Rades, isniax et sejornés
Ert li cevax ù il seoit.
Li chevaliers pas ne veoit
Les II chevaliers qui venoient.
À mervelle li avenoient
Toutes les armes qu'il portot:
Cauces de fer cauciées ot, 360
Plus blances que n'est nus argens;
Et il ert biax et grans et gens
Et bien paroit delivre et prox
Et saciés que il ot desox
Son hauberc un pourpoint vestu,
Couvert d'un moult rice boufu.
Son hauberc ert safre menu
Et si ert à plus cier tenu
De tox cax qui veü l'avoient,
Que les cauces de fer n'estoient. 361
Moult ert fort et legier et cler,
Et si avoit cote à armer
D'un paile de Constentinoble;
Et sa cainture ert cointe et noble
K'il ot desus sa cote cainte,
Car s'amie ne sert pas fainte
Ki envoïe li avoit,
À faire les oeuvres à droit,
De caviax et d'or et de soie.
Anuis seroit, se je voloie 362
Tout deviser de cief en cief
Seul del elme qu'il ot el cief
Et del cercle et de la visiere.
Sox le hiaume ot une baniere
De ses armes moult bien taillie
Que s'amie li ot baillie
Et donée par druerie.
Son ceval ert de Lombardie,
Fort et esnel et tost alant.
Et saciés qu'il ot en talent, 363
S'il puet ses anemis trouver,
Que il vaura ja esprover
Et veoir son rice corage.
Lors li fist son rice bernage,
Qui à bien le faisoit entendre,
L'escu par les enarmes prendre,
Si mist la lance sor l'aisele,
Et s'afica dedens la sele,
Puis a son ceval porficié;
Et saciés qu'il ot aficié 364
Son col d'un cointe fermal d'or:
Et si avoit pendu un cor
À son col dedens son escu.
L'escu de geules couvert fu
À un lion ranpant d'ermine.
En sa grosse lance fraisnine
Avoit un gonfanon pendant.
Si a caint le plus rice brant
De tout le roiame de Logre.

3543. venisgons. 3551. preistrent. 3600. caucies.

Entre Gavain et Espinogre 365
Moult bonement esgardé l'ont.
Li chevaliers dont je vous cont,
Venoit grant joie demenant
Et un sonnet d'amors cantant
K'avoit nouvelement apris.
Lors a par les enarmes pris
Son escu et sa lance ensanle,
En mi le camp, si com moi sanle,
A tout jeté par mautalent.
Et saciés qu'il ot en talent 366
De commencier un duel à faire,
Come de crier et de braire,
Et de ferir ses poins ensanle,
Si qu'à tox qui l'esgardent, sanle
Qu'il ait grant talent d'estre mort,
Sans ce qu'il eüst nul confort
Comme ne femme li feïst.
Son escu et sa lance prist
Si s'est estraint et porficié,
Si a son ceval eslaiscié 367
Moult radement lance alongie,
Si a sa canoon commencie
Dont il avoit II vers cantés.
„Est cil chevaliers encantés,
Fait Gavains, qui si se contient?"
Et cil la lance que il tient,
Et l'escu rejete à la terre:
„A bas! fait il, tant je vois querre
Ceste aventure à grant mescief."
Ses Dex commence de recief, 368
Si fort que nul qui le veïst,
Ne fust que pitié ne preïst.
Quant il l'ot longement mené,
A guise d'ome mal sené,
Tout de recief reprist ses armes,
L'escu reprist par les enarmes;
Si ra son ceval porficié
Et le sonet qu'il ot laiscié,
Recommenca lues à canter.
„Bien me puis, fait Gavains, vanter, 369
Ke j'ai veü mainte aventure,
N'onques mais en ceste mesure
Ne vi chevalier contenir.
Je ne me poroie tenir,
Que je n'aille à lui por enquerre,
Dont il vient et que il va querre."
Vers lui poignent par mi la lande:
Mesire Gavains li demande,
Mais qu'il l'ot salué ancois
Come debonnaire et cortois, 370
Et qu'il li die, se lui plaist,
Dont cele joie et ce duel naist,
Ke l'i voit ensanle mener.
Car il se porroit bien pener
De querre tant com terre dure,
Ains qu'il trovast tele aventure,
Et por cou li requiert et prie,
Que l'acoison del duel li die
Et de la joie qu'il demaine.
„Sire, fait il, por mi le paine 371
Que ci me devroit acorer,
Ne poroie je demourer
N'à vous tant longement ci estre,
Que dit vous eüsce mon estre,
Dont je vieng ne quel part je vois.
Car à un gué dehors ce bois
Ki est plus de V lues loing,
M'estuet ja estre à grant besoing.
Mais itant de voir vous en di,
Que jou n'i sui ains mie di, 373
Que jou arai le tout perdu.
Si vauroie estre mix feru
De II espix par mi le cors."
Et Gavains li respondi lors:
„Sire, dist il, si vous plaissoit,
Je sui ci qui à vous iroit
Cele part que vous me priiés,
Tant que devisé m'ariiés
Et vostre duel et vostre joie.
Moult ai grant talent que je l'oie 373
Por savoir cele grant mervelle."
Et cil de dire s'aparelle
Tout en alant; oïés le conte,
Si com li chevaliers le conte:
„Sire, dist il, jadis avint
Que ciès un grant rice hom vint
Un mien sires à cui jou ere.
Moult nous i fist on bele chere
Et moult eümes bel hostel,
Je n'euc onques puis autre tel. 374
Ce saciés vous veraiement,
Et se jou de rien vous en ment,
Si soie jou honis ancui.
Si vous di je bien que je sui,
Que à vous menai duel si fort,
En grant aventure de mort.
Moult fist li sire grant honor
Et grant haste de mon segnor
Et de cex qui vinrent o lui.
Quant vint au mengier, assis fui 375
Ki du segnor estoie acointe,
O sa fille ki moult fu cointe,
Et cortoise et bien acesmée;

3664. lesgarde. 3680. de requief. 3683. Qant il ot longement mene. 3699. quil ot. 3703. ki. 3715. vieg. 3727. Cele part que vous priies. 3738. nou i fitt ou bele here. 3740. nuc. 3742. Et se de rien vous en ment. 3745. Que a vous men avon si fort. 3747. fust.

N'avoit si bele en la contrée.
J'ere adont chevalier nouvel,
Tant parlai seanment et bel,
Et tant fu ma proiiere bele
Et plaissans à la damoisele
Ki de grant biauté ert garnie,
Que me dona sa druerie. 376
Je li plevi et ele moi,
Que tox jors mais en bone foi
Sans barat de fause traïne
Dura nostre amors entraïne,
Si qu'el m'ama puis se moi non.
Je li refis autre tel don,
Ke je fors li nen ameroie.
A escient jurer porroie,
K'encor dure l'amor ensi,
C'onques nus de nous n'en isci, 377
Ne ne fausa de couvenant.
En tel sens dura l'amors tant
K'à une fois nous mesavint.
Je ne sai comment ce avint,
Dont ce sortit, ne dont ce mut;
Ne mais sa mere s'apercut
Et qu'ele sot bien qu'el m'amot.
A grant mervelle li desplot,
Or l'a gardée si por moi,
Que ne peut plus prendre conroi, 378
Que je parlaisse ensanble à li.
Si a bien II ans et demi,
Qu'ele est por moi issi gardée.
Or l'a requisse et demandée
Uns rice hom de cest païs.
Par le consel de ses amis
Et par le porcas d'un sien frere
Li a creantée li pere.
Si l'en doit mener wi cest jor;
Et el en a si grant dolor, 379
A poi qu'ele n'est morte d'ire.
Mais ele n'a le contredire,
Car son pere l'a commandé.
Si m'a privéement mandé,
Qu'ele en ert wi cest jor menée.
La joie que j'ai demenée
Que veïstes premierement,
Je vous di bien seürement,
Ke ce est por cou que jou sai,
Ke jou ja endroit le verrai. 380
Et le duel que je fac après,
Je le fas por cou que jamès
Ne le verrai, si va tele ire
Que jel ne porroie à rien dire,
Si vaudroie mix estre mort,
Et après si me reconfort,
Por seul itant que je bien sai
Que jou ja endroit le ferai
Si tres bien par devant ses ix,
Que nus nel porroit faire mix. 381
Car quant je verrai ja lor gent,
Je les ferrai si durement,
Et tant serai prox et seür
Que nus fors le bon roi Artur,
Que je n'i met pas et Gavain.
Si fas que fol et que vilain
Qui me vant, mais itant vous di
Ke tant serai prox et hardi,
Que nul chevaliers fors ces dex,
Ki atant fust asanble sex, 382
Nel feroit si bien por ses ix,
Ke jou nel face encore mix.
Si grant duel ai que cil l'enmainne,
Que nus ne porroit la grant painne
Ne le fais d'armes endurer,
Tant comme je porrai durer,
Que je souferrai por li ja.
Si me plaist moult qu'ele verra.
Car nus hom qu'ele devroit prendre,
Ne porroit, s'il n'amoit, enprendre 383
Le fais d'armes que cil enprent,
Quant amors le tient et esprent.
L'autre duel que je fac après
Se le fac grant, je n'en puis mès;
Car j'ai un moult grief fais enpris,
Que chevaliers prox et hardis
A aveuc le chevalier XX,
Ce me dist cil qui a moi vint,
Et qui l'uevre me reconta.
Et se me dist qu'il les conta 384
A l'oiscir ains que partist d'ex.
Or sai de voir, quant je sui sex,
Et j'ai enpris si grant outrage,
Ke je porcas mon grant damage.
Encor me dist cou li mesages
Ki moult estoit cortois et sages,
Que il les vit moult bien armés.
Or oiiés, se vous nel savés,
Por qu'il sont armé si très bien,
C'on ne puet celer nule rien: 385
Ains est auques l'uevre seüe,
Que la damoisele est ma drue,
Et que je l'aim par druerie.
Si doutent ma grant estoutie,
Por cou qu'il sevent que je l'aim,
Et por le droit que je i claim.
Se doutent et ne gardent l'eure
K'à un mal pas les core seure.
Bien en peüscent estre en doute,

3775. sort. 3777. quele mamot. 3779. garde. 3792. lale. 3796. La joie que lai demenee. 3799. Ke cest por cou que jou sai. 3829. pendre.

Se j'eüsce une bone route. 386
Car tantost com je le veïsse,
Isi grant calenge i meïsse,
Que bien parust qu'ele fust moie.
Et ja soit cou que je seul soie,
Si vous di jou comment qu'il cie
Ke ele ert moult bien calengie.
Si sai moult bien, quoi que jou die,
Que jou nen souferroie mie.
Nonques ne fu nul chevalier,
Neïs Rollant et Olivier, 387
Ki peüst soufrir tel estor,
Que il n'en fust au cief del tor,
Se mervelle n'est, mort u pris.
Mais je l'ai en tel guise pris,
Que c'est la fin, u jou morrai
U jou m'amie rescourrai."
„Espinogre, fait lors Gavain:
Moult est le chevalier vilain
Et outragex, qui autre voit
D'amor de si tres grant destroit, 388
Si nel secort à grant besoing."
„Sire, fait il, pas ne m'essoing,
Se vous i volés entremetre,
Que men pooir i wuelle metre.
Car je sui vostres par raison;
N'il n'i puet avoir ocoison
De quanque vous vaurois enprendre,
Ke bien nen welle mon fais prendre.
Ja nen serai vers vous escis."
Lors li ont anbedui pramis, 389
K'à cel besoing li aideront.
Et li chevaliers lor respont:
„Segnor, fait il, les vos mercis.
Se mes outrages vous ai dis
Que j'ai enpris par m'aatie,
Comparer ne les devés mie;
Ne jou de cou ne vous requier,
Se jou mon outrage requier,
Dont jou ne me puis departir,
Ke vous pas i doiiés partir. 390
Car ce seroit moult grant damage,
Se uns de vous par mon outrage
Que j'ai par ma folie enpris,
Ert de ceste oeuvre mort ne pris."
Quant c'oi mon segnor Gavain
Qui de grant francisse estoit plain,
Lors en a moult grant pité prise,
Ke il set bien que par francise
Les ensengne il et escuse,
Et lor secours por cou refuse, 391
K'il crient que ne lor en mescie:
„Sire, font il, comment qu'il cie,
Quant nous l'avons issi enpris,
Nous en serons u mort u pris,
U nous vous rendrons vostre amie."
Li chevaliers les en mercie
Qui à mervelle s'esjoï
De la pramesse qu'il oï:
„Segnor, fait il, Dix vous en oie,
Que rendre me puisciés ma joie 392
Dont j'ai esté lonc tans en paine.
Cil qui d'onor faire se paine,
Dix li refait au cief del tor
A son besoing joie et honor;
N'il n'ert ja tant desavoiiés,
Que il ne soit tost avoiiés.
Car Dix le secort et avoie."
Lors se sont tot mis à la voie
Por aler en ceste besogne.
„Sire, se ja Dix bien me dogne 393
Fait la damoisele à Gavain,
Il m'est prise si tres grant fain
Ke me verrés ja esragier,
Se je n'ai moult tost à mangier.
Si vous di tot seürement,
Que se je n'ai delivrement
Une piece de pain au mains,
Que je mengerai ja mes mains;
C'onques rien si grant faim nen ot."
A Gavain mervelles desplot, 394
Quant il oï ceste novele
Lors a dit à la damoisele:
„Bele, fait il, por Diu vous pri,
Nous ne porrions trouver ci
Riens el monde por nul avoir,
Qui nous peüst mestier avoir;
Et vous savés, que par raison
Ne puet avoir nule ocoison,
K'il nous couvient tuit dex aidier
Orendroit à cel chevalier, 395
Car nous li avon convenant.
Si ne seroit mie avenant,
Quant convenencié li avon,
K'à ce besoing li falison.
Ki ensi fali li aroit,
Dès que le pule le saroit,
Lo reproce en seroit toudis.
Gardés que ne me soit de pis,
Et que n'i aie deshonor;
Por le francise et por l'onor 396
Que vous avés en moi trové,
Tox jors vous seroit reprové,
Ceste oeuvre, s'il estoit seü

3861. Car ca tantost com je le veisse. 3865. cue. 3887. vau enprendre. 3895. masatie. 3907. Lors len est moult grant petés prise. 3911. Kil crient qua lui lor en mersie. 3921. ja. 3949. tan.

Ke vous li eüsciés neü.
Je vous pri, qu'il ne vous desplaise,
Et que soufrés vostre mesaise,
Tant que ceste ouvre soit passée."
„Je n'iere tant fole provée,
Fait ele, que je par mon gré
Ceste parole si vous gré, 397
Et que je tox jors mix ne veulle
Autrui anui, qui que s'en duelle,
Et auquel desplaisse de rien,
Que je ne vauroie le mien.
Ne cuidiés pas que je me me faigne,
Et que li fains ne me destraigne
Gregnor que ne die encor.
Ki me donrait vc mars d'or
Por soufrir dusque vers midi,
Sor ma loiauté le vous di, 398
Ne porroie je soufrir mie.
Et ce sera grans vilenie,
Quant je sui ci en vostre garde,
Se g'i muir par vostre mesgarde.
Sire, fait ele, je vous di,
Que j'ai autrefois esté ci;
Si vi ci devant un castel,
Un petit outre ce vaucel;
Il n'i a pas liue et demie.
Onques en toute vostre vie 399
De beles tors, de rices sales
En Engleterre ni en Gales
Nen veïstes seulement sis
Qui si fuscent à droit assis."
Mais j'ai aillors m'entente mise,
Que à dire vous la devise,
Si com cele le devisa,
Car ele dist et raconta
Moult tres bien, quant ele le vit,
Et si li a conté et dit, 400
K'il siet dedens un plaisceïs,
Et que li castiax est garnis
De quan que il couvient à prodome.
„Li asnes ciet par la sorsomme,
Fait Gavains, c'ai oï retraire,
Mais or voi qu'il le mestuet faire,
Et k'à vous aler me couvient,
Quant issi à plaiscir vous vient."
Salemons dist en un sien livre,
Que cil n'est pas del tot delivre 401
Ki conpaignie à femme prent;
Que cil qu'ele tient et souprent,
Puis qu'il est soupris de s'amor,
Moult a de quoi faire clamor.
S'il avoit seul itant de cuer,
Qu'il s'en osast plaindre à nul fuer.
Mais nus ne s'en ose clamer.
Et cil qui plus couvient amer,
Et qui plus est d'amour en painne,
Et cil qui tox jors plus se painne 402
Deservir le à volenté,
Et plus en est entalenté,
Et plus lor fait bien et honor,
Plus se repent au cief de tor.
À autre ouvre li cuers me tire,
Revenir wel à ma matire,
Car assés ai de femmes dit;
N'il n'i a mais nul contredit
Que en i ait se petit non
Qui ne soient de tel renon. 403
„Espinogres, fait Gavains lors,
Or m'est bel ke avés II cors,
Cascuns de nous en a un buen
Sonés le vostre et il le suen,
Tant que on l'oie IIII mos,
Et je vous suirrai les galos,
Dès que j'arai tant esploitié,
Ke la pucele ara mengié.
Mais ains m'estuet tant porcacier,
Que la pucele ait à mengier, 404
Ke jou face nule autre rien."
„Nous le veon, fait il, moult bien.
Que ne puet pas autrement estre."
Lors tornent un peu à senestre
Entre Gavain et la pucele,
Si errerent une sentele,
Tant qu'il sont au castel venu,
Ki n'ert pas clos de pel agu,
Mais de haut mur et de fossé.
Si ot un grant bos adossé 405
Et un plaiseïs tout entor
Ki clooit le baile et la tor,
Si qu'il n'i ot fors une entrée.
La pucele est lajens entrée,
Ki bien counisçoit le païs,
Et cil qui nen ert pas naïs,
Ne nul homme n'i connissoit,
Entra par la porte tout droit.
Si ala vers le tor à mont,
Tout à ceval passa le pont, 406
Saus ce que nul home veïst
Ki de rien li contredëist.
La pucele remest defors;
Et cil qui sans non estoit lors,
Entra tantost dedens la sale.
Un doublier qui n'ert mie sale,
Mais blanc que sor la glace nois,
Vit estendu desor un dois.
Une coupe ot desus d'or fin
Toute plainne de moult bon vin. 407
Blans gastiax, gaufres et pastés,

3994. que. 4016. anus. 4025. A a autre. 4033. duen. 4052. baise.

Poivrecant i vit et lardés
Dedens une blance escuele.
Et si vit une damoisele
Ki au disner estoit assise;
Et se biauté puet sans francise
Nule damoisele amender,
Dont se puet ele bien vanter,
C'onques nature ne pot faire
Plus bele, s'el fust debonaire. 408
Mais tant ert orgellox et cointe (?)
Que nus qui de lui fust acointe,
N'en peust bien dire à nul fuer.
On aime le cors quant u cuer
A cortoisie et loiauté.
Si vous di bien par verité,
Ke orguel a moult malvais oste.
Biautés qui à orguel s'acoste
Est en maint lieu toute perdue.
Et li chevaliers le salue 409
Moult bonement, si li demande,
Que li doinse de sa viande:
„Or entendés, fait il, pucele,
Là hors a une damoisele,
Tout à ceval en cele cort;
Et se on tost ne le secort
Et on à mengier ne li porte,
Ja mais n'istra de cele porte;
Ains sera morte sans retor.
Ele est à devant cele tor. 410
Ele vous prie par francise,
Par gueredon et par seruise,
Que vous m'aidés à cest besong."
„Sire, se je ja rien vous dong,
Dont soie je, fait ele, honie.
Ains me sanle grant estoutie;
Si estes moult outrecuidiés,
Quant vous seulement le cuidiés,
Que je doie por vous rien faire.
N'estes pas de si grant afaire, 411
Que s'en penser le deüsciés.
Malvais apel i eüsciés,
Se mes frere fuscent ci tox,
Dont jou ai VII hardis et prox;
Mais il sont en cele forest."
„Pucele, fait il, si vous plest,
Ke je por un moult petit don
Vous doie un bien grant guerredon,
Il ert moult bien guerredonés,
Se vous seulement me donés 412
Un seul gastel et un pasté."
„N'ert pas issi le mien gasté,
Fait la pucele, par mon cief!"
„Ja n'en venrés issi à cief,
Fait uns nains qui devant li sert,
On dist que ses paroles pert
Souventes fois qui cort à ciens.
Ja n'esploiterés vers li riens,
Je connais moult bien sa maniere,
Par francise ne par proiiere; 413
Mais par orguel et par forfait
Seront tot vostre plaiscir fait.
Dités moi, qui en cort hantés,
N'est par orguel orguex dontés?
Metés orguel encontre orguel,
Jel vous lo ensi et jel weul.
Quant vous avés si grant besoing,
La viande n'est mie loing:
S'en poés à grant plenté prendre."
„On doit moult douter à mesprendre 414
Et je crienbroie trop mesfaire,
Sel voloie si en pais faire,
Fait cil sans non, se je peüsce,
Que jou sen mal gré nen eüsce."
„Ce n'iert, fait lui li nains, jamès."
Et il est lors alés plus près,
Si prist un pasté et un pain
Et un lardé à l'autre main.
Dont l'escuele ert toute plaine.
Et li nains par le frain l'en maine 415
A la pucele qui l'atent;
Et il la viande li rent.
Si li prie de soi haster,
Car nert loisour de sejorner.
Grans mestiers ert qu'il se hostast,
Et grans besoins que il alast
A la rescouse au chevalier
A cui il doit en oirre aidier,
Si com li a en couvenant.
Et celi li dist maintenant 416
„Sire, dist el, se Dix me voie,
Je serai moult tost à la voie
A vous, mais il m'estuet penser
Ancois de ma vie tenser;
Tant j'ai en grant espreuve esté.
Cest mangier, qu'il ert aprestá,
M'a rendu à estrox la vie.
Nel tenés pas à vilonie
De mes grans besoins amentoivre,
Il m'esteüst avoir à boivre. 417
Je sui de si grant soi souprise
Qui dès ja wi matin m'est prise,
Que je ne le puis endurer;
Si ne poroie pas durer

4080. sele. 4088. qui orguel sacoste. 4089. lie. 4093. fait pucele. 4107. outrecuidie. 4125. que. 4141. Et je crienberoie trop mesfaire. 4150. nais. 4160. Et celi dist maintenant. 4172. des je.

Longement, se ne bevoie;
Et j'ere moult tost à la voie
O vous, dès que j'arai beü."
Lors est cil sans non esmeü
Qui n'i estut autre proiiere.
Si revient en la sale arriere, 418
Puis vait au dois la coupe prendre.
Mais quant il i vaut la main tendre,
Cele qui ert au dois asisse,
A ains de lui la coupe prise,
Si li a moult fierement dit:
„On i meïst ja contredit
Et u vin et en la viande,
Si cil qui sont en cele lande
Et en cel bois en lor deduit,
Fuiscent ens en la sale tuit; 419
Mais or m'avés sole trouvée,
Si avés sor moi esprovée
Vostre proece, grant honor
Vous est à faire deshonor
À une seule damoisele."
Et li nains par ire l'apele
Si li dist: „Sire chevalier!
Ja n'avés de li sans dangier
Vaillant un seul quartier de pain."
Cil prist la coupe en sa main, 420
Vuelle u ne welle, si l'en porte
Celi qui l'atent à la porte.
Et l'autre qui siet à la table
Li dist: „Il n'est pas bien raisnable,
Sire vassal! ne bien apris
Qui ci avés sor mon pais pris
Mon mengier. Se cil fust en vie,
Cui tout le monde avoit envie
Por le bien qui en lui estoit,
J'en eüsce encor moult haut droit. 421
Ahi mors! tant par es c'astoxe,
Felenesse et contralioxe,
Que ja n'espargneras prodome,
N'à damoisele dusq'à Rome,
Ne de là dusques en Espaigne,
Ki esgarée nen remagne!
Ahi! ahi! dist el, Gavain!
Ne fust pas traite de ma main
Ma coupe, se vous fuisciés vis,
Ne mon mengier devant moi pris. 422
Je n'en eüsce nul regart.
Or n'est il mais qui nos resgart,
Ne qui i mete contencon."
Cil qui n'ot soig de sa tencon
A au nain la coupe livrée.
Et cele qui s'ert delivrée
Et de le viande et del vin
Se rest o lui mise au cemin.
Il n'ot mie gramment alé
Puis qu'il ont le pont avalé, 423
K'il ont trouvé le chevalier
Qui li ot doné le destrier
À la crois, et le palefroi
Atout le sele et tout l'agroi,
Dont il avoit moult grant besoing.
Si tint l'esprevier (sor) son poing
Ke li avoit ileuc donné,
Et si estoit si bien armé
Et si à droit qu'en nule terre
Plus acesmé n'esteüst querre. 424
Il le salue, si li quiert,
Com cil qui à besoig le quiert,
C'or li rende le gueredon;
Et si li amentoit le don
Dont li gueredons est deüs;
Et s'il n'est orendroit rendus,
Et il veut tant ne quant atendre,
Ja mais n'ara pooir de rendre:
„Si vous dirai, fait il, porquoi.
Au castel est lassus tout quoi. 425
Il n'i a orendroit nului
Qui faire nous peüst anui.
Li chevaliers de laiens tuit
Sont en cel bos en lor deduit.
J'en sai tres bien wi la novele.
Et laiens a une pucele
Dedens cel castel enfremée,
Que j'ai plus de trois ans amée.
Si vous pri que le me dounois."
„Par foi, fait il, ce est bien drois 426
Que vous l'aiiés, se onques puis.
Et se je el castel le truis,
Ja m'en trouverés tout loial."
Lors torne arriere le ceval;
Si revint arriere en la sale
Et cele qui forment le male, (?)
Par parole, et moult le maudit,
Li a moult estoutement dit:
Que mal i soit-il retornés.
Et il est lors vers li alés, 427
Si l'a par le destre bias prise,
Puis si l'a devant lui asise
Sor son ceval, puis si s'en torne,
En la sale plus ne sejorne.
Et cele qui tenrement pleure,
Le maldist et si prie et eure
Que de mal entente li doigne.
Et quant ele voit qu'ele esloigne,
Et qu'ele est ja hors de la porte,
À merveille se desconforte. 428

4177. ara. 4179. estue. 4199. quartie. 4202. qui len atent. 4204. Li dist nest pas. 4222. desgard. 4237. ki. 4253. luens. 4255. tres ge.

Lors tort ses poins et brait et crie
Et dist en haut aïe! aïe!
„Lasse, fait el, tant Dix me het
Aimmi lasse! que or nel set
Mon frere, le prox Codrovain!
Ahi! ahi! dist el, Gavain!
Tant avons de cou grant damage!
Ja ne fust pensé cest outrage,
Cest grant orguel et cest forfait,
Ke cis chevaliers m'a ci fait, 429
Se vous fuisciés sain et delivre.
Et il toutes voies le livre.
Et tent à celui qui tant l'aime.
Et ele tot ades reclaime,
Et si afice cou et jure,
Que ja ceste grant desmesure
Ne fust faite, se il vis fust.
Uns siens frere qui à un fust
Estoit lors afustés por traire
Oï la damoisele braire. 430
À grant paine l'a tresoïe,
Et la pucele autre fois crie,
Il ne set quoi, car trop est loing,
Mais bien entent qu'el a besoing,
C'ert Codrovain qui reclamoit.
Et li chevaliers qui l'amoit,
Qui or la tient en sa baillie,
Li a dit: „Bele douce amie
Je sui Ragidel de l'angarde;
Et puis c'or estes en ma garde 431
Moult en devés grant joie avoir.
À escient poés savoir
Que je sui ci li vostre amis.
Ja m'avés vous tox jors pramis,
Que vous n'amiés rien fors moi.
Se on vous croit par vostre foi,
Que j'en ai de vostre main destre,
Dont en doi jou a seür estre."
Quant la damoisele l'oï,
À merveille s'en esjoï. 432
Dont a dit: „Sire chevalier!
À qui je veai mon mengier,
Je vous en dois gage en merci, (?)
Et de cest oeuvre vous merci;
Car moult m'avés à gré paie.
J'estoie or forment esmaie,
Moult dolante et moult esgarée,
Çar je quidoie estre livrée
À home que je pas n'amasse.
Jamais à nul jor ne mangasse, 433
S'il me fust issi avenu.
Bien soit cel chevalier venu
Ki si m'a wi paie a gré.
Jou afi volentiers et gré,
Se lui plaist, que à vous me doigne.
Et si li pri qu'il me pardoigne,
Et que il pas ne prenge à pris
Cou que tant ai vers lui mespris."
„Bele, fait il, jel vous pardoig.
Mais tant i a, que je vous doig 434
À ce chevalier qui vous tient,
Ma damoisele, et si couvient
Que de cou que je vous ai fait,
Car je sai bien que j'ai mesfait,
Que me pardonés le mal gré."
„Sire, fait ele, jel vous gré."
Ses freres qui oïe l'ot
Al ancois que il onques pot,
Est venus au castel poignant.
En la cort trova un sergant, 435
Si li demande qui faisoit
La noïse que oïe avoit.
Et cil sans nule demorée
Li a la verité contée,
Onques ne l'en menti de riens.
„Or n'est mie cis païs miens,
Fait il, se il l'en maine issi."
Eramment d'une estable issi
Moult vistement un sien vallet,
Si li tramist le gringalet, 436
Si li mist le frain et le sele;
Puis monta en une torele
Qui ert desus le maistre porte,
Moult delivrement li aporte
Son escu, s'espée et sa lance.
Et il hors del baile se lance,
Dès qu'il fu montés el destrier,
Ki estoit icel chevalier
Qui laisca Gavain o sa mie
U bois par sa grant jalousie, 437
Et qui lor cevax en mena.
De l'esploitier tant se pena,
Puis qu'il fu du castel iscus,
K'il a les chevaliers veüs
Et les damoiseles ensanble;
Et se il ja nes desasanble,
Et il ne depart cele route,
Et desconfist vistement toute,
À cou qu'il est chevaliers buens
Et li cris du païs est suens, 438
Il ne se prisce un angevin.
Cil sans non l'oï le cemin
Venir poignant par mi un val,
Et quant il counut le ceval
Que li chevaliers cevaucoit,
Onques si grant joie n'en ot.

4283. ele. 4286. ele. 4287. de cous. 4305. qui. 4326. Cestoie. 4342. que je tiont.

D'angousce rien ne li enquiert,
Mais hardiement le requiert.
Et cil lait corre outre lui,
Si s'entreferent anbedui. 439
Li chevalier le fiert avant
El quartier de l'escu devant,
Que sa lance en asteles vole,
Com se ce fust une ventole.
Cil sans non l'a après feru
Desox le boucle de l'escu,
Com cil qui ne l'espaigne point,
Que l'escu li a au bras goint,
Et le bras au costé li serre
Tout estu (?) le porte à terre, 440
Puis a mis le main à l'espée,
La teste li eüst caupée,
Quant la damoisele le prie
Et requiert que pas ne l'ocie:
„Sire, dist ele, ce m'est vis,
Que se vous l'aviiés ocis,
Ja mais nul jor joie n'aroie.“
Et li chevaliers li otroie,
Et dist qu'il fera tout son buen,
Par si que il face le suen. 441
„Sire! dist Codrovain le rox,
Tant a prouece et bien en vox,
Francise et debonnaireté,
Que ne devés estre reté
De rien nule que m'aiiés fait,
Que c'a esté par mon sorfait;
Et por cou otroi bien et gré
A faire tout le vostre gré.“
„Sire, dist il, vostre merci.
A ceste damoisele ci 442
Vous pri c'or pardounés vostre ire,
Et si vous veul encor plus dire,
Dont je vous veul forment priier,
Ke welliés que ce chevalier
Ait par vostre otroi vostre suer;
Car il l'aime de tout son cuer,
Et je quit bien qu'ele aime lui.
Et si vous acordés andui
Entre vous et la vostre amie
Sans rancune et sans vilonnie 443
Jel vous ofri dès aventier,
Quant je montai por l'esprevier,
Ke je sor sains vous juerroie
Moult volentiers, que je n'avoie
A la pucele cose dite,
Se j'ere renclos u ermite
Li plus saint et le plus prodome
Ki soit de ci desque à Rome,
Dont je fusce reté de rien.“
„Je vous en croi, fait il, moult bien 444
K'ains nen fu mot par vous parlé.“
Ensi com il fu porparlé
Et la cose fu devisée,
Fu la concorde creantée.
Lors a repris le gringalet
Cil sans non, qui n'i eüst ret
Ja mais sans nule contencon,
Et se li fist del sien le don.
Si vous di je bien que li suens
Estoit assés et biax et buens. 445
Si frere qui la noise oïrent,
Tantost des esperons ferirent,
Si passerent tertres et vaus,
N'espargnent mie lor cevaus,
K'il n'ont pas trouvés lens ne frains.
Ains esperonent qui ains ains,
Puis ont demandées noveles,
Ancois qu'il ostascent les seles
A un vaslet qu'il ont trouvé.
Cil à qui il l'orent rouvé, 446
Lor dist ensi, com il avinrent,
Et il lors en la sale vinrent,
Si ont lor armes demandées.
Cil qui es furent commandées,
Lor livre, il se sont armé,
Puis sont es bons cevax monté,
Et sont iscu par grant desroi,
Et jurent que se c'ert le roi
Ki eüst enpris tel forfait,
Si seroit il de lui tot fait 447
En tel guise qu'il en morroit,
Que rien garantir nel porroit.
Ne targa gaires qu'il les voient,
Lors se porficent et desroient
Si ont les lances alongies,
Et les enarmes enpoignies
Des escus por corre lor seure.
Codrovain li rois en is l'eure
Ki lors ert u ceval montés,
Laist corre, s'is a encontrés, 448
Si lor a moult fierement dit,
S'un d'ex ert par ex desconfit,
Ke ja mais un n'en ameroit;
Et si jure que il feroit
Por cou c'onques ne feïst nus;
Car se cil en faisoient plus,
Il se torneroit ja vers eus,
Et se combaterroit por ex.
„Segnor, dist il, or entendés;
Je ai II chevaliers trouvés 449
Prox et cortois et ensegniés,
Et cil de ca est tant prissiés

4394. ventvole. 4416. Qui ca este. 4421. cox. 4431. afri. 4438. des i qua. 4473. queles. 4485. feïst.

Ki a à moi cangié ceval;
Tant ai trouvé prou et loial,
Ke nus ne vous diroit por rien
Seulement le moitié del bien,
Ke on porroit trouver en lui.
Mais ce est traval et anui
De reconter vous tout le conte,
Si com Cadrovain le reconte, 450
Com il ert en caisne monté;
Si lor avoit dit et conté
Com il i ot l'esprevier pris
Et comme il li ot soupris
De cief en cief lor conte l'uevre
Puis lor dist aprés et descuevre,
Com il a faite le concorde.
Tant lor a dit qu'il les acorde,
Et que l'uevre fu creantée,
Ensi com ele ert devisée. 451
Lors l'ont proiié de remanoir,
Et qu'il s'en voist à lor manoir
Ensanble o ex et s'en soit sire.
Et il lor commenca à dire
Moult bonement, qu'il ne pot estre;
Car il laisca or sor senestre
Un chevalier II liues loig,
Ki d'aïe a moult grant besoig.
Lors li a l'uevre recontée,
Ensi com cil li ot contée 452
Ki aloit rescorre s'amie.
Et il jura qu'il n'ira mie
Se il ne vont ensanble o lui.
Et il lor dist: „Segnor, je cui
Que j'ai ici trop sejorné,
Mix me vendroit estre acoré,
Quant je li ai couvenancié,
K'il ne fust par moi avancié;
Car j'en seroie en fratrais.
Si vous en renc grés et mercis 453
De cou que vous m'avés offert
Et il nous sera bien soufert,
Tox i venrés ensanble o moi.
Et je vous pramet et otroi
S'o moi vous i plaist à venir,
K'à vostre me poés tenir.
Il li pramettent qu'il iront,
Et s'aficent que il feront
Tout lor pooir de la rescoxe.
Cadrovains à la teste roxe 454
Li dist: „Sire, ne vous poist mie
Je menrai ariere m'amie.
Et se Ragidex le m'otroie,
J'en menrai la soie et la moie,
Car eles n'ont [pas] là que faire.
Et ce pas ne li doit desplaire,
Se je l'en main, car je vous di,
Et loiaument le vous afi,
Que bien l'en ert tenu le don,
Et tantost que nous revendron, 455
Je li rendrai sans contredit.
Puis lor a devisé et dit,
Qu'il n'a en la forest trestor
Sentele ne adreceor
K'il ne sace et qu'il les suirra,
Tantost com il armés sera.
Mais ains sera d'armes garnis.
Car s'il en estoit desgarnis
Là endroit à si grant afaire
Ù tel besoins ert de bien faire, 456
Jamais nul jor joie n'aroit
De la honte qu'il en aroit.
Cil se torne et cil s'en vont
En tel guisse com je vous cont,
De bien faire tout abrieve,
De ce à moi pas n'estrive,
C'or ne soit cil sans non à aise
Et k'à mervelle ne li plaise,
Ki a porcacié tel gent
Dont le porcas est bel et gent, 457
Ki tant est bien aparellié
Et de bien faire encoragié.
Ensi sox les elmes enclins
Trespassent sentes et cemins,
Et erroient les grans galos,
Tant qu'il ont trovés les esclos
Parmi une lande des II
Qui cevaucoient devant ex.
Serréement oirrent après
Entre Espinogre et Cadrès, 458
Qui erroient plus que le pas.
Estoient ja venu au pas
Ù il atendent la venue
Du chevalier et de sa drue.
Saciés que Cadrès ot à non,
Bon chevalier et de grant non
Cil à qui tel ouvre apendoit,
Qui en tel maniere atendoit
Et Espinogre aveuc lui.
N'estoient encore que dui, 459
Quant il ont la route veüe.
Et cil qui conduisoit sa drue,
Est li premiers entrés el pas.
Cadres lait corre en esles pas,
Tant com cevax li pot randir,
Si l'a feru par tel aïr
En l'escu en la boucle à mont,
K'il l'abati tout en un mont

4504. Et com il li ot soupris. 4516. lasca. 4543. Et Ragidex le motroie. 4566. nestrives. 4585. ot non. 4587. tele. 4588. manier. 4590. quil.

Lui et le ceval tot ensanble.
Et Espinogres, ce me sanble, 460
A si l'autre après feru,
Que du ceval l'a abatu
Tot envers en une sentele
Devant les piés à la pucele.
Dont les escrie durement,
Si retorne menuement
Et fiert et de lance et d'espée.
Onques mais ne fu tex meslée
Par seul dex chevaliers souferte
Sans enconbrier d'ax ne sans perte. 461
Moult soufrirent d'armes grans fais;
Et si vous di que onques mais
À dex chevaliers cou n'avint,
K'il fuscent asanblé à XX
Du tel fais d'armes sostenir,
K'un mal pas à force tenir,
Que nus des XX passer n'i puet.
Cadres trop hardiement muet,
Si a fait un trop rice encontre,
Et fiert le premier qu'il encontre 462
El pis entre les II mameles,
Ke sa lance vole en asteles,
K'il ciet jus tout à une fois;
Et fiert un autre del retrois
Si grant caup par mi le visiere,
K'il l'abat sor l'arcon derriere
De son ceval, si qu'il caïst,
S'uns escuiers ne le tenist.
Ne fu pas jetés li troncons,
Ains a feru des esperons, 463
Si fiert le tierc et puis le quart,
Et Espinogres de sa part
Ne li doit de bien faire rien,
Cascuns d'ex le fait si très bien,
Ke li autre s'eu esbahiscent.
Ne porquant si se ravertiscent,
Si se tienent moult à honi
De cou qu'il ont esté laidi
Par II chevaliers seulement.
Car il quident seürement, 464
Ke il n'i ait un seul des XX
Nes le pior qui o ex vint,
S'il trovast orains un de cex,
Si fuscent cors à cors parex,
K'il nel cuidast ocirre u prendre,
Que ja ne se peüst desfendre.
Por la vergongne qu'il en ont
Du grant anui que cil lor font,
Ont tout ensanle un paindre pris.
Si ont sor ex le pas porpris, 465
Si que deguerpir lor couvint.
À Espinogre lors souvint
De cou que ses conpains li dist,
Ancois que de lui departist.
Lors a pris son cor, si le sone,
Si que tox le bos en resone.
Et cil qui souvent l'ot oï
Cil sans non moult s'en ebaï,
K'il a au corner entendu,
Que il se sont bien desfendu 466
Et que tant se porront tenir,
K'il i porra à tens venir.
Lors a feru des esperons,
Si a dit à ses conpaignons:
„Segnor, dist il, or en venés
Car a cel cor qu'oï avés,
Sone uns de cex qui nous atendent,
Ki à grant anui se desfendent."
Lors laiscent les cevax aler.
Quant vint à un tertre avaler 467
Si ont les chevaliers veüs:
Espinogre ert au frain tenus,
Si ert trestoute la meslée
El val desor lui arestée.
Cadres a bien reconneü
Celui sans non qu'il a veü,
Qui li vient aidier sans faintise
La lance sos l'aisele mise,
Et li autre qui après vienent,
Les lances alongies tienent, 468
Si ont les escus enbraciés,
D'aidier les tox encoragiés.
Quant il ont veü lor secors
Ki en poi d'eure lor est sors,
Moult par en ont grant joie eüe.
Por la force qui ert creüe,
A cascuns jetée la main,
Si prist un autre par le frain.
Cil sans non hardiement muet,
Tant com cevax rendre le puet, 469
Si se fiert en la gregnor presse,
Ke forment s'angousce et apresse
De lor chevaliers retenir.
S'en fiert si un en son venir
D'une lance qui moult ert forte,
K'à terre du ceval le porte.
Et li autre qui après vienent
Les lances alongies tienent.
De tex i ot, qu'en abatirent
Les chevaliers qu'il en ferirent. 470
Moult hardiement les requissent,
Par force à la voie les missent
Ferant, ferant en lor venue,
K'onques regne n'i ot tenue
Por un petit qu'il ne casserent,

4623. kil kai jus a I fois. 4655. cors. 4699. quin.

Outre le pas les entasserent
Par force et par armes tox vint,
Si que d'ex tans d'onor avint
De ce qu'il sont avant venus,
K'il ont II des lor retenus. 471
Prison les fissent fiancier.
Puis se painent d'ex avancier:
Si se revont mesler à ex;
Bien aidierent li VIII as II
K'il trouerent si enconbrés;
Et si ont cex desbaretés.
Et quant li fuiant au pas vinrent,
À l'entrée lor frains retinrent,
Puis ont arriere regardé,
Si ont veü et esgardé, 472
Ke cil qui cacoient, n'estoient
Que seul X, et si ne veoient,
Si garderent et lonc et près,
Nul secors qui venist après.
Moult se tienent à entrepris,
Si ont lor hardement repris:
S'es requierent hardiement,
Et se li livres ne me ment
U je trovai le conte escrit,
Onques nus chevaliers ne vit 473
Seul un estor de tant de gent.
Car se cil vinrent radement,
Li dis qui preu et hardi erent
Hardiement les encontrerent.
Là ot desus l'erbe nouvele
Maint trox de lance et mainte astele
Et maint chevalier pris au frain.
Cadrès qui n'ot pas le cuer vain,
Ki grant piece s'estoit pris garde,
Et voit s'amie qui l'esgarde, 474
Point le ceval de grant aïr,
Et vait celui au frain saisir
Ki le jor prendre le devoit.
Et cil sans non qui tot cou voit,
Ki avoit brisie sa lance,
Broce le ceval, si se lance
Entre lui et les chevaliers.
Lors esperonent les destriers
Si conpaignons qui erent près,
Si se sont tout lancié après; 475
Si ont les chevaliers forclos,
Ne lor ont pas torné le dos
Si conpaignon qui bien veoient,
Que lor segnor forclos avoient
Si anemi qui fen le tienent,
Hardiement desqu'à lui vienent
Por lui delivrer et secorre.
Grant painne ont mis à lui rescorre;
Mais il nen pevent traire à cief.
Et Cadrès li ot jà du cief 476
Le hiaume osté et esracié,
Sil tint par le col enbracié,
Com cil qui moult savoit de guerre,
Si se laisca glacier à terre.
Quant Cadrès à terre le tint,
Prison fiancer li couvint;
Car del desfendre n'i ot point.
Bien fu l'estors en icel point,
Com vous m'oés conter et dire:
Car cil qui se dervoient d'ire 477
De lor segnor qu'il voient pris,
L'ont moult hardiement enpris
À faire por li delivrer.
Mix se veulent o lui livrer,
K'en prison l'en maint Cadrès si.
Este vous que du bos issi
Cadrovain le rox qui venoit
Si durement com il pooit.
Radement entra en l'estor,
Si fiert un chevalier dès lor 478
Tel caup, que lui et le destrier
Fist à le terre trebucier.
Oséement outre se lance,
Si fiert del retrox de le lance
Un des autres qu'il encontra,
Si qu'à peu qu'il ne l'esfronta;
À terre tox pas mescaï.
Cadrovain le tierc renvaï,
Si qu'il li a caupé le poing,
Et qu'il vola el camp bien loing, 479
De l'espée que il tenoit.
Cil qui veoient qu'il venoit
Si outrageusement vers ex,
Ne cuident pas que il soit sex.
Ains cuident bien qu'après lui viegnent
Si grans gens, que ja les retiegnent,
Et que nul escaper n'en puisse,
Por ce que on el camp le truisce,
Auques lor est li cuers faillis.
Si quident estre mal baillis, 480
Se cil en vienent el desus.
De la desfense n'i ot plus:
Lor segnor ont el camp laiscié,
Si s'en va cascuns eslaiscié,
Tant com il puet del ceval traire.
Et cil sans non qui voloit faire
La bonté qu'il avoit emprise,
A la damoisele au frain prise,
Ki gaires ne s'est desfendue;
Si l'a lues à Cadré rendue. 481
Or a Cadrès joie trop grant;
Car s'amie qu'il aime tant,
Et qui tant est bele et cortoise,

4801. vinent. 4803. es camp.

A rescouse par sa prooise
Et des chevaliers qu'il a pris,
Ki orent sor son pois enpris
A mener la en sa contrée.
Moult a bone aïe trouvée
Ki si li a couvent tenu.
Lors sont li VII frere venu, 482
Ki cacié orent longement
Cex qui s'en vont vilainement.
Moult li ont tout priié et quis,
Quant il orent sen estre enquis
K'il sejornast ensanble o ex.
Et il lor dist que par ex dex,
Par son cors et par l'Espinogre,
Par tout le roiame de Logre
Sera tant l'aventure quise,
K'il ont devisée et enprise, 483
K'en aucun liu le troveront,
Et quant il trovée l'aront,
Si lor pramet que sans trestor
Sera par ileuc son retor,
Et se il en fin ne moura,
Al revenir si lor dira
Son contenement et son estre;
Car il ne porroit por rien estre,
Que son estre lor fust conté
De si qu'il ait son non trové 484
Et l'aventure que il quiert.
Cascuns li prie et li requiert,
Ke il le laist aler o lui,
Et il s'afice, que il dui,
Il ne puet estre autrement fait;
Ne le tignent mie à sorfait
N'a orguel ni a vilonie,
Il iront sans plus conpaignie.
Puis lor a priié, ce me sanle,
Ke il sejornent tot ensanle 485
Et ke al castel Cadré soient
Sejornant, tant qu'il le revoient,
Et qu'il oient parler de lui.
Car moult grant joie et grant anui
Set de voir, que il li afiert
A l'aventure que il quiert,
A soufrir ains que il reviegnent;
Por cou lor prie qu'il se tignent
Ensanble, tant qu'il le revoient.
Et il bonement li otroient 486
K'en tel maniere l'atendront.
Mais moult lor poise, qu'il ne vont
Ensanble o lui, s'il li pleüst;
Car se il nul besoig eüst,
Moult li aidascent volentiers.
Atant se part des chevaliers
Gavains, et va querre son non
Entre lui et son conpaignon.
Entre Cadrès et Ragidel
Ensanble alerent au castel 487
Et Cadrovains les i mena,
Ki d'ex grant joie demena,
Et qui moult grant honor lor fist.
Et cascuns des freres i mist
Son pooir qu'il n'i fali rien
A faire lor honor et bien.
Moult orent envoisié sejor,
Car onques ne passa nul jor,
Ke cascuns d'ex ne fust à cois
D'aler en riviere u en bois, 488
A lor pooir pooient faire,
U corre as ciers u aler traire;
Car li sire ert moult poëstis:
Et saciés bien que ses païs
Estoit aaisiés de tox biens.
Moult i avoit oisiax et ciens,
Liëmiers, saietes et ars
Rivieres et forés et pars,
Ki tot lor est abandoné.
Et le don qui estoit doné 489
A Ragidel, qu'il averoit
S'amie, quant il revenroit,
Li fu tenu moult loiaument.
Or me restuet dire, comment
Cil qui aloit por son non querre
En aventure par la terre
Puet traire à cief de son afaire.
Je ne vous porroie retraire
Com il ala, ne com il vint,
Ne mais que un jor li avint 490
K'il erroit par mi un boscage,
Et qu'il trova un ermitage,
Et que de l'ermitage iscoit
Uns chevaliers qui i avoit
La messe à l'ermite escoutée.
Si ot une cape afublée
D'escarlate à penne d'ermine,
Orlée d'une sebeline,
(A cel tans n'i avoit pas mances).
Si ot cemisse et braies blances 491
A la guise Galesce ouvrées,
S'ot unes cauces decaupées
Desus uns esperons dorés,
Ki moult estoient bien ouvrés.
Et saciés, que le chevalier
Seoit sor un moult bon destrier
Tox desarmés, l'espée cainte.
Si ot une pucele atainte,
Ki moult ert avenant et bele;
Si li contoit une nouvele, 492
Ki ert el païs avenue.

4835. Et quil en fin ne moura.

4851. Et kal castel.

Et cil bonement le salue
Ki de son non mie n'avoit.
„Sire, dist il, Dix vous avoit
De cou que vous alés querrant."
Puis li a dit: „Je vous demant
S'il vous plaist, que vous me donés
Un don, qu'ensanble o moi venés
Entre vous et cel chevalier
Wi mais deduire et herbegier. 493
Et vous arés ostel si buen,
Com s'il estoit u vostre u suen;
Car il ert à vostre devise."
„Sire, fait il, je ai enprise
Une aventure que je quier;
Por cou si vous pri et requier,
K'il ne vous poist, se je n'i vois.
Par castiax, par viles, par bois
Le querrai tant qu'ele ert trovée."
„Chevalier s'il ne vous agrée, 494
Fait-il, à prendre mon ostel,
Dont vous pri jou et requier d'el.
Et de cou que je vous veul dire
Ne me devés vous escondire,
Ke il m'eüst grant mesproison."
„Sans laidete et traïson,
Fait il, quant vous tant me proiiés
Vous en ert li dons otroïiés."
Et cil respont: „Vostre merci.
J'ai un castel moult près de ci, 495
Un petit outre ce vaucel
Si i est orendroit moult bel
Mon dis vous prest, et atorné,
Vous nen serés pas destorné
Le trait d'un arc de vostre voie.
Et por cou que je vostres soie,
Vous pri que vous sans demorer
I vegniés aveuc moi disner."
Et il li dist: „Jel vous otroi."
Atant s'en tornerent tout troi, 496
Si sont dusqu'au castel venu.
Ancois qu'il fuscent descendu,
Estoient ja les tables mises,
Et li sergant avoient prises
Les touailes et les bacins;
Les doubliers, li pains et li vins
Fu tost aparelliés et mis.
Puis se sont au disner assis,
Dès que li ave lor fu dounée,
K'il n'i ot autre demorée. 497
Et saciés bien que li mengiers
Fu biax et rices et pleniers,
Et liement donés et pris.
Quant il orent longement sis,
Cil qui sire ert de le maison,
Mist ses II ostes à raison:
„Segnor, fait il, je vous veul dire
La dolor et l'anui et l'ire
K'avenue est novelement,
Dont tout le mont ert en torment, 498
Quant il sera par tout seü.
J'ere l'autre soir esmeü
Por aler en un mien afaire,
Se on peüst celer et taire
Ce que je vous veul ci conter,
Nus hom nel deüst reconter,
Mais l'uevre est ja par tout seüe,
Ki ne porroit estre teüe,
Ce poise moi que on le set.
Ahi Dix! tant fortune het 499
Les dames et les damoiseles,
Quant eles saront ces noveles,
Ke vous m'orrés ja ci conter,
Moult se porront desconforter;
Car cil en cui Dix avoit mise
Loiauté prouece et francise,
K'il avoit fait cortois et sage,
Sans vilonnie et sans outrage,
Sans orguel et sans desmesure,
Il n'avoit de nul forfait cure, 500
Ains amoit honor et raison,
Est mors par mauvaise ocaison.
Et quant je tant vous en ai dit,
Savoir poés sans contredit,
Dont la mesaventure sort.
Quant on le sara à la cort,
Moult en ara li rois grant ire.
Alas! qui li osera dire
Del bon cevalier, c'on a mort
Et decaupé à si grant tort. 501
C'est son neveu, dont je vous cont."
„Ostes, por tox les sains du mont,
Fait cil sans non, que savés vous?"
„Jel sai bien, dist cil, à estrox."
„Et vous, coument?" Jel vous dirai,
Ke ja de mot ne mentirai:
Je voloie aler l'autre soir
En deduit por mes bos veoir;
Quant je dui de ma porte iscir,
Si vi III chevaliers venir 502
Moult bien armés sor lor destriers.
Vers moi vint armés li premiers
Tox seus par mi une quarriere,
Et si laisca les II arriere;
Il me salua et je lui;
Après me dist: Sire, je cui,
Ke estés de cest ostel sire,

4932. cil. 4941. Fait a prendre mon ostel. 4945. kil. 4992. ele. 5019. port.

Por cou vous veul proiier et dire,
Si serai vostre à tox jors mais,
Ke vous me herbegiés wi mais. 503
Et je li dis: jel vous otroi.
Lors s'en vint caiens aveuc moi
Li chevaliers, sel descendimes,
Et jel desarma jou meïsmes,
Puis fis en sauf ses armes metre,
Et fis mes valles entremetre
De son ceval metre à estable.
Mais se je fusce bien raisnable
Bien ensegniés et bien cortois
J'eüsce demandé ancois, 504
Ki il ert, et dont il venoit,
Et kele aventure il querroit.
Car puis que je herbegié l'oi
Et je le mal et l'anui soi,
Ke il ert alés porkacier,
Je nel poi de caiens cacier,
Ne jeter de ma maison fors.
Lors vint caiens atout un cors
Uns des chevaliers qui sivoit,
Li autres qui après venoit, 505
Portoit les membres et le teste.
Si en demenoit moult grant feste
Et grant joie de l'aventure.
Je li demandai à droiture,
Ki ert li mors, que il portoit
Dont si grant joie demenoit,
Et por coi l'avoient ocis.
J'avoie, dist li uns, pramis
La teste à une moie amie,
Et je, se Dix me beneïe, 506
Dist l'autres, la moie le cors.
Et je lor redemandai lors
L'ocoison por quoi il l'avoient
Ensi ocis com il disoient.
Lors me commenca l'uns un conte,
Dont jou ai duel et ire et honte
De reconter le à nul home."
„Ostes, por tox les sains de Rome,
Fait cil sans non, dites le moi.
Car je vous di en bone foi 507
Ceste aventure que je quier.
Por cou si vous pri et requier,
Ke vous me contés tout le voir."
„Jel vous ferai moult bien savoir,
Fait li ostes, n'en doutés ja,
Si comme cil le me conta:
  Li doi des chevaliers prioient
Dex damoiseles qu'il amoient,
K'à grant merveille estoient beles:
Trois ans priierent les puceles, 508
Si c'onques rien n'i esploitierent.
Un jor avint que les prierent
Moult bonement de tox lor cuers.
Les damoiseles erent suers,
Et li chevalier conpaignon.
Li sinsnée dist, que le don
De s'amor avoit ja doné,
Si n'ert pas le chevalier né,
Par quoi il fust ja retoloit;
Car tant ert biax et tant valoit 509
Cil cui ele donoit s'amor,
Ke ja n'ameroit à nul jor
Nul chevalier se celui non.
Lors li demanda cil son non
Ki se dervoit de duel et dire.
Jel puis bien en toutes cors dire,
K'il est tant et dit et només,
Que ne puet estre en cort celés,
Car cou est mon segnor Gavain,
Cui li cortois et li vilain, 510
Et cil qui sont par tout le mont
Loent sor tox ceux qui i sont.
Li autres enquist maintenant
A celi cui il amoit tant,
Le sien cuer et le sien pensé.
Mon cuer en est bien porpensé,
Dist ele, ja n'en doutés rien,
Je ne sai pas nomer le mien
Ki il est, ne quant jel ferai.
Mais une cose de voir sai: 511
Si l'avés vous très bien oï,
Ke ma suer a fait son ami
De mon segnor Gavain sans faille;
Si ne gart l'ore qu'ele i aille
A la cort le roi por li querre
Por sa druerie requerre;
Et je irai ensanble o li.
Une cose de voir vous di,
Que se me suer ne li agrée,
Ensi com el si est dounée, 512
Ke je meïsme mi donrai
En tel guise, que j'amerai
Un chevalier par son consel.
Et c'ert le chevalier vermel,
De qui je ferai mon ami.
Et saciés bien, que je vous di
Del bon chevalier, del seür,
Ki à la cort le roi Artur
Vint antan estre chevalier,
Ki les armes et le destrier 513
Conquist par son cors seulement,
Desarmés par grant herdement.
Et li rois Artus li dona

5038. Mais se fusce bien raisnable. 5082. qui. 5115. A la roi le roi. 5120. Ensi com ele si est doune.

Del chevalier qui en porta
Sa coupe d'or de devant lui.
Moult furent angouscox li dui,
Qui les puceles requerroient.
Puis lor discent, que il estoient
Mellor chevalier que cil n'erent.
Et les damoiseles jurerent, 514
Que se lor dis n'estoit provés,
Et qu'il se fuscent esprovés
Cors à cors par lor II escus,
Si qu'il les eüscent vencus,
Ke jamais nul nen ameroient.
Et se il issi ne faisoient
Dedens un terme qui fust cort,
Eles iroient à la cort.
Et cil discent, se nous vencons
Qui tant proïes vous avons, 515
Dont n'arons nous vos drueries?
Enfin devenrons vos amies,
Disent eles, quant ce sera,
Mais ja se Diu plaist, n'avenra.
Car ce seroit trop grant damage.
Par tel sorfait et par tel rage
S'esmurent cil por Gavain querre.
Tant errerent par ceste terre,
Un jor avint qu'il l'encontrerent;
Seul et desarmé le troverent, 516
Cil qui querroient por ocire.
C'est damage qu'il l'estuet dire,
Sa desfense rien ne valut.
Par itel ocoison morut
Li niés le roi, ce saciés bien.
Onques n'oi si grant duel de rien,
Ne ja mais ne quit qu'il m'aviegne
Si grant dolor por riens qu'aviegne.
Quant il fu issi avenu
Et cil furent caiens venu, 517
Ki tant l'avoient depecié,
Le destre bras qu'il ot trencié,
Lor demandai, sel me dounerent.
Atout le sorplus s'en alerent
Par matinet en lor païs.
Et saciés bien que il ert mis,
Se je puis vivre longement,
Si bien en or et en argent;
Se li orfevres ne se faint,
Onques nus bias à nul cor saint 518
Ne fu mais si ricement mis,
Je l'ai bien voué et pramis.
Et je m'en doi bien entremetre
De faire le ricement metre;
Car li prodom fist moult d'onor
As chevaliers de ci entor.
Si devroit bien cascuns entendre
Ki en porroit guerre d'antendre.
„Biax dox ostes, fait cis sans non,
Por Diu et por sa raëncon 519
Counoisciés vous bien Gavain?"
„Je vous mosterrai ja sa main,
Fait li ostes, se Dix me voie."
Maintenant por le main envoie,
Ki en un coffre ert enfremée
D'un drap de soie envolepée
Et quant le bras fu hors iscu
Ki estoit envox d'un boufu,
À merveille l'ont esgardé.
Puis ont priié qu'il soit gardé 520
À honor tant qu'il soit seü,
Ki li cors ert dont li bras fu.
Il lor respont, que si ert il,
Ja rien de lui n'ert tenu vil
Là ù il soit ne bras ne main;
Car bien set que c'est de Gavain;
Si doit estre moult cier tenu.
Et cil qui ert sans non venu
Li dist: „Sire, se Dix me gart,
Ja mar de cou arés regart: 521
Je vi, n'a pas quart jor, Gavain
Vers Carduel tout delivre et sain,
Si aloit aventure querre
Or vous veul proiier et requerre
Por amour et par guerredon,
Ke me creantés un seul don,
Et je ne vous querrai sorfait."
„Dont ert il, fait li ostes, fait,
Par si que je faire le puisce."
„Ensengniés me dont ù je truisce 522
Ces qui ensi se sont vanté,
K'ont mon segnor Gavain maté,
Et qu'il a par ex recut mort.
Et saciés bien que il ont tort,
Et que moult laidement l'ocissent,
Sans cou que nul mot ne li dissent,
Ne qu'il n'avoit d'ex nul regart.
N'a sous ciel home qui esgart,
Ki en lui ot sens et raison
K'il ociscent en traïson. 523
Fu ce prouece s'il l'ocissent?
Après se vanterent et dissent,
K'il avoient Gavain ocis.
Je l'ai ja mainte fois enquis,
N'onques encor ne peuc savoir
Del chevalier por nul avoir
Son non, ne de quel terre il fu,
Fors qu'il portoit un tel escu
Comme mesire Gavains porte."

5146. issi les faisoient. 5154. Dix. 5214. Or vous proiier et requerre. 5222. Ke il monsegnor Gavain maté.

À merveille se reconforte 524
Li ostes, qui ot tex noveles,
Ki moult li sont plaisans et beles;
Puis dist: „Sire, se Dix me voie,
Je vous metrai bien en le voie
Moult volentiers, quant vous vaurois.
Et ce est bien raisons et drois
Ke de cou vous doie avoiier.
Je vous vaurai ja convoiier,
Tant que je vous avoierai,
Et por cou vous convoierai 525
Ke jou vous mosterai la voie.“
Maintenant del tout les avoie
Et de lor nons et de lor terre
De quanques il vaurent enquerre:
„Sire, dist il, veïstes vous
Onques le Faé Orgellox.
Je ne sai mie bien son non
Mais je sai bien que son sornon
Si est de la Roce Faée;
Ensi est la vile apelée. 526
Li uns d'ex est ensi noumés
Et li autres est apelés
Par tout Goumeres sans mesure.
De cestui sor non n'ai jou cure.“
Mais cil sans non: „Il n'est pas buens,
Et il est bien par raison suens.“
Fait li ostes: „Il est assés
Orgellox et desmesurés.
Et si ai jou malement dit
Je meïsme nient contredit. 527
Si est il bien dit et prouvés
K'onques nus trop ne fu d'assés.
Le tiers n'i sai je pas qui fu,
Ne mais qu'il ert o ex venu.
Celi oï dire et retraire
K'il n'i ala por nul mal faire,
Fors por tenir ex compaignie.“
„Ot la saisine de samie
Biax dox ostes, fait cil sans non,
Nus d'ax dex par ceste ocoison?“ 528
„Nenil, dist il, ce me fu dit,
K'eles i miscent contredit,
Et si dissent à lor amis,
Ke il lor avoient pramis
Le cors Gavain u mort u vif.
Si ot entr'ex moult grant estrif,
Car les damoiseles disoient,
Ke autrefois veü l'avoient,
Et ce n'ert mie illeuc son cors.
Et li chevalier dissent lors, 529
Ke si ert et sel prouveroient;
Car as marciés crier feroient
Par tox les castiax du païs,
K'il avoient Gavain ocis,
Et se nus osoit ce desdire,
K'il feroient crier et dire,
K'il seroient prest du prouver,
Si ne porent encor trouver
Ki i meïst nul contredit.
Et de ces dex qui ce ont dit, 530
N'i a il nul qui moult ne vaille,
Si veulent prouver par bataille.
Or est la cose alée tant,
S'aucuns ne vient demain avant,
Ki pruisse que ce n'est pas voir
Enfin lor convenra avoir
Les puceles sans nul delai.
Eles en sont en tel esmai
De ce que ne puent trouver,
Ki cou lor ost à faus prouver, 531
Ne par bataille contredire;
K'à poi que ne sont mortes d'ire.
Savés porquoi eles s'esmaient
Eles dont trop que cil nes aient
En tel guisce com je vous cont?
Si dient bien que s'ocirront,
S'il les ont par ceste raison;
Car eles erent ocoison
Ke Gavains fu par eles mort,
Eles n'auroient ja confort.“ 532
„Ostes, dist il, ne vous anuit,
Porrons nous tant errer anuit
Et demain dusqu'à mie di?
Une cose de voir vous di,
Si nel di je pas por vantance,
Se dame Dix tant nous avance
Ke demain à tans i vegnon,
Je ai talent que nous venjon
Le grant forfait que il ont dit.
Nous II i mettrons contredit 533
À armes, comment que il aille,
Ne puet remaindre sans bataille.“
„Lors dist li ostes: „Ce me sanle,
Vous ne trouverés pas ensanle
Les chevaliers que vous querés.
Se par armes les conquerés,
Dont vous avés ceste ouvre enprise,
Moult avés grant honor conquise.
Se ne faites trop grant demeure,
Vous i venrés moult bien à eure. 534
Et si vous dirai bien comment
Goumeret sans mesure atent:
Il a son pavellon tendu,
Si a longement atendu
Por cest afaire en une lande.
Si enquiert ileuc et demande
Savoir, se nus vauroit desdire

5265. quil nest pas buens. 5267. quil.' 5310. ke. 5340. eures.

Ce qu'il a fait crier et dire,
Ke par ex dex est Gavains mors.
Tant est prox et hardis et fors 535
K'il ne trouve qui l'en desdie.
Si quide avoir demain s'amie.
Li Fées Orgellox atent
À son castel tout ensement
Por savoir, se ja venroit nus
Ki de ceste oeuvre feïst plus,
Et qui ossast vers lui enprendre
U à prouver u à desfendre,
Ce qu'il dist qu'il a mort Gavain.
S'aucuns ne vient avant demain 536
Ki par armes le contredie
Enfin ara la soie amie."
Lors se leverent del mengier
Puis monta cascuns u destrier,
Et si se missent à la voie,
Et li ostes tant les convoie
Comme cortois et ensegniés,
K'il lor a moult bien ensegniés
Del païs trestox les assens,
K'il ni fauroient à nul sens 537
À trover cou qu'il vont querant.
Et quant il orent erré tant,
Ke li ostes retorner dut,
Espinogres lors apercut,
K'il avoient forment mespris,
Si s'en tient moult à entrepris:
Si le dist à son conpaignon,
Ke il n'orent enquis son non.
Lors l'ont moult bien à raison mis:
„Ore nous soumes vos amis, 538
Et se est bien raisons et drois
Ke bien avés à ceste fois
Deservi qui nous le soion.
Biax dox ostes, si vos prion
Ke vostres nons nous soit només.
Prodoume estes et renomés,
Si amon vostre acointement.
Et saciés bien seürement,
Ja mar en serés en doutance
Ke nous en la vostre acointance 539
Somes nous et sans contredit."
„J'ai à non Tristans qui nę rit,
Ja fait il, celer ne le quiert.
Segnor, si vous pri et requier
Par amor et par gueredon
Ke vous me creantés un don.
Et je ne vous requerrai mie
Ne outrage ne vilenie.
Ja mar de ce paour arois."
„Par foi, fait il, ce est bien drois 540
Ke nous facons vostre plaissir,
Bien vous devés à nos tenir
Tous jors mais dès ore en avant."
„Segnor, fait il, je vous demant
Par gueredon et par amour
Ke par ci soit vostre retor.
Je nel sai, ne vous ne savés
De l'aventure que querrés
Ke vous en est à avenir,
Mais savoir veul au revenir, 541
Comment vous ert de cest afaire.
Tout me conterés au repaire,
Ki vous estés ne de quel terre
Et l'ocoison qui vous fait querre
L'aventure que vous querés.
Se par armes cex conquerés
Que vous avés longement quis
Moult par arés grant pris conquis."
Bounement li ont otroiié;
Quant assés les ot convoiié, 542
Si revient li ostes arriere,
Et cil oirrent en tel maniere
Come li ostes lor ot dit.
Tant errerent, que li uns vit
En un val une bele tor
Qui estoit à un vavasor.
Moult estoit rices li porpris,
Et li sires moult poëstis
Et moult prodom cui il estoit.
À son contenement paroit 543
K'il estoit de moult grant pooir.
Là se herbegierent le soir
Andoi ciés le bon vavasor.
Si grant joie et si grant honor
Li face Dix, com il lor fist.
Moult se jua et moult lor dist
De ses aventures la nuit;
Et il à lui, si com je cuit,
Reconterent assés des lor.
Et l'andemain quant il fu jor, 544
Et on ot armés les vassax,
Si monterent sor lor cevax,
Et quant il orent congié pris,
Si se sont à la voie mis.
Puis oirent un cemin ferré,
N'oient mie granment erré,
K'il ert encore assés matin
K'il trouverent un forc cemin
Si com Tristans conté lor ot.
Et li uns des cemins aloit, 545
Si com Tristans dit lor avoit,
Là ù Goumeres atendoit,
Et li autres au castel vait
Ù li orgellox crier fait,
Ke il a mort Gavain sans faille.

5371. querent. 5409. Ke vous en est au venir.

Si quide le jor sans bataille
Estre de s'amie saissis.
Lors ont entr'ex un ju partis,
Et si le parti cil sans non
Bonement à son conpaignon: 546
„Sire, dist il, vous coisirés,
L'un de ces II cemins irés
Por vostre besongne furnir.
Et quant venra au revenir,
Se Dix nous done si ouvrer
Ke par armes puiscon prover,
K'il ont menti de cest afaire,
Ciés Tristans ert nostre repaire.
Et cil qui ancois i venra,
Son conpaignon i atendra, 547
Tant qu'il oie parler de lui."
„Quant je, fait Espinogres, sui
À cais d'une de ces II voies,
Et faire l'estuet toutes voies,
Si qu'il ne puet autrement estre,
Se irai cesti à senestre,
Ki me menra à Gaumeret."
„Et je en ceste autre me met,
Fait cil sans non, si vous commant
Au glorious le roi poiscant, 548
Ki vous gart de honte et de mal."
Lors bronce cascuns le ceval
Si oirrent moult grant aleüre,
Et Espinogres à droiture
N'ot pas demie liue alée,
K'il a une forest trovée.
Puis oirre longement issi,
C'onques de la forest n'issi,
Tant qu'il a trouvée la lande,
U Goumeres est qu'il demande, 549
Si com la parole est contée.
Por noient seroit recontée,
Car ele est bien dite et oïe.
Si quide bien avoir s'amie
Sans contredit que nus i mete,
Ne quide que nus s'entremete
De prendre contre lui deraisne.
Et quoi que il si se desraisne,
Et il dist ses rices paroles
Si orgellouses et si foles 550
Com vous avés oï conter,
Nes couvient mie reconter,
Car assés bien vous en souvient.
Estes vous qu'Espinogres vient.
Cortoisement li dist en pais:
„Dans chevaliers, ne dites mais
Ke vous aiiés Gavain ocis.
Vilainement avés mespris
De ce que le desistes onques."
„Sire vassal et por quoi donques, 551
Fait Gaumeres, quant je di voir,
Ne las je bien faire savoir?"
„Nenil, dist il, onques n'avint.
Il s'en conbatroit à tex XX,
L'un après l'autre com vous estes,
Si trenceroit à tox les testes."
Et Gaumeres respondi lors:
„Par foi, fait il, j'en ai le cors,
Mais il n'i a ne bras ne quisse,
Et si sui tox près que je pruisse 552
Ke je l'ai et que li Faés
En a les menbres aportés."
Espinogres lors respondi:
„Apertement avés menti
Je sui près que je l'en desfende
Et que mort u pris vous en rende,
Ains que g'isce de ceste lande."
Et Gaumeres tantost demande
Ses armes, et on li aporte
Cauces de fer à maille forte, 553
Plus blances qu'argens esmerés.
Puis fu li haubers aportés
Fors et legers, clers et trellis,
Et hiaume qui fu de Senlis;
Toute ert noire l'autre armeüre.
Quant armés fu à sa droiture,
Il n'i a fait plus de demoure,
Son ceval ert plus noir que moure.
Et quant il se fu bien armés
Sor le bon ceval est montés. 554
Tox près de prouver erramment
Cou dont li autres le desment.
N'avoit entr'ex tertre ne vaus,
Il laissent corre les cevax
Tant com cascuns li pot aler.
Si se ferirent au joster
Si grans caus par mi les escus
K'estroés les ont et fendus.
Outre fissent passer les fers,
Sis assissent sor les haubers, 555
K'il ont trouvé tenans et fors.
Si se fierent de tel esfors
Et par tel ire des espiés,
K'il n'i remest ceval en piés.
Et de ce nes doit nus blasmer
Quant les cevax estut verser.
S'il caïrent o les destriers,
Guerpir lor couvint les estriers.
Si sont tantost en piés sailli,
Si a li uns l'autre assailli 556
Moult tost et moult seürement.
Et saciés bien certeinement,
Que nus qui esgardast l'estor,

5477. Ki menra a Gaumeret. 5480. clariax. 5482. brace.

N'en couneüst l'apeleor.
Cascuns apeleor se fait,
Espinogres les saus li vait,
S'es fiert et refiert à bandon,
C caus li doune en un randon.
Et cil qui de rien ne s'amoie,
Hardiement li rent et paie 557
Tox les caus qu'il li a donés.
Frais est li hiaumes et quassés,
Et tox detrenchiés li haubers,
Nes garirent ne fus ne fers,
Ke li sans en c lius n'en saille.
Tant par fu fiere la bataille,
Ke nus ne vous seüst à dire,
Ki est li mieudre ne li pire.
Mais saciés qu'en itel maniere
Dura la bataille si fiere 558
Des qu'à ore de mie di,
K'il se furent forment laidi.
Quant li estors ot tant duré,
Et il orent tant enduré
K'il orent lor elmes fendus,
Et lor haubers tox deronpus,
Et que par mi li sans en saut,
Et c'on le voit vermel et caut,
An le parfin issi avint
Ke Goumeres le saus li vint, 559
Si le feri si de l'espée,
K'ele est en l'escu coulée,
Çe m'est avis, pié et demi;
À peu ne le trencha par mi,
Car il i feri par grant force.
Au retraire tire et s'esforce,
Mais ains qu'il l'eüst à soi traite,
Fu l'espée lès le heut fraite,
Si que li puins et l'entrecor
Ki estoit adoubés à or, 560
Li remest en la main sans plus.
Et Espinogres li cort sus,
Sel fiert et refiert par grant ire.
Et Gaumeres li prist à dire,
Si redist il: „Or n'i a plus
Ne soiiés pas mal el desus
Quant je ne m'ai de quoi desfendre.
Par estovoir me couvient rendre,
Je me met en vostre merchi.“
Et Espinogres respondi 561
Moult francement: „Et jel creant.
Mais ce ert par tel couvenant,
Que vous en venrés aveuc moi
Orendroit à la cort le roi.
Si vous metrés en sa prison,
Et counistrés la mesproison
Del chevalier que oceïstes;
Kar saciés que vous mespresistes,
Ki desistes que c'ert Gavain,
Que fort et bien delivre et sain, 562
Çe saciés de voir, le verrés
À la cort quant vous i venrés.“
Et Gaumeres issi l'otroie,
Atant se metent à la voie,
Quant il orent lor cevax pris.
Et cil sans non qui ert enpris
À querre l'Orgellox Faé,
A tant cevaucié et erré,
K'il est venus à son castel,
U il faisoit tout de nouvel 563
Crier moult hautement sen ban,
En tel guise comme Tristan
Li cortois chevaliers li dist.
Et il tantost le contredist,
Sans cou c'onques n'i dist outrage:
„Chevaliers, dist il, grant damage
Seroit, se il estoit ocis,
K'il n'a de rien vers vous mespris,
Ne vers autre, c'ai oï dire;
Onques ne fu en si grant ire, 564
Ke il por cou plus tost feïst
Un outrage que on veïst,
Que nus hon le peüst veoir.
N'estes mie de grant savoir
Ki vous vantastes de tel cose.
Je sui cil qui desdire l'ose
Et qui par armes prouverai
K'il est vis et sel mosterai.“
Li Faés lors li respondi:
„Je prouverai cou que je di 565
À cui que il doie desplaire.“
Lors fist avant ses armes traire;
Si s'est moult vistement armés,
Moult fu cointes et acesmés;
Quant il fu montés el destrier,
Il n'avoit sous ciel chevalier,
Se son grant tort ne li neüst,
Que il bien vaintre ne deüst.
Grant cri ont fait la gent entor,
Lors n'i ot plus rogne ne tor 566
N'il n'i ot de manechier point,
Cascuns d'eus le sien ceval point,
Tant com il pot plus esploitier.
Li Faés le feri premier
Del bon espiel en mi le pis,
K'il en fist voler les esclis.
Cil sans non le feri après,
K'il trenche de l'escu les ais,
Si qu'il fist le hauberc fauser;

5606 in der Handschrift verstellt vor den drei vorhergehenden. 5659. grant cri ne ont.

Parmi l'espaule fist passer 567
Jusqu'as doiles le bon espié
Si qu'il en parut bien plain pié
Et plus encor devers le dos.
Tout trenché fust et fer et os.
Si l'enpaint par si grant vertu,
K'il a tout ensanle abatu
En un mont lui et le destrier.
Lors mist le main au brant d'acier,
Sel vait iréement requerre,
Et cil qui gissoit à la terre 568
Moult bleciés li dist erramment:
„Sire chevalier, je me rent,
Quant si preu et si fort vous truis,
Vers vous desfendre ne me puis.
Je me met en vostre merchi.“
Et cil sans non li respondi:
„Moult volentiers et je vous praing;
Mais tant vous di jou et apraing,
Ains que jou vous voille recoivre,
Je n'ai talent de vous decoivre: 569
Que vous vendrés aveuques moi
En prison à la cort le roi.
Si menrés o vous vostre amie,
Et se li rois la vous otrie,
Vous l'arés, et saciés de voir,
Ke vous ne la poés avoir
S'au roi de nule rien desplaist.“
Et li chevaliers lors se taist,
Ceste parole moult li grieve.
Et cil sans non l'espée lieve, 570
Si fait de lui ferir sanlant;
Et cil qui bleciés estoit tant,
K'il n'a pooir de lui desfendre,
Li va la soie espée rendre:
„A chevalier, fait il, merci!
Faites tant que je vous merci,
Et que je soie vostres quites
De ceste oeuvre que vous me dites.
Se je perdoie issi m'amie,
Je perdroie à estrox la vie, 571
Car enaim riens el siecle tant.
Tant par vous voi prox et vaillant,
Si ensegnié et si cortois,
Car je sai de voir, que li rois
Le me rendra, se l'en priiés.“
„Chevalier! ne vous esmaiiés!
Fait cil sans non, que à amie
Ce saciés ne faurés vous mie.“
Moult en a cil grant joie eüe,
Lors atorne (?) soi et sa drue, 572
Et si fist sa plaie atorner,
Puis s'en veut à la cort aler
O le chevalier qu'il a pris,
Lors l'a moult bel à raison mis
Là ù erroient le cemin:
„Biau sire, fait il, je devin,
Ne sai se ma pensée est fine,
Mais mes cuers ensi le devine
Au sanlant que je pens et voi,
Vous estes de la gent le roi. 573
Por cou vous pri s'il pooit estre,
Que vous me desisciés vostre estre
Tant que j'en fusce bien certains.“
„Par foi, fait il, je sui Gavains.
Ja mon non ne vous ert celé,
Puis que j'ai par armes prouvé,
Ke je sui delivres et sains.
Aniex seroie et vilains
Se jou à vous ni à autrui
Celoie jamais, qui je sui 574
Dès que par terre ai tant erré
Que je ai mon non recouvré,
Que j'avoie piecha perdu.
Il doit estre par tout seü
Le grant orguel que avés fait.
Il doit estre par tout retrait,
Que feïstes au chevalier,
Qu'el bois l'alastes detrenchier,
Puis en aportastes le cors,
Moult ains que del bois fuissiés fors 575
Crevastes ambedeus les eus
Au vallet qui n'estoit pas veus.
Il avoit o lui trois puceles,
Qui molt erent gentes et beles,
Qui moult demenoient grant doel.
Chascune d'eles à son woel
Morist iloeques en la place,
Tainte et persie avoit la face,
Tant avoit chascune ploré.
Quant je oi le duel escouté, 576
Si ving à eles tout errant,
Puis vi devant eles gisant
Uns damoisel qui moult ert gent;
Mais moult li estoit malement,
Car on li avoit de novel
Les eus tolois fors del cervel.
Quant jel vi si mal atorné
Qu'il ot andeus les ex crevés,
Si cuidai de voir sans doutance
Que trestoute la doleance 577
Qu'eles menoient, fust par lui,
La grant ire et le grant anui
Le damage por quoi faisoient
Le grant doel qu'eles demenoient.
La premiere respont errant:
Sire un chevalier moult vaillant
Avons ci veü detrenchier;

5741. ait tant este. 5745. quaves.

Onc ne li peümes aidier.
Je demandai cui il estoit,
Et l'autre si me responnoit: 578
Que ce ert messire Gavains,
Qui ici erroit trestous sains,
Mais n'i avoit hauberc vestu,
Ne nule arme fors son escu
Et une lance solement.
Ensi ert eschaitiement
Qu'il n'ot serjant ni escuier;
Puis li vindrent dui chevalier
Armé sor II destriers d'Espaingne
A travers par une champaigne, 579
Tant qu'il l'atainstrent en cel val.
Cil torna vers els le ceval;
Por lui ochirre et detrenchier
Puis commenchierent à hucier;
Estés, estés, sire vassal!
Cil s'arestut tout à estal,
Qui tenoit sa lance en sa main
Li uns li dist en haut: Gavain,
Vous n'en irois en fin sans faille!
Atant commencha la bataille, 580
Qui n'estoit mie par ingal
Li cuivert felon desloial
S'ont detrenchié Gavain et mort;
O fust à droit o fust à tort
I ala cel vallet courant
Qui moult estoit preus et vaillant,
Que il cuida Gavain aidier;
Mais ne li pot avoir mestier
Que il estoit ja decaupés.
Li vallet ot les ex crevés, 581
Pour ce ke aidier li cuida.
Un chevalier le cors troussa
Sour un destrier, par mi l'arbroie (?)
Se mistrent errant à la voie
Si s'en vont moult grant aleüre.
Et je lor pramis à droiture,
Que le vallet seroit vengié;
Tornai m'en quant j'oi pris congié,
Que je n'i fui pas coneüs.
Je vous ai tant quis et seüs, 582
Que j'ai sour vos la poesté,
Qu'il sera moult bien amendé
Le grant outrage et le desroi.
Vous quidastes que ce fust moi,
Quant vos feïstes le mesfait."
„Par foi, biau sire autrement vet,
Respont li Orguelleus Faé.
De chief en chief li a conté,
L'acoison por quoi el fu faite
Ne doit estre en tel mal retraite 583
Puis qu'ele puet estre amendée,
Voiant cels de vostre contrée
Vous rendrai icel chevalier
Et ses armes et son destrier
Tout sain si com onques fu plus.
Et si vous di por voir que nus
Ne vit, onques encor plus cler
Que cil dont je vous oi conter
Sera, desque j'aurai tant fet
Qu'aval le vis li aurai trait 584
Tant solement ma destre main,
Si sera tout garis et sain.
Gavains, dist il, dous amis chier,
S'or pooie tant esploitier
Que li valles ses eus eüst."
„Et qu'au chevalier ne neüst
La traïson ke vous feïstes,
Encor porriés estre quites,
A ce que je vous aiderai;"
„N'en soiés vos ja en esmai, 585
Sire, fait l'Orguelleus Faé,
Que onkes en si grant santé
Ne fu encor li chevaliers,
Ne li valles, biau sire chiers,
Com à la court le vous rendrai.
De ce ne soiés en esmai."
Ensi tindrent parlant la voie,
Tant que il vindrent à la voie
Iloec endroit où il parti
D'Espinogre, son bon ami. 586
Si descendent iloec à pié
Par un cemin qui ert forchié.
Lors i vint poignant sans demeure
Sor un noir ceval plus que meure
Un chevalier grant aleüre.
Son destrier ert à desmesure
Isniax; qui voir en vaudroit dire,
On ne porroit pas tel eslire
Qu'en la terre la roi Artus.
Li chevalier ert moult seürs; 587
Il estoit si armé sans faille,
Ne cremoit pas une maaille
Caup d'espée ne de nule arme.
Il est descendu sous un charme
Pour son destrier cengler estroit.
Li Orguelleus Faés le voit
Si dist: „Gavains! tout erramment,
Sire, dist il, mon escient
Com je voi là, un chevalier
U cesne cengle son destrier 588
Et lace son elme gemé;
Saciés bien qu'il a en pensé
A faire vous aucun hontage.

5803. Cont. 5813. parmi nauquerue. 5825. seustes. 5838. Vous rendee n el chevalier. 5842. gars. 5852. Qui.

Je voel estre en vostre homage
S'irai vostre message querre
Dont il vient et que il va querre "...
Que que cil parloit à Gavain
Es vous venir par mi un plain
Deus chevaliers moult bien armés
De toutes armes acesmés. 589
Si paroit bien à lor escus
Que forment s'erent combatus;
Il erent tuit covert de sanc.
Li uns sist sor un destrier blanc,
Et li autres sist sour un sor.
Cil avoit non Gomeret mor,
Moult estoit chevalier vaillant.
Espinogres aloit devant
Qui sour le blanc destrier seoit,
Et li noirs chevaliers le voit, 590
Si com venoient traversant.
Lors monte el bon destrier corant,
S'enbrace l'escu et la lance,
D'esperoner vers els s'avance,
Si broce pour els encontrer;
A Espinogre vait jouster.
Quant cil le vit ver lui apoindre,
Iriement vait à lui joindre.
Sans parler et sans desfiancer
Fierent es escus de lor lances, 591
Et li escu perchent et croissent,
Nule de lor lances ne froissent,
Que trop erent roides et fors.
Et cil l'empaint de tel esfors,
Volsist Espinogres ou non,
Que il l'abati el sablon.
De s'enpoindre a son cop repris,
Fiert Gomeret en l'escu bis,
Que par la crupe del destrier
Le fait à terre trebuchier, 592
Puis a saisi les II chevaus,
Si a guerpi les II vassaus,
Si s'en revient toute la voie
Vers les deus qui sont en l'ombroie,
Qui l'avoient piecha veü.
Le ceval blanc ont couneü,
Mesire Gavains le courtois
Si sot bien trestout demanois,
Que ce estoit son compaignon
Que cil abati el sablon. 593
Il s'estoit pris au bon destrier
Pour aler au noir chevalier
Jouster, qui par grant desmesure
Aloit tout sol querre aventure,
Car il ne quidoit pas que fust
Nus hom qui de prouece eüst.
Si monte par l'estrier senestre
Et prist sa lance à la main destre,
Puis dist à l'amie au Faé:
„Damoisele de grant biauté! 594
Vous revendrois ci sans esmoi
Sous cest ormel que je chi voi,
Et g'irai vostre ami aidier,
Et si li rendrai son destrier
Que cel chevalier là enmainne.
Je souferrai ains moult grant paine
Que il l'enmaint, se Diex me gart."
Sous l'ormel la laist, si s'en part,
Si vient à lui par mi la lande;
Li noirs chevaliers li demande, 595
Qui cele damoisele estoit:
„Sire, fait il, se vous plaisoit,
Ele seroit et moie et vostre."
„Ja par Saint Pol le bon apostre,
N'i aurois part avoeques moi.
Gavains li dist, Sire par foi
Vous requier et pri par franchise,
Par guerredon et par servise,
Que me rendois cel blanc destrier,
Et puis celui au chevalier 596
Que abatistes en la lande.
La damoisele le vos mande,
Que vous li rendés par amor;
Si ert cortoisie et hounor.
Sire encor vos revoel priier
Que me rendois l'autre destrier,
Si m'aurois dont grant honor faite.
L'onor ert en tel lieu retraite
Où il vous orra maint prodome."
Par trestous les consaus de Rome 597
Fait or li chevaliers, li dous,
Vilains estes et ennuious!
Vous m'avés tel cose requise,
Je nel feroie en nule guise
Pour vos ne por vostre priere.
Ja nes aurois en tel maniere.
Mais tant sachiés, dans chevaliers!
Que se vous li volés aidier,
O moi vos convendra conbatre
Qui les enmenerai tous quatre; 598
S'ert la vostre en sa conpaignie,
Et si enmerrai vostre amie
Que je voi la desous cel orme.
Si aurois sollers en la forme
Com les autres les ont eüs

5887. Hier muss eine Stelle fehlen, die einen unglücklichen Kampf des Gefeieten mit dem fremden Ritter beschreibt. 5971. Fait soi li chevaliers. 5976. Je ne saurois. 5980. Qui eles enmenrai. 5981. Si ert. 5985. O les autres.

Qu'iloec gisent tout estendus.
Si serois tous IIII assanblés."
Lors dist Gavains: „Vous me sanblés
Moult faus et de moult male chiere,
Si sai tres bien, que par priiere 599
Ne m'en feriés vos rien plus.
Mais se de vos vieng au dessus
Je les quit bien trestous vengier."
„Laissier ester le manechier,
Fait le noir chevalier, vassal!
Si nous conbatons par igal,
Il n'a ichi que vous et moi;
Li autre sont tuit en requoi,
Qui là gisent tout abaubi.
Or sachiés que que vos desfi." 600
Sans nesun point de demorance
Prent cascun l'escu et la lanche
Si se fierent par tel angoisse
Que l'une lance et l'autre froisse;
Sor les escus devant les pis
Volent des lances les esclis.
Quant cascuns a sa lance fraite,
Vistement a lespée traite
Si commencent lor envaïe,
Qui moult sevent de l'escremie, 601
Et moult orent de hardement.
Cil qui ert noir com atrement
Vait ferir mon segnor Gavain
Amont sor le hiaume de plain,
Tout le fent jus qu'el cercle d'or,
Li cols descent desus la cor
De l'escu à sinople taint.
Et cil de tel aïr l'empaint,
Qu'anbedui li ceval caïrent.
Li dui chevalier sus saillirent, 602
Gavains sailli sus vistement
De lui vengier ot grant talent.
Sore li keut par grant vertu,
Et celui rest vers lui couru;
Li uns d'els velt l'autre empirier
Mais Gavains pour le coup vengier
Que celui li avoit douné,
L'en a resouse la bonté.
Il l'a feru tout à bandon,
A escremie de tel ton 603
Sus en l'iaume el coing amont
Que tout li trencha en roont.
Jusqu'al chapelier l'a fendu
A poi que ne l'a abatu.
Li noirs chevaliers li passa,
Tout l'escu li trenche et quassa
Si vint li cols de tel vertu,
Quant il fu parti de l'escu,
Qu'il trencha le pan del hauberc,
Et el braiel li fist un merc, 604
Qu'il li embati plaine paume
En mi la place sor le hiaume.
S'il l'eüst droit aconseü,
Je cuit qu'il l'eüst abatu.
Et Gavains ne resorti pas,
Ains vait vers lui plus que le pas;
Sel fiert sor le hiaume à bandon,
O lespée li met un son
Amont lor se hiaume forbi.
Et cil l'a moult bien recuelli, 605
Qui savoit toute la mestrie,
Ne crient nus (?) de chevalerie.
Il fiert Gavain par grant outrage,
Sor l'escu li fait tel damage
Que il li trencha maintenant
C mailles de l'auberc luisant,
Et que de la cote à armer
Li fist contreval devaler
Bon plain pié jusqu'à la chainture.
Moult fu bele cele aventure, 606
Quant ne li a le cors trenchié,
Tant est le brant escoulorgié
Par entre l'aissele et l'escu.
Et Gavains a lui referu
Par grant ire sor l'escu noir.
Nus hom qui le peüst veoir
N'en seüst lire le meillour
Jusc'au vespre que fait le jor,
Se conbatent issi sans faille,
Que le miudre de la bataille 607
N'en sorent eslire li troi,
Qui erent à pié en l'aunoi.
Vindrent vers els grant aleüre
Et cil qui jusqu'à la chainture
L'avoit tout desarmé errant,
Li dist: Franc chevalier vaillant
Aïe garde de cil troi,
Qui vienent ci armé sour moi.
Gavains li dist isnele pas.
„Par foi, amis, ce n'est pas gas, 608
Bien loiaument le vous plevis,
Nen i a nul si mes amis;
S'il vos adesoit sor mon pois,
Je nel ferisse demanois,
Ja ne me sera reprouvé.
Lors avoit dit et commandé
As trois qu'il s'en traient ariere.
Et cil le font en tel maniere
Si com Gavains le commanda,
Onques nus d'els mot ne souna 609
Por riens que il lor avenist.
Et li noirs chevaliers lor dist:
„Vassal! fait il, je loerroie

6034. qui. 6035. nois. 6066. poist.

Que vos meïssiés à la voie
Tout sain et tout sauf o ces trois,
Et ces IIII cevaus norois
Me laississois tout quitement
Et cele pucele ensement
Qui vos atent sous cel ormel.
Si vos sera mils et plus bel 610
Que s'aurois salve vostre vie."
Dist Gavains: „Moult oi grant folie
Que vos dites, se Dix me saut,
Se ceste espée ne me faut,
Je vous movrai tel contenchon,
Ains que moi et vos departon,
Qu'aurai la dame et les chevaus."
Lors s'entrevienent les vassaus
Si fierement par cele angoisse,
Qu'ancois que l'un l'autre connoisse, 611
Se sont il moult forment grevé.
Gavains li a un coup douné.
Amont sor le biaume vergié,
Que l'espée li a trenchié
L'iaume, de si en la cervele,
En est coulée l'alemele.
Son cop estoit de grant aïr,
A la terre le fist venir
As II genous moult vistement,
Mais il relieve isnelement. 612
Si est Gavain aler requerre.
Onques encor en nule terre
II homes tant ne se greverent.
Et li trois chevalier qui erent
Iloec près d'els quis esgardoient,
Dient que merveilles faisoient
Qui se conbatent à cele ore.
Li noirs chevaliers sans demore
A dit à mon seignor Gavain:
„Vassal, ne soiiés pas vilain, 613
Mais soions hui mais à repos.
Quant li jors ert demain esclos,
Si resoions ci pié à pié,
Veés com il est anuitié.
Si aurois ces chevaus o vos
Par un covent que entre nos
Les remanrons demain ichi,
Et la damoisele autresi.
De ce vol jou estre certains."
Par foi, ce li a dit Gavains, 614
Je n'en voel ja nesun mener,
Se vers vos nes puis conquester.
Que trop vos voi fel et glingnart."
„Dans chevaliers, il est trop tart,
Fait li noirs chevaliers oscur,
Mais soiés trestout aseür
Que je vendrai le matin ca."
Dist Gavains: „Ce n'avendra ja,
Se Dieu plaist, que nos departons
De si que je saurai ou non, 615
Se je en merrai les cevals
Et la pucele et les vassaus
Sans calonge et sans contredit."
„Et vos me prisiés molt petit,
Dans chevaliers, ce m'est avis,
Pour ce que je vos ai requis
De la triue premierement.
Ja mais ne me troverés lent,
Ains vos troverai molt bataille
Ja del mien qui un d... vaille 616
N'en aurois en tout mon aage,
Se par force ou par vasselage
Nel poés conquerre vers moi.
Et si sai moult bien et si croi,
Que estes cortois et vaillans.
Pour ce vos requier et demant
Que me desissiés vostre non,
Que ce est bien drois et raison
Que je le sace et vos le mien.
Et puis vos pri sor toute rien 617
De faire tout vostre pooir,
Que je voel vostre non savoir
Et itant savoir de vostre estre,
Car ice m'ensegna mon mestre
C'à home ne me conbatisse,
Que son non ne li enqueïsse,
Si n'iere pas faus ne vilain."
„Par foi, fait il, j'ai non Gavain."
„Gavain voire, neveu le roi?"
„Issi ai je non, par ma foi, 618
Fait Gavains, vos avés bien dit.
Jamais mon non, se Diex m'ait
Nel celerai à chevalier."
Et cil se volt agenoillier
Devant lui pour merci crier.
„Bien porroie, fait il, jurer
Que jamais home ne creïsse,
Se à mes eus ne vos veïsse,
Qu'en dit que l'Orguellex Faé
Vous avoit mort et decaupé 619
Par orguel et par estoutie.
Nel tenés pas à vilenie
Frans chevaliers, prex et cortois,
Foi que je doi Artus li rois
Qui est me sire et mes amis
Vous m'avés vencu et pramis (?)
Vés m'espée, je la vous rent.
Molt sui courechiés et dolent
De ce que je ne vous counui.
Bien sai que vos ai fait anui. 620

6097. laississoit. 6165. ques. 6182. Jamais mon se diex m'ait.

Si m'en repent, se Diex me saut,
Ce vos di bien, de cest assaut
Sui je tout matés et conquis,
Si vous di bien, ce m'est avis
Que por c. mars et encor plus
N'en porroie je souffrir plus.
Et pour ce que je sui matés,
Je me renc à vos, recevés
M'espée, que je la vous rent."
Et Gavains li dist erramment: 621
„Biaus amis or gardés l'espée
Qu'ele est en vos bien aloeé,
Que hardis estes et osés.
De quel non estes apelés?
„Sire j'ai non li Lais Hardis,
Del lait nesune part desdis:
L'autre soir m'esmui de ma terre
Por aler cerquier et enquerre,
Se de vos noveles oïsse.
Sachiés bien que tant vos queïsse 622
Que bien en oïsse parler;
Ains que volsisse retorner,
Or m'en sui à vos combatus.
Si m'en est moult bien avenu,
Que s'eüst plus duré l'estour,
G'eüsse de ma mort paour."
Quant Gavains a ce entendu
Que c'ert son ami et son dru,
Gete l'escu, hiaume deslace,
L'un d'els l'autre acole et enbrace, 623
Si s'entrefirent moult grant joie.
Je ne quit mais que nus hom voie
Deus chevaliers si bien apris.
Cascuns d'els ert de moult grant pris,
Or ert moult l'un vers l'autre estous,
Or sont moult paisibles et dous.
Si vindrent andui erramment
À cele qui encor l'atent.
Si l'ont delivrement montée,
Puis si ont lor voie aroutée 624
Entre Gavain et le Faé
Et Espinogre ont amené
Gomeret, à sa damoisele
A Gavain conté la nouvele,
Comment il s'estoit combatu
Et com cil s'ert à lui rendu
Com doit venir en sa merchi,
Et Gavains li a dit: „Amis,
Moult m'avés grant servise fait.
Ensi grant bone aventure ait 625
Vostre cors, comme je vaudroie."
Ensi chevauchent tote voie,
Car il estoit moult près de vespre
L'un dels conte à Gavain son estre,
Tant que chascun li a conté,
Com il l'ont fait, com ont erré,
Tant ont lor parlement tenu,
Qu'il sont tuit ensamble venu
À l'ostel Tristan qui ne rit,
Qui à Gavain grant honor fist 626
Et Espinogres ensement,
Tristan saut sus isnelement
Maintenant, qu'il les ot veüs:
„Segnors bien soiés vos venus!"
Fait or Tristan, qui moult fu sage,
Et n'ert pas de trop grant aage,
Ains ert chevalier bel et gent.
À l'estrui sailli erramment
À Gavain, si le fist descendre,
Vaslet corent son ceval prendre 627
Dont moult i avoit de cortois.
Les damoiseles toutes trois (?)
Firent descendre isnelement.
Assés ot iloec, quis descent,
Les damoiseles ambedeus.
Et sachiés bien que avoec eus
Estoit à pié li Lais Hardis
Qui n'ert couars ne alentis
De servir mon segnor Gavain.
Et Tristans le prent par la main, 628
Si le maine el palais amont,
Si com franchise le semont.
Si s'est del servir moult penés.
La nuit orent à grant plenté
Pain et vin et oisiaus rostis,
Ploviers et faisans et pertris
Et grans cisnes à lor mengier,
Car moult en avoit el vergier
Tristan, qui bien garni estoit
De quanque prodom covenoit. 629
Lor a la nuit tele onor faite,
Ne l'aroie en piece retraite,
L'onor qu'il a fait à chascun.
Bien les coucha par un et un
Pour dormir et pour reposer,
Qu'il estoient las del errer,
Et traveilliés et confondus.
Il paroit bien à lor escus
Qu'il orent soffert grant estour.
Grant joie ot Tristans de l'onor, 630
Qui la destre Gavain acointe.
Et saciés que moult se fait cointe,
Qu'il a deus fois esté son osté,
Vers le Lai Hardi se racoste
Qui moult estoit gentils et frans:
„Sire, fait il, je croi et pans

6206. Neu porroie souffrir plus. 6214. Et quel non. 6216. nesune pas far dis. 6265. fait soi. 6280. Gavains.

Que vos estes moult travelliés.
Bien sai que vos estes plaiés
Et navrés sor la coiffe blance.
Et j'ai une fille moult franche, 631
Qui tel entrait vos i metra,
Que la dolor vous en traira.
Ja puis angoisse n'i aurois,
Que il i ert mis une fois,
Sempres ert la plaie garie."
Li noirs chevaliers l'en mercie,
Qui de la pramesse a grant joie.
Et mesire Gavains li proie
Qu'ele li ait s'il onkes puet.
Et Tristans maintenant s'esmuet 632
En la chambre où sa fille estoit,
Si li prie, s'ele savoit
Aidier à itel chevalier,
Qu'ele li ait sans demorier.
Et cele qui n'ert pas vilaine
Li dit: la plaie ert ja saine
Se Diex m'ait hui en ceste jour.
Une herbe de moult grant valor
Qui estoit Toscane apelée
Sour la plaie li a bendée; 633
Puis se dormir a grant loisir.
Tant que fist Diex le jor venir
Qu'il se lievent et atornerent,
El chastel andui sejornerent
Trestout le jor jusqu'au demain,
Puis parla mon segnor Gavain
Çomme par courous et par ire,
A l'oste commencha à dire:
„Bias, dous ostes, frans, debonaire,
Vous savés bien tout nostre afaire, 634
Ensi com nos avons erré,
Or voil que il nos soit mostré
Et l'escrin et le bras ensamble
Que me monstrastes, ce me samble,
La nuit que primes chaiens jui.
Et Tristans regarda celui
Qui Orguelleus Faé a non:
„Sire, il vos dit droite raison."
Ce respont l'Orguelleus Faé:
„Tant m'a ore mès demené 635
Qu'il m'estuet en sa segnorie
Contenir et moi et m'amie,
Mais il i a tel convenant,
Se je pooie vivre tant,
Que le oes que je vos baillai,
Tout sain et sauf le vos rendrai.
Tel covenant ai à Gavain
Que jel vos rent et fort et sain,
Que je aurai sa druerie,
Et me rendra quite m'amie, 636
Mais que je li ferai itant.
Le vaslet trestout cler veant
Li rendrai et tout sain sans faille,
Covenant l'oi en la bataille.
Et Gavains le m'a creanté."
„Certes, fait il, c'est verités,
Qui issi le vous creantai.
Nen soiés ja point en esmai!"
„Sire, dist l'Orguelleus Faé,
Isnelement soit aporté 637
Le bras et le cors et l'escrin.
Et Tristan se mist al cemin,
Si l'a aporté maintenant.
L'escrin li avoit mis devant,
Et le Faé l'a descosu.
Et l'escrin estoit ja venu
Où le bras ert au chevalier.
Et le Faé sans delaier
A le bras de l'escrin osté
Et el cors ariere posé.
Puis fu plus sains que nul poisson.
Et cels en orent fait le don
A l'Orgelleus qui ert faé.
Le chevalier lor a conté
Comme cil el bois le trova,
Et comment à lui se mesla,
Et comment il se combati;
Com il morut, ainc nel senti,
Com il a esté en repos
Dedens le cuir de cerf enclos. 639
Moult s'en est Gavains mervellié,
De la merveille s'est sengnié
Et le Lai Hardi ensement.
Et Tristan et toute sa gent,
Qui ont la merveille veüe
De demander forment s'argue,
Qui li dona tel destinée.
Et cil dit: „El me fu donée
En cele nuit que je fui né."
Et Gavains a lors demandé 640
Le non del chevalier ocis:
„Sire, fait il, je vos plevis
Que le cortois de Huberlant
M'apeloient mi conoissant."
Grant joie firent tuit ensanble,
Toute la cort de joie tramble,
Et demainent moult grant deduit
Tout le jor de si à la nuit.
A la nuit se sont tuit cochié.
Au matin quant fu esclairié, 641
Il metent les frains et les seles,
Et montent les II damoiseles,

6319. Quil li ait sil onkes puet. 6324. quil. 6326. nert pas saine. 6327. cest jour. 6348. deoit raison. 6373. Si li a aporte.

L'une ert amie Gomeré,
Et l'autre à l'Orguelleus Faé.
Puis se mistrent tuit à la voie,
Tristan lor oste, les convoie
Desi ke outre le vaucel
Et dit: „Sire s'il vos ert bel,
G'iroie à cort ensamble o vos,
Et si merroie avecques nos 642
Ma fille qui ert bele et gente,
Où nature a mise s'entente;
Et je l'ai ja bien atornée,
Vés-la sor la mule montée."
Gavains l'entent, s'en a grant joie:
„Sire, fait il, se Diex me voie,
Moult avés or dit que cortois."
Or sont les damoiseles trois
Et li chevalier s'ot par conte,
Si com l'estoire le raconte. 643
Tant ont erré et chevauchié
Qu'en droit midi ont aprocié
Le chastel Cadroain le rous,
Qui moult est fiers et corajous.
Iloec estoient à sejour
Icil qui furent en l'estour
O Cadrès, quant rescoust s'amie,
Qui ot secours et bone aïe:
Si fui Raguidel de l'angarde,
Celui pucele ke regarde 644
Cele qui vea à Gavain
Le vin et le char et le pain.
Et tuit cil orent couneü
Tantost que Gavains fu venu,
Qui l'atendoient au chastel.
Savoir poés molt li fu bel.
Tout son conte lor a conté,
Si com je vos ai chi conté,
Comment il a plus esploitié
Encontre l'Orguelleus Faé, 645
Comment lor acorde fu faite.
Cascun d'els forment s'en rehaite,
Et moult li firent grant hounor,
Et dit, que por la soie amor
Sejornerent un jor tot plain.
„Segnor, ce lor a dit Gavain,
Vous dites bien, vostre merchi.
Mais ains que soit demain midi
Vandroie estre à Carlion
Entre moi et mi conpaignon. 646
Si merrai avoec mes puceles
Qui molt sont courtoises et beles."
„Sire, sire! ce dist Cadrès,
Je vos herbergerai hui mès
En cest chastel à Cadroain.
Quant vos verrois le jor demain
S'irons en vostre conpaignie."
Dist Gavains: „Je nel refus mie,
Tel conpaignie ne tel route."
Je vos aconterai ja toute 647
La joie qu'il ont demenée
Quels lus i ot et quel povrée,
Quel pain, ne quel poisson de mer,
Quels vins il burent au souper.
La nuit furent à grant deduit.
Au matin sont monté trestuit
Sor lor chevaus delivrement.
Cadroains fait monter sa gent
LXIIII chevaliers
Trestous armés sor lor destriers 648
Por l'amour mon segnor Gavain.
Li chevalier oirrent à plain,
Au chevauchier ont entendu
Tant qu'en la forest sont venu,
Iloec où l'Orguelleus Faé
Ot le vaslet les eus crevé.
Tant enquist Gavains des noveles,
Qu'il a trovées les puceles
Qui li conterent del Faé,
Si com li contes a conté. 649
En la forest ert lor manoir,
Cascuns a le cuer triste et noir
Del doel de mon segnor Gavain;
Tuit quidoient estre certain
Que il fust mors et decoupé.
Et Gavains lor a demandé
Del vaslet comment li estoit:
„Sire fait ele issi li voit,
Com cil qui ne voit ciel ne terre."
„Alés le moi, dist Gavains, querre, 650
Sel m'amenés delivrement."
Et cele i ala erramment.
Ele a le vaslet amené
Qui moult estoit bien atorné.
Il estoit sages et cortois
S'il fust fils de conte ou de rois,
Si fust il bel et avenant.
Et l'Orguelleus Faé a tant
Li trait sa main aval sa chiere,
Si li a rendu sa lumiere, 651
Si vit plus cler ne cerf ne dain
Si connut erranment Gavain
Tout maintenant qu'il ot veü.
„Sire, bien soiés vous venu,
Fait li vasles moult doucement,
Je quidoie, se Diex m'ament,
Que vous fussiés tout detrenchié.
Mais bien sai que fustes cangié
À cel chevalier là devant,
C'est le Cortois de Huberlant, 652

6479. chevalier. 6518. ques.

Qui onques de cort ne volt estre."
Li vasles conte tout son estre,
Si com li livres l'a conté;
Mais damle Diex l'a regardé
Qui li a rendu sa veüe.
Ne fist iloec plus atendue,
Anchois monterent enislore.
Mesire Gavains sans demore
Fist les III puceles monter,
Et si n'i volt pas oublier 653
Le vaslet qui ot non Martin:
Sil fait monter sor un roucin
Puis chevaucent à grant esploit,
À Carlion vindrent tot droit
À l'ore que on doit souper.
L'en ot ja fait l'eve corner,
Et si asistrent au mengier.
Atant es vous un chevalier
Qui lor avoit dit ces noveles,
Au roi furent bones et beles 654
Et à trestous chels de la court.
Tous li pueples contre lui cort,
Li rois i cort et la roïne,
N'i a pucele ne meschine
Qui de lui n'ait joie moult grant.
Et li rois le baise en riant
Qui de sa venue ot grant joie.
Et cil li conte toute voie,
Comment il avoit puis erré;
Tout li a le conte conté 655
Comment il li ert avenu.
Il sont tuit à pié descendu.
Il n'i ot conte ne baron
Ne roi ne prince en la maison
Qui ne se paint moult de servir.
Cels qu'o Gavain virent venir
Le roi a forment onourés,
Les chevaliers ot apelés
Et la roine d'autre part
Des damoiseles s'empart; 656
Si les en a toutes menées
En ses chambres encortinées,
Si lor a fait moult grant honor
Por la franchise et por l'onour
Qu'ele a de monsegnor Gavain.
Cele nuit jusqu'à l'endemain
Furent trestuit paisible et quoi;
Au matin se leva le roi,
Si est venus devant la sale,
Et Gavains les degrés avale, 657
Si s'est jouste lui acosté
Si li a dit et reconté
Com il a de grant paine traite
Icele que il prist en l'etre;
Puis li dist, com il conquesta
Cele qu'Escanor amena
Toutes conte les aventures
Qu'a trovées pesmes aures. (?)
Puis si lor prent à aconter
Qu'il li estuet guerredoner 658
L'onor que trestuit li ont faite,
Qu'il li a contée et retraite.
Li rois en est lies à merveille,
As bontés rendre ne somelle.
Ains li plaist moult et vient à gré,
Quant il fait honor et bonté.
Et li dist: À vostre plaisir
Me voil je de ce contenir.
Mais je voel ains estre vengié
De cil qui tant m'a coroucié, 659
Qui as gens se vantoit à tort
Qu'il vous avoit ocis et mort.
De ce voil jou venjance avoir."
Gavains respont: „Por nul avoir,
Sire, nel voldroie je mie
Qu'il vindrent en ma conpaignie.
Si oi o els tel covenant,
Dont il ont fait tot mon creant,
Porquoi il sont tuit aseür."
„Par foi, ce dist li rois Artur, 660
Il ert issi com vos vaudrois."
„Sire, fait Gavains, vos dorrois
As deus chevaliers lor amies
Onques puis le tans de lor vies
Ne veïstes II plus cortois.
La soe Espinogre dorrois,
S'espousera Cadrès s'amie,
Et Raguidel ni faudra mie
À la soe qu'il m'ot mestier
Qu'il me douna un bon destrier. 661
Au roi il a dit et conté
Del roi de la rouge chité,
Com il s'estoit à lui rendus,
Com il fu de cort revenus,
Qu'il onques mais n'i ot esté,
Et comment il li a juré,
Que il tendra chiere s'amie.
Et mon segnour Gavain li prie,
Les deus vasles qu'ot amenés
Qu'erramment soient adoubés, 662
Et chevaliers face noviaus,
Et lor doinst terres et chastiaus
Trestout ont lor oirre aprestè,
Si com il dui l'ont devisé.

6560. Et la damoiseles. 6577. contes. 6578. Qui la troves pesmes et aures. 6582. contée. 6604. Onques puis le tans je renues. 6611. Li rois li a dit et conté. 6620. que.

Si ont les mariages fais
Sans contredit et sans grans plais.
Au moustier les mainent errant;
La procession fu moult grant,
Si com à tel chose dut estre.
Li evesque remes de Cestre (?) 663
Les a maintenant espousées
As chevaliers qui creantées
Erent par le conseil le roi.
Le mostier ne fu mie quoi,
Anchois i ot joie moult grant,
Que font li petit et li grant.
Cil jougleour de pluisors terres
Cantent et sonent lor vieles,
Muses harpes et orcanons,
Timpanes et salterions, 664
Gigues, estives et frestiaus,
Et buisines et calemiaus.
Cascuns d'els grant joie demaine,
De joie est toute la cors plaine,
Car moult ert li rois Artus rices,
Onques ne fu malvais ne chices
Moult lor fist bien à tous aidier
De quanques il lor fu mestier,
Et jut cascuns o s'espousée
Si comme lui plest et agrée. 665
Au matin quant il fu grant jour,
Furent paié les jougleor.
Li un orent biax palefrois,
Beles robes et biaus agrois,
Li autre lonc ce qu'il estoient;
Tuit robes et deniers avoient,
Tuit furent paié à lor gré,
Li plus povre orent à plenté.
Quant li jougleour sont paié,
En lor païs sont repairié. 666
Et la cours estoit departie,
Cascuns chevaliers o s'amie
S'en vait à joie et à baudor,
Trestuit li grant et li menor
S'en repairent en lor contrées.
Quant les noces furent finées,
S'esjoient tuit et bas et haut;
Car li aitres perilleus faut,
Dès que Gavains a tant erré
Qu'il est à cort à sauveté. 667

Si fine chi nostre romans.
Que Diex vos donst vivre compans (?)
En grant joie et en grant honor
Et il nos donst joie et baudor.

Der Roman aus dem Kreise des Artus und der runden Tafel, li atres perillous, ist uns nur in einer einzigen Handschrift der kaiserlichen Bibliothek zu Paris, Fonds français 2168 (nach dem alten Kataloge 7989²) erhalten. Dieselbe enthält ausser diesem Roman (f. 1—45) noch einige lais, besonders Graalent Mor, Lanval, eine Reihe Fabeln der Marie de France, und die reizende, in ihrer Art einzige Erzählung von Aucassin und Nicolette. Wie die Handschrift selbst, dürfte auch die Abfassung unseres Romans nicht über die zweite Hälfte des dreizehnten Jahrhunderts hinaufreichen, wie vor allen Dingen aus den überaus zahlreichen altfranzösischen Accusativformen zu schliessen ist, die schon als Nominative gebraucht werden; z. B. v. 16: Quand venu furent les barons; v. 155: Tant fu orgellox le vassal. Diese Formen finden sich besonders häufig im Reim, der durchweg sehr sorgfältig, wenigstens graphisch genau behandelt ist; sie kommen aber auch mitten im Verse vor; v. 389: Que se l'empereor de Rome — Vous venoit caiens manecier. Der Fälle dagegen, in denen der Nominativ für das regime eintritt, sind nur sehr wenige.

6667. Si sasient tuit bas et haut.

Der Verfasser hat sich im Gedicht nicht genannt, auch die Handschrift giebt ihn nicht an; ebenso ist auch die Dame unbekannt, auf deren Geheiss er die Erzählung abgefasst hat. Das Einzige, was er von sich noch angiebt, ist, dass er Invectiven gegen die Frauen geschrieben hat:

v. 2692: Por mon conte que je n'aloing,
Ne veul lor (des femmes) barate descrire;
Assés m'en avés oï dire
En autres lius, si m'en tairai.

Das ganze Gedicht ist eine Verherrlichung des guten Ritters, des Preises der Ritterschaft, Gavain's, der eine Reihe von nur äusserlich verknüpften Abenteuern besteht, und nach siegreichen Kämpfen für seine und des Artus Ehre an den Hof zurückkehrt. In ziemlich ermüdender Weise werden diese verwickelten Abenteuer erzählt, ohne den Reiz und die Anmuth, die ein Chrétien de Troyes ganz ähnlichen vielfach zu verleihen wusste. Die häufigen Wiederholungen geben Zeugniss von dem geringen Geschick des Verfassers. Seine Begriffe von ritterlicher Ehre und Liebe sind noch subtiler, aber auch noch frivoler als die seines grösseren Vorgängers.

Die Personen, die uns vorgeführt werden, sind die nämlichen, theilweise dieselben typisch ausgeprägten Gestalten, und auch das Land der Feen und Wunder ist uns im Reiche des Artus schon bekannt. Der eigentliche Kern des Romans, der ihm auch eigenthümlich angehört, weist auf alte bretonische Sagen zurück. Escanors de la Montagne, dem in bezeichnender Weise normannisches Wesen beigelegt wird, und der seine übermüthige Herausforderung gegen den bretonischen Helden mit dem Tode büsst, gewinnt Kraft mit der steigenden Sonne, und verliert sie nach und nach mit der niedergehenden. Noch interessanter aber erscheint Gavain's siegreicher Kampf mit dem Teufel, wo die Vermischung altheidnischer und christlicher Anschauungen einen eigenthümlichen Eindruck machen. Denn wie kommt ein Teufel dazu, die geweihte Umfriedigung einer Kapelle zum Aufenthaltsort für sich und seine Geliebte zu wählen?

Beurtheilungen und kurze Anzeigen.

Friedrich Rückert's Leben und Dichtungen, von Dr. E. Beyer in Coburg. Drei Bücher. Coburg 1866. Verlag von Gr. Sendelbach.

Entsprechend dem vorangestellten Motto:

„Die Liebe ist der Strahl,
Versöhnend Gott und Dich"

ist die Biographie mit grosser Liebe für ihren Gegenstand geschrieben, mit grossem Eifer, alle von der Kritik hier und da ausgesprochenen Zweifel an Rückert's wahrem Dichtergenius zu beseitigen. — Die eigenthümliche Bedeutung Rückert's auch für die Frauenwelt (Nal und Dajamanti, Sawitri, Liebesfrühling) hat den Verfasser veranlasst, sein Buch seiner „für alles Hohe und Schöne begeisterten Fürstin Alexandrine" zu widmen.

Den Inhalt des ersten Buches bilden: Rückert's Jugend- und Wanderjahre. Wir hören von seinen Eltern und Geschwistern, von seiner Geburt, die einige Literarhistoriker „aus Höflichkeit," wie er selbst nach vollendetem vierzigsten Lebensjahre (1848) scherzend bemerkt hat, ein Jahr vordatirten, und von seiner wahrhaft poetischen Kindheit, namentlich in Oberlauringen, welche, des Jünglings Dichtersinn weckend, seine später so reiche Productivität schon ahnen lässt. Seinen Jugendjahren mit ihrer Episode der „Ersten Liebe" entspriessen die Jugendlieder, denen Deutsche Gedichte folgen, Geharnischte Sonette, Spott- und Ehrenlieder. Durch seine einundvierzig Sonette: „Agnes Todtenfeier" tritt er — nach Platen's Zeugniss — den Meistern Petrarca und Camoens würdig an die Seite. Aus dem folgenden Jahre (1813) stammen seine allbekannten Mährchen, seinem Schwesterchen Marie zum Christfest gedichtet. 1814 erscheinen seine „Deutschen Gedichte von Freimund Reimar," seine öffentliche Dichterlaufbahn eröffnend, unter ihnen die „Geharnischten Sonette," die ihn als ersten süddeutschen Vaterlandsdichter den berühmten Sängern der Freiheitskriege beigesellen. Der Verfasser gesteht zu, dass einem hochdithyrambischen Aufschwunge und der Kriegstrompete, der durch die knappen Tacte des Sonetts eine gewisse gemässigtere Tour aufgelegt wird, eine freiere Form besser gestanden hätte;" den angereihten „Spott- und Ehrenliedern" spricht das besonnene Urtheil des Verfassers auch die Berechtigung des Inhalts ab.

Rückert lebt, anfangs zum Juristen bestimmt, dann aber gelehrten Studien obliegend, zeitweise als Lehrer an der Universität, dann am Gymnasium,

dann wieder als Privatgelehrter. Leben und Dichtungen verknüpfend, beleuchtet sodann der Verfasser die schönsten lyrischen Gedichte mit Hinzunahme einiger aus späterer Zeit: Die Gräber von Ottensen, Barbarossa, Die Strassburger Tanne, Die drei Gesellen, Des Rheinstroms Gruss, Die linke Hand, das herrliche Frühlingslied, Abendlied, Die sterbende Blume, Edelstein und Perle „als Diamant in der Dichterkrone unseres Genius."

Unter den Epopöen (1817) tritt Kind Horn, eine altenglische Erzählung, besonders hervor, deren kühne Ausdrucksweise und Lebendigkeit den Verfasser an das Nibelungenlied erinnern.

Die politische Schwüle Deutschlands (1817) treibt den Dichter nach Italien; in Rom athmet er wieder auf. Das Heimweh aber trägt den Sieg über alle Schönheit der Umgebung davon; in Octaven, Ritornellen, Vierzeilen, Sicilianen, Sonetten findet es seinen Ausdruck neben dem Angedenken seiner Liebe, die hier eine vorübergehende Blüthe getrieben hat. 1818 nach Deutschland zurückgekehrt, wird er in Wien durch den berühmten Orientalisten J. v. Hammer-Purgstall in den grossen Dichtergarten des Orients gewiesen, wo ihm „sein eigentliches Lebenselement, die Liebespoesie," hell entgegenstrahlt.

Die folgende Liebesidylle „Amaryllis" ist eigentlich nur als Quelle der siebzig „niedlich gebauten Sonette" interessant; im Uebrigen spielt der Dichter darin kaum eine bessere Rolle, als ein unglücklicher Liebhaber, der die Nichtachtung der alten Wahrheit „Gleich und Gleich gesellt sich gern" in ziemlich drastischer Weise büssen muss. Wenn also der Verfasser den Dichter, da es ihm nicht gelingt, sein Mädchen durch Zärtlichkeit zu gewinnen, es versuchen lässt, „durch die intellectuelle Etage Eingang in das Herz seines Mädchens zu finden," so möchte dieser Ausdruck eher dem Tragikomischen der Situation glücklich angepasst, als, wie das „Centralblatt" kritisirt, unglücklich gewählt erscheinen.

In Nürnberg (1820) erhält Rückert auf der Burg den Besuch Platen's, der von Erlangen aus bei ihm wissenschaftliche Belehrung zu holen kommt, um dieselbe in seinen „Sonetten" darauf Früchte tragen zu lassen. Der Verfasser wirft hier einen Blick auf das Aufkommen der orientalischen Literatur in Deutschland überhaupt, durch Herder, F. v. Schlegel, H. Görres, für Rückert hier den Platz beanspruchend, den Voss in der griechischen, A. W. Schlegel in der modernen Literatur behaupten.

Ende 1820 nach Coburg gezogen, arbeitet hier Rückert als Gelehrter und Dichter zugleich, „als Prediger des Orients," wenn Göthe der Dichter, Hammer-Purgstall der Forscher des Orients heissen. Seine allen Nationen verwandte Dichtungsweise aber stempelt ihn zum „poetischen Kosmopoliten," unter den Orientalisten nennt der Verfasser Rückert wegen seiner Fülle der Form den poetischen Tonkünstler, Platen wegen seiner Reinheit der Form den poetischen Architecten, Freiligrath den poetischen Panoramamaler des Orients. Rückert's bewundernswürdige Sprachgewalt und formelle Allseitigkeit zeigen sich aber vorzugsweise in seinem „Liebesfrühling," hier mit Chamisso und Redwitz nur an poetischer Schöpferkraft zu vergleichen; das weist der Verfasser durch eingehendere Betrachtung zur Genüge nach.

1821 ward das Weihnachtsfest für Rückert zugleich das Fest seiner Vermählung mit Anna Luise Magdalene Woethaus-Fischer, der an Geist und Herzen ihm ebenbürtigen Braut, der alle jene Lieder des „Liebesfrühlings" galten. Coburg ist auch der Geburtsort der drei Söhne Rückert's: Heinrich (Professor der Geschichte in Breslau, geb. 1823), Karl (Arzt in Coburg, geb. 1824), August (Oekonom zu Neuses, geb. 1826). Später kamen dazu noch: Leo (Gutsherr von Belrieth im Weinigschen) und Fritz (preussischer Officier). Während des „Liebesfrühlings" entstehen auch die „Oestlichen Rosen," sinnlich-erotisch gehalten in der Art wie Hafis, in welchen jedoch der Verfasser des Horaz „Est modus in rebus" vermisst. Am Schlusse des

ersten Buches gedenkt der Verfasser noch der edlen Freundschaft Rückert's mit dem Superintendenten Hohnbaum in Rodach, dem er ein „Monumentum aere perennius" in seinem Idyll „Rodach" gesetzt hat.

Das zweite Buch führt uns Rückert als „Gelehrten und Dichter in der Erlanger Periode" vor, beginnend mit seiner Uebersiedelung nach Erlangen als Professor der orientalischen Sprachen, 1826, — ihm um so lieber, da „der Blumenflor von Neuses nicht mehr zum Futter für seine Jungen reichte." Anfangs zog seine Muse sich vor der Musenstadt scheu zurück, nach zwei Jahren aber trat sie wieder hervor. Ein Leiden aber führt ihn nach Bad Ems zur Erholung. 1826 erschienen auch „Die Verwandlungen des Abu-Seid von Serug oder die Makamen des Hariri," erster Theil, in meisterhafter Nachbildung des Arabischen durch das Deutsche. Mit Prof. Pfaff theilt er sich in seine Ausgabe von „Nal und Dajamanti," einer von F. Bopp (1819) im Urtext edirten Episode des althindostanischen Malvâbhârata. Collegien las er nicht gerne und darum auch nicht viel. Nur die „kleinen Propheten" (auch publicirt 1831) las er eifrig und wiederholt vor einem kleinen Auditorium. Enge Freundschaft verband ihn auch mit dem Philologen Kopp, dessen Kleinheit mit Rückert's stattlicher Grösse seltsam contrastirte. Kopp nahm seinem Freunde die Mühwaltung der Edition seiner Gedichte ab. Ein bisher ungedrucktes Gedicht Rückert's auf den Tod dieses Freundes (1842 zu Neuses unterzeichnet) theilt der Verfasser in dankenswerther Weise mit.

Neben den orientalischen Studien entstammte jener fruchtbaren Zeit eine Fülle von Liedern, allein aus April und Mai (1832) 33 Lieder, aus dem Herbst 72, 1833 mit 449 Liedern, 1838 mit 243 Liedern in sechs Büchern (Mailieder), wie er selbst singt:

„Mehr als Blumen im Gefilde, sprossen
Lieder täglich unter meiner Feder."

Theils um den ganzen Zeitraum von 1832—1838 zu charakterisiren, theils um den Gegenbeweis zu führen dagegen, dass darunter sehr viel Schwaches sich befinden werde und müsse, lässt der Verfasser einige dieser weniger bekannten Lieder folgen, z. B. Bei Sonnenuntergang, Ersatz, Die Sonne des Herbstes, Abendlied des Wanderers, Meine Ansicht, Wiedersehen, Das Leben ein Gesang, Mailieder 1838.

Die Besprechung der „Orientalischen Epik" Rückert's beginnt der Verfasser mit einer Erörterung der Makamen überhaupt und der des Hariri im Besondern, von denen Rückert's Arbeit nicht eine Uebersetzung, sondern eine Nachbildung mit Originalwerth ist, edirt zuerst 1826 in 24 Makamen mit Anmerkungen, dann 8 Makamen in einer Frankfurter Zeitschrift, zweite Auflage vollständig erst 1837, davon die vierte Auflage ohne Anmerkungen 1864.

Als für die Kritiker interessant wird aus der Vorrede des Hariri folgende Stelle angeführt:

„Bewahr' uns vor denen, die loben, — ehe sie unsern Werth erproben, — wie vor denen, die schelten, — eh' sie wissen, was wir gelten. — Schütz' uns vor der Gönner Ueberschätzung — wie vor der Missgönner Heruntersetzung, — vor dem stolpernden Stolze der Stolzen — wie vor der Witzbolde Bolzen." Als Probe ist die neununddreissigste Makame: „Der Schulmeister von Hims" gegeben, Rückert's erstaunliche Reimgewandtheit documentirend.

Sodann führt uns der Verfasser die vorzüglichsten Uebertragungen und Umdichtungen aus der Erlanger Zeit dem Inhalt und der Form nach im Umriss vor: Nal und Dajamanti, „eine indische Odyssee, in eine Iliade verwebt" (ein Seitenstück dazu: Sawitri), dann Rostem und Suhrab, eine freie Nachbildung aus dem Persischen des Firdusi (Schah-Nameh), „welche seinem poetischen Gehalte nach noch über Nal und Dajamanti zu stellen sein dürfte."

Als weiteres Resultat der indischen Studien kommt dann unter dem grösseren Capitel: Westöstliche Didaktik „Die Weisheit des Brahmanen“ (1836) zur Sprache. Der Verfasser bezeichnet es als Rückert's Hauptwerk, jene „beschauliche Tendenz und philosophirende Speculation, das Princip seines Lebens“ am meisten kennzeichnend. „In ihr wird Rückert der grösste Didaktiker unserer Literatur.“ Ein Citat aus Nodnagel (Deutsche Dichter der Gegenwart) dient als Beleg für die Mustergültigkeit dieses Buches der Weisheit für die Welt und über die Welt hinaus.

Als Philosoph steht Rückert auf dem Standpunkte des Eklektikers, das Räthsel der Weltweisheit lösend, indem er sie als Gottesweisheit erklärt. Daher seine Polemik gegen die todten Formeln der Systematiker und ihre Terminologie, die reinen „Verstandesbegriffe,“ die „apriorischen, reinen Anschauungsformen“ eines Kant, das Identitätssystem, das, nach Schelling, Hegel selbst nicht verstand; denn: die Begriffe „Raum und Zeit“ ohne Inhalt verwandeln die Welt in „Schatten.“ Dem cogito, ergo sum des Cartesius pflichtet Rückert in seiner Weise bei (VIII, 18, 19), zugleich einen „mystischen Pantheismus“, wie in den Oestlichen Rosen eine fast „dithyrambische Naturmystik“ verrathend. Anderseits wehrt Rückert der blinden und mechanischen Weltanschauung eines Materialisten wie La Mettrie und eines Sensualisten wie Condillac; „an Hegel streift der Brahmane in seinen Anschauungen von Freiheit und Nothwendigkeit, an Spinoza durch die petitio principii einer „Ursubstanz“; mit Lessing aber stimmt er überein, „in Gott den Urquell der Wahrheit sehend.“

Als sehr charakteristisch für die religiöse Anschauung Rückert's citirt der Verfasser die schöne Stelle:

> Dass du dich wissest stets von Gott gewusst, gekannt,
> Gemahnt, gestraft, geprüft, geliebt und Kind genannt.

Dürfte es doch auch kaum einen sinnigern poetischen Ausdruck für den Begriff „religiös“ geben!

Von den Indern und Persern schreitet Rückert vor zu den Chinesen in seiner Nachdichtung „des Liederbuches der Chinesen“ (1833), betitelt: Schi-King, Chinesisches Liederbuch, gesammelt von Confucius; dem Deutschen angeeignet.

1836—1839 erschien: „Erbauliches und Beschauliches aus dem Morgenlande;“ 1837: „Sieben Bücher morgenländischer Sagen und Geschichten;“ 1839: „Brahmanische Erzählungen.“ Obwohl selbst des Chinesischen nicht mächtig, hat Rückert doch auch der lateinischen Uebersetzung des Missionärs Lacharme den Geist China's zu entlocken und zu verdeutschen gewusst, und zwar so objectiv, dass er auch hierin „auf der Höhe des poetischen Kosmopolitismus“ sich zeigte; als ein Beispiel von seiner freien Wiedergabe der lateinischen Uebersetzung ist vom Verfasser gegeben: „Die Quelle der Schmerzen.“ Selbständige Uebertragungen aus dem Persischen und Arabischen enthält „Erbauliches und Beschauliches aus dem Morgenlande“ (1838—1839), Berlin, zwei Bändchen, z. B. „Drohami's Fabeln,“ Sprüche von Ali, Hafis etc. Als besonders schön bezeichnet ist die Romanze: „Dschemil und Botheine.“ Aus den „Umbildungen biblischer Geschichten“ ist das schöne Lied: „Jusuf und Suleicha“ abgedruckt. In den „Brahmanischen Erzählungen“ sieht der Verfasser mehr das „parabolische Element,“ in der „Weisheit“ mehr ein „sentenziöses“ hervortreten. „Hidimba“ und „Sawitri“ sind besonders hervorgehoben; erstere an die ähnlichen Dämonenmärchen in „Tausend und eine Nacht“ erinnernd. Das Schleppende des Alexandriners entspricht dem hochpoetischen Inhalt wenig; daher „packt in Nal und Dajamanti auch schon die freiere Form den Leser.“ In Nal und Dajamanti wird die Gattentreue der Frau im Unglück gefeiert, im Sawitri der Sieg der Treue und Liebe selbst über den Tod, Beides ist eine Apotheose des rein weiblichen Herzens.

Als didaktisches Gedicht schliesst sich den früheren 1839 an: „Das

Leben Jesu, eine Evangelienharmonie," dessen poetischer Werth den andern Epen zwar bedeutend nachsteht, indessen als Impuls zu des forcirten Gedankenpoeten Fr. v. Sallet „Laienevangelium" merkwürdig ist. An die epischen und didaktischen Dichtungen reiht der Verfasser noch die allbekannte Parabel: „Es ging ein Mann im Syrerland," der Vergleichung wegen auch die alte Bearbeitung dieser Parabel von Rudolph v. Hohenems (1250) in „Barlam und Josaphat" und den Wortlaut derselben aus dem „Buch von den alten Weisen." Von 1815—1831 redigirte Rückert mit Baron de la Motte Fouqué das Frauentaschenbuch (Nürnberg), gab den Erlanger Musenalmanach und Deutschen Musenalmanach heraus; es folgt dann die Angabe des Erscheinens seiner eigenen lyrischen Gedichte, S. 189.

Sein Ruhm nach aussen wuchs wie sein Glück nach innen; sein Töchterlein auf des Vaters Arm weckt in ihm die alten Lieder des „Liebesfrühlings;" aber schon 1834 verlor er es „und mit sich nahm es auch sein Brüderlein." 1835 starben auch Rückert's Schwester und seine Mutter; Beider ist in der „Weisheit des Brahmanen" gedacht.

Die Jahre 1830—1848 nennt der Verfasser die productivsten. Im Frühjahr lebte Rückert immer wieder auf; zu Neuses, seinem Gute, entstehen viele Gedichte, namentlich Haus- und Jahreslieder. „Der Grundzug aller dieser Lieder ist das patriarchalische Gefühl echt germanischer Häuslichkeit, das Wohlgefühl innerhalb der schützenden Einfriedigung des eigenen Besitzes."

Das dritte Buch ist betitelt: „Berlin und Neuses. Der alte Herr." Es beginnt mit einer allgemeinen Kritik. Rückert gilt als „Heros der Form" und darin werden wohl Alle dem Verfasser beistimmen. Heine kommt wegen seiner „Nonchalance im Rhythmus" schlimm dabei fort. Rückert heisst auch „der wahre Repräsentant des Reimes," und der Verfasser hält es für ein Leichtes, „auf Grund seiner Dichtungen eine vollständige Theorie der dichterischen Form, des Reimes u. s. w. zu entwickeln — alle deutschen Liederstrophen entquollen dem Dichtergenius wie die Perlen eines Springquells." Gelegentlich erklärt der Verfasser auch das Ritornell, die Terzine, die Siciliane, Gasele; weniger hat Rückert die antiken Versmaasse angewandt, was der Verfasser mit Weisse aus einer Beengung des Rückert'schen Talents durch die plastische Natur der antiken Formen erklärt. In seiner wortbildenden Schöpferkraft wird Rückert mit Fischart verglichen, wenngleich ein fremdartiges Gepräge gebend.

„In der Sprache der Germanen
Ist er wie im Fluss der Fisch." Nach Andersen.

Gerühmt wird aber neben der Melodik seiner Sprache auch das „naiv Plaudernde, geschwätzig Erzählende der Kindersprache ohne Pointe," und mit vollem Rechte auch das Sanfte und Tiefführende, wie in seiner Weihnachtslegende: „Des fremden Kindes heil'ger Christ." Sind auch seine Leistungen in der „geistlichen" Poesie von der Kritik weniger günstig beurtheilt worden, so behalten doch Lieder wie „Dein König kommt in stiller Grösse" bleibenden Werth. Die „Mannigfaltigkeit der Stoffe und ihrer Sprache" bestätigen Citate von Mises, J. Hillebrand und Julian Schmidt. Der Verfasser will Rückert namentlich als lyrischen Dichter betrachtet wissen, die Phantasie zwar als Prinzip seiner Dichtung gelten, ein „tiefes Gemüth" ihm aber nicht absprechen lassen: der „Liebesfrühling" ist wohl auch Beweis dafür genug! Andererseits wird Rückert vertheidigt gegen den infolge seines vorzugsweise lyrischen Charakters ausgesprochenen Verdacht des Dilettantismus in der Poesie durch die Behauptung des Gegentheils, der in Rückert vollkommen „Vereinigung von Inhalt und Form," aber auch oft nach Bildern und Reimen hascht; er verleugnet den tieferen Ernst des Lebens nie, und ist viel zu sehr Gelehrter, um nur spielen zu können. Seine gewaltige „Assimilationskraft" macht ihn zum bedeutendsten Lyriker; der Verfasser giebt

aber zu, was sich auch gewiss nicht abstreiten lässt, „dass ihm die ganz objectiv schildernde Gestaltung der Personen und der Scenerie seiner Gedichte nicht so recht gelungen ist;“ daher war Rückert auch weder ein grosser Dramatiker, noch ein Eposdichter im eigentlichen Sinne. Indem der Verfasser dem von der Kritik benutzten Ausspruche Göthe's über Dilettantismus den andern über Gelegenheitsgedichte entgegenhält, stellt er mit vollem Rechte Rückert hin als „Virtuos des Gelegenheitsgedichtes,“ mit Berufung auf das Urtheil Pfizer's in: „Uhland und Rückert.“ Aber es ist auch nicht zu leugnen, dass Rückert's „Nichtabwarten poetischer Inspiration“ die Quelle vieler Reimerei wurde. Der Verfasser will die Frage, ob das Gebieten über die Stimmung oder Erwarten derselben besser sei, nur nach den Producten entscheiden; indem er für das „Gebieten“ zu Rückert's Gunsten plaidirt und darin den „höheren Begriff“ der Poesie findet, gesteht er doch auch zu, dass bei Rückert das Gefühl nicht vorherrschende Potenz, sondern nur „mitwirkender Factor“ ist, geht aber wohl etwas zu weit, wenn er meint: „es würde Rückert's Herz sogar aufgerieben haben, wenn das Gemüth überall tonangebend gesprochen hätte.“ Der Verfasser nimmt hier Gelegenheit, indem er Rückert als „unsern grössten Didaktiker“ bezeichnet, die Frage nach der Stellung der didaktischen Poesie überhaupt zu berühren. Er will in ihr weder die höchste Art der Poesie sehen — wie wohl nur Wenige, — noch sie überhaupt verwerfen — wie ziemlich Viele es thun. Die „vollendete Form“ der Poesie ist ihm das Drama mit seiner „Mannigfaltigkeit in der Einheit,“ und gegen dieses Grundgesetz der Schönheit wird Niemand etwas einzuwenden haben — eher schon gegen die „idealen Charaktere.“ Spekulation und Poesie gelten als zwei coordinirte Thätigkeiten des einen Geistes — die Poesie bedient sich nur der fertigen Begriffe; religiöse Poesie wie die didaktische sind also, nach Gervinus, nur Zwittergattungen. Der Didaktik aber liegt es ob, grossen Wahrheiten „Eingang und Dauer“ zu verschaffen, und so kommt er zu dem Resultate Weisse's: „Rückert bleibt Dichter, auch wo er noch so sehr als Philosoph, als Priester, als Sitten- und Weisheitslehrer spricht. Orient und Occident, Lyrik und Didaktik vereinend, trägt Rückert gleichsam einen Januskopf zur Schau, wie im Stoffe seiner Erzeugnisse, so auch in der Form seines Geistes.“ Durch Friedrich Wilhelm IV. wurde Rückert nach Berlin berufen als Professor der orientalischen Sprachen, mit dem Titel „Geheimer Rath.“ 1841 wandte er der Erlanger Orthodoxis den Rücken, um mit Schelling, Tieck, Cornelius zusammen die neue Aera der Romantik verherrlichen zu helfen. Indessen hat er sich nie in die moderne Gesellschaft Berlins hineingewöhnt, und daher auch nie in ihr sich wohl gefühlt; die damals blühende Politik war ihm an sich nur ein leidiger Factor der Störung in seinen brahmanischen Betrachtungen. Trotz seines unverstellten Freimuths erschien er den Einen als Revolutionär, den Andern als Reactionär; von beiden Extremen zog er sich zurück; auch dem Indianisten A. W. Schlegell war die neue Concurrenz unangenehm.

Der Verfasser giebt eine charakteristische Schilderung der von Rückert veranstalteten Dienstagskränzchen. Seine Collegien nahmen nach und nach einen ganz privaten Charakter an; Max Müller, der berühmte Sanscritist, hörte bei ihm Persisch (1844). Nur im Winter lebte Rückert in Berlin, im Sommer zu Neuses, seinem lieblichen Landsitze, seiner ehemaligen Heimath, dem Wohnsitze seiner Familie. „Ein Winter in Berlin“ betitelt sind aus diesem Doppelleben datirte Gedichte, für Berlin nichts weniger als schmeichelhaft.

Rückert's Dramen will der Verfasser mit Recht nur als „dramatische Bilder einer Entwicklungsgeschichte der Menschheit,“ nicht als Bühnenstücke aufgefasst wissen; sie entbehren als solche, wie die mitgetheilte Probe aus „Christofero Colombo“ zeigt, zu sehr der Handlung. Die objective Darstellung eines dramatischen Charakters ist ihm nicht gelungen.

1846 erschien endlich noch aus dem Arabischen des Abu Temmâm: „Hamâsa oder die ältesten arabischen Volkslieder," an Zahl 861; der beigefügte gelehrte Apparat liefert Stoff genug zu einer Collegienvorlesung. Daher ist „Hamâsa" mehr ein Buch für die Gelehrtenwelt als für das grössere Publicum. Als Proben folgen Nro. 207, 447, 497, 693, 853. „Natur- und Hauslyrik" ist die Ueberschrift der Folgenden. Von seinem geliebten, schön besungenen Neuses aus schaut Rückert hinaus auf das Grab „des Reisepoeten" Thümmels, links von der Coburger Landstrasse († 1817); er dichtet, sinnt, macht auch mit seinen oft ihn störenden „Buben" einen Ausflug nach seinem Geburtsorte Schweinfurt zu den Verwandten. Freiherr von Wangenheim und Baron von Stockmar sind seine Gäste; von Rückert's edler Gattin werden alle Gäste des Gefeierten liebreich bewirthet. Die Unterhaltung ist stets gründlich, ohne in „Rechthaberei" auszuarten. Am 26. December 1846 feiert Rückert seine Silberhochzeit, 1857 wurde die glückliche Gattin von ihm durch den Tod geschieden. „Die Liebe war ihm eine lange Dichtkunst und die Dichtkunst eine lange Liebe geblieben."

Der Contrast zwischen Neuses und Berlin wird ihm immer greller und drückender. Die herannahende Revolution 1848 war ihm ein schicklicher Anlass, um seine Entlassung nachzusuchen. 1849 wurde er pensionirt. Zurückgezogen lebte er nun ganz in Neuses, nur während seiner immer noch angestrengten Arbeitszeit für Besuche unzugänglich. Auch der Verfasser hat das Glück gehabt, „den Dichtergreis einigemale in seinem Hause und Garten bewundern zu können," wovon, an der Erinnerung noch zehrend, er ausführliche Mittheilungen macht, auch „um den Beweis persönlicher Begegnung mit Rückert zu führen."

Das Schlusscapitel: „Der alte Herr," führt uns Rückert's Stillleben, seine religiöse Anschauung, letzten Jahre und Lieder, Tod seiner Frau, seinen Heimgang und sein Begräbniss vor.

Die Zurückgezogenheit war der unmittelbare Instinct seines ganzen Wesens; selbst die Kritik liess ihn kalt; auch seiner Wohlthätigkeitsliebe geschieht Erwähnung; „Bis dat, qui cito dat" war sein Wahlspruch. Zu dem im Sommer regelmässig gepflegten Kirchenbesuche bestimmte ihn namentlich sein Genuss am Kirchengesang. Weder Polemiker noch Romantiker in religiöser Beziehung, war er „ein guter Protestant im echtesten Sinne des Wortes," das Recht der freien Forschung beanspruchend, das Heiligthum des Gewissens heiligend. Seine anfangs frommgläubige Religiösität erhielt später eine religiöse Färbung, allem blinden Autoritätsglauben abhold. In seiner Bekämpfung der Bekehrungswuth der Glaubenseiferer wird Rückert mit Anastasius Grün verglichen, ein dafür charakteristisches Gedicht mitgetheilt. In Gott die höchste Liebe sehend, lehrt er Toleranz, Liebe, Humanität. Von nun an schrieb Rückert nur noch kleine Gedichte und „Reime für's Haus," arbeitete aber wissenschaftlich fort. 1863 erschien noch: „Ein Dutzend Kampflieder für Schleswig-Holstein" von F—r, früheren Dichtungen der Art jedoch nicht gleichkommend.

1863 feierte Rückert selbst allgefeiert seinen 78. Geburtstag; 1865 fing er an zu kränkeln; geistig ungeschwächt lag er bald körperlich darnieder; er starb am 31. Januar 1866.

Am 3. Februar fand zu Neuses unter allgemeiner Betheiligung und Trauer sein Begräbniss statt, welches der Verfasser genauer beschreibt. Hervorragende Männer der Wissenschaft hielten ihm die ehrenvollsten Grabreden. Als Rückert's Grundzug gilt dem Verfasser die „lauterste Wahrhaftigkeit und eine ungezwungene Theilnahme an Anderer Freud' und Leid, aber auch ein gerechter Hass alles Scheinwesens," daher die gerechte Mahnung: „nicht zu mäkeln an solch edlem deutschen Charakter, nicht zu splitterrichtern an so herrlichen Schöpfungen."

Den Anhang bilden noch etwa zehn Seiten Anmerkungen und Zusätze, unter denen S. 295 besonders interessant ist: die Schilderung von Rückert's

Haus und dessen Arbeitszimmer von Fr. Hofmann (in der „Gartenlaube“ Nro. 17, 1866), und S. 300 die Beschreibung der letzten Lebenstage Rückert's durch seine Tochter Marie (ebendaselbst).

Der Verfasser bittet schliesslich „für eine neue Auflage“ um Mittheilung etwaiger noch unbekannter Notizen zur Rückertliteratur.

Zu den Druckfehlern gehört auch S. 281, Z. 15 v. u. „begleitete“ anstatt „bekleidete.“

Das Buch ist übrigens seiner Widmung gemäss auch weiblichen Kreisen zu empfehlen.

Potsdam. L. v. Schultzendorff.

Französische Grammatik. Von Bernhard Schmitz. Zweite Auflage. Neue Bearbeitung. Berlin, G. Reimer. 1867.

„Wenn die Könige bau'n, haben die Kärrner zu thun.“ Wenn eine neue Grammatik erscheint, machen sich die Grammatisten darüber her und beuten sie für die Schule aus, und wer dabei am wenigsten von der via trita abweicht, wer am meisten der Bequemlichkeitsliebe der Lehrer fröhnt, allenfalls das Gewissen des „Gelehrten“ durch ein bei einer unzweifelhaften Etymologie eingestreutes (Diez) beschwichtigend, der hat „das allgemeine Bedürfniss“ befriedigt, dessen Schulbücher erleben Auflage nach Auflage. So sind auf Meidinger Seidenstücker, Ahn und Plötz gefolgt, und ungeachtet der weiten Verbreitung des Letzteren leidet die königliche Bibliothek noch heute unter der Ueberschwemmung durch die hundert Pflichtexemplare des kleinen Ahn. Einer solchen stolzen Ahnenreihe kann sich das vorliegende Buch allerdings nicht rühmen; dafür aber hat es andere, werthvollere Vorzüge aufzuweisen.

Sein erster und einziger Vorgänger erschien 1847, wie der Verfasser selbst in der Vorrede sagt, als Frucht des Studiums der Mätzner'schen Syntax, in deren Spur er sich nicht als gedankenloser Nachtreter, sondern als selbständig denkender Grammatiker bewegt. Deshalb und weil er in dem Buche manche Resultate zum erstenmale niedergelegt fand, die mit seinen eigenen, damals noch sehr unbedeutenden Beobachtungen übereinstimmten, beantragte und erreichte Referent die Einführung in der Prima der Erfurter Realschule. Die trefflichen, den Schüler nicht minder zum Denken anregenden Elementarbücher desselben Verfassers hat Referent ebenfalls benutzt, wo er selbst über das Unterrichtsmaterial zu bestimmen hatte; zur Einführung in den untern Klassen jedoch vermochte er sie nicht zu bringen, musste auch 1853 bei seiner Versetzung nach Berlin Zeuge ihres ebenso plötzlichen wie bedauernswerthen Verdrängens aus einer Anstalt sein, an welcher der kaum abgegangene Verfasser selbst gewirkt hatte. Auch sie sind von „bequemeren“ Lehrmitteln in derselben Zeit siebenfach überflügelt worden, indem sie erst vor Kurzem die dritte Auflage erlebt haben.

Aus der ersten Auflage der Schulgrammatik von Schmitz ist der Sprachschatz wie die deutschen Uebungsstücke bis auf einige wenige, mehr zum Memoriren bestimmte, ausgeschieden worden, um nächstens als besonderes Buch zu erscheinen. Die übrigbleibenden 278 Seiten sind in der neuen Auflage zu 365 angewachsen. Die Syntax ist eingetheilt in die allgemeine, welche in drei Hauptabschnitten die Construction, Congruenz und Rection behandelt, und in die der einzelnen Redetheile.

Die lateinische Terminologie, für welche sich der Verfasser im Gegensatze zu vielfachen Neuerungeu erklärt, wünschten wir noch allgemeiner durchgeführt.

Die Beispiele und Belege sind mit Recht vorherrschend der neuesten Prosa entnommen. Wir bedauern, dass die Angabe der Belegstellen grund-

sätzlich vermieden ist. Uns erscheint dieselbe bei den wichtigeren Beispielen sehr wünschenswerth, und zwar mit genauester Bezeichnung, so dass sie von Jedem nachgeschlagen werden können. Wir selbst haben eine solche Unterlassung in unserer englischen Grammatik in Beispielen oft bereut. Das, S. XI der Vorrede jedem Schüler empfohlene, Sammeln und Nachtragen von Beispielen aus der eigenen Lectüre ist eine vortreffliche Uebung, welche künftige Grammatiker erzieht. Aber wird sie wirklich durchgeführt? Kaum von einigen Lehrern.

S. XII der Vorrede tritt gegen die Behandlung der Grammatik in französischer Sprache auf, deren Frucht allerdings von dem Eingeweihten als Oberflächlichkeit und „Sand in die Augen" erkannt wird.

S. 1. Der Name des Buchstaben u ist üh bezeichnet; ü würde genügt haben, und selbst für die Bezeichnung des langen Vokals wäre es zweckmässig, das störende h als Dehnungszeichen endlich zu beseitigen und durch den in der Prosodie allgemein üblichen Längestrich zu ersetzen.

S. 2, a, Anmerkung, Zeile 3. Gravis statt Acutus, einer der sehr seltenen Druckfehler des Buches.

S. 2, b, Zeile 5. fätt mit doppeltem t ist gewiss eine sehr unglückliche Aussprachebezeichnung für die zweite Sylbe des Wortes prophète. Ebenso doppeltes t in lieutenant, S. 14, Anmerk. 2.

S. 14, Anmerk. 1, Z. 2. c und g mit ihrem harten Laut. — Ein allgemeiner Missbrauch nennt den Kehllaut von c und g hart, den Zahn- und Zungen- (Sause- oder Zisch-) Laut weich, während doch c stets hart oder scharf, g stets weich oder gelinde ausgesprochen wird.

S. 17, 5. œil. Hier und überall ist oe statt œ gedruckt, ein Vorwurf, welcher die Verlagshandlung trifft, die wohl für die nothwendigen französischen Lettern hätte sorgen können. Ebenso æ, S. 28, f und g. quæstor und Mæcenas.

S. 23, 4, Z. 6. Die Aussprache des s in gens ausser der Bindung ist wohl kaum als mustergültig hinzustellen.

S. 27. Man bindet t mit onze, z. B. Il est onze heures. — Da dies eine nicht gerade zu empfehlende Nachlässigkeit der familiären Sprache ist, so hätten wir die an andern Stellen häufig von dem Verfasser beliebte Fassung vorgezogen: Man hat nicht nöthig, t mit onze zu binden, z. B. Il est onze heures, oder das e von de zu apostrophiren, z. B. Le train d'onze heures.

S. 27, 9, Z. 7. So sagen die meisten gebildeten Deutschen gelegentlich nich' statt nicht, or'ntlich statt ordentlich, es regent statt es regnet, du sost statt du sollst, u. dgl. — Mit Ausnahme von allenfalls es regent möchten wir das doch nicht in dieser Ausdehnung gelten lassen, billigen aber vollkommen die daran geknüpfte Warnung vor Nachäffung der Nachlässigkeitsfehler in der französischen Aussprache, z. B. quat' u. s. w., worunter auch m'sieu aufgezählt werden konnte.

S. 31, 1, Z. 9. Kurz sind ausnahmsweise: vous êtes, rôti, hôpital, trêve (de compliments), dû, crû. — In rôti und hôpital ist das o offen und mag für halblang gelten, kurz aber ist es in keinem einzigen Worte mit Accent circonflexe.

S. 33, 7, Z. 14 und 15. Restez dans votre *maison*. Dieses Beispiel für die Verlegung des Accents durch den Redeton ist nicht gut gewählt; wir können dieselbe in diesem Falle nicht zugeben.

S. 33, Anmerkung, letzte Zeilen. Wie würde es uns gefallen, wenn Jemand spräche Faass anstatt Fass, Schlooss anstatt Schloss, ahn anstatt an? — Die letztere Aussprache ist am Mittelrhein allgemein, also dort gar nicht unangenehm auffallend.

S. 37, 2, c. Bindung oder Schleifung zweier Wörter, die durch die sogenannte Aspiration geschieden sind, z. B. le héros (le-éros). — Hier verstehen wir den Verfasser nicht. Es tritt ja gerade der Hiatus, das Gegentheil der Bindung ein.

S. 38, Z. 8—11, und S. 40—41, Anmerkung, erklärt sich der Verfasser zu unserer Freude gegen die Verdoppelung des nasalen n in der Bindung und gibt dadurch den neulichen Ausführungen des Herrn Dr. Muret über diesen Gegenstand eine neue Stütze.

S. 41, 4, 1, Z. 6 und 7. . . . nur am Ende der Verse zählt das e muet nicht mit. — Wir meinen, es zählt hier gerade so gut wie anderswo, hat sogar noch eine besondere Bedeutung, indem es den regelmässigen Wechsel zwischen männlichen und weiblichen Reimen möglich macht.

S. 42, Z. 1. Einzelne französische Verse haben nicht selten ganz anapästischen Rhythmus (⏑ ⏑ –́), z. B. Et laissa son manteau, qui servit au pauvre homme. – Schlagend ist das Beispiel gerade nicht, indem nach französischer Anschauung dieser Vers ebenso gut jambisch ist, wie jeder andere.

S. 42, 3, letzte Zeilen. Was für uns reimt, z. B. „Muth, Wuth,“ ist für das französische Ohr nur genügender Reim (la rime suffisante): main, vain. — Bei der Wahl dieser Beispiele hat der Verfasser übersehen, dass main und vain auf einen Nasallaut, also vokalisch ausgehen, folglich nur eine Assonanz bilden, während Muth und Wuth einen vollkommenen Reim bilden, den auch die Franzosen ebenso wenig mangelhaft finden dürften, wie z. B. noir und soir.

S. 47, Z. 6. traban. — Dazu konnte auch draban erwähnt werden, wie Voltaire im Charles XII. schreibt.

S. 47, 2. Vergleichung der Stammwörter mit abgeleiteten: amas — amasser, . . . repos — reposer, . . . dessin — dessiner, . . . choix — choisir. — Uns ist die Abstammung dieser Wörter immer in umgekehrter Ordnung erschienen.

S. 48, 5. Die Vorsylbe re. — Da für die Entscheidung der Frage, ob re oder ré, keine ganz stichhaltige Regel zu geben ist, so muss jede Hülfe willkommen sein. Als eine solche haben wir stets gebraucht: die Vorsylbe ré kommt fertig aus dem Lateinischen, während re, wie auch der Verfasser andeutet, die eigentlich französische Vorsylbe ist.

S. 49, 8, Z. 4—6. Völker- und Sectennamen, wenn sie nicht die Gesammtheit bezeichnen oder adjectivisch sind, klein (un français, un luthérien, la langue française). — Wir meinen so: Völkernamen als Substantiva immer gross, als Adjectiva und zur Bezeichnung der Sprache klein, Sectennamen immer klein. Dieselbe Abweichung S. 266, 19.

S. 50. Z. 3—5. Die Accente wurden über den grossen Buchstaben früher weggelassen; in neueren Drucken fehlen sie gewöhnlich nicht. — Neuere Drucke mit neuen Typen haben übereinstimmend alle Accente auf dem E, auf keinem andern grossen Buchstaben. Die Akademie hat in dieser Beziehung keine Autorität, da sie als Wörterbuch alle Accente setzen muss.

S. 51, Z. 4. Le guillemet („). — Die französischen wie die englischen guillemets sind "—", während die deutschen „—“ sind.

Zu der hier folgenden Anmerkung glauben wir berichtigen zu müssen: filets sind die Gedankenstriche, welche mit den guillemets abwechseln, um die directe Rede verschiedener Personen zu bezeichnen; entrefilets heissen demzufolge die zwischen solchen Gedankenstrichen eingeschlossenen Stellen, also die directe Rede selbst.

S. 51 und 52. In dem Satze: Elle, qui se prétend si sage, a pourtant fait là une étourderie, steht das zweite Komma nicht sowohl um das längere Subject vom Prädicate zu trennen, als vielmehr weil es, dem ersten Komma entsprechend, den Relativsatz abschliessen muss. Hiernach ist auch S. 51, c zu ergänzen: Steht vor einem Relativsatze als Zwischensatz ein Komma, so muss auch nach demselben eines stehen.

S. 53. In den Conjugationstabellen ist der Stamm von der Endung durch einen Sylbentheilungsstrich getrennt, was der Bedeutung dieses Zeichens widerspricht.

Vendre als Paradigma sollte durch rompre ersetzt sein. Auch Sonnenburg hat dies leider unterlassen, während d'Hargues und Steinbart die In-

consequenz vermieden haben, ein Verbum mit einer Abweichung als regelmässiges Paradigma hinzustellen.

S. 54. Das r des Futurs sollte zur Endung, nicht zum Stamme gerechnet werden.

S. 56. Statt der sieben Verben, welche wie dormir ohne eingeschobenes iss conjugirt werden, haben wir bei näherer Erwägung acht, da auch bouillir dazu gehört.

S. 61, 6. Bei haïr ist der Wegfall des accent circonflexe in haïmes, haïtes und haït vergessen: S. 71, 8, 1, ist unbegreiflicherweise die Existenz des Défini von haïr und damit wohl auch des Imparfait subjonctif geleugnet.

S. 61, 7, vorletzte Zeile. paîrai kommt wohl kaum mehr vor.

S. 62. Wir wollen nicht mit dem Verfasser darüber rechten, dass er die Benennung „unregelmässige Zeitwörter" in ihrem alten Sinne auffasst, während die Neueren schwache und starke Conjugation haben und dadurch den Begriff „unregelmässig" bedeutend einschränken, aber etwas übersichtlicher und eingehender klassifizirt wünschten wir diese Verba doch, als: I. auf er; II. mit i im Défini; III. mit u im Défini. 1) mit unregelmässigem Futur; 2) mit regelmässigem Futur. Auch halten wir Tabellen nach den Stammformen für unerlässlich.

S. 66. Verweisungen auf andere Stellen der Grammatik sollten nicht grundsätzlich vermieden sein. Manchmal wären sie der präciseren Fassung zu gute gekommen, so bei seoir, S. 66 oben und S. 72, 11.

S. 69, Z. 8 und 9 lauten besser: Oft kann faire mit dem Infinitiv von uns durch nur ein Zeitwort übersetzt werden.

S. 70. Zwei vortreffliche Zugaben zu den unregelmässigen Verben: Deutsche Verba zur Repetition und lateinische Verba zur Nachweisung der Abstammung.

S. 72, 4. Bei gésir, gisons u. s. w. musste die Aussprache des s angegeben werden.

S. 72, 10. Auch bei échoit fehlt die Aussprache.

S. 72, 2. Neben florissait u. s. w. wird auch fleurissait bildlich gebraucht.

S. 73. Bei den durch unselbständige Vorsylben gebildeten Verben waren auch tressaillir und trépasser zu erwähnen,

S. 75, 10, 3, wenn ihm eine Präposition als Bestimmungswort vorangeht, z. B. les avant-cours. — Wir halten hier avant für ein attributives Adverb.

S. 79, ad 4, Z. 12. pistolet, Pistole (zum Schiessen). — Besser Schiessgewehr.

S. 84. Bei pourpre ist der Geschlechtsunterschied sehr richtig angegeben; zur Vollständigkeit fehlt noch bei m. Purpurfieber.

S. 85, 6. triomphe. Trumpf, nicht Trumph.

S. 90, 1 am Schlusse musste lent, lents besonders erwähnt werden, weil es mit dem, S. 75, 9 angeführten gens nicht übereinstimmt.

S. 91, 2, 3. Dazu Les nouveaux venus, S. 111, 4, vorletzte Zeile.

S. 91, 3, 2. majeur auch grossjährig, mineur minderjährig.

S. 91, 4. Hinzuzufügen: minime. Auch im Superlativ: Dieu est grand dans ses plus minimes ouvrages. Saintine, Picciola, 269.

S. 92, 2, Z. 5 und 6. Manche Eigenschaftswörter werden im Französischen nicht mit einer negativen Vorsylbe zusammengesetzt, z. B. pratique, nécessaire, généreux. — Hier war jedenfalls naturel zu erwähnen, auch das Auskunftsmittel durch Vorsetzen von peu, entsprechend dem lateinischen minus.

S. 93, 2. Sich, auf ein bestimmtes Subject bezogen, wird im Allgemeinen nicht durch das Reflexivum, sondern durch das Pronomen rectum ausgedrückt. — Wir halten es für nöthig, statt „bestimmtes Subject" zu sagen: bestimmtes persönliches Subject. Vgl. S. 275 und 276.

S. 93 und 94. Mit grosser Genugthuung bemerken wir, dass der Verfasser

die Benennungen pronoms possessifs (démonstratifs etc.), conjoints und disjoints beibehält, statt die französische Unterscheidung Adjectifs und Pronoms possessifs etc. zu adoptiren, welche einem ordentlichen deutschen Grammatiker wider die Haare gehen müssen.

S. 95. Auch dass die Interrogativ-Pronomina vor den relativen stehen, finden wir in der Ordnung.

S. 97, Z. 12—14, und S. 272, Z. 1—8, Auslassung des Subjects, bedürfen der gegenseitigen Ergänzung.

S. 99. Zu y vergleiche S. 294 und 295, 2.

S. 100, 3. où entspricht, wie auch die hier angeführten Beispiele beweisen, nicht nur der Präposition à, sondern auch dans mit einem relativen Fürworte.

S. 100, 7, 1, und S. 286—287, 3, welche auf einander verweisen müssten, haben beide nicht das viel gebrauchte chacun avec sa chacune; auch konnte warnend erwähnt werden: deux francs chaque, un chacun.

S. 101, 2, und S. 287, 4, fehlt pas un, welches erst S. 297, 4, und S. 320, 4, kommt.

Auch S. 101—103 und S. 285—287 müssten auf einander verweisen, wegen der Beispiele und namentlich für tel, welches S. 286, 2 sehr treffend auch als pronom indéfini auf das demonstrative zurückgeführt wird.

S. 102, 3. Ueber den Ursprung von l' in l'on wird Belehrung vermisst, auch das Eintreten des l'on nach et, que und am Anfange des Satzes. Statt „falls nicht le, la, les folgt" stände besser: falls kein mit l anfangendes Wort in der Nähe ist.

S. 103, Z. 11 v. u. Schlimmer Druckfehler: Quelques riches qu'ils soient statt Quelque riches etc.

Unter den Fürwörtern, welche den Concessivsatz einleiten, oder verallgemeinernden Fürwörtern, wie sie hier genannt sind, fehlt tout . . . que, welches erst S. 282, b, beiläufig erwähnt wird.

S. 105, 2, am Schlusse. Zur Etymologie von premier war primarius statt oder neben primus zu erwähnen.

S. 105, 3, a. Die vielgebrauchten myriade und milliard durften nicht fehlen.

S. 106, c. Warum nicht auch sextuple, octuple und, um zu zeigen, wie es in der Folge weitergeht, neuf fois autant?

S. 107. Sehr viel wird häufig in der Umgangssprache durch beaucoup beaucoup ausgedrückt.

S. 108, 5. Statt unter den unregelmässigen waren présentement und lentement besser als zur Hauptregel zurückkehrende Ausnahmen zu 2 anzuführen.

S. 110. Unter ferme fehlt tenir ferme, Stand halten, das erst S. 197 bei anderer Gelegenheit vorkommt.

S. 111. Unter gros ist für coucher gros eine figürliche Bedeutung aufgeführt, aber nicht die eigentliche, welcher sie entlehnt ist: (Farben) dick, stark auftragen. Ausserdem heisst es noch: hoch spielen.

S. 114, Z. 7. Vor aujourd'hui fehlt d'.

S. 113 — 115. Wenn einmal bei den einfachen Präpositionen auch einige verwandte zusammengesetzte aufgeführt werden sollten, so konnte au-dessus de zu sur, au-dessous de zu sous, au travers de und à travers zu par gestellt werden, um auf die synonymische Unterscheidung aufmerksam zu machen, welche für die ersteren Paare im ganzen Buche vergebens gesucht wird.

S. 115. Wir finden es vollkommen gerechtfertigt, dass faute de und pour l'amour de zu den präpositionalen Redensarten gezählt werden, vermögen aber quant à ebenso wenig wie das hier fehlende pour ce qui est de als conjunctionale Redensart zu erkennen.

Cap. 8, 2, 2. Wir haben où immer nur als Adverb, nie als Conjunction angesehen.

S. 116, Cap. 9, 5. Druckfehler: he statt hé.

Es fehlt ta ta ta und am Schlusse das vielgebrauchte, auch bei Poitevin vermisste vlan.

S. 117. Wir wissen es dem Verfasser Dank, dass er für das gewöhnliche attribut, dass in diesem Sinne gänzlich aus der Grammatik, wenigstens aus den in Deutschland erscheinenden Grammatiken verbannt sein sollte, prédicat einführt, und notiren hier das Curiosum, dass Poitevin unter énonciatif auf prédicat verweist, dass aber prédicat nicht zu finden ist.

Der Ausdruck adverbal neben adverbial verdient Beifall. Er stellt einen Unterschied fest, gewissermassen ohne den Schüler mit einem neuen Namen dafür zu belästigen.

S. 129. Zusätze 1) Z. 3. Druckfehler oû statt où.

S. 134 und 135, 4. Die Stellung der modalen Adverbien wird sehr treffend mit der Stellung der Adjective in Parallele gezogen.

S. 137, Z. 5 und 6. Substantivisch sind auch die sogenannten Adverbien beaucoup, peu, trop, rien. — Warum stehen hier nicht auch pas und point?

S. 142. Die Lehre von der Stellung des Adjectivs ist sehr klar eingeleitet und richtig durchgeführt.

S. 147, 6 sähen wir gern gestrichen; wir räumen dem Wohllaute, dieser crux der älteren Grammatiken, so gut wie gar keinen Einfluss auf die Stellung des Adjectivs ein, finden, wenn wir uns Mühe geben, immer einen inneren Grund für dieselbe und sehen in neuerer Zeit die Voranstellung des Adjectivs so überhand nehmen, dass alle früher dagegen aufgethürmten Hindernisse über den Haufen geworfen werden. Dagegen freuen wir uns über die S. 148 gegebene Bemerkung über die durch die wechselnde Stellung des Adjectivs erzielte Antithese. Vergl. S. 141, 6.

S. 150, double, und S. 151, simple und unique, so wie S. 152, 8 sollten auf einander verweisen.

S. 150. Unter faux muss es heissen: une clef fausse, ein falscher Schlüssel; — une fausse clef, ein Nachschlüssel. Ebenso S. 359, 18.

S. 152, 4, Z. 5. Unserem invertirtem Genitiv, Druckfehler statt invertirten.

S. 155, 5. Auch peuple kann den Plural nach sich haben, z. B.: Paris est rempli d'un peuple d'industriels qui n'appartiennent qu'à la grande ville.

S. 156, Z. 9. Châteaubriand, Druckfehler statt Chateaubriand.

S. 162 sind verschiedene Eigenthümlichkeiten in der Congruenz adverbialer Bestimmungen durch treffende Vergleichung mit dem Deutschen, Englischen und Lateinischen erklärt.

S. 162, 2, und S. 264, 16, sollten genauer auf einander verweisen, als es hier durch die Worte „Vergl. das Cap. vom Artikel," geschieht.

S. 163. Bei dem ganz richtig erklärten avoir l'air führen wir ein Beispiel an, wie wenig vertraut selbst hochgebildete Franzosen mit ihrer eigenen Grammatik sind. Ein berühmter Chroniqueur rügte bei Besprechung eines Romans das Féminin nach air mit den Worten: l'air des femmes est bien le même que l'air des hommes.

S. 166 — 168, die Apposition ist wieder ein Capitel, das unseren vollen Beifall hat. Besonders freuen wir uns, dass gleich die Vorbemerkung: „Sie steht mit oder ohne Artikel" einem eingewurzelten Irrthum entgegentritt.

S. 168. Bei Feststellung des Begriffs „Rection" führt der Verfasser einen guten Seitenhieb auf das „Regieren des Indicativs."

S. 175, 9, Z. 8 u. 9. Wie espérer mit Accusativ-Object auch im Deutschen erhoffen.

S. 188, 3. acheter à heisst auch kaufen für.

S. 188, 6, und S. 198 — 199, 3, sollten auf einander verweisen. approcher sollte auch in der Bedeutung „näher bringen, heranrücken" erwähnt sein.

S. 189. Zwischen 10 und 11 sollte se battre, zwischen 12 und 13 combattre, auf S. 191, 30, lutter verweisen. Dort fehlt noch se battre avec, se battre à, se battre pour.

S. 191, 29. Es wird vermisst: jouer une comédie, un personnage.

S. 193, 50. Es fehlt: toucher une somme, des appointements.

S. 196, Z. 9. Töppfer, Druckfehler statt Töpffer.

S. 197, bei donner hinzusetzen: Ce régiment n'a pas encore donné.

Bei tenir muss S. 193, 48 herangezogen werden.

S. 198, 2, am Schlusse hinzusetzen: On ne fume pas ici, hier wird nicht geraucht.

S. 203, Z. 7. les, Druckfehler statt le.

Bei der Tempuslehre wünschten wir die Anschauung aus Schifflin's wissenschaftlicher Syntax, der wir in diesem Punkte noch immer grosse Vorzüge zuerkennen, in die Darstellung verwebt zu sehen. Das dort durchgeführte Bild von der Zeitlinie findet besonders leicht Eingang bei den, durchgängig mathematisch gebildeten, Realschülern.

S. 205, Anmerkung. Wir sind dem Verfasser dankbar für die, noch immer nicht überflüssige Bemerkung, dass es auf die Wahl des vergangenen Tempus keinen Einfluss hat, ob eine Thätigkeit in der letzten Woche oder in grauer Vorzeit stattgefunden hat.

S. 211, a. Sehr zweckmässig ist der hier gegebene Rath, in unzweifelhaften Fällen die Nothwendigkeit des défini oder imparfait apagogisch zu beweisen.

S. 212, b, ist dann die durch verschiedenes Tempus hervorgebrachte Verschiedenheit des Sinnes nachgewiesen und unter c die Verschiedenheit der französischen Anschauung an verschiedenen Uebersetzungen eines und desselben Originals vorgeführt.

S. 216, Z. 8. Das hier angeführte „wurde" wird in Westphalen und im Bergischen fragend gebraucht: Er wurde wohl sehr erstaunt sein?

S. 216, Z. 10 — 5 von unten. Schon hier war darauf aufmerksam zu machen, dass bei dem durch que eingeleiteten conditionnel Hauptsatz und Nebensatz vertauscht sind, was erst S. 354, 8 geschieht.

S. 216, 6. Auch hier weist der Verfasser die Uebereinstimmung zwischen dem Deutschen und Französischen nach, indem er das, nur in den Grammatiken sich einnistende, undeutsche „sein würde" statt „wäre" nach „wenn" verwirft.

S. 221, Z. 5. Auch faire und devoir werden zur Bezeichnung von Zeitverhältnissen gebraucht. — In Bezug auf faire bestreiten wir dies; in dem angeführten Beispiele steht faire nur darum, um die Anwendung von ne ... que möglich zu machen.

In der Vorbemerkung zu Cap. 8 sind in aller Kürze sehr klar die Modi von einander unterschieden.

S. 223, Z. 6 und 5 von unten, und Z. 20 und 19 von unten, ist durch Zusatz weniger erklärenden Worte die Schwierigkeit in Betreff des Modus nach il semble und il me semble beseitigt. Uebrigens haben wir bei Larochefoucauld und bei Vauvenargues den Indicatif nach il semble gefunden.

S. 225, Z. 19. Il, Druckfehler statt Ils.

S. 230, 3, Z. 9 und 10. Ungebildete Franzosen gebrauchen nicht selten nach quoique das Conditional. — Hierzu bemerken wir, dass überhaupt, selbst im Munde der Gebildeten, das conditionnel den subjonctif vielfach verdrängt.

S. 243, 4 wünschen wir den Wohllaut als massgebend beseitigt. Wir meinen, dass der dem Zwange geleistete, stärkere oder schwächere Widerstand entscheidet, ob à oder de gesetzt wird.

S. 246, 2. Unter den Verbaladjectiven, deren Form vom participe présent abweicht, sollten auch puissant, savant, vaillant etc. aufgeführt werden. In unserem Unterrichte erwähnen wir dieselben immer bei den betreffenden Verben.

S. 250, Z. 6. Courant auch substantivisch, z. B. in dem elliptischen Geschäftsausdrucke fin courant.

S. 250, Z. 14 von unten. Da broyée wegen des folgenden et kein

Druckfehler statt broyés sein kann, so würden wir diesen Satz als nicht gut französisch aus den Beispielen der Grammatik verbannen.

S. 256, 3, Z. 5. Das Beispiel des soldats braves sollte durch ein anderes ersetzt werden; es widerstreitet der Ansicht, welche der Schüler von der Stellung des Adjectivs gewonnen hat.

S. 256, Z. 9. Beaume, Druckfehler statt Beaune.

S. 257, Z. 7 und 8 von unten steht dasselbe Beispiel wie S. 258, Z. 10.

S. 259, 4. Vergebens haben wir uns bemüht, le Dante anderswo als in französischen Grammatiken deutscher Verfasser zu finden. Es wäre Zeit, dass der Artikel auch hier verschwände.

S. 261 und 262, 7. Es konnte bemerkt werden, dass durch das adjectif mehr die nationale Eigenthümlichkeit hervorgehoben wird. Dass indess das adjectif und de mit dem Ländernamen ohne Unterschied gebraucht werden, beweist die Ueberschrift: La Constitution d'Angleterre, und die ersten Worte: La constitution anglaise, in einem Aufsatze der Revue des deux Mondes, 72. 1. Dec. 1867, Page 529.

S. 274, 4, Z. 7 und 8. Neben Il avait fait raser sa barbe musste, um den Schüler nicht irre zu führen, der Ausdruck für rasiren stehen: Il s'était fait faire la barbe.

S. 275 und 276, 6. Im vorhergehenden Absatze hatte der Verfasser eben mit Recht hervorgehoben, dass der Gebrauch der pronoms personnels von Sachen in Folge einer Personification stattfindet. Hier will er von einzelnen bestimmten Sachen lieber lui, elle, etc. gebrauchen, als soi, während doch die Grammatiker und der allgemeine Gebrauch darin übereinstimmen, dass lui, elle, etc. weit schärfer individualisiren und personificiren als soi. Während in „les maux que la guerre entraîne après elle“ la guerre personificirt ist, hört im pluriel die Personification auf, und trotz der Abneigung, nach dem pluriel soi zu gebrauchen, sagt Massillon: tant de profanations que les guerres traînent après soi. Vergl. S. 93.

S. 276, 7, und S. 288, Cap. 3 sollten auf einander verweisen. Ebenso S. 277, 9, und S. 280, 3, 1.

S. 281. Bei ce konnte noch der alte Briefschluss erwähnt werden: Sur ce je prie Dieu de vous prendre en sa sainte garde.

S. 282. Die Franzosen vermeiden, wo sie können, lequel. Ein Mittel dazu, welches die Grammatiker bisher übersehen haben, ist die Anknüpfung durch et qui u. s. w. an ein anderes, vorausgehendes Attribut, z. B.: la marche composée pour la fête par Meyerbeer, et qui fut bissée impétueusement. Auch S. 284, 6 kennt den aus diesem Auskunftsmittel erwachsenden Vortheil nicht.

S. 283, 4. Zu il a de quoi vivre noch das elliptische il a de quoi (vivre) und il n'y a pas de quoi (me remercier).

S. 284, b, Z. 2. Nach même einschalten: autre, wozu ein Beispiel gegeben ist.

S. 289, 6 stehen zwei Beispiele (die einzigen) und S. 289, 7, vier (von fünf), welche alle S. 305, 2, nochmals benutzt sind.

S. 292, 5 und 6, S. 293, 7, S. 294, B, 2 steht jedesmal „vertauscht mit“ statt „ersetzt durch.“

S. 295, 4. Hinzufügen: J'y suis. Vous n'y êtes pas.

S. 298, 7, 2. s'il en fut auch ohne Weiteres parenthetisch hinzugesetzt. Des reinen Styles weniger kundige Franzosen schreiben oft s'il en fût; namentlich liefert dazu der Spectateur militaire manche Beispiele.

S. 299, 8. Dem ersten Absatze hinzufügen: C'est un pas grand' chose.

S. 300, Z. 6. Je n'ai que faire de cela.

S. 300, 5. Neuere Schriftsteller haben die alte Wendung ne ... pas que wieder in den Gebrauch gebracht, z. B.: je n'ai pas qu'un collaborateur für j'ai plus d'un collaborateur.

S. 301, 12. Der Gebrauch von si zur Bejahung ist auf den Widerspruch beschränkt: „doch." Zu dem hier gegebenen Beispiele noch eins, S. 346, Z. 19.

S. 309, 7. Wir halten comme für eine Conjunction, die nur irrthümlich als Adverb angesehen wird. So auch S. 346, Anmerkung. Vergl. S. 351, 5, dritter Absatz.

S. 311, 13, a. Zu traiter en ist zu vergleichen traiter de, doch suchen wir dieses vergebens S. 314.

S. 311, letzte Zeile. vermifuge ist Substantiv.

S. 312, e. Vergl. je vous ai pris pour votre frère.

S. 316, 3, dritter Absatz. Statt des Umstandswortes kann auch eine adverbiale Redensart eintreten, wie die beiden letzten Beispiele beweisen.

S. 318, zweiter Absatz, letzte Zeile. Vor dem Citat Cap. 1, § 3, fehlt II.

S. 320, zweiter Absatz. Vor beiden Citaten fehlt II.

S. 320, 5. Hier musste durchaus zur Ergänzung auf S. 261 und 262, 5 und 6 verwiesen werden.

S. 321, zweiter Absatz. Es fehlt rue mit und ohne de.

S. 331, 11. Zu amidst war au milieu de heranzuziehen.

S. 332, 13. malgré wird wohl besser durch „wider Willen" als durch „schlechten Dank" erklärt.

S. 332, 14, zweiter Absatz. Wir haben par immer für ein förderndes, à travers und au travers de für ein hinderndes medium gebraucht gefunden, und zwar au travers de dann, wenn das Hinderniss bedeutenden Widerstand entgegensetzt.

S. 334, 17. sur und sous, und S. 336, 25, au-dessus de und au-dessous de sollten zusammengestellt sein. Vergl. S. 113 — 115.

S. 336, 27. Hier fehlen die mit là zusammengesetzten, là-dessus u. s. w.

S. 340, 14, und S. 341, 18 sollten neben einander gestellt werden.

S. 344, Z. 5 von unten. Sollte partant wirklich von per tanto und nicht vielmehr ganz einfach von partir kommen?

S. 350, 4. Z. 2, lies de ... même ... que statt de même ... que.

S. 352, 6. Si ce n'est que ist nicht hypothetisch, sondern exclusiv.

S. 354, 9. de manière que bezeichnet wohl kaum einen Zweck.

S. 355, Absatz 3. Das erste Beispiel gehört nicht eigentlich hierher, da comme darum wiederholt wird, damit que nicht für das dazwischentretende parce que genommen werde.

S. 361, 49, vorletzter Satz. Wir verlangen von den Uebungssätzen, dass der Schüler sie ex tempore ohne Vocabeln übersetzen könne. Welchem Schüler aber ist ondoyer bekannt?

S. 363, 75, lies „das Richteramt" statt „das Amt eines Richters."

S. 365, 119, lies „der Professortitel" statt „der Titel eines Professors".

Zum Schluss wünschten wir ein recht ausführliches alphabetisches Register, dessen Anfertigung zwar grosse Mühe kostet, das aber auch viel Dank erwirbt, weil es das ganze Werk durchsichtiger macht und so manchen darin versteckten Schatz erst zur Hebung bringt.

Wir haben diese Bemerkungen, die, sofern sie als Ausstellungen erscheinen, nur Kleinigkeiten im Verhältniss zu dem hohen Werthe des Buches betreffen, als Frucht eines einmaligen flüchtigen Durchlesens hingeschrieben. Stimmt der Herr Verfasser mit uns überein, so freuen wir uns, dass wir ihm Gelegenheit gegeben haben, in der dritten Auflage einige Aenderungen vorzunehmen; ist und bleibt er anderer Ansicht, so haben wir wenigstens zweifelhafte Fragen angeregt, die durch Discussion zur Entscheidung geführt werden mögen, und auch dann ist unser Zweck erreicht, indem wir nie Werth darauf legen, Recht behalten zu wollen, sondern im Streite nur streben, der Wahrheit zum Rechte zu verhelfen. Unsere Collegen bitten wir dringend, sich mit dieser Grammatik bekannt zu machen; wir sind überzeugt, dass bei

Vielen deren Einführung in Prima Folge der Kenntnissnahme sein wird. Die grammatische Bildung unserer Schüler wird dadurch auf eine höhere Stufe gehoben werden, und wir sind überzeugt, dass die Schüler selbst Freude daran finden werden, aus der Fülle der gegebenen Beispiele die manchmal nur angedeuteten oder in allgemeinen Umrissen gegebenen Regeln weiter in's Einzelne auszuführen.

Hoffentlich erhält dann der Verfasser bald Gelegenheit zu einer neuen Auflage und holt vielleicht noch seine ebenfalls sehr werthvolle englische Grammatik ein, welche vor vier Jahren bereits die dritte Auflage erlebt hat. Freilich ist auch der englische Unterricht nicht so vielfach in den Händen Unkundiger, wie der französische.

Berlin. C. van Dalen.

Praktisches Lehrbuch der französischen Sprache. Für Gewerb-, Real- und höhere Bürgerschulen bearbeitet von Fr. Ernenwein. I. Abtheilung. Würzburg, Stuber's Buchhandlung.

Das Prinzip, das der Verfasser in seinem 106 Seiten starken Bändchen zu Grunde gelegt hat, ist „eine Huldigung der Ansicht, dass jede fremde Sprache nur unter steter Vergleichung mit der Muttersprache gelehrt werden soll, dass jedoch eine lebende Sprache vorzugsweise praktisch erlernt werden müsse.“ — Diese Vergleichung mit der Muttersprache ist, ganz richtig bemerkt, eine Hauptbedingung; sie ist es um so mehr, da in unsern Gewerb- und Handelsschulen, für die das Büchlein sich speziell eignen soll, kein Lateinisch gelehrt wird und also nur das Deutsche als Anhaltepunkt da ist. Das vorzugsweise praktische Element hat seine Berechtigung, jedoch — ist dem formalbildenden Elemente auch Rechnung zu tragen, weil nur nach Abschluss des letztern das erstere ermöglicht wird. — Der Verfasser meint beim Beginne seiner Vorrede, „dass, je grösser die Anzahl der Lehrbücher werde, desto weniger würden die Ansichten der einzelnen Verfasser über Ziel und Methode übereinstimmen.“ — Ich glaube, dass man über das Ziel im Allgemeinen, in technischen Lehranstalten einig ist: das formalbildende mit dem praktischen Elemente innig zu verbinden. Die Methode ist sekundärer Natur, so lange sie eben noch rationell ist; jede Methode bedingt übrigens kurze und klare Sprache bei Definitionen. Die bestehenden Gesetze müssen so lange unangetastet bleiben, als sie weder des Irrthums, noch der Unwissenschaftlichkeit geziehen werden können. Willkürliche Neuerungen sind unstatthaft. — Sehen wir, in welcher Weise der Verfasser sein Ziel erreicht hat.

Die Buchstaben und ihre Aussprache sind mit zwei Seiten abgethan; eine Anmerkung ist beigefügt, die uns bedeutet, „dass die richtige Aussprache von dem Lehrer erlernt werden muss, der die Schüler auf die uns ungewohnte Aussprache der harten und weichen Konsonanten, der ö- und ü-Laute, sowie auf das Hinüberziehen der Konsonanten ganz besonders aufmerksam machen wird.“ — Damit sollen doch wohl die Leseregeln nicht erschöpft sein? Was die Bemerkung über weiche und harte Konsonanten etc. anbelangt, so hätte die Bemerkung erspart, und die Leseregeln ausführlicher gegeben werden sollen. Lect. 1 enthält neben dem „Geschlechtswort“ das Présent und Futur von avoir in bejahender und fragender Form. Für die Worte livre und plume scheint der Verfasser eine besondere Vorliebe zu haben, da sie 14 mal vorkommen (zusammen). Lect. 2 erklärt uns „das nicht „Denkbare“ einer Eigenschaft ohne den Gegenstand, an dem sie haftet, und so muss im Französischen jedes Eigenschaftswort (adjectif) mit demjenigen Dingworte (substantif) in Geschlecht und Zahl übereinstimmen, zu

dem es eben gehört. Im Deutschen findet diese Uebereinstimmung nur statt, wenn das Eigenschaftswort vor seinem Dingworte steht, z. B. ein guter Schüler, eine gute Schülerin etc.; aber der Schüler ist gut, die Schüler sind gut etc. Im Französischen bekommt nun das Eigenschaftswort als weibliche Endung ein stummes e angehängt, wenn es nicht schon ein stummes e hat; folgen Beispiele." — Musste, um dieses zu erklären, ein solcher Wortschwall gemacht werden? In derselben Lection das Présent von être bejahend und fragend. In der Uebungsaufgabe livre und plume 12 mal. Lect. 3: Weitere Zeiten der Hilfszeitwörter. Lect. 4: Génitif und Datif; Uebungsaufgaben. Lect. 6: Besitzanzeigendes Fürwort; Kontraktion von de le und à le etc.; Uebungsstücke; in 7 der letzteren livre und plume 50 mal!!! Summa summarum auf 10 Seiten livre und plume, plume und livre mit Epithet und verschiedenen Kasus 76 mal!!! (beide Wörter zusammen). Bei dem Geschlechte der Dingwörter spricht der Verfasser von „sächlichen Vorstellungen" (das Erhabene, das Schöne, das Denken), die männlich sind. — Ist mir neu. — (Die sächlichen Vorstellungen nämlich; es wäre wohl interessant zu wissen, was der Verfasser unter männlicher und weiblicher Vorstellung versteht.) — Seite 23 enthält unter andern: das verbundene hinweisende Fürwort und folgende Erklärung: „Da die französische Sprache für unser jener kein eigenes Wort hat, so bezeichnet sie den Unterschied von dieser und jener dadurch, dass sie mittelst eines Bindestrichs ci (hier) an das Dingwort hängt, vor welchem dieser steht, und là (dort) an das, vor welchem jener steht." Folgen Beispiele. — Seite 28 und 29: „Wenn zu dem Dingworte, das ohne alle nähere Bestimmung steht, ein Eigenschaftswort als Beifügung tritt, so ist zu unterscheiden, ob das Eigenschaftswort im Französischen vor oder nach dem Dingworte steht. Steht es nach dem Dingworte, so wird ebenfalls de mit dem bestimmten Artikel gesetzt; steht es aber vor dem Dingworte, so wird nur de gesetzt." — Folgt Einiges über die Stellung der Adjective. „Bezüglich des Wohlklangs möge man sich merken, dass

a) Eigenschaftswörter mit wenigen Silben gewöhnlich vor den mehrsilbigen Dingwörtern, mehrsilbige Eigenschaftswörter aber nach den Dingwörtern mit weniger Silben stehen;
b) Eigenschaftswörter, die auf einen hörbaren Vocal oder auf al, el, il, if, ique, ble auslauten, und
c) Eigenschaftswörter, die selbst noch eine nähere Bestimmung bei sich haben,

nach dem Dingworte stehen."

Erfreuen sich nicht einige dieser Regeln einer ganz besondern Klarheit, geeignet um den Schüler sofort erkennen zu lassen, um was es sich handelt? — Bei den Zeitwörtern (S. 41) werden Erklärungen schon in französischer Sprache gegeben. Unter andern: „Un verbe est à la première personne: si son sujet est à la première personne: je prouve, nous prouvons. Un verbe est à la deuxième personne, si son sujet est à la deuxième personne: tu prouves, vous prouvez. Un verbe est à la troisième personne, si son sujet est à la troisième personne: il, elle prouve; ils, elles prouvent." Das weiss jeder Schüler. Der Verfasser hätte besser gethan, auf die gleichen Endungen der ersten und dritten Person der Mehrzahl des deutschen Indicativ Präsens aufmerksam zu machen, ebenso auf den deutschen Infinitiv, der auch die Endung en hat, und der x male mit der ersten und dritten Person der Mehrzahl beim Uebersetzen ins Französische verwechselt wird. Wie oft hört man nicht: Mes frères avons, sommes, montons und monter etc. übersetzen!

Eine Neuerung lässt der Verfasser bei den Flexionsendungen der Konjugationen eintreten, die ohne irgend welche Consequenz durchgeführt ist. Die Endungen des Défini der ersten Conjugation sind nach seiner Ansicht für die Einzahl: ai, as, a; für die Mehrzahl dagegen lässt er â, â und è als Bindevokale auftreten, und mes, tes, rent reine Endungen sein. Soll das

etwa nach dem lateinischen Perfectum abgeleitet sein? Warum dann den „Kennlaut," wie ihn Mätzner § 54 seiner französischen Grammatik bezeichnet, nicht durchführen? — Bei der zweiten Konjugation drückt sich der Verfasser also aus: „Bei den Zeitwörtern auf ir gehört das i noch zu dem Stamme; also ist von finir nicht fin der Stamm, sondern fini; ebenso obéi-r, péri-r. Der Stamm der zweiten Konjugation endigt sich somit auf den Vokal i; deshalb muss, so oft die Endung mit einem Vokale beginnt, das Zusammentreffen dieser zwei Vokale verhindert werden. Dies geschieht nun bei diesen Zeitwörtern dadurch, dass man ss einschiebt. Die wenigen Zeitwörter auf ir, bei denen das i des Stammes ausfällt, und die deshalb gewöhnlich als unregelmässig betrachtet werden, obwohl sie ganz regelmässig sind, kommen weiter unten in Betracht.

Folgende Tabelle diene zur deutlichern Veranschauung des bereits Gesagten.

Der Infinitiv endigt sich in der I. Konj. auf er, in der II. auf *ir*, und in der III. auf re. Das Part. Prés. endigt sich bei allen Zeitwörtern auf ant, welche Endungen an den Stamm des Zeitworts gehängt werden. Die Zeitwörter, deren Stamm i ist, schieben demnach hier ss ein. Das Part. passé endigt sich in der I. auf é und in der III. auf u, welche Vokale an den Stamm des Zeitworts gehängt werden, während die II., deren Stamm ja schon auf *i* ausgeht, keine besondere Endung für das Part passé hat."

Das beruht auf recht wissenschaftlichem Boden!

Der Verfasser hätte Staedler und Mätzner aufschlagen sollen, damit er sich nicht so verrannt hätte. Glaubt er etwa, den Unterricht damit zu fördern? Ich glaube, dass das Ganze nur zu grösserer Verwirrung der Schüler beitragen wird.

Bei den Verben: dormir, partir etc. heisst es: „dass dieselben das *i* in der Endung ir (also wieder ir, bei allen andern Verben ist es blos *r*, wie vorher zu ersehen war) als nicht zum Stamme gehörig betrachten." Und nun kommt der recht logische Grund dieses Vorganges: „Warum aber diese Zeitwörter das *i* nicht als zum Stamme gehörend auswerfen, beruht eben in dem der französischen Sprache eigenthümlichen Gesetze des Wohllautes, wodurch viele Zeitwörter scheinbar unregelmässig werden."

Auf welchem Ohr muss das Zeitwort dormir liegen, um das i als nicht zum Stamme gehörend zu betrachten? Oder welches Ohr hat ihm der Verfasser gezupft, damit es das i auswirft? Wo ist es beim „Auswurf" hingefahren?

Ich schliesse mit des Verfassers Motto: „Qui bene distinguit bene docet."

Dasselbe findet sich glücklicherweise vornen und zwar, wenn man das weisse (weise?) Titelblatt (nicht das grüne) umschlägt, ziemlich in der Mitte, ganz mutterseelen allein. — Hoffen wir, dass er in seiner vollständigen Grammatik, die nach Jahresfrist erscheinen soll, „melius distinguit."

Speyer. W. Dreser.

Miscellen.

Reime des Alchymisten Rosenkreutzer von 1672.

Ein Spruch von den falschen Alchymisten.

Vor Betrug und argen List
Der Alchymisten, hüt' dich, Christ!
Denn nicht all' gute Köche sein,
Die lange Messer tragen herein.
Mit grossen Bäuchen einhergehen,
In Kleidern prangen, gesund bestehn
Vera chymia ist zu lobn,
Zu aller Zeit darwider tobn
Solch los Gesind, drumb mit den Gselln
In Nobis-Krug und in die Hölln,
Dennoch die Kunst in Ehrn wird bleibn,
Ihr rechte Kind zur Wahrheit treibn,
Begaben sie mit Dignität
Glori der hohen Majestät.

(Aus der Vorrede von Marc. Friderich Rosencreutzers Astronomia inferior u. s. w. Nürnberg 1674. kl. 8.)

Von diesem alten Kinderfresser hat der Poet Pontanus folgende Verse gemacht, darinn er seine Natur gar artig beschreibet, und von einem hocherfahrnen Astronomo zu unser Zeit verteutschet, verfasset und also gegeben worden:

Den letzten Kreiss, so umb das grosse Rund der Erden
Durch der Planeten Lauff künstlich geschlossen werden,
  Besitzt der alte Kreiss, durch wessen stete Kält,
  Alles erstarret wird, was Erd und Meer erhält.
Kohlschwartz ist sein Gesicht, der Gang nach Art der Schnecken,
Der Bart von Haaren rauch, wofür man möcht erschrecken.
  Das Haar gantz grau und weiss, fast wie der Schnee und Reiff,
  All Glieder matt und kranck, von Alter auch gar steiff,
Dannoch ist sein Verstand für andern hoch zu preisen,
Den er mit gutem Raht gar offtmals thut beweisen:
  Standhafftig sein Gemüt, fürsichtig, klug und weiss,
  Auf dass, was künftig ist, behält an Witz den Preiss.

Allein bei diesem Titulo hat mir gefallen diese Reimlein noch anhero zu setzen:

Das ist gantz wahr, das ist die Kunst,
Ohn welches alles, ist umbsunst,
  Man arbeit, such, thu, was man woll,
  So ist doch gar nichts köstlichs voll,
Das möcht erfindn der Weisen Brunn,
Daraus zu schöpffen Nutz und Fromm.
  Bleib du bey meiner Lehr fein rein,
  Das erwehlt Häufflein ist sehr klein,
Die Gott erhält, als seine Kind,
Der gröste Hauffe ist gantz blind:
  Drumb falln sie in die Gruben nein,
  Ihr keiner siht der Sonnen Schein:
Ich sag dirs gwiss mit einem Wort,
Seits Gott beschuff, ist nie erhort,
  Dass da solt seyn ein ander Weg,
  In der Natur und Himmelssteg,
Dann nur allein ein einig Ding,
Wo anders, folgt nichts dann missling.
  Beschrieben hab ich dirs allhier
  In einer Summ, das glaube mir.

Wir wollen nun jetzt bey dess Martis allerliebsten Schatz, einem Weibsbild im rohten Rock und allerschönsten grünen Unterzug bekleidet, und Frau Venus genant wird einkehren.

Von ihme schreiben die Teuschen Poeten also:

Das ist ein höflich, gschwinder Mann,
  Mit vielen Farben angethan,
Sein Kleider schwartz, blau, gelb und grün,
  Grau, weiss und roht, gar trefflich schön:
Subtil von Kleidern, am Leib grad,
  An ihm ist nichts, das Tadel hat:
Darzu mit Flügeln ist umbgebn,
  An Haupt und Füss, kan gehn und schwebn:
Verwundre dich ob der Figur,
  Was sey vor eine Creatur.

Ich wolt fürwar gern lernen, den
  Der Mercurium mach bestehn,
Dass er nicht wich Vulcani Grimm,
  Das Saltz fleucht auch, mich gwiss vernimb:
Viel minder kan der Schwefel das,
  Dann bald ihn schmeckt Vulcanus nass,
So brinnt sein gantzes Wesen hin,
  Wie wolte mir nun diss in Sinn,
Weil hierinn ligt das höchste Gut,
  Welches all Weisen erfreuen thut.

Und diss ist nun auch jenes Grafens Fontinlein, davon die Verslein lauten:

Wilt du finden das Fontinlein,
  Zerbrich, löss auf den Sonnenstein:
So quillt herfür das Brünnelein,
  Im Gold welches anzutreffen allein:
Drum glaub mir, dass das Fontinlein
  Beschlossen nur sey mit eim weissen Stein,

Von himmlischer Farb, als Silber fein,
Schau an jetzt Bernhards Fontinlein,
Daraus zu machen ein Medicein.

Darbey aber jetzo mit allerley Gedancken umgienge: Sihe, da begab sichs, dass zwischen zweyen Bergen, der eine der Sonnenberg, der ander der Lunaberg heisse, einen feinen erbarn alten Bauersmann antraff, deme, wie ich nahe zu ihm kame, freundlich grüssete, seine Gestalt und Habit jetzt wol beschauete, auch mich darob nicht wenig verwunderte: da er hingegen mich gar ernstlich ansehen thäte, vermeinete ihn zu spotten, doch sprach er:

Ein Bauer ist ein schlechter Mann,
Kein Hoffart sihst demselben an,
Bekleidt schwartz, grün, gelb, weiss und roht,
Wies ihme gibt der liebe GOtt:
Jedoch sein sauer Schweiss und Blut
Kombt dir im Leben viel zu gut,
Weil es nur wil gearbeit seyn
Unter dem Frost und Hitzes Pein.
Drum schau und sih mich eben an,
Vielleicht sey ich derselbe Mann,
Der allhier steht im grauen Kittl,
Unter viel Namen und viel Titel,
Mich heist bey Name Cæsius,
Mit dem Zunam Iridius,
Der Altvatter aus Israel,
Begabt mit Leibe, Geist und Seel:
Ein wunderbare Heilige,
Ein seltzam Abentheure,
All Farben, so sind in der Welt,
Mein Mutter mir hat zugestellt,
Allein nur zwey die stehen im Lob,
Wann du die kentst, erfreuts dich drob,
Welche der Geist treibt und regirt,
Sie gründlich zu dem Schlüssel führt,
Dadurch all Ding werden aufgethan,
Was nur zum Handel dienen kan.
Drum lass mich dir befohlen seyn,
Veracht mich nicht, gedenck stets mein.

Behalte aber unterdess dieses Orts, und observir diese folgende Reimlein:

Bald niemand solt du trauen wol,
Die Welt ist aller Untreu voll,
Unter den Freunden ist kein Glaubn:
Drumb lass dich bey Leib nicht betaubn,
Vertraust du deinem Gsellen frech,
So must du fürchten, wo er brech
Sein Treu an dir, und thu aufdeckn,
Was ihm lang thät im Hertzen steckn:
Drumb wilt du frey und sicher seyn,
Glaub nit zu viel den Gsellen dein,
Behalt bey dir, was heimlich ist,
Das menschlich Hertz steckt voller List,
Dein guter Freund auf diesen Tag
Morgen dein Todsfeind werden mag,
Dann auf Erd ist die Lieb unstet,
Und wie der Wind jähling vergeht.

Summa Ænigmatica, Materiam & præparationem Auri nostri potabilis breviter complectens.

Ein wort in Græc-Lateinscher Sprach
  Recht gestellt dem Buchstaben nach,
Der zwölffe seyn, in einer Summ,
  Aber nur drey die man nennt stumm,
Siebn Consonanten mit durchlauffn.
  Und setzn das Wort künstlich zu Hauffn:
Ein Schmeltzer mit eim Aspirat
  Darinn auch seine Stelle hat.
Mit fünff Syllben gleich viel Vocal,
  Hundert zwey fünfftzig ist die Zahl,
Nach Astronomscher Deutung schlecht,
  Im A. B. C. gsucht, ist gar recht:
Doch mercke das eben und wol,
  Wo ein Vocal zweymal stehn soll,
Der hat sein Rechnung nur einmal,
  Sonst ist kein Irrung in der Zahl.
Wer Alchymi begehrt zu gründn,
  Der suchs hierinn, so wird ers finden:
Alles in allen bsteht diss Wort,
  Das himmlisch und das irdisch Brod
Darinnen ligt ein Geist verborgen,
  Bring den heraus, kömbst du aus Sorgn:
Dann thu ein braunen Goldkalch drein,
  Nach rechter Kunst bereitet fein:
Setz vermacht in Digestion,
  Lass dann etliche Tagzeit stohn,
So wird das Solvens schön und roht,
  Und lebend, was zuvor schien tod;
Bereit solchs ferner sicherlich,
  Damit es werd potabilich,
Ein Artzeney kräfftig und theur,
  Dem Menschn zu gut und kombt zu Steur.

Mercurius loquens:

Wer mich in meinr Altmutter kennt,
  Und mich vom Saltz und Schwefel trennt:
Der schäm sich nit der Kunst noch mein,
  Er wird ein gschickter Artzte sein.

Item:

All Farben, so sind in der Welt,
  Mein Mutter (Minera) mir hat zugestellt:
Drum gab mir Raphaël ein Crystall,
  (Metall, Mieneral, Vegetal)
  Daraus zu machen was ich woll,
Weil solche nimmt all Farben an,
  So man nicht all erzählen kann.

Viel grösser Geheimniss vermag diss einzele Verslein, jenes Hermetici Poeten:

Terra mihi Corpus, vires has præstitit ignis;
  Vivificum hinc Sulphur Mercuriusq; patet.
Dass Erd mein Leib, solch Krafft hat gmacht
  Vulcans Gewalt und Hitzeskracht,

Dass jetzt allhier der Schwefel lebt,
Mercurius auch oben schwebt:
Drumb Adam setz ins Wasserbad,
Darinn Venus ihrs gleichen hat,
Welchs hat bereit der alte Drach,
Da er verlor, wie gesagt sein Krafft:
Das flüchtig und das fixe Band
Zusamm, und setz in andern Stand:
Ists nicht, spricht der Philosophus,
Denn ein zwyfachr Mercurius,
Darinn besteht die gantz Kunst,
Kenst du mich nicht, so ists umbsunst,
Und stell hinfort dein Fragen ein,
Ich habs gesagt, ich bins allein.

Darumb mach Wasser aus der Erden: aus dem Wasser die Lufft: aus der Lufft das Feuer: dann aus dem Feuer Erd: und solches alles aus einem Anfang unn Wurtzel, das ist, aus seinem eigenen Geschlecht und natürlichen Safft.

Terra est infimus Mundus.

Die Erde ist ein Element,
Aus deren alle Ding entstehnd:
Das Wasser ist zuringst umb das,
Solchs von der Erden geschieden was,
Darinn natürlich einen Tag
Kein Mensch mit nichten leben mag:
Durch Lufft der Mensch lebt und sich nährt,
Feur alle Ding frist und verzehrt,
Wasser und Erd begreifflich sind,
Das man an Lufft und Feuer nicht find:
Doch seynds empfindlich alle vier:
Wol dem, der es kan mercken hier.

Verslein:

Zunechst dem Gold ich bin Luna,
Dem Mond auch unterworffen da:
Ich bin nicht sicher Tag noch Nacht,
Dann mir der Bergmann stets nachtracht.

Ach Gott, wie steckt die Welt zumal
In Finsterniss tief überall,
Wie ist sie in Thorheit versunkn
Und in Blindheit schwerlich ertrunckn:
Der rechte Weg ist also schlecht,
Mich verwundert, wie man geht unrecht,
Dass man der Natur nicht nachgründ,
Wie es so schön sein Werck vollend,
Diss macht allein Gotts Gab und Gunst,
Ausser dem, ist es alles umsonst.

Soll hundert ich allhie ausmessn,
So muss die Helffte sein vergessn,
Weil siebn auch gleich mit fallen drein,
Und wolln begreiffen diesen Stein:
Eins ist kein Zahl, das weiss ich wol:
Doch zwey Syllben und drey Vocal,
Phœbus erleucht mit seinem Stral.

In der linken Hand führete er einen Hammer, damit schlug er gar zornig und mit ungestümm auf den Stein, darauf er sass, und sprach:

Es seynd zehn Buchstaben, dran hang
Dess Werckes Arbeit und Anfang:
Ihr sibn Geselln in Bad solt sitzn,
Mit fünfftzig beym Plutone schwitzn,
Tausend euch nicht können erlösn,
Ihr legt dann ab das alte Wesn,
Und nehmet an ein ander Gstalt,
So begehrt euer Jung und Alt,
Erlangt dadurch ein grössre Krafft,
Essenz, Natur und Eigenschafft.

Die Cörpr durch Geister geistlich mach,
Die Geistr corporalisch durch sein Krafft:
Solvir, coaglir und figir,
Kein ander Lehre gib ich dir,
Meid alles, was Metallisch ist,
Dein Arbeit sonst vergeblich ist:
In Mineraln suchs Wasser rein,
Mercurium ich hierbey mein.
Davon so scheide durch die Kunst,
Lass aufsteigen als einen Dunst,
Die weisse Blum wächst oben raus,
Die ist zu lieben überaus,
Darinn Sol und Lun solvir,
Sag GOTT dem HErrn Danck dafür.

Item:

Wer kan warm Wassr gefrierend machn
Darff gar wol all Fischr auslachn:
Wer aber diss nicht kan verstehn,
Soll Philosophiæ müssig gehn.

Daher jener Medicus diese schöne und tröstliche Verslein auch gemacht hat:

All unsre Tag und Stund sind gzählt,
Wann uns GOtt zum Tod hat gefällt,
So hilfft kein Artzney, Kunst noch Lehr,
Wann Hippacras gleich selbst da wär:
Drumb fürcht sich niemand vor dem Grab,
Denn da kommt man alls Unglück ab,
Und fährt ins Leben aus dem Tod,
Wol dem, der stirbt in GOttes Gnad.

München. Dr. A. Birlinger.

Miscelle.

In der Illustrirten Zeitung vom 16. November 1867 habe ich eine Nachlese zu den deutschen Citaten in Büchmann's vortrefflicher Sammlung (Geflügelte Worte) gegeben. Dazu füge ich jetzt nachträglich noch das Folgende:

Des Schicksals Zwang ist bitter. | Doch seiner Oberherrlichkeit | sich zu

entziehen, wo ist die Macht auf Erden? | Was es zu thun, zu leiden uns gebeut, | das muss gethan, das muss gelitten werden.
Wieland 20, 127 (Oberon 5, 60).

Eines Mannes Tugend | erprobt allein die Stunde der Gefahr.
Schiller 413 b (Maria Stuart I, 7).

Fern von Madrid darüber nachzudenken.
Schiller 252 (Don Karlos I, 6).

Mit Schwachheit tragen gern die Himmlischen Geduld.
Wieland 11, 257.

Muth der Ueberzeugung.
Ungebüsst wird der Sünde nicht verziehn.
Wieland 11, 257; 262.

Was Liebe fehlt, verzeiht die Liebe gern.
Wieland 11, 247.

Zur Grössenlehre giebt es keinen königlichen Weg.
(Wort des Archimedes.)

Strelitz. Dan. Sanders.

Bibliographischer Anzeiger.

Allgemeines.

Ueber das Studium der neueren Sprachen an den bayerschen Gelehrten-Schulen, und die Mittel, dasselbe zu heben. (Würzburg, Stuber.) 6 Sgr.
G. Sauppe, Wanderungen auf dem Gebiete der Sprache und Literatur. (Halle, Schwabe.) 24 Sgr.
Th. Hughes, Tom Brown's Schuljahre. Zur Darlegung des gegenwärtigen Standes der Erziehung in den oberen Classen Englands. Nach dem Englischen bearbeitet von E. Wagner. (Gotha, Perthes.) 1 Thlr.

Lexicographie.

H. K. Brandes, Die deutschen Wörter aus der Fremde zusammengestellt. (Detmold, Meyer.) 12 Sgr.
Fr. H. Stratmann, Dictionary of the English language of the 13., 14 and 15. centuries. Part VII. (Krefeld, Gehrich.) $1^1/_3$ Thlr.

Grammatisches.

E. A. Pajeken, Grammatik der spanischen Sprache. 2 Thle. 2. Aufl. (Bremen, Kühtmann.) 1 Thlr.

Literatur.

Fr. Pfeiffer, Quellenmaterial zu altdeutschen Dichtungen. I und II. (Wien, Gerold.) $2^1/_2$ Thlr.
Hamann's Briefwechsel mit F. H. Jacobi, herausgegeben von Gildemeister. (Gotha, Perthes.) $3^1/_3$ Thlr.
F. H. Jacobi's Briefe an Fr. Bouterwek aus den Jahren 1800—1819, herausgegeben von W. Mejer. (Göttingen, Deuerlich.) 28 Sgr.
Göthe's Briefe an Fr. Aug. Wolf, herausgegeben von M. Bernays. (Berlin, Reimer.) 20 Sgr.
L. Giesebrecht, Schiller's Bild in Stuttgart. (Stettin, v. d. Nahmer.) 5 Sgr.
Das Nibelungenlied, übersetzt von K. Bartsch. (Leipzig, Brockhaus.) 1 Thlr.
H. T. Buckle's Essays; with a biographical sketch of the author. (Leipzig, Brockhaus.) 15 Sgr.
Buckle's Essays, übersetzt von D. Asher. (Leipzig, C. F. Winter.) 20 Sgr.
Goethe, Iphigénie en Tauride. Tragédie, traduite en vers français par E. Borel. (Stuttgart, Neff.) 15 Sgr.

Hilfsbücher.

Deutsches Lesebuch. Vorstufe. (Bremen, Valett.) 12 Sgr.
J. Tautges, Anthologie von Erzählungen, Fabeln. Stylistisches Aufgaben-Magazin. (Luxemburg, Heintze.) 1 Thlr.
F. Beck, Lehrbuch des deutchen Prosastiles. (München, Merhoff.) 20 Sgr.
G. Zeynek, Grundzüge der deutschen Stilistik und Literaturgeschichte. (Graz, Leuschner und Lubensky.) 20 Sgr.
E. Laas, Der deutsche Aufsatz in der ersten Gymnasialclasse. (Berlin, Weidmann.) 1 Thlr.
G. Hey, 50 fables pour les enfants, traduites de l'allemand. (Gotha, Perthes.) 1 Thlr.
Fr. Lebrun, Handbuch der französischen Umgangssprache zum Gebrauch für Deutsche. (Altona, Verlags-Bureau.) 15 Sgr.
A. Fritzmann, Uebungsbuch zum Uebersetzen aus dem Deutschen
a. ins Französische. 10 Sgr.
b. ins Englische. (Mainz, Kupferberg.) 12 Sgr.
W. Gesenius, Lehrbuch für den ersten Unterricht in der englischen Sprache. 2. Aufl. (Bremen, Gesenius.) 22½ Sgr.
H. Schuricht, Introduction to english conversation. (Pirna, Verlags-Contor.) 20 Sgr.
R. Thum, Englisch-deutsche und französisch-deutsche Gespräche. (Leipzig, Spamer.) 20 Sgr.
H. Mensch, Elementarkursus der englischen Sprache für den Schul- und Privatunterricht. (Berlin, Oehmigke.) 15 Sgr.
A. Kurt, Outlines of english history. (Berlin, Kobligk.) 7½ Sgr.

Die altfranzösische Liederhandschrift Nro. 389 der Stadtbibliothek zu Bern.

(Fonds Mouchet 8 der pariser kaiserlichen Bibliothek.)

LXVI.*

Fol. XXX. V°. blondelz.

Bien cest amors trichie. quant elle mait ocis. ki mait fait sens amie. ameir tant com fui uis. mors sui se mest auis. por ceu ke ie nain mie. ne iaimaix en ma uie ne serai fins amis.

La ioie mest faillie. ke mait faite toz dis. amors per tricherie. ke tout auoit conquis. lais ie mestoie mis dou tout en sa baillie. or cest de moy partie. iamaix ne serai pris.

Pris ie por coy seroie. quant ie sui eschaipeis. ne sai maix teil folie. ke pues reuient aisseis. lai dont il est greueis. deus se ieu ceu faissoie plux douce mort auroie. maix trop men sui blaimeis.

Je men repentiroie se iestoie eschaipeis. per foit ke ie parloie com hom desespereis. amors cor mocieis. certes ie le uoldroie. la force nest pais moie. uers uos bien lou saueis.

Dame cest douls martyre doi ie bien endureir. ne iaimaix nostre sire ne me puist amandeir. se io menquier osteir. se me deuies occire. ie ne puis pais elire. millor mort ne troueir.

Damors ne sai ke dire. quant muels i ueul penseir. lune houre me

---

* Ausser im berner Manuscript und in 20050, f. 33v findet sich das Lied bloss in den Handschriften der zweiten Gruppe, aber nur vier Strophen mit bedeutenden Varianten in 845, fol. 89v, und in 847, fol. 71r. Als Verfasser ist in diesen Manuscripten Robert de Rains genannt. Dem chieure de rains schreibt die Handschrift Paulmy 63, pag. 188, das Lied zu, aber mit denselben Textesabweichungen, wie in den beiden Anderen. Anfang in Paulmy 63: „Bien sest amors honie quant el ma si traïz“ etc. Abgedruckt in Tarbé's oeuvr. de Blondel de Neele p. 13, und in einem kleinen Separatabdruck von 24 Liedern von Conr. Hofmann (München 1868) der mir eben bei Durchsicht der Correcturbogen zugeht.

fait rire. lautre me fait ploreir. iai ne men doit blasmeir. maix malz talens et ire. me fait dire et desdire. et folement pairleir.

LXVII.*

Fol. XXX. V°.

Bien uoi ke ne puis morir. et guerir ne bei ie mie. languissant me ueult tenir. amors ki mait en baillie. maix sor puis troucir aïe. sen li messeruir. ie ne mi quier esbahir. tant com mi porai cheuir.

Je ne puis pais acomplir. tous mes uoloirs en ma uie. a moins en puis ie ioïr. dune mult belle partie. kades me font compaignie. penseir et desir. ke me plaixent asentir. ne nuls nes me puet tolir.

Amerous sens repentir. sans ire et sans felonnie. est li cuers dont ie sospir. por une dolor florie. ke me tient per teil maistrie. ne me lait guenchir. ains antant tant aseruir. ke ne li chat dou merir.

Se ma dame iert aplaixir. cades menaisse teil uie. iai ne querroie uenir. a grant bien ke chascuns prie. car li penseirs et lenuie me font endormir. or me poroit esperir. sa li me faissoit gesir.

Jam muels de li asoffrir. langoisse et la maladie. lou ploreir et lou fremir. et la douce ialousie. kestre soudains de parcie. ne rois deuenir. tant me plaist a soustenir. cist fais ke ne pus guerpir.

LXVIII.**

Fol. XXXI. R°.

Bels mest lans en may. quant uoi lou tens florir. oxel chantent doucement alenseri. toute nuit ueil et tressaul. ne puis dormir. car a ceu mestuet penseir. ke plux desir. Moult hei ma uie sateil tort me fait morir. ma douce amie.

Lais por coy me fait la belle mal sentir. quant del tout seux atorneis ali seruir. ie ne ueul ne se ne puis de li partir. car ne puis de mes dolors sens li guerir. Moult hei(t) ma uie.

Nuls ne seit a keil dolor ie men consir. ains ne li osai mon ouer del tout gehir. siens seux et fui et serai. sans repentir. tousiors ueul lou sien seruixe maintenir. Moult heit ma uie.

Deux com sont en grant doutance de faillir. cil ki aimme de boin cuer et sans traïr. losenior ke por noient suellent mentir. font bone amor remenoir et depairtir. Moult heit.

---

* In Handschriften der zweiten Gruppe, von denen zwei es dem Tiebaut de Blazon zuschreiben, 845, f. 72, und Paulmy 63, pag. 121. Anonym in 847, 150. Nach letzterer Handschrift abgedruckt bei Tarbé, chansonniers, p. 129. „Bei“ in der ersten Strophe von „beeir“ = „bayer,“ „heftig wünschen.“ Vgl. Anmerk. zu Nro. 5. Besserungen nach 845: in der dritten Strophe „chaut“ für „chat,“ in der fünften „soudans de persie“ statt „soudains de parcie.“

** Unicum der berner Handschrift. Abgedruckt bei Conr. Hofmann in dem eben erwähnten Separatabdruck aus den Berichten der münchener Academie. München, 1868, p. 9.

Nuls ne puet de fauce amor abien uenir. car chascuns ueult pouc ameir et bien ioïr. li maluaix font les cortois auelenir. nuls ne seit maix cui ameir. ne cui seruir. Moult heit ma uie.

Tresor ueul ma retrowange defineir. gontier pri moult kil la chant et faice oïr. ou pascor quant on uairait lou bruel florir. cheuelier la chanteront por esbaudir. Moult heit ma uie. or aim ma uie. car del tout mait afieit ma douce amie.

LXIX.*

Fol. XXXI. V°.

Belle mest la reuenue del tens daurit et de mai. trop nos ait yuers tenue. sa froidure conkes namai. maix dune chose men esmaie. ke lamor est deuenue. ke suelt estre maintenue. ken ferai. cest la fin caie ke nuls die iamerai.

Flour cespant lerbe ipoint drue. la flour peirt en laglentier. iamerai ce mes cuers ose. loialment de cuer entier. entreis seux en son sentier.

Mante croist florist la rose. ameis tuit millour ni sai. nest pais hom ke fait drue. et por itaut laisserai. ne iamaix lies ne ferai. saurai bone amor sentue. car iai iai celi ueue. ke tout ioiant men ferait. samor sospris mait elais. iai cist mals ne me lairait.

Jai celi mamor doneie. ke toute est amon deuis. plux belle est ke ne deuis. cointe et saige et bien senee. gente de cors et de uis. plux belle ke ne deuis. bien ai mamor asneie. bien fuissies uos onkes nee gentils damoiselle.

En sa faice fut mellee la roze et la flour delis. lune et lautre entremellee. maix la roze uoint le lis. en lesgairdeir me delit. nest pains tainte naboree. ains est belle et asemee. quant plux lesgairt plux magree. loiaul amor ai troueie. ne men pertirait riens nee.

LXX.**

Fol. XXXI. V°. Cherdon de crosiez.

Bien font amors lor talent. kensi mont en destroit et entorment. dont ie sui si sospris. ke riens ne mabelist tant ce mest auis. com estre loing de la gent. a une pairt soutis. enki remir son clair uis. mil fois en pensant. malgrei felons medixans. ki dou païx mont fait longuement eschif.

---

* Unicum der berner Handschrift. Der Text ist durch einige Schreibfehler entstellt, „daurit“ für „davril“, in der ersten, „ferai“ für „serai“, in der dritten Strophe, ebendaselbst „mante“ für „mente“. Aus „naborce“ in der letzten Strophe wissen wir nichts zu machen.

** In 20050, f. 74r anonym. Die Handschriften der zweiten Gruppe legen das Lied dem Gautier d'Argies bei, 845, f. 74, Paulmy 63, pag. 126, 847, fol. 52. — Die Handschriften der dritten Gruppe dagegen legen es dem Tiebaut de Blazon zu: 12615, f. 107r, 844, f. 18r. (In letzterer Handschrift

Sor le pois mes anemis sui si ioians. quant ie pens a son cleir uis. et a son bel samblant. mon cuer mait embleit et pris si doucement. ca tout le mont seux enclins frans et humilians. deux tant fut li malz plaixans. dont ie sui sospris. se tandis com ie suis uis .I. sous bel samblant. en auoie soulement.

Sorfait feroie trop grant. sauoie pris ne son farmal ne ces gans. kelle est trop de hault prix. mais deus sil me fust promis. plux en seroie ioians. ke destre en paradix. car roze ne flour de lis ali ne se prent. de son afaitement poroient bien dix uiure. a honor ce mest uis.

Et se iai por li souffert poinne et torment. de riens ne men esbahi. car pris longuement. et se ie com fins amis mur desirans. maix iaurai conkis grant blaime de la gent. et diront ke crueilment maurait occis. conkes riens ne li meffix. nen mon uiuant ne querroie autre guerant.

Ancore me uont gaibant. ki ont pris mon morteil destrucement. et ma poine atous dis. ains seroie assezis. ke haistiuement. ne preisse uengement de cals por cui seux faidis.

LXXI.*

Fol. XXXII. R⁰. Simairs de boncort.

Bone amor me fait chanteir. en .I. tens ke repairet. quant ioi ces oxels chanteir. par desor ces boscaiges. lors seux trestous damors enpris. sens repentir. jusca morir keil poine ke ien aie.

Belle et bone a cui ie sui. cuer et cors et pensee. se uotre amor pooie auoir. deus com bone iornee. lais cai ie dit ie lauerai. iai ni faurai. ke plux douce est ke nest en may rousee.

Belle et blonde ke mon cuer ait. greilete et acemee. la meire ke uos portait. de bone houre fut nee. quant .I. teil iuel en chairiait. com de celi ke mon kuer ait. auis resemble feie.

Chanson uai ten aceli. ke muels ualt ke riens nee. di li depair simonin. ke soies ostelee. quant tu uenrais tout pres deli. consoille li celle muert ensi. sairme serait dampneie.

---

stand der Anfang des Gedichtes auf einem ausgerissenen Blatte, doch legt das Inhaltsverzeichniss die Autorschaft dem Tiebaut de Blazon bei.) Anonym in der Handschrift des Vatican 1490, fol. 31r. Besserungen nach 20050, statt „un sous bel samblant" in der zweiten Strophe „un seus" Handschrift 20050: „un sel" (seul), in der dritten Strophe statt „farmal" „fermau", (845 hat „fermais", es bedeutet ein Schloss am Gürtel), in der vierten Strophe statt „car pris" „ke apris lai". Die letzte Strophe, die in 20050 ganz fehlt, ist in der berner Handschrift unvollständig. Vollständig findet sie sich mit guten Varianten an der vorletzten Stelle in 845 und 12615. Da diese Strophe im berner Codex ganz verderbt ist und nur mit Hülfe von 845 und 12615 gebessert werden kann, setzen wir sie aus letzterer Handschrift her: „Ma dame est tant conoissant. sauoit enquis. com iou la serf loiaumant. ia ne men seroit pis. mais li felon mesdisant. ki si ont mis (845: qui ont apris) mamor endestruiemant (845: mon mortele) et ma paine a tos dis. ains seroie assassis. que prochainemant. ne presisse vengemant de ceaus ki ont quis parquoi sui deli faisdis."

* Unicum. Abgedruckt bei Dinaux, trouv. Art., p. 442.

LXXII.*

Fol. XXXII. V°.

Belle aelis une ione pucelle. gairdoit aignials lonc une fontenelle. per un matin ai kes pres, dun uies molin. tint un mastin loiet en sa cordelle. por la poour disangrin. uait regraitant son meschin. chantoit ceste chansonete tuit li amerous se sont endormi. Je sui belle et blonde se nai point damin.

Damors sospris menuoix uers la tousete. et seli dix ameis moy suer doucete. auos menclin loiaul amin enterin. aureis en moy. suer doucete foi ke ie doi Saint Martin. chainxe uos donrai de linc. et grant cote de brunete. a uos me doing et otroi. ie li ai tout mon cuer doneit. si nen ai point aueuc moy.

Elle ot paor si en deuint plux belle. de la color semblait roze nouelle. tous mesioi. de la biaulteit kenli ui. pues li. di ameis moi ma damoiselle. et elle me respondi. sire ie nos faire amin. por ma meire Perenelle ke souent me bait le dos. se ioussexe ameir iamaixe.

Jai en amor de si poure tousete. naueries honor. trop persui jonete. nains no amin. ne damors pairleir noi. se uos pri caillors conteis uos nouelles. ou muels lentendront de mi. lors li ai dit aies merci. de uostre amin blonde et belle. ke por uostre amor se muert a cuer me tient.

Couze iuaulz et bone robe entiere. senture et gans aureis et amoniere. se uos uoleis. les iuaus li ai moustreis pues dix teneis. lors se fist un pouc moins fiere. se nes ait pais renfuseiz. ains dist sires reueneis. ie uos doing mamor entiere. cuers douls agrant poene me depairt de uos.

LXXIII.**

Fol. XXXII. V°.

Bien doit chanteir et ioie auoir. cui fine amor aïe. et bien doit ploreir et doloir. ki tous iors sert et prie. de loiaul cuer sans deceuoir. ne iai damors ke fors espoir. naurait ior de sa uie.

Celle ne met en nonchaloir. sa tresgrant signorie. sa grant hautesce et son pooir. ainsois camors mocie. morir mestuet ie sai deuoir. or faice de moy son uoloir. kil ne me desplaist mie.

Pis deus ke tant la fait uoloir. mi ueulle estre en aïe. et li doinst pensee et uoloir. ke doigne estre mamie. chanson uai li ramenteuoir. ken si hault leu doit bien auoir. pitiet et cortoixie.

---

* Bei Dinaux, trouvères Artésiens, p. 443, abgedruckt und dem Simais de Boncourt zugeschrieben, ohne Angabe von Gründen. Von Conr. Hofmann in den Sitzungsberichten der münchener Academie 1865, II, 4. p. 304 veröffentlicht.

** Wie das vorige Lied bei Dinaux, trouv. Art., p. 445, dem Simais de Boncourt zugeschrieben, ohne Angabe von Gründen. Handschriftlich begründet ist die Behauptung nicht, da beide Gedichte Unica der berner Handschrift sind, die sie anonym bringt.

LXXIV.*

Fol. XXXIII. R°.

In P. Paris' Romancero françois, p. 1 ff.; bei Wackernagel Nro. 2.

LXXV.**

Fol. XXXIV. R°.

Bei Wackernagel Nro. 35.

LXXVI.***

Fol. XXXIV. V°.

Biaus mest prins tens a pertir de feurier. ke premeuoire espanist el boscaige. adont me uient fins uoloirs dennoixier. plux ken iver et felon tans sauaige. non pais por ceu ke iaie cuer uolaige. por chaingier. car en tous tens am de fin cuer entier. et amerai sans fauceir mon couraige.

Tout ausiment com il est del lorier. ke foillus est et uers en eritaige. plux finement comence auerdoier. et renfreschit el tens ke rasuaige. si renuerdist amors en mon couraige. sans chaingier. fors tant cades se poinne denforcier et com plux croist plux double mon coraige.

Ains nachetai nul resgairdeir si chier. dont mes cuers est mis en si grant seruaige. maix des autres me puis moult meruillier. ki lesgairdent sili laissent teil gaige. nenil per deu ke ie lam a outraige. sens chaingier. se le sauoit tost me poroit aidier. ceu ke nel seit ceu est par mon folaige.

Bais quant la ui ne losai arainier. car on doit bien douteir son signoraige bien mostrerent mi eul lor desirier. maix ma bouche se taist par gorpillaige. eul desgairdeir et bouche de lingaige pueent chaingier. mon cuer sauroit ma dame de ligier. deux cai ie dit ni uoi fors mon damaige.

Car senpartent li pooie noncier. mi eul quant il lesgairdent a estaige. et ceu ke ieu nes en puis chaistoier. tuit sauroient ma dolor

---

* Wie die andere Romanze Audefrois: „An chambre or se siet" (vgl. Anmerk. dazu) gehört diese ausschliesslich vier Handschriften an, der berner und Nro. 20050 von der ersten Gruppe und den Handschriften der dritten Gruppe, von denen es 844 auf f. 148, 12615 auf f. 57r bringt.

** Anonym in 20050, f. 114v, und Douce 308, Nro. 26 der jeux-partis. In Handschriften der zweiten Gruppe mit dem Verfassernamen li Dux de Breban oder Breben 845, f. 118; Paulmy 63, pag. 241; 847, f. 89. Anonym noch in 846, f. 147v. Verf. „li dux de Brabant" in 844, f. 6; le duc de braibant a Guillebert im Manuscript des Vatican Nro. 1522, f. 160r, col. 2. Abgedruckt von Jubinal in den Noten zu „la complainte et le jeu de Pierre de la Broce" Paris 1835 in 8, in Dinaux trouvères Brabançons, p. 114, Jubinal's rapport au ministre etc., p. 44, und in Bartsch' Chrestomathie, für die es Schirmer mit 20050 collationirt hat.

*** Nur in den Handschriften der dritten Gruppe, wo es dem Giles li Viniers zugeschrieben wird, 844, f. 136 und 12615, f. 102v. Corr. nach 12615 in der vierten Strophe „Lais" für „Bais", „langaige" für „lingaige", „puet" für „pueent", in der fünften Strophe statt „Car senparlent" „Sen esgardant".

et ma raige. cul et bouche teneis uotre usaige. sens chaingier si seux sospris del dire ou del laissier. ne si ait ou peril ou damaige.

LXXVII.*

Fol. XXXV. R°.

Bien uoi camors me ueul maix maistroier. ire et esmais ki en mon cuer repaire. bien sai kil est tens de moy justicier. ceu fait amors ke tant mal me fait traire. et nonporcant bien me deuroient plaire. li mal ke sant por la plux debonaire. ki onkes fust ne ke iamaix serait. ne iai mes cuers. nul ior nen partirait. En belle dame ai mis mon cuer. malt ait ki sen repentirait.

Partir nen puis ne iai a esciant. nen partirai por chose ke ie saiche. et sil menstuot partir ueraiement. nen partirai ke ie la mort nen aie. car bone amor ki en mon cuer soulaisse. ne puis guerpir ne iai adeu ne plaice. ke men pairte de li tant com uiurai. et se li plaist boen gueridon aurai. dame a uostre greit uos seruirai. et quant il uos plairait ioie aurai.

Deux com me heit ki me ueult conforteir. dautrui ameir muelz li uaroit taisir. car ne puis pais ens en mon cuer troueir. ke iai de li tornaisse mon desir. siens sui comant quil m'en doie auenir. pairleir en puis mainte fois en sospir. si font amant ki ont les cuers loiauls. souant ont poienes et trauals. sosaixe ali pairleir. trop maligest mes mals.

Tresdouce riens por cui ie mur ensi. por deu uos pri ke de moi uos souaigne. sors toutes riens estes la muels de mi. et se uos pert nest riens ke me remaigne. chanson di li por deu pitiet li praigne de moy. car niert iai riens ke me retaigne. se uos uoir non cui iam en bone foy. pris seulx com oxiauls abroi. a la belle seruir ai mis mon cuer et moy.

LXXVIII.**

Fol. XXXV. V°. jaikes damiens.

Biaus Colins muses ie me plaing. dune amor ke lons ai seruie. de loiaul cuer nains pitiet. ni pou troueir nen aïe. si truis ie moult semblant de grant dousor. maix se mest uis ke il sont traitor. ke bouche et cuers ne si acordent mie.

Jaikes damiens laissies ceste folor. fueis fauce druerie. nen biaul semblant ne uos fieis nul ior. cil est musairs ki si fie. pues ke troueis son cuer amenteor. se plux lameis souant duel et irour. en auereis et pix ke ie ne die.

Colin muset ne miert pais deshonor. se de li fais departie. pues cai troueit son samblant tricheor. porchaicerai moy damie. car ie li ai ueu faire teil tour. et teil samblant et teil ensaigne aillors. per coy ie hais li et sa compaignie.

* Unicum der berner Handschrift.
** Unicum, abgedruckt in Tarbé's Chansonniers, p. 94.

Jaikes damiens il nest duels ne irour. fors ke uient de ialousie. poures amans souffre mainte dolor. ki baie a grant signorie. et un usaige ont borioises tous iors. iai namerait tant soit de grant richour. home cil nait la borce bien garnie.

Colins Muses gentils dame ait honor. ke a ceu ne baie mie. maix lai ou uoit sen prouesce et ualour. ioliueteit cortoisie. la fauce lais por ceu se men retour. a la belle la blonde et la millor. ki onkes fust damors nul ior proie.

Jaikes damiens et iarant men retour. as grais chaippons et a la iancellie. et as gastiauls ki sont blanc come flor. et a tres bon uin sor lie. as boens morces ai donee mamor. et as grans feus permi ceste froidour. faites ensi si moinres bone uie.

Colin muset kier taixe et ton seior. et ie guerrai damors ioie et baudor. car consireir damors ne me puis mie.

LXXIX.*

Fol. XXXVI. R°.

Bien est raixons pues ke deus mait doneit. lentendement de sa meire seruir. ke ieu iaie le cuer abandoneit. car nuls ne si poroit tant aseruir. or ai mespris maix entandre aseruir. kelle tant ost neust gueridoneit. plux ken mil ans ne poroit deseruir.

Qui son cleir uis doucement faisonneit. dont la biaulteis nait cure de marcir. et coment deus ait son chief coroneit. poroit lai sus el firmament choisir. nes con ne puet la trigre departir. dou mireour quant loil iait giteit. ne len poroit nulz faire resortir.

Nuit et ior ait dauant sa maiesteit .III. pucelles por faire son plaisir. chaisteis iest aueuc humiliteis. si rest pities ke les cuers fait fremir. cest celi ki fait a sa dame oïr. ceaus ki plux sont en grant aduersiteit. et qui gringnor doutance ont de morir.

Or pri pitiet kelle ait de moy pitiet. et pri celi acui ueul obeïr. ke mes chansons elle resoive en greit. et de tous mals nos ueulle garantir. et die ke plux aisseis desir. ke ie puisse faire sa uolenteit. de tout en tout ke estre rois de tir.

Biaus sires deus com glorious aue. ke deiteit fist home deuenir. par cest aue sont trestuit cil saueit keue et adam auoient fait perir. par cest aue fist de son cors martir. le fils deu ki le monde ait raicheteit. per son douls naistre et son aigre morir.

* Eins der mit Lavall. 59 gemeinsamen geistlichen Lieder, daselbst f. 153r. Für dieses Lied muss der Schreiber der berner Handschrift einen merkwürdig verworrenen Text benutzt haben. Die Vergleichung mit Lavall. 59 ergibt, dass mit den ersten fünf Strophen der berner Handschrift ein Lied abgeschlossen und dass die folgende dreizeilige Strophe aus den Anfangszeilen der drei ersten Strophen des in Lavall. 59 folgenden Liedes zusammengesetzt ist, dem dann auch die vier weiteren Strophen im berner Codex angehören.

Toute riens ot comancement. tot fist par son comandement. en adam mist son mallement.

Dadam et de son dampnement. dauant deu grans estris monta. se iai aurait aligement. ou se il ensi demourait. iustice premerains parla. et dist sescripture ne ment cadam demourait ensiment. et ueriteis si acordait.

Quant misericorde lentent. pitiet sa suer iapellait. dauant deu uinrent en present. et chascune li escriait. biaus doulz sire ceu ke serait. se uos aleis si aigrement. en uostre desheritement uostre bouche se desdirait.

Quant deus ot oït le contens. les .II. parties acordait. si bien et si tres doucement. ke lune et lautre sen loiat. dedens la uirge saombrait. et en naski tres dignement. pues morut por saueir sa gent. et reuint et les deliurait.

Meire si meruillousement. cains uirginiteit ne caissait. desfendeis mon cors de torment. tandis com en uie serait. et quant lairme sen partirait. se la receueis dignement. et conduissies a sauement. quant deus le monde iugerait.

LXXX.*

Fol. XXXVIII. R°. de nostre daime.

Chanteir mestuet de la sainte pucelle. plaine dou saint espir. en cui doignait por nos morteil collee. li rois des rois uestir. nest meruelle se la couint fremir. quant gabriel li contait la nouelle meruillouse a oïr. kenli deuoit uenir. la deiteit de chair courir. dame deux et hom deuenir.

Sors toute riens est auenans et belle. celle dont ie desir. a mon pooir faire chose nouelle. ke li uigne aplaisir. et se tuit cil me uoloient nuixir. ki sont amonde alor pooir. et elle me ueult guerentir. ne poroient furnir. tant me seuxent asaillir. chose ke me puist nuixir.

Toutę biaulteis ke en li samoncelle. la fail si resplandir. kenuer li sont li solaus et la lune tenebrous aueir. tout lestouroit aueugleir et guenchir. ki son douls uis ki de ioie estancelle. oseroit aloixir. remireir et choixir. de ces biens retraire et oir. se deuroit uns mors resioir.

Tant ait dousour ke de boen cuer lapelle. kelle ne puet soffrir. ka nul besoing trabuchent ne chancellent. tout cèu doit bien Thiophilus iehir. ke pres iert de perir a tous iors maix par son meffait. quant celle ca siens ne seit faillir. lou uit repentir. cel fist alenemin guerpir. et a lamor deu reuenir.

Dame del mont de bien secourre inelle. ne ueullies consentir. lors cant la mort par desous la mamelle. ferait mon cuer partir. mairme de uos deseureir et saixir. alenemin ki nuit et ior oxellet. a toutes gens traïr. et as aimes rauir. et sė ionkes uos sou seruir. adonc le me ueullies merir.

---

* Wie das vorige nur in Lavall. 59, f. 148v.

LXXXI.*

Fol. XXXVIII. V°. De nostre daime.

Cuers ke son entendement met en grant chose traitier. se doit a ceu trauillier kil ait boen comencement. car si com dient li saige. de cui nos soumes apris. comencement de hault prix. est li moities de louraige. por ceu me ueul trauillier. ahautement comencier.

Per desor lou firmamant. plux hault con ne puist cuidier. por paradix esclairier. se siet honoreement ou plux glorious estaige. la saintime empereris de cui naski ihesucris. sens caisseir son pucelaige. porte close et cors entier. se uint en li herbegier.

Ciel et terre et meir et uens. penseis de glorifieir. celi ke si grant mestier. ot a nostre sauement. quant par le consoil uolaige. deuain ou li enemis. cestoit par enuie mis. dedens la prixon ombraige. asoduant aduercier. couenoit chascun plongier.

Solois lune et element. aingele et archangele efforcier. uos deueis de li prixier. car con uoit et entent. tout ait en son signoraige. buer fut neis ce mest auis. ki en samor est rauis. conquis ait en eritaige saint paradix de luwier. ki laime du cuer entier.

Dame or uos uaigne atalent. de uostre chier fil proier. kil nos destourt dencombrier. et doinst teil entendement. a ceals kil fist asimaige. ke ne lor soit contredis. li regnes de paradix. en triste palerinaige. quant lairme estourait laissier. le cors ki la fist pechier.

LXXXII.**

Fol. XXXVIII. V°. Jues partis.

Chardon de uos le ueul oïr. dites moi ceu ke uos demant. lou keil doueis uos plux hair. ou celui ki bien loiaulment. aime per amors uotre amie. et li proie a chief de foiee. ou celui ki la heit forment. et elle lui tout ausimant.

Jehan darchies soustenir le puis. le millor bien ligierement. saucuns proie sens mentir. ma dame et la uoist donoiant. plux ne me puet correcier mie. celui hais de grignor enuie. ke de nulle autre rien uiuant. ne me poroit correcier tant.

Chardon tres mal saueis choisir. la maniere dou iuai amant. si me doinst deus dune joir. ie la croi si entierement. kelle est de tous biens si garnie. ke ne feroit teil uelonnie. kelle enuers moi eust cuer chainiant. ceu kelle heit has durement.

Jehans dairchiers il auient moult souent, ke per soffrir uiennent damaige grant. plux ne uos poeis trair. ke soffrir con la uoist proiant.

---

* Ebenso Lavall. 59, f. 150r. Dieses Manuscript liest in der dritten Strophe „au soudoiant" statt „asoduant," in der vierten statt „car con uoit" „mar quant quon voit."

** Nur Douce 308, Nro. 31 der Jeux-partis. Dies Jeu-parti nennt nicht nur die Streiter, sondern auch die Schiedsrichter, was sich sonst in unserer Handschrift selten findet. Abgedruckt bei Dinaux, trouv. Brabançons, p. 409.

ne mainteneis pais la folie. issies de morteil ialousie ke trop pairleroit laidement. langue ke li diroit souent.

Henrit de bair ke cortoisie et amors maintient loiaulment. pri ken faice le iugement. Jehan biauls mest ke il le die. gautiers de formexi aide len faite de son esciant. Jugier les doit ki les mals sent.

LXXXIII.*

Fol. XXXIX. R°. lisires gaises.

Cil ki damors me consoille. ke de li doie partir. ne sait pais ke me resuelle. ne keil sont mi grief sospir. petit ait sen et uoidie. cil ki me ueult chastoier. nonkes namait en sa uie. cil fait trop nice folie. ke sentremet dou mestier. dont il ne se seit aidier.

He blanche et cleire et uermoille. en uos sont tuit mi desir. cor faites en teil meruoille. droiture et raixon faillir. quant ie uos ueul a amie. drois nel poroit otroier. se uostre grant cortoixie de gentil dousour garnie. ne me doigne consillier. mar uos oi tant prixier.

Ke trop hault baie et resoille. maint desconfort puet oïr. maix loiaul amor paroille. ceu ke li plaist a choisir. sa tres haute signorie fait monteir et abaixier. douce dame uostre aide. ceste ke mait en baillie. puet bien conduire et haucier. mon outraious desirrier.

Poures cuers se desconsoille. et lait de paour morir. et nigueroos saparoille. en boen confort de guerir. dame maix riens ke ie di. ne me ualt car ie sorquier. sun petit de vilonnie. esprise de felonnie. uos fait pitiet desuoier. mar uos ui et ma mort quier.

Dedens mon cuer montet elle. toute preste de florir. grans amors fine et faioille. ki la deigneroit ioir. maix amor ke nest ioie. ne puent aliecier. bien uoi se mort ne chaistie. la uolenteit manemie. ne puis mon bel tort laissier. ne mon couraige chaingier.

Biaus lorens felon denuie me firent ioie aloignier. mainte douce compaignie. ont alor tort depaixie. a mantir et a trichier. et riens ne sen puet uangier.

Odin cil cui amors lie. est cheus en teil baillie. ke nuls nel puet delieir. se pities ni puet aidier.

LXXXIV.**

Fol. XXXVIIII. V°. Gatiers dapinaus.

Comancemens de douce saixon belle. ke ie uoi reuenir. remanbrance damors ke me rapelle. dont iai ne quier partir. et la mauis ki comance

---

* Anonym in Lavall. 59, f. 28r, und 20050, f. 55r; dem Gaces in 845, f. 16, Paulmy 63. p. 55; 847, f. 1; 844 f. 34v, zugeschrieben. Anonym in 846, f. 26; 765, f. 48; 1591, f. 113. Das zweiundfünfzigste unter Gedichten des Monios im estenser Manuscript. Varianten aus 20050: fünfte Strophe statt „faioille" „feeille" (ebenso Lavall. 59 und 847); statt „aliecier" „esleaucier" (847 „esleecier").

** Anonym Lavall. 59, f. 74v; 20050, f. 51r. Handschriften der zweiten Gruppe schreiben das Lied dem Chatelain de Coucy zu: Fonds de Paulmy

atentir. et li douls sons des ruisiaus fors grauaille. ke ie uoi renclercir. me font resouenir. de lai ou tuit mi boen desir. sont et seront jusca morir.

Toz tens mest plux samor frexe et nouelle. quant recors a loixir. ces euls son uis ki de ioie sautelle. son aleir son uenir. son biaul pairleïr et son gent contenir. son dons resgaird ki uient dune estancelle. mon cuer et cors ferir, sans gairde de morir. et quant ie plux plaing et sospir. plux seux ioians quant plux maïr.

Loiauls amours et fine et droituriere. mait si ason uoloir. ke ne men puis partir ne trare ariere. ne ie nen ai pooir. nest pais amors dont on se puet mouoir. ne cil amins ki en nulle maniere. la baie adeceuoir. or sai ie bien deuoir. kensemble couient remenoir. moi et amors par esteuoir.

Se li anuis de la gent malparliere. ne me feist doloir. bien peusse ma ioie auoir entiere. desgairdeir de ueoir. maix ceu ke nos por eaus ramenteuoir. cognoissies belle a uis et a la chiere. ke ie nos mon uoloir dire por parceuoir maix bon edame doit sauoir. cognossance et mercit auoir.

Vos merci ie ma douce amie chiere. cains uos doignait seoir. et kil uos plaist a oïr ma proiere. ensi com ie lespoir. maix se mercit mi peus escheoir. grans fust ma ioie et ma poene ligiere. sans poent de mescheoir. maix moult fait bien paroir. amors kelle me trait ahoir. de moi faire tout son uoloir.

LXXXV.*

Fol. XL. R°. Guios de digon.

Chanteir me fait comant ke me destraingne. la tres belle ke mon cuer ait saixit. et li dous chans nouiaus me resioist. del roi signor ki moine teil badour. et cil uergier plain de fuelle et de flour. et fine amor ke per sa signorie. me fait doloir ne de plux ne maïde.

Por deu biaus cuers de moy pities uos praigne. puez ke maueis troueit loiaul amin. ou autrement maurait mort et traït. uostre simples resgairs plains de dousour. et se uostre eul sont uers moy tricheor. dont nest ce pais amours maix tricherie. camors loiauls est en fin cuer norrie.

Je nai penseir dont ioie ne me uaigne. ne uolenteit ke iai soient fenit. li grant desir ke si ont resbaudit. mon cuer loiaul por seruir la

---

63, pag. 94, und 845, f. 39. Da diese beiden Handschriften von einem Schreiber herrühren, so können sie nur für eine Autorität gelten. Die Handschrift 844, f. 178r schreibt das Lied wie unsere Handschrift dem Gatiers d'aipinaus zu, dem also wohl die Autorschaft zukommen wird, obgleich Michel in seinen Chansons du chat. de Coucy das Lied für diesen in Anspruch nahm. Anonym noch in 847, p. 153r; 846, f. 28v, und in 765, f. 63, wo zwei Strophen und das Geleit mangeln. Das 26. unter Gedichten des Monios im estenser Manuscript.

* Unicum der berner Handschrift.

millor. si fais com cil ki sert son bon signor. quant plux i met cuer et cors et aïe. et plux li croist sa ioie et monteplie. iai deus ne doinst ke ma dame se faigne. de moy aidier ken rien tant ne me fi.

He franche riens ne meteis en obli. les douls penseirs dont iai ioie et paour. et pues cumiliteis acroist honor. iai uostre anemin ne soies anemie. kentre les boens nen soit parolle oïe.

A tous iors maix samors faire le doigne. seront felon dolant et esbahit. pleust adeu kil seussent de fi. par lou boen grei de ma dame et damors. ke ie seusse ma grant ioie un soul ior. lors compairroit chascuns sa felonnie. ca grant dolour fenist ki muert damie.

LXXXVI.*

Fol. XL. V°. jaikemins de laitante** li clers.

Chanteir ueul por fine amor et por la belle a cors gent. ou ie pans et nuit et ior. com fins amins loiaulment. et ferai tant kiert en uie. iai de moy niert departie. samor ke mon cuer maistroie. simple et coie. de uos me uient ma grant ioie.

Joie auroie et grant baudour. celle sauoit uraiement. lou meschief et la dolor. ke mes cuers por damor sent. elle me feroit aide. dun mal ke si mafablie. ke ie ne puis reposeir. en ma dame ai mis mon cuer et mon penseir.

Penseir ne puis a millour. ke celle est ki en torment. mait mis et en grant tristour. sens auoir aligement. moult seroit grant cortoisie. celle eligoit la haichie. cai por loiaulment ameir. douce dame de ualour sens uos ne puis dureir.

Dureir ne puis sens celi. ke tant est de grant bonteit. conkes sa paroille ne ui. de sen donour de biaulteit. sor fust en li adrescie. mercit ie ne men dout mie. ke neusse son secours. he mes tres douces amors iamaix ne pertirai de uos.

De uos ameir ne me ui onkes laisseit. tous iors languirai ensi. tant kil uos uanreit en greit. dame de grant signorie. uos aueis en uo baillie. moi cui uotre fine amor tant destraint. ie men uoix ie nen port mie. mon cuer ma dame en uos remaint.

A bavaincort ai choisie. et eslit la plux iolie. a cui mon chant envoia. la tres bone amor iolie. me tient coente et gai.

LXXXVII.***

Fol. XLI. R°. Guios de digon.

Chanteir mestuet por la plux belle. ke soit ou monde uiuant. car

* Abgedruckt bei Tarbé, chansonniers, p. 58.

** laitante wohl Schreibfehler für lauante, wie Wackernagel und die Table des chansons lesen.

*** Unicum der berner Handschrift.

samor mest tous dis nouelle. si en ai le cuer plux ioiant. biaus tres dous deus quant iere ie. de sa bouchete appelleis loiauls amis.

Cuer et cors li doing com celle ke bien en ferait son talent. et li proi ke de ma destresce. me faice aligement. car ali me rant sens faintixe. et sens peresce. motroi a son biaul cors gent.

Plux est ke rose uermillete. celle por cui ie uos chans. cest simple et ione et tandrete. et grailete per les flans. de tous biens ait tant conkes ne ui sa paroille. ne de biaulteit ne de sen.

LXXXVIII.*

Fol. XLI. V°. Jehans li taboreires de Mes.

Chans ne chanson ne riens ki soit en uie. ne me puet maix conforteir ne aidier. se celi pert cui ie tieng a amie. por cui biaulteit mon cuer fait guerroier. la bone amor kist de son douls mestier. me fait seruir et sauoir la maistrie. por coi ne puis la belle entreoblieir.

A mon pooir lai loiaulment seruie. et se lam tant ke fauceir ne li quier. por amorir car de sa compaignie. ne ueul mon cuer pertir ne eloignier. bien puet de moi sa uolenteit jugier. ke tous seux siens celle ueult se mocie. se ne li plaist kelle me ueulle aidier.

Plaixans en cui grant biauteis reflanboie .I. don uos ueul requerre et demandeir. de ceu sens plux ke uos ne creeis mie. les medixans por lor felon pairleir. ke teils puet bien per malice greueir. ki nait pooir de faire cortoisie. de riens nulle dont on le puist loeir.

Maix ne men chaut se per lor ianglerie. dient chose ca mal lor puist torneir. maix ke uers moi soies loiaul amie. ceu me puet bien damors aseureir. aincor aurai de uos a mien penseir. la grant ioie ke secourt et aïe. si ait ki aime par amors sens fauceir.

Bien ueul morir dame se ie uos prie. et ie ne puis en uos mercit troueir. maix iai por ceu ne ferai uelonnie. de riens nulle dont on me puist blameir. ains seruirai tant com porai dureir. uotre gent car la grant signorie. de bone amor ne doit nulz oblier.

LXXXIX.**

Fol. XLI. V°. jue partis.

Consilliez moi signor. dun ieu parti damors. akeil ie me tanrai. souent sospir et plour. por celle cui iaiour. et grief martyre en ai. maix une autre en proiai. ne sai se fix folour. ke motriat samor. sens poene et sens delai.

Se iai celle matour. ie ferai traitour. de mon fin cuer uerai. losengier iangleour. uoldroient ke des lour. fuxe maix nel serai. a celi me tanrai por cui seux en errour. se tenrai a grignor ma ioie se ie lai.

---

* In 20050, f. 126v, wo jedoch nur drei Couplets. Der fünfte Vers der ersten Strophe aus 20050 zu bessern „ma bone amor ke de son douz mestier."

** In 20050, f. 119r, wo jedoch nur drei Couplets.

Or ai ie trop mal dit. quant celi ke mocist. ueul ameir et proier. et celi ki ait dit. ke maime sens respit. ueul guerpir et laissier. la poene et li doingier. maurait mort et trai. non porcant deus aïst celi cui iai plux chier.

Andous sont auenans. maix lune est plux pouxans. de ma ioie doneir. trop serai mescheans. sa celi seux faillans ne lautre lais aleir. celle ueul aquiteir as felons medixans. car lautre est plux vaillans. se me doignoit ameir.

Kest ceu deus cai ie dit. por ceu se mescondist. ie ne la doi laissier. siens seux sens contredit. de si fin cuer eslit. ke pertir ne men quier. nuls ne doit auancier. ke son signor renist. maix celle ke mocist. am plux ke riens sous ciel.

XC.*

Fol. XLII. R°. pastourelle.

Cheuachai mon chief enclin. plus pensis ke ne souloie. per desous un abe espin. truis pastoure ki sombroie. sente auoit blanche courroie. uestu ot chainxe de lin. soule estoit fors cun mastin. ke li retornoit sa proie. deus tant doucement desploie. quant elle ot ou gant robin. nuls ne paisse lou chamin. ke uolentiers ne la uoie.

De mon cheual descendi. et li dix deus uos sault belle. pastourelle a uos ma fi. lors ait pris sa massuete. a chien tire la cordelle. moult se gamente forment. maix ceu malume et esprant. ke ie uix per la uiselle. la char desous la mamelle. plux blanche ke nul airgent. cors si auenant ne gent. not onkes maix pastourelle.

De ceu moult me desconfort. ke la ui si esbaihie. maix de tant me resconfort. kelle nest dou boix saillie. ie lenbraisse et elle crie. fiert et esgraitine et mort. iure la uie et la mort. kelle ne mameroit mie. iai amin faites amie. iai ne serons dun acort. a Robin dou boix macort. a cui ie seux otroieie.

Pastoure se deus ne gairt. iaurai uostre pucelaige. pues ke si trouei uos ai. soulete en cest boscaige. se uos braies moi ken chaille. car nos sons en perfont gaut. sire pues kestes si baus. de moi faire teil outraige. nait pastor en cest boscaige. ne fourestrier en cest gaut. se lalainne ne me faut. ne saiche cest mariaige.

Ne uo plux ali tencier. ains lai sor lerbe getee. maix as iambes desploier. lai fut grande la criee. haut crie goule beeie. ke loirent li bergier. et Robins li fils fouchier. iait fait grant asemblee. ki dun baston de pomier mait la chine mesuree. pues mait dit en reprouier. uasauls retorneis airrier. sen moinres nostre espousee.

---

* Douce 308 Past. Nro. 40. Von Conrad Hofmann in den Sitzungsberichten der münchener Academie 1865, II, 4. p. 306 veröffentlicht. Statt „gaul" in der vierten Strophe ist „gaut" (nicht „gault") zu bessern.

XCI.*

Fol. XLII. V°.

Cant uoi le douls tens comencier. ke florissent boix et uergier. et io chanteir et renuoixier. ces oxillons en lor latin. en mai por lou douls tens seri. lors ueul ie chanteir par amors. ken bien ameir ait grant dousour. et poene por celi cam sens nul demour. ke de tous biens est ruxiaus et fontainne.

Cest la fontainne de tous biens. ma dame cui ie sui tous siens. et cest belle sor toute riens. plux ke ne poroie conteir. por samor doi ie bien chanteir. et estre coentes et iolis. car ie lam plux conke paris helainne. cors ait bien fait et auenant. euls uairs rians. bouchete tainte en grainne.

Cors ait bien fait et auenant. dures mameletes pugnant. chief blont com fins ors reluxant. deus la fist per si grant fierteit. en li ait mis tant de biaulteit. ke nuls hons dire ne poroit. na son douls chant ne se panroit serainne., ki a lundi main la uairoit. il nauroit mal en toute la semaine.

Mal ne poene ne soufferroit. ki sa tres grant biaulteit uairoit. por samor seux en grant destroit. nuit et ior et en grant frison. car trop redot la traixon. des faus losengiers medixans. a cui deus doinst honte a tous tens. et poene. sauerons ma dame uaillans. et ioie et bone estrainne.

Ai a uos ma dame a cleir uis. ke cuer aueis si bien apris. uos enuoie li uostre amis. ceste chanson faites chanteir. lors uaireis medixans creueir. ki de duel tuit enraigeront. et li amant ioie en auront certaine. ne moblieis ie seux uotre hom. se il uos plaist dame de ualour plainne.

XCII.**

Fol. XLIII. R°. Pierez de Mollins.

Chanteir me fait ceu dont ie crien morir. loiaul amour et douce et desiree. se me meruoil comant puet auenir. quant ma mort ueult la riens cai plux amee. tant ai dousour en mon mal sostenir. quant plux mocist samor et plux magree. deus uairai ie la promesse auoiree. dont fine amor me deust enrichir.

Ma promesse mest tornee a faillir. esperance sen est de moy alee. sensi lapert ne sai ke deuenir. ai dame com dure deseuree. quant ie de uos confort ne puis oïr. or est ma mort esprise et alumee. trop me repent quant uos dix ma pencee. quant per ceu pert dont deusse ioir.

---

* Unicum der berner Handschrift.

** Anonym Lavall. 59, f. 104r, und Douce 308, Nro. 33 unter den grans chans, ferner 20050, f. 11r, Paulmy 63, pag. 376; 846, f. 24. Dem Pierez de Molins wie hier in 844, f. 43r; 12615, f. 151r; Vat. 1490, f. 22v; und Manuscript 657 der Bibliothek zu Arras, wo es das erste unter den dem Piere de Molins zugeschriebenen Gedichten ist. Dem Gaces Brulez schreibt es 845, f. 37 zu und im estenser Codex ist es das 24. unter Gedichten des Monios. In Keller's Romvart ist es auf pag. 253 aus der Vat. Handschrift 1490 abgedruckt.

Et non porcant ne sè doit esbahir. de mal soffrir. cil ki a seruir baie. muelz am ades ceste poene sosfrir. cun tout soul ior leuxe entre obliee. per maintes fois recors et aloixir. sa grant biauteit fine et frexe esmeree. ke si mocist coiemant acelee. et chans ades por ma dolor couurir.

Onkes ne so ameir et repentir. por ceu si ai mainte poene enduree. car iai .I. cuer por amors maintenir. fin et loiaul. douce dame honoree. por deu uos pri sil uos uient a plaixir. ke uotre amor fine me soit donee. car desormaix doit bien estre troueie. la grans pities dont mercis doit uenir.

Douce dame por cui plaing et sospir. la muels uaillans ke soit de meire nee. de uos ne ueul ne ne men quier partir. car por uos ai toute ioie obliee. tant finemant uos am et uos desir. ke iai sens mort nen serait maix ostee. la grant dolor ki el cuer mest entree. ne sai se iai la me uoldrait merir.

XCIII.*

Fol. XLIII. V°. Messires gaises.

Cil ki aime de bone uolenteit. deuroit ades estre en bone esperance. et ieu ki ai lonc tens de cuer amei. nen puis auoir. fors ire et grant pesence. celi me plaist en cui iai ma fience. or me doinst deus ke ie la serue en greit. tant kelle mait de ma dolour giteit

Douce dame por coi maueis greueit. cains enuers uos nen ou fauce esperance. ainsois uos ai seruie en loiaulteit. et seruirai tous iors sens repentence. pordeu uos pri ken aies remenbrence. ke me soient li mal gueridoneit. ke iai por uos souffert et endureit.

Teil gent iait kaprannent amentir. de bone amor et dient uelonnie. cest por noiant kil nen poront ioir. ke la belle ne les en croirait mie. ou il ait tant ualour et cortoisie. ke morir cuis quant mestuet souenir. de son gent cors ou ne puis auenir.

Or ne sai ie ke puisse deuenir. se la belle ke mait en sa baillie. ne fait mon cuer en ioie reuertir. pechie ferait se elle ensi moblie. endroit de moi ne loblierai mie. ains seux tous siens por faire son plaisir. or soit en li de uiure ou de morir.

Li grant desir et li tres douls penseir. ke iai de uos me uiennent per droiture. dame ke ie uos doie plux ameir. ke ie ne fais nulle autre creature. sen doies bien uers moy estre moins dure. tant ke pities puist amors mercieir. de ki moi seux toz uostres sens fauceir.

XCIV.**

Fol. XLIV. R°.

Chanteirs ke me suelt agreeir. ne ioie ne me puet seoir. tant me

---

* Anonym in 20050, f. 9r.

** Unicum der berner Handschrift.

delite en remenbreir. la belle ke me fait doloir. en li ai mis tout mon uoloir. et saiche ki morait chanteir. ke iel fais por plux bel pairleir. a celi dont me desespoir.

Moult me sout bien mon cuer embleir. lors quant dist ie uos ain de'uoir. celle ke ne me doigne ameir. et ieu ain li sens deceuoir. malgreit len doit amors sauoir. se ueult son creanteir fauseir. et contre son otroi erreir. or la gairt deus de rencheoir.

Mes cuers cui samor ait conquis. lauoit ades uis en dormant. et por ceu ke nen aie pis. en destor mes euls en uellant. maix petit me uault ou noiant. car quant malgreit mien la rauis. per pou ke ne li lans a uis. maix ie me retaig por la gent.

Per maintes fois laurai requis. lors sen escondist en riant. de samor cuidoie estre fis. dont tout ades me fait ioiant. ensi atandrai bonement. mercit quant del tout mi seux mis. maix trop redous ke naie empris. ceu ken bretaigne artus ratent.

Onkes celle not tant biauteit. cui tristans prouait a lessai. ne tant ualour ne tant bonteit. outreement le uos dirai. ke celle eust pitiet bien sai. ke elle eust don tout outreit. toutes celles ke sont sous dei. maix de ceu moult petit mesmay.

Dame cui parolle ne sai. dame a cui bonteis ait donei. tous les biens en un aunay. certes tous iors uos amerai.

XCV.*

Fol. XLIV. V°. Gatiers de bregi.

Cant uoi la flour et lerbe uert pailie. moi stuet chanteir por ma dolor courir. car autrement ne puis auoir aie. de celle riens cui iain tant et desir. sen crien morir tant redout lou faillir. et losengiers cui ie tant doi haïr. quierent ma mort ne sen pueent tenir.

En loiaulteit ai ma dame seruie. come la riens cui tant ain et desir. ne dautre amor ne quier auoir amie. portant serai dou tout a son plaisir. de mal soefrir ne me doit souenir. car li grans biens ou ie cuis auenir. me fait mon cuer en ioie maintenir.

Jai fine amour ne me poroit retraire. kenuers ma dame aie nul ior fauceit. ains lamerai car elle est debonaire. en li ai mis cuer et cors et penseir. moult mont mi eul riche tressor moustreit. son tres gent cors sa bouche et sa biaulteit. ke moult mait mort en mon bien destineit.

Ses simples uis rians et debonaires. et ses gens cors ou il ait tant biaulteit. mont si sospris ke ne men puis retraire. nen tout le (le) mont ne men vient plux engreit. tuit autre amant sont plux de moy greuei. quant a ma dame cui ieu ain uient en greit.

Douce dame prous et cortose et saige. aies pitie de uostre amin chier. per maintes fois uos ai dit mon couraige. saichies de uoir loiaul-

* Anonym in 20050, f. 29r, wo jedoch sechs Strophen.

ment sens trichier. uos amerai cautre desduit ne quier. se biauls seruirs peust nul home aidier. bien me deust ma dolour aligier.

XCVI.*

Fol. XLV. R°.

Coment caloignies soie. dou douls païx. ades me tient en ioie. li biens cauoir souloie. com fins amins. maix dune rien seux fis. se iamaix uos rauoie. iai ne men partiroie. cuers gentils. maix aueuc uos moroie. com fins amis.

Sires deus muels estoie. can paradix. cant aloixir miroie. la faice ki rouzoie. ioste lou lis. en plain front bien aissis. euls uairs la crine bloe. laïs por coi men partoie. trop mesfix. cant a ceu ne pansoie. dont or mest pix.

Je ne puis auoir ioie. fors de celi. acui mes cuers sotroie. en bone amour meuoie. por bien seruir. car sa biauteis mait pris. por riens nen pertiroie. de li muls ameroie. mort sosfrir. car iamaix ne poroie. millor seruir.

XCVII.**

Fol. XLV. R°. Jaikemins de laiuante li cleirs.

Chanson ueul faire de moi. et de ma maniere. car tout apertement uoi. cai esteit trop fiere. enuers mon loiaul amin. ke iai de moi departit. sens nulle okexon troueir. ie ne men puis conforteir. por iueir ne por balleir. se me font li mal dameir.

Dameir elaisse por coi seux si nouelleire. car onkes ameir ne pou celui ki mot chiere. or aimmet autrui ke mi. sai a son amor failli. per mon orguel orendroit. ie seux feme adroit. car ie namai onkes celui ki mamoit.

Il mamoit en bone foy. laisse por coi niere. urai de cuer enuers soi. ceu mait mis airriere de samour. iou sai de fi a tous iours. li ait menti sait droit sil sen clamet. iai plux mentit ke uoir dit a celui ki maime.

Jai ameit et amerai celui ki magree. iai por nuls de mes amis nestrai mariee. se ie nai prochienement. celui cui mes cuers atent. ainsois la mort atendrai. iai ne me marierai. maix per amors amerai.

Je lam bien tant com ie doi. selonc nos costumes. nos amons dou ploi dou doi. car feme nes une. namait onkes de cuer urai. ne iai ne forlignerai. car bien uoy ke ie ne puis. or ni ueneis plux talens de bien faire. com uos cloroit luix.

---

* Unicum des berner Manuscripts.

** Anonym in Lavall. 59, f. 71v. Dem Perrin d'Angecourt in 845, f. 50, und Paulmy 63, pag. 158. Anonym in 847, f. 131.

XCVIII.*

Fol. XLV. V°.

Bei Wackernagel Nro. 4.

XCIX.**

Fol. XLVI. R°. Messires gaises.

Cant flours et glais et uerdure sesloignent. ke cil oixel nosent .I. mot soneir. por la froidour chascuns doute et resoigne. jusca dous tens ke il suelent chanteir. ie chanterai ke ne puis oblieir. la douce amor dont deus ioie me doigne. car de li sont et mueuent mi peseir.

Comant camors ioie me gueridone. bien lou me fait chierement compaireir. comme celui ki saie et porloigne. et liemant a son plaixir greueir. je ne di pais com puisse trop ameir. ne kelle iai mon cuer de li desioigne. kelle ait torneit teil ki ne seit fauceir.

En uos nait riens dame kil descouaigne. tant ait en uos et proesce et biaulteit. por deus uos pri ke uotre cuers retaigne. selonc uos biens grant debonaireteit. asseis uos ain plux ke riens naie ameit. ne iai sens uos grant ioie ne me vaigne. se me uenoit ne len sauroie greit.

Bien est raixons ke longue atande crieme. ke cest la riens ke plux mauroit greueit. keil costume ne keis mals en auaigne. enuers amors nauroit nulz poeste. por ceu uos pri belle dame por dei. ke de mes mals remenbreir uos souaigne. ke sens mercit ne pueent estre osteit.

Ne prie nuls ke li cuers ne li faigne. plux kil ne dist se seit on bien deuoir. se me meruoil quant ma dame desdaigne. loiaul amin ke teil ne puet auoir. ensi mestuet morir en boen espoir. ke iai un cuer ki a ameir mensaigne. dame mercit ne puet maix remenoir.

C.***

Fol. XLVI. V°. Guios de prouins.

Contre le nouel tens. ke florissent cil bruel. chanterai lonc mon sen. de celi dont me duel. plux lain ke ie ne suel. ca la plux belle pens. cains ueissent mi eul.

---

* Eine der schönsten „Tagweisen“ der nordfranzösischen Lyrik, Unicum unserer Handschrift. Abgedruckt in Tarbé's Chansonniers de la Champagne, p. 134, dem 23. Bande der histoire littéraire, p. 566, und bei Bartsch, p. 251. Bartsch hat das Lied recht hübsch übersetzt, vergl.: „Ueber romanische und deutsche Tagelieder,“ p. 15.

** Anonym in Lavall. 59, f. 113v; 20050, f. 8r, und 844, f. 37v. Nach 20050 ist in der zweiten Strophe „saie“, was nichts heisst, in „delaie“ zu ändern (so auch Lavall. 59), und in der vierten Strophe statt „remenbreir uos souaigne“ „uos remanbre et souengne“.

*** Nach unserer Handschrift und 20050, wo es sieben Strophen hat, abgedruckt bei Bartsch, p. 203. Mit anderer Versanordnung Hist. litt. 23, 611. Nach 20050 in der ersten Strophe „lonc“ in „lon“ (selon) zu ändern, in der dritten statt „ce ne puis“ „si ne puis“, in der fünften „dolerous“ statt „deleros“. Die vierte, die im berner Codex nicht ganz zu dem Maasse der übrigen passt, steht in 20050 an der dritten Stelle, und ist um einen Vers kürzer. Sie heisst daselbst: „Je lain tant et desir por sa fine biaute.

Quant premiers resgairdai. son gent cors et son uis. a mes euls esprouai. kestoie ces amis si i fui ententis. ke tout ades cuidai. ke fuisse el cerne mis.

Amors a si grant tort me faites mal soffrir. cil orent boen confort. ki sont mort sens languir. lais tous iors la desir. et ades ma mort uoi. et ce ne puis morir.

Je lain tant et desir. por sa fine biaulteit malgreit mien men estuet. dauant lagent ploreir. por ceu puet on proueir. ke de bone amor muet. ceu con ne puet celleir.

A deleros mestier mont atorneit amors. quant de mon desirrier ne puis auoir secours. or puex hui est li iors. les poins de leschaiquier. doubleir de ma dolor.

Chansonnete uai ten. leis mamie tenuoi. di li ke ie li mans. cuer et cors li otroi. celle me porte foi. la loiaulteit tristan porait troueiren moy.

CI.*

Fol. XLVI. V°.

Chans doixillons ne boscaiges foillis. ne li desduis de boix ne de riviere. ne tienent pais mon cuer se mest auis. en liesce nen ioie nouelliere. maix li penseirs ki de ma dame uient. dou tout en tout me conduit et soustient. cades i ai loiaul pencee entiere. ne iai por mal ne men trairai airiere.

He franche riens en cui ieu ai tout mis. et cuer et cors malgreit gent malpairliere. por deu uos pri caies de moi mercit. sen creueront celle gent losengiere. ke li miens cuers tant doutet et tant crient. ke grant paour en ai quant men souient. he belle riens perceueis alour chiere. lor maluestiet et lor fauce maniere.

Se les tanrois en grant despit et uis. quant uos saureis lor fauceteit pleniere. adonc uaires se ie sui urais amis. de uolenteit et fine et droituriere. a fin amant loiaulteis bien auient. por ceu seux lies dame quant me souient. de uotre uis ki est el mont lumiere. et est plux clairs ke cristaus ne uairiere.

Plux ait en uos de bien ke ne deuis. maix en chantant ne puis troueir matiere. ke de mes mals peusse etre amanris. car uers moy estes plux dure ke nest piere. maix boens espoirs en ioie me maintient. ke tout ades adauant me reuient. et me done pencee desirriere. de uos seruir maix ie uos truis trop fiere.

Jai deus me doinst ke ie soie alentis. de uos amer. muels am la mort me fiere. ne ke mes cuers soit iai de uos partis. belle plaixans a cui ie fais proiere. ke la dolour ke me destraint et tient. veullies osteir ou autrement couient. mon cers fenir de dure mort crueire. se iensi faul a ma ioie premiere.

---

mielz uodroie a loisir .I. baisier de son gre. sel me uoloit donor. que tot lo remanant de la crestiente."

* Anonym im Manuscript Douce 308, wo es Nro. 28 der grans chans ist.

CII.*

Fol. XLVII. R°. Guios de digons.

Cuers desirrous apaie. dousour et confors. par ioie damors uraie. sui en baissant mors. sancor ne mest autres doneis. mar fui onkes de de li prineis. a morir seux liureis. se trop me delaie.

Premiers baixiers est plaie. amors dedens cors. moult angoixe la plaie. et se ne peirt defors. elais por coy man seux naureis. iai ne me puet uenir santez. se ceu dont seux uanteis. ma bouche me resaie.

Amors uos mapreistes ione a cest mestier. ains nelui ne uolsistes fors moy engingnier. a morir mi aueis apris. se plux ni pran ke ieu ai pris. dont mest il bien auis. ken baissant me traïstes.

Amors uos me feistes. mon fin cuer trichier. quant teil sauor meistes. en son douls baixier. ie sui li plux loiaus amis. cui onkes fust nuls biens promis. elais tant ai ie pix. amors mar me norristes.

Se de fauls cuer proiaisse. dont ie ne la pri. espoir ie recouraisse. maix nest mie ensi. kains nuls hons de gringnor uoloir. ne la seruit sens ioie auoir. com ieu ai fait por uoir. sens merite et sens graice.

Se ie deu tant amaisse. com ie fais celi. ke si me poene et laisse. ieu eusse merci. amors trop me faites doloir. et se uos ser sens deceuoir. ceu me tient en espoir. camors neiure et repaisse.

CIII.**

Fol. XLVII. V°.

Chanteirs li plaist ki de ioie est norris. maix sens amors ne puet nuls chanson faire. pues ke solais est de fin cuers partis. poene i couient ains com li puist atraire. maix cui solais et amors fait chanteir. de legier puet bone chanson troueir. ceu ke nuls hons ne feroit sens ameir.

De bone amor est mes cuers resiois. conkes namait cil ki sen puet retraire. li enuious en font plantes et cris. camors ne doigne a son seruixe atraire. maix ma dame doi de tant mercieir. ke nuit et ior me fait ali penseir. se ne me puet de riens tant honoreir.

Quant ie resgairt son cors et io ces dis. et uoi son uis tous li cors men esclaire. souent men truis irie et esbahi. quant ie nen puis ma grant ioie a chief traire. et bien cognois ke nos ali pairleir. ne nai pooir dautre amor conquesteir. tant me couient sa ualour redouteir.

---

* Von jüngerer Hand auf p. 171 der Handschrift 20050 nachgetragen. Die Handschriften der dritten Gruppe (844, f. 138, und 12615, f. 88r) schreiben das Lied dem Blondiaus de Necle zu, ebenso die Handschrift des Vat. 1490 (f. 88), aus der es Keller (Romvart, p. 293) veröffentlicht, aus ihm bei Mätzner, p. 51, und Bartsch, p. 187.

** Wie hier und anonym in 20050, f. 168r. Mit bedeutenden Varianten und einer Strophe mehr in Lavall. 59, f. 39v, Anfang: „Chanter me plest qui de ioie est norriz. mes par effort. ne doit nus chancon fere.“ Mit zwei Strophen mehr und bedeutenden Varianten in 845, f. 32, wo es dem Moneigneur Gasse Brulle beigelegt wird.

CIV.*

Fol. XLVIII. R°. Moinnies daures.

Compaignon ie sai teil chose. ke chanteir me fait souent. dame plux belle ke roze. ke maintient ioie et iouent. ades truis sa chambre enclose. de tous biens entierement. gueris est ke seruir loze. et ke son merite atent. tout ades men resouient. droit ait ki amors maintient. pues conours et pris en uient.

Ma dame est si douce chose. ke kant ie la uoi souent. li cuers men rist et repose. ens el cors plux doucement. maix de tant mes cuers moposet. ke ie ne li os noiant requerre ke ne me chose. car trop dout son mal talent. tout ades men resouient. droit ait qui amors maintient.

Douce dame debonaire. ne me faites tant de mal. se me faisies porteir haire. dont cuideroie estre saus. ne me poeis tant mal faire. ke ne soie plux loiauls. car uostre cleiruis mesclaire. plux ke lestoille iornalz tout ades men resouient. droit ait ki amors maintient pues conours et pris len uient.

CV.**

Fol. XLVIII. R°.

Chans doxiauls et fuelle et flour. me fait chanteir por ioie auoir. et li sens et la ualours. celi cui iain por muels ualoir. maix trop lonc tens mait fait doloir. conkes ioie no damors. et sai seruir a mon pooir. la belle cui iain nuit et iour. souffrir lestuet et endureir. ki ioïr ueult de bone amour.

Amors el comencement. est plainne de grant solais. li amors si est ki souprent. loxel li chiet entre les lais. quant pris se sent si est tous mes. de ceu ke ne puet auoloir. lais cheus seux en iteil lais. dont uis ne porai eschaipeir.

Je ne mi puis conforteir. por iueir ne por chanteir. se me tient li mals dameir.

Amor mestuet la belle. por cui ie sospir nuit et iour. li cuers fors me sautelle. dou cors tant iait dolour. ke il ne puet estre a seiour. ains lait ma dame en son pooir. et li cors remaint en tristour. se bee son cuer arauoir.

Auoir deusse merci. car iai serui en bone foy. ma dame ke mait traït. et ki ait fait ces gais de moy. lais ie morrai si com ie croi. en la prixon ou seux entreis. et celle n'ait mercit de moy. per cui ie sui enprixonneis.

He tres doulces amoretes a torte mocieis.

---

* In 20050, f. 139v, anonym; ebenso in 846, f. 159v. Dem Mesire Gasse in 844, f. 30, und in 12615, f. 166v zugeschrieben. In 20050 eine Strophe mehr, in 12615 nur drei, aber eine ganz verschiedene.

** Anonym im Manuscript Siena 36, f. 22r.

Chanson tout droit ten irais. a la plux belle ke soit. ali de pair herbert dirais. ke se il muert en son destroit. demains reproueit li seroit. celle faissoit tricherie. celui ki laimme en bone foy. et ferait toute sa uie. Dites dont aurai ie uostre amor amie.

CVI.*

Fol. XLVIII. V°.

Chanteir me fait amors et resioir. en atendant de bien ke tant desir. maix ceu me fait liement contenir. ke biaus seruirs gueridon monteploie. apres les mals damors uient ma grant ioie.

Jai ne me quier de bone amor partir. kelle me puet plux en un ior merir. ke ne poroie en mil ans deseruir. por cest bien drois ke ces hom liges soie. apres les mals damors.

Ma dame dist et ie bien mi acort. ke se reprant damors il ait grant tort. maix loiaulment seruir iusca la mort. tous est gueris ki son tens i enploie. apres les mals damors.

Chanson uai ten a creons sens resort. di esmarit kil ne se desconfort. maix a fil dor ke dames iont tort. vaillent iosteir amors li feront uoie. apres les mals.

CVII.**

Fol. XLIX. R°. Jaikes daumiens.

Chanteir mestuet quant contesse men prie. maix merueille ai coment ie puis chanteir. car mes fols cuers de la mort me defie. ke lai me fait ou ie ne doi penseir. et damors cait en soy grant esperance. maix muels la doi nomeir outrecuidance. car ie ne sai ou prendre lou seruixe. dont doie auoir si grant honor conquise.

Meschies damors mesmaie a la foie. car mescheans puet plux cautres douteir. maix ma dame ne meschairait il mie. ke ie ne doie en li mercit troueir. car ces grans biens lou doit et sa uaillance. se uankeront sui bien ma mescheance. can li trourai et pitiet et franchixe. dont la mercit uandrait ke iai requise.

A moins detant conoix ie ma folie. ke iain celi a cui ne los moustreir. maix iai grant tort kel ne mocirait mie. iai nest ce pais ours lions ne singleirs. maix uns gens cors de tres douce acoentance. et uns cleirs uis plains de tres douce semblence. se ne cuit pais ken son cuer soit asisse. la crualteis dont elle soit iai reprise.

Ou biaulteis est et toute uaillentisse. lai doit amors manoir et aresteir. et se lai nest maintenue et cherie. ou la doit on querre ne demandeir. samors nen ait sors les millors poissance. dont uait tous biens et ioie en decheance. bien peirt ca monde toute ioie apetise. camors ait maix pouc pooir et iustice.

---

* Unicum der berner Handschrift.

** Unicum der berner Handschrift.

Ne consenteis amors teil uelonnie. ca ma dame me laissies oblieir. or ai mal dit bien uait celle moblie. car oblieir se uient de remenbreir. car sonkes mis mauoit en oblience. dont mauroit elle eu en remenbrence. grant ioie espoir men poroit estre aquise. se iai li iert de moy menbrence prise.

Contesse en uos ait tant biens honorance. ke son persoit les honors les uaillences. en uos duist estre corone dor asisse. maix se si nest et ciel uos soit promise. ferris camors ait bien en remenbrance. tost oblieis tous mals toute greuance. cist souls douls mals alige et apetise. tous autres mals et por ceu lain et prise.

CVIII.*

Fol. LI. De nostre daime.

Douce dame de paradix. honors del monde et la clairteis. uos estes la roze et li lis. desor trestoutes les biateis. ke deus ait fait cest ueriteis. ke de uos nasqui ihesúcris. per cui li mons est raicheteis. des mains as morteis anemis.

Dame uos estes li uernis. et de uertus et de biauteis. ki sors les colours est aissis. por les autres enlumineir. pors et salus estes de meir. uoie et refuge a desconfis. ne iai ne serait despereis. ke uos seruirait se mest uis.

Vergiers enclos roiaus palais. cleire fontaine flour en preit. en cui sespandi li cleirs rais. del saint espir la deiteis. par cui consoil li fils fut neis. ki raichetait et clers et lais. ceu est la fine ueriteis. por ceu del ciel estes la cleis.

En ceste dame saombrait. cil ki sire est de paradis. onkes de riens ne lenpirait. uirge fut et uirge est tous dis. de li naski deus ihesucris. uirge consut uirge enfantait. ou leu dont eue nos osteit nos ait ceste dame remis.

Dame uos estes li osteis ou ihesucris se herbeiait. onkes ne fut si biaus ne teils. ne iamaix plux sains ne serait. thiophilus bien lesproueit. ki tant plorait a uos auteils ke de tous ces pechies morteis. per uos a deu se racordait.

Dame ki en toy propesis. entierement lou roi des rois. tout ausi com tu le uossis. belle dame et si fut il uoirs. la tonbe amait deus et la croix. et lou sepulchre ou il fut mis. ton uantre amait plux se mest uis. quant il sejornait nuef mois.

Dame uos estes li confors. as pecheours desconforteis. dame estes uraie et ie uos pri. ke uos a celui macordeis. ki de uotre saint cors fut neis. bien sait ke miens en est li tors. per iugement seroie mors. dame or uos en praigne piteis.

---

* Findet sich nur noch im estenser Codex als Nro. 60 unter den dem Monios zugeschriebenen Liedern.

CIX.*

Fol. LI. V°. Gaises brulleis.

Douce dame greis et graices uos rent. quant il uos plaist ke ie soie enuoixies. atendut ai uostre comendement. si chanterai por uos ioious et lies. por deu uos pri ke mercit en aies. ken teil guisse uos en praigne piteis. kil ne uos poist se iain si hautement.

Je sai de uoir ke raixons me deffent. si haute amor se uos ne lotroies. maix has et bes est uns contenemens. camors les ait a son uoloir iugies. siens est li has ki por li est baissies. et siens li bas ki por li est haucies. ca son uoloir les monte et les descent.

Je ne dis pais ke nuls aint bessement. pues ke damors est sospris et laissies. honoreir doit la ioie kil atant. cil estoit rois et aleir a ces pies. et ie me sui plux ke nuls essaucies. de haute amor et a la mort iugies. maix moult mest bel kai fait teil herdement.

Fine biaulteit et cors tres bel et gent. uos donait deus dont il soit graicies. nuls ne poroit loeir si hautement. uotre boen pris com uos lou mousterries. en tous biens fais et en toz biens prisies. por ceu sai bien honoreis ne haucies. ne serait iai ki damors ne laprent.

Se maïst deux dame la mort me prant. dont ie morai se uos ne men aidies. kelle nen fait riens per son iugement. maix bel li est ke por li mocieis. sendroit de moy est faillie pities. moie est la perde. et uotre iert li pechies. ke per force natent de uos noiant.

CX.**

Fol. LI. V°. Messirez gaises.

Damors me plaing ne sai a cui. et se ne men puis consillier. souaut mont fait duel et anui. panseir ieuneir et uellier. bien me deuroit rasuaigier. la douce riens a cui ie sui. et sonkes son franc cuer conui. consoil panrait de moi aidier.

Ma dame mait mon cuer tolut. si mait laissiet tout esbahit. se leust asoi retenu. neusse pais a tout failli. plour et sospir mont enhai. cil ki suellent estre mi dru. sont mi anemin deuenu. se sont mi eul ki mont traï.

Helais or ne di ie pais bien. nesen doi pais adroit blasmeir. mi eul ne mi ont forfait rien. con ne puet pais des euls ameir. maix de mon cuer me doi clameir. ki est mis en autrui lijen. celui ne tieng ie pais por mien. ki se poene de moi greueir.

---

* Anonym in Lavall. 59, f. 42r, und 20050, f. 108v, sowie 846, f. 40v. Dem Gaces in 845, f. 35; Paulmy 63, pag. 90; 844, f. 35; Vat. 1490, f. 19v. Unter Gedichten des Gaces in 765, f. 60. Manuscript 20050 und Lavall. 59, die in allem Wesentlichen genau mit dem berner Codex stimmen, liefern die Besserungen, in der zweiten Strophe: „haut et bas sont dun acoentement“, und in der dritten Strophe „bassement“.

** Anonym in 20050, f. 29r; mit bedeutenden Varianten und unvollständig in 844, f. 182, wo es dem Jehan de Nueville zugeschrieben wird.

Ma dame ait uairs rians et cleirs. les euls et la bouche et le uis. se nen puis mes euls saoleir. de li resgairdeir ains languis. samor mait si laissiet et pris. ke ie ne men puis conforteir. sel me deuroit gueridoneir. dun douls resgairt ou dun cleir ris.

Pour deu ma dame ne creeis. tous ceals ki de moi mesdiront. quant uos ueoir ne me poeis de uos biaz euls ki sospris mont. de uostre cuer me regairdeis. maix ne sai sil uos en semont. ke riens ne dout tant en cest mont. ke ceu ke uos ne moblieis.

CXI.*

Fol. LII. R°. li rois de naiuaire.

De bone amor uient science et bonteis. et amours uient de ces dous autresi. tuit troi sont dun ke bien iait penseit. ne iai nul ior ne seront departi. por .I. consoil cont ensemble establi. li courreour ki deuant sont aleit. de mon cuer ont fait le chamin ferreit. tant lont useit iai nen seront parti.

Li courreour sont de nuit en clairteit. et de iors sont por les gens obscurci. li douls resgairt plaixant et sauoreit. et la biaulteis et li bien ke gi ui. nest merueille sel resgaut mesbahi. de li ait deus le siecle enlumineit. car ki nairoit le plus biaul desteit. uers li seroit obscurs endroit meidi.

Or ni ait plux fors cali me coment. car tous biens fais ai laissies por cestui. ma belle mort ou ma ioie iatant. ne sai lou keil des ke dauant li fui. lors ne me firent sui biaul eul poent danui. ains me uinrent ferir tout maintenant. parmei lou cuer dun amerous semblant. eincor i est lou cop ke ien resu.

Li cos fu grans se ne fist kenpirier. ne nuls mires ne men poroit saueir. se celle non ke lou dairt fist lancier. se damour ideignoit aseneir. tost en poroit le coup morteil osteir. atout le fust dont iai grant desi-

---

* Bei Dante „de vulgari eloquentia" als Muster elfsilbiger Verse angeführt. Abgedruckt in der Sammlung der Poesien Thiebaut's von L'Evesque de la Ravallière und in Tarbé's Ausgabe (nach unserem und noch drei anderen Manuscripten). Die von Tarbé aus den vier Manuscripten hergestellte Version ist um einen Vers (den dritten) und das Envoi reicher, als die unserer Handschrift. Anonym in Lavall. 59, f. 25r; 20050, f. 122r, und Douce 308, Nro. 36 unter den grans chans. In der zweiten Gruppe hat es (für den Gaces) 845 auf f. 13; Paulmy 63, pag. 49; 847, f. 50, und 846, f. 38r anonym. D. Gaces 844, f. 68v und 12r; 12615, f. 17v; Vat. 1490, f. 6r; Siena 36, f. 7v; 1591, f. 43v, und Bern 231, f. 2v (unter Gedichten des Gaces). Fast alle diese Handschriften haben im ersten Vers die Variante „science et biautez". Eine sehr abweichende Recension bietet die berner Handschrift 231. Gedruckt ausser in den Sammlungen von La Ravallière und Tarbé bei Sinner Catalogus etc. t. 3, 374. Vgl. auch Dante, de vulg. eloqu. I, 9 und II, 5.

rier. maix la poente nen poroit nuls saichier. kelle brixait dedens a coup ferir.

CXII. *

Fol. LII. V°. juepartis.

Douce dame or soit en uos nomeir. keils uoleis uos ke li uotre amis soit. boens cheueliers cil le couient armeir. et desarmeis ni ait nul autre esploit. ne nulle riens de cortoisie adroit. teil le uos fais ceu est lune partie. ou bel et blont de bone compaignie. saige et riant damours et de solais. sens prouesse. iteil le uos refais.

Por deu perrot moult fait moins a blaimeir. li uns des dous cui prouesse resoit. boins cheueliers ne seit tant amaisseir. malles taiches cades proudons ne soit. en lui blaimeir nait nulle dame droit. en son forfait ne en sa uelonnie. salun des dous me couient estre amie. tost lou ferai cortois entre mes brais.

Se niere iai bone dame uaillans. kenuers celui uos puissies adrecier. sa prouesse le puet bien metre auant. et li sorplus uos doit bien anoier. et li miens seit damours le droit mestier. si ait lergesse et sen et cortoisie. et la biaulteis dame ni refaut mie. bien ait faillit ki ateil taiche faut. il nest proudons ki desairmeis ne ualt.

Pordeu perrot moult ualt muels uns besans. ke trois tornois ki adroit ueult iugier. a cheuelier ne ualt nulle riens tant. com prouesse cest ces mueldres mestiers. si len doit bien belle dame prisier. et oblieir toutes ces uelonnies. sors tous les biens praing la cheuelerie. a prout me taing keil pairt ke li ieus aut. moins en aurait de blaime sil en sault.

CXIII. **

Fol. LIII. R°. de nostre daume.

De la meire deu chanterai. et en chantant li proierai. kelle me soit quant ie morrai prochienne. la douce pucelle de tous biens plaine.

Celle mest pres seurs serai. quant de cest siecle pertirai. ke de mairme ferait a deu estrainne. la douce pucelle de tous biens plainne.

Dame donor et de ualour. et la muedre de la millour. fluns de pitiet et de dousour fontaigne. la douce pucelle de tous biens plainne.

Muedre con ne poroit penseir. souigne uos de nos tenseir. quant fis ferait soneir serainne. tres douce pucelle de tous biens plainne.

---

* Anonym in 20050, f. 70v. Mit der Variante „Douce dame ce soit sans nul nomer“ in 844, f. 173r, wo es dem Pieros de Belmarcais zugeschrieben wird.

** Nur in Lavall. 59, f. 153r, wo eine Strophe mehr. In der letzten Strophe muss es nach derselben Handschrift heissen: „quant uotre filz fera sonner seraine“; seraine = Posaune (von Erz).

CXIV.*

Fol. LIII. V°. li rois thiebaus de naiuaire.

Dame mercit une riens uos demant. dites moy uoir se deus uos benoie. quant uos moreis et ieu maix siert auant. car apres uos ne uiuroie ie mie. ke deuanrait amors celle ebahie. ke tant aueis bialteis sens et cors gent. ke ie croi bien capres uos iert faillie.

Per deu thiebaut selonc mon essiant. amors niert iai por nulle mort perie. ne ie ne sai se uos maleis gabant. ke per mon greit ne lais eincore mie. quant nos morrons deus nos doinst bone uie. bien croi camors damaige iaurait grant. maix tous iors iert ualor damors ioie.

Dame certes ne deues pais cuidier. maix bien sauoir ke trop uos ai amee. de la ioie men ain muels et tieng chier. et por sai ieu ma ioie recouree. cains deus ne fist si tres belle riens nee. com uos estes ceu me fait esmaier. quant nos morons camors serait fenie.

Taixies thiébaus nuls ne doit comencier. raixon ke si est droit deseuree. uos le dites por moy amolloier. encontre uos ke tant aueis guilleie. ie ne di pais certes que ie uos haice. maix se damors me couenoit iugier. elle seroit seruie et honoree.

Dame deus doinst ke uos iugies adroit. et cognoissies les mals ki me font plaindre. ke ie sai bien keils li iugemens soit. se ieu i muer amors conuanrait faindre. se uos dame ne la faites remaindre. dedens son leu airrier ou elle estoit. car uostre sen ne poroit nuls effaindre.

Thiebaus samors uos fait per mòi destaindre. ne uos griest pais ke samer mestouoit. iai bien . I . cuer ke ne se sauroit faindre.

CXV.**

Fol. LIII. R°. messires gaisez brulez.

Dame sis uostres fins amis. ki tout son cuer en uos ait mis. de uostre amor est si sospris. ke de ior et de nuit est pris. uos mande ke

* Die Handschrift des Vatican, wovon eine Copie in der Bibliothek des Arsenals befindlich, überschreibt dieses jeuparti „Le roi de Nauarre a la roïne Blanche“. Tarbé, der das Gedicht unter Nro. 55 mittheilt, discutirt dieser Ueberschrift gegenüber ernsthaft die Frage, ob die Königin Blanca wirklich die eine Partei dieses getheilten Spiels gewesen sein könne. Nach unserer Ansicht dürfte es sich auch wohl noch bei anderen jeux-partis sehr wahrscheinlich machen lassen, dass sie nur einen Verfasser hatten. Uebrigens ist das Gedicht auch schon bei La Ravallière abgedruckt. Anonym Lavall. 59, f. 17r. Dem Thiebaut Paulmy 63, pag. 33; 844, f. 67v, und 12615, f. 15v. Anonym 846, f. 37r; Vat. 1490, f. 137r; Vat. 1522, f. 169r; Manuscript Arras 657, wo es das achte unter den jeux-partis; 12581, f. 318v. Statt des vierten Verses der zweiten Strophe, der so, wie er ist, gar keinen Sinn hat, bringt 12615: „ke trop maigres nestes encore mie“ (Lavall. 59 „trop mesgres“) und statt „joie“ am Ende der Strophe „complie“, und in der fünften Strophe statt „effaindre“ „ataindre“ (auch Lavall. 59).

** In 844, f. 32v anonym.

saichies por uoir. kil uos aime sens deceuoir. en uos ameir nait pais mespris.

Amors quant de uos me souuient. une teil ioie a cuer me uient. camor me liet ke me tient. uostre douls resgairs me soustient. ki soeif mait le cuer embleit. et souent me rait il semblait. ke de uos toute ioie uient.

Amors aies de moy merci. ke mon cuer ki nest mie si. faites ioiant et pries li. ke il li souigne de mi. maix certes uos nen fereis riens. car ie uos ain sor toutes riens. por ceu me metrois en obli.

Onkes nuls ne uos amait tant. com ie fais ke tous iors entant. a uos seruir ueraiement. per ceu sont perdut li amant. ke trop lor faites acheteir. ceu dont il deuroient chanteir. por ceu faites pechiet trop grant.

Dame mercit mercit .M. fois. pities uos praigne a ceste fois. de moi ki seux ensi destrois. por uo cors seux chaus et or frois. or chant or plour et or sospir. ie comans a uos mon espir. ne sai ie mercit en aurois.

CXVI.*

Fol. LIV. R°. Messirez raus de soisons.

Des ore maix est raixons de mon chant renoueleir. car pris mait per abandon. amors cui sers sens fauceir. uers li ne mi puis tenceir. amer me fait ueulle ou non. ke ces sera sui et ses hom. et serai toute ma uie.

Loiaulment sens traixon. la seruirai sens fauceir. nonkes ni quix okexon. de son uoloir refuseir. maint mal mait fait endureir. maix trop me sont bel et bon. camors rant gent gueridon. a ceauls ki en li se fient.

Douce dame de ualour desor toutes la nompeir. mis me seux en uo prixon. se ne men doit nuls blasmeir. ke uotre eul riant et cleir men firent la nontion. de ceu fix grant mesprixon ka uos naferoie mie.

---

* Anonym in Lavall. 59, f. 96r, wo drei Strophen; 20050, f. 126r (vier Strophen); 846, f. 46 (zwei Strophen); 1591, f. 84 (drei Strophen). Als dem Jehans de Nueville angehörig im Manuscript Egerton 274, f. 102v. In 844, f. 177, dem Guiot de Dijon, aber im Inhaltsverzeichniss dem Jehan de Nueville zugeschrieben. In 844 zwei Strophen. — Mätzner behauptet (Lieder p. 159) dass der Name „r. de Soissons“ aus Chison oder Cysoing verderbt ist. Allerdings gibt es einen Dichter letzteren Namens, dessen Existenz handschriftlich feststeht, wie die von Mätzner erwähnte Orthographie seines Namens, der aber wohl zu trennen ist von Raous de Soissons. Ob die Schreiber hie und da Lieder des Einen dem Andern zugeschrieben haben, thut hier nichts zur Sache, denn die Existenz eines Raoul de Soissons, Verfasser des Liedes „Rois de Navare sires de uertu“ und Begleiter Thiebauts auf seinem Kreuzzuge 1239 steht handschriftlich und historisch fest. Vgl. 844, f. 85; 847, f. 87; Paulmy 63, p. 140; 12615, f. 97v, und Carlier, histoire du duché de Valois III, 73. Vgl. auch die dritte Strophe von Nro. 145 der berner Handschrift.

Dame iai mis abandon. mon cuer an uos sens fauceir. ne por riens ke soit el mont. ne lenquier maix deseureir. por mal ken doie endureir. nen aurai retraission. car la mueldre estes del mont. ameir uos doi sens fauceir.

Se iai tot mis abandon. cuer et cors sens fauceteit. dame en uo subiection. por deu se men saichies greit. se de moy naueis piteit. ken aie aucun gueridon. mort maueis sens guerixon. se ie ne de uos aide.

CXVII. *

Fol. LIV. V°. Messires gaises brulleis.

Deus gairt ma dame et doinst honor et ioie. ke damors mait mon chant renouelleit. gries iries et plains danuit estoie. soie mercit bien mait resconforteit. loiauls amor cui ien doi sauoir greit. tout mon anuit mait ajoie atorneit. or me plaist chans et fuelle et flour desteit. camors me fait de ma grant dolour ioie.

Lies seux ie moult et bien doie auoir ioie. quant ma dame mait dit et comandeit. ke ie por li chant et demoigne ioie. soie mercit quant il li uient en greit. pues kelle mait de ma dolor getei. ou mes fins cuers ait lonctens demoreit. amors mait si mon afaire atorneit. tuit mi penseir sont de bien et de ioie.

Lies seux ie moult et bien doie auoir ioie. de uotre amor douce dame en non dei. kamerous seux en keil leu ke ie soie. quant me souient de uotre grant biaulteit. de uotre uis cleir plain dumiliteit. quant ie uos uoi et uenir et aleir. lors mest auis ke iaie tout troueit et doigne deus ke de uos soit ma ioie.

CXVIII. **

Fol. LV. R°.

Bei Wackernagel Nro. 9.

CXIX. ***

Fol. LV. V°. pastorrelle.

De saint quatin a cambrai. cheualchoie lautre jour. leis .I. bousson esgairdai. touse i ui de bel atour. la color ot frexe com roze en mai. de cuer gai. chantant la trouai. ceste chansonnete. En non deu iai bel amin coente et iolif tant soi ie brunete.

Vers la pastoure tornai. quant la ui en son destour. hautement la saluai. et di deus uos doinst boen iour et honor. celle ke si trouei ai sens delai ces amis serai. dont dist la doucete. En non deu iai bel amin coente et ioli. tant soie ie brunete.

---

* Unicum der berner Handschrift.

** Im Manuscript Douce 308, wo es Nro. 20 der Pastourellen, abgedruckt bei Tarbé, chansonniers, p. 37.

*** Im Manuscript Douce 308, Pastourelle Nro. 38. Abgedruckt bei Dinaux trouv. Cambrésiens, p. 15.

Deleis li seoir alai. et li pria de samor. celle dist ie namerai. uos ne autrui par nul tour. son pastor robin ke fiencie lai. ioie en ai. si en chanterai ceste chansonete. En non deu iai bel amin coente et iolit tant soie ie brunete.

CXX.*

Fol. LV. V°. Gatiers daipinas.

Desconforteis et de ioie pertis. me fait chanteir uolenteis desiree. ne por ioie ne chans ne por mercit. camors si est de greueir costumiere. les otroies de cuer loiaul ali. maix ne di pais ke ie me plaigne si. conkes riens tant el mont ne mabeli. com li trauals et la longue proiere. maix faillit ai a ma ioie premiere.

Et nonporcant sa ma ioie ai failli. ne truis ie pais okexon droituriere. ke iai amors et ma dame serui. de uolenteit fine et loiaul entiere. maix sens eur ou pitiet ou merci. peuxe auoir per aucune maniere. ne fuisse pais de toute ioie ariere.

Et en mon chant et ioians et marris. me plaing ades dune gent losengiere. ki souent ont moi et autrui traït. en resconteir mensonge nouelliere. ca mien espoir eusse ie joït. de ceu dont ai agreit damors choisi. se ne fuissent li felon esbahi. ken lor mentir et en lor fauce chiere. metent amans en pencee doubliere.

Coment poroit amors dureir ensi. ke ades croist celle gent malpairliere. maix se ie iai puisse plaire a celi. kest de biaulteit mireours et lumiere. mis seroient li felon en obli. et moi auroit de tous mes mals gueri. he franche riens se uers uos mumili. nen soies pais plus crueuse ne fiere. souffreis itant cades mercit vos quiere.

CXXI.**

Fol. LVI. R°.

Dedens mon cuer mest une amor saillie. ke me semont dameir et de seruir. la douce rien dont iai si grant enuie. ke ie tant ain et couoite et desir. ameir mestuet et faire son plaixir. or est en se li plaist se mocie. maix a mon greit ne ueul ie pais morir.

Comant camors moi griet en sa baillie. lamerai ie ke ne men puis partir. iai deus pooir ne moy doinst en ma uie. ke ie nai pais ameit por repentir. nest pais amans ki por les mals sentir. se trait arier et renoie samie. sen deuroit bien ma dame souenir.

Sa grans biaulteis et sa grant signorie. ont en talent ke me ueullent perir. mar lacoentai sautrement ne maïe. ke trop me uient ma ioie a grant loixir. et quant li plaist kensi moy fait languir. amoins de tant lai a son greit seruie. sel me deuroit sa grant biaulteit merir.

---

* Anonym Lavall. 59, f, 158v; 20050, f. 129r; 847, f. 129; 846, f. 42, und 1591, f. 115. Dem Gautier wie hier 845, f. 103; Paulmy 63, pag. 213; 844, f. 178, und 12615, f. 98r.

** Unicum der berner Handschrift.

Souent la truis en ire et en pesence. des enuious kelle ait oït pairleir. del maltalent prant sor moi la uengence. kelle seit bien son boen amin greueir. et des autres grant mesure esgairdeir. por ceu sai bien ke iaurai deliurance. ke trop me fait son anuit compaireir.

CXXII.*

Fol. LVI. V°. **Messires gaises.**

Desconforteis plains de dolor et dire. mestuet chanteir caillours nai ou entendre. tout le mont voi fors moy iueir et rire. maix ie ne truis ki danuit me deffende. celle mocist cui mes cuers tant desire. sen seux iries quant elle nel mamende. Chascuns dist kil aime autresi. portant ne cognoist on lamin.

Elle ne seit mon duel ne mon martyre. por cest bien drois ke sa mercit atende. tous faus amans per cui ma ioie empire. pri ieu a deu ken enfer les descende. jain fait chascuns grant loixir ont del dire maix pou en voy ki a amors se rende. Chascuns dist.

De moy greueir est amors costumiere. se mait bien fait por coi de li me plaingne. maix a souffrir mest la poeñe ligiere. pues ke la belle a ameir men ensaigne. mes cuers me dist ke souent la requiere. maix nians est car elle me desdaigne. Chascuns dist kil aim̄e autresi por ceu ne conoist on lamin.

CXXIII.**

Fol. LVII. R°. **li uiscuens de chartres.**

Desconcillies plux ke nuls hom ki soit. chans si ne sai ne por coi ne coment. se portant non camors mont en destroit. se me couient faire tout son talent. et iel ferai ne puet estre autrement. si come cil ki grant mestier auroit. de muels kil nait se ma dame uoloit. maix ne li plaist ke me giest de torment. por tant mestuet soffrir plux longuement.

Se gueridon fuissent randu a droit. dosor trestous fuist li miens hautement. ie fais ensi com loiaus amis doit. souffre et desiret esgairt

---

* Anonym Lavall. 59, f. 104v; Paulmy 63, pag. 379; 846, f. 39r. Dem Gaces 845, f. 38r; Vatican 1490, f. 18v; 844, f. 28v; 12615, f. 164v.

** Noch anonym in 20050, f. 32r. Theilweise im 23. Bande der Hist. littér. de la France abgedruckt und von Paulin Paris für eins der besten lyrischen Erzeugnisse jener Periode erklärt (Bd. 23, p. 604). Lacour hat das Gedicht in seiner Sammlung der Gedichte des Vidame de Chartres, den er nach Vorgang der Verfasser der Histoire littéraire (aber mit wenig Wahrscheinlichkeit) mit Guillaume de Ferrieres identificirt, als das letzte unter den Saluts d'amour dieses Dichters auf p. 67 abdrucken lassen. Zu der Bez. vidame vergleiche noch den vidame d'amiens in unserer Handschrift Nro. 13 „Aincor ait etc." von Moniot d'Arraz. In 20050 eine Strophe mehr. Dieselbe Handschrift hat in der zweiten Strophe „la bouette" statt „la bowete", in der fünften Strophe, die dort an der vierten Stlele steht, „esploitie" statt „recoureit".

et atent. maix ma dame le fait a esciant. si comme celle ke bien cognoist et uoit. ke li ialous labowete et mescroit. conkes namait ne solais ne iouent. se me meruoil ke pitiet ne len prant.

Douce dame bien me menbre del ior. ke uos premiers mapallaïstes amin. encor en pri deu mercit et aour. kensi haut leu me doignait consentir. maix une rien uos requier et chasti. de celle gent dont iai si grant paour. ke moins i ait des nostres ke des lour. maix sen uos ait tant de bien com iai dit. pouc nos poront greueir nostre anemin.

Grans mestiers fust ke ieusse merci. sestre pooit ke trop ai de dolour. maix eincor ueul ieu atendre ensi. ke ma dame me gairde a deshonor. maix por noiant uos peneis traïtor. ke iai per uos ne seromes traït. ma dame ait tant sen et proesse en li. kelle seit bien iueir de son millor. ne iai per moi ne sauront ceste amor.

Ne cuidies pais ke ieu aille querant. si faite amor com celle autre gent font. ki ades uont les dames essaiant. et sospirent ensi com de perfont. et quant il ont recoureit si sen uont. et ueullent bien con senuoist perseuant. iai dame deus cui ieu trais a garant. ne lor aïst quant mestier en auront. ke par caus faut bone amor et desront.

CXXIV.*

Fol. LVII. V°. Messire gaises bruleiz.

De bien ameir grant ioie atent. car cest ma gringnor enuie. et saichies bien certainnement. camors ait teil signorie. ke double gueridon rent. celui ki en li se fie. et cil ki dameir se repent. cest bien trauillies por noiant.

Elle est de douls acoentement. et de simple compaignie. et saige entre anoiouse gent. ke mon cuer ait en baillie. sens et biaulteis en li sespant. et heit toute uelonnie. maix ceu me tormente souent. kelle ne sant les mals ke sent.

Onkes ne fix a escient contre amor sen ne folie. ains seux a son comandement. et serai toute ma uie. cil remaint anoiousement. de cui amors est partie. dame ceu mensaigne et aprent. conors est dameir loiaulment.

Bone amor ne me puet greueir. quant plux mocist plux magree. muels ueul morir por bien ameir. cun seul iour laie obliee. dame ke me poeis doneir ma grant ioie desirree. ceu me fait griement sospireir. kenuious fait a uens cuidier.

Dame sor toutes la nonpeir. prous et saige et a droit loee. iai ne deussies escouteir. la fauce gent maleuree. kentre mentir et douineir. ont si amor destorbee. kelle ne se seit rauiseir. lai ou elle deuroit aleir.

---

* Lavall. 59, f. 29v; 20050, f. 14r; Douce 308, Grans chans Nro. 30: anonym. Dem Gaces in 845, f. 18; 847, f. 2; 844, f. 25, und 12615, f. 161r. Anonym noch in 846, f. 39v; 765, f. 49v; in letzterem Manuscript unter Gedichten des Gaces.

CXXV.*

Fol. LVIII. R°.

Dame por cui sospir et plour. en boen espoir consillies moi. sens perdre amors uotre ualour. kensi ne puis ie pais ueoir. coment ie puisse ioie auoir. se ne uos en doigne chaloir. lais cai ie dit se fait espoir.

Dame por tant se ie demour. de uos ueoir noblige pais. uotre ualor por nul pooir. maix iel fais por ceaus deseuoir. ki nos cuident apercenoir. trop demoreirs uaut remenoir. et dehaisteir puet mescheoir.

Nuls ne me puet gueridoneir. nulle fors li et quant la uoi. ni os pairleir. ne mot ne di. mors seux saikes me tient ensi. et mors seux se ie lentreobli. et plux seux mors se ie la pri. et elle nait de moi mercit.

De tant se puet me cuers uanteir. ceu mait gueri. cains pues ne pou aillors penseir. ke ie la ui. de ceu ne mait il pais traït. chascuns ki lauoit dist ensi. se men ont mort et mal baillit.

CXXVI.**

Fol. LVIII. R°. Messires Watiers denabilley.

Deux iai chanteit si uolentiers. or ne quier maix faire chanson. quant celle acui seux tous entiers. ne men seit se mauaix greit non. quant plux la uoi et plux en chant. et plux me monstre ireit semblant. teils gens i ait ki ne lou cuident mie. maix ceu est uoirs cancor nait poent damie.

Joie et chanteirs fust biaus mestiers. sel siecle eust poent de raixon. maix ie ne sui pais li premiers. ki ait chanteit sens gueridon. loiaulteis ne mi vault noiant. uers amors ne uers autre gent. senli eust pitiet ne cortoixie. elle madaist coment ieusse amie.

Amors ait tort selonc mon sen. ki atous les siens grieue et nuist. et ma dame si com ie pans. ke en moi greueir se desduist. il mest auis por li ameir sens estre ameis. tous i morai celle ne men aïe. maix iai espoir cancor serait mamie.

Je ne uiurai mie lonc tens. ainsois morai si com ie cuit. quant elle mocist sens deffans. ke a son tort maloigne et fuit. et je lain plux ke nuls aisseis. maix de tant seux desespereis. quant plux la uoi et elle plux moblie. sensi lapert iamaix naurai amie.

Qui bien aime et bien est ameis. il en doit muels ualoir asseis. si fait il uoir coy ke nuls hom en die. ke nulle rien ne ualt loiaul amie. Gautier ceste chanson chanteis. mes compans estes ki ameis. maix i faut en nostre conpaignie. ke uos aueis plux debonaire amie.

---

* Unicum der berner Handschrift.

** Anonym 20050, f. 27r. Corr. aus 20050 „point" statt „poent" in der ersten Strophe, „maidast" statt „madaist" in der zweiten, „toz" für „tons" in der dritten.

Fol. LVIII. V°.

CXXVII. *

Bei Wackernagel Nro. 10.

Fol. LIX. R°.

CXXVIII. **

Dame jatant en boen espoir. uotre amor ou iai mon penseir. iai de ceu ne me quier mouoir. ne de uostre seruixe osteir. ains pri a deu et fais sauoir. kil me ueulle si atorneir. tous autres biens ke doie auoir. iai plux ne len quier demandeir.

Amors me fait ma mort uoloir. et se ne la me lait douteir. nonkes tant ne me fait doloir. ke ie ueulle laissier lameir. ne iai neust tant de pooir. dame cist mals de moi greueir. se tant uos peusse ueoir. de mes ieuls com del remenbreir.

Douce dame tout mon uiuant. uos uoldrai ameir et seruir. iai deus ne doinst ke cest couent. puisse houre de ior faillir. felon traitor mesdissant. plux me poise de mon morir. por uos ki en series ioiant. kil ne fait de la mort souffrir.

Se ma dame pitiet nen prent. dont ne sai ie ke deuenir. mon cuer enuoi a li souent. maix tant lourai ke ien sospir. amors me niet si douls talent. ke ie ne men puix departir. ken puis ie lais se ie lain tant. quant plux la uoi plux la desir.

Fol. LIX. V°.

CXXIX. ***

Damors dont seux espris. meffors de chanteir. sel fais come pensis. ke nel puet amendeir. et se iai tant conkis. ke bien me puix vanteir. ueulle ou non iai apris. loiaulment a ameir. en li sont mi penseir. et seront a tous dis. iai nes en quier osteir.

Remenbrence dun uis. frex et uermoil et cleir. ait mon cuer si sospris. ke ne men puis torneir. et se iai le mal quis. bien lou doi endureir. or ai ge trop mespris. ains le doi moult ameir.

Deux por coi mociroit. conkes nel deserui. se iai ioians en soit. mes cuers dont ie la pri. ie lain tant et couoit. ke ie cuit tout de fi. ke chascuns ki la uoit. la doit ameir ausi.

Se pities ne len prent. ie cuit per esteuoir. mocirait finement. ceu doi ie bien sauoir. des mals me fait doloir. dont tristans soffri tant. dameir sens deceuoir.

---

* Anonym Lavall 59, f. 29r; 20050, f. 30r. Im Manuscript 845, f. 17; Paulmy 63, pag. 58; 847, f. 2 dem Gaces Brulez. (Nochmals in letzterer Handschrift, aber anonym auf f. 154) Unter den Liedern des Monios im estenser Codex Nro. 32, anonym in 846, f. 142v, und in 765, f. 49. Dem Chrestien in 12615, f. 45v, und in 1591, f. 49. Eine abweichende Recension im Vat. Manuscript 1490, f. 108r, daraus in Keller's Romvart p. 306, Mätzners Liedern p. 63, und Bartsch' Chrestomathie p. 118.

** Noch in 20050, f. 38r, und Douce 308, f. 156r.

*** Unicum der berner Handschrift.

CXXX.*

Fol. LX. R°.

Douce dame cui iain en bone foi. de loiaul cuer sens iamaix arier traire. mercit dame a mains jointes uos proi. se seux croixies ne uos doie desplaire. desoremaix ai talent de bien faire. aleir men ueul a glorious tornoi. outre la meir ou lagent sont sens foi. ke iheaucrist firent tant de mal traire.

Biaus dous amis certes se poise moi. ains maix mes cuers ne fut si a mesaixe. contre la meir uos en irois sens moi. iamaixe muels tous iors uestir la haire. maix pues kil ueult a deu et a uos plaire. ie ne ueul pais kil remaigne por moi. a mains iointes a la meire deu proi. ke uos ramoinst et uos laist grant bien faire.

Moult me meruoil se del sen ne meruoi. quant ie dirai adeu jusca repaire. a ma dame ke tant ait fait por moi. ke lou dime nen sauroie retraire. maix nuls ne puet trop por dame deu faire. quant me menbre ke il morit por moi. tant ai en lui de pitiet et de foy. riens ke ie laisse ne me poroit mal faire.

CXXXI.**

Fol. LX. R°.

Bei Wackernagel Nro. 27.

CXXXII.***

Fol. LXI. R°. Gaises bruleis.

Desconforteis plains dire et de pesance. ferai chanson contre le tens ki vient. ca ma dolour nait mestier aligence. se per chanteir ioie ne me reuient. tant ait biaulteit celle por cui me tient. li tres douls mals dont iai iour de ma uie. ne quier auoir ne confort ne aïe. ne gueridon naurai se per li non. car plux lain ke ne die.

---

* Unicum der berner Handschrift. Zwei Strophen abgedruckt in den Hist. littér. 23, f. 825, ganz abgedruckt in dem mehrerwähnten Hofmann-schen Separatabdruck, München 1868, p. 11.

** Lavall. 59, f. 37v (fünf Strophen); 20050, f. 10r (sechs Strophen und Geleit); anonym. Dem Gaces 845, f. 24 (vier Strophen); Paulmy 63, pag. 79 (vier Strophen); 846, f. 41 anonym; dem Gaces 847, f. 29 (vier Strophen); 844, f. 31 (vier Strophen); 12615, f. 167 (drei Strophen); Vat. 1490, f. 20v (drei Strophen); 1591, f. 84; 765, f. 56 (anonym); Egerton 274, f. 103v (anonym). Im estenser Codex unter den Gedichten des Monios das 43ste. Dieses Gedicht kann als Beispiel dafür dienen, dass die Handschriften der ersten Gruppe und speciell die berner Handschrift 389 in vielen Fällen die besten und reichsten Recensionen bieten. Die Handschriften sämmtlicher anderen Gruppen haben drei, höchstens vier Strophen, von den Handschriften der ersten Gruppe hat aber Lavallière 59, fünf Strophen; Bern 389, sechs Strophen, und 20050 sogar sechs Strophen und Geleit. Der Schreiber des berner Manuscripts hat aus Versehen zwei Verse des Geleits, das in Bern nicht vollständig erhalten, zur letzten Strophe geschlagen, die auf diese Weise zehn Verse statt acht hat.

*** Anonym in 20050, f. 63r; in 845, f. 161, und Paulmy 63, pag. 333;

Tant ait en li cortoixie et uaillence. simple regairt ke trop bel li auient. ces douls penseirs sa belle contenence. me font penseir plux ca moi ne couient. ke ferai deux celle ne me detient. a son amin trop iert mal consillie. cains par nullui ne fut si bien seruie. sens traïxon. trop ferait grant mesprixon. quant ie lam celle moblie.

Nuls ne poroit contre sa mescheance. se bel seruir ke iai li ualsist riens. ne iai por ceu ne doit estre en doutance. fins cuers loiauls ki bone amor soustient. ke loiaulteis lou destraint tant kil crient. a mesprandre uers sa tresdouce amie. dame por ceu ne me descognoix mie. ains mabandon a faire sens okexon. kan amors comande et prie.

Por moi le di ki seux en teil belance. por la belle ke trop bel se maintient. mi compaignon ou iauoie fiance. mi ont greueit ne sai dont ceu lor uient. moult me meruoil de coi lor resouient.

CXXXIII.*

Fol. LXI. V°.

Douce dame ne mi laissies morir. por .I. soul mot ke de uos ne puis traire. car le laissies de uostre bouche issir. ains ke ie mure franche riens debonaire. he bone amor faites len souenir. sonkes fix riens ke li deust plaisir. bien leu deuroit menbreir a son coraige.

Li medissant ne seront maix douteit. dont fin amant ont moult grant auantaige. tant ont mentit cor sont repris proueit. iai deus ne doinst camors faicent damaige. fauls losengier deus uos puist maleir. pix ualt de uos cil ke uos ueult oïr. uos mensonges resconteir et retraire.

CXXXIV.**

Fol. LXI. V°. Li cuens de cousit.

De iolit cuer enamoreit. chansonete comencerai. por sauoir sil uanroit a greit. celi dont iai ne pertirai. ains serai en sa uolenteit. iai tant ne mi aurait greueit. ke ne me truist amin uerai.

Quant son gent cors et son uis cleir. et sa grant ualour acoentai. lors la trouai si a mon greit. ke toute autre amor obliai. se ne fut pais por ma santeit. aincois cuit bien tout mon aie. languir ke iai ne li dirai.

Raixons me blaime durement. et dist ke ne lai pais creu. quant dameir si tres hautement. ai trop mauaix consoil eu. maix pities ki le urais amans. fait estre iries lies et ioians. et dist cancor mestrait randu.

Dame se iain plux hautement ke mestiers ne me soit eu. la grant biaulteis ca uos apent. ait si mon couraige meu. se uos pri mercit doucement.

---

dem Gaces in 844, f. 36v, und dem Wilars de Corbie in 12615, f. 47r zugeschrieben.

* Unicum der berner Handschrift.

** Anonym Lavall. 59, f. 83v, und 20050, f. 101v. In 845, f. 80, dem Moniot d'Arraz zugeschrieben, ebenso in Paulmy 63, p. 138. Anonym in 847, f. 180. In 12615, f. 129r heisst der Verfasser wie hier: „li quens de

CXXXV.*

Fol. LXII. R°.

Deux com auint ke iosai comencier. si haute amor lai ou mes fins cuers baïe. se ieu auoie flandres a iusticier. et la conteit ke artois est nomee. et fuisse ector del poing et de lespee. si se deuroit muels la belle enploier. por cui ien pren teil folie. iai de la dolour ke iai ne guerirai. se ma dame ne maïe.

Teils hairdemens nauint ains a bergier. kil enpreist si tres haute pensee. dameir celi ke plux fait aprixier. ke riens del mont. ke femme soit clamee. deux mar la ui la belle la senee. celle me lait morir son prixonnier. amors malgreit len saurait. celle ne maime mal ferait la tres belle ke mon cuer áit.

Deux se iain tant de fin cuer loiaulment. ke ie ne ueul a autre faire homaige. se proi adeu lou peire tout poissant. ke la belle de mon mal masuaige. ke ie ne los aleir ueoir souent. por tant ie ne li os dire. iai ma dolour ne saurait. tant redoute lescondire.

Dame de cui mes cuers ne se repent. por deu mercit ne faites uo damaige. ne ne croeis la losengiere gent. nafiert a uos tant estes prous et saige. mors et dolors et passions et raige. les pust ferir comunalment trestous. ie ne sai ke ien puisse faire. adeu men clain.

Mes cuers ne uos puet oblieir. belle cui iain on dist por uoir. kil est mal arineis damors. ki sert de ueriteit uraie. et de sa dame a cui il est doneis. ke nait de lui ne pitiet ne menaie. ains lait el cors naurei de si grief plaie. ke iai sens li nen quier estre saneis. mar ui son cors sa bouche et son uis cleir. se nest mie gais ke samor mait sospris.

CXXXVI.**

Fol. LXII. V°.

Des pues ke ie sou ameir. et ma dame foi porteir. no ochoison de chanteir. samors ne le fist. iai .I. mal si douls kil mocist. dont riens fors amors ne guerist.

Jai ne puist il amendeir. li hons ki sert de guilleir. ne de bel semblant moustreir. car il les traist. iai .I. mal si douls ke.

Si puisse ieu recoureir. dame de mercit troueir. plux ne faites endureir. et plux mabelist. iai .I. mal si douls.

Ades ueul a uos penseir. et seruir et honoreir. amors ke per esgairdeir. mon fin cuer conkist. iai .I. mal.

Plaixans plainne de bonteit. et de san et de biaulteit. se naueis de moi piteit. mors seux sens respit. iai .I. mals si douls ki mocist. dont riens fors amors ne guerist.

Cousi.“ Abgedruckt bei Tarbé, Chansonniers, p. 108, und in dem Hofmann-schen Separatabdruck, München, 1868. p. 12.

* Anonym mit der Variante „Dex dont me uint“ in Douce 308, Grans chans Nro. 27.

** Unicum der berner Handschrift.

CXXXVII.*

Fol. LXII. V°.

Damors uient ioie et honors ausiment. a ceauls ki sont loiaul en son seruixe. ne nuls ne puet auoir entieremant. prix ne ualor samors ne le iustice. de cui ai ieu la ueriteit aprise. por ceu la ser de fin cuer loiaulment. et seruirai sens nul definement ma dame et li. si est la chose emprise.

Bien doit sauoir ke teil amor en prant. ken son cuer nait fauceteit ne faintixe. car iain tous ceauls plux ke moi ou atant. ceuls ke ie sai ke ma dame aime et prixe. dedens mon cuer se ralume et atisse. tres bone amor ke tout mon cors esprant. en bien ameir se saichies uraiement. por bial seruir est dame adroit conquise.

Muels ameroie iteil conquerement. kespaigne a iour ke li boens rois lot prise. chairlemaignes ki en fist son talent. he deus miert ia samor nul iour promise. ne puis sauoir coment ne en keil guisse. peusse auoir dautre mon cuer ioiant. boen espoir ait et boen confortement. ki teil dame aime et ait a sá deuise.

Ne uos pri pais dame trop baudement. maix moult atrait et poerousement. uos ai mercit aucune foix requise.

CXXXVIII.**

Fol. LXIII. R°.

De chanteir me semont amors. maix ie nai de chanteir talent. car la grant ioie et la dousor. ke iai soffert et li torment. me font ades penseir aillors. ioie et desduit me uait suiant. he deux quant uanrait li secours. kai atendut si longuement. ki haïs est por bel seruir. bien doit son seruixe haïr.

Ma dame mocist a grant tort. ne moi doigne nes esgairdeir. celle eust iuree ma mort. ne me peust pais plux greueir. bien mait mes cuers traït et mort. quant en teil lieu me fait beeir. ou ie ne puis auoir confort. tant saiche bellement pairler. ke haïs est.

---

* In Handschriften der zweiten Gruppe dem Odars de Laceni zugeschrieben, 845, f. 110; Paulmy 63, pag. 229, und 847, f. 106. Anonym 846, f. 41v. In 844, f. 7 dem dux de braibant zugeschrieben; in 12615, f. 105v, und in 1591, f. 9 dem Vidame de Chartres zugeschrieben, daraus in Lacour's Sammlung: Chansons de Guillaume de Ferrières dit le vidame de Chartres, wo aber irrig behauptet wird, dass unser Manuscript es dem chatelain de Coucy zuschriebe.

** Nur noch in Manuscripten der zweiten Gruppe, die das Lied dem Vielars de Corbie zuschreiben: 845, f. 110; Paulmy 63, pag. 227, und 847, f. 77. Merkwürdig ist das „dousor“ im dritten Verse der ersten Strophe. Man wäre versucht „doulor“ zu schreiben, wenn nicht die Handschriften übereinstimmend „dousor“ hätten. Dagegen muss „suiant“ nach 845 in „fuiant“, „nes“ in der zweiten Strophe in „mes“, „redu“ in der dritten in „rendu“, „lescoentier“ in „lacoentier“ verändert werden. Den Refrain hat 845 nicht; auch gehört die letzte Strophe dieses Manuscripts einer anderen Recension an.

Quant per seruir nai riens perdu. seruie lai de cuer entier. mal mait mon gueridon redu. sautroment ne puis esploitier. li biaul semblant mont deceu. ken li trouai alescoentier. malement mait couent tenu. ne puis pais uers li plaidoier. ke haïs est.

Bien mait mes cuers a son uoloir. bien mait mis dedens son liein. quant ceu ke ie ne puis auoir. moi comande amer malgreit mien. or nai ie mie dit sauoir ameir. la ueul sor toute riens. muelz lain ge soulement ueoir. ke dune autre auoir gringnor bien. ki haïs est.

Quant plux me fait amors de mals. et plux me poen de li seruir. sonkes nus urais amans fut sains. sains serai. ie ni puis faillir. uers amors ai esteit loials. por riens ke men doie auenir. ne quier uers amors estre faus. or faice de moi son plaixir. ke haïs est por biaul seruir. bien doit son seruixe hair.

CXXXIX.*

Fol. LXIII. V°.

De la gloriouse fenix. meire et fille adous pellicant. ke por raicheteir ces amis. espandi son precious sanc. mestuet chanteir dor en auant. ensi com ie lai entrepris. ne iai tant com ie soie uis. ne me trouerait recreant. ains morai a mon esciant. en ceste uolenteit rauis. co͞me roisignors en chantant.

Nes plux ke li hons endormis. ne seit son le uait esgairdant. ne sot la sainte empereris. quant elle consut son enfant. tant se mist gloriousement. en son cors li saint esperis. ke planteis i fut et repris. deus et hom tout en .I. moment. et en nasqui si dignement. ke de uirginiteit floris. fut ces cors apres et auant.

Ensi com escate et rubis. et esmeraude uerdoiant. ualent muels ke cailleaul bix. sormonte elle de ualour grant. tous ceauls ki or sont aparant. et seront et furent iaidis. tant est belle ke paradix. de li enlumine et resplant. et de dousour iait il tant. ke iai nen irait escondis. ki laime et prie coralment.

Jai nuls naueraìt tant mespris. enuers lou roi du firmament. ken samor ne soit restaublis. per li se de cuer se repent. thiophilus ki malement. estoit de lanemin sospris. fut de chairtre raiseis. per la dame dont ie uos chant. et li perdonait doucement. son meffait li douls ihesucris. quant il le uit urai repentant.

Dame de cui muet et descend. mes solais ma ioie et mes ris. deffendeis mairme de torment. et mon cors destre mal baillis. ie croi ke iai niert disconfis. ki a uotre aïe satent. tres douce dame a uos me rent. uostres cors de pitie gairnis. ne fut onkes las ne faintis. de ceaus aidier ki bonement. ont le uotre consoil requis.

---

* Nur noch in Lavall. 59, f. 149v. Nach Lavall. 59 „escate“ in der dritten Strophe in „acate“, „restaublis“ in der vierten Strophe in „restablis“, „raiseis“ in „resaisis“, „disconfis“ in der fünften Strophe in „desconfis“, und statt „consoil“ in derselben Strophe, was nicht passt, „secours“ zu bessern.

CXL.*

Fol. LXIV. R°.

Drois est ke la creature. honore son creator. et cist drois muet de nature. ce nos dient li auctor. et por itant ke mator. a seruir la uirge pure. en cui cil prist norriture. ki fist la nuit et lou iour.

Ki la sert sens fauceure. bien porte a son fil honor. si sont soint dune sointure. dun cuer et dune dousor. car li fils tient en amor. tous ceauls dont la meire ait cure. ke lun en sert a mesure. conquis ait dame et signor.

Toute clairteis est obscure. enuers la sainte liour. de la meire deu ke dure. ne seit a pecheour. plux ait en li de ualour. ke nen die lescripture. cest la flour et la uerdure. ke ne chainge sa colour.

A rome ait une poenture. ceu tesmoignent li pluxor. representant la figure. de la meire a saueour. iceli fist deus dousor. de feme ensente a droiture. dont le iuis sa mespresure. laissait et guerpit serror,

CXLI.**

Fol. LXIV. V°.

De la meire deu doit chanteir. chascuns ki seit faire chanson. kanemins ne puet enchanteir. celui ki per deuotion. la sert en bone entention. ki de cuer la proie. iai ne serait proie. de dolour a lenchanteour. ki le mont guerroie.

Aisseis puet nature museir. ne saurait coment deus et hon. nasqui de la uirge sens peir. per diuine inspiration. por la notre redemption. ki de ceu poentoie. malement foloie. sa labour pert et en errour senbat et desuoie.

Cil ki fist ciel et terre (et terre) et meir. et formait adam dou limon. ot bien puissance de mueir. parolle en humainne faisson. ensi fermement le creon. car ki ceu renoie. sil ne se rauoie. iai nul ior. de son creator. nauerait la ioie.

Belle et bone plux ke penseir ne poroient. m. salemon rose lis estoile de meir. uirge de roiaul nation. colonbe de religion. ke ne fault ne ploie. de bonteit mon ioie. et donor. rubis de ualour. de ueriteit uoie.

Dame mercit uos ueul proier. de cuer plain de deuotion. de mon cors de meschief saueir. et mairme de dampnation. repentance et confession. et paix uos enuoie. a ton chier fil proie per dousour. kil nos doinst samor. et otroist sa ioie.

---

* Lavall. 59, f. 154r. Eine Strophe in der Hist. litt., Bd. 23, p. 825. Aus Lavall 59 statt „ke mator" in der ersten Strophe „ie matour", in der zweiten Strophe „caint" und „cainture" statt „liour," in der dritten Strophe „luour" zu bessern, zwischen „seit" und „a pecheour" „estre" einzuschalten. Lavall. 59 hat eine Strophe mehr.

** Lavall. 59, f. 152v. Man bemerke, wie die drei letzten Lieder nur noch im Manuscript Lavallière befindlich, und auch dort dicht zusammen. Statt „poentoie" in der zweiten Strophe hat Lavall. 59, „pourroie".

CXLII.*

Fol. LXIV. V°.

Dites dame li keilz saquitait muelz. envers amors. uns anfes de iuuant. de VII ans fut en amors entantis. si amait tant ke il ot .L. ans puet lait amors tous haitiez et tous sains. ou cil ki out .XL. ans ou plusains. conquestes amaist puis se prist a ameir. et amait puis tant com il pout dureir.

Biaus dous sire il nest mies soutis. ki de ces .II. ne seit lou iugemant. pnes ke li hons atant tant kil est vieus. ainsois kil aint. il ait mauuaisemant. seruit amors de ce suis touz certains. car en amor doit li hons premerains. metre son tens et ionete useir. et cant est vieus adeu merci crieir.

Sachiez dame cauteir mestier ait cil. de deu seruir ki uient nouellemant. com uns anneis car tout prant a son chois. amors ausi an son chois chascun prant. lun prant anuit. et lautre au dariens. et cant aucuns cest en amors enpoint. cil ke trait ne se puet ancuseir. mais cil ki sert iusca la fin est beirs.

Biaus dous sire mal estes antantis. se vos creeis kil soit si faitemant. con ne puet estre en amor trop tarris. puis con i soit iuscau definemant. uous saveis bien ke li maus tient en rains. dont li vielars an sont ovriers dou moins. puis .XL. ans ne fait hons fors caleir. pou vaut on puis por deduit demeneir.

Dame meus uaut .I. lans ovriers tarris. cuns boins miaus ki dovreir ce repant. li amors nait dou cuers cest ces drois leus. elle ne vient pas des rains tannequant. car dun viel tor une vache meus prant. ke dun ione vel ke houche et nenchiet rans. cest geu danfant comancer sans finir. la bone fin fait lovraige loeir.

CXLIII.**

Fol LXV. V°.

Douce dame roine de haut pris. cui ihesucrit vout a sa mort torneir. bien i parut quant il fut votre amis. ki ce daignait an uos cors aombreir. sans corrompre et sans vous violeir. demoretes ausi sainne et antiere. com li seloil tresparmi la verriere. passe et reuient sans point de latameir.

---

* Dieses jeu-parti findet sich ausser in unserer Handschrift nur noch in drei Handschriften der von uns aufgestellten vierten Gruppe. Es ist ein starker Beweis für die Verwandtschaft dieser drei Manuscripte, dass sie übereinstimmende Varianten aufweisen, die von der Recension unserer Handschrift wesentlich abweichen. Anfang in den drei Handschriften: „Jehan Simon li qieus saquita mieus — Sire Jehan chil nest mie souties." Es sind aber die Handschriften Vat. 1490, f. 147r; Vatican 1522, f. 165r, und Arras Nro. 657, wo es das 25. unter den jeux-partis.

** Unicum der berner Handschrift.

Suneuorent croirent li faus iuis. ke notre anfant menont ateil vitei. ki an la crois lont laissiet et mal mis. per pie per main lont persiet et cloueit .I. aweugle lou ferit ou costeit si que li sanc en vint a val la lance. et maintenant sans nulle demorance ces eus antert tantost rot sa clarteit.

Et ausitost com il les eus ovrit si comensai vers lui a regardeir. repantant fu celi cria merci. ke lou mesfait li uousist pardoneir. et cil ki ot pooir de tot someir. dou grant mesfait et de la mescheance. li fist iluec pardon et akitance. causi non croit il ne puet bien eteir.

Si com gen crois et suis certain et fis. car i morut por les armes sauueir. se vous, peut il per son cortois deuis. de toz uos maus et de pechiet geteir. et nos aust nos cuers si amandeir. et atenir ausi ferme creance. ke iamais iors naiens outre viellance. fors ke de li seruir et oneoreir.

Si que por nos fut en la crois tant sit. por nos pechiez et por nos racheteir. de la prison ou adans nos ot mis. por lou consoil que lon li ot doneit. nos welle si por son plaisir gardeir. ke li dyaubles qui ensi nos balance ne peut avoir ne pooir ne poissance. de nos saisir ne dever li torneir.

Chanson uai tan la dame salueir en cui ihesu prist char a nos samblance. por sa pitiet et por sa grant vaillance. a son chier fil nous welle racordeir.

CXLIV.*

Fol. LXVI. R°. De nostre dame.

En plorent me couient chanteir. et si le doi faire ausiment. laissier deusse lou chanteir. quant la uoix acuer ne sasent. maix se ie chantoie autrement. ke uos si mocies deuiseir. nuls ne me deuroit escouteir. ken cest iour doient toute gent. de la mort ihesucrist ploreir.

Chante ploure a mon esciant. doit on ma chanson appelleir. se la uoix a chanteir entent. et li cuers baie a doloseir. coment poroit nuls acordeir ces dous choses en un couent. teils est la raixons ke iensent. kil plaist a cuer a escouteir. lou cas de son dolosement.

En partie ueul recordeir. les doulours et laigre torment. ke cil soffri por nos salueir. ki sires est dou firmament. il fut uandus premierement. maix iudas ne sot merchandeir. ki le signor ki nait son peir. osait por si petit dairgent. trair et a la mort liureir.

Pues fut traities uilainnement. pris et loies a .I. pileir. batus et fusteis malement. et sa croix li fist on porteir. et por lui plux deshono-

---

* Lavall. 59, f. 152r. Dies geistliche Lied hat vielleicht denselben Verfasser wie Nro. 1, wenigstens finden sich mehrere Gedanken und Ausdrücke desselben wieder. Nach Lavall. 59 muss „doient“ in der ersten Strophe in „doivent“, „Congis“ in der fünften Strophe in „Longis“ gebessert werden, „traire a gairant“ in der siebten Strophe scheint hier „zum Zeugen nehmen“ zu bedeuten. Vgl. Anmerkung zu Lied I.

reir. despines ot coronement. deraichies despitousement. a boiure li firent doneir. fiel et aixil comunement.

En la croix le firent peneir. sort misent en son ueatement. mains et piez li firent cloeir. de grans clos dolorousement. Longis sescripture ne ment. li fist la lance ou cors couleir. eawe en issit ole sanc cleir. terre en fut meute et element. obscur ki dauant ierent cleir.

Mors or te ueul ie demandeir. ou tu preis lou hardement. de si sainte chose adeseir. ki sortout ait comandement. on te deuroit por iugement. exillier sens maix rapelleir. ke ton signor osais tueir. or di kil le uolt ausiment. se tu ten ueuls bien escuseir.

Douce dame por cui ie chant. coment peustes uos dureir. quant uos ueistes uotre enfant. si cruel martyre endureir. bien fist parmey uo cuer paisseir sa mort celle espee tranchant. dont on auoit lonc tens auant. oït les prophetes pairleir. lescripture en trais a gairant.

CXLV.*

Fol. LXVI. V°. Messires raious de Soixons.**

E coens danio on dist per felonnie. ke ie ne sai chanteir fors por autrui. il dient uoir ie nes en desdi mie. conkes nul ior de moi sires ne fui. et sil ueullent sauoir a cui ie sui. ie lor dirai per ma grant cortoixie. saichies amors mait si en sa baillie. ke ie nai sen uolenteit ne raixon. ke ie sens li saiche faire chanson.

Sire saichies et si nen douteis mie. ke cheueliers niert iai de grant renom. sens bone amor ne sens sa signorie. ne nuls sens li ne puet estre proudom. car sous ces pies met les plux hauls barons. et les poures fait meneir haute uie. prouesse. honors. solais. vient de saïe et done plus de ioie a ces amis. ke nus ne puet auoir sens paradix.

Bien mait amors esproueit en sulie. et en egypte ou ie fui meneis pris. cades i fui en poour de ma uie. et chascun iour cuidai bien estre ocis. nonkes por ceu mes cuers nen fut partis. ne deceureis de ma douce anemie ne en france per ma grant maladie. ke ie cuidai de ma goute morir. ne se pooit mes cuers de li partir.

Nest merueille se fins amans oblie. aucune fois son amerous desir. quant outre meir en uait sens compaignie. dous ans ou trois ou plux sens reuenir. bien me cuidai de sa prixon partir. maix dou cuidier fix outraige et folie. camors mait pris et tient si fort et lie. ke por fair ne la puis oblieir. ains me couient en sa mercit torneir.

---

* Uuicum der berner Handschrift, abgedruckt in Jubinals „Rapport au ministre de l'instr. publ. suivi de quelques pièces inédites, tirées des manuscrits de la bibliothèque de Berne. Paris, 1838," p. 46, und zwei Strophen in der Histoire littér., tom 23, p. 704.

** Der Name Soixons nach Mätzner aus Chison oder Cysoing verderbt. Vgl. Lieder, p. 159, dagegen unsere Anmerkung zu 116, wozu noch die dritte Strophe dieses Liedes.

De langoixe ke iai por li sentie. ne deuroit nuls sens morir eschaippeir et por paour de mort ke me deffie. seux ie uers li uenus mercit crieir. et sen plorant ne puis mercit troueir. morir mestuet sens confort dautre amie. et celle ueult lamor de li mocie. dur cuer aurait felon et sens dousour. se me laissoit morir a teil dolor.

He cuens danio per uotre chanterie. pories auoir ioie et prix et honor. maix ma ioie est sens gueridon fenie. et tuit mi chant sont retorneit a plour. si ke iamaix ne chanterai nul ior. por ceu uos pri et ma chanson uos prie. ke la chanteis tant kelle soit oïe. dauant celi ke paisse de bonteit. toutes celles de la crestienteit. si uoirement com ie di ueriteit. se menuoist deus de li ioie et santeit.

CXLVI.*

Fol. LXVII. R°. Jaike de cambrai.

Eier matinet deleis .I. uert boisson. trouai touse** soule sens compaignon. ione la ui de mamor li fix don. se li ai dit. damoiselle simple et saige. bone et belle. dous cuers plains denuoixeure. per uostre bone auenture. et per bone estrainne. ie uos presente mamor. et mentente debonaire. sens retraire. belle bouche douce por baixier. ie uos seruirai tous tens cuers debonaires. et frans et plaixans.

La bergiere mait tantost respondut. sire uos don ne prix pais un festut. raleis uos en ke pouc uos ait ualut. uostre longue triboudainne. une autre amor me demoinne. ie nauroie de uos cure. robins est en la pasture. cui ie seux amie. aleis arriere. ke il ne uos fiere. cest folie. musardie. cest outraie nai ie pais loeit. robins est fel et gringnus. se poreis estre ferus et batus.

Quait iai ueut ke per mon biaul proier. ne me porai de li muels acoentier. tout maintenant la getai sor lerbier. en mi leu de la praeelle. se li leuai la gonelle. et apres la foureure. contremont uers la senture. et elle cescrie. robin aue. cor pran ta messue. ie li proie ke soit coie. dont sacoixe. noxe ne fist plux. se menaismes nos solais. sor lerbete et sor les glais. brais a brais.

Riant iuant somes andui assis. leis le boisson ki iert uers et foillis. es uos robin ki uint tous esmaris. trainant sa massuete. escrie a la bergerete. di uai tait il atouchie. ne fait poent de uelonnie. ie ten uengeroie. robin ne doute. cancor iseux toute. ne tesmaie paie le iugleir. kil mait apris atumeir. et ie li ai fait dancier et bailleir.

Et dist robins onkes mal ni pensai maix or me di coment lappel-

---

* li chans sire hereticanba. Die table des chansons und Wackernagel, p. 97, lesen herelicauba. Abgedruckt bei Dinaux trouvères Cambrésiens, p. 146. Handschriftlich nur noch in Douce 308, pastourelle 23. Von Conrad Hofmann in den Sitzungsberichten der Münchener Academie der Wissenschaften (1865, II, 4. 310 ff.) veröffentlicht.

** toute, table des chansons.

lerai. ie respondi ke iaiket de cambrai mapelle lom per saint peire. lor ourit sa panetiere. si moffri de sa mainiaille. dun gros pain a tout la paille. maix ne ma talente trop. muels amaisse ca marot. inaixe maix nosoie. ioie nos failli. si prix congiet de robin. et marot me fist enclin de cuer fin.

CXLVII. *

Fol. LXVII. V°. messirez andreus contredis.

El mois dauri ke lon dist en pascour. a nouel tans ke ie uoi reuenir et ke ie uoi apparoir fuelle et flour. ces oixillons chanteir et resioiir. de bone amor macouient souenir. mes cuers imaint tous tens et nuit et iour. sen chanterai maix ciert por la millor. ki soit el mont faire doi son plaixir. kelle est desor toute valour.

Je fix grant sen ki kel taigne a folour. quant ieu osai si haute amor choisir. nain pues mes cuers nen pout fare autre tour. pues ke la ui ne men pou departir. souent mestuet por li taindre et paillir. si come sil ki maint en grant langour. ie seux tous siens sens nul autre retour. si len lais bien del tout a couenir. tout prang en greit uancre ueul per amour.

Il naurait iai en son cuer grant tristour. ke bien poroit endureir et soffrir. por ceu ueul ie prandre en greit ma dolour. et a ma dame bonement obeir. se ie trais mal por li en greit seruir. gueridoneir le me puet en .I. iour. dun douls regairt dun riz plain de dousor. ou de son cuer me getaist un sospir. si ken muast sa tres frexe color.

Eurs seroit conkes ne ui gringnor. se ie pooie en si halt leu uenir. et ke ie fuisse aproichies de samor. et ses fins cuers le doignaist consentir. iauroie plux aisseis de mon plaixir. conkes norent duc roy nempareour. onkes tuit cil norent tant de richour. ateil tressor ne doit nuls aaitir. sens bone amor not ains nuls grant valour.

Ceu ne cuident pais li faus losenieour. ke si grans biens peust damors uenir. mediasant sont teille costume est lour. lor maluoistiet ueullent dautrui courir. il mesdient cil nen puet on ueir. comfait il sont dedens li traitor. douce dame aies en grant paour. naies cure de teil gent acoillir. por costume sont uilain vanteor.

CXLVIII. **

Fol. LXVIII. R°. Messirez uguez de breegi.***

En auenture ai chanteit. se ne sai sil maiderait. ke mestier ait de santeit. querre la doit sai et lai. sai .I. nouel chant troueit. por essaier

* Noch in 12615, f. 139v, wo es demselben Verfasser beigelegt. Die Recension der Handschrift 12615 ist um einen Envoy reicher.

** Nur noch in 12615, f. 121v, wo es dem Pieres de Corbie beigelegt wird.

*** breegi, diese Schreibung des Namens, obgleich nicht bei Wackernagel verzeichnet, findet sich übereinstimmend im Text und in der table des chansons.

sil plairait a ma dame ou mont melle maix ma chanson li dirait la ueriteit. bien ait ki la chanterait.

Pechiet fist et grant uilteit. ke mesdire comensait. dame et cil ait mal deheit. ki la costume en tanrait. trauilliet mont et peneit. maix iai rien ne lor uarait. sil ont fait lor crualteit. ma grant loiaulteis uaincrait lor fauceteit. car ains plux loiaul namai.

Bien conuit ma loiaulteit. ki si grief faix me chariait. amors ki mait aseneit. el plux haut leu ke trouait. trop ai hautement penseit. mes fins cuers si compairait. sa hardie uolenteit. ces outraiges loscira. trop mai greueit. ke teil consoil li donait.

A tort ai mon cuer blaimait. de ceu ke si hault pensait. camors li ait comandait. cui hom il est et serait. kil gairde sa feaulte et ceu ke promis li ait. sauroit doneit le plux bel tressor kelle ait.

En espoir dauoir bonteit. tous iors mes cuers seruirait. ki ke len doie blaimeir. iai ne sen repentirait. ke ceu mait moult conforteit. conkes amors ne gairdait. poent ne raixon ne biaulteit. espoir se pities uandrait. dumiliteit. por coi pitiet me uandrait.

CXL. IX*

Fol. LXVIII. V°.

Eleis ke ne seit mon penseir celle por cui ie crien morir. li nen doi ie riens demandeir. cains ne li osai descourir. cui dons mes ieuls quant il la uirent. la plux belle del mont choisirent. per ceu se nes en doi blaimeir. ains les merci del resgairdeir.

Sonkes nullui por bien ameir. ne por tres loiaulment seruir durent amors gueridoneir. bien lor duist de moi souenir. car trestuit cil cains mal soffrirent. ne dui ne troi tant nen sentirent. com ie tous souls por lai baier ou nuls ne poroit eschiueir.

Dame mar ui uotre cors gent. renlumineit deuz et de uis. moult parait faīt grant hardement. mes cuers quant il en uos cest mis. per mon consoil nel fist il mie. maix amors ait teil signorie. car ke fait son comandement. a double gueridon li rant.

Onkes nuls homs si folement. namait com ieu ce mest auis. quant li ueul dire mon talent. celui cui seux loiauls amis. lors naī pooir ke ie li die. maix se fine amor ne maïe. per coi gisse de cest torment. morir mestuet prochieñement.

Amours sor ne fais ton pooir. uers ma dame de moy aidier. quant ie li aurai fait sauoir. et ma chanson dire et proier. cautrement nel puis a chief traire. amors ke me feistes faire. se per uos nen puix ioie auoir mors seux cautre ni puis ueoir.

* Unicum des berner Manuscripts.

CL.*

Fol. LXIX. R°.

En mai per la matinee. ke uoi renuerdir. lerbe uert per la rouzee. et uergiers florir. lors pens dune amor celee. ke me fait languir. ke si mest el cuer entree. iai nen quier partir. por riens ke soit neie. et quant la remir. plux mocist et muels magree. tout a son plaixir.

Belle et blonde et acesmeie. saichies sens mentir. uos maueis la mort donee. por mon fol desir. foleteis si honoree. fait bien a soffrir. nuls autres sens ne magree. sel ueul maintenir car muels ueul morir. de mort sauoreie. ke uiure et languir. se ma uie uos anue. iai nen quier guerir.

Sa debonaire acoentance. et ces' bels pairleirs. moste dire et de pesance. et fait conforteir. et sa simple contenance. ou ne puis troueir. une sole mesestance. tant ni sai penseir. gent cors uis cleir. se pities ni auance. bien porai moustreir. kelle est la mueldre de france. et jusca lameir.

De tant prise sa menante. toz tens sens fauceir. mes fins cuers ki nait poissance. de nulle autre ameir. amors' mait mis en belance. de ioie meneir. ou en ire ou en pesance. se men ueul pener trop souent compeir. sa tres grant uaillance. ke croist sens mireir. maix pitiez et cognoissance. puet tout amendeir.

Cognoissance et cortoisie. et prix et ualor. ait mamie en sa baillie. et sen et honor. se nest pais drois ke mocie. iamaix a nul iour. ke mes cuers en li se fie. com en son seignor. or igairt sonor. cuers ki sumilie. doit auoir gringnor. mercit uers sa douce amie. et felon piour.

CLI.**

Fol. LXIX. V°.

El tens ke ie uoi remanoir noi et grezil et boscaige foillissent. tuit encontre la dousour. du tens desteit. chantent oxel saluaige. he lais chaitis et ie tout ades plour. fors ken chantant ramentoi ma dolour. ke iai souffert lonc tens en mon eaige. morir en cuit se ne me rasuaige.

Effraiheis seux durement de paour. eincor isai ma perde et mon damaige. trop ai estei longuement aseior. ireait mon cuer apouc ke

* Anonym noch in 20050, f. 73v; 845, f. 182v; Paulmy 63, pag. 397, und 846, f. 49. Die Handschrift 845 hat nur zwei Strophen und die gute Variante „ennuie" für „anue" in der zweiten. 20050 stimmt ganz zu der berner Recension und bringt statt des unverständlichen „menante" „manance" (manantise).

** Das Lied findet sich auch in 20050, f. 49v, wo es anfängt: „En i cel tens ke ie uoi la froidor." Diese Recension bringt etwas Besserung der verderbten vierten Strophe, wenn auch nicht viel. Statt „chartune" lesen wir da „chartaine", statt „deloixier" „desloier", statt „iuulerie" „iolerie", statt „eil" „el i".

ie·nenraige. onkes nul ior no ioie en mon eaige. maintenue ai ades loiaul amor. se ne men quier maix partir a nul ior. car nuls ne puet guerir de teil malaige. sil nait le cuer fauls felon et uolaige.

Or ne me saige maix en cui fier. quant la belle cui iain me contralie. ke me deust de tous mes mals salueir. et cest celle ke dou tout me defie. et si me heit iusca tolir la uie. deceut mait per bel semblant moustreir. per contenence et per son bel pairleir. or nai de li ne consoil ne aïe. iai ni deusse auoir mort deseruie.

Certes gatier ne fait pais ablaimeir. la chartune trop iait cortoisie. muels uos uenist les grans mals endureir. tant ke deist kelle fust uotre amie. cuidies la uos auoir per estoutie. ains ne couient les gries faix compareir. cuixes brixier espaules deloixier. aleir per tout querre cheualerie. eil i couient ke uostre iuulerie.

Ceu peuse moi kil men couient blameir. car iai esteit lonc tens en sa baillie. ie men amaisse aisseis plux a loeir. maix nulle foix uers moi ne sumilie. pues cai uoloir ke la uerteit en die. ie ne la sai losengier ne fauceir. nains ne me pou de sa bonteit loeir. car ne li uoi et se ne li truis mie. ne seux pais cil ki dauant coup mercie.

CLII.*

Fol. LXX. R°.

Enuie. orguels. maluesties. felonnie ont le siecle si tôut a lour uoloir. ke loiaulteis ualors ioie et franchise et tuit li bien sont mis en nonchaloir. ne il nest nuls com puisse aperceuoir. ca guilleir nait toute sentente mise. ou soulement a amaisseir auoir.

Felonnie est semee et bien reprise. chascuns trauaille a amaisseir auoir. nel siecle nait home ki rien se prise. se il nen puet raisine ou brainche auoir. car ki muels seit traïr et deceuoir. et a mesdire ait muels sentente mise muels est prixies. et plux cuide ualoir.

Biaus sires deus com est amor perie. et li bien ken soloient uenir. humiliteis lergesse et cortoisie. tout le siecle uoi si auelenir. ke sil est nuls ki baie a bien seruir. ou a bien faire por amor de samie on en mesdist et gaibe a departir.

Tant ont regneit mesdires et enuie. ke li uns nose maix lautre conioir. et les dames perdent lor drueries ne pueent maix les seruixes merir. cil les gaitent cui deus puist maleir. ke riens ni ont fors soulement enuie. tous les amans font a ioie faillir.

Loiauls amans et sens mesure amee. dame damor belle et bone sens peir. saige et cortoise et tous iors desiree. ie nose a uos ne uenir ne aleir ne ie ne puis un ior sens uos dureir. maix tant redout ke nen soies blaimee. souls men couient dedens mon cuer ameir.

Deus keil dolour quant ceu cai plux amee. me couandrait por

---

* Unicum der berner Handschrift.

felous eschiueir. nel ferait uoir dame sil uos agree. lor maluesties ne nos puet riens greueir. ne bone amor ne doit por eaus fauceir. car ki uoroit atendre lor cellee. en fol espoir poroit son tens useir.

CLIII.*

Fol. LXX. V°.

Encor ueul chanteir de moy. et de celi ki en soy. ait mis mon cors et ma uie. ne ie nen partirai mies. se nen prent autre conroi. ke ie uoi bien est traïe.

Lie moy cui ieu ain tant. plux ke nulle rien uiuant. elais elle ne me daigne. ainsois dist ke ie bergaigne. chose dont seront dolant. cil ki ioiant fissent lentraigne.

Dame plaine de tous biens. quant de moi semble uos niant. si ait moult fole parture. ke uos naueis de moi cure. si seux uostres plux ke miens. car mi retien franche creature.

Et se uos me reteneis. a amin grant bien fereis. ie seux cil ke plux uos aime. se seux cil ke mercit claimet. uos dame ke pris maueis. plux ke nait leil la flour del rayme.

CLIV.**

Fol. LXX. V°.

En toute gent ne truis tant de sauoir. ke il me saiche de mon mal consillier. ne as saiges ne uient il a uoloir. kil me ueullent de mon anuit aidier. deus cai ie dit. iai nen ont il pooir et ie seux fols ke consoil lor en quier. a tous amans me plaing del boen espoir. kensi me suelt doucement engingnier.

Se ma dame me met en nonchailoir. dont seux ie mors ni ait nul recourier. ie ne ment pais certes ains me di uoir. car trop me puet durement essaier. onkes ne so ameir en deceuoir. ken bien ameir nait desoiures mestier. por coi porai aincor grant ioie auoir. se loiaulteis ualoit muels de trichier.

Por coi se poene de moi a exillier. amors certes moult en fait a blameir. et quant ie plux me poen de li seruir. et elle ades entent a moi greueir. portant ke mait troueit a son plaixir. se ueult sor moi son pooir esproueir. deux cai ie dit ki poroit deseruir. le bien ki uient de loiaulment ameir.

Mes loiaulz cuers ne se puet repentir. ne ie nel ueul de son uoloir osteir. ne seroit fauls muelz se lairoit morir. ken fine amor ait mis tout son penseir. se nest pais mals ke len puisse soffrir. poene tous iors

---

* Unicum der berner Handschrift.

** Die erste, die zweite und zwei Verse der letzten Strophe in 844, f. 181r, mit einigen Varianten. Das Lied wird daselbst dem Gautiers d'Espinau zugeschrieben. Für die Completirung des Liedes ist ein Raum, der ungefähr drei Strophen fassen würde, freigelassen. Anfang: „En tot le mont ne truis point de sauoir."

sens ioie recoureir. bien serai mors sensi mestuet fenir. en ceu se doit fins amans conforteir.

Biaus sires deus com mait mort entresait. ceu dont ie duisse auoir gringnor desduit. li biaus semblans ke ma dame me fait. ceu est la riens ke mocist et destruit. por deu li pri kelle mercit enait. ou ce ceu non toute ioie me fuit. et saiche bien sen teil dolour me lait. tous i morrai iai nen istrai se cuit.

CLV.*

Fol. LXXI. R°.

Enpris damors et de longue atendence. mestuet chanteir por celi cui iain tant. en li ameir ai toute mesperance. se ne li os descourir mon talent. ie ne dautrui nul secours nen atent. ensi porai morir san sa uaillence. ou a mon chant ne sen uait perceuant.

Biaus sires deus se de li nai aidence. ke tost me geist de poenne et de torment. dont seux ie mors sens plux de demorance. maix tant me fi en lamerous semblant. et li resgairs ke ne fait pais soucnt mait si saixit ke toute ai mesperance. en li ameir_et seruir loiaulment.

Esperance por coi ni aueroie. ke cest la rien ke plux ain et desir. maix si ai mis mon cuer haut toute uoie. ke chascun ior en crien plux le morir. et non porcant quant son gent cors remir et sa biaulteit lors ai si tres grant ioie. ke de si grant ne me puet souenir.

He douce riens a cui mes cuers sotroie. et cest doneis tous iors sens repentir. quant de uos pairt ne cuit iamaix uos uoie. menoir mestuet en duel et en espoir. ne iai por riens ke me saiche auenir. de uos ameir mon cuer ne partiroie. belle dame tant uos ain et desir.

He douce riens del mont ke plux ai chiere. onkes uers uos ne sou .I. ior trichier. ne creeis pais celle gent losengiere. ki tant mont fait anuit et destorbier. quant uos esgairt por mes mals aligier. lors me souient de la gent mensongiere. dolans men pairt ne mi sai consillier.

CLVI.**

Fol. LXXI. V°. adefrois li baistairs.

En nouel tens pascour ke florist laube espine. espousait li coens guis la bien faite aglentine. tant iurent doucement brais a brais soz cortine. ke .VI. biauls fils en ot pues li moustrait haïne. por ceu ke muels amait sa pucelle sabine. ke couant ait a mal marit. trop souent uoit son cuer marrit.

---

* Unicum der berner Handschrift.

** Noch in 20050, f. 66v, und 844, f. 149. Abgedruckt in Paulin Paris' Romancero, p. 21, bei Leroux I, 19, und in dem Hofmann'schen Separatabdruck, München 1868, p. 13.

Li coens por sa biateit lama tant et tint chiere. ke de li ne se pot partir ne traire ariere. tant li semont ces cuers ke samor li requiere. ke per deuant li vient por faire sa proiere. ke couant ait malmarit.

Sabine fait li coens uostre amor matalente. la uotre uos requier la moie uos presente. et se uos me faillies mis maueis en tormente. et la belle respont jai deus ne le consente. ken soignantaige soit usee ma iuuente. ke couant ait a mal marit.

Sabine dist li coens tant uos uoi debonaire. ke de uos ne me puis partir ne arrier traire. et se uos me uoleis et mes boens uoleis faire. nait home en mon pooir sil en uoloit retraire. maluaix mot ke les euls ne li feisse traire. Ki couant ait.

Tant ait li coens doneit et promis a la belle. ke il li ait tolut le douls nom de pucelle. toutes ces uolenteis fait de la damoiselle. aglente senpersoit son seignor en apelle. por pouc ke ne li pairt li cuers sous la mamelle. ki couant ait a mal marit.

La dame en sospirant ait moustreit son coraige. sire por deu merci trop maueis en uiltaige. ke dauant moi teneis amie en soignointaige. se me meruoil coment me feites teil hontaige. car onkes en moi not folie ne outraige. ki couant.

Aglente bien aueis uotre raixon moustree. sor les euls uos comant ueudies ma contree. et gairdeis ke ni soit seue la rentree. car maintenant seroit la uotre uie outraie. ki couent ait a mal marit.

Aglente cest en pies uosist ou non drescie. en plorant prant congie dolente et correcie. de ces enfans aidier a tous les barons prie. pues les baisse en plorant et il lont embraissie. quand pertir len couient a pouc nest enraigie. ke couent ait a mal marit.

La dame a duel kelle ot est cheue souine. quant redrescier se pout dolente sachamine. del cuer uait sospirant et de ploreir ne fine. les lairmes de son cuer corrent de teil rauine. ke ces bliaus en moille et ces mantels hermine. Ke couant ait a mal marit. trop souent uoit son cuer marrit.

CLVII.*

Fol. LXXII. R°.

Entre raixon et ioliue pensee. moi et mon cuer ont mis en grant tenson. raixon me dist coiement a cellee. ke ie ne doi ouvreir se per li non. et se ie fais les comans de raixon. tost auerai toute ioie obliee. car raisons dist iai fole entention. se por amors fais ioie ne chanson camors faut lues et pouc durent sui don.

Quant raixons mait sa uolenteit mostree. et ie muels doi retenir son sermon. ioliueteis est en mon cuer entree. et fine amor ki est contre raixon. lors me souient de la cleire faisson. et dou gent cors la bien

* Unicum des Manuscripts Bern 389.

faite honoree. ke tout mait mis en si ruste prison. maix trop redout ke medissant felon. ne me grieuent ali per traixon.

Raixons me dist ke cest grans deruerie. de ceste amor ke si me fait douteir. car quant iaurai ceste amor muels seruie. li uairai ieu a .I. autre doneir. le don ke plux maurait fait desireir. de teil amor seruir est grans folie. pues·con i puet per mensonge greueir. celui ki sert loiaulment sens fauceir. ceste amor fait ioie a dolour torneir.

Jolíueteis ait raixon desmentie. et se mait dit kelle seit bien proueir. ken fine amor nait poent de tricherie. ne nuls ni puet uelonnie troueir. ains fait amors maintes gens amonteir. as keils prouesse et bonteis fust faillie. ne fust amors ki les siens fait peneir. et pues lor seit si bien gueridoner. cuns tous souls biens fait cent mals oblieir.

Raixons me dist ke trop ait deruerie. en ceste amor trop fait mal endureir. car quant elle ait longue poene merie. sen uoit on donc la poene trespaisseir. amors fait gent enraigier et dérueir. et apourir maix raixons nel fait mie. ains fait les siens de richesce honoreir. et de grant sen prixier et renomeir. et ioie auoir ke dure sens fauceir.

Cors de mon cuer est raixons departie. amors i est ie ne len quier osteir. quant me souient de la belle escheuie. de son gent cors et de son biaul uis cleir. et del solais kelle me puet doneir. se fine amor me ueult bien faire aïe. lors ne mi peux a raixon acordeir. amors fait gent enuoixier et chanteir. et esmaier et pues resconforteir.

Chanson di moi la contesse a uis cleir. ke de flandres tient la grant signorie. ke ie li ueul enquerre et demandeir. lou keil des dous me uolrait muels locir. ou raixon croire ou per amors ameir.

CLVIII.*

Fol. LXXIII. R°. Maistres willame li vinieres.

En tous tens se doit fins cuers esioir et ioie meneir. et son cors coentir. car on uoit celui de samor ioïr. ki loiaulment prie. Bone est la dolour dont il naist dousour. et solais et ioie.

Por ceu ne se doit fins cuers ebaihir. ains doit tout en greit bien et mal soffrir. pues com puet les mals des biens adoucir. fols est ki safroie. Bone est la dolour.

Por ceu ne me puis de celi partir. ke a assiant me fait mal sentir. maix se dun baissier me uoloit merir. tout li perdonroie. Bone est.

Dun tout soul baisier de cuer a loisir. poroit mon uoloir gran piece acomplir. maix de desirrier mestouroit morir. sencor nen auoie. Bone est.

---

* Nur noch in den Handschriften der dritten Gruppe 844, f. 108, und 12615, f. 28v, von demselben Verfasser. 12615 gibt die Besserungen: in der zweiten Strophe „s'effroie“ statt „safroie“, in der dritten „essient“ für „assiant“, in der fünften „chose“ für „choise.“ In der letzten Strophe hat 12615 „Balade a celi“ statt „chanson a celi“. Auch sonst sind die Abweichungen ziemlich bedeutend.

Quant a recele son gent cors remir. nestuet demandeir se del cuer sospir. car choise ni uoi ne faice a souffrir. se amer auoie. Bone est la dolour.

Chanson a celi ten uai faire oïr. ke por ceu me heit ke lain sens traïr. de par moi li di con uoi tost cheir. lairbre ke ne ploie. Bone est la dolour dont il naist dousour et solais et ioie.

CLIX.*

Fol. LXXIII. R°. Gelebers de berneuille.

Elais ie sui refuseis et ma chanson refusee. tous mes solaus est mueis en poene et en grief pencee. ne iamaix ne chanterai de cuer gai sil naigree. madame honoree cui iain de cuer urai. se mal trais bien lai deserui. sen requier mercit.

Dame cor me perdoneis ceu ke ie uos ai iree. et ma chanson reteneis. uos nen sereis iai blamee. dame por uos kesgairdai. la trouai li iorneie. fut bien deuee. ke uos corresai se mal trai bien ai deseruit. sen quier mercit.

Bien sai ke seux engingnies. per ma dure destinee. dame se uos moblieis. trop grant perde ai encontree. estre doi tant com uiurai. en esmai quant trouee. o amor loee. son comant paissai. se mal trai.

Dame uo cuers est iries por ma deserte deruee. deus com ie fui enchanteis. quant crei gent periuree. et uo comant refusai. mal ourai douce nee. ma ioie est finee. se uo mercit nai. franche rien cor mesgairdeis. saurai ioie recouree. uostre hom seux et uos iureis uo sers desous uotre espee. jamaix ne uos meferai. ains querrai ki ert doublee. uo rente aduree. de si ke morai. se mal trai.

Chansonete querre ireis. la millor de la contree. madame a cui seux remeis. quant tu laurais saluee. par idete te retrai. et tant fai ke chantee. tait ta bien senee. muels ten priserai. se mal trai bien lai deserui sen quier mercit.

CLX.**

Fol. LXXIII. V°.

Bei Wackernagel Nro. 34.

---

* Anonym Lavall. 59, f. 43r; dem Gillebers in 845, f. 68; Paulmy 63, p. 147, und 12615, f. 35v. Die vierte Strophe hat der Schreiber der berner Handschrift falsch abgetheilt, wahrscheinlich weil er keinen Refrain in seiner Quelle nach „mercit nai" fand. Bei „franche rien" fängt eine neue Strophe an. Die Recension in Lavall. 59 und in 845 hat eine andere Strophenfolge und kein Envoy; die Rec. in 1 615 stimmt mit der des berner Codex. Wir bessern nach 12615 und Lavall. 59, „corroucai" in der zweiten Strophe statt „corresai." Statt „par idete te retrai" hat 12615 „a yfenie te retrai."

** Anonym Lavall. 59, f. 43r; 20050, f. 114v; dem Gillebert de Berneuille 845, f. 71; Paulmy 63, p. 153; anonym noch 846, f. 9v, und 1591, f. 125.

CLXI.*

Fol. LXXIV. R°. Messirez raious de ferreires.

Encore mestuece il chanteir. nai ie talent de ioie auoir. car bien me seit destorneir ceu ke plux me deust ualoir. fins cuers et sen ai boen uoloir. de li seruir et honoreir. et ma dame ke est sens peir. de sen et de biaulteit por uoir. ne me deust pais oblieir.

Lais ie ne quier autrui ameir. ne ie nen auroie paoir. ke tant me plaist a desireir. la ioie ke ie cuit auoir. siens seux sen ferait son uoloir. de ma poene gueridoneir. maix de tant me doi je blameir. ke ie deusse bien sauoir. ke fauls cuers fait desespereir.

Certes ie lain trop loiaulment. bien me deust nomeir ami. he lais com ie me duel souent. de ceu conkes cest mot noï. por cest gueridon seux iaili. et uolentiers souffre et atent. tant kelle saiche uraiement. ke onkes ne me repenti. de seruir debonairement.

Se tant ne lain ca cuer men sent. iai nait elle de moi mercit. non a foi se ie men repent. conkes si tres belle ne ui. nel siecle nait millor de li. se ueul muels ameir hautement. ke ieusse un autre talent. car cil nait mie a bien failli. ki en espoir grant ioie atent.

Chanson ie te ueul enuoier. a celi por cui ie te fix. car autrement ne los proier. ne ne sui mie si hardis. certes si seux ieu ces amins. ceu ne poroie ie noier. muels en ameroie .I. baissier ke la ioie du paradix. si me puist elle aincor aidier.

CLXII.**

Fol. LXXIV. V°.

En auenture comens. ma dairiene chanson. si ne seux lies ne dolens. ne ne sai se uif ou non. ou se iai tort ou raixon. ou ce iain ou cest noians. maix iteil est mes talens. ke sens nulle repentance. pans a la millour de france.

Et li tres dous pencemens. de sa trescleire faisson. moi fait renouellement. de toute ioie sens nom. maix tant mes quierent felon. losengier et male gent. kensi moi uient en propens. ke por mal ne por greuence. ne sauront ma mesestance.

Ains namai por repentir. ne iai ne louquier sauoir. ains ai mis en li seruir. cuers et cors force et pooir. et celle me fait doloir. bien le me porait merir. kelle ait paoir dacomplir. mon uoloir toute ma uie. ma tres douce chiere amie.

Deux se ie l'ain et desir. dont nai ge droit oil uoir. ke sens estre

* In den Handschriften der dritten Gruppe, in 844, f. 82, wo der Anfang mit der Miniatüre weggeschnitten, und anonym in 12615, f. 125v. „iaili“ in der dritten Strophe ist nach 12615 in „a li“ zu bessern.

** Anonym in 20050, f. 39v, und 846, f. 151. Die Handschriften der dritten Gruppe schreiben das Lied dem Chatelain de Coucy zu, 844, f. 56r, und 12615, f. 158v. Michel hat es nach letzteren beiden Handschriften in seiner Ausgabe der Chansons du chatelain de Coucy veröffentlicht.

a son plaixir. ne me poroit riens ualoir. maix tant dout lapercenoir. ke mi eul ont teil desir. desgairdeir ke pour morir. celi kes ait en baillie. ne sen torneroient il mie.

CLXIII.*

Fol. LXXV. R°.

Eamerouse belle de biaul semblant. deignies chanteir la chanson uostre amin. ki angoissous et pensis et tramblans. a cuer dolant de uos se departi. bien me peustes ueoir esbahi. quant ie uos dix male riens sens merci. na deu na sains uostre cors ne comans. ains uos demant ma mort et bien uos di. ken grant torment maueis mis. mar uos ui.

Lais moi chaitif mar la ui uoirement. mar la conu mar mi delitai si. en remireir son cleir uis bel et gent. et ces uairs euls ke mont mort et trait. trop durement laissiet mont et saixit. quant en seux lons nulle houre ne mobli. tous iors mes uis kelle me soit dauant. dormant uaillant ja reclain et depri. nes en soniant son nom souent escri.

Li deus damors mait pris a lais coursour. se ne li puis de son lais echaipeir. maix tost auroit en ris torneit mon plour. se per amors fait de celi ma peir. ke deus formait por cuers de gens embleir. nuls ne puet riens en li a droit blameir. tant iait sen et cortoisie et ualour. muels ain doloir por li en grief penseir. ke dautre auoir lou desduit ne le greit.

Dame plaixans trop belle a pouc dator. moult uos auient a rire et a pairleir. uostre biaulteis uoint roze et lis et flours. ie ne men puis recroire ne laissier. de uos samblans amerous recordeir ne des biauls euls ke tant peux compareir. ken esgairdeir moi firent tant bel tour. plains de dousor les ui uers moi torneir. mil fois le iour men couient sospireir.

Je uos ain dame et bien iait por coy. ie doie estre uostre loiauls amins. car en uos sai trestous les biens et uoi. ke puissent estre en cors de dame aissis. gens cors frans cuers. belle bouche et cler uis. ki seroit dont uers uos fauls ne faintis. tant eust mal ne folie en soi. moult men coentai quant de uos seux sospris. ken noble poent mait li deux damors mis.

CLXIV.**

Fol. LXXV. V°.

Encor mestuet chanteir en esperence. dauoir mercit quant orait ma chanson. car autrement nen os faire moustrance. lais ceu me font cil encrime felon. ki ont souent esteit en ma neuxance. et seron tant ke nos amant serons. destruit per eaus samors nen prent uengence.

He franche riens en cui iai ma fience. por deu oeis de uotre amin

* Unicum der berner Handschrift. Abgedruckt in Hofmann's Separatabdruck, München 1868, p. 15.

** Unicum der berner Handschrift.

le nom. ie ke por uos trais anui et pesance. ne iai se croi nen aurai guerixon. maix saichies bien ke iai moult grant fiance. en uotre cors cait de biaulteit renom. plux ken nulle autre entre alemaigne et france.

Se ie ser bien de boen cuer sans boidie. aidies serai iteils est mes penseirs. car ki aimme de cuer sens tricherie. ces guerdons li doit estre euaireis. flours des autres sorguels ne uos maistroie. por deu uos pri ke uos ne mocieis. ke uostre honors en seroit empirie.

He bone amor ne moi traïxies mie. ie sui uotre hom maix nen seux pas fieueis. por deu proies a madame mamie. et depair moi ma parolle conteis. si saigement ces cuers ne mescondie. ne ces gens cors ou mes cuers est entreis. he deus kest ceu ne le sent elle mie.

Se uos por moi empreneis cest messaige. uos fereis bien car ie uos ser de foi. se reteneis uotre propre eritaige. et menbre uos dalixandre le roi. celi dailiers ki tant fut prous et lairges. por ceu kil mist en sa gent boin conroi. li obeirent et li fol et li saige.

CLXV.*

Fol. LXXV. V°.

Eins ne ui grant herdement. faire sens folie. et qui uient coairdement se pert sen uaïe. por ceu sai je folement ma dame proiee mercit. car ki fait lou fol hardi. plux tost ait amie. ke teils repaire entour li saigement.

Il ait a siecle une gent. de sen si garnie. ke sens grant pointiement ne poroient mie. amors naichete ne uantre. ne parolle pais si. ne per lengaige poli. a tout sa maistrie en voit on maint enbaihit. de noient.

Maix cil ke gairde ne prant a chose kil die. ains aimme si durement ke tous si oblie. bien apersoit ki entant. kil ne proie fors kensi. com amors li eslit. ne nait baie fors ca ceu. con ait oït son talent.

Se iai auient ke itant. ke per raixon prie. per raixon proie ausiment. sait ioie damie. et ki iout rainaiblement. per quartiers ou a demi cil ait a ioie failli plux de bone uie. ait en .I. perfait amin. ken teil cent.

Je sai bien iain loiaulment. et se sai partie. ne iai ma dame autrement. niert per moi proieie. ke ie li dirai briement. ameis moi ie uos en pri. deuz doinst et amors ausi. ke ne mescondie. kelle mauroit esbaubit errammant.

CLXVI.**

Fol. LXXVI. R°.

En amors uient biens sens et cortoisie sen chanterai se men ueul resioir. et amerai tous les iors de ma uie. de bien ameir ne me ueul repentir. del mal dameir ne me ueul ie guerir. car ien uaul muels et plux men humilie. ne li querrai se deu plaist uelonnie. aisseis ueul muels endureir

* In 844, f. 152v dem Maistre Richars de Furnival, ebenso im Manuscript Arras 657, wo es das dritte unter den ihm zugeschriebenen Liedern.

** Unicum der berner Handschrift.

et souffrir. ke sens son greit eusse mon desir. fins amans seux si lain sens tricherie.

Saichies de uoir ie nameroie mie. se tous mes boens en uoloie acomplir. de la belle cui ie ueul a amie. sonor li ueul gairdeit et detenir. ne autrement ni uoldroie auenir. fors soulement sa bone compaignie. nest pais amins ke trop requiert ne prie. se me meruoil coment puet auenir. camie fait son boen amin morir. ne ke amins fait damie anemie.

Jain loiaulment per amors coi com die. car ie puix bien en plux grant prix uenir. a haute honor et a grant signorie. por ceu le doi et cellcir et courir. si saigement. nuls nen puist mal oïr. por medissans ke tous iors lont traïe. tost espaisseis uns desduis de folie. et sen uient on trop tairt a repentir. por ceu ueul ieu sonor bel maintenir. kelle ne soit iai per moy empirie.

Jone auenans de tous biens einseignie. ie uos ain tant ke ne men puis partir. se ie uos ain nen soies iai iree. ie ne men puis deffandre ne tenir. mon cuer aueis deus uos en laist ioïr. et lou cors doing nest riens ke uos desdie. ie seux uotre hom en la uotre baillie. or soit en uos del tout a couenir. de moi ne sai sens uos a chief uenir. se nen penseis ne uoi ke plux en die.

Simple et plaixens cortoise et bien aprise. por deu uos proi de moi a retenir. a uotre amin saige bien enseignie. secourreis moi sil uos uient a plaixir. dun soul resgairt ou dun uo biaul sospir. uo douls cleir uis mait mis en uo baillie. cor nen soies moins ioians maix plux lie. en icest poent auroie mon desir. se uos doulz cuers le uoloit consentir. simple auenans se ne mocies mie.

CLXVII.*

Fol. LXXVI. V°.

El tens kesteit uoi uenir. en sa uerdour. et la roze espanir. el poent dou iour. adonkes sospir et plour. et plaing et sospir. car li tres douls mals damors ne me lait guerir. repentir ne men poroie a nul ior. car iain sens cuer traïtour.

Mes cuers ne se puet partir. de la millour. et por li mestuet guerpir. toute autre amor. ceste double chascun ior. quant plux la remir. celle ou biaulteit et ualor uoi crestre et florir. apertir de si ai trop grant dolour. et uolentiers mi retor.

Retorneir me fait souent. en son païx. li tres douls mals ke ie sent. et ses cleirs uis. ait mon cuer en prixon mis. kil ne sen deffent. tous iors est uers li enclins. a cui il satent. biaul cors gent. mains iointes com fins amis. seux del tout a uo deuis.

Tout cest mal tout cest torment. me seux ie quis. quant ie ui premierement. lamerous ris. adonkes fui si sospris. dameir loiaulment.

* Unicum der berner Handschrift.

conkes tant namait paris. a'mien esciant. moult souent men confort et rant saixit. a son los et a son boen prix.

Amors uos maueis doneit. force et pooir. destre a uostre uolenteit iel sai de uoir. ne jai ne men quier mouoir. jour de mon aie. car iain muels .I. boen espoir de lei ou je bei. kestre ameis ne nulle autre amor auoir. dont feisse mon uoloir.

CLXVIII. *

Fol. LXXVII. R°.

El dous tens ke uoi uenir. kerbe naist por la dousor. et io ces oxiauls tentir. per ces uergiers nuit et iour. sosprix seux de bone amor. por la tres belle a cleir uis. ie ne sai ce cest folour. maix por samor crien morir.

Mes cuers me fait grant irour. ke ne men laisse torneir. ainsois double chascun iour. son uoloir por muels peneir. deus elle moi fait trop museir. signor se ie fais folour. trop len perdeuroit peseir. car trop lain de fine amor.

Se ie lain de bone amor ceu ne fait pais a blaismeir. ken li ait tant de ualour. con ne la puet trop ameir. maix por deu li ueul mandeir. ke tant most de ma dolour. ke lautre puisse porteir. ke trop uif en grant langour.

Sonkes nuls mercit trouait. ie ni doi mie faillir. conkes nuls hons tant namait. com ie fais en lonc consir. se ne men doi repentir. car cil ki tant seruit ait. ne doit perdre per souffrir. lou grant bien catendut ait.

Jai nellui tort nen ferait. celle moi laisse morir. car siens sui si mocirait. quant li uanrait a plaixir. namors ne doit pais mentir. pues ke a li me donait bien men doi a ceu tenir. maix trop longue atende i ait.

Se deu plaist bien me vanrait de loiaul amors seruir. konkes nuls nen empirait. si amors li uolt merir. iai deus ne men laist partir. maix a son uoloir serai. coi kil men doit auenir. iamaix ne loblierai.

Chansoñete uai se di. la belle ke mon cuer ait. ke grant poene sent por li. se li plaist se mocirait. maix trop grant pechiet ferait. se ie mur en sa mercit. celle ait tort ke so amin. ocist se forfait ne lait.

CLXIX. **

Fol. LXXIX. R°. De nostre daime.

Fins de cuer et daigre talent. ueul .I. seruentois comencier. por loweir et regraicier. la roine dou firmament. de sa loenge et de son nom. mueuent tuit mi lai et mi son. ensi ueul useir mon uiuent. en li seruir en boen espoir. de tant com jaurai de sauoir.

---

* Unicum der berner Handschrift.

** Eins der zweiundzwanzig nur mit Lavallière 59 gemeinsamen Lieder. Daselbst f. 150v.

Gabriel glorieusement. alait ceste noncier. ken li se deuoit herbegier. et panre charneil uestement. cil ki fist adam purement. la uirge ke fut en frison. lou creit et fut erramant. parolle chairs et consut loir. ki poissance ait a son uoloir.

Nes plux ke li aire se mue. quant on i giete .I. espreuier. ne muet elle a lenchairgier. ne a naistre de son enfant. uirge portait son enfanson. uirge le tint en son giron. uirge li uit mort receuoir. et uirge en paradix seoir.

Sen ceste dame eust noient. ke trop ne feist apreixier. iai cil ki tout puet iusticier. ni fust enclos si longuement. mais se tuit ierent salemon. home et oixel beste et poixon. et la loescent bonement. ne poroient dire le uoir de sonor et de son pooir.

Tres douce dame a uos me rant. se uos me uoleis consillier. ie nai gairde de perillier. dauerciteit ne de torment. meire a laignel meire a lion. meire a urai fil salemon. meire ou tous li biens resplant. meneis nos en uostre menoir. ou nuls maluais ne puet menoir.

CLXX. *

Fol. LXXIX. R°.

Flour ki sespant et fuelle ke uerdoie. li roisignor ki chante et la maluis. ueullent ke chant et ke ie ioiens soie. maix trop mest loing ioie ce mest auis. et non porcant ciert tout a lor deuis. car iel ferai coi kauenir men doie. pour la millour dont iai nuls pairleir doie. gente de cors et plux belle de uis.

Lais cai ie dit et coment chanteroie. quant iai mes cuers niert de ioie aseuis. maix moult me plaist ke si tres bien lenploie. ke plux belle est cent tans ke ne deuis. ces tres biaus cors li gens li escheuis. me plaist itant ke plux iolis seroie. dauoir samor ke saleus estoie. a estre coens et rois de S. Denis.

Jai deus namors ne pities ne consente. kelle me laist morir en teil dolour. maix ie sai bien ca teil merchiet teil uante. si me destraint ke ien pert la colour pertens porait persoivre ma folour. folour ie ment cest drois ke men repente. car bien diroit por noient sa demente. ke de teil bouche auroit senti lodor.

Deux com auroit conquise belle rente. ki de bonteit poroit auoir la flour. et si mat ieu cuer et cors et ontente. maix ie ne sai ie uairai le jor. ne jai per deu ne ferai nul seior. de li ameir entreis seux en la sente. dont iai nistrai keil mal ke mes cuers sente. saurai conquise ou ma mort ou samor.

* Zwei Manuscripte der zweiten und die beiden der dritten Gruppe schreiben das Lied dem Oudars de Lacheni zu, 845, f. 111; Paulmy 63, pag. 229; 844, f. 171, und 12615, fol. 43v. Nach 12615 ist in der zweiten Strophe „iolis seroie“ in „lies seroie“, „saleus“ in „sesleus“, in der dritten Strophe „sa demente“ in „se demente“, in der vierten Strophe statt „et si mat“ „et si met“, und im Envoy statt „la mort me jostice“ „l'amors me iustice“ zu bessern.

Toute biaulteis ki en li est aissise. me fait morir aisseis plux doucement. et loiaulteis ke iai tous iors aprise. car ains ne sou mentir a essiant. tant ain les mals ke por ma dame sent. cains ne fui lais de faire son seruixe. ains ai esteit tous iors a sa deuise. se me meruoil quant pitiet ne len prent.

En dous espoir atant sa grant franchixe. com fins amans maix niert pais longuement. car la dolour ke menprent et atisse. haiste ma mort si morai uoirement. maix se ie mur por ameir loiaulment. mairme serait dedens paradis mise. come loiaul et ma dame reprise. de deu auant et de toute autre gent.

Chanson uai ten tost et isnellement. car tu uois bien ke la mort me iostice. ma dame di ke tous li mons laprise. maix cest a tort sa morir me consent.

CLXXI.*

Fol. LXXX. R°. li rois de naivaire.

Fuelle ne flour ne ualt riens en chantant. ke per defaute sens plux de rimoier. et por faire solais uilainne gent. ke les mauais mos font souent abaieir. ie ne chant pais por eaus esbanoier. maix por mon cuer faire un pou plux ioiant. cuns malaides en garist bien souent. dun boen confort quant il ne puet maingier.

Ki uoit uenir son anemin corrant. por traire a lui grans sietes daicier. bien se deuroit destorneir en fuiant. sil pooit guerantir de lairchier. maix quant amors uiennent a moy lancier. moins les redous cest meruelle trop grans. ensi resoit son cop entre les gens. com ie fuisse tous souls en un uergier.

Je sai de uoir ma dame en aime cent. et aisseis plux cest por moi courrecier. maix ie lain plux ke rien ke soit uiuant. si me doinst deus son gent cors embraiscier. ceu est la riens ke plux auroie chier. et se ien seux periurs a essiant. on me deuroit traîneir tout auant. et pues pandre plux haut ca .I. clochier.

Se ie li di belle ie uos ain tant. elle dirait ie la ueul engingnier. et ie nai pais ne sen ne hardement. ke contre li me puisse desrainier. li cuers me fault ke me deuroit aidier. ne parolle dautrui ni uault noient. ke ferai ieu consillies moi amant. li keils uault muels ou pairleirs ou laissiers.

Je ne di pais ke nuls aint folement. ke li plux fols en fait plux aproixier. maix grans eurs i ait mestier souent. plux ke nait sens ne raixon de plaidier. ne bien ameir ne puet nuls ensignier. fors ke li cuers ki done lou talent. ke plux aime de fin cuer loiaulment. cil en seit plux et muels sen puet aidier.

---

* Anonym Lavall. 59, f. 27r; 20050, f. 121r, und 846, f. 53v. Dem Thiebaut in 845, f. 12; Paulmy 63, pag. 52; 844, f. 69r; 12615, f. 17v; Vat. 1490, f. 5v, und 1591 (früher 7613) f. 45. Anonym noch 12581, f. 230v, und Bern 231, f. 1v.

Dame mercit ueilliez cuidier itant. ke ie uos aince riens plux ne uos demant. ueis le forfait dont ie uos ueul proier.

CLXXII. *

Fol. LXXX. V°. Jaikes de canbrai.

Force damors me destraint et iustice. ioliueteis mait mis dedens ces lais. en resgairdant ai bone amor conquise. et tu pities ma dame conquerrais. ensi seront mi uoloir acompli. damors dame et de loiaul amie. saurai dameir la ioie et lou solais.

He cuers hautains plux ke ierfaus sor bixe. fais por haïr orguel et uilains gais. dame ke es de bel acoent aprise. a uos motroi ne me refuseis pais. et se ie fau iolis cuers amercit. trestuit li bien me seront defaillit. si eirt por moi de lamort en porchais.

Ne morai pais maix la mort miert pres mise. cor i penseis belle ensi com ie fais. elais dolans ou est or conuoitisse. lai ou ie ueul ke lai nest elle pais. cor couoities belle ie uos em pri. moi a amer et amors autresi. ou ie dirai deus de si haut si bais.

Cil est moult haut ke ioie ait entreprise. de bone amor maix ceu ne di ie paix. ke fort eur ne soit por moi remise. sensi defaut trop iert pensis et mais. car a premier dame quant ie uos ui. mes cuers por uos de moi se departi. or lou gairdeis. ie men uoix uos le lais.

Je lairai dame en la uostre franchixe. foi et dousour e cuers ki remainreis. tu fu iai miens soies en son seruixe. se ne le fais a tous jors traît mais et non porcant il ne tient fors cali. siens est segur. ai amors ai pleui. ke en mon cors iamaix ne reuanrais.

CLXXIII. **

Muse an borse.

Fine amor maprent a chanteir. si en fait grant cortoixie. maix ains maix ne men sou melleir. a nul de jour de ma uie. mercit proi ma douce amie. tant me fait ali penseir. ke ne la pus oblieir.

---

* Unicum der berner Handschrift. Abgedruckt bei Dinaux trouv. Cambr., p. 149.

** Findet sich nur noch 20050, f. 32r anonym, so dass wir den Dichter, der sich hier unter dem merkwürdigen Namen „Muse an borse" verbirgt, nicht ermitteln können. Fände sich nur dies eine Gedicht unter diesem Namen, so könnte man annehmen, dass der jüngere Schreiber, der im berner Codex die verblichenen älteren Dichternamen mit schwarzer Dinte copirt, gerade diesen Namen nicht mehr habe vollständig entziffern können und darüber irgend welchen Unsinn hingeschrieben, wie er es öfter gethan. Aber es findet sich noch ein zweites Gedicht unter demselben Namen ohne Differenz der Orthographie, so dass der Name also wohl doch auch in der älteren Bezeichnung so gelautet haben muss. Wir wissen mit dem Namen nichts anzufangen. Die Recension der berner Handschrift ist um eine Strophe länger, als die von 20050.

Ma dame me fait compaireir. sa tres douce compaignie. ains uers li ne me sou celeir. ceu me tient en sa baillie. et jain muels coi ke nuls die. les mals damors endureir. ke uiure sens li ameir.

Quand prix la belle a esgairdeir. mi eul en orent teil enuie. conkes de li ne me pou osteir. ne sai ki les en chaistie. camors ait teil signorie. quant ueult son pooir moustreir. nuls ne la puet contre esteir.

Meruoil moi coment puet dureir. cuers ki aimme sens boidie. por ceuls ke ne pueent celeir. en lor cuer la tricherie. ke teils pert per ous samie. ke pues ne puet recoureir. quant il i cuide aseneir.

Desore ne puis ie celeir. ke mon coraige ne die. nuls né puet de cuer ameir. ke il ni ait ialousie. et cil fait grant uelonnie. ke se poene de guil celi ke ne seit fauceir.

CLXXIV.*

Fol. LXXXI. R°.

Bei Wackernagel Nro. 7.

CLXXV.**

Fol. LXXXI. V°.

Bei Wackernagel Nro. 12.

CLXXVI.***

Fol. LXXXII. R°.

Ferus seux dun dairt damors. a tens destei ki nouelle. se me fait mueir colour. de tout le mont la plux belle. lais sins seux dune estancelle. et toz li cuers me satelle. quant ie recort la dousour de celle roze nouelle.

---

* Anonym in 20050, f. 98r. Das Manuscript 845, f. 122, schreibt das Gedicht dem Mesire Amauri de Creon zu, wie unsere Handschrift; Paulmy 63, pag. 250 nennt den Verfasser Morise de Creon; 846, f. 54, bringt es anonym, und 847, f. 109, legt es dem Mesire Pierre de Creon bei. Die Manuscripte 844, f. 86, und 1591, f. 51, schreiben es dem Pierre de Craon, und Vatican 1490, f. 27r dem Meurisses de Craon zu. Wenn also Meurisses, Morise und Amauris nicht etwa dieselbe Person ist, so ist die Mehrheit der Stimmen für Pierre de Creon. Aber es für höchst wahrscheinlich zu halten, dass Amauri und Morise dieselbe Person, veranlasst uns der Umstand, dass derselbe Schreiber einmal Amauri schreibt (845, f. 122), das andere Mal Morise (Paulmy 63, p. 250). Gedruckt ist das Lied nach Vat. 1490 in Keller's Romvart p. 259, daraus bei Mätzner und Bartsch. Bruchstücke bei Baret. Les troubadours et leur influence sur la littérature du midi de l'Europe, 1867, p. 259. In der vierten Strophe muss nach 20050 „gilleir" gestrichen werden.

** Anonym noch in 20050, f. 35v; 845, f. 178r, und Paulmy 63, pag. 388. Abgedruckt bei Tarbé, Chansonniers de Champagne p. 14.

*** Noch in 20050, f. 48r. Zu bessern nach 20050 in der ersten Strophe statt „lais sins seux" „las cuit sui", statt „satelle" „sautelle", in der dritten Strophe „plainte" statt „plante".

Lamor de li me destrant. ces cleirs uis et sa franchixe. li miens cuers pais ne se faint. de li ameir sens faintise. en li est biaulteis aissise. toute prouesse ait conquisse. iai soit ceu kelle ne maint. en li ai ma ioie mise.

Riens ne me uault ma plante. ke ie fais por la millor. car se iai samor atainte. a cuer aurai grant dousor. ie sai bien ke li pluxour. en ont ennie gringnor. de ceu ke dameir nest fainte. ne serait elle nul iour.

A la fin de mon detrie. uos pri tous loiauls amans. ke uos loiaul amistie. gairdeis ades loiaulment. si ferai ie mon uiuant. car de fauceir nai talent. ceu kai toz iors conuoitie. jusca ior del iugement.

CLXXVII.*

Fol. LXXXII. V°. Maistrez willame li vinier.

Freire ke fait muels aprixier. a uos en est li ieu partis. de dous amans ki sens trichier. ont en amor lor cuer aissis. li uns aimme per teil deuis. kil ait tout son uoloir entier. lautre nait fors le donoier. maix il est fis. ke ces boens li lairait faire. samie la debonaire. maix por sonor sen ueult tairgier.

Sire mentir ne uos en quier. ke ne uos en soit li uoirs dis. ki refuse son desirier. moult est recreans et faillis. pues ca son boen en est saixis. et ke celle lait tant chier. kelle li ueulle otroier. ie sui tous fis. ke femme est de teil afaire. ke tost ueult son cuer retraire. dome ki la ueult espairgnier.

Freire ceu ne quier iai noier. ke chascuns ait moult ces delis. maix cil ait moult le cuer ligier. ke del tout est a son deuis. se iai

---

* Ausser im berner Codex und 1591, f. 26, in Handschriften der dritten und der vierten Gruppe: 844, f. 112; in 12615, f. 31r mit der Ueberschrift: „Maistre Gilles et maistre Willes li vinier.“ In 1591 heisst die Ueberschrift „Le roy de Navarre a frere.“ Ohne Ueberschrift in den Handschriften der vierten Gruppe: Manuscript Vat. 1490, f. 135v; Vat. 1522, f. 149v, Arras 657, wo es das fünfte der jeux-partis. Ueber die Persönlichkeit des Frere vergleiche den Artikel über die Chansonniers von Paulin Paris in der Hist. litt. de la France, tome 23, und das jeu-parti „Sire frere faites moi un iugement“ (1591, f. 25v; Siena 36, f. 52v; Vat. 1522, f. 150r; Arras 657, Nro. 6 der jeux-partis, Vat. 1490, f. 34r, also in sämmtlichen Handschriften der vierten Gruppe; ferner abgedruckt in Keller's Romvart p. 382, und bei Tarbé, Chansons de Thibaut p. 104). Am wahrscheinlichsten ist die Erklärung Passy's (Bibliothèque de l'école des chartes 1859 p. 308 sqq.), die nach Manuscript 12615 den Frere wirklich den Bruder des Gilles li Viniers sein lässt. Das Manuscript Arras 657, das im ersten Verse unseres Liedes die Variante „Sire ki feit mieus a proisier“ aufweist, hat in dem eben erwähnten Liede „Sire frere faites moi un iugement“ die merkwürdige Variante „Sire Ferri“, welche beweist, dass schon dem alten Schreiber dieses „frere“ unverständlich war, da er dafür die bekanntere Persönlichkeit des Lambert Ferri setzte. Uebrigens ist sowohl die Anzahl, als die Anordnung der Strophen in den Handschriften sehr verschieden. Die Handschriften der vierten Gruppe liefern hier, wie bei vielen jeux-partis, eine ältere und reichere Recension, als die berner. Aber auch 12615 hat acht Strophen, also drei mehr als die berner Handschrift.

mamor en teil poent mis. ke tout motroit sens efforcier. tant doi ie muels sonor gaitier. ie seux tous fis. ke muels uient le preste taire. ke blaimeir son saintuaire. fouls est ki del louf fait bergier.

Sire mal seit cil consillier. por cui uos laueis ensi pris. ke iai de femme blestengier. ne poreis monteir en haut prix. gairdeir se doit loiauls amis. de chose enprandre a comencier. de coi on le puist reprochier. ie sui tous fis ke por son boin a chief traire. fait a samie contraire. moult muels li couanroit laissier.

Freire sadroit uoleis iugier. ceu tesmoignerie a enuis. ke me doie desauancier. destre a boens mamie tous dis. muels uault faire ce mest auis. ke faice entendre ne cuidier. a lueure cognoist on lourier. ie sui tous fis ke son seruixe ne ueult perfaire. ne ueul iai oï retraire. per droit doit perdre son lowier.

CLXXVIII.*

Fol. LXXXIII. R°. Maistes willame li uiniers.

Flours ne glais ne uoix hautainne. dalowe ne de maluis. nul si grant uoloir namoine. de chanteir ce mest auis. com amors de cuer prochiene. car de tant soit chascuns fis. camors est et iert tous dis. toute la ioie mondainne. nil nest riens ke ioie atraie. fors camors douce et uraie. Teil force est damors.

Jai ioie damors certainne. naurait nuls ke soit faintis. kamors aquise sens poene. est sens prou uns uilains cris. ki ke lait fauce est et uainne. sil ne lachaite a droit prix. de trauaus couers penis. et de doutance greuaine. ki amors ensi nesaie. nest drois ke bien len eschaie. Teil force est damors.

Se iosoie fol ouraigne. blaimeroie ke pouc prix. celi ki en feste plainne. bergaigne et achete en pris. et retient dru sor quisainne. nequedant li uoloirs espris. damors est tant posteis. ke nuls sens ne les refraigne. ains couient lou cors kil traie. a boen del cuer keil kil laie. Teil force est damors.

A son plaixir me demoinne. celle en cui iai mon cuer mis. maix bien sai de keil cheainne. elle mait loiet et pris. nains en nulle bone uainne. ne len pout prendre mercit. ains se courrouce tous dis. ensi com deuant lestrainne. se men couient sa menaie. souffrir keil greit ke ien aie. Teil force es damors.

Ha douls uis soeif alainne. cors de tous biens aiemplis. se cortoixie est uilainne. dont est mes espoirs faillis. uostre amor si me

---

* In Handschriften der dritten und vierten Gruppe: 844, f. 107v; 12615, f. 28r; Vat. 1490, fol. 37v, und Manuscript Arras 657, wo es das fünfte unter den Liedern des Willaumes li Vinier ist. Wir bessern nach 12615 in der dritten Strophe „quisaiñe„ in „quinsaine“, in der fünften Strophe „aiemplis“ in „raemplis“, „teil for“ in „teil force“. Die letzten drei Verse, die, eine Art Kehrreim, in der berner Handschrift am Ende des Liedes stehen, hat 12615 nicht.

demoinne. kentre la gent esbaihis. me seux oblieis pensis. mil fois sens la premeraiñe. ne por dolour ke ien aie. nai pooir ke men retraie. Teil for est damors.

Belle et bone coente et gaie. uostre amor bait et rapaie. teil force est damors.

CLXXIX.*

Fol. LXXXIII. V°. Adefrois li baistair.

Fine amor en esperance. mait mis et doneit uoloir. de chanteir por aligence. des mals ke me fait auoir. celle ke bien ait pooir. damenusier ma greuence. maix paour ai et doutance. ke per felon losengier. ne me ueulle iusticier.

Tant me plaist sa contenence. et ces gens cors a ueoir. et sa tres douce semblance. ke ueul en greit receuoir. kan ke mi ferait doloir. cades ai en remenbrence. ke biaus seruirs et sousfrance. fait fins amans auancier. et seuoir croistre et haucier.

Per sa tres douce acoentance. et per son bel deceuoir. fist mes cuers de moi seurance. et prist leis le sien menoir. tant li plaist a remenoir. kil aiñe la demourance. maix ains ni out retenance. ains crien orguel et dongier. ki me fait colour chaingier.

Souent ai ire et pesence. damors ke tant suelt sauoir. or ai torneit en enfance. sa coentixe et son sauoir. quant ceaulz met en nonchailoir. ki por li ont mesestance. et ceauls done recourance. ki se poennent de boixier. et de faulz cuers renuoixier.

Dame debonaire et franche. bien me faites perseuoir. ke fins cuers sens repentence. ne mi puet maix riens uoloir. uostres seux saichies de uoir. se per uos nai deliurance. cui ie ne puis eslongier. ne ma dolour aligier.

Chancon uai ramenteuoir. a la plux belle de france. depair moi li fai moustrance. ke ne mi sai reuengier. fors ke por mercit proier.

CLXXX.**

Fol. LXXXIV. R°. Messires gaisez bruleis.

Fine amor et bone esperence. me ramoine ioie et chanteir. et celle moustre ire et pesence. ke tant maurait fait endureir. nains nel me uolt gueridoneir. si en ai esmai et pesence. se loiaulteis ou bien ameir. ou sa grans pities ne mauance.

---

* Dem Audefroi in den Handschriften der dritten Gruppe: 844, f. 146, und 12615, f. 55v. Ausserdem anonym in 846, f. 55v. Statt „et seuoir croistre et haucier", was, wenn man „savoir" liest, allerdings einen Sinn gibt, aber nicht sehr gut passt, steht in 12615: „et son usage changier". Statt „retenance" in der dritten Strophe ist wohl mit derselben Handschrift recevance zu schreiben. Uebrigens ist die Recension der berner Handschrift um eine Strophe reicher als die von 12615. Abgedruckt bei C. Hofmann: Altfr. lyr. Gedichte aus dem berner Codex 389, München 1868, p. 18.

** Anonym Lavall. 59, f. 114r, und 20050, f. 42v. In den Manuscripten der zweiten Gruppe, wie in der berner Handschrift, dem Gasse: 845, f. 26;

Jai nel tenisse a mesestance. ka ma dame mestuet penseir. se per aucune seurtance. i cuidaisse mercit troueir. maix quant ie plux mi doi fieir. lors i truis plux male voillance. si ke ie nos a li pairleir. ansois muir en iteil semblence.

Douce dame en cui iai fience. de ma grant ioie recoureir. menbre uos ken longue atandance. me poroit amors trop greueir. ne ie ne man sai conforteir. car en uos est ma deliurance. dame se uos en doit menbreir. selonc uostre douce semblence.

Icelle gent fole cuidiere. nos abaissent ioie et iuuent. et faucent drue noueliere. ki celui laisse et autre prent. ceu uoit on auenir souent. ke la plux fole est la plux fiere. por ceu uait amors a noiant. ke pouc trueve lon ki lait chiere.

Toute mamor fine et entiere. doing a ma dame loiaulment. por ceu celle not ma proiere. ne lain ie pais moins finement. kil nest mie amors autremant. celle uait auant ou airriere. la poenne en trait ligierement. ki aime damor nouelliere.

Fol. LXXXIV. R°.

CLXXXI. *

Fois et amors et loiaulteis. est en moi sens iai defaillir. sensi est ke soie oblieis. sain ie trop muels a maintenir. loiaulteit ke fol usaige. empris lai en eritaige. ki per biaul seruir. vient a son desir. sil fait moult biaul uaselaige.

Hom ki aimme et ueult estre ameis. doit toute maluestiet haïr. et doit estre cortois et teils. kil ne sen doit enorguillir. sil alieue son hontaige. ki per force et per outraige. ueult amors ioïr. bien i doit faillir. cil ki la requiert per hausaige.

Damors ne doit estre honoreis. hom ki ne ueult boens deuenir. ains doit estre a teil fuer meneis. ke dame ne lou doit ioïr. maix cil felon plain doutraige. seiuent si bien lor lingaige. et lors mos polir. con ne seit choisir. li keil ont loiaul couraige.

Fol. LXXXIV. V°.

CLXXXII. **

Fols est ki a essiant. ueult sors grauelle semeir. et cil plux ki entreprent. uolaige feme a ameir. on ni puet raixon troueir. tost aime et tost se repent. et tost fait celui dolant. ki plux si cuide fieir.

Paulmy 63, pag. 74, und 847, f. 14. In 844, f. 43 dem Mesire Piere de Molins. Anonym in 846, f. 54r, und im Manuscript Arras 657, wo es das vierte unter den anonymen Stücken. Endlich noch in 1591, f. 37, wo es dem Chastelains de Coucy zugeschrièben wird, und anonym, aber unter Gedichten des Gasse, in 765, f. 54.

* Im Manuscript Fonds de Paulmy 63, p. 150 dem Gilebers de Berneville zugeschrieben, ebenso in 844, f. 184. Anonym in 1591, f. 117. — „hausaige" in der zweiten Strophe gleich hauteur, Hochmuth.

** Anonym in Douce 308, Nro. 21 der Grans chans. Dem Maistre Symons d'Autie zugeschrieben in den Handschriften der dritten Gruppe 844, f. 124, und 12615, f. 168v; wo die Variante „Faus est ki aentient" und nur zwei Strophen.

Vaillans hom qui a li tant. il fait trop a desameir. cest cil ki sent lou mal uent. ki cespoint en haute meir. a teil feme doit baieir. uns engingnieres de gent. ki per son engingnement. la saiche a son droit moneir.

Tuit doiens comunalment. et seruir et honoreir. pucelle ke loialment. seit son cuer enamoreir. et bien seit asauoreir. les mals ke ces amis sent. et tout li souffre et consent. sens li trop deshonoreir. li mals damors mocit ie ne puis dureir.

CLXXXIII.*

Fol. LXXXIV. V°.

Fort chose est comant ie puis chanteir. pues camors ueult ke ma dame mocie. maix mes cuers est si pris de bien ameir. ke de nos niert iamaix la departie. ne cuidies pais ke ie die de uos. douce dame maix de moi et damors. et si sai bien iamaix naurai secors. se celle el mont cui iain plux ne maïe.

Cuidies en uos dame en grant prix monteir. pues ke del tout seux en uotre baillie. se moi faites les grans mals endureir. ke soffrir doit la pute gent haïe. ki as loiauls amans est anemie. douce dame ne se uotre labors. de trauillier les felons traitors. et moy aidier ke ioie ai deseruie.

Je ne me quier dautre chose peneir. fors cades estre en uotre signorie. ken pouc doure poreis gueridoneir. ceu ke iaurai seruit toute ma vie. quant uos plairait se me serait merie. douce dame de tous iors. haisteis la moi sen iert uotre lonors. et miens li pros sen sereis muels seruie.

Une chose me fait moult conforteir. ke ades truis en uotre compaignie. saige respons et doucement pairleir. sen et valour biaultei et cortoixie. por les felons faire morir denuie. douce dame uanke uotre dousor. ke de mon cuer en trais la grant dolour. deus doneis moi kelle ne demourt mie.

Lais cai ie dit. puet dont trop demoreir. ma ioie pues kelle mest afiee. certes nenil coueis uos dont lameir. ceu kelle nait pooir ke mescondie. ne motroie ne ne me desafie. douce dame de ceu me vient paours. et resconfors. ke uotre grans ualors. ne puet sosfrir ma poene soit perie.

CLXXXIV.**

Fol. LXXXV. V°. Aubertins dez arenos.

Fois loaulteis solais et cortoixie. voi se mest vis. en mainte gens fineir. deloaultes est souent essaucie. le siecle uoi durement triboleir.

---

* Unicum der berner Handschrift.

** Unicum des berner Manuscripts. — Während der Name des Verfassers neben dem Liede am Rande „Aubertins dez Arenos“ geschrieben ist, liest die „Table des chansons“ „Aubertins Marenos“, und Wackernagel

on ne seit maix ou on se puist fieir. qui troueroit proudome sens boidie. on le douroit son pois dor acheteir.

He loialteis ou estes uos musie. a moult grant poinne vos puet maix nuls troueir. traixon est si auant cheuachie. uos et vo gens fait souent reculeir. dont apitiet deuroit forment peseir. uenir douroit baniere desploiee. por uostre honor essaucier et leueir.

Itant iait cest biens ke iel die. ke traixon se puet moult bien uanteir. kelle ait teil gens ke sont de sa manie. ne cuide pais con les peust mateir. nomeir le sueul nes doi pais oblieir. cest facetels. orguels. mals et ennie. si maïst deus bien font a redouteir.

He loiailteis moustreis uo signorie. ne laixies plux traïxon sormonteir. per son pooir ne sereis empirie. deus nel poroit soffrir ne endureir. car deus hait trop orguel a demeneir. moult par est fols ca orguel son cuer lie. tairt sen repent quant mors le fait fineir.

Biaus sires deus a uos comans ma vie. marme mon cors si me ueullies gairdeir. car cil est fols ki ou monde se fie. maix uns chascuns vos doit de cuer ameir. he meire deu ne veullies oblieir. moy pecheor ca iointes mains vos prie. ca uo chier fil me veullies racordeir.

He pouxans dame plux com ne puist nombreir. meire a haut roy douce uirge marie. aueuc les boens faites marme osteleir.

CLXXXV. *

Fol. LXXXVI. V°.

Jaikes de Canbrai ou chant loaus amors et desiries de ioie.

Grant talent ai ka chanteir me retraie. si me couient per chanteir esioir. loiaul amor droituriere et uraie. me fait ameir de cuer et obeir. a la millor ke nuls hom puist ueir. he franche riens ki aueis signorie. la sus el ciel soies de ma partie. quant en dous pairs me conuenrait partir.

Dame poissans ceu mocist et esmaie. ken pechiet maing et si nen puis issir. maix li grans biens de uos mes mals apaie. por ceu uos ueul honoreir et seruir. il ne men puet se grans biens non uenir. car ki a uos ait samor otroieie. en dous leus puet demoneir bone vie. si et en ciel pou apres le morir.

He tres douls cuers. se mercis me delaie. ie ne saurai ou aleir ne foïr. et cil uos plaist douce dame ke iaie. la uostre amor riens ne me

---

„dez areuos". Dinaux (trouvères Brabançons, Hainuyers, Liegeois et Namurois 1863, p. 48) theilt das Lied mit und schreibt den Namen des Verfassers d'Avesnes. P. Paris (Hist. litt. de la France, tome 23, p. 528) theilt zwei Strophen mit und schreibt den Namen des Verfassers d'Areynes. Endlich die Paris Mouchet'sche Liste im sechsten Bande der „Manuscrits françois de la bibliothèque du roi" von P. Paris schreibt d'Avenoy. In der dritten Strophe muss wohl „fauceteis" für „facetels" gelesen werden.

* Unicum der berner Handschrift, abgedruckt bei Dinaux, trouvères Cambrésiens, p. 151. Im letzten Verse der ersten Strophe ist statt „pairs" „parts" zu lesen.

puet nuisir. doneis la moi sil uos vient a plaixir. ou atrement ioie miert defaillie. dame mercit a iointes mains uos prie. por ce li deu ki de uos uolt nasquir.

CLXXXVI. *

Fol. LXXXVI. V°.

Grans folie est de penseir. ou on ne puet auenir. mes cuers ne men lait torneir. tous iors la me fait seruir. cades cuide recoureir. quant son douls semblant remir. doloir me fait et sospireir. plaindre trembleir et fremir. taindre pailir tressueir.

Muels me plaist ensi foloier. en espoir de bien uenir. ken autre leu eschiueir. erramment sens mal soffrir. nuls ne puet trop acheteir. haute amor ne trop cherir. et seruir et honoreir. li dongier li lons consir. sont la sece a bien ameir.

Maix de tant font ablameir. les dames a mien cuidier. quant pueent home troueir. fin amant urai et entier. teil ke ne sauroit fauceir. namors trair ne boixier. cades la ueullent trichier. mes cuers ne me leit mueir. por nul essai ne chaingier. si se deuroit bien hasteir. ma dame de moi aïdier. muelz men sauroit gairdeir. des felons ke de cuidier. se ueult enuers eaulz celeir.

Raixon trespaisseir me fait. lamor ke trop me destraint. de ligier sen puet paisseir. li fauls amans ki se faint. maix coment puet tant dureir. nuls hom ki loiaulment aint. les poenes et endureir. cades chaice et riens nataint. ceu me fait demesureir.

Li faix est gries a porteir. dont li uns tous sous se plaint. maiz ceu me puet conforteir. se mamor en li permaint. or proi deu adefineir. ke celle ioie me doinst. ke me promist adoneir. et doinst la seueriteit. tant kensemble puissons iueir.

Ma dame uorai mandeir. ke se pities ne la voint. bien me pus chaitif clameir. ne la poroie oblieir. et deus la gairt et la saut. et puisse son cors salueir. deus prochiennement lamoint. trop me plaing dou demoreir.

CLXXXVII. **

Fol. LXXXVII. R°. Andreus li contredis. Jeu partis.

Guillames li vignieres amis. dun ieu pertit me respondeis: dites ke vos en est auis. sil uos plaist le millor prendeis. sil est uns ki faucement proie. une ke faucement otroie. li keils doit estre plux blameis. ou elle or cil or resgairdeis.

Andreus ie uos di grans mercis. del biaul offre ke fait maueis.

---

* Unicum der berner Handschrift. „Sece“ in der zweiten Strophe ist eine Verderbniss. Ste Palaye (Glossar) schlägt „siège“ oder „sceau à puiser“ vor, was beides auch keinen Sinn gibt. Vielleicht ist „li signes de bien ameir“ zu lesen.

** Aus Vat. 1522, f. 150v, bei Keller, Romvart, p. 384.

iaurai moult tost le millor pris. gairdeis ke bien uos deffendeis. sente est de trop male corroie. feme ke faucement otroie. et li hom fait pix ke derueis. maix la feme est pire desseis.

Guillames moult aueis mespris. quant sor li le tort en torneis. li hom doit estre plux garnis. donour de sen de loiaulteit. et pues ke atant len souploie. il naimme poent ie cuideroie. kil fust uers amors periureis. sen doit estre per droit roteis.

A droit aueis nom contredis. andreus quant dou tort estrineis. ensi netement com samis. doit cors de feme estre gairdeis. de feme croire ne poroie. ke sens cuer otriaist sa ioie. et celle lou fait est uilteis. et honte et blames fieueis.

Guillames mult estes subtils. quant per sen le tort sousteneis. maix cil doit estre moult haïs. ki de teil chose est encorpeis. en lui fieir ne moseroie. pues ca tricheor lou sauroie. damors ke soustient loiaulteit. per tout doit estre refuseis.

Andreu quant tant i aurai mis. si dirai ceu ke bien saueis. feme doit sonor et son prix. gairdeir muels ke hom mal senreis. ki se puet de moult male uoie. retorneir ne sai ken diroie. de ceu est hons mal apenseis. mesfais de feme est heriteis.

CLXXXVIII.*

Fol. LXXXVII. V°.

Gautier ie me plaing damors. kensi mauront tormenteit. sens confort et sans secours. aurai ces dous ans baie. ali ca mon greit ueisse toz iors. lors me fust dousor. li mals ki or mest dolors.

Et se iai les mals damors. cest por ceu cai regairdei. ces biauls eulz deceueors. espris de fine biaulteit. moult men ai blameit. maix ce fut folors. car la grans dousor. uanrait apres la dolor.

Douce dame li demours. ke iai fait outre mon grei. mont en lairmes et en plours. et trauillie et peneit. maix nait pais fauceit. mes cuers ki toz iors. uos uoit se paors. nel tout et irors.

Ire de ceu kai aillors. ken uostre paix esteit. paours ca uostre ualor. ai en mon cuer resgairdeit. et quant i ai penseit. une grans dousors. me vient ke paors. se pairt de moi et irors.

Et rois et empereors. ont dyable si melleit. ken ires et en tristors. ont si cest siecle atorneit. maix ie pri a dei. ke faisse millors. ces premieres flors et paix entre nos signors.

Philippe por dei. iai de uos amors. faus losengeors. ne faites cognoisseors.

CLXXXIX.**

Fol. LXXXVIII. R°.

Ge chanterai moins renuoixiement. conkes ne fix. li siecles trop manoie. ke ie uoi si empirier laidement. tous biens remaint. amors et

* Unicum des berner Manuscripts.

** Eins der nur mit 20050 gemeinsamen Lieder. Daselbst f. 94r.

toute ioie. il nest maix nuls ki ne sentreguerroie. cest grans dolor a toutes bones gens. sen doit auoir chascuns ire et torment. conors est si boutee fors de uoie.

Il nest maix nuls ki a nul bien entant. ains uient tuit dun ieu bote courroie. cil ki seiuent plux de baretement. se sont or cil ki ont plux de menoie. deloiaulteis durement monteploie. et losengier losengent crualment. de lor signor emblent deloiaulment. bien sai ki sont. se nomeir les uoloie.

Nulle dousor en lor cuer ne descent. iamaix en ous fieir ne moseroie. fel uilains hait franc home laidement. quant il lou uoit ameschief sen copoie. il nait pitiet de nulle rien kil uoie. ainsois en gabe et en chifle forment. la traïxon en son felon cuer prent. bien fait ke doit por coy len blameroie.

Se ien estoie riches de tenement. tous uileins fors de mon consoil metroie. mes homes ameroie loialment. mes boens cheueliers pres de moi tenroie. et bonement mon consoil lor diroie. et lor donroie dou mien lairgement. boens compans lor seroie loiaulment. si ka besoing bien fieir mi poroie.

Nuls ne puet tenir terre gramment. sens cheueliers por coi uos mentiroie. dont lor doit on bien doneir lairgement. or et argent deniers et drais de soie. saichies se ieu ne coens ne rois estoie. donroie lor mon or et mon argent. dames et damoselles ausiment. plux bel tressor faire ie nen poroie.

Or ai ke chanteit talent en auoie. uilains est cil ki uelonnie entant. nai chanteit fors ke por enseignement. saucuns lou trait sors lui ieu ken poroie.

CXC.*

Fol. LXXXVIII. V°. Thiebaus li rois de naiuaire.

Ge ne uoy maix nelui ke iut ne chant. ne uolentiers faice feste ne ioie. et por ceu ait demoreit longuement. ke ne chantai ensi com ie souloie. ne ie nen ai eu comandement. et por iceu se ie di folement. en ma chanson de ceu ke ie uoldroie. ne men doit on reprendre malement.

Grant pechiet fait ki fin amin reprent. nil naimme pais ke por dis se chastoie. et la custume est teils de fin amant. plux pance ali et plux il se desroie. ki en amor ait tout cuer et talent. il doit souffrir bien et mal merciant. et qui ensi nel fait il se foloie. ne iai aurait grant ioie a son viuant.

Si maist deus el mont ne uoi nullui. ki tres bien aint kil sen puisse retraire. et cil est folz et fel et plains danui. ki atrement ueult

* Mit der Variante „Je nonc voi pas“ anonym in Lavall. 59, f. 9v. Wie hier in Douce 308, Nro. 35 unter den Grans chans und anonym. Anonym noch 846, f. 58v. Dem Thiebaut in 847, f. 48, Vatican 1490, f. 6v, und 1591, f. 1v (Variante des letzteren Manuscripts: „En ne voit mais“). In Tarbé's Chansons des Thibaut als Nro. 24 abgedruckt.

moneir son afaire. ha sauies esteit la ou ie sui. douce dame sans riens damors conut. uotre douls cuers ke si peirt debonaire. auroit mercit sonkes riens lout dautrui.

Quant plux menchaice amors et moins len fu. cist mals est bien a tous autres contraires. cil ki aimme ains deuz ne fist celui. nestuet souent de cez mals ioie faire. de uos ameir onkes ne me recrui. pues icelle houre dame ke uostres fui. ke mes fins cuers uos fist tant a moy plaire. boen greit men sai de ceu ke ie len crui.

Si seux pensis ke ie ne sai ke kiere. fors ke mercit dame sil uos agree. et bien saueis iai niert en reprouier. dorguillous cuer bone chanson chantee. maix per pitiet se doit on essaucier. ne iai orguels ne se doit herbegier. lai ou il ait de bien teil renomee. ains doit le sien bien faire et auancier.

Chanson di li ke tout ceu nait mestier. ke celle auoit cent fois ma mort iuree. se mestuet il remaindre en son daingier.

CXCI. *

Fol. LXXXIX. R°. Messirez gaises bruleis.

Grant pechiet fait ki de chanteir me prie. ke sens raixon nest pais drois ke ie chant. konkes no fix chanson ior de ma uie. se fine amor nel mensignait auant. maix per lor greit chanterai sens talent. ensi com sil ki per acostumence. fait teil chanson ou nait fors contenence.

Je ne di pais camors se soit partie. de mon fin cuer lais iai ne uiue tant. maix losengier et felon et enuie. mont grant mal fait bien est aparissant. souent me font uellier en sospirant. cains deus ne fist si dure deseurance. com est de ioie et de douce acoentance.

Saichies de uoir se de loiaul amie. peusse auoir de ioie .I. bel semblent. ke iai .I. cuer ki de legier oblie. ire et trauail et fauce en deceuant. trop longuement mait troueit sens guerant. tolut mauoit mon cuer per mescheance. maix recous lai a poene et a greuance.

CXCII. **

Fol. LXXXIX. R°. Pierekins de lai copele.

Ge chant en auenture. sauoir sil me poroit aidie. a mal ke tant me dure. car de muels auroie mestier. se me fait amors efforcier. de

---

* Anonym in Lavall. 59, f. 32r. Dem Gaces in den Manuscripten der zweiten Gruppe: 845, f. 21; Paulmy 63, p. 64, und 847, f. 7. Demselben in 844, f. 29v, und in 12615, f. 165v. Anonym noch in 846, f. 144; 12581, f. 87v, und 765, f. 51 (in beiden letzteren Manuscripten jedoch unter Liedern, die anderswo dem Gaces zugeschrieben werden.

** Nur noch in Manuscripten der dritten Gruppe in 844, f. 164, und in 12615, f. 128, mit demselben Verfassernamen. Abgedruckt in Tarbé's Chansonniers de Champagne, p. 96, Corr. nach 12615: erste Strophe „aidier“ statt „aidie“, dritte Strophe „tenes“ für „tenis“, im Envoy „envoie“ für „envoe“.

chanteir per nature. et mes cuer ki en son dongier. cest tous mis sens fausure. ueult en chantant mercit proier.

Belle et bone adroiture. de cui uiennent mi desirier. se uos ne meteis cure. en ma dolor amenuisier. ne puis uiure ne ie ne quier. he franche creature. ne perdeis celui ki tant chier. uos ai plux ke rien nulle. maix penseis de lui aligier.

Simple plaixans et saige. cor me faites aligement. car por uos sent la raige. damors ke malume et esprant. trop me demoure longuement. santeis a cest malaige. mercit dame car autremant. ne uoi ke masuaige. se de moi pities ne uos prent.

Ne tenis a outraige. ma dame se mercit demant. car ie met mon eaige. en uos seruir tant loiaulment. com nuls puet faire bonement. si en aueis en gaige. mon cors et mon cuer ligement. deus uos doinst teil coraige. ke soie a uostre talent.

Lies et iolis seroie. se merit pooie troueir. dames ou tous biens sauoie. sen nos ne la puis recoureir. por deu naies lou cuer aueir. belle meteis men ioie. por felons medixans greueir. nest riens ke tant manoie. deus lor puist grant honte doneir.

Chanson uaiten sens demoreir. a soissons droite uoie. a boen conte te fai chanteir. pierekins ti enuoe. ki damors ne puet eschaper.

CXCIII.*

Fol. LXXXIX. V°. lai dame dou fael.

Ge chanterai por mon coraige. ke ie ueul' resconforteir. car aueuc mon grant damaige. ne ueul morir nafoleir. quant de la terre sauaige. ne uoi nullui retorneir. ou cil est ki masuaige. lou cuer quant jen oi pairleir. deus quant crieront outree. sire aidies a palerin. per cui sui enpoentee. car felon sont sarasin.

Je soufferrai mon outraige. tant que lans iert trespaisseis. il est en pelerinaige. dont deus le laist retorneir. ne malgreit tout mon linaige. ne quier ochoison troueir. dautre faites mariaige. fols est cui ien os pairleir. Deus quant crieront outree.

De ceu seux a cuer dolente. ke cil nest en cest paix. ke si souent me tormente. ke ie nai ne ieu ne ris. il est biaus et ie sui gente. sires deus por coi fesis. quant luns alautre atalente. por coi nos ais departis. Deus quant crieront outree.

De ceu seux en bone atente. ke ie son homaige prix. et quant

* Anonym in Handschriften der zweiten Gruppe: Paulmy 63, pag. 385, und 846, f. 28r. Von den Handschriften der dritten Gruppe hat es 12615, f. 128v ebenfalls anonym, während 844, f. 174 es dem Guios de Digon zuschreibt. Abgedruckt in Francisque Michel's Chansons du chatelain de Coucy, p. 94, in Leroux' Chants historiques I, 105, und in der Histoire littéraire, tome 23, p. 556. Varianten aus 12615: erste Strophe „pelerin“ für „palerin“, „espauentee“ für „enpoentee“, zweite Strophe: „d'autre faice“ für „dautre faites“, vierte Strophe „homaige pris“ statt „prix“ und „eure“ statt „oure“.

la douce oure vante. ke uient de cel doulz pais. ou cil est ki matalente. uolentiers itour mon vis. adonc mest uis ke iel sente. perdesous mon mantel grix. Deus quant crieront outree.

De ceu seux moult engingnie. ke ne fu a conuoier. sa chemise cot uestue. menvoiait por enbraiscier. la nuit quant samor margue. la met deleis moy couchier. toute nuit a ma chair nue. por mes mals rasuaigier. Deus.

CXCIV.*

Fol. XC. R°. **Messires gaises bruleis.**

Gaices per droit me respondeis. de uos le me couient oir. se ie me sui abandoneis. loiaulment a amors seruir. et celles me ueulent traïr. a cui mestoie abandoneis. dites moi lou keil me loeis. ou de latendre ou del guerpir.

Sire nen sui pais esgaireis. de ceu sai bien lou muels choisir. se finement de cuer ameis. et loiaul sont uostre desir. ni ait noiant del repentir. maix a uotre pooir serueis. nuls niert iai tant damors greueis. kelle ne puist mil tans merir.

Kest ceu gaices estes uos derueis. uoleis me uos afoletir. ceste amor ke uos me loeis. deuroit tous li mondes haïr. tous iors ameir et pues morir. uilainement me conforteis. quant ieu ai les mals endureis. lors en deueroie ioir.

Sire por deu or entendeis. adroit a raixon maintenir. cuers ki bien est enamoreis. coment puet il damors partir. nes ke ie puix blous deuenir. nen poroit il estre torneis. se uos plaist de tant me creeis. car il mnerent uerai martir.

Gaisses bien sai ke uos penseis. maix amors lais acouenir. ne seux pais si amèsureis. ke ie plux li ueulle obeir. ne poroie plux consentir. ces felonnesces crualteis. et uos ke goutes ni uoies. ne uos en saueis reuenir.

Sire ains maix pues ke ie fui neis. ne uos ui de riens esbahir. ou la raixon ne mescouteis. ke le uoir ne uoleis oïr. coment se puet auelenir. fins cuers et loiauls uolenteis. lai deuiennent uers amors fauces. sensi mi uoleis retolir.

Gaisses si est quant ie mair. tous est li gens cors oblieis. et ces douls uis fres coloreis. iai ne cuit ke maix en sospir.

Sire moult ait vilain loisir. fins amis haïs ou ameis. se il est damors sormoneis. sorporteis leu ueult relenquir.

---

* Unicum der berner Handschrift. In der letzten Zeile der sechsten Strophe eine Verderbniss, die schwierig zu bessern scheint. Paris sagt, dass dieses Jeu-parti in 7613 (jetzt 1591), f. 21 vom Roi de Navarre dem Girart d'Amiens vorgelegt werde. Er irrt sich wohl, das betreffende Jeu-parti in 7613 ist ein ganz anderes, und dieser Beweis gegen seine Theorie über das Alter des Gasse bleibt in Kraft.

CXCV.*

Fol. XC. V°. Cest douconte debair et docenin son ganre.

Gautiers ki de france ueneis. et feustes aueuc ces barons. cor me dites se uos saueis. keils est la lor entensions. durrait maix tous iors lor tensons. ke iai nes uairons acordeis. ne iai nes vairont si melleis. ke percies en soit uns blasons.

---

* Handschriftlich noch in 20050, f. 153. Nach unserer Handschrift in Jubinal's Rapport à M. le ministre de l'instruction publique 1838, p. 42, und bei Paulin Paris (Artikel über die Chansonniers, Hist. litt. de la France, tome 23, p. 771), sowie in C. Hofmann's Altfr. lyr. Ged. a. d. berner Codex (München 1868), p. 19, abgedruckt. Es ist auffallend, dass Paris und Hofmann diesen politischen Dialog (jeu-parti kann man das wohl nicht nennen) nach der berner Handschrift abgedruckt haben, ohne an der Reihenfolge der Strophen irgend welchen Anstoss zu nehmen; die Ordnung der Strophen ist offenbar gestört, in der jetzigen Folge ist ohne Zwang gar kein logischer und vernünftiger Fortgang der getheilten Rede zu erkennen, auch der Text des berner Manuscripts zeigt mehrere Verderbnisse. Schon Ste Palaye bemerkte diese Störung der Ordnung und suchte in einer Randbemerkung in der Mouchet'schen Copie die richtige Reihenfolge der Strophen wieder herzustellen, indem er die fünfte Strophe zur dritten machte. Obgleich damit auch noch nicht geholfen ist, so hätte doch Paris (der jedenfalls die Mouchet'sche Copie benutzte) und die Ste Palaye'sche Notiz bemerken musste, über eine Schwierigkeit, deren Lösung sich nicht sofort ergab, nicht ganz schweigen sollen. — Uns scheint die Handschrift 20050 die richtige Reihenfolge und einige gute Besserungen zu bieten, obgleich diese Recension um einen Vers kürzer ist, als die des berner Codex. Erstens ist in 20050 die fünfte Strophe an der zweiten Stelle (also nicht an der dritten, wie Ste Palaye wollte) und an Pieres gerichtet; statt „a cest mestier“ liest diese Handschrift „a commansier“. Das passt schon sehr gut, wie man sieht. An der dritten Stelle findet sich dann eine Strophe, die aus Theilen der dritten und der vierten Strophe der berner Handschrift besteht, natürlich jetzt an Gautier gerichtet; sie lautet folgendermassen: „Gatier om (on) ait veut souant. mes auenir par grant deroi. mal peirt keil aient talent. deaz vangier se uont il perfoit. chacun ior asanbleir les voi. delons vienent a tot grant gens. bien perdent honor et argent. cant il ne font ne son ne coi“. — Die vierte Strophe ist dann die zweite in unserer Handschrift mit der Variante statt „coens henri“ „quiens hurels“. So muss es auch heissen, denn da die historischen Thatsachen, die dem Liede zu Grunde liegen, aus Joinville und anderswoher bekannt sind, wissen wir, dass Philipp von Frankreich, Graf von Boulogne, der an diesem Kriege theilnahm, den Beinamen „hurels“ oder „hurepels“ führte. Statt des zweiten „bretons“ hat denn 20050 auch richtig „berrois“ (barrois); es ist Heinrich II, comte de Bar gemeint. Die fünfte Strophe von 20050 entspricht dann der vierten der berner Handschrift mit Ausnahme der beiden ersten Verse (die, wie erwähnt, am Anfange der dritten Strophe in 20050 stehen). An ihrer Stelle finden sich dann die folgenden: „Gautier ie cut certenemant. seur ma dame iert la pais ce croi“. „Moneit en besloi“ = in Zwietracht bringen. Obgleich „besloi“ öfter synonym mit tort (Pariser Handschrift des Roman de Rou, Nro. 375, p. 231) oder als oppositum zu droit (Partenopex de Blois Ms. St. Germain 1239, f. 172v) gebraucht wird, so scheint es doch in der Redensart „mener a besloi“ meistens zu bedeuten „in Zwietracht bringen, in Uneinigkeit versetzen“. (Vergleiche Manuscript des Vat. 1490, f. 167v, das Manuscrit de St. Germain der Hist. de Ste Leocade f. 30r.) Keine von beiden Bedeutungen passt für „moneit a besloi“ in dem Liede „outre cuidies en

Pieres se nostre coens henris. en est creus et li bretons. et li bretons kest li ozeis. et li sires des borgingnons. ansois ke paissent rouuexons. uaires baicles si rausseis. ke lors bobans serait mateis. iai rois ne lor iert guerixons.

Gautiers trop dure longuement. cist meneciers et si ualt pou. mal semble kil aient talent. dous uengier si ont il perfoit. chascuns ior asembleis les uoy. de loing uenir atout grant gent. bien perdent honor et airgent. quant il ne font ne ceu ne coi.

Pieres on ait ueut souent. mesauenir de grant desroi. honor ont fait a esciant. et li chardenal et li roi. ki les ait moneis en besloi. per lou consoil dame hersant. desore irait la paille auant. ceu puet chascuns penseir de soy.

Gautier ie ne mi os fieir. trop les uoi lens a cest mestier. lou bel tens ont laissiet paisseir. tant com doit plouoir et negier. et quant plux les uoi correcier. et de la cort por mal torneir. sen font .II. ou .III. demoreir. por truvve en couert raloignier.

Piere ne font pais a blameir. cil ki en partirent premiers. kains pues ne uorent demoreir. por lou chardenal losengier. cui il noserent rien ueeir. et por ceuls de blame geteir. firent la feme un pou laissier.

Fol. XCI. R°.

CXCVI.*

Grant piece ait ke chantai maix. ne ke de chanteir noi talent. maix or soustien damors lou faix. por coi souent tous merris chant.

---

ma fole pensee". Es scheint da eine Textesverderbniss vorzuliegen. Ste Palaye erklärt „conduit follement", was aber zu der sonstigen Bedeutung von „besloi" gar nicht passt. — Für „hersant" steht in 20050 „harsant". Wer ist denn eigentlich diese dame hersant oder „harsant"? (Bekanntlich heisst in verschiedenen Darstellungen der Fuchsfabel die Wölfin so.) Ste Palaye im Glossaire erklärt „déesse de la necessité penurie, besoin", eine ganz in der Luft schwebende Erklärung, die gar keine Wahrscheinlichkeit hat. Jedenfalls ist es eine historische Person. P. Paris meint, es sei die Königin Blanche. Aber warum wird die so genannt? „Truvve" in der vorletzten Strophe, was 20050 auch hat, scheint so viel wie „trève" zu bedeuten. Es kommt noch an zwei anderen Stellen vor, wo der Sinn aber auch nicht klar ist. — Die Ueberschrift im berner Manuscript „Cest dou conte de bair et docenin son ganre" weist gleich auf die dem Gedichte zu Grunde liegenden historischen Facta hin. — Ocenin erklärt Ste Palaye wohl richtig „otenin diminutif d'Othon". — Die vier letzten Verse der zweiten Strophe, die bedeutende Schwierigkeiten bieten, übersetzt oder erklärt vielmehr P. Paris (Hist. litt., t. 23, p. 771) folgendermassen: „vous verrez avant que les rogations ne soient passées les Basques tellement battus et leur orgueil si bien dompté, qu'il n'y a pas de roi, qui puisse les relever(!)" Es wäre interessant, wenn Paris die Besserungen und Aenderungen mitgetheilt hätte, denen er den Text unterworfen hat, bevor er zu dieser Erklärung kam. Wir bemerken ausdrücklich, dass 20050 statt „rouvexous" „rovesous" hat und statt „baicles" „bacles", eine Aenderung in Basques also handschriftlich nicht gerechtfertigt ist.

* Nur noch in 846 mit bedeutenden Varianten und um eine Strophe kürzer (f. 56v). Wir notiren in der zweiten Strophe die Varianten statt

car onkes tristans namait tant. ne nel tint amors de si pres. com or fait moi tout a elaix. elais de bien ameir me vant. maix de bien estre ameis me tais. trop me tient amors por enfant.

Biaus sires deus com grant folor. fait ki amors aimme ne croit. estrangleis est ki estranglout. cil est iures ki trop en boit. amors est teils ne sai ke doit. ke de li boiure sont tuit glout. ne nuls nen boit ke riens la dout. ke la sauor les en desoit. ne nuls nest ki a li nasout. tant se poene de laleir droit.

Ne puis aleir ne loing ne pres. camors ne maille ades suiant. et jeu per tout lou cors lou bais. et sens ire et sens mal talent. car del tout seux a lor comant. elais por coi ne dor ades. car en dormant mamie baix. ke ne puis baixier en uellant. en songe de celi me pax. ke me ferait poure ou manent.

CXCVII.*

Fol. XCI. V°.

Ge chanterai ke mamie ai perdue. plux bellement ne me sai conforteir. mes compans lait a son eus retenue. ki depair moi soloit a li pairleir. on ne se doit en nul home fieir. celle amor soit honie et confondue. ou il couient por anpairleir aleir.

Mamie estoit or est ma gerroiere. si maist deus sen ai lou cuer irei. fauls losengier. ki men ont mis ariere. et enuie ke ne se puet celleir. poures hons seux se nai maix ke doneir. et poureteis mait mis del tout ariere. por ceu ne doit nuls poures hons ameir.

Honis soit il ki en femme se fie. por bel semblant ne por simple resgairt. la riens el mont ke plux aime et desire. donroit elle por .I. denier sa pairt. honis soit il ki iamaix amerait. ma loiaulteis mait del tout mis ariere. maix teils se cuide eschaufeir ke si airt.

Je ne dis pais kelle soit manemie. maix mamie ke raixon ientant. ses amis seux et si ne maimme mie. se maist deus sen ai le cuer dolent. grant bien mait fait. moult grant mercit len rant. et deus li doinst eincor en sa baillie. ceu kelle ait tant desireit longuement.

De dame deu soitelle maleie. ki samour lait por pior acoentieir. celle ne trueve en lome tricherie. ou teil chose ke ne li ait mestier. de moi laissier ne li fust il mestiers. car mamors est de si grant signorie. se maist deus sen ai maluaix lueir.

CXCVIII.**

Fol. XCII. R°. Jaikes damiens.

Ge men aloie ier matin. lonc un boix esbanoient. tres penseis

„biaus sires deus“ „par deu amors“, statt „estranglout“ „uos tranglout“. Ebenso ist vielleicht statt des vorletzten Verses der zweiten Strophe in der berner Handschrift mit 846 zu lesen: „las ie ne uoi nul ki sen lout“. Statt „me pax“ in der dritten Strophe ist vielleicht mit Ste Palaye „repais“ zu lesen.

* Unicum der berner Handschrift. Zu „a son eus retenue“ vergleiche Anmerkung zu Nro. 59 „Bien doi chanteir“. „Lueir“ anderswo „lowier“ und „luwier„ für „loyer“ häufig (vergleiche f. 17v; f. 82v; f. 101r, und f. 88v).

** Unicum der berner Handschrift, von Conrad Hofmann in den Sitzungs-

damors estoie. se maloie esbatant. et trouai enmei ma uoie. pastorelle auenant. toute soule apres sa proie. grant ioie demenant. toute en retentist lerboie. si haut aloit noitent. doreleu vadi uadoie. robin ua apellent.

Gentement la saluoie. pues li uoix demandant. belle douce simple et coie. cui aleis uos huchant. robin sire se lauoie. niroie autre querant. belle il est leis celle anoie. ou il uait donoiant. une a une cote bloie. uaif souent enbraissant. dorelot vadi vadoie marot i cort errant.

Marot trueue lasemblee. si sescrie a haut cri. come feme forceneie. ahi robin ahi. tresorde gairce prouee. com mar uenis hui ci. moult per es baude et ozeie. quant me touls mon amin. celle respont com deruee. il uos ameroit. fi. dorelo vadi vadoie. uos laueis acoupi.

La messuelle ait leuee. marot quant lentendi. iai en ferist armeure. quant Robins li toli. grant bufe li ait donee. et moult bien la bati. marot toute escheuelee. uers moi sen afoït. por ceu ke fust plux iree. tout en plaignant li dis. doreleu vadi vadoie. marot grant honte ait si.

Marot uotre mercerie. pouc prixe ce ueeis. cil ainsi uos ait laidie. certes cest grans uilteis. robins uos ait acoupie. et uos lui racoupeis. dorelot vadi vadoie. un autre amin quereis.

Marot uotre druerie. por deu cor me doneis. ie uos ain et ser et prie. piece ait bien le saueis. sire ie sui si merrie. por deu ne me gabeis. non fais ie douce amie. ains uos di ueritei. lors lai soeif enbraiscie. ca force ka boen greit. dolelo vadi vadoie. en fis ma volenteit.

Quant uint a la departie. si chante aual les preis. doreleu vadon vadoie. Robin tu ies cous proueis.

CXCIX.*

Fol. XCIV. R°. Jaikes de canbrai ou chant de lunicorne.

Haute dame com rose et lis. ont sormonteit toute color. et ke li blans prent resplandor. ou uermoil kest en li espris. tout ausi prist li

---

berichten der Münchener Academie 1865 mitgetheilt (1865, Band, II, Heft IV). Zur Kritik und Worterklärung bemerken wir: erste Strophe: „noitent“ für „notant“; „noter“ öfter synonym mit „chanter“, z. B. unten in der sechsten Strophe des Liedes „Kant se resioissent oixel“ (zweiter Theil, f. III R°). Zweite Strophe: „anoie“ für „aulnoye“ (heute aulnaie, aunaie), ein mit Erlen bepflanzter Platz, Erlenbusch, vergleiche oben die Form „anoy“ in Nro. 36 der Pastourelle des Thibaut de Nangis f. 15v. „Donoier“ für „caresser“ sehr häufig (vergleiche f. 38v; 82v; 102r; 108r). Für „uaif“ bessert Conrad Hofmann „suaif“. „Soeif“ kommt oft vor, aber „suaif“? Wir möchten „uait“ lesen, was auch näher liegt. In der dritten Strophe „asemblee“ für die verliebte Gruppe, Robin mit ihrer Nebenbuhlerin. „Baude“ im Masc. „baus“, und das Adv. „baudement“ = frech, unverschämt, oft (vergleiche f. 42r; f. 62v u. ö. a.). „Acoupeir“ den Geliebten betrügen, siehe weiter unten noch einmal dasselbe und „racoupeir“. Vierte Strophe: „bufe“, Ohrfeige. Fünfte Strophe: „mercerie“, marchandise. Die sprichwörtliche Redensart hier, eigentlich „Eure Waare hat keinen Werth“. Siebente Strophe: „cous“ für cocu sehr oft (vergleiche f. 11v; f. 102r, zweiter Theil f. 20v, ibid. f. 37v).

* Der Beisatz „ou chant“ (nur bei Jaikes de Cambray) bezeichnet eine Nachahmung der Form, die sich bis ins Einzelne erstreckt, meistens sogar auf die Anzahl der Strophen und die Wahl der Reime. Alle diese so

sourains rois. colour dedens le lis cortois. en patience et per amor. et soffri mort ou fust croixiet. por uancre le uilain pechiet.

Dame se tu portais la flor. de ton peire ki est tes fils. il ne men doit pais estre pis. quant tu ais sormonteit ualor. cil ki tous biens ait enbraiscies. uint en ton cors per amisties. por moi sen dois auoir merci. et conforteir ceu est tes drois. por eil ne pendi deus en croix.

Bien ait son cuer damerous prix. sil ki son cors liure a dolor. on le tenroit or a folor. maix tuit fuis siens a noient mis. se ne fust cil ki fut en croix. en enfer o les abeiois. alaist chascuns sens nul retor. aincor nos serait reprochie. quant li mal fait seront iugie.

Cil ki est appelleis dauid. et compaireis a pellican. adroit ait a nom habrahan. et tous biens est en ces brais mis. li douls fenis sens compaignon. li doulz aignial et li fiers hom. nos abourait tous de son sanc. humiliteis nos ot besoing. mas la fierteit forment resoing.

Dame tu es aue persan. et eua fut nos anemis. tu es porte de paradis. et ces li boissons moysen. iheremie en trais a tesmoing $.\overset{m}{\text{v}}.$ ans et $.\overset{c}{\text{viiii}}.$ de loing. dauant uos et apres adam. dist ke aincor vanroit li hons. ki nos metroit hors de prixon.

CC.*

Fol. XCIV. R°.

Humiliteis et franchixe. dousor debonaireteis. est bien alee et remise. et orguels et crualteis. est repris et racineis. et amors mont entreprise. ie men plaing per mon seruixe. ki men est tant demoreis. ke ie cuit kil soit remeis.

He deus por coi ne cest mise. dousor mercis et franchixe. en celi ke per deuise. ait en li toute biauteis. ces uis est fres coloreis. euls

---

bezeichneten Lieder gehören der Gattung an, die Wackernagel „geistliche Parodie" nennt. Vergleiche dazu den Nachtrag zu unserer Abhandlung über die Chansonniers betreffend Gautier de Coinsy. Uebrigens ist das Lied Unicum der berner Handschrift und bei Dinaux trouvères Cambrésiens p. 153 abgedruckt. Zur Kritik und Worterklärung bemerken wir, dass „eil" (in der zweiten Strophe) in dem Sinne von „etwas Anderes" sehr oft im berner Codex vorkommt. Vergleiche f. 108v, zweiter Theil, f. 47v, ibid 35v und 102r, und im dritten Theil f. 35r. „Abeiois" in der dritten Strophe scheint für „Albigeois", „abourait" in der vierten für „abreuvait" zu stehen. Zu „resoing" in derselben Strophe weist das grosse handschriftliche Glossar Ste Palaye's noch zwei Stellen nach, eine aus der Handschrift der Chronik des Mouskes, die andere aus dem Manuscript Noailles (12615; Ste Palaye citirt die für Coustellier gemachte Copie). In beiden Stellen scheint „resoing" Furcht resp. fürchten zu bedeuten, ein Sinn, der hier auch passt. „Ave persan" in der letzten Strophe scheint eine Verderbniss zu sein.

* In Handschriften der dritten und vierten Gruppe dem Gautier de d'Argies beigelegt: 844, f. 94r, Arras 657, wo es das dritte unter Gedichten des Gautier, und Vat. 1490, f. 16r, woraus es bei Keller (Romvart p. 249) und nach ihm bei Mätzner abgedruckt ist. „Senter" in der letzten Strophe heisst nichts, es liegt da eine Verderbniss vor, die nach 844 so zu bessern ist: „per tens ioies et santez". Statt „dont" liest dieselbe Handschrift „donc".

uairs bouche bien asise. cors ki malume et atixe. maix gi truis trop de durtei. per ceu parous com ireis.

Tout seux a uostre deuise. dame a grant tort mocieis. por caueis uengence prise. dont mesfais nest pais proueis. certes uers moi mespreneiz. ki seux en uotre seruixe. et uos maueis la mort quise. maix com plux i perdereis. moins des uostres i aureis.

Jai per uos niert maix conquise. la perde ke uos sousfreis. de moi ken iteille guise. muer et uos le consenteis. se uostre home deceueis. ke uos aimme et loe et prise. et qui sentente iait mise. iamaix nul nen trouereis. si soit a uos uolenteis.

Belle certes sens faintixe. uos ain et en loiaultei. se de uos ne mest promise. per tens et ioie et senter. dont sui a dolor liureis. se de ceu mestes enquise. dont uos or estes requise. ke uos seruir me souffreis. ne iamaix plux nen fereis.

CCI.*

Fol. XCIV. V°. Jaikes damiens.

Hareu damors plaindre en chantant. mestuet coi ke nuls die. ka tort mocist uilainnement. et se nel deser mie. tous iors lai seruit loiaulmant. de boen cuer sens repentement. maix or me contralie. de la mort me defie. quant ieu plux grant ioie en atent.

A pou kire ne me consent. ka tous les amans die. fols est ka li seruir se prant. com fait mainte foie. et ioie et gueridonnement. car ie lai seruit longuement. de cuer sens tricherie. naincor ni pux ie mie. troueir confort naligement.

Mercit amors iai prix ie tant. la uostre compaignie. conkes nen parti por torment. ne partir nen quier mie. maix hons plains de grief mal talent. dire et de desconfortement. ait moult tost dit folie. quant ie ni truis aïe. se men plaing nest meruelle grant.

Dame plainne dansaignement. de sen de cortoisie. cor motroies cortoisement. la uostre druerie. ains kel saichent la male gent. li mal pairlier li me dixant. ki per lor ianglerie. joie et solais damie. tolent et destornent souent.

Dame saichies certainnement. ke sens losengerie. et cuer et cors tout uos present. et met en uo baillie. por ceu uos pri ke bonement. aies de moi prochiennement. mercit car ne uoi mie. nul confort de ma vie. se de moi pities ne uos prent.

CCII.**

Fol. XCV. R°.

Haute chose ait en amor. bien la doit gairdeir ki lait. ne puet faillir a honor. fins cuers ou elle serait. ke plux aimme plux metrait.

---

* Unicum des berner Manuscripts. Im vierten Verse der zweiten Strophe scheint eine Verderbniss vorzuliegen.

** Sämmtliche Handschriften der zweiten Gruppe schreiben dies Lied übereinstimmend dem Gillebert de Berneville zu: 845, f. 66; Paulmy 63,

treatout son desir. en boens deuenir. por valoir doit auoir. chascuns fine amors sens mouoir.

Dame por uostre ualor. mes fins cuers uos enamait. et bien sai ke nait millor. delai la meir ne desai. amors pais ne mobliait. quant me fist choisir. tout a mon plaisir por valoir doit auoir. chascuns fine amors sens mouoir.

Del tout ferait son pior. ki damors se partira. ne iamaix plux vilain tor. en sa vie ne ferait. ke dons kil les laisserait. maix sens repentir. se doit len tenir. por valoir doit auoir. chascuns fine amor sens mouoir.

CCIII.*

Fol. XCV. R°.

Helais cai forfait a la gent. quant celi lor os tant lovveir. ke si mait mis en grief torment. et se ni puis mercit troueir. ne oblieir certes ne la puis mie. tant ai en li proesce et cortoixie. ke ie ne puis en autre leu penseir.

Moult me fut a comencement. et bone et douce de pairleir. ma dame cui iain loiaulment. ke mait tolut rire et iueir. en moi greueir ait torneie sa vie. et iai ameit lei ou mes cuers se fie. si bonement com amors puet guieir.

Auoir ne la puis ne laissier. bien est en li morte mercis. quant elle ueult mon encombrier. cui ie sui ces loiauls amis. amis serai tous dis sens repentence. biaus cors cleirs uis geteis moi de pesence. onkes uers uos certes riens ne forfix.

Certes iai ameit sens trichier. iai ne men deust estre pix. maix trop permix haut mon cuidier. deus coment fui ie si hardis. sor meust pris eurs et maintenance. sai ieu asise en teil leu mesperance. ou mes pooirs deust estre tous mis.

Douce tame ke tant ameis. toute riens ke torne a honor. grant meruelle est quant uos creeis. nouelles de losengeors. en grant dolour ont ma ioie atornee. cil iaingleor ki nont autre pensee. fors de blameir et de honir amors.

Pues ke cist mals mest uenus por ameir. dou mont la millor. ne mi doi pais desconforteir. por nuls maluais losengeors. teils desirrours men est ou cuer entree. ke iai nul ior niert per mo obliee. ne iai uers naurai cuer tricheor.

---

pag. 143; 847, f. 115. Manuscript 846, f. 56v (das, wie man sich erinnern wolle, überhaupt keine Verfassernamen hat) und 1591, f. 88 bringen es anonym. Aus der Recension in 845, die um zwei Strophen reicher ist, notiren wir in der dritten Strophe den ersten Vers „De trop fera son peior"; der fünfte Vers derselben Strophe heisst in 845 „damors qui la laissera".

* Nur noch in Handschriften der dritten Gruppe, von denen es 844, f. 177r dem Guios de Digon zuschreibt, 12615, f. 45r es anonym bringt. Die Recension der berner Handschrift ist hier wieder die reichste, 844 hat sogar nur vier Strophen, die drei ersten und die fünfte des berner Codex.

A la millor et a la muels amee. di ma dolor chanson a la finee. et les grans mals ke je trais por amors.

Fol. XCV. V°.

CCIV.*

Bei Wackernagel Nro. 38.

Fol. XCVI. R°.

CCV.**

Haute chose ai dedens mon cuer emprise. repos ne ueul ne ne men quier laisseir. car tant moi plaist ke ie nen quier torneir. ma uolenteis est si a mi deuise. kades penseir ueul a celle ki ensi me iustice. ke li ameir mestuet tous iors. bien le uos puis mostreir. toute autre amor men couient oblieir.

Vos oeis bien la maniere et la guisse. dont ceu me vient kil me couient chanteir. et la ioie ke uos moeis moneir. uos fait sauoir dont uient et ou est prise. en esgairdeir. onkes nul ior not plux de mon seruixe. fors lou pairleir. kelle moi suelt si samblamment moustreir. ie dous portant ne sen ueulle paisseir.

Moult est saige cortoise et bien aprise. plux douce rien ne poroit on troueir. et semble bien ke nait nul mal penseir. maix kenli ait et pitiet et franchixe. por conforteir. ie sai de uoir ken li ai ma mort prise. car demoreir puet elle bien itant por moi greueir. ke de pitiet se porait aquiteir.

Enli ne fault maix cun pou fust sosprise. damors kelle me oeis deuiseir. chauols ait blons le uis uermoil et cleir. frex et nouel plux ke roze ou serixe. ne sai sa peir. lou col plux blanc ke noif. sus brainche asisse. atort blameir. me ueul de ceu ke la moeis loeir. de tant mest bel ke ie losai ameir.

Fol. XCVI. V°.

CCVI.***

Haute amor ke mesprant. mon cuer mon cors mes euls mon uis. me fait ameir se men ain tant. de la destresce ou il mont mis. ie ne sui mie si hardis. ke proier losaixe autrement. car ie redout trop durement caincor ne eusse ie pix ke ie nen sent.

---

* Unicum der berner Handschrift. Statt „Ancuses“ liest die Paris-Mouchet'sche Liste „Aneuse de Monveron (Manuscr. franç. VI, 67). „Menegaul“ in der dritten Strophe ist wohl von dem mittelalterlich-lateinischen „menescallus = marescalcus“ herzuleiten. Ste Palaye leitet es auch noch von „manigoldus“ ab, das Ducange IV, 482 als carnifex erklärt. Ste Palaye selbst hat bei dem Artikel „manigoldes“ in seinem grossen Glossar keine Erklärung, sondern verweist auf „magnigoules“, ein rabelaisisches Wort, das Vielfresser bedeutet. Beides passt nicht. Statt „gaire“ in der vierten Strophe ist wohl „gairde“ zu lesen.

** Unicum des berner Manuscripts.

*** Unicum der berner Handschrift. Statt „seuient“ in der zweiten Strophe ist wohl „scavent“ zu lesen.

Morir mestuet celle consent. por ceu ke teils est ces plaixirs. trop men aïde lentement. la graice et pities et mercis. ke bien seuient ke fins amis. namait onkes plux loiaulment. nonkes plux debonairement. ne resgardait son simple uis. de boen talent.

Seu bel eul cleir uair et plaixant. plain de tres debonaire ris. me font ameir si coralment. ke merueille est quant ie seux uis. ces cors uault bien .I. paradis. ke ueoir le poroit souent. maix ie uos di certainnement. ke trop en seux ariere mis. se men dement.

Petit la uoi sen dormant non. ceu est quant ke ieu ai de biens. auis mest quant ieu oi le nom. com die tous li mons soit miens. cest toute la plux belle riens. ou deus meist onkes faisson. se uos di per bone raixon. ca estre tous ligement siens. moi abandon.

CCVII.*

Fol. XCVII. R°.

Haute rente mait asise. amors ke ne puet faillir. ades ueul ke por li sente. les mals dont ne quier guerir. moult me sont doulz asentir. ne iamaix deus ne consente. ke puisse a ioie uenir. amors se uos natalente.

Amors dist ke matalente. nen greit ne me puet uenir. ke de mes biens te consente. nes le menor asentir. les mals dont ne quier guerir. ueul ie bien ke tes cors sente. ka ton viuant sens faillir. tai asize ceste rente.

Douce amie belle et gente. as euls dont ie uos remir. uos pri ke soies plux lente. de moi greueir et haïr. ma proiere et mi sospir. seroient en gringnor uente. se uos doignies oïr. cest lais ke si se demente.

Por noiant uoir se gamente. iai nel doignereis oïr. ne iai ne seront en uante. sa proiere et sui sospir. por ceu ne puis estre lente. de lui greueir et haïr. car as euls dont iel remir. ni uoi riens belle ne gente.

CCVIII.**

Fol. XCVII. V°.

Hauls deus tant sont maix de uilainne gent. ki ensi pou de tans ont de moi dit folie. kil cuidoient ke teils fust mes talens. ke ioie et iuuens et amors fuist faillie. tous iors por moi maix ensi nest il mie. ains seux et ier a son comandement. et del pairleir uos di kil est niant. kains uers amors ne fix ior tricherie. ne ne ferai a nul ior de ma uie.

---

* Unicum der berner Handschrift. Der erste Vers muss offenbar heissen: „Mait asise haute rente". „Uente" in der dritten Strophe bedeutet hier Werth, Preis.

** Das Lied findet sich nur noch in 845, f. 75v, und 847, f. 54, wo es dem Gautier d'Argies zugeschrieben wird und anfängt: „Adex tant sont etc." Diese Recension, in beiden Handschriften genau übereinstimmend, weist bedeutende Varianten auf, und ist der Text hier im Ganzen besser, als in der berner Handschrift. Beide Handschriften haben uns drei Strophen erhalten, von denen zwei im Ganzen mit der berner übereinstimmen, die dritte jedoch

Aï felon plain de grant maltalent. a pou dafaitement sens poent de cortoisie. de fauceteit est uo comencemens. de maluestie et de grant felonnie. moult uault petit chascun sa uelonnie. de mesdire saichies ke nest pais sens. se nest nuls prous ne nuls auancemens. ains eschiuent tuit sil lor compaignie. ou il ait sens honor et vaillantisse.

Trestuit sil sont de moult fol essiant. ki por lor ianglement loent de repentie. car la poene li trauail li torment. est drois auancemens dauoir ioie fornie. et catrement nait nuls loiaul amie. et ki la quiert per ces losengemens. ćest la chose ki guenchist a tous uens. or amerait et pues tantost oblie. nest pais saiges ki en celi se fie.

CCIX.*

Fol. XCVII. V°.

Hareu ne fin de proier. ma dame kelle maint. maix ceu ne mait mestier. car deuers li remaint. trop li cuis anoier. maix samor me destraint. ceu me puet bien aidier. com dist canoious voint.

Ades pens a samor. maix ie ni peux uenir. en poene seux lou ior. la nuit ne peux dormir. deu merci et aour. sensi me fait sentir. la plux doulce dolor. dont nuls puisse guerir.

Amors plux me greueis. kisot ke morte en fut. ceu kel prix en bontei. mait aikes soustenut. sor mestoit destinei. kelle en feist son drut. plux mauroit deus donei. ka son euls retenu.

Ma dame ain de cuer uerai. se ne men vient nuls biens. en la fin ke ie sai. ke ne moi ualdrait riens. damaige li ferai. car bien sai les engins. por samor mocirai. si aurait moins des siens.

Moult li deurait peseir. quant moi vairait morir. por li mostuet fineir. et estre a son plaixir. ne la puis oblieir. ceu moi fait plux marrir. quant esgairt son uis cleir. lors me fait endormir.

CCX.**

Fol. XCVIII. R°.

Bei Wackernagel Nro. 28.

---

völlig verschieden ist. Wir notiren in der zweiten Strophe die Varianten: Vers drei statt „uo comencemens“ „estes comencement“, Vers fünf statt „uelonnie“ „uilanie“. Die drei letzten Verse heissen in 845 „si nest nus preus ne nus profitemens. ainz eschiuent toz ceus lor conpaignie. ou il a sens solaz et vaillandie.“ „Vaillandie“, obgleich ein ἅπαξ εἰρημένον, muss jedenfalls wegen des Reimes aus vaillantisse gebessert werden. Die letzte Strophe in 845 heisst: „Douce dame li uostres biaus cors gent. uostre uis rouuelent come rose esbanie. bele bouche uermeille et blans. les denz plus que lis ne argent. gorge blanche et polie. de grant biaute portez la seignorie. nest merueille se ie aceli pens. qune doucour. me uient au cuer dedenz. qui malege mon mal et ma hachie. et ie sui cil qui detout leu mercie.“

* Unicum der berner Handschrift. Statt „aour“ in der zweiten Strophe ist wohl „ador“ zu lesen. In der dritten Strophe haben wir wieder die Redensart „a son euls retenir“. Vergleiche Anmerkung zu Nro. 59 und 197.

** Unicum der berner Handschrift. „Lais“ in der vierten Strophe („Alais

CCXI.*

Fol. XCVIII. V°.

Humles damors dolens et correcies. mestuet chanteir ke ma dame men prie. conkes nuls hom ne fut maix plux iries. sai grant paour kelle ne soit mamie. si est bien drois ke por li chans et rie. elais chaitis iamaix ne serai lies. se sa pities ne voint sa signorie.

Per deu amors se uers li ne maidies. ie me plaindrai de uos toute ma uie. se ionkes fix riens ke uos uosissies. li gueridons soit teils kelle moi die. per deu amins uos ne me haies mie. si en serai baus et ioians et lies. et as pluxors de millor compaignie.

Certes dame nuls ne uos aimme tant. com ieu tous sols dont ie morrai denuie. cens fois lou ior uos remir en plorant. et cri mercit ke ne mocieis mie. ma douce dame ou mes cuers sumilie. aies pitiet de uotre fin amant. resgairdeis moi se cognoistreis ma uie.

Teils dist kil muert kil ne sent nul mahaing. et teils chante cui del cuer ne muet mie. poene et dosor est asisse en moy maint. nen pertirait iamaix ior de ma vie. ains deloiauls ne fui ior a mamie. ains amai lai VII an et plux en vain. celi ke pues ne fut pais manemie.

CCXII.**

Fol. XCVIII. V°.

Haut oi chanteir per mei lou gal. lou roisignor et bais et hault. ie lescout lais maix moi ken chaut. quant la ioie del cuer me faut. chascun ior ai nouel asaut. damors ne sai se riens me uault. grant dolor et grant poene. trait com amors lontainne.

Je plaindroie mon grant anuit. dolans maix ne sai a cui. onkes la belle ne conuj. ne ces prineis onkes ne fuj. ceu ke ien sai cest per autruj. se mait conkis ke ses homs suj. grant dolor.

Com fols ai dit se men repent. trop en parons certainnement. car ains no son acoentement. se ueul kelle maint loiaulment. maix on deuine plux souent. ceu dont on ait grignor talent. Grant dolor.

Ne quier plux ne faire ne doi. ma dame a cui de cuer motroj. maix ken li truisse bone foi. ne autres ni soit muels de moi. et se ie tant i sai et croi. iamaix nen puis auoir trop pou. Grant dolor.

---

ki les amans prant") für lacet; in diesem Sinne häufig in der berner Handschrift. (Vergleiche im zweiten Theile f. 20r, f. 49r, und f. 114r.)

* Unicum des berner Manuscripts.

** Unicum der berner Handschrift. „Gal" in dem ersten Verse für das häufigere „gaut" = Holz, Wäldchen. Auch in der Pastourelle „Cheuachai mon chief enclin" (Nro. 90) muss im zehnten Verse der vierten Strophe „gaul" in „gaut" gebessert werden (was in derselben Strophe, vier Zeilen weiter oben, schon vorkommt), nicht in „gault", wie Conrad Hofmann (Sitzungsberichte der Münchener Academie 1865, zweiter Band, viertes Heft, p. 308) gethan hat. — Der Refrain der ersten Strophe unseres Liedes hat „trait com", der der letzten „trait on", was besser. Die vorletzte Strophe nennt den Namen des Verfassers „Gautier". In der letzten Strophe ist „maif" in „mais" zu bessern.

Ne quier pais de loiaul amor. maix compaignie sens folor. son bel pairleir et sa dousor. et luns por lautre faice honor. ki damors quiert plux grant loisor. tous iors empire a chief del tor. Grant dolor.

Trop ueult auoir damors conquis. ke plux i quiert honor et prix. et en deduit et ioie et ris. et plux cortois et muels apris. aisseis conquiert se mest auis. ki boens deuient por estre amins. Grant dolor.

Gautier moult trais grant poene. de ceste amor lontainne. biaus deus cor me ramoinne. dousor et bone estraine. deus perde amors uilainne. et tous ceauls ki sen poene. Grant dolor.

Ains maif teil meruelle ne vi. quant por ceu mur conkes ne ui. et celle nait de moi mercit. nai soing damie ne damin. tant perdesir lamor de li. toutes les autres en obli. Grant dolour et grant poene. trait on damors lontaine.

CCXIII.*

Fol. CI. R°.

Bei Wackernagel Nro. 20.

CCXIV.**

Fol. CI. V°.

Joie damors dont mes cuers est aisseis. et ma dame me semont ke ie chant. si est del tout mes uoloirs atorneis. a li seruir a faire son talent. ses biaus semblans sa debonaireteis. ces simples uis et sa tres grant biaulteis. me font del tout estre ali atendant.

Onkes ne fui de li seruir laisseis. ne nel ueul pais aincor laissier atant. tous iors me croist et uient ma uolenteis. coy kil men doie auenir en auant. et tant me siet ke por li seux greueis. ke tous li mals mest sempres traipaisseis. quant me souient ke de li ioie atent.

---

* Nur noch in den Handschriften der dritten Gruppe: in 12615, f. 42v, wo es dem Hues de St. Quentin zugelegt wird, und in 844, f. 81r, wo die Miniatüre, die wahrscheinlich das Wappen des Hues enthielt, mit dem ersten Verse und einem Theile der zweiten Strophe von dem Vignettendieb, der die ganze Handschrift verstümmelt hat, herausgeschnitten ist. Das Lied ist wegen seines historischen Interesses vielfach abgedruckt, zuerst vielleicht bei Jubinal in dem öfter citirten Rapport an den Unterrichtsminister von 1838, p. 37, dann in Francisque Michel's Rapport von 1839, p. 52, dann 1840 in Buchons „Recherches et matériaux pour servir à une histoire de la domination française dans les provinces démembrées de l'empire grec à la suite de la quatrième croisade“ (2 vol. in gr. 8.) 2, f. 425. Aus 12615 wurde es demnächst abgedruckt in Leroux de Lincy's Chants historiques etc. I, 122, und eine Strophe noch im 23ten Bande der Histoire littéraire, p. 623. P. Paris will aus dem Verse „retolut ont et Ajcre et Belleem“ (Acre und Bethlehem haben sie wiedererobert), die Zeit der Abfassung kurz nach 1192 fixiren, wo Philipp August und Richard Löwenherz diese Städte eroberten. „Aquastent“ in der zweiten Strophe steht für „achetent“, „Guinillon“ ist Ganelon und statt „naue“ in der letzten Strophe muss nach 844 „naie“ gelesen werden.

** Unicum der berner Handschrift. In der dritten Strophe ist „Jais“ verschrieben für „lais“ = helas; „moi“ in derselben Strophe als Accusativform selten.

Jais ie ne sai por coi soie encombreis. se une chose ne me uait encombrant. ke plux la ueul ke hon conkes fust neis. et plux me met del tout a son comant. maix dune rien seux molt resconforteis. ke ie sai bien ke sa fine biaulteis. moi fait aisseis plux preu et plux vaillant.

Ensi est bien mes uoloirs et mes greis. ke iain de cuer toute la muels vaillant. li sien bel eul dont mes cuers est embleis. et sui dols ris me uont bien tesmoignant. ke ces cuers est en pitiet si fondeis. kel dairien miert bien gueridoneis. trestous mes mals com kil uoist deleant.

Hai frans cuers a keil tort mocieis. cains no de uos ioie en tout mon viuant. maix bien me siet pues ke uos le uoleis. kensi uoixe ma grant dolor souffrant. ke por uos ueul morir bien le saueis. ke de nulle autre auoir mes uolenteis. or me soit donc uostre pities guerans.

Douce dame en cui est amaisseis. biens et honors ken tout lou remenant. por deu uos proi ca mal ne me torneis. ceu kai pou dis de uos biens enchantant. kil nest nuls hom tant se fust porpenseis. ki tous ne fust entrepris et xerreis. en resconteir les biens dont i ait tant.

Chansonnete depair moi i aleis. grans mestiers mest ke por moi bien pairleis. car tout mobliquant ie li vieng dauant. et ne crois pais ke ceu soit niceteis. car teil costume ont tuit li fin amant.

CCXV.*

Fol. CII. R°. Jue pertis.

Bieu uos pairt andreus ne laissies mie. ke lun des trois ne preneis maintenant. une bataille ont entrous aaitie nostre. duj roi. ains ne vistes si grant. et dautre pairt si ameis loiaulment. la plux belle dame ke soit en uie. et si aueis feme a uostre tallant. si *preneis* per le counant ke uos i saueis. se uos aleis la bataille vanquant. perdue aureis uostre amie. et sereis deuant la gent. cous de uostre mal uoillant.

Rois ie ne croi ke nulle riens tant uaille. com bone amor ke mait laissiet et pris. ie nain pas tant lonor de la bataille. ke ien perde lou bien ke mest promjs. et de ma femme me rest il bien auis. ke ie la lais en male compaignie. si men irai a la belle a cleir uis. ke matent. ke rien nain tant en cest siecle uiuant. por ceu lou fais ke ie seux ces amis. et serai toute ma uie. si aurai a mon deuis. et ioie et solais et prix.

Certes andreu se teils iere lamie. kelle uers moi neust cuer de trichier. ie men tanroie a la moie partie. maix trop laissent lor amin de legier. por ceu ne ueul sosfrir et donoier. en mon osteil celuj ke ie nain mie. car ieu ne nuls ne poroient uengier mon grant lait. ki ueult

* Unicum der berner Handschrift, unter dem Buchstaben J wegen der Ueberschrift „Jue pertis". „Andreus" vermuthlich identisch mit „Andreus de Paris", dem Verfasser des folgenden Liedes (in der berner Handschrift werden innerhalb der Grenzen der alphabetischen Anordnung Lieder von denselben Verfassern möglichst zusammengestellt) und des Liedes: „Pertis amors et de mon chant". Der „rois d'Aragon", dem hier das Jeuparti in den Mund gelegt wird, ist nach Wackernagel (p. 168) Peter der Zweite (1204 — 1213), welcher Ansicht sich auch Paris, Hist. litt. 23, 755, anschliesst.

auoir la bataille si lait. et ie men uoix tout droit ma femme aidier. ke por moi seroit honie. et men conuanroit laixier. losteil ke ieu ai plux chier.

Rois daragon uos ne laisseries mie. uostre fame pris laueis de nouel. uos aueis droit ie ne men meruoil mie. se uos lameis moult i ait bel iuel. et ie men uoix tout droit uers lou sembel. et si uos lais et la femme et lamie. de ceste honor ne panroie un chaistel. ains les irai tous vancre sus morel. ne doit pais peseir mamie. ieu lais ma feme a bordel. dont il ne meet mie bel.

CCXVI.*

Fol. CII. V°. andreus de paris.

Jai oblieit poene et trauail. sai de fine ioie chantei. desor ne su ie pais de sous ki por noiant aient amei. bonement mait aseurei. celle ou mes seruixes est saus. cains trichieres ne fui ne fauls. dont ie sai mon cuer trop boen greit.

Belle et cleire com li solaus. uermoille com roze en estei. ces eulz conkes ne ui si biaus. plains de grant debonaireteit. et iai moult bone uolenteit. de li seruir come loiaus. se ne men puet uenir nuls mals. ken li nait poent de crualteit.

De deu soit mes cuers beneois. quant il onkes ceu faire osait. et cil fut saiges et cortois. ka si hate amor se tornait. toute la plux belle esgairdeit. conkes ueist ne coens ne rois. ie los bien dire et si est uoirs. iamaix nul sa peir ne uairait.

Soit or ou folie ou sauoirs. cil seux ki tous iors lamerait. car ie cognois bien kil est drois. se ne men departirai iai. car li tres douls semblans kelle ait. vaut tant ke ie moult muels men prois. kil nest nuls si riches auoirs. come tresgrant ioie ki lait.

A grant ioie ne faurai iai. ie ne men dout ne tant ne quant. car pues ke elle mesgairdait. debonairement en riant. ne me fist elle pais dolent. ains pues mes cuers ne lobliait. ne iai ne se departirait. de samor et ie lou creant. ie mos bien uanteir en chantant. cains nuls si loiaulmant namait. ne son seruixe nenploiait. nen si saige nen si vaillant.

CCXVII.**

Fol. CIII. R°. Messirez cunes de betunes.

Il auint iai en cel autre paix. cuns cheueliers ot une dame amee. tant com la dame fut en son boen prix. li ait samor escondite et uee.

---

* Anonym in Lavall. 59, f. 30v, und in Vat. 1490, f. 29r, dem Monseigneur Gasse Brulle in 845, f. 19. In 845 geht die letzte Strophe nur bis „creant", auch Lavall. 59 bringt den Rest als besondere Strophe, wie öfter solche kurze Strophen, die nicht gerade „Envoy" genannt werden können, die Lieder schliessen. Da ausserdem noch im berner Codex die letzte Strophe um diese Verse zu lang ist, werden sie wohl als besondere Strophe abzutrennen sein. Nach 845 ist der dritte Vers der ersten Strophe zu bessern: „desor ne sui ie mes de caus (ceaus)".

** Noch in 20050, f. 186v und in den Handschriften der zweiten und

tant ka un ior kelle li dist amis. moneit uos ai per parolles mains dis. or est lamour coneue et prouee. desoremaix seux a uostre plaisir.

Li cheueliers lesgardait ens el uis. se la uit moult paille et descoloreie. dame fait il mort maueis et traït. quant des lautre an nostes ceste pensee. uostres biauls uis ki sembloit flor de lis. mest si torneis dou tout de mal en pix. kil mest auis kil me soies emblee. atairt aueis dame cest consoil pris.

Quant la dame soyt si ranponeir. uergoigne en ot et a cuer len prist ire. per deu uasauls on uos doit bien ameir. cuidies uos dont ca certes lou deisse. nenil per deu ne me uint en penseir. conkes nul ior ie uos doignaisse ameir. ke uos aueis souent gringnor enuie. dun bel valet baixier et acoleir.

Per deu dame iai bien oit pairler. de uo biaulteit maix se nest ore mie. et de troies ai ieu oit conteir. kelle fut iai de moult grant signorie. or ni puet on fors la plaice troueir. por ceu uos lo dame a escuseir. ke cil soient roteit de tricherie. ke des ormaix ne uos uoront ameir.

Per deu uasauls mar nos uint en penseir. ke uos maueis reproueit mon eaige. se ieu auoie tout mon iuuent useit. si seux ie riche et de moult haut paraige. on mameroit a petit de biaulteit. certes aincor nait pais .II. mois paisseis. ke li marchis mennoiait son messaige. et li bretons alait por moi iosteir.

Per deu dame ceu uos puet bien greueir. ke uos gairdeis tous iors

dritten Gruppe, 844, f. 45r; 845, f. 109 und 12615, f. 98v. Abgedruckt in Buchon's Recherches (vollständiger Titel in der Anmerkung zu 213) p. 419. — Der Text dieses Liedes ist nicht unbedeutend verderbt, doch lässt er sich mit Hülfe von 20050 und den Handschriften der dritten Gruppe einigermassen wiederherstellen, obwohl letztere eine vielfach abweichende Recension bieten. In der ersten Strophe muss wohl im letzten Verse nach beiden Manuscripten statt „plaisir“ „deuis“ stehen (Reim!). Zweite Strophe, dritter Vers, liest 844 „Dame fait il certes mal sui baillis“. In der dritten Strophe lesen die Manuscripte der dritten Gruppe „ramprosner“; Statt des dritten Verses scheint auch die Lesart von 844 vorzuziehen: „Par dieu vassal iel vous dis pour gaber“. Statt „roteit de tricherie“ in der vierten Strophe hat 844 „rete de liresie qui etc.“ 20050 „aratteit deresie“. Die letzte Strophe im berner Manuscript scheint ganz verderbt, da nicht einmal die Reime richtig folgen. In 844 lautet die letzte Strophe so: „Dame fait il ce vous a molt greue. que vous fiez en vostre seignorage. mes tel .VII. ont ia pour vouz sospire. se vous esties fille au roi de cartage. qui iames iour nen aroit volente. on naimme paz dame pour parente. maiz quant ele est bele et courtoise et sage. Vouz en sauroiz par tanz la verite.“ (Die Tochter des Königs von Karthago im M. A. sprichwörtlich für ein Mädchen mit reicher Mitgift.) Am einfachsten ist die Besserung, wenn man nach 20050 für „dame por signoraige“ „dame por parenteit“, und statt „per tenson“ „per tans la“ liest. Der Schlussvers der vorletzten Strophe heisst in 844 statt „et li bretons alait por moi iosteir“ „et li barrois a pour mamour iouste“, in 20050 und 845 „ploré“. Dieser „Barrois“ ist nach P. Paris (Hist. litt. 23, p. 567) Guillaume de Barres, und gehört dem Ende des 12. Jahrhunderts an. Uebrigens eine „vieille femme“, wie Paris sagt, braucht die Dame unseres Liedes noch nicht zu sein, wenn es erst zwei Monate her ist, dass ihr der Marquis einen Antrag machte und Guillaume de Barres für sie eine Lanze brach.

en signoraige. on naimme pais dame por signoraige. ains laime lom quant elle est belle et saige. uos en saueis *per tenson* la uerteit. car teil cent ont por uostre amor iosteit. ke cesties fille a roi de cartaige. nen aueroient iamaix la uolenteit.

CCXVIII.*

Fol. CIII. V°.

Il feroit trop boen morir. por issir hors de dongier. bien doi ma uie haïr. quant celle pais ne mait chier. cui ie tant ain et desir. se me couanrait atendre. sa uolenteit et souffrir. tant ke li vaingne aplaixir.

Tous seux siens sens repentir. ne la poroie laixier. deus ki la fist a loixir. li doinst uoloir daligier. les mals ke ie sent por li. et kelle ueulle en greit prandre. moi et mon chant retenir. por li loiaulment seruir.

Encor poroie guerir. se me uoloit otroier. samor cui ie tant desir. mis me seux en son dongier. a tous iors sens repentir. engaigier me puet et vandre. ali me ueul obeir et por li uiure et morir.

Nuls amal ne doit tenir. se ie lain de cuer entier. lou ior quant ie la remir. nuls ne me puet correcier. deus ke poroit a loixir. regairdeir sa faice tendre. mals ne li poroit uenir. deus la fist por ambelir.

Chanson por moi retenir. li dirais sens delaier. et bien li porais iehir. ke ie de riens ne sorquier. por ma uie guerantir. faice en li pitiet descendre. deus ueullies li consentir. ca ces biens me laist partir.

CCXIX.**

Fol. CIV. R°. Pierekins de lai copelle.

Jain la millor ke soit en uie. de ceu me peux ie bien vanteir. maix ne sai celle maimme mie. cest ceu ke plux me fait douteir. ne ne lairai ke nel die. onkes el monde not sa peir.

Elle est belle coente et ioliue. les euls uairs rians et cleirs. mort mait sa tres grant signorie. car ie ne puis a li pairleir. e medixant deus uos mal die. iai por uos ne larai lameir.

Ains amerai toute ma uie. de ceu ne me doit nuls blameir. car samor si fort me maistrie. ke ior ne nuit ne puis dureir. or li doinst deus auoir enuie. de son loiaul amin ameir.

He belle plaixans douce amie. en gueridon ueil demandeir. a uos

* Nur noch in Handschriften der ersten Gruppe anonym: 20050, f. 116r, und Lavall. 59, f. 70v. Die erstere Handschrift hat nur drei Strophen. Die dritte Strophe hat „obeir“ reflexiv, sich unterordnen.

** Unicum der berner Handschrift. Aus „aïde“ in der vierten Strophe ist „aïe“ zu bessern, welches sich vielfach, z. B. f. 60r (in dem Liede „De bone amor et de loial amie“ dritte Strophe), für „aide“ findet und am angeführten Orte auch mit „mie“ reimt. Aus den Reimen derselben Strophe sieht man, dass der Dichter „demander“, „duré“, „desiré“ geschrieben hat; von dem Schreiber in seinen Dialect umgeschrieben, reimen sie für das Auge nicht mehr. Dasselbe findet Anwendung auf die Reime der fünften Strophe und auf viele andere Lieder.

ke me faicies aĩde. del mal ki si lons mont dureit. otroies moi ie uos emprie. uostre amor cait tant desireit.

Deus iai seruit toute ma uie. conkes no talent de fauceir. maix mes cuers toz iors merci prie. a uos dame de grant biaultei. adepartir merci uos crie. douce riens sen aies pitiet.

CCXX.*

Fol. CIV. R°. Perrins dangincort.

Je ne sui pais ebahis. por iuer ne por froidure. ne por estrainge paix. lontaing de ma noriture. ke de mauenture ne faice chanson. gaie de mal et de son iolie. a chanteir por moi conforteir. dun mal ki me tient. ki damors me uient.

Jai souuent esteit pensis. et sens poent denuoixeure. maix uns boens espoirs iolis. mait dit ke ie maseure. ke li fruis meure de mon gueridon. et amors ferait raixon. a pitiet mateir. et en bien mueir. lou mal ki me tient. ki damors me uient.

Uns fauls guilleires faintis. nait poent de male auenture. sil nest en .I. leu jois. tost saut en autre pasture. lors ment et si iure. por lui faire boin. maix iai de ceste prixon nistrai per guilleir. ains ueul endureir. lou mal ki me tient. ki damors me uient.

Li mals est si tres iolis. et de ci douce nature. cest uns petis paradis. ki de loiaul cuer lendure. maix celle est si doure. ke mait en prixon. kelle mocist sens raixon. et por bien ameir. se fait agreueir. lou mal ki me tient. ki damors me uient.

Belle de cors et de uis. et de sen et de mesure. iointes mains uos cri mercit. car ie sant damors larsure. se ne preneis cure. de ma guerixon. et uos ne penseis raixon. nen puis eschaippeir. ains mestuet fineir. ou mal ki me tient. ki damors me uient.

CCXXI.**

Fol. CIV. V°.

Iries et destrois et penseis. chanterai amerousement. ke contre mon cuer lai empris. per pou ke ie ne men repent. car ki sauroit lou grief

---

* Nur noch in 1591, f. 97, und Lavall. 59, f. 56r. In letzterer Handschrift steht die vierte Strophe an der dritten Stelle und an Stelle der fünften steht eine ganz andere.

** In Lavall. 59, f. 33v anonym, aber unter Gedichten, die anderwärts dem Gasse zugeschrieben werden. In 845, f. 23, und im Manuscript Fonds de Paulmy 63, p. 68, dem Gasse Brule; in 765, f. 52 unter Gedichten des Gasse Brulle; in 1591, f. 121 anonym und im estenser Codex das 23te unter den dort dem Moniot zugeschriebenen Liedern. Lavall. 59 enthält fünf Strophen, die dritte Strophe des berner Manuscripts steht dort an der fünften Stelle, die vierte an der dritten, und an der vierten Stelle steht eine neue. — „Mespaie“ in der letzten Strophe ist wohl in „m'apaie“ zu bessern. Oben „rapaie“ in demselben Sinne = „apaiser“. Vergleiche Handschrift des Vat. Nro. 1490, f. 37v, und f. 58r u. ö. a.

torment. ke lou ior trais et la nuit sent. por fine amor ueraie. dire poroit ka son grant torment mesaie.

Deux tant maurait cist mals sospris. sen guerrai maix ne sai coment. et se ie mur com fins amis. gueris seux honoreement. et sen morant ma ioie atant. ie latendrai moult bonement. ke keil mal ke ien traie. bien ait dolors ke si grant mal rapaie.

Moult iai troueis anemis. faus et felons uilainnement. ke plux dous et ferais tous dis. lor anuit ke lor herdement. car plux grieue deceuamment. li traitres ki iure et ment. ocist plux tost sens plaie. ke li hardis ke en ualor sessaie.

En maintes manieres deuis. ma ioie maix trop me uient lent. maix se ien fuisse posteis. saichies kil alaist autrement. car quant plux a ameir entent. et plux me grieue durement. sens nul bien ke ien aie. fors soulement kesperance mespaie.

CCXXII. *

Fol. CV. R°. Messires gaisez brulleis.

Ire damors ke en mon cuer repaire. ne me lait tant ke de chanteir me taigne. se me meruoil ke chanson en puis faire. maix ie ne sai dont lochoïxon me uaigne. car li desirs et li grans uolenteis. dont ie seux si sospris et esgaireis. mont teil moneit sens uos puis ie bien dire. ca poene sai cognoistre ioie dire.

Et non porcant tous li cuers men esclaire. dun douls desir. deux doinst ke il me uaigne. moult doueroit a ma dame desplaire. se ceste amor mocist bien len couaigne. mort mait ces cors li gens li aceneis. et ces cleirs uis frexement coloreis. sa grant biaulteis ou il nait riens ke dire. deus por coi uout por moi tant escondire.

Loiauls amors dont iai plux de cent paire. mociront uoir ains ke ma ioie uaigne. ke tous iors mest promisse por atraire. maix ie ne uoi ke ma dame en souaigne. ou deus ait mis tant valors et bonteis. maix

---

* Von Handschriften der ersten Gruppe bringen dies Lied noch anonym Lavall. 59, f. 31r, und 20050, f. 160v. Die Recension in Lavall. 59 hat fünf Strophen und entspricht auch sonst der des berner Codex, nur Strophe drei und vier sind umgestellt; 20050 hat nur zwei Strophen, die erste des berner Manuscripts und eine ganz abweichende, die von etwas späterer Hand hinzugefügt ist und sich auch in den Manuscripten der zweiten Gruppe, die das Lied sämmtlich bringen, nicht wiederfindet. Dagegen haben sie (846, f. 61v, wo das Lied anonym, 847, f. 5) einen Envoy an den „Cuens de blois“ und die Strophenordnung von Lavall. 59. Ausser in 846 findet sich das Lied in Handschriften der zweiten Gruppe (gleichmässig dem Gasse beigelegt); in 845, f. 20r, in Paulmy 63, pag. 62, und in 847, f. 5. Ausserdem anonym in 765, f. 50 unter Gedichten des Gasses. — In der zweiten Strophe haben Lavall. 59 und 846 statt „aceneis“ „acesmez“ = acemé, geschmückt, geputzt; so muss auch corrigirt werden, denn „aceneis“ heisst nichts. Für „asezeis“ in der letzten Strophe haben 846 und 847 „asazez“; Lavall. 59 „essaiez“. Erstere Variante ist vorzuziehen und im berner Manuscript zu bessern.

enuers moi cest tant orguels melleis. ke nai pooir de teil tort contre dire. pues ke mes cuers se ueult por li ocire.

Ire me font celle de male aire. plux ke nuls mals ke por amors soustaigne. maix ne lor ualt ke iai ne poront faire. camors ne mait et ca cuer ne me taigne. si loiaulment me seux a li doneis. ke sens morir nen serai deseureis. nes com se puet uers amors escondire. ne puet on pais loiaul amin elire.

Tres grans amors me font folie faire. sai grant paor ke longues ne me taigne. ne ie nen puis mon coraige retraire. ensi me plaist coment kil men auaigne. per teil raixon seux poures asezeis. quant ceu me plaist dont ie seux plux greueis. et en chantant mestuet iueir et rire. ains ne ui maix si deceuant martyre.

CCXXIII.*

Fol. CV. V°. Gautiers daipinaus.

Jai por longue demoree. ke faice de moi aidier. ne serait entre obliee. lamor dont partir ne quier. tant ai chier. celi ke en son dongier. me mist quant loi regairdee.

En perillouse contree. me sot fine amor iugier. champaigne bien eureie. ke ne meustes premiers. plux ligier. foissent tuit mi desirrier. entre la gent a penseir.

Tant est amors afermee. en mon fin cuer droiturier. ke ceu me plaist et agree. ke plux me doit anoier. ne proier ne sai fors humilieir. sens orguel et sens melleie.

Hait mait ma desirree. quant la ui a comencier. tost cuidai auoir troueie. mercit aincor li requier. del cuidier ne me poeis aligier. por rien ke me soit ueeie.

Asselley sens demoree. uai chanson por solacier. guion ki seit ma pensee. de mon plux grant desirrier. kel uergier fut entre nos dous lautrier. ma ioie renoueleie.

CCXXIV.**

Fol. CV. V°.

Je ne men puis si loing fuir. ke ma dame puisse oblieir. nelle ne me ueult retenir. ne ie ne sai keil pairt torneir. kentre mon cuer et

* Eine der allein mit 20050 gemeinsamen Lieder, daselbst auf f. 135r, aber nur mit drei Strophen, von denen die beiden ersten mit den entsprechenden der berner Handschrift identisch, die dritte, später nachgetragene, ganz verschieden.

** Anonym in Lavall. 59, f. 40v; in 845, f. 33, und Paulmy 63, pag. 87 dem Gasse beigelegt, ebenso in 12615, f. 168v. Anonym in 846, f. 61v, und in 765, f. 59 (aber unter Gedichten des Gasse). Die Recensionen dieser Manuscripte weichen in vielen Beziehungen unter sich und von dem berner ab. 12615 und 846 haben sechs Strophen und einen Envoy, 765 fünf Strophen und einen Envoy, die andern fünf Strophen und keinen Envoy. Aber auch 12615 und 846 haben nicht dieselbe Quelle benutzt. — Obwohl die übrigen Manuscripte durch Anordnung der Strophen und charakteristische

mon desir. et mesesurs et trop penseirs. et seu ke ne me sout celleir. mont mort se nes puis plux soffrir.

Damors se feist boen partir. maix nuls ne sen puet conforteir. fors cil ki ansaucent mentir. ne de uoir ne ueullent parleir. et sil le ueullent maintenir. iai deus nes en laist amandeir. tant mont fait de mals endureir. ke ien ai paour de morir.

Merueille peus de moi ueoir. kensi mocist a mon talent. celle ke me dust dire uoir. de sa belle bouche riant. aincor en seux de boen espoir. et atendrai mercit priant. kenuers li nait poent de guerant. ne de li ne me quier mouoir.

Et se ie maix de ioie auoir. amors caleis uos entandant. iai uos ser ieu a mon pooir. en guisse de loiaul amant. uoleis uos faire apercenoir. ke cil sont fol ki aimme tant. uostre anemin en sont ioiant. se nel deussies pais uoloir.

Bien mocient a esciant. ma dame et amors ke mont pris. celle est de dous acoentement. et elle ait gent cors et cleir uis. ken tient il a moi de noiant. iai nen deusse estre pensis. et kest ce deus ke ie deuis. iai nuls namerait saigement.

CCXXV.*

Fol. CVI. R°. Messir̩es gaises.

Jone dame me prie de chanteir. si est bien drois ke ie por li lenpraigne. nautre raixon ni peux nulle troueir. car ma dolor croist ades

---

Varianten unter sich eine grössere Verwandtschaft aufweisen, als mit dem berner Codex, so können sie doch zur Besserung einiger Verderbnisse des letzteren Anleitung geben. So geben der vierte und fünfte Vers der ersten Strophe in der berner Handschrift keinen vernünftigen Sinn, namentlich ist „mesesurs" kein Wort. Die Handschrift 765 liest: „entre mon cuer et mon desir. dont mon cuer est trop amer. et ce que ne li poi celer. ma mort si ne puis mais souffrir", genau so Lavall. 59 und 845; 12615 liest: „entre mon cuer et mon desir et mes cuers sont trop amer. et che ke ne li peuc celer. mamor si nel puis mais soffrir"; 846: „entre mon cuer et mon desir et mes cuers et trop amer et ce que ie li poi celer. ma mort si non puis mais souffrir". (Die Recension von 846 steht, wie wir sehen, dem berner Codex verhältnissmässig am nächsten.) Mit möglichster Beibehaltung des überlieferten Textes schlagen wir vor, in der berner Handschrift so zu lesen: „entre mon cuer et mon desir. et mes cuers et trop penseirs. et ceu ke ne li sout celleir. ma mort se ne puis plux soffrir". — In der zweiten Strophe muss „ansaucent" in „essaucent", was alle Handschriften haben, umgeändert werden, Ste Palaye erklärt: „en scachent" „sceussent", fügt aber ein „peut-être" hinzu. Die Form „saucent" von „scavoir" abzuleiten, dürfte auch seine Schwierigkeiten haben. — Die vierte Strophe steht in den übrigen Manuscripten an der dritten Stelle: statt „ie maix" muss „iamaix" gelesen werden (alle Handschriften) und statt „iai uos ser ieu" schlagen wir vor, „et se uos sers" zu lesen. Die übrigen Handschriften haben „quant vers vos fais tout mon pooir" oder „quant ie uous fais". Statt „ken tient il" in der letzten Strophe ist wohl besser „ce ne tient", was mehrere Handschriften haben (846), zu lesen.

* In den Handschriften der dritten Gruppe, dem Jehans de Trie zugeschrieben. In 844, f. 98r hat zwar der Vignettendieb den Anfang des Liedes,

et engraigne. amors mocist ne sai acui men plaigne. quant nos iehir ne dire mon penseir. a la belle ke me fait endureir. les gringnos mals ke nuls amans soustaigne.

Se mercit quier et ne la puis troueir. morir mestuet sans nulle autre bergaigne. soul por itant men uoldroie peneir. vie uaut pou kensi se descompaigne. de toute ioie ou bone amor souffraigne. bien doi uoloir ma mort et desirier. deus tant mar ui son tres simple uis cleir. kensi mocist mon fin cuer et mahaigne.

De çeu me loe dont io chascun blameir. iai ne seust ma dame ma pensee. ne mon uoloir ne fust per deuineir. ki li ont fait la gens mal eureie. ki di li ont ke plux lain ke rien neie. il dient uoir si se cuident gabeir. si me doinst deus ma grant ioie eschiueir. ke tous fui siens quant ie lo esgairdeie.

Vilainne gent ke uos uaut ablaimeir. saidiet maueis de riens ne uos agree. por rien ke soit ne uos poroie ameir. ke per uos est mainte gent destorbee. et mainte ioie eust estei donee. son ne doutaist uostre uilain iangleir. chascuns uos doit fuir et eschiueir. ki honte crient et a haute honor beie.

CCXXVI.*

Fol. CVI. V°.

Je chans damors ioliuement. et si nen puis aincor ioïr. tous les consirs en boen greit prent. mes cuers ki sert sens repentir. car ie ne puis ueoir coment. ie men pairte honoreiement. kades lai serui sens faintir. se men lait sens lowier partir.

Ne men peux partir bonement. sens moi ou amors mal baillir. sensi men pairt diront la gent. trop maluaix fait amors seruir. kel gneridon fault on souent. ou moi blameront durement. se ne peux atandre et souffrir. camors me ueulle adroit merir.

Amors quant iai remenbrement. des biens ke solies departir. tous li cuers de ioie mesprant. et me semont de muels seruir. maix quant

die wappengeschmückte Initiale und einige Buchstaben des vorhergehenden Liedes weggeschnitten, aber der Name des Verfassers ist glücklich stehen geblieben; in 12615, f. 94 hat der Schreiber später den rothgeschriebenen Verfassernamen „Jehans de Trie" mit schwarzer Dinte durchstrichen und daneben geschrieben „Messire gasses le fist". Die Handschrift des Vatican Nro. 1490 bringt das Lied auf f. 9v mit bedeutenden Varianten und legt es dem Thiebaut bei. Tarbé hat es im neunten Bändchen seiner Sammlung (Specialtitel „les chansonniers de Champagne") auf p. 48 abgedruckt. — Die Handschriften der dritten Gruppe sind für dieses Lied um eine Strophe und einen Envoy reicher: (844) „Chanson va ten ne demore pluz ci. a la belle qui ma en sa baillie. et pour pitie et pour doucour li pri. que enuers moi ne se courrouce mie. se li felon ont dit lor estoutie. ne lai pas fait. ni ai mort desserui. qui me dounast tout lauoir de berri. ce quil ont dit ne lor deisse mie. — Dame de Blois la vostre seignorie. croist chascun iour la dame dieu merci. il est bien drois. quainc si bone ne vi. en touz bons fais. nen douce compaignie."

* Unicum der berner Handschrift.

troueis loiaul amant. ka son pooir sert loiaulment. per confort le deueis tenir. tant ka gueridon puist uenir.

Ki boen signor seruir emprant. tous malz doit en greit soustenir. et seruir debonairement. se del gueridon ueult ioïr. et ieu ki damors ioie atant. doi bien seruir ioiousement. atendre et uiure en doulz consir. por ma grant ioie recoillir.

CCXXVII.*

Fol. CVII. R°.

Jai por ceu se dameir me duel. ne laisserai ke ie ne chant. car plux ai mal ke ie ne suel. et moins me conforte en chantant. per mainte fois fais bel semblant. ke ie sui dolans et merris si ka mes dis. *peirt* bien tant seux esbahis. cognoistre per usaige. cune dolor cest mise en mon couraige. dun pancement dont mainte fois auient. ke ie di ceu dont a cuer me souient.

Cis mals et et cis penseirs me uient. ke ma dame nait nul talent. de lai ou ie morrai souffrant. de moi aidier mien esciant. se pertens ne len prent mercis. maix uns respis. me conforte dont seux gueris. kelle est et prous et saige. et si seit bien et cognoist mon coraige. per mainte fois me dist ceu ke ie ueul. mort mait ses sens. et traït mont sui eul.

Tant ou de mal kencor me duel. quant a pertir li vin dauant. et ie cuidai si com ie suel. panre congie. maix en plorant. ne pou dire a deu uos comant. ains me fut li pairleirs faillis. pues ke de li parti. ne fut mes chans oïs. ne ne plaing mon damaige. ke iai ameit lonc tens per mon folaige. et amerai et se mals men auient. nest pais amor dont a cuer ne souient.

De li nuls confors ne me vient. ne daillors mie nen demans. bien

---

* Die Handschriften der dritten Gruppe (844, f. 171r; 12615, f. 41) schreiben das Lied dem Rogier d'Andelis zu und weisen fünf Strophen und bedeutende Varianten auf (keinen Envoy). Die fünfte Strophe der dritten Gruppe lautet nach 844: „De trop longue atente me dueill. et plus de ce qua mon viuant. ne verrai mais si com ie sueill. son bel vis cleir. fres et riant. he dex trop la vois eslongant. mais nus nel fet plus aenuis (12615: anemis). ne ia meris niert mes trauaus. car nus delis mon trauaill nassoage. de li amer faz folie et outrage. dex por coi laim. por ce quamer la vueill. ie nen puis mais. ce me firent mi oeill.“ 846 bringt das Lied anonym auf f. 59r mit anderer Strophenanordnung, zuerst kommen die erste, die vierte und die zweite des berner, dann die fünfte aus 844, dann die dritte des berner, endlich eine Art kurzer Schlussstrophe an Stelle des Envoy, ähnlich der des berner: „Touz esbahiz sui dou bon seignorage. et plaing mon prou et mon damage vuil. iames ce croi ne la uerront mi huil.“ Ausserdem findet sich das Lied noch anonym in der Handschrift des British Museum, Egerton Nro. 274, f. 110 R° (von Paul Meyer bekannt gemacht in den Archives des missions scientifiques 1866) und im estenser Codex, wo es Nro. 29 unter den daselbst dem Monios zugeschriebenen Liedern ist. — Zu bessern ist in der ersten Strophe „peirt bien“ in „puet on bien“ (nach 844), im Anfange der zweiten Strophe ist das zweite „et“ zu streichen. In der vierten Strophe haben statt „de ceste ioie“ die andern Manuscripte „sans ioie auoir“, was jedenfalls vorzuziehen ist.

sai ke morir me couient. de ceste ioie en atendant. et cist mals ke iai porteit tant. ne puet estre sens mort gueris. maix se gueris en iere plux enrichis. ke nuls de mon lignaige. de li ameir fais folie et outraige. por coy lain dont. por ceu kameir la ueul. ne nen peux maix ceu me firent mi eul.

Com exillies pertis de signoraige. ploure mon duel et mon damaige ueul. iamaix se croi ne la uairont mi eul.

CCXXVIII.*

Fol. CVII. V°. Perrins dangincort.

Il ne men chaut desteit ne de rouzee. de froidure ne dou tens uuernaige. car ie mi muer por la plux belle neie. ke soit ou mont et toute la plux saige. la riens ke plux me grieue a mon malaige. cest ceu ka li nos dire ma pensee. et ceu ke truis si grieff ma destinee. car ie natant mercit en mon eaige.

Et non porcant ma dame est si seneie. kelle seit bien et coguoist mon coraige. trop me grieue durement et effrehe. ceu ke plux lain et plux la truis sauaige. lais iai seux ieu tous siens en eritaige. ne iai nul ior ne li serait uee. riens ke per moi puist estre eschiueie. si en ai mis mon fin cuer en ostaige.

Dame de sen et donor asemeie. en cui bonteis ait pris son herbegaige. preneis a greit franche dame honoreie. ceu ke tous iors uos ai fait lige homaige. en gentil cuer doit mercis faire estaige. et se per uos ne mest santeis doneie. estraingement aueis ma mort iuree. a crueil cuer et a simple uisaige.

Bien ait en moy fine amor esproueie. la pouxance de son hault signoraige. si mait ferut durement de sespeie. ca nulle foix la plaie nasuaige. si en seux lies dont nest ceu droite raige. quant plux me fait de mal et plux magreie. ma loiaulteit et mon droit auoei. ceu fait elle kelle ueult mon damaige.

Or est ensi la chose a ceu moneie. ke tous seux siens sens chaingement de gaige. et se iai plux ni ait mercit troueie. si en ai ieu .I. trop

---

* Anonym in 20050, zweimal auf f. 110v und f. 141r, beidemale ohne die vierte Strophe, in Lavall. 59, f. 91r ganz wie in der berner. Dem Perrin schreiben es zwei Handschriften der zweiten Gruppe zu, 845, f. 55, und Paulmy 63, p. 169. Von Handschriften der vierten Gruppe haben es Vat. 1490, f. 95v (Verfasser „Perrinz dancicourt," der Name wird an anderen Stellen derselben Handschrift „Achicourt" geschrieben), und Siena Nro. 36, f. 14r anonym. Noch bringen es die Handschriften 1591, f. 106v, und 12581, f. 320r anonym. — Zu bessern ist nach Lavall. 59 in der ersten Strophe „yuernaige"; in der vierten Strophe hat Lavall. 59 statt „mon droit auoei" (was Ste Palaye mit mehr Phantasie als Wahrscheinlichkeit durch „aveu" erklärt) „ma droite auoee"; 1591, f. 107r „ma droite avouee". „Avoué" ist der Vorkämpfer, Vertheidiger, Champion in einem Gottesgericht und anderswo. Wenn wir also „mon droit avoué" oder nach 1591 „ma droite avouée" lesen, so gibt das einen sehr guten Sinn.

bel auantaige. ke ieu vaul muels et sen has plux outraige. et se niert plux per moi ioie moneie. cuers sens honor ki a folie baie. cest a boen droit sil ait honte et damaige.

CCXXIX.*

Fol. CVIII. R⁰. Musealiate.

Je nos chanteir trop tairt ne trop souent. car ie nai grei de chanteir ne de taire. ains ai serui en perdon longuement. car ie cuidai ades tant dire et faire. ke ie peusse a celi millor plaire. ke mocirait samors lors li consent. tout a loisir por plux faire torment.

Tuit mi mal trait fuissent a mon talent. se iai nul ior les cuidaisse a chief traire. maix or uoi bien ke ne mi valt noient. camors mont si atireit mon afaire. car ie ne lain ne ne men puis retraire. ensi me moinne amors ne sai coment. cun pouc la hei tout amerousement.

Ensi me fait et haïr et ameir. celle cui il ne chaut de mon martyre. celle mocist de pouc se puet uanteir. kil ni afiert mie trop grant maistrie. de son amin engingnier et occire. com ne se puet damors mie gairdeir. son ne la ueult del tout laissier esteir.

Moult me sout bien enpanre et enbraiscier. a biaul semblant et a doucement rire. nuls ne loroit si doucement pairleir. kil ne cuidaist de samor estre sire. per deu amors ceu uos puis ie bien dire. com uos doit bien seruir et honoreir. maix on si puet .I. petit trop fieir.

Ensi me tient amors a son uoloir. et fait de moi ensi com per semblance et con li hom ki ait presteit auoir. a mal peour sens plege et

---

* Anonym noch in Lavall. 59, f. 28v (die fünfte Strophe fehlt), und 20050, f. 163v (nur die drei ersten Strophen). Zwei Handschriften (also nicht eine, wie Paris in der Hist. litt. behauptet) schreiben das Lied dem Thiebaut zu: Paulmy 63, p. 46, und 847, f. 49. Die Handschriften der dritten Gruppe nehmen es für Quens Jehans de Braine in Anspruch: 12615, f. 23r, und 844, f. 79r (nur die erste, zweite und vierte Strophe mit bedeutenden Varianten). Aus 12615 in Buchons mehrerwähnten „Recherches etc." I, 423 abgedruckt. In der letzten Strophe liest Lavall. 59 statt „tant istuel il", was nichts heisst, „tant i conuient". Mit sehr engem Anschluss an den berner Text könnte man lesen „tant estuet il". Statt „hei" in der zweiten Strophe hat 20050 „has", 844 „haz", was zur richtigen Erklärung des „hei" führt. — Was den Dichternamen „Musealiate" betrifft, der im berner Codex über dies Lied geschrieben ist, so wissen wir damit nichts anzufangen. Bekanntlich sind im berner Codex die mit schwarzer Dinte geschriebenen Dichternamen und sonstigen Bemerkungen sämmtlich von jüngerer Hand; die älteren, schon damals fast unleserlich gewordenen Bemerkungen, die sie copiren, sind beim Beschneiden des Bandes bis auf eine weggeschnitten. Wie also der Dichtername gelautet hat, dem der Schreiber des berner Codex nach seiner Quelle dies Lied beigelegt, vermögen wir nicht zu errathen. Zwei Ste Palaye'sche Vermuthungen wollen wir dem Leser nicht vorenthalten, da sie beweisen, in wie grossem Dunkel zuweilen dieser unermüdliche und verdienstvolle Compilator tappt. Er schreibt: Muse aliate, peut-être Muse de Halate ou d'Alicante". Wie kommt wohl Alicante daher!

sens surtance. ne ne li ose escondire creance. ensi me tient ma dame en son uoloir. riens kelle ueult îe ne los deuoloir.

Tant me ferait et languir et doloir. com li plairait kelle en ait bien poussance. et ie uoi ke ne me puet ualoir. for biaus perleirs et seruir et souffrance. et aueuc *ci i recouient* cheance. tant *istuel il* ke ioie en ueult auoir. ke por un pouc ke ne me desespoir.

Fol. CVIII. V°.

CCXXX.*

Jai por noif ne por geleie. ne lairai ke ie ne die. amors mest el cuer. se crien kelle ne mocie. uers li ne me sou gairdeir. et se ting ceu a folie. kains ne mi osai fieir.

Pluxor ont amors faucee. maix de ceaus ne seux ie mie. ma dame kai en ameie. seruirai tote ma vie. deus mi doinst mercit troueir. ces biaz semblans men afie. maix tout eil truis a parleir.

Teil chose ait mes cuers meue. ie cuit dont la mort mi ert prise. sen sont *umj eil en sa ve.* ke grant poene i auront mise. ne men sai resconforteir. se pities ou sa franchixe. ne li fait de moy menbreir.

Deus kest mercis deuenue. ke tant ior laurai requise. bien uoi ma fin est uenue. se ma dolor napetise. maix se ie tant puis dureir. en jusca ior del iuisse uoldrai ieu ma dame ameir.

Fol. CVIII. V°.

CCXXXI.**

Bei Wackernagel Nro. 22.

---

* Eins der nur mit 20050 gemeinsamen Lieder; es hat jedoch daselbst (f. 113v) nur zwei Strophen. Am Ende des dritten Verses der ersten Strophe ist aus 20050 „autreie“ zu ergänzen. In letzterer Handschrift sind die Schlussverse der ersten und zweiten Strophe vertauscht. Der vierte Vers der dritten Strophe ist verderbt; mit geringen Veränderungen konnte man lesen: „s'en sont mi eil en sa vue“.

** Eine sehr nahestehende Recension in 20050, f. 104v, mit Umstellung der fünften und sechsten Strophe. Eine bemerkenswerthe Variante weist der in dieser Handschrift später nachgetragene Envoy auf: „Gresce suer“ statt „Contesse suer“. Von Handschriften der zweiten Gruppe bringen das Lied, sämmtlich anonym: 845, f. 180; Paulmy 63, p. 392, und 846, f. 62 (Strophenfolge des berner). — Dieses berühmte Lied existirt bekanntlich noch in einer provençalischen Form, doch ist die altfranzösische die ältere. Wegen seines historischen Interesses ist es vielfach veröffentlicht, die altfranzösische Form zuerst in Horace Walpole's Catalogue of the royal and noble authors of England, London 1759; dann in Sinners Catalogus codd. MSS. bibl. bern. III, 367; in der Ausgabe des Villehardouin von Paulin Paris 1838, p. 243; in Leroux' Chants historiques I, 56—59; in Tarbé's Oeuvres de Blondel de Neele, Rheims 1862, p. 117 (neunzehnter Band der Collection des poëtes de Champagne antérieurs au seizième siècle); in Bartsch' Chrestomathie de l'ancien français, p. 185; die provençalische Form, allein oder mit der altfranzösischen zusammen, im Original oder übersetzt in Millot's Histoire litt. des troubadours I, 60; Sismondis Litt. du midi de l'Europe I, 154; in dem Roman de la tour ténébreuse par Mlle L'héritier de Valendon, Paris 1705; bei Raynouard IV, 183; Diez, p. 101, 103; Mahn, Werke I, 129; Bartsch, Prov. Lesebuch (erste Auflage), p. 78.

CCXXXII.*

Fol. CIX. R°. **Messirez watier de dergie.**

Jusca si ai tous iors chantei. de moult boen cuer fin et loiaul entier. nais de chaingier no dedens mon cuer uolenteit. ne la poene ne mi eust mestier. bien mait amors a son eus asprouei. retenut mait. ne iai nel quier laissier. et sen uoi ieu les pluxors esloignier.

Se font cil fol maleurei. ki se poene de uos contrarier. per lor plaidier. auront maint amant destorbeit. ne iai un deaus ni vaireis ieu gaiaignier. de ceu deuroit estre porpenseit. deus ke naimme de coi se seit aidier. uoist se randre. kel siecle nait mestier.

Ceste gent ont petit ameit. dont il est trop per amor guerroier. se nai mestier ke iai nauront tant deuiseit. ke ie doie por ceu lameir laissier. non fait uoir. nuls sen li nait fauceteit. teis puet nuire ke il ne puet aidier. maix enuious ne se puet chaistoier.

Moult me taing a bien eureit. de ceu cains ior no talent de trichier. ne de boisier ains me truis damors alumei. si franchement com fut a comencier. aincores mait gueridons demoreit. me soleis ieu. en ceu ke puet aidier. en loiaulteit ueul perdre ou gaaignier.

Per mainte fois mait lon blamei. de ceu ke trop me seux mis en dongier. maix foloier uoi tous ceauls ki le mont moustrei. car ie ne puis muelz ma poene enploier. tost ait amors le plux grant don doneit. se ne sen doit nuls hom trop esmaier. por teil ioie se doit on trauillier.

A uos le di compans gaices brulleis. panseis damors sonor a essaucier. car li pluxor se poenent dabaissier.

CCXXXIII.**

Fol. CIX. V°.

Jai por mal perliere gent. ne me tanrei de chanteir. car bien sai certainnement. kil sont liet de destorbeir. maix ceu me fait plux ameir. kil ni ont ke lou parleir. ne droiture ne raixon. fors mensonge et mesprison.

---

* In einer sehr nahestehenden Recension bringt dasselbe Lied 20050, f. 61v anonym. Bedeutende Varianten, fast eine ganz andere Redaction, weisen die Handschriften der dritten Gruppe auf: 844, f. 88v, und 12615, f. 144r. In der zweiten und dritten Strophe sind in dieser Gruppe die zweiten Zeilen vertauscht. Die Recension der Handschriften der ersten Gruppe ist die vorzüglichere. In der berner Handschrift ist nach 20050 in der ersten Strophe „nais" in „ne"; in der zweiten Strophe muss wohl statt „ne iai un deaus ni vaireis ieu gaiaignier" „ne iai nul deaus (d'eux) ni verrez gaaignier" gelesen werden (20050 „ne ia nul dels"). Ausser den Handschriften der ersten und dritten Gruppe bringt noch eine Handschrift der vierten Gruppe, Arras 657, das Lied als das fünfte unter den Liedern des Gautier. Wichtig ist der Envoy für die Feststellung des Alters des Gasses Brullez, über das man noch nicht einig.

** Eins der nur mit 20050 gemeinsamen Lieder, daselbst f. 18v. In der zweiten Strophe muss das „et" zwischen „grieuent" und „souent" gestrichen werden (20050: „car trop font anui souent"). Statt „ne ains ne mi son" in derselben Strophe hat 20050 „nen ains ne mi soi".

Ki bien aimme loiaulment. merueille le doit douteir. car trop grieuent et souent. et tollent a esgairdeir. lai ou ie nen os aleir. ne ains ne mi son gairdeir. maix trop mi grieuent felon. ni uoient il se moi non.

Certes ceu est grans pechies. quant il i ont nul pooir. cil as faus cuers desuoies. ki souent me font doloir. maix ceu saichent il de uoir. kencor ai ie boen espoir. en la blonde a tres cleir uis. cui iain tant et loe et pris.

Moult mont mort del consillier. cil ki tant sont enpairleit. riens ne me puet tant ireir. com geteir del douls penseir. ou iai si mon cuer torneit. ke tous autres deduis hei. fors penseir lai ou ie doi. ains ke trop i ait por coi.

Ne me doit pais anueir. se iai loiaulment amei. ains doi plux kel comencier. estre en bone uolentei. enuers si tres grant biaultei. ne doit faire crualtei. si grant com doccire moi. car del tot a li motroy.

CCXXXIV.*

Fol. CX. R°. Gelebers de berneuille.

Jai souent damors chanteit. aincor en chant. tous iors seux et ai esteit. en lor comant. sa la foix mait fait dolent et desconforteit. or seux si bien asseneis ca mont viuant. no maix tant. de ioie a ma uolenteit. ne de delit. com de bien ameir beatris.

Cil ki sont espoenteit. et esmaiant. por femme sont tost mateit. et recreant. or ferai plux ke dauant. de ioliueteit. por ceu son mait mariet. nai ie talent. pou ne grant. ke iai soient mi penseir aillors aissis. ken la belle beatris.

Toutes dames ont bonteit. mien essiant. maix saichies en ueriteit. ie uos creant. nes ke la nuit vait luissant. solaus en estei. ne puet randre la clairteit. ne lou semblant. ne se prant nulle autre grans biauteit. ne a doulz ris. de la belle beatris.

Cleirs solaus sens tenebror. enlumineis. paisse toute autre lior. bien le saueis. ausement ait sormonteit. tous cuers de ualor. celle ke de toute honor. est dame et cleis. mes iai greis. niert ke iaie bien nul ior. nes paradis. sens si faite beatris.

Bone dame cui iaiour. ke tant ualeis. ie me tieng a grant signor. quant mes penseirs. ai en uos seruir torneis. et per uostre amor. seux de mon cuer sens retor. deheriteis. uos laueis. si ke nai nulle dolor. tant mesiois. quant ioi nomeir beatris.

---

* Noch anonym in Lavall. 59, f. 43r, und in der zweiten Gruppe in 846, f. 65v; 845, f. 69, und Paulmy 63, p. 148 schreiben es dem Gillebert de Berneville zu. Der wichtige Envoy, aus dem wir den genauen Namen der Dame des Gillebert erfahren, was in der nordfr. Lyrik selten, mangelt in den andern Handschriften; 846 hat nur vier Strophen. Im fünften Verse der dritten Strophe muss statt „nuit" wohl „lune" gelesen werden (846 und Lavall. 59 lesen: „que la lune tost luisant. soleil en este. passe de fine clarte"); statt „lior" in der vierten Strophe hat Lavall. 59 „luor".

Dame dadenairde oies si senteis tristor. or nen aies iai paor. tost la perdreis. saprendeis. mon chant de si grant sauor. et de teil pris. est li haus nom beatris.

CCXXXV.*

Fol. CX. V°. Blondels.

Jain per costume et per uz. lai ou ie ne puis ataindre. et chant com amins et drus. ki damors ne se seit faindre. sen ait molt de mals eus. maix ne men doi mie plaindre. por si grief faix mettre ius. iai deux ne mi laist enfraindre. un soul ior de bien ameir.

Nest pais drois ke ie refus. la dolor ke me fait taindre. ma dame est doulce *augue* et feus. por moi esprandre et estaindre. maix ceu ne fist onkes nuls. premiers doreir et pues poendre. a premier fui bien uenus. de tant est ma dolor graindre. ke truis apres douls ameir.

Lire percui mest faillis. douls semblans nai pais faucee. ma uolenteit ains aim plux. ma dame enuers moi iree. se samor ni fait uertus. ke sor moi sest esprouee. iai ces pris nen iert creus. ains li serait reprouee. ma loiaulteit sens fauceir.

Ma dame a cui seux randus. ait ma ioie emprisonnee. et li douls semblans repus. dont elle mait mort donee. se dameir seux mescreus. kai ie dit fole pencee. se iestoie rois ou dus. se fust de moi si amee. ni deuroit elle penseir.

Tant est de moi adessus. ke ie crien ke ne moscie. se ni seux ramentus. damors ke paraige oblie. miert bien li sanblans vandus. et la douce compaignie. dont crien estre deceus. maix esperance mafie. tout ades derecoureir.

Chanson or seux assaillis. de mors ke mait en baillie. soie mercit deffendus. uers li ne me seux ie mie. bien en doie estre creus. car ieu ain sens tricherie. si soie ieu chier tenus. de ma dame cai seruie. lonc tens sens gueridoneir.

Et quant li plairait merie. iert la poene et retenus. blondiaus cui amors defie. samin nel doigne clameir.

---

* Unter den Handschriften der ersten Gruppe bringen dies Lied noch Lavall. 59, f. 107, und die Oxforder Handschrift Douce 308 (152r der alten, 144r der neuen Zählung), beide anonym. Von Handschriften der zweiten Gruppe bringen es: 845, f. 43; Paulmy 63, p. 115, und 847, f. 41 für Blondel. Ebenso bringen es die Handschriften der dritten Gruppe: 844, f. 140v, und 12615, f. 90r. Ausserdem bringt es noch 1591, f. 130v. Die Handschrift Lavall. 59 hat nur drei Strophen. Statt des dritten Verses der zweiten Strophe hat diese Handschrift: „ma douce dame est li feus"; „augue" in der berner ist verderbt. Die Lesart von 844 gibt Abhülfe: „ma dame est douce iaue et fus" = „Meine Dame ist mild, Wasser und Feuer"; „iaue" oder „iawe" für Wasser ist häufig, z. B. in unserer Handschrift auf f. 20v des zweiten Theils; „fus" für „feus, feu" ist häufig, z. B. in der Handschrift des Vatican Nro. 1490, f. 33v, 55r, 157r u. ö. a. Im Reime auf „fus" muss in der berner Handschrift dann auch „nus", wie in 844, gelesen werden. Statt „chanson or" in der sechsten Strophe, was gar nicht passt, muss dann auch wohl mit 844 „chascun iour" (ior) gelesen werden.

CCXXXVI.*

Fol. CXI. R°. Willains daures.

Joious talens est de moy departis. quant ie ne puis en ma dame troueir. en ces semblans en ces fais en ces dis. kelle de riens me ueulle conforteir. maix iai uoir tant ne se saurait peneir. de moi greueir ke iai soit amenrie. lamor ke iai en mon fin cuer norrie.

Biaus sires deus com auroie conquis. se elle tant me uoloit honoreir. ke li pleust de ceu ke sui doulz ris. et li bel eul de son tres bel uis cleir. et seu resgairt uinrent en moi enbleir. mon cuer ie faul car miens non est il mie. ains mait guerpie. mist cest en sa baillie.

Je sai de uoir ke trop grant chose empris. quant ie si haut osai onkes penseir. maix li renons dame de uostre pris. fist en mon cuer descendre et ualleir. lou herdement. se uos en ueul crieir. dame mercit per uostre signorie. le motroies quant laurai deseruie.

Ne autrement nulz ne doit endureir. les mals damors et les trauals penis. muels ne puet il sa ioie retoureir. or nait pooir de riens gueridoneir. amors fors tant kelle ensaint et chaistie. si deuroit on ameir toute sa uie.

Bien doit chascuns sauoir et estre fis. ke trop per ait haute chose en ameir. kil nest nuls cuers tant soit auelenis. se il le ueult a seruir atorneir. amors ke lues ne le faice mueir. en toute honor en toute cortoisie. et en la fin il en conquiert amie.

A vos dirais por ceu uos ueul loeir. de bien ameir uos praigne ades enuie. car de ceu uient bone cheuelerie.

CCXXXVII.**

Fol. CXI. V°.

Perrins dangicort et si fut corenaie et arez.

Jai un iolit souenir. ki en moi maint et repaire. camors i ait fait uenir. por moi compaignie faire. a seruir ma dame sens defaillir. et

* Findet sich nur noch in der Handschrift 12615, f. 59v, welche am Ende der zweiten Strophe „mis sen est" an Stelle des unverständlichen „mis cest" bringt. Der Schluss des Verses mangelt in 12615. Statt des unverständlichen „retoureir" in der vierten Strophe hat dieselbe Handschrift „recourer"; in der der fünften statt „auelenis" „a villenis" und im Envoy statt „A uos dirais", was hier gar nicht passt, „Hues d'Arras", eine sehr gute Variante.

** Anonym in Lavall. 59, f. 90v (ohne die Schlussstrophe). Dem Perrin in zwei Handschriften der zweiten Gruppe: 845, f. 54, und Paulmy 63, p. 167, und in einer Handschrift der vierten Gruppe: Vat. 1490, f. 96r. Anonym in einer anderen Handschrift der vierten Gruppe: Siena 36, f. 15r; ferner in 846, f. 63v; 1591, f. 54r, und 12581, f. 320v. Abgedruckt in Tarbé's Chansonniers de Champagne, p. 1. — In der dritten Strophe muss statt „mulez" „muelz" gelesen werden, was alle Handschriften bringen. Statt des Verses „en ioie en moi reuertir" derselben Strophe hat Lavall. 59 eine Lücke; 846 die Variante „en ioie et moi retenir", die offenbar vorzuziehen. „Sesaire" am Ende der Strophe ist „Caesarea".

sens mes faire amor ke tant puet merir. li doinst uoloir damenrir. les mals ke ie ueul bien traire.

Tout ades quant ie remir. son gent cors son cleir uiare. ces euls ki a cuer saixir. ont semblant si debonaire. sens sentir me done amors de ioïr un examplaire. maix cest por moi soustenir. ke ne puisse cheir. en uolenteit de retraire.

Jai deus ne men doint loisir. trop seroie de malle aire. ie uoroie *mulez* uestir. tout mon eaige la haire. ke guerpir celi ke puet conuertir. tout mon contraire. en ioie en moy reuertir. et me puet plux enrichir. ke estre rois de sesaire.

Bien me deust recoillir. et daucun douls mot refaire. maix elle ne me ueult oïr. ne por chanteir ne por taire. sen sospir. et damerous cuer mair. quant elle nesclaire. moy ke ne li puis guenchir. ains me fait plux de mal soffrir. kalixandres ne fist daire.

Dame ie seux sens mentir. uostres et sens contrefaire. riens ne mi poroit nuisir. se mes chans uos pooit plaire. a languir ain bien por uos et paillir. et tant kil me paire. uoire sil uos plaist morir. ne me souffreis a perir. gentils cuers de boen afaire.

Maintenir loiaulteit sens repentir. ne puet desplaire. a cuer ki sert sens traïr. maix li faulz sen ueult partir. lors cun pouc de mal le maire.

CCXXXVIII.*

Fol. CXII R°. Gaises bruleiz.

Ire damors anuis et mescheance. mont teil moneit ne sai maix ke penseir. si mest torneis duels en acostumence. ca resioir ne me sai retorner. et quant ie chant et me cuit conforteir. ma grans dolors. me uient en remenbrence. perde amors ke ne puis oblieir.

Si grief chans fais et a pouc de plaissence. a merueille nel doit on atorneir. quant cuers se duelt et cor sait mesestance. maluaixement puet ioious chant troueir. ki per espoir ioie ne seit moneir. morte est amors lai ou fault esperance. dont ioie estuet faillir et desclineir.

En bone amor ou iai si grant fiance. ke ie ne sou mon damaige eschiuier. grans seurteis met home en sorcuidance. et cil est fols ki ne da gne douteir. ki haute amor sert muels se doit gairdeir. com muels en est et muls gairt sa coentence. pertie amor et gries a rasembleir.

Pertenopes nous moustre sens doutance. perde damors est gries a andureir. li maltalent damors et la pesence. ki nait sentit les duels ne seit ameir. amors se ueult seruir et honoreir. kan ueult ioir gairt soi de mesprenance. mefais damours ne fait aperdoneir.

Haute amor ait desdaig et grant uiltance. quant a siens uoit ces comans refuseir. per gingamur en auons la prouence.

---

* Unicum der berner Handschrift, was für ein Gedicht des Gasse ziemlich merkwürdig. Der Gingamur der kurzen Schlussstrophe ist vielleicht der „Gigemer“ oder „Guguemer“ eines von Fr. Michel herausgegebenen Lais.

CCXXXIX.*

Fol. CXII. R°.

Jai de chanteir en ma uie. ne quier maix auoir coraige. ains ain muez camors mocie. por faire son grant damaige. ke iamaix si finement niert amee ne seruie. por ceu chaisti toute gent. ke mort mait et soi traïe.

Lais iai dit per ma folie. si sai de uoir grant outraige. maix a mon cuer prist enuie. destre ligiers et uolaige. et dame tant men repent. maix cil atairt mercit prie. ke tant com il puet atant. por coi iai mort deseruie.

Damors me couient retraire. por sa fauce contenence. poiset men nen puis plux faire. ka son tort me desauance. mais teilz est sa uolenteis. ke cil ki plus li doit plaire. en est tous tens plux greueis. por cest tricheresse uraie.

Mercit coente debonaire. ke iustice ne mauance. dame ne pou mi retraire. ne ne sai dont ioi pensei. moult ai folement parlei. et deus men deuroit contraire. comme fol desespereit. kenli not ains ke retraire.

Tous tens laurait escondite. maix or i uoi ke mesmaie. quant cil ki plux est siens quitties. trestous ces biens en delaie. por coi ne si doit fieir. dendroit moi soit elle maldite. ke ioie ke uient dameir. ke grant lo or lai petite.

A grant tort laurai sordite. del monde la plux ueraie. por ceu me tieng atraite. et men rent en sa menaie. kencores me puet greueir. et deus len rende merite. se me uoloit perdoneir. la mensonge ke iai dite.

Com narsisus ueul mandeir. kil port ma chanson escrite. dedens mon cuer outre meir. lai en la terre degipte. renals cui amors ruite. puisse deus grant mal doneir. por li men uoix en egypte.

CCXL.**

Fol. CXII. V°.

Je nou piece ait nul talent de chanteir. por ceu ni ueul metre mentension. a ceals le lais ki chantent sens ameir. et ki damors ne seiuent ke lou nom. maix par effort ferai ceste chanson. dauenture iert sens poene et sens penseir. et celle plaist ma dame si la die. conkes chansons ne me firent aide.

Teils blaime amors ki la cuide loeir. faus tricheor ki proient sens raixon. chascuns se plaint de tolir et dembleir. camors ont pris lors cuers en traïxon. maix ie uos fis dame ligesse et don. de tout le mien kains poent nen uo osteir. tout lai laissie en uostre signorie. preneis maueuc ou ie morrai denuie.

---

* Nur noch in der Handschrift des Arsenals Fonds de Paulmy 63, p. 303.

** In zwei Handschriften der zweiten (846, f. 60v, und 847, f. 21r) und in einer Handschrift der dritten Gruppe (844, f. 32v), wo es dem mesire gasse zugeschrieben wird. Statt „aïde", am Schlusse der ersten Strophe haben diese Handschriften „aie", was für „aide" sehr häufig. Die Stellen, die auf diesem und den folgenden Blättern unleserlich, stellen wir nach den betreffenden Handschriften her.

Amors moi fait ma grant ioie cuidier. deu si ne sai si ie laurai ou non. maix auis mest ke ie doie troueir. belle mercit en la douce prixon. ou iai laissiet mon cuer sens reanson. la mercit deu de ceu ne le puet quiteir. celle kel tient a force en sa baillie. per mon uoloir ka son greit nest il mie.

Souent mestuet oïr et escouteir. teil dont ie sai ke ie fais traixon. car ie ne puis a mesure esgairdeir. ceu dont il sont deuineor felon. en deuinant pansent ke nos dissons. maix ne lor ualt bien lor sauroie embleir. kan ke ie uoi ioie et honor et uie. samors uankoit ma dame com amie.

Nuls ne deuroit teil uoloir oblieir. ne ces honors ne sa gente faisson. et quant ie plux pans ali remenbreir. se me meruoil ke *nos tuit ne lamons.** or ai ie dit outraige et desraixon. poroit deus a teil cuer aseneir. dont ie lain tant coment ke lescondie. ka toute riens mest autre amor faillie.

Li coens de blois pairt en ceste chanson. se il aprant loiaulment a ameir. car damors uient honors et compaignie. et toute riens ke a proudome aïe.

CCXLI.**

Fol. CXIII. R°.

Jai ne uaurai lou desir acomplir. cai de loeir la dame souerainne. com plux la loe et plux mi abeli. en recordeir. les biens dont elle est plainne. bien auerai en ploie ma poene. et bien seront mi seruixe meri. se de celi sont mi chant conioït. ke des aingles est dame et chauetainne.

Ceste dame la ioie nos rendi. ke nos toli la fem̄e premerainne. kanke celle naurait ceste gueri. celle alait bais et ceste est si hautenne. ken paradix est de son fil prochienne. cent mille tans mueldre ke ie ne di. plux est belle ke solois en midi. et cleire plux ke ruisians sor arainne.

Li fruis plantait laibre dont il issi. et dou ruxel descendit la fontainne. lueure lourier aleuait et norri. et li solaus uint de la trimontainne. quant li filz deu uestus de chair humainne. en belleam de la uirge nasqui. por raicheteir ceaus ki ierent peri. lai ou iudas son martyre demoine.

A conceuoir nature cesbahit. et a naistre fut elle moins certaine. coment enfes pout nestre de celi. ke uirge estoit entiere et pure et sainne. si doucement ne descent ploue en lainne. com saintement se mist et descendit. en son saint cors dumiliteit flori. cil ki ionam saluait en la balainne.

---

* Befleckt und unleserlich.

** Eins der nur mit Lavall. 59 gemeinsamen geistlichen Lieder, daselbst f. 153v. Diese Handschrift hat statt „chauetaine“ in der ersten Strophe die bessere Form „cheuetaine“ von „cheuetain, cheuetains“, der alten Form für capitaine, die bei Joinville, Villehardouin und noch Froissart regelmässig; „trimontainne“ in der dritten Strophe ist der Polarstern; „serainne“ in der letzten Strophe ist die Posaune des jüngsten Gerichts, wie wir schon zu mehreren anderen geistlichen Gedichten anmerkten.

Tres douce dame a iointes *mains* uos pri. ka nul besoing ne me soies *lonctainne*. maix tenseis .moi encontre lanemi. quant uostre fis ferait soneir serainne. blanche com lis et uermoille com laiñe. dame dou mont et dou ciel autresi. proies de cuer ke de nos ait merci. cil ke perdon fist a la magdelainne.

CCXLII. *

Fol. CXIII. V°.

Jai tant *damolirs* apris et entendut. ke desormaix ueul a chanteir emprendre. dou haut signor ki tousiors iert et fut. et de la uirge en cui cors il uint prandre. humaniteit por les airmes deffendre. de la prixon ou tuit fuissiens cheut. per lou consoil ke nos peire ot ereut. de sa moillier dont il fist a reprandre.

Sires des rois beneois soies tu. et li osteils ou tu uenis descendre. soit beneois quant per lui desronput. furent li lais ke lanemis ot fait tendre. per lou consoil dont adam sout sousprandre. furent il plux de cinc mille ans tendut. maix li pooirs de uos ot la uertut. del uirge osteil les fist ronpre et destendre.

Bien nos deuroit auoir le cuer meut. ceu ke deus ot por nos tant a contendre. kil consenti kil ot le cuer batut. et con lou fist per uilteit en croix pendre. et a trois clos ataichier et estandre. et de la lence out lou cousteit fendut. si ke li sens quant longis lot ferut. en desgoutait sors sa digne chair tendre.

Cil dignes sans ki aurai roi ihesu. issi dou cors moustre a droit a entendre. a trestous ceaus ki baptisme ont eu. katresi bien kil fist la piere fendre. doit il nos cuers brixier et faire estraindre. de uraie amor por foïr *le treu.*** dont cil nos ait per son cors deffendu *a mort**** souffri por a nos ioie rendre.

Virge roials meire a roiaul *escu.* cor me doneis cuer et uoloir daprendre. coment ie uif et coment iai uescu. iusca ior deu et me faites despendre. eu uos seruir tout mon tens sens mesprandre. et me doneis a lairme urai salut. de ceu ke iai folement entendu. ca iugement mi bien nen soient mendre.

CCXLIII. †

Fol. CXVI. R°.

Bei Wackernagel Nro. 43.

---

* Unicum der berner Handschrift. Für „damolirs" ist „damours" zu lesen, für „Congis" in der dritten Strophe „Longis", für „aurai" in der vierten „a urai" (a vrai), für „ior deu" in der fünften „ior dui".

** und *** befleckt und unleserlich.

† Unicum der berner Handschrift, abgedruckt in Dinaux trouvères Cambrésiens, p. 152. In der Ueberschrift, deren Sinn wir in der Anmerkung zu „Haute dame com rose et lis" erklärt haben, muss „tuit mi desir" gelesen werden.

CCXLIV.*

Fol. CXVI. R°.

Ki ke de chanteir recroie. ie nel puis entrelaissier. maix plux souent chanteroie. se ma dame mauoit chier. ke mait mis lou desirrier. el cuer ke si mafoibloie. bien uoi camors me desuoie. ke sens li mocist. nonkes nuls ne men chaistit. ken ceste poene me delit.

Aueuc li morir uoldroie. ke riens ne me puet aidier. por ceu ke sarme et la moie. uolsist deus acompaignier. nulle rien plux ne li quier. ke bien sai ke gi faudroie. gardeis se mes cuers foloie. ki por li mocist. Nonkes nuls ne men chaistit.

Bien me seut amors elire. por fol a comencement. ieu fui toz maistres et sire. se miert uis premierement. adesous mait mis forment. les loiauls heit et empire. et cist lais plaint et sospire. ke elle tout ocist. Nonkes nuls . . .

Je sai bien saire et saiges souffre et atent. de ceu ne sai ie ke dire. trop me truis iriet souent. ma dame gairde sen prent. de moy et de mon martyre. bien len voi iueir et rire. maix ceu men ocist. Nonkes nuls ne men chaistit.

Se por ceu me tolt la vie. conkes ne fix mesprixon. amors en fait felonnie. nelle nait mie raixon. ke mocist en sa prixon. cest bien fols ki men 'chaistie. ke ie ne men repent mie. celle tout mocist. Nonkes nuls . . .

Biaulteit sen et cortoisie. ait ma dame et cuer felon. mort mait sa grant signorie. desor envoy ma chanson. a boen roi en aragon. por deu chansonnete prie. raimon argueir. soreit com moccist. ma dame ke sen iue et rit. Nonkes nuls ne men chaistit. ken ceste poene me delit.

CCXLV.**

Fol. CXVI. V°. Gilles de wies maxons.

Ki damors ait remenbrence. bien doit de ioie chanteir. gi ai si bone esperance. ke ie ne puis oblieir. son gent cors ne son uis cleir. ne sa simple contenence. ke maprist a bien ameir. de loiaul cuer sens fauceir.

Quant ie remir sa semblence. lors couient lamor doubleir. lai ou ie nai maix fience. ke mercit doie troueir. ains muer por li desireir. celle ou ie nai maix poussence. mes douls mals mestuet celleir. trop lai chier maix iel compeir.

Moult ai bone penitence. en ces douls mals oblieir. en sa tres belle

---

* Anonym in 20050, f. 16r, aber unter Gedichten, die dem Gatier d'Aipinaus angehören. In der letzten Strophe setzt 20050 nach raimon ein Punkt und liest weiter: „arguier sorra com mocit etc." Ste Palaye vermuthet, dass dieser Raimond den Zunamen d'Argueir führte.(!!)

** Anonym in 20050, f. 165v (andere Strophenanordnung 1. 2. 4. 3.) und in 847, f. 142. Die Handschrift 12615 schreibt das Lied auf f. 103r dem Mesire Robers de Memberoles zu. In der letzten Strophe muss für „por moi ameir" „por bien ameir" (nach 20050) gelesen werden. Die Lesart des berner Codex gibt keinen Sinn.

acoentence. et en son simple parleir. me sout si mon cuer embleir. ke se pities ne mauante. morir mestuet sens guiller. car ie ne puis plux dureir.

Jai de la uostre acoentence. amors ne me quier osteir. car iai moult bone esperance. de grant ioie recoureir. et se nuls por moi ameir. ot de son mal aligence. amors ie di sens fauceir. de moy uos douroit menbreir.

Fol. CXVII. R°.

CCXLVI.*

Ki bone amor puet recoureir. pertir ne sen doit ne torneir. tenir la doit et bien gairdeir. ioie en aurait. kensi doit on ioi aquaisteir. damor ki lait.

Onkes ior ne me pou laisseir. damors seruir et honoreir. sor le me ueult gueridoneir. grant bien ferait. caillors ne puet me cuers baier. tant com uiurait.

Dame gens cors biauls brais uis cleir. tout mon cuer aueis sens fauceir. lou cors uos ueul enfin doneir et kan kil ait. se uostre cuers me ueult ameir. trop bien mirait.

Dame quant peux a uos pairleir. et uos ueoir et remireir. de ioie mestuet sospireir. deu quant uandrait lors ke uos puisse acolleir. com nel saurait.

Por ceu uos ueul dire et moustreir. penseis des felons eschiueir. ki tost font dame *cri leueir.* ou droit nen ait. deus lor puist les langues copeir. trop en sait.

CCXLVII.**

Fol. CXVII. R°. Amaris de creonne.

Kault foillissent li boscaige. ke preit sont uert et flori. et sil oxillon sauaige. chantent a douls tens seri. lais et ie plaing mon damaige. quant plux chans et iue et ris. moins ai ioie en mon coraige. kensi me mur por seli. ke nen *digne* auoir merci. ains mocist en son homaige.

---

* Unicum der berner Handschrift.

** Anonym und mit der Variante „Quant florissent“ in Lavall. 59, f. 49r (fünf Strophen), und in 20050, f. 65r (drei Strophen). Ferner bringen das Lied sämmtliche Manuscripte der zweiten Gruppe, von denen die drei, die überhaupt Dichternamen haben, es dem Vidame de Chartres zuschreiben: 845, f. 85v (bedeutende Varianten), Paulmy 63, p. 180, und 847, f. 66 (fünf Strophen). Das Manuscript 846 bringt das Lied auf f. 107v anonym, während 12615, f. 150v es dem Mesires Pieres de Molins zuschreibt. Ausserdem bringt es noch der estenser Codex als das dreiundfünfzigste der dort dem Moniot zugeschriebenen Gedichte. Zu bessern ist in der ersten Strophe zuerst „Kault“ in „Kant“, dann „digne auoir merci“ in „daigne auoir merci“ (die übrigen Handschriften „ueult avoir m.“). Für „solaus“ in der zweiten Strophe muss „solas“ gebessert werden, was alle Handschriften haben. Statt der dritten Strophe haben die meisten Handschriften (846, Lavall. 59, 20050) eine andere, die wir nach 846 (das ausserdem eine andere Strophenordnung hat und um eine kurze Schlussstrophe reicher ist) hersetzen: „Amors en uostre seruise. manez mis en nonchaloir. si sauez quen nule guise. ne men porroie mouoir. por ce mestuet a deuise. quanque uous uolez uoloir. mis sui en uostre franchise. leaulment en bon espoir. si ne puis apercenoir. que pitiez uos en soit prise.“ In Lavall. 59 steht die dritte Strophe des berner an der letzten Stelle, auch findet sich die Variante statt „kest ceu deu ie ne poroie“ „laz quai dit ie ne poroie.“ Statt „calesteuoir“ in

Sors tout cognois mon folaige. se saichiez iel sai de fi. camors ait teil signoraige. kil lou mestuet faire ensi. sen seruirai mon eaige. tant kelle ait de moi mercit. la belle la prous la saige. pour cui ai solaus guerpi. dont fine amor mait traït. se ne men tieng pais a saige.

Douce dolor est la moie. et tant en ai lou mal chier. ke tout lou mont nen prendroie. sel me couenist laissier. kest ceu *deu* ie ne poroie. ne iai uolenteit nen quier. et non porcant toute uoie. mestuet penseir et uellier. ne ne men puis esloignier. de li se morir douoie.

Dame uoir tous i morroie. ke ie ne uos os proier. sen chantant ne uos dissoie. ceu dont iai gringnor mestier. la belle ou mes cuers sotroie. tuit mi penseir desirrier. sont en li ou ke ie soie. maix li felon losengier. auront fait maint *destorbier*. a ceauls cui amors maistroie.

Moult ai en li pitiet quise. *onkes** ne la pou auoir. nen celi ne laueis *mise***. dont tous li mons doit uoloir. bien aueis ma mort enquise. et quant plux me desespoir. et plux amors me iustice. et bien uoi calesteuoir. mestuet morir ou sauoir. se ioie men iert promise.

CCXLVIII.***

Fol. CXVII. V°.

Kant ie uoi honor faillie. et toute ioie laissier. ke dames et cheualier. ont amors abaistardie. prouesse et cheuelerie. laissent chascun por plaidier. et cil ki muels seit trichier. ait plux souent belle amie. ke cil ki sens tricherie. seit et seruir et proier.

Trop uilainnement soblie. dame ke croit losengier. car de felon acoentier. uient blaimes et uelonnie. mainte dame en est traïe. por ceu les ueul chaistoier. car les bones nont mestier. de mauaixe compaignie. ke celle ke muels si fie. en ait lou pior lowier.

Je ne ting pais dame a saige. ke chascun ueult resgairdeir. ains doit si ses euls gairdeir. con ne la taigne a uolaige. et se per aucun usaige. fait chascun semblant dameir. per son resgairt ueult moustreir. kelle est de legier coraige. sen resoit blaime et hontaige. se ne si doit nuls fieir.

CCXLIX.†

Fol. CXVIII. R°. Liuoieis debetune.

Kant li boscaige retentist. dou †† des oxillons en may. et la roze el uergier florist. en icel tens ioious et gai. lors chanterai de cuer

---

der letzten Strophe hat 846 „qua estouoir"; in 847 ist das Ende dieser Strophe unvollständig.

* und ** befleckt und unleserlich, „onkes" und „mise" Vermuthung.

*** Nur noch in 20050, f. 118r anonym und mit anderer Strophenanordnung (1. 3. 2.).

† Die drei ersten Strophen anonym in 20050, f. 167r. Dem Jehan de Nueville in 844, f. 183r (vier Strophen), anonym in Handschriften der zweiten Gruppe: 845, f. 151, Paulmy 63, p. 316, und 847, f. 165.

†† Hier fehlt ein Wort, nämlich „chant" nach 20050, f. 167r.

nerai. car quant li mals dameir me prist. el plux hault leu del mont me mist.

Greueir me puet segurement. ke iai corrous nen serait pris. il ne sent pais les mals ke sent. la nuit quant me seux endormis. pechiet ferait sor mi fait pis. car quant resgairt son cors lou gent. plux double mon loiaul talent.

Douce dame quant ie uos ui. a celle foix premierement. ne cuidai pais kil fust issi, de tout en tout a uo talent. por uos languis a essiant. et quant ni puis mercit troueir. bien ueul morir por bien ameir.

Ensi com li solaus lusans. est bels et cleirs et signoris. ait mamie cors auenant. plux ke roze ne flor de lis. la belle por cui seux pensis. et del monde la muels uaillant. sen seux moult lies quant ie lain tant.

Trestous li cuers men resioiist. dune douce dolor ke iai. si tost com la ui me sosprist. li siens auenans uerais. et la bouche dont ie morrai. ki si tres doucement me rist. ke por .I. pouc ke ne mocist.

CCL.*

Fol. CXVIII. V°. Robers de dommart.

Kant fine amor me prie ke ie chant. chanteir mestuet quant ie nel puis laissier. ke ie seux si a son comandement. ken moi nait maix deffence ne dongier. quant la belle cui ie nos maix prier. nen ait mercit ne pities ne len prent. morir mestuet amerous en chantant.

Morir mestuet samors le me consent. ne sens amors ne me puet riens aidier. et quant damors uiennent tuit mi torment. bien me deuroit ma dolor aligier. por ceu li pri ke iel ueul assaier. celle ait pooir uers celi dont ie chant. per prieire ne per comandement.

Tuit mi desir et tuit mi fier talent. uiennent damors conkes ne sou trichier. ains ai ameit si esmereement. douce dame cains ne uos pou chaingier. del icel ior ke ie uos ui premier. uos donai tout cuer et cors et talent. ke riens fors uos ne me feroit ioiant.

Si me seux si afineis finement. a bien ameir kautre desduit ne quier. il niert iai nulz fins amins autrement. ke sen puisse pertir ne aloignier. se bien ameir me puet uers uos aidier. iauerai ioie de uotre bel cors gent. belle et bone de dous acoentement.

Si me doinst deus ceu ke ie li *demant***. el mont nait riens ke tant fai ce aprisier. com fait celle dont ieu ma chanson chant. de bien ameir

---

* Anonym in 20050, f. 60r. In 844, f. 36r dem Mesire Gasse. Letztere Handschrift hat im Envoy statt „Per deu gilles“ „Biaux douz compains“ und am Schlusse (nach avenant) noch die Worte „Chancons va ten guarde ne te targier. et di noblet que cuers qui se repent. ne sent mie ce que li miens cuers sent“. Zu bessern ist im Envoy statt „ke ien del mont“ „ke iain“ (20050).

** Befleckt und unleserlich; aus 20050 hergestellt.

et de boen pris entier. plux puet ualoir con ne puet souhaidier. or me doinst deus ameir et seruir tant. kaie mercit ki la quier et demant.

Per deu gilles bien me puis afichier. ke ien del mont toute la muels uaillant. et la plux belle et la plux auenant.

CCLI.*

Fol. CXIX. R°. Li chieure de Rains.

Ki bien ueult amors descriure. amor est et male et bone. le plux messurable enyure. et lou plux saige abricone. les enprisonneis deliure. les deliures emprisonne. chascun fait morir et uiure. et a chascun toult et done.

Amors est lairge et aueire. sil est ki uoir en retraie. amors est douce et ameire. a celi ki bien lessaie. amors est maraistre et meire. kelle bait et pues rapaie. maix cil ke plux la compeire. cest sil ki moins sen esmaie.

Souent rit et souent ploure. ke bien i met son coraige. bien et mal li corrent soure. son preut quiert ou son damaige. se la ioie len demoure. de ceu rait grant auantaige. ke li bien. dune soule hore. les mals dun an rasuaige.

La chieure dist sens faintise. damors a la definaille. ke teil com la deuise. la trueue chascuns sens faille. maix cil cui amors iustise. de chose ke aikes uaille. nen poroit en nulle guisse. lou grain coillir sens la paille.

CCLII.**

Fol. CXIX. R°.

Kant amors uit ke ie li aloignoie. et io mon cuer retrait de sa prixon. se li fut uis ke trop la soignoie. lors masailli dune estrainge

* Anonym in 20050, f. 87r. Von den Handschriften der zweiten Gruppe bringen zwei (845, f. 90; Paulmy 63, p. 189) es für la chieure de Rains wie die berner, eine (847, f. 72) schreibt es Robert de Rains zu und eine (846, f. 115v) bringt es anonym. Die Handschriften der dritten Gruppe (844, f. 175v; 12615, f. 152v) schreiben es dem „la chieure de Rains“ zu, sind aber, ebenso wie die der zweiten, um eine Strophe reicher als die Manuscripte der ersten Gruppe. Diese Strophe steht in einigen Manuscripten an der zweiten Stelle (846), in andern an der dritten (844) und lautet folgendermassen: „Amors vait par auenture. chascuns i peirt et gaaigne. par outrage et par mesure. saue lun et lautre mahaigne. eurs et mesauenture. sunt ades en sa compaigne. por cest raisons et droiture. que chascuns sen lot et plaigne. Et fole“. Ausserdem findet sich das Lied noch anonym in der Handschrift des Vatican 1490, f. 102v; in der Handschrift des British Museum Fonds Egerton 274, f. 115r und im estenser Codex, wo es das dreissigste unter den dort dem Moniot zugeschriebenen Liedern ist. Dem Monios schreibt auch 1591 auf f. 28 das Lied zu. Abgedruckt ist das Lied bei Tarbé in den Chansonniers de Champagne (9. Band der Collection des poëtes antérieurs au XVI[e] siècle) auf p. 107 und zwei Strophen im 23. Bande der Histoire littéraire, p. 753.

** Dieses Lied des Thiebaut ist ein Unicum der berner Handschrift. La Ravaliere hat es nicht gekannt, aber Tarbé druckt es als Nro. 65 der

tenson. et dist thiebaus iai estes uos mes hom. or me moustreis keil tort ie uos faissoie. ke me uoleis guerpir en teil saixon.

Certes amors aisseis i troueroie. por uos guerpir forfait et mesprixon. maix ne uoi riens ke ie conquerre i doie. por ceu uers uos ne demant se paix non. si soies dame et ieu uns poures hom. ki nai talent ke iamaix a uos soie. se deus me done aillors ma guerixon.

Certes thibaut ie me correceroie. sencor de moy ne feissies chanson. uostres chanteirs me plaist et esbanoie. car moult uos uoi de belle entencion. or ne quereis uers moi nulle ochoison. ke bien saichies cui si grans pueples proie. kil ne puet pais a tous faire raison.

Jai deus amors ma proiere ne croie. quant uos en moy iamaix aurois parson. ke iai lou duel dont li autre ont lai ioie. et sauez fait de moi autrui garson. si com laueugles quiert la uoie a baston. uos ai ie quis et se ne uos ueoie. trop estes trouble et saueis si cleir nom.

Coment Thiebaut ne uos raurai ie dont. ne nil amors. en perdon se folie. ke maix . . . . lt*. remettre en teil prixon. tous iors uos ai porteit loiaul tesmoing. et uos maueis iueit dune corroie. ou ie ne puis faire se perdre non.

CCLIII.**

Fol. CXIX.

Kant fuelle et flour uont palixant. koxel nosent .I. mot soneir. lors me prant talens ke ie chant. por ma dolor resconforteir. maix portant men ueul escuseir. se ie ne chant si plaixament. ka grant poene de cuer dolent. poroit nuls a plaixir chanteir.

De fin cuer uerai sens orguel. aurai tous iors seruie amors. et seruirai si com ie suel. de bone uolenteit tous iors. ne iai ni quier troueir secors. de cest torment dont ie me duel. dont iai ne guerroie a mon ueul. si mest tres douce la dolor.

Nait pais esploitiet saigement. mes fols cuers ke si haut se mist. conkes riens nulle si uaillant. ne deus ne nature ne fist. nil nest nuls hom tant la haïst. quil ne iuraist sens essiant. conques pues deus napres nauant. rien nulle si belle ne fist.

Moult mait trauilliet longuement. nonkes ne men ueul repentir. cil se trauaille por noiant. ki se repent de bel seruir. se deus de li me doinst ioïr. se ceu me dure ke ie sent. iai deus a ior del iugement. naurait si glorious martyr.

Chansonnete por deu te pri. ka ma dame dies por uoir. des ke premierement la ui no . . de mon cuer nul pooir ne iai de li ne quier

---

Lieder des Thiebaut ab. Ausserdem hat es P. Paris im 23. Bande der Hist. litt. auf p. 798 veröffentlicht.

* Hier und an den anderen mit Punkten bezeichneten Stellen ist die Handschrift durch eine ätzende Flüssigkeit zerstört. Man könnte „me ueult“ lesen.

** Unicum der berner Handschrift.

m..ir. tant kil ait trouee mercit. kil ne ......l sai de fi. nul si boen paradix auoir.

CCLIV.*

Fol. CXX. R°.

Kant uoi nee. la flour en la pree. plux magree. ke noif ne ialee. lautrier men cheuachoie. per une aniornee. trestout droit enmi ma uoie. pastoure ai trouee. ie la salue a bries mos. elle me respont tantost. a muels ke sout. plux bel ke pout. sire ke uos gree. por tant senmi ceste uoie. maueis si trouee. ne cuit pais ke per uos soie. gaires loing monee. lors cest escriee. sus see valee. robins. perrins. thieris abris. aueis moy obliee. quant la ui effraihee. si lai resconfortee.

Belle nee. ne soies effraihee. enamee uos ai et desiree. et saichies ou ke ie soie toute ma pensee. est en uos toute autre ioie. en ai entreobliee. quant lo tant mokee. chiflee bobee. elle me rist puez si me dist. sire or maueis gabee. ne seux pais asemee. por estre bien amee.

En la pree. descent sens demoree. acollee lai a mes brais seree. et quant uit ke ie la ting. moult en fut effraihee. dę honte li monte el ûis color enluminee. entre mes biaus brais la prix. sors la frexe herbe laisis. pues en fi kan ke moy cist. toute ma pensee. toute a si plaixant la truis. et asi sauoree. come se fust fille a duc. de sa femme espousee. quant lo despucelee. moult en fut effraihee.

Recinglee ai ma celle doree .... senee sen est en pies leuee. si saixit mon palefroi per. la regne noee. pues ait dit esteis arier. aueis me uos guillee. nenil belle per ma foy. ains monterois si en · *uenrois* en la moie contree. lai sereis uos bien uestue. et richement pairee. non ferai per saint liefroit. ainz maurois espousee. quant io sa pencee escoutee. a coi bee. lors me montai. si en alai. a deu lai comendee. dolente et esgairee. la laissai en la pree.

CCLV.**

Fol. CXX.

Kant ioi lou roisignor chanteir. et ces oxillons esioïr. et lor grant ioie demoneir. adonc plaing et plour et sospir. amors ke porai deuenir. cuer ai por tous mals endureir. maix li cors ne puet plux souffrir. ains dist kil men estuet osteir. mon cuer et de li partir.

Certes ne se seit conforteir. mes cuers ken bone amor seruir. ne

* Diese Pastourelle ist ein Unicum der berner Handschrift. Zur Herstellung der Symmetrie könnte man bei „lors cest escriee“ schon die zweite Strophe anfangen. Im Allgemeinen ist die Gleichförmigkeit der Strophen in Bezug auf die Anzahl der Verse bei den Pastourellen nicht Regel, diese Dichtungsart lässt eine freiere Anordnung zu, wie wir noch öfter bemerken werden.

** Nur noch im Manuscript des Arsenals Fonds de Paulmy 63, p. 416, ebenfalls anonym. Für „mertit“ in der zweiten Strophe muss „mercit“ corrigirt werden.

nose mertit demandeir. tant ait grant paour de faillir. muels neult laissier son cors morir. mes cuers por loiaulment ameir. ke faillir a son douls desir. cors morir mestuet et fineir. se madame uient a plaixir.

Cuers fait li cors cor uai pairleir. a celi por cui ie languis. et se tu pues mercit troueir. endremetre ke ie seux uis. ie te serai loiauls amis. ne me uolrais riens comandeir. ke ie ne fais a ton deuis. plux sai damors ke bues dareir. bien en ai lou pooir apris.

CCLVI.*

II. Theil. Fol. I.

Kant li rus de la fontainne. renclarsist si come solt. ke naist la flour aglentainne. et roisignor chante el ro. uoluei refraint et aplaigne. son douls chanteir et afine. drois es ke li miens refraigne.

---

* Nur noch in 20050, f. 149v, aber nur zwei Strophen. Das Lied, wie es uns der berner Codex erhalten, ist fast ganz unverständlich; schon Ste Palaye wunderte sich über „le langage particulier de cette piece“, ohne indess zu bemerken, dass uns in dem Liede eine nordfranzösische Verstümmelung eines bekannten provençalischen Liedes des Jaufre Rudel de Blaya vorliegt, das wir in allen in Paris befindlichen provençalischen Chansonniers (der chrestomathischen oder anthologischen Natur dieser Sammlungen angemessen) wiedergefunden haben. Die Handschrift 20050 hat zwar nur zwei Strophen des Liedes erhalten, aber in diesen ganz provençalische Formen, z. B. „trobar“. Dieser Umstand, verbunden mit der Thatsache, dass solche nordfranzösische Verstümmelungen provençalischer Lieder auch in anderen Handschriften, namentlich in 20050, sich vorfinden, brachte uns zuerst die Vermuthung sehr nahe, dass dieses Lied ein ähnliches Schicksal gehabt haben könne. Bald fand sich unsere Vermuthung durch Vergleichung der provençalischen Chansonniers bestätigt, und wir fanden sogar noch mehrere ähnliche Verstümmelungen in der berner Handschrift, ganz abgesehen von dem Liede „Tuit demandent kest deuengue amor“, was sich schon weit mehr dem Charakter einer Uebersetzung nähert und ausserdem durch die Ueberschrift „Forques de Mersaille“ direct auf Foulques de Marseillehinführt und somit einen Troubadour, wenn auch nicht den richtigen, als Verfasser angibt. (Schon von Wackernagel, Lieder, p. 167, bemerkt.) — Dem Schreiber, der dem Liede des Jaufre Rudel „Quan lo rius de la fontana“ einen nordfranzösischen Firniss gegeben, scheint übrigens in seiner Quelle eine Redaction des provençalischen Liedes vorgelegen zu haben, die sich in den uns erhaltenen provençalischen Chansonniers nicht mehr vorfindet. Wenigstens haben wir in sieben von den acht provençalischen Chansonniers, welche die pariser kaiserliche Bibliothek aufbewahrt, und welche wir sämmtlich verglichen, übereinstimmend eine ganz abweichende Recension vorgefunden, nur in 15211 fanden wir das Lied nicht. Die Manuscripte 854, f. 122r, und 856, f. 214r haben die ersten beiden Strophen ziemlich übereinstimmend mit dem provençalischen Original, das der Verstümmelung des berner Codex untergelegen haben muss und das man aus demselben wieder reconstruiren kann; die dritte Strophe der berner Handschrift haben sie gar nicht, die vierte der berner ist bei ihnen die dritte, mit bedeutenden Varianten, und ihre fünfte Strophe ist von der der berner Handschrift ganz abweichend. Diese selbe Recension bringen ferner 1592, f. 77v; 12473, f. 107v, und 12474, f. 165v (sechs Strophen). Auch was in 1749 auf p. 149 erhalten ist, stimmt damit überein. Manuscript Lavall. 14, f. 63v endlich bringt auch dieselbe Recension, nur in der letzten Strophe etwas verändert, aber auch mit der berner nicht stimmend. Das Lied des Jaufre

Amors de terre lointainne. por uos tous li cors me dolt. et non peuc troueir messine. son ne lait per uo confort. et retrait damor altaigne. en uergier ou sor gaudainne. tail desir ai de compaigne.

Moult auroit bone semainne. ki de li auroit son uol. cains contesse ne rodainne. non ot tant auenant cors. bouche ait uermoille com grainne. et semble roze en espaine. blanche est com noix de montaigne.

Pues ke tout mi fait lonsainne. nomeir auis son esfol. kains si belle crestiainne. ne fut ne deuz ne la uolt. iudee ne sarazainne. bien seroit paus del mainne. mi tient de samor gadainne.

Ensi com cottidienne. com chascuns die et retor. lou cors ke per sumelainne. ait tenue en son redol. ensi amors mi demainne. et tient pres de sai saixaine. et past et paist de dousor prochainne.

CCLVII.*

II. Theil. Fol. I. R°. Messires uguez de bregi.

Kant uoi lou tens felon rasuaigier. et lerbe uert contre soloil resplendre. lors chanterai car moult mauroit aidiet. ke ma dame doignaist son home prendre. si maist deus plux richour ne lou quier. car tuit li bien del mont seroient mendre. ke li mien uoir. Ne ie ne puis se ne me ueult entendre. grant ioie auoir.

Lais ie ne puis mon fin cuer chaistoier. nenuers celi nel puis damors deffendre. ke tous les mals del mont me fait chairgier. ne nuls sens li nen poroit un descendre. si cruelment mi puet elle essaier. capres ma mort serait ma ioie mendre. de samor uoir ne ie ne pus.

Je ne me sou onkes amesureir. dameir celi ou tous mes ieus sestiue. nenuers autre ne uoroie penseir. car cest la riens ou li mens cuers sapue. si maist deus iai ne la quier fauceir. ains lamerai coment ke me destrue. si loiaulment celle mait ainc ne sou. en keil guisse on se repent.

Je ne *puis* pas la ioie de cest mont. se ma dame lou plaist per sa franchixe. ke son amin celui kelle confont. doignaist un pouc aligier son martyre. lors aueroie plux ke tuit cil ki sont. car la dousor sen est en mon cuer mise. si bonement ainc ne sou. . .

Et cest amor ke si fort me onfont. per mon uoloir mait si pris sens faintisse. ke gen obli toutes celles ki sont. ne iai per moi nen iert nulle requise. deuz ie ne sai ke cist autre amant font. maix iain cesti

---

Rudel ist auch mehrfach abgedruckt, cf. Raynouard III, p. 99; Diez, p. 59; Mahn, Gedichte I, 90; Mahn, Werke I, 62; Bartsch, prov. Lesebuch, p. 57 (erste Auflage). Ueber die sonstigen Verstümmelungen provençalischer Lieder im berner Codex werden wir noch weiter in den Anmerkungen reden.

* Noch anonym mit bedeutenden Abweichungen in drei Handschriften der zweiten Gruppe: 845, f. 179; 846, f. 115; Paulmy 63, p. 391 und (für Hugues) in der Handschrift des Vatican Nro. 1490, f. 90r. (In diesen Manuscripten ist auch die Strophenfolge meist verändert: 1. 2. 5. 4. 3) Für den ersten Vers der vierten Strophe hat 846 „Le (Je) ne *pris* pas toute la rien dou mont. se ma dame *ne* plait“ etc. Nach „si loialment sele mait“ in der letzten Strophe hat 846 „que ne sai en quel guise. len sen repent“.

ades per teil deuise. si loialment *sele mait.* ainc ne sou en teil guisse on se repent.

CCLVIII*

II. Theil. Fol. I. V°. Aidefroi.

Kant ie uoi et fuelle et flor colour mueir. coisillor por la froidor. nosent chanteir. adonkes sospir et plor. car conforteir. ne mi sai. tant sent dolor por bien ameir. car soffrir ne puis sens morir. cors ki tent teil mal longuement. car la nuit quant me despeul. et dormir ueul. souent *moul* mon lit tant plourent mi eul.

Trop me plaist et nuit et ior. a remireir son gent cors. et sa faisson et son uis cleir. elais ie cuidai en li mercit trouer. por coi *iapris* la folor. ke ie compeir quant iehir. osai mon desir. folement a son bel cors gent. lors me heit et moustre orguel. et mon acuel. cauoir suel. ai perdut dont trop me duel.

Son gent cors mar acoentai. ou faut mercis. sa biaulteit mar regardai. por coy languis. grief poene et dolor en trai. et asseis pis. et sai bien iai nen guerrai. ke bien mest uis. ken pensant. sa chiere riant. dauant moi. et nuit et ior uoy. li tres bel eul de son front. en mon cuer sont. et seront ie cuit tant ke mort mauront.

De moy nul consoil ne sai. tant seux sospris. fors en uos belle ke iai. mon penseir mis. mercit tant uos proierai. com serai uis. et bonement atandrai. com fins amis. maix itant uos ueul dire auent. se de moy pities ne uos prent. certes trestuit cil del mont. uos blaimeront. et tanront a cruel quant lou sauront.

Mors seux se mercit li pri. car certains sui. iai naurai de li confort. de mon anuj. car folement menbati. lai ou ne duj. et a mon pooir choisi. ceu quiert autruj. dont mouoir ne puis mon uoloir. ke piece ait retint et laissait. mon cuer. por moi ostaigier. a comencier ke laissier. le peusse de ligier.

CCLIX.**

II. Theil. Fol. II. R°. Gontiers de sônnierz.

Kant li tens torne a uerdure. a comencement desteit. cil aient bone auenture. ki aīment et sont ameit. lais et iain en teil mesure. katairt aurai recoureit. car la franche creature. ne sait pais ma uolenteit. damors nai lais autre desduit. fors penseir et uellier la nuit.

---

* Anonym noch in 20050, f. 137r (drei Strophen) und in Lavall. 59, f. 85r (vier Strophen). Zwei Handschriften der zweiten Gruppe schreiben das Lied dem Mesire Rooul de Soisons zu: 847, f. 84 (fünf Strophen) und Fonds de Paulmy 63, f. 142. Lavall. 59 liest in der ersten Strophe statt „moul mon lit" „moille mon vis", ebenso 847. In der zweiten Strophe hat Lavall. 59 statt „iapris la folor" „ienpriz"; 20050 „por santrepris la folour ke ie compeirs". Abgedruckt ist das Lied bei C. Hofmann, altfr. lyr. Ged. a. d. berner Codex 389, München 1868, p. 21 ff.

** Nur noch anonym in zwei Handschriften der zweiten Gruppe: Fonds de Paulmy 63. p. 382. und 846, f. 113v. Diese Recension ist von der des berner Codex sehr abweichend, hat sieben Strophen und eine kurze Schlussstrophe.

Deus com est de ioie sire. ki tous iors la puet ueoir. et cil plux ki li puet dire. partie de son uoloir. nen sai lou millor elire. chascuns laime en bone foy. sain muels soffrir cest martyre. ke dune autre ioie auoir. Damors nai lais autre. . .

Tant est prous et haute chose. la belle dont ie uos di. ke nuls querre ne li ose. ne damors pairleir ali. a la flor et a la roze. men desduj atens seri. mes cuers ne dort ne repose. maix tousiors proie mercit. Damors nai lais autre. . .

Moult aime les cheueliers. donor faire et de parolle. maix iai tant nes aura chiers. ke de riens la truissent fole. elais ces doulz acoentiers. me garist et si mafole. Damors nai lais autre desduit. . .

Grant honor li ait donee. dame deus per tout cest mont. ke tuit cil de sa contree. laimment et plux fier sen font. ne iai nen iert a pairlee. iai tant hardi ne seront. car tant est deaus redoutee. ke iai ne li gehiront. Damors nai lais autre desduit. fors penseir et songier la nuit.

CCLX.*

II. Theil. Fol. II. R°. Gaises bruleiz.

Kant uoi paroir la fuelle en la ramee. ke li doulz tens desteit cest esclarcis. et cist oxel et soir et matinee. chantent si cleir per ces uergiers floris. trop uolentiers pensaisse a lor dous cris. maix ie sui si dautre chose entrepris. car une amor durement me trauaille. se nai repos ke tous iors ne masaille.

Per deu amors est trop demesuree. kelle me heit et ie la ser tous iors. de moi greueir est moult acustemee. maix cuns espoirs cest dedens mon cuer mis. ke iai damors nauerai les delis. sancois ne lai per bel seruir conquis. et ki damors ueult bone definaille. bien doit soffrir la dure comensaille

De tant ai ieu amors bien esprouee. ke kant ie cuit muels de ioie estre fis. dont me reuient une estrainge pensee. per coi ie seux esmaies et sospris. ne me meruoil se ie sui ebahis. car mon penseir ai si en haut leu mis. maix ie crien moult ca gueridon ne faille. maix fins amans serai kil aille.

Bien uoi camors esprueue ma pensee. et ueult sauoir se ie seux fins amins. maix por poene ke ien aie enduree. niert li miens cuers boixieres ne faintis. damoselle debonaire et gentils. tant com ie seux de uostre amor sospris. faites semblant ke de mamor uos chaille. se cuiderai a moins ke muels en vaille.

---

* Anonym noch in Lavall. 59, f. 35r (fünf Strophen); in Handschriften der zweiten Gruppe, wie hier dem Gasse: 845, f. 25; Fonds de Paulmy 63, p. 71; 847, f. 12. Anonym, aber unter Gedichten des Gasse, in 765, f. 54, und 846, f. 124. Die Handschriften der dritten Gruppe schreiben es dem Sauvages zu: 844, f. 9r, und 12615, f. 47r. Zwischen „serai“ und „kil“ in der dritten Strophe muss nach allen Handschriften ein schon durch das Versmass gebotenes „coment“ eingeschoben werden.

CCLXI. *

II. Theil. Fol. III. R°.

Kant se resioissent oixel. a tens ke ie uoi radoucir. ui .II. dames en .I. chaistel. floretes en .I. preit coillir. la plux ione se gamentoit. et a lautre souent dissoit. dame consoil uos quier et pri. de mon mari ki me mescroit. et se niait eincor nul droit. conkes damors no fors lou cri. a tort seux damors blaimee. laisse ie nai poent damin.

Consoil uos donrai boen et bel. por lui faire de duel morir. ke uos faites amin nouel. ke dameir ne se doit tenir. dame nulle ke ione soit. ains faice amin coente et adroit. et uos aueis cors signori. graillet et grais et lonc et droit. suns cheueliers de uostre endroit. uos prie sen aies mercit. mal ait ki por marit lait son loiaul amin.

Moult maueis or bien consillie. selonc mon cuer se deus me sault. or ne me tenroie a nul fuer. car ki naimme moult petit ualt. si com li mons tesmoigne et croit. ke por marit laissier ne doit. ione dame ke nait amin. suns biaus cheueliers me priot. or le desir or lou couoit. or li otroi mamor desci. tous li mons ne me gardereit de faire amin.

Moult manue ma douce suer. quant li ialous ou lit me sent. adonc en uoroie estre fuer. en preit ou en broil ou en gaut. aueuc celui ki me soloit proier. et ki de cuer mamoit. maix li ialous manue si. ie lou madi et sai bien droit. ki lou me donait keils kil soit. conkes si tres mauaix ne ui. ie seux mal mise a marieir. se me ueul amandeir damin.

Caichies me fui sous un ramier. pres diluec por lou muels oïr. atant ez uos un cheuelier. a cheual per lou preit uenir. ki moult biaus et iones estoit. tantost com la dame apersoit. del cheual a pie descendi. deuers elles lou cours aloit. et quant la tresbelle le uoit. andous ces biaus brais li tendi. ensi uait belle dame a son amin.

Sonkes li fist mal ne anuit. la belle bien li sot merir. de bel parleir et dacoentier. et de faire tout son plaixir. celle ke tous les biens sauoit. petit a petit saloignoit. et com ke sil cades baissoit. ken biaus brais samie gissoit. elle chante et note et dist ensi. chascuns me dist belle ameis moy. deus et iai si tres bel amin.

Li cheueliers est retorneis. quant il ot fait tout son plaixir. lautre ke trestous les biens seit. cest reuenue uers celi. celle un petit se hontioit. et la dame bien li dissoit. ai uos ieu boen consoil donei. oïl maix petit mait dureit. ke trop tost somes deseureit. car ie lain plux ke mon mari. ie li ai tout mon cuer doneit. se ne lai pais aueukes mi.

---

* Eins der nur mit 20050 gemeinsamen Stücke, daselbst p. 72r. Im Anfange der dritten Strophe hat 20050 eine andere Wortfolge, die (wegen des Reimes) vorzuziehen: „Mout mauez bien selonc mon cuer. conseillie se dex me saut“. Statt „*suns* biaus cheueliers me priot“ liest 20050 „*Uns* beals cheueliers men prioit“, was jedenfalls besser. Statt „ou lit me sent“ in der vierten Strophe liest 20050 richtiger „masaut“, was schon der Reim erfordert, statt „maix li ialous“ steht „car li ialous“, statt „madi“ „maldi“; in der fünften Strophe statt „atant ez uos“ „atant ai ueu“, in der sechsten Strophe statt „mal ne anuit“ „mal ne dongier“, statt „com ke sil“ „quanque cil“;

CCLXII.*

II. Theil. Fol. III. V°.

Kant uoi le tens renoueleir. ke licete sesbaudist. ke li rosier sont boutonneit. et la roze ueult espanir. ke paisse toute flor nouelle. ensi est celle la plux belle. por cui ie chant plour et sospir. deus me la doinst en greit seruir.

Dame sen uos ait loiaulteit. se me reteneis a amin. iaurai tous iors a uos penseit. des loure ke premiers uos ui. uostre gent cors uostre semblence. belle en cui iai mis ma fience. li menteor et li failli. seront eincor de uos haït.

Belle et bone tuit mi penseir. et mi uoloir et mi desir. sen uont a uos sens demoreir. car ie nai pooir dou tenir. deus cor fust mes cuers arondelle. por tost ualoir. sou uairoit celle. por cui me couendroit morir. se uertus ni puet auenir.

CCLXIII.**

II. Theil. Fol. IV. R°.

Ki bien aimme drois est ke lueure paire. sil ueut damors ioie et auancement. car bone amor fait monteir en ualor. loiaulment ki sert sens deceuoir. en loiaulteit por ceu ser ke ien aie. les biens ke tous mes mals sane et apaie.

As fins amans ne doit onkes desplaire. por fine amor soffrir poene et torment. elais ne sai por li mal poene traire. ke doie auoir son gueridonement. nen moy nait sen vaillance ne sauoir. ke ie doie si haute amor auoir. por ceu seux mis dou tout en sa menaie. sens repentir a keil fin ke ien traie.

He bone amor cor uos doignaist il plaire. ke ma dolor preist definement. pues camis seux et ser si sens meffaire. ke por seruir naie uo mal talent. se uos aueis uers moy nul boen uoloir. por deu per tens men faites persenier. car quant mercis trop demoure et delaie. meschies uient tost ke souent tolt grant ioie.

Chanson uai ten di ma dame por uoir. ken li ai mis mon cuer sens deceuoir. ne nai uoloir ke ie iai men retraie. se ferait mal per deu se plux mamaie.

CCLXIV.***

II. Theil. Fol. IV. V.

Ki bien aimme plux endure. bien ait mestier de confort. kamors est de teil nature. ke son amin moinne a mort. pues en ait ioie et

---

in der siebenten Strophe statt „bien li dissoit“ „li demandoit“ — alles Lesarten, die den entsprechenden der berner Handschrift vorzuziehen sein dürften.

* Unicum der berner Handschrift. Statt „ke licete“ in der ersten Strophe ist wohl „ke lalouete“, statt „iaurai tous iors a uos p.“ in der zweiten Strophe „iai t. i.“ zu lesen.

** Unicum der berner Handschrift. Statt „mamaie“ im Envoy ist wohl „mesmaie“ zu lesen.

*** Mit anderer Strophenanordnung (1. 3. 2.) und bedeutenden Varianten

deport. selonc la bone auenture. maix ie nai uers li pooir. ains rit quant me uoit doloir. si faut pities et mesure.

Pues ke pities est faillie. bien men douroie partir. mes cors lou mensaigne et prie. maix mes cuers nel ueult souffrir. ains moi heit por li seruir. tant aimme sa signorie. dame une riens uos demant. ke uos iugies ki se rent. se il ait mort deseruie.

Onkes riens ne fut si dure. dialmans al mien rescort. des sospirs et de lairdure. et des lairmes ke ie port. seux percies per lou plux for. et mis a desconfiture. ne ie nai uers li pooir. ains mait mis en nonchaloir. celle ke nait de moi cure.

Per maintes fois lai sentie. en dormant tout a loixir. maix quant pechies et enuie. menueilloit et ke tenir. la cuidoie a mon plaixir. et elle ni estoit mie. lors uosisse uoirement. ke ie deusse en uellant. li tenir toute ma uie.

Ma grant ioie en dormant iere. ke nuls ne poroit penseir. en uellant me truis maniere. de ma dolor conforteir. bien me deust trestorneir. amors ceu dauant dairiere. li dormirs fust en obli. et ieusse en uellant li. lors seroit mai ioie entiere.

---

zweimal in Lavall. 59, f. 25v und f. 104r. Nicht unbedeutende Abweichungen bei den Recensionen in Lavall. 59 zeigen, dass der Schreiber dieses Manuscripts zwei verschiedene Quellen für das Lied benutzt. Die Handschrift der dritten Gruppe (844, f. 76v, 12615, f. 14r) bringen das Lied als dem Thibaut angehörig, und sind, wie 846, das es auf f. 106v anonym, aber unter Gedichten des Thibaut bringt, um eine kurze Schlussstrophe reicher, als die Handschriften der ersten Gruppe. Diese Schlussstrophe lautet in 844: „Quant li uueil crier merci. lors ai tel paor de li que nos dire ma proiere. Raoul turc ne arrabi. nont rien du uostre saisi. reuenez par tens arriere" (846 „rancunoz et arabi noutreus de uostre sainsi"). Sämmtliche Manuscripte ausser dem berner stellen die zweite und dritte Strophe um und lesen die beiden ersten Verse: „Qui *plus* aime plus endure. *plus* ait mestier de confort". Ein Gedicht, dass im Mass und Strophenanfang mit dem unsern übereinstimmt, findet sich unter den Poesien des bekannten Guillaume de Machault, Handschrift 1586 der pariser kaiserlichen Bibliothek, f. 210r. Im Tone eines berühmten und vielverbreiteten Liedes zu dichten, sogar dessen Strophenanfänge zu benutzen, wurde namentlich im 14ten und schon am Ende des dreizehnten Jahrhunderts Mode, wie dies z. B. zahlreiche Stücke in dem prächtigen Manuscript Nro. 196 der Bibliothek der medicinischen Facultät zu Montpellier beweisen (vergl. auch unten Nro. 465 nebst Anmerkung). Jaike de Cambrai dichtete geistliche Lieder in der Weise berühmter Thibaut'scher Lieder, von denen uns die berner Handschrift fünf erhalten. Auf seinem Wege schritt Gautier de Coinsy weiter und dichtete in seiner barocken Manier sogar geistliche Pastourellen, wie deren Wackernagel eine aus einer neuenburger Papierhandschrift mitgetheilt hat (Lieder p. 186), welche wir in zwei pariser Handschriften des 13. Jahrhunderts wiedergefunden haben. Vergl. den Nachtrag zu unserer Abhandlung über die Chansonniers. Statt „menueilloit" in der vierten Strophe haben die übrigen Handschriften „mesueilloit" oder „resueilloit", und in der fünften Strophe statt „mai ioie" „ma ioie", eine Besserung, die sich auch von selbst ergibt. In der fünften Strophe liest statt „amors ceu deuant dairiere", 844 „amors ce deuant derriere", ebenso Lavall. 59 und 846.

CCLXV.*

II. Theil. Fol. V. R°.

Kant li tres douls tens desteit. se pairt de froidure. ke cil boix sont bouteneit. et plain de uerdure. lors bone amor maseure. de ioliueteit. de chant faire et apresteir. por aleir ioliuement. amie et amors iatent bonement. confort des mals ke ie sent.

Bien mauroit amors doneit. grant bone auenture. se ma dame a cuer sene. doignoit auoir cure. de moi ki sens perteure. li ai tout doneit. cuer et cors sens fauceteit. sen dirai plux liement. amie et amors iatent.

Douce dame de bonteit. belle a demesure. plaixans fins cuers honoreis. douce creature. por uos si gries malz endure. aies en piteit. ou iamaix naurai senteit. sen nen ai aligement. amie et amors iatent.

CCLXVI.**

II. Theil. Fol. V. R°.

Kant il ne peirt fuelle ne flor. fors plue noif et ielee. pensis datendre lou secors. ai chanson faite et chantee. ce mest mestiers kelle agree. a la plux belle des millors. ou toute biaulteis et valors. et ioie cest asemblee. aueuc lait deus atornee. a estre loiaul damors.

Souent me liurent grans estors. demesuree pensee. ke pri celi cui iaor. kest de toute gent lowee. ke ie ne lai mie oseie. esgairdeir car fuisse estous. del requerre fui conuoitous. del seruir car trop magree. et ensi mest destinee. haute ioie et grans honors.

Je la dous moult a courrecier. ke proier ne los ie mie. grief faix iai enchargie. na teil ne me sentie mie. kel mont nest fauce emprise. cui on deust otroier. amor de si haute amie. maix por deu ne li poist mie. se ie la ser sens trichier.

Je lain tant de fin cuer entier. ke ie ne uoldroie mie. por riens de mon bien abaissier. sa tres haute signorie. maiz ceu ne uos di ie mie. se li plaissoit a consillier. son ser ke siens est a iugier. ke ieu iai men escondie. car ceu sembleroit folie. et se men auroit moins chier.

Frans cuers gens cors cleir uis biaul fron. gorge ke nest pais froncie. uermoilles leiures biaul menton. plux blanc cune noif negie.

---

* Unicum der berner Handschrift. In der zweiten Strophe „grant“ adverbial.

** Von den Handschriften der zweiten Gruppe schreiben zwei (845, f. 77, und Paulmy 63, p. 132) das Lied dem Gautier d'Argies zu; eine dritte (847, f. 83) schreibt es dem Gontiers de Soignies zu, und 844, f. 83 legt es dem Raious de Ferrieres bei. Letztere Recension ist um eine Strophe reicher: „Bien amee et trop prisie. quar fust or mes guerredons. teus que vous fust la visons. quen songant vous ai baisie. quant vous tenoie embracie. bien estoie en florisons.“ In der dritten Strophe der berner Handschrift fehlt ein Vers; Manuscript 844 liest „ne a tel ne me sent mie. que face tele estoutie. quen moi na pas tant aprisier. cui on me deust otroier“ etc Für „ser“ in der vierten Strophe ist nach 844 „serf“ zu lesen; der achte Vers dieser Strophe lautet in 844: „que ie cest bien escondie“. Statt „pais enuidison“ in der fünften Strophe liest 844 „mie en vuidisons“, was auf „vuide“ „vide“ hinweist.

quant uo biaulteis fut taillie. dèus nestoit pais enuidison. ainz uos fist teil ke toz li mons. ameroit uo compaignie. de moi est elle aloignie. car trop redous les felons.

CCLXVII. *

II. Theil. Fol. V. V°.

Bei Wackernagel Nro. 8.

CCLXVIII. **

II. Theil. Fol. VII. R°.

Bei Wackernagel Nro. 44.

CCLXIX. ***

II. Theil. Fol. VII. R°. Messirez gaises.

Li pluxor ont damors chanteit. per effors et deloiaulment. maix de tant me doi sauoir greit. onkes nen chantai faintement. ma loiaulteit meu ait gardeit. et lamor dont iai teil planteit. ke meruelle est ke ie riens hei. nes icelle enuiouse gent.

Certes iai loiaulment ameit. ne iai namerai autrement. bien lou puet on auoir proueit. ma dame se gairde sen prent. ie ne di pais kil mait greuei. pues ke cest a ma uolenteit. et de li sont tuit mi penseir. bien ferait se pitie len prent.

Senuious lauoient iureit. se ne lor uaroit il noient. lai ou il se

* Unicum der berner Handschrift.

** Unicum der berner Handschrift wie alle Gedichte des Jaikes de Canbray, mit Ausnahme von zweien, die sich noch in einer anderen Handschrift der ersten Gruppe, Douce Nro. 308 (in der Bodleian library) wiederfinden.

*** Anonym in Lavall. 59, f. 37v (fünf Strophen) und in 20050, f. 43v (vier Strophen); dem Gaces in Handschriften der zweiten Gruppe: 845, f. 30; Fonds de Paulmy 63 (Arsenal), p. 80; 847, f. 24. Diese Handschriften haben wie Lavall. 59 fünf Strophen. Die vierte Handschrift der zweiten Gruppe, 846, f. 71v, bringt anonym fünf Strophen und einen Envoy. Die vierte in der berner Handschrift nicht befindliche Strophe und der Envoy in 846 lauten: „Amors ma par raison mostre. que fins amis soffre et atent. car ce est en sa poeste. merci doit prier franchement. ou cest orgueuz si lai prouvey. mais cil ameor en estei (Lavall. 59 „mes cil faux amorox deste") [qui mont damours achoisonne Lavall. 59] naimment fors quant talenz leu prent. — Mais en bretaigne ma loe li cuens cui iaing tot mon ae (844: li cuens cui iai touz iors ame) et sil ma bon consoil done. ce uerrai ie prochainement". Auch die Handschriften der dritten Gruppe bringen das Lied mit fünf Strophen und Envoy für Gasse Brulle: 844, f. 26v; 12615, f. 169v. Von Handschriften der vierten Gruppe bringt es Vat. 1490, f. 18r, woraus es Keller (Romvart, p. 250) veröffentlicht hat. Unter Gedichten des Gaces Brullez findet es sich in der kleinen Handschrift Nro. 765, f. 57 und, ganz vereinzelt, schreibt es 1591, f. 35 dem Chastelain de Coucy zu. — Die Strophenanordnung ist in den meisten Manuscripten eine andere, als in dem berner: an Stelle der dritten Strophe steht die oben mitgetheilte, welche die berner nicht hat, und die dritte steht an der fünften Stelle. Statt „esuaireit" in der dritten Strophe, das Ste Palaye durch „egarée perdue" erklärt, (was in den Sinn gar nicht passt), haben alle Handschriften „acheue". —

sont tant peneit. de moi nuire a lor essciant. et saichent il de ueriteit. tant ont mon anuit porpairleit. ke iai ne uairai esuaireit. la grant ioie ou mes cuers satent.

Se iai fors du paix esteit. ou ma ioie et monors apent. por ceu nai ie pais oblieit. coment on aimme loiaulment. se li merirs mait demorei. ceu men ait mult resconforteit. ken pouc doure ait on recoureit. ceu con desire longuement.

CCLXX.*

II. Theil. Fol. VII. V°. Pastorele.

Lautrier defors picarni. iueir men alai. vne pastoure choisi. ke crioit hahai. laise ke ferai. ieu ai perdut mon amin. iamaix namerai. nullui de cuer gai.

Si tost com ioï lou cri. celle pairt tornai. de leis un airbre foillit. la belle trouai. et li demandai. por coi kelle dist ensi. Jamaix namerais.

Et elle me respondit. ie le uos dirai. robins dautrui ke de mi. prist chaipel de glai. si grant duel en ai. ke nel puis mettre en obli. Jamaix namerai.

Belle pus kil est ensi. uostre amis serai. a robin aueis failli. car deuour lou sai. trois fois la baixai. et elle onkes pues ne dist. iamaix namerai. nului de cuer gai.

CCLXXI.**

II. Theil. Fol. VIII. R°. Pastorele.

Lautrier a doulz mois de mai. ke nest la uerdure. ke cil oxelet sont gai. plain denuoixenre. sors mon cheual lambleure. malai cheualchant. soï pastoure chantant. de iolit cuer amerous. se iauoie ameit un ior. ie diroie a tous. bones sont amors.

Ausi tost com ientendi. ceste chansonnete. tout maintenant descendi. per desor lerbete. si resgardai la tousete. ke se desduisoit. et ceste chanson chantoit. de iolif cuer amerous. Se iauoie ameit. . .

Tantost comme ientendi. celle bergerete. maintenant me trais uers li. sor une espinete. et robins de sa musete. dauant li musoit. et elle se rescrioit. de iolit cuer amerous. Se iauoie ameit. . .

Lors mescriai a haut ton. sens poent darestence. li lous enporte un mouton. et Robins sauance. sai deguerpie la dance. la blonde laissait. et elle se rescriait. de iolit cuer amerous. Se iauoie ameit. . .

---

* Unicum der berner Handschrift, von Conrad Hofmann in den Sitzungsberichten der königlich bayerischen Academie der Wissenschaften 1865, II, 4, p. 315 mitgetheilt. Für „deuour" in der vierten Strophe ist jedenfalls mit Ste Palaye und Conr. Hofmann „de voir" zu lesen.

** Unicum der berner Handschrift, von Conr. Hofmann in den Sitzungsberichten der münchener Academie 1865, II. 4, p. 316 mitgetheilt. — Der Schreiber hat sich am Schlusse des Liedes unterbrochen, statt, wie sonst bei der letzten Strophe üblich, den Refrain noch einmal ganz auszuschreiben.

La pastourelle enbraissai. ki est blanche et tendre. desor lerbe la getai. ne sen pout deffendre. lou ieu damors sens atendre. li fix per delit. et elle a chanteir se prist. de iolit cuer amerous. Se iauoie ameit .III. iors. ie di —

CCLXXII. *

II. Theil. Fol. VIII. R°. Colins pansace de Canbrai.

Lautrier per une sentelle. men entrai en un biaul preit. desor cleire fontenelle. masix per ioliueteit. desous un airbre rameit. boutonneit. ai un douls chant escouteit. dune gentil pastourelle. plainne estoit de grant biaulteit.

Vestue estoit la donzelle. si com a dous tens desteit. en .I. blanc chamxe rideit. freioleit et pelisson engoleit. et chemixe belle et blanche. et texut dairgent ferreit.

Mult me sut bien la donselle. kant la ui de teil ator. ie li dix ma douce amie. deux uos doinst encui boen ior. elle respont per dousor. sens irour. sire deus uos doinst honor. et medixans mete en biere. et nos doinst ioie damors.

Je ui bien en son semblant. maintenant. ie gaistoie mon romans. et li dix ma douce amie. a urai cors deu uos comant. et elle me respondit. iai amin bel et gent. se ne neul pais chainge faire. de drap dor a boukerant.

CCLXXIII. **

II. Theil. Fol. VIII. V°.

Li amant ki uiuent daige. chantent renuoixiement. maix ma uie est trop maluaixe. por ceu chant ieu autrement. proueis me seux loiaulment. uers la belle ou mes cuers pent. com li ors en sa fornaixe. ki sespurge finement.

Je chant maix cest maluaix signes. ken chantant me desconfort. sil nest pais de chanteir dignes. ke ne chante per deport. et quant ie

---

* Unicum der berner Handschrift, von Conr. Hofmann in den Sitzungsberichten der königlich bayerischen Academie 1865, II, 4, p. 317 mitgetheilt. Statt „chainxe“ in der zweiten Strophe (Hofmann) oder chamxe, was noch eher dazustehen scheint, ist „chamixe“ zu lesen; „texut“ = tissu, es ist wohl „lacet“ zu ergänzen; die Ausdrücke in dieser Strophe bieten verschiedene Schwierigkeiten, auch „engoleit“ ist nicht klar. Ste Palaye erklärt „peut-être qui a un collet“, — „Boukerant“ in der letzten Strophe bedeutet einen groben Stoff.

** Nur noch in 20050. f. 127v mit sechs Strophen und anderer Anordnung. Die sechste, in der berner Handschrift nicht befindliche Strophe steht in 20050 an der vierten Stelle und lautet: „Solos naiez ia corage. de ma dame anlummeir. mais toz iors li fai onbrage. por sa grant biateit gardeir. car an ne poroit troueir. de ci an iusca lameir. ni an toute pai eu une. dame de si grant biateit.“ Zu bessern ist in der berner Handschrift nach 20050 „daige“ in der ersten Strophe in „daise;“ „la palle senestre“ in der vierten Strophe in „lespale senestre“, „uoint“ in „vaint“.

mes mals rescort. de la dolor ke ie port. lors fais ansi com li signes. ki chante contre sa mort.

Jatent bel apres la plue. si com li sauaiges hom. iai grant mal si men anue. quant ie serf sens gueridon. on dist camors ont douls nom. maix cest bien contre raixon. plux sont ameire ke suie. en amors nait se fiel non.

Ma dame seit bien mon estre. bien uoit camors me destraint. fait moi *la palle* senestre. ne ueult dire kelle maint. maix comen kelle me mainst. mes cuers dameir ne se faint. uers li ueul anious estre. car on dist canious uoint.

Chanson uai ten a mamie. ni quer autre messaigier. di li kestaingne la flame. dont mon cors fait enraigier. et celle ten fait dongier. se li di en reprouier. ke trop est fols cuers de femme. trop souent se ueult chaingier.

CCLXXIV.*

II. Theil. Fol. IX. R°. Cunes de betunes.

Lautrier un ior apres la saint denise. iere a butunes ou iai estei souent. remenbrait moi des gens de male guisse. ke mont sus mis mensonge a esciant. ke iai chanteit des dames folement. maix il nont pais ma chanson bien aprise. kains nen chantai fors dune soulement. ke me fist tant ke uengence en fut prise.

Il nest pais drois dun home desconfire. se uos dirai bien la raixon coment. son prant perdroit dun lairon la iustice. ken afiert il aloiaul de noient. niant per deu ke raixon i entent. maix la raixon est si ariere mise. ke ceu con doit loweir blaiment la gent. et lowent ceu ke li saige moins prisent.

Dame lonc tens ai fait uostre seruixe. la mercit deu or nen ai maix talent. cune autre amor mest el cuer si asisse. ke tous li cors men alume et enprant. et me semont dameir si hautement. et iamerai ne puet estre autrement. ken moy ne truis ne orguel ne faintixe. se me metrai del tout en franchixe.

En la millor del roiame de france. uoire del mont metrai tout mon penseir. maix ceu me fait souent estre en doutance. ke sa ualor ne me taigne en uilteit. maix ceu men ait mainte fois conforteit. kel monde nait nulle si grande fierteit. camors ne puist plaissier per sa pouxance.

---

* Anonym in 20050, f. 97v; eine sehr nahestehende Recension, aus der in der dritten Strophe „enprant“ in „esprant“ zu bessern. Ausserdem in den Handschriften der dritten Gruppe: 12615, f. 100v, und 844, f. 47v (die dritte Strophe fehlt). Abgedruckt in Paulin Paris, Romancero français, p. 89; bei Leroux, Chantshist. I, 41, in den öfter erwähnten Recherches von Buchon I, 422. und bei C. Hofmann, altfr. lyr. Ged. a. d. berner Codex p. 28.

CCLXXV.*

II. Theil. Fol. IX. V°. Gerniers dairches.

Li miens chanteirs ne puet maix remenoir. pues camors ueult ke del tout soie a li. ke per li ai la force et lou pooir. sen et ualor per coi ie pens a li. maix trop mait mis lonc tens en nonchaloir. se crient et dout ke ceu ne mait traït. kamaie lai si loiaulment. kains de riens ni fausai.

Ameie lai et amerai toz dis. tant com uiurai la seruirai ades. en remenbrant des biaulz euls de son uis. et son gent cors dont ie sui si engres. car quant ie seux plus loing de son païx. lors mest a cuer uoixine de plux pres. Kameie lai.

Costumiers seux dauoir une dolor. ke nuls fors moi ne la poroit souffrir. dameir ades teil dame per amors. ke iai nul ior nel me uoldrait merir. et nonporcant sen ai prix et ualor. et lou perleir. per coi ie pens a li.

Quant ie la uoi mult me fait bel semblent. maix ne li os descourir mon penseir. se nest il riens en cest siecle uiuant. fors ces gens cors ke me uenist en greit. biauls sires deus iai la desir ie tant. cor men donez ioie a ma uolenteit. Kamaie lai.

Sai grant biauteis sa prouesce et ces sens. me tiennent si ke ne men puis torneir. et ie lain tant quant ie plux me porpens. ke ie ne puix mon cuer de li osteir. se tous li mons lou mauoit en deffens. ne la poroit li miens cuers oblieir. Kamee lai si loiaulment cains de riens ni fausai.

CCLXXVI. **

II. Theil. Fol. X. R°. Lialens de challons.

Loiaul amor kest dedens fin cuer mise. ne sen doit iai partir ne remouoir. maix la dolor ke destraint et iostice. semble dousor quant on la puet auoir. nuls biens damors ne puet petit ualoir. ains sont tuit grant quant on les aimme et prise. ceu doit chascuns bien entendre et sauoir.

---

* In den Handschriften der dritten Gruppe (844, f. 18v; 12615, f. 108r) dem Tiebaus de Blason zugeschrieben mit Umstellung der fünften und vierten Strophe und um eine sechste reicher, die in 844 folgendermassen lautet: „Je ne sai mais mon fin cuer conseillier. quar nuit et iour me justice et destraint. las. si ne sai qune dame proier. ce fait amours. qui seur trestout me vaint. se biauz samblanz puet nul home engignier. donc ma li suens deceu et ataint. Qvamee lai si loiau[ment quainc de riens ni faussai]." (Der Vignettendieb hat den Refrain mit der Miniatüre des folgenden Liedes herausgeschnitten.) Anonym findet sich das Lied noch im sieneser Manuscript Nro. 36, f. 34r. — In der letzten Strophe hat 844 statt „lou mauoit en deffens" „mestoit mis en deffens", was vorzuziehen.

** Nur noch in 20050, f. 19r mit nicht unbedeutenden Varianten, Umstellung der vierten und fünften Strophe und ohne die sechste. Anstatt des sechsten Verses der vierten Strophe hat 20050 „fors que de tant que meuz seuent feindre".

Teils puet dire ke la mort li est prise. de bien ameir kil ne dist mie uoir. maix fauls amant ki per lor fauce guisse. mauaix lowier lor en doenst deus auoir. ki en poroit morir en boen espoir. gueris seroit dauant deu al iuisse. de ceu me lo ke plux me fait doloir.

Jain per amor sens trichier et sens faindre. malgreit tous ceauls ki en ueullent pairleir. la lor mercit ke lai me font entendre. ou fine amor me puet muels amandeir. sil sauoient ke ien ai endureit. lor fauceteit en seroit espoir maindre. non seroit uoir trop me uéullent greueir.

De lor mentir ne lor puet nuls deffendre. tant les heit deus ne sen ueullent osteir. nes conuairoit lou uent quant il est grandre. puet on ueoir lou cuer ne lor penseir. de traitor ne se puet nuls gairdeir. fors de tant plux biaul se se seiuent faindre. ke ne font cil ki muerent por ameir.

Douce dame se ma mort uos ueult plaire. ains ne morut nuls hom tant doucement. or est bien drois ke la grant amor paire. dont ie uos ain de cuer entierement. et sil ke dist uos mameis il se ment. se poise moi ire en ai et contraire. pleust a deu kil fuissent uoir dissant.

Pris mont sui oil dont ne me puis retraire. se mont naurait el cors en regardant. lais ken puix ieu il sont tant debonaire. ke ien redous toute icelle autre gent. cor li fuissent li mien ausi plaixant. kelle uolsist de mensonge uoir faire. pues sen deist chascuns a son talent.

CCLXXVII.*

II. Theil. Fol. X. V°.

La bone amor a cui seux atendans. mait defieit de guerre sens mentir. or uiurai maix pensis et desirans. a cui ke riens nulle ne puet plaixir. fors ces gens cors ou ne peux auenir. ne iamaix deus ceauls ne faice ioians. ki a grant tort me font de li partir.

Deus cai ie dit seux ie dont departans. de la millor del monde sens merir. naie por deu tant com soie uiuans. se plux nen fais mes cuers la ueult seruir. il et mi eul ne li pueent faillir. quant li plairait siens iert li remenans. celle a son eulz lou doignoit retenir.

Voir ie ne sai si faitement ameir. com lon me dist ke celle autre gent font. ka lacoentier font semblant de trembleir. et a pertir plourent des ieuls dou front. et en plorant sospirent de perfont. si kil est uis kil se doient ꝓaismeir. ne iai por ceu lor uis ne pailiront.

Iteil semblant couient a bien ameir. se dient sil ke lonc tens ameit ont. il couient ceaus soffrir et endureir. ki chascun ior mesdient et mefont. lais por coy faut bone amor et desront. uers celle gent ke ne seiuent fauceir. maix ceu font cil ki iai bien ne diront.

Aï amors por deu cor essaies. sestre pooit ca uos se descourist. se

---

* Unicum der berner Handschrift. „Naie“ in der zweiten Strophe = nenni; „a son eulz retenir“, eine häufig vorkommende, auch schon in diesen Anmerkungen mehrfach erwähnte Phrase = für sich behalten.

ces cuers est de niant afichiez. en uers lou mien ke aidier me poïst. quant ie la gairt sa biaulteis mabelist. se ne di mot. ains seux tout esmaies. car trop redout ke ne mescondeist.

CCLXXVIII.*

II. Theil. Fol. X. V°.

Bei Wackernagel Nro. 14.

CCLXXIX.**

II. Theil. Fol. XI. R°. blondels de neelle.

Li plux se plaint damors maix ie nos dire. konkes nul ior me uosist engingnier. maix mes uoloirs maïde a desconfire. se nen doi pais ma dame reprochier. ains ueul proier ke melist mon martyre. car ie lain tant loiaulment sens trichier. ke ie morai se men oi escondire.

Deus ie fui iai de si grant ioie sire. quant sa biaulteis la me fist acoentier. or trais por li poene et trauail et ire. maix nonporcant trop

* Unicum der berner Handschrift. „Mes“ in der ersten Strophe heisst matt, niedergeschlagen und kommt häufig in dieser Bedeutung in der berner Handschrift vor. Vergl. f. 48r; 2. Theil, f. 31r; ibid. f. 41v. — Dieses selbe Lied hat übrigens der Schreiber weiter unten, 3. Theil, f. XXVI R°, mit dem Anfange „Tres bone amor“ etc. noch einmal copirt; der einzige Fall dieser Art im berner Codex, während er in anderen Chansonniers sehr häufig, wie Wackernagel (Lieder p. 105) richtig bemerkt. Ebendaselbst finden sich auch die Varianten beider Recensionen verzeichnet.

** Anonym in Lavall. 59, f. 109r (erste, zweite und fünfte Strophe), und in 20050, f. 95r mit anderer Strophenanordnung, (1. 2. 5. 6. 3. 4.) Von Handschriften der zweiten Gruppe bringen es: 845, f. 44; Fonds de Paulmy 63, p. 114; 847, f. 44. Auch die Handschriften der dritten Gruppe bringen es 844, f. 137v (Strophenfolge des berner Manuscripts, aber sonst nicht unbedeutende Abweichungen), und 12615, f. 87. Ausserdem bringen es noch Vat. 1490, f. 88v, das Manuscript des British Museum, Fonds Egerton 274, f. 113r, wo wieder eine andere Strophenordnung (die zweite Strophe beginnt das Lied), und 1591, f. 54. In dem in musikalischer Hinsicht werthvollen Manuscrit de Montpellier (Bibliothek der medizinischen Facultät Nro. 196), über das der um die Musik des Mittelalters so verdiente Coussemaker eingehende Studien gemacht hat (vergl. unsere Abhandlung über die Chansonniers), findet sich das Lied als zweistimmiges Motet für Tenor und Discant gesetzt. Vergl. Archives des missions scientifiques et littéraires, tome II (1851), p. 339, Lettre de M. Theod. Nisard (Pseudonym des Abbé Théodule Normand). Das Lied ist abgedruckt in Tarbé's Oeuvres de Blondel de Neele, Reims 1862, p. 39 (19. Band der Collection de poëtes de Champagne antérieurs au seizième siècle). Zu bessern ist „melist“ in der ersten Strophe, was gar nichts heisst, zwar leitet Ste Palaye es von „élire“, auswählen, her, aber das gibt gar keinen vernünftigen Sinn. Die Handschrift 20050 bringt dafür „malit“, die Handschrift des Vatican 1490 (Copie auf der Arsenalbibliothek), f. 88v, und Lavall. 59, f. 109r bringen „aliet“; „aliet“ für „alege“ kommt häufig vor, es wird also „m'aliet“ zu lesen sein. Für „paoir“ in der dritten Strophe liest 20050 richtig „pooir.“ Für „pues ke ie fui“ haben die Handschriften der dritten Gruppe „Puis que blondiaus fu“ und demgemäss die ganze Construction in der dritten Person.

i ait douls mestier. forment lai chier maix li cors men empire. deus cai ie dit nen puis pais enpirier. celle uoloit de mes mals estre mire.

Deus ie ne sai coment ma ioie elise. pues ke samor me fait per tout doloir. car ie lain tant loiaulment sens faintixe. si come cil ki ne seit deceuoir. gringnor paoir doit auoir uers franchixe. ma loalteis ke proier sens uoloir. samors est teils com chascuns la deuise.

Amors de moi est uos il pities prise. ke tant uos ai seruit en boen espoir. bien deussies ma dame auoir aprise. ceste dolour ke me faites auoir. autrement uoir niert iai per moi requise. amors se uos ne li faites sauoir. iai ne uairai la fin de mon seruixe.

Je ne ser pais a mois ne a semainne. maix tout ades se li uenoit ou grei. si comme cil cui amors trait et moinne. a son plaixir et a sa uolenteit. trop longuement ai souffert ceste poene. et ceu ke iai de loiaul cuer ameit. pres seux de li maix samor mest lontainne.

Pues ke ie fui ces hons lige en demoinne. en ai mon cuer mainte fois mercie. ceu kelle fut ma ioie premerainne. ie ne di pais ke naie comparee. sa grant biateit chascun ior por estrainne. maix ceu men ait mainte foix conforteit. conkes ne fut cortoisie vilainne.

CCLXXX.*

II. Theil. Fol. XI. V°. Muse anborse.

Li tens desteit et mais et violete. et roissignor me semont de chanteir. et mes fins cuers mait fait dune amorete. si douls present ke ne doi refuseir. or me laist deus en teil honor monteir. ke celle ou iai mon cuer et mon penseir. tiengne une nuit entre mes brais nuete. ains ke iaille outre meir.

A comencier *(fut)* fut si franche et doucete. ne cuidai por li mal endureir. ces simples uis et sa simple bouchete. et sui bel eul uair et riant et cleir. morent ains pris. ke ne mi so doneir. or ne me ueult retenir naquiteir. muels ain faillir a li se me promete. ka nulle autre eschiueir.

---

* Anonym noch in 20050, f. 38r, und Lavall. 59, f. 75r (um eine an der vierten Stelle stehende Strophe reicher, während die vierte Strophe der berner Handschrift an der fünften Stelle steht.) In der Handschrift Lavall. 59, sowie in den Handschriften der zweiten Gruppe, die es bringen (847, f. 30v dem Chastelain, Fonds de Paulmy 63, p. 95 unter den Gedichten des Gaces), zeigt der Anfangsvers die Variante „Li *nouviau* tens et mais et violete." — Ebenso beginnt das Lied in den Handschriften der dritten Gruppe (844, f. 53v; 12615, f. 155v) wo es sechs Strophen hat und dem Chastelain de Coucy zugeschrieben wird, wie in 847. Demselben Verfasser legt die Handschrift des Vatican 1490 (fol. 13v) das Lied bei, sowie noch eine andere Handschrift der vierten Gruppe, Arras 657, die es als das zweite unter den Gedichten des Chastelain bringt. Anonym bringt es noch 1591, f. 129. Abgedruckt in Bartsch's Chrestomathie de l'ancien français und in Michel's Liedern des Chastelain. — Vor „ne cuidai" in der zweiten Strophe fehlt eine Silbe; 20050 hat „que ne cuidai", Lavall. 59 quonc n. c.; 844: „ia ne cuidai". Am einfachsten ist es wohl *que* zu ergänzen.

De mille sospirs kelle ait de moy per dette. ne me ueult elle un soul quite clameir. sa fauce amors ne ueult ke sentremete. de moy laissier dormir ne reposeir. celle mocist saurait moins a gairdeir. ie ne men sai uengier fors a ploreir. car cui amors destraint et deserite. ne sen sait ou clamer.

Deus si mar fut de mes euls esgairdee. la douce riens ke fauce amie ait nom. elle me rist et ie lai tant ploreie. si doucement ne fut traïs nuls hom. tant com fut miens ne me fuit se bien nom. maix or seux siens si mocist sens raixon. et por itant ke de cuer lai amee. ni sai autre oquoixon.

CCLXXXI.*

II. Theil. Fol. XII. R°. Collairs li botilliers.

Loiauls amors et desiriers de ioie. et uolenteit ke iai del deseruir. le gueridon camors done et otroie. ceaus ki de cuer aimment sens repentir. tout ceu me fait chanteir et resioir. et ma dame seruir en sa menaie. ne iai ne por bien ne por mal ke ien aie. nen quier mon cuer osteir ne departir.

Bien crien morir des mals dont gueriroie. se ma dame le me doignoit merir. ke nulle riens itant ne me guerroie. com les gens cors quant lesgairt a loixir. lors seux sospris damors et de desir. se mest auis ke fine amor me traie. permei lou cuer sa tres grant biaulteit uraie. se nai pais cors por teil faix soustenir.

Douce dame plainne de cortoisie. en cui biaulteis ait pris herbogement. se fine amor ke tous les biens maistrie. uos fait de moy et de mon cors present. por uos seruir et ameir loialment. por deu dame ne maies en uitance. ne preneis gairde a uostre grant uaillence. pues ke ie seux uostres tout ligement.

La bone amor ki en moi est norrie. maïde mult et conforte souent. et ceu ke iai si douce compaignie. mals ne me puet greueir ligierement. ke li espoirs dauoir aligement. me tient iolit et sai bone esperance. se loiaulteit ait uertu ne poissance. iaurai mercit ke ieu ain loiaulment.

Elais ie ser mon prou ou mon damaige. ne sai lou keil et sai grant

* In 20050, f. 125r anonym, vier Strophen mit schlechterem Text und anderer Anordnung (1. 2. 4. 3.) In Handschriften der zweiten Gruppe fanden wir das Lied nicht, dagegen bringen es beide Handschriften der dritten Gruppe: 12615, f. 24v, und 844, f. 128r, welche ebenfalls die dritte und vierte Strophe umstellt. Auch zwei Handschriften der vierten Gruppe bringen das Lied: Vat. 1490, f. 69r, und Siena 36, f. 34v. Endlich bringt es noch das Manuscript des British Museum, Fonds Egerton 274 auf f. 100. Vergl. Meyer's Rapport in den Archives des missions scientifiques, zweite Serie 1866, 3. Band, 2. Lieferung, p. 291. Abgedruckt ist das Lied bei Keller (Romvart p. 288) aus der vaticanischen Handschrift und bei Dinaux im dritten Bande seiner Trouvères du Nord de la France etc. p. 178.

desirier. de tost sauoir se´nai nul auentaige. fors loiaulteis ke riens me puist aidier. se proi por deu bone amor et requier. ke la plux belle riens ki or soit neie. faice sauoir mon cuer et mon penseir. car ma chanson ne li os enuoier.

CCLXXXII.*

II. Theil. Fol. XII. V°. Mertins li begins de canbrai.

Loiauls desirs et pensee iolie. et bone amor ke mait dou tout saixit. me fait chanteir nonporcant nest se mie. por nul desir dont iaie resioir. ains chant sens plux en espoir de mercit. ke iatendrai iusca chief de ma uie. et se amor auoie deseruie. a tous iors maix plux iolis en seroie. et plux souent et muels en chanteroie.

E dame adroite lowee et ensignie. saige plaixans cortoise et belle ausi. com fins amans seux desiroux damie. por deu uos proi ne meteis en obli. moy ki tous iors si humlement uos pri. de loiaul cuer sens poent de uelonnie. iai uo ualor nen seroit amenrie. se ieu en uos aucun confort trouoie. keils ke il fuist a grant bien lou tenroie.

E bone amor por coy naueis enuie. de guerroier ma dame ensi com mi. tant kelle eust coneu uos maistries. sauroit se croi pitiet de son ami. sensi estoit bien maueroit gueri. et nonporcant ne ueul pais ke lotrisse. mauaixement auroie deseruie. si haute honor se per souhait lauoie. iain muels seruir tant ke auoir la doie.

---

* Dieses Lied haben sämmtliche Handschriften der ersten Gruppe: Lavall. 59, f. 57r (die drei ersten Strophen); 20050, f. 54v (ebensoviel Strophen wie die berner Handschrift; eine sehr nahestehende Recension), und die Handschrift der Bodleian library, Douce 308, f. 156r. — Von Handschriften der zweiten Gruppe hat es 846, f. 77r an (drei Strophen wie in Lavall. 59). Ausserdem bringt es noch die Handschrift des Vatican Nro. 1490 auf f. 101v. Dinaux (Trouvères Cambrésiens, p. 177 und 179) leitet den Zunamen des Dichters „li begins", in anderen Handschriften „beguins", davon her, dass er gestottert habe (stottern = bégayer); eine höchst abenteuerliche Etymologie, die der Verfasser sich hätte sparen können, wenn er Ste Palaye's grosses Lexicon oder Ducange angesehen hätte, woraus er hätte sehen können, dass es nicht allein weibliche Beguinen, sondern auch männliche gab, die, identisch mit den Begharden, sich „Fratres pauperes de tertio ordine St. Francisci" nannten. Vergl. Ducange (Ausgabe von Didot, 1850) I, 637, VII, 59, Alvarus Pelagius de planctu ecclesiae lib. II, cap. 51 und die bei Ducange angeführten Belegstellen. Beguin im engeren Sinne als Glied der Secte findet sich in der Chronique de St. Denis mehrmals, allgemeiner um einen falschen Frommen zu bezeichnen oder gar überhaupt einen Mönch, ein Glied eines geregelten Ordens, in den handschriftlichen Gedichten des Eustache Deschamps f. 206r; in demselben Sinne und der Form „beghin", in der Chronik des Philipp Mouskes (Manuscript der kaiserlichen Bibliothek) oft, p. 837, 784, 785 u. ö. a. Der Beguine oder Ordensgeistliche von Cambray reiht sich sehr gut den Moinies von Arras und Paris, dem Capelains de Loon, dem Chanoine von St. Quentin, dem Moines de St. Denis und anderen Mitgliedern des geistlichen Standes an, die in den Manuscripten als Liederdichter auftreten.

Si uoirement cains ne pensai folie. ne fauceteit ne traïxon uers li. requier amors ke per sa signorie. se il li plaist me soit eincor meri. ceu ke tant lain et se gi ai failli. se poise moy. maix mes cuers len mercie. kaiseis millor de moi lont conuoitie. dont pouc li est maix ien seux toute uoie. en boin espoir ke plux iolis en soie.

Jai uoir de moy ne serait aloignie. iai fust ensi kelle meust guerpi. car en li maint honors et signorie. ke sens esmai me tient et fait hardi. et ceu kelle ait lou cuer si bien norri. ke ne sauroit endureir uelonnie. me fait menoir en sa douce baillie. natre ke li ameir ie ne sauroie. se pri amors kenuers moy se rescroie.

CCLXXXIII.*

II. Theil. Fol. XIII. R°. Pierez dangincort.

Li iolis mais ne la flours ke blanchoie. ne chant doixiaul ne uert preit ne boscaige. ne me font pais chanteir et meneir ioie. tout ce me fait force de signoraige. et ma dame cui iai fait lige homaige. cui iain de cuer sens nulle fauceteit. de cui ie tieng si grant ioliueteit. ke sens anuit en userai ma uie. ét se ferai mainte chanson ioliue.

Loiauls amors ke tous les biens auoie. me fait tenir un meruillous usaige. kelle mocist et si chans toute uoie. quant pix me fait plux ai iolit coraige. pues ke por li ueul et ain mon damaige. bien leu deuroit panre aucune piteit. lais ie la pert per ma maleurteit. bien sai de uoir cautremen nest il mie. ma mache ance ait pitiet endormie.

Se ma dame son prisonnier guerroie. mult petit puet prisier son uaselaige. ke por morir ne penseroie. de loiaulteit uelonnie noutraige. bien me deuroit torneir a auantaige. ceu ke uers li ne pens fors loiaulteit. si me doinst deux guerixon et santei. prochiennement ains ke cist mals mocie. konkes uers li ne pensai tricherie.

He medixant ameir ne uos poroie. deus uos amoinst un mal com claime raige. si sauroient ke per raixon diroient. la fauceteis pairroit en lor uisaige. *(des)* des medixans et des amans uolaiges. si seroient bien et mal esprouei. selonc le tens damors gueridonei. lors si auroit li uilains uelonnie. et li loiauls amis loiaul amie.

He franche riens prous et simple et cortoise. cui hon ie sui liges en eritaige. quant fine amor consent ke ie uos uoie. iai pues lou ior ne sentirai ma raige. douce dame uos estes bien li saige. ke bien poeis sauoir ma uolenteit. en uos seruir ai mis tout mon penseir. ke nuit et ior i pens et estudie. se ceu nest sens cest ceu riche folie.

---

* Anonym in Lavall. 59, f. 90v; 20050, f. 123r (nur zwei Strophen). In Handschriften der zweiten Gruppe dem Perrin: 845, f. 54, und Paulmy 63, p. 167. Demselben in Vat. 1490, f. 95r. Anonym in einer anderen Handschrift der vierten Gruppe, Siena 36, f. 14r; ferner in 1591, f. 109v,

CCLXXXIV.*

II. Theil. Fol. XIV. R°.

Lautrier me cheualchoie. toute ma senturelle. trouai en mei ma uoie. cortoise pastourelle. lou cors ait bel et auenant. la color uermoillete.

Si tost com ie la ui et ie li prix a dire. belle deus soit a ti. li fils sainte marie. ki de toi fist bergiere. li cors deu le maldie. sor ne fuissiez a teil mestier. ou ie uos uoi si mise. li fils lou roi fust mult lies. sil eust teille amie.

Sire teille com soie. ne me quereis hontaige. se ie gairde mes bestes. soulete en cest erbaige. sai ieu et parens et amis. se riens me uoleis faire. uos sereis pris et retenus. mes oncles est li maires.

Douce plainne dorguel. et de grant felonnie. ne uos faites si fiere. por home ki uos prie. dame sereis se uos uoleis. de boix et de riuiere. iamaix aignialz ne gairdereis. en preit ne en bruiere.

Sire uos biauls pairleirs. mait a robin tolue. et uostre douls regairs. mait a uos detenue. or descendeis se uos uoleis. sor lerbe ke poent drue. de moi fereis uos uolenteis. onkes ne fui uencue.

Mist son piet ius dou destrier. se descent en lerbaige. trois fois si lait baixie. en une randonnee. et puis si li ait dit amis. ceste guerre est finee. quant nos trespaissereis per si. mamor uos iert doneie.

CCLXXXV.**

II. Theil. Fol. XIV. R°. Pastorelle.

Lautrier decoste cambrai. iueir men aloie. lonc un bousson esgairdai. touse ki sombroie. faissoit un chaipel de glai. et quant deuers li tornai. kelle me chosi se dist ceste chanson si. kant uit ke laproichoie. emi deus est il ensi. camors mait ensi saixit. mon cuer ou ke ie soie.

846, f. 75v, und 12581, f. 109v. — Lavall. 59 hat in der zweiten Strophe „mescheance“ statt „macheance“, in der vierten „envoit“ statt „amoinst.“

* Unicum der berner Handschrift, von Conrad Hofmann in den Sitzungsberichten der Münchener Akademie 1865, II, 4, p. 320 veröffentlicht. Die beiden ersten Verse der zweiten Strophe hat Hofmann richtig der ersten Strophe zugetheilt, dagegen begreifen wir nicht, warum er die vierte und fünfte Strophe zu einer machen will. Die Theilung des Manuscripts ist ganz richtig.

** Nur noch in Douce 308, wo es die 37te der Pastourellen ist, und in 20050, f. 170r (eins der später nachgetragenen Lieder, die, neben anderen Umständen, dieses Manuscript sofort als ein Manuscrit de jongleur erkennen lassen (vergl. unsere Abhandlung über die Chansonniers). Conrad Hofmann hat diese Pastourelle in den Berichten der Münchener Akademie 1865, p. 319 veröffentlicht; „paustoure“ in der zweiten Strophe ist in „pastoure“ zu bessern. Die Besserungen Hofmanns in der dritten Strophe „priai“ und „pairlai“, die schon durch den Reim geboten werden, bestätigt Manuscript 20050, ebenso „dervoie“ in der vierten Strophe. Natürlich muss auch „el“ in der fünften Strophe in „ele“ gebessert werden, was auch 20050 hat. Statt „enmi deus“ im Refrain liest 20050 „he mi dues“, „dues“ für „deus“ bei

Quant la pastoure trouai. faissant si grant ioie. deleis li seoir malai. desous la codroie. et li dix ne li cellai. belle le cuer aueis gai. aueis poent damin. et elle me respondi. por coi donkes diroie. Enmi deus est il ensi. . .

Plux la ui plux laprochai. plux la regardoie. mult doucement li pria. ke samor fut moie. et quant ieu plux en pairlei. et ie moins i esploitai. dont mult mesbaibi. ains dixoit de cuer iolit. quant ie plux en pairloie. Enmi deus est il ensi. . .

Quant ui riens ni conquestai. et mon tens perdoie. entre acollant les laissai. dont mult me deroie. et airriere retornai. por moi conforteir chantai. quant dou boix issi. et di por metre en obli. les aneus ke iauoie. Enmi deus est il ensi. . .

Et quant partir men cuidai. se vi lons lerboie. son amin crieir hahai. et corre a la uoie. et dixoit deus ke ferai. ie uoi bien tout perdut ai. el mait traït. iamaix ne dirai ensi. por chose ke ie uoie. Enmi deus est il ensi. camors ont ensi saixit. mon cuer ou ke ie soie.

---

allen Strophen Uebrigens hat 20050 noch eine sechste Strophe, die sie aber an die fünfte Stelle setzt; überhaupt ist die Anordnung der Strophen eine andere (1. 2. 3. 5. 6. 4). Die in der berner Handschrift nicht befindliche Strophe lautet: „Elle li ai dit ne sai ke si uos afroie. auuers uos rien forfai. nai dou mal estre an doie. nonke ior ne lou pansai. et sachies ke namerai. ke uos si uos pri. ke uos chanteis auec mi et disons si con loie.. he mi dues...“ Die Anordnung der Strophen in 20050 ist offenbar die richtige und es ist auffällig, dass Hofmann nicht bemerkt hat, dass der Dichter in der vierten Strophe wirklich fortgeht, in der fünften Strophe aber erst daran denkt fortzugehen (et quant partir men cuidai), dass er in der vierten Strophe die Liebenden in einer Umarmung verlässt (entre acollant les laissai), während doch der „amis“ erst in der fünften Strophe herbeiläuft. Letzteren Widerspruch scheint Hofmann bemerkt zu haben und dadurch heben zu wollen, dass er, gegen die handschriftliche Autorität, die „les laissai“ hat, „l'eslaissai“ schreibt; „eslaisser“ bedeutet aber niemals „verlassen“, im eigentlichen Sinne bedeutet es „loslassen“ nämlich ein Turnierpferd zum Anlauf, ihm die Zügel schiessen lassen, im übertragenen Sinne findet sich „s'eslaisser“ = einen Anlauf nehmen. Für beide Bedeutungen liefert das Ste Palaye'sche Wörterbuch zahlreiche Beispiele, niemals von der von Hofmann, wie es scheint, supponirten. Wir werden also wohl die vierte und fünfte Strophe umstellen und die handschriftliche Lesart conserviren müssen. Welcher Widerspruch ausserdem noch, dass er im ersten und zweiten Verse nichts ausrichtet und seine Zeit verliert, im dritten aber die Ungefügige zärtlich umarmt. Die Reihenfolge der Strophen in 20050 aber gibt einen vorzüglichen Sinn, vorzüglich durch die fünfte in der berner Handschrift nicht befindliche Strophe, die wir oben mitgetheilt haben. — Die vorliegende Pastourelle bietet eine schätzbare Varietät dieser Dichtungsgattung, statt, wie sonst die Regel, einen leichten Sieg über die ungetreue Schäferin zu feiern, muss hier der Ritter beschämt abziehen, während die treue Geliebte mit ihrem Robin ihm den Refrain wie zum Spotte nachsingt. Ueberhaupt können namentlich die Pastourellen der berner Handschrift (die Hofmann nicht alle mitgetheilt hat) dazu beitragen, das bisher allgemein verbreitete Vorurtheil von der Eintönigkeit dieser Dichtungsart zu zerstören.

CCLXXXVI.*

II. Theil. Fol. XVI. V°.

Lautrier cheuachai pensis. dire pris estoie. pres dou boix ioste .I. lairis. ui moneir grant ioie. pastoure de grant bador. toute soule sens pastor. chanteis respondeis tuit. ke bien fust elle nee. he amis li biauls li doz. trop maueis obliee.

Vers li men uoix sens targier. biaul lai saluee. belle deus uos doinst boen ior. et uos doinst grant ioie. sire deus lotroie. et uos doigne ancui boen ior. et a tous sous deshonor. ke ues lor compaignetes. loiaul cuer nont. li cors deu les maldie. ie nai pais amoretes. amoretes a mon uoloir. si en seux moins ioliue.

Joliue ne seux ie pais. nestre ne deuroie. car amoretes nai pais si com ie souloie. maix se ie trouoie. ke mamaist sens fauceteit. en plux grant ioliueteit. auroie tout mon cuer mis. iai apris a bien ameir. deux men doinst ioïr.

Touse mult per aueis chier. camors uos maistroie. saueries moi ensignier. coment iameroie. faulz iangleor menteor. ke nos font uiure a dolor. sire naies iai poour. ke nuls fins amans ne se doit douteir. iai por medixans ne larai lameir.

Ameir uos ueul ie de cuer. belle douce amie. nen partiroie a nul fuer. coi ke nulz en die. lors lai enbraissie. en la bouche la baixai. et sor lerbe la getai. si en ai fait mes uoloirs. robins ait trop demoreit. a la belle reueoir.

CCLXXXVII.**

II. Theil. Fol. XV. R°. Gavaron grazelle.

Lautrier lou premier ior de mai. iueir malai dehors parix. con cil ki est en grant esmai. dune amor ou iai mon cuer mis. soï chanteir a haute uoix. dame amerouse se mest uis. mes peires ne fut pais cortois. quant uilain me donait marit.

Si tost com la dame escoutai. uers li men uoix et pues li dix. dame deuls sault uo cors lou gai. kaueis por coi ploreis ensi. elle moi dist sire per foi. iai un uilain ki mait traït.

Dame iai ne uos quier mentir. en moy ait fin cuer amerous. loiaul de cuer sens repentir. sens tricherie et sens folour. uos seruirai com

* Unicum der berner Handschrift, von Conr. Hofmann in den Sitzungsberichten der Münchener Akademie 1865, II, 4, p. 322 mitgetheilt.

** Unicum der berner Handschrift. Abgedruckt bei C. Hofmann, altfr. lyr. Ged. a. d. berner Codex 389, München, 1868, p. 24. Den Verfassernamen las Ste Palaye „Gavaron Gratelle," die Paris-Mouchet'sche Liste liest „Gavarni Gratelle". Wie das Gedicht, so bewahrt auch den Namen des Dichters einzig die berner Handschrift auf; der Name scheint übrigens bei dem Umschreiben der alten Rubriken schlecht gelesen zu sein.

fins amis. biaul sire et ie uos doing mamor. mes cuers uos est abandon mis. sens penseir nulle autre folour.

Tout maintenant lalai saixir. si la ietai sor la uerdor. trois fois li fix sens defaillir. lou ieu con appelle damors. elle moi dist biaus dous amis. onkes mes maris a nul ior. ne fist uers moi ie uos pleuis. por coi deust auoir mamor.

Per grant solaus per grant deduit. me dist la belle et per amor. faites le moy aincor amis. lors recomensai sens demor. lou ieu kelle manoit requis. et gi failli sen fui irous.

Et elle dist sire per foi. uos estes fol et iangleos. il fait trop maluaix acoentier. home ke si est uanteous. fueis de ci faulz cuers faillis. ie ne uos pris un vies tabour. honie soit dame de prix ke a uilain done samor. certes dame ne men chaut. que ge enai pourtei la flour.

CCLXXXVIII.*

II. Theil. Fol. XV. V°.

Lors quant laluelle et la quaille crie. chante larondelle. la rose est florie. lais dont sospir. ke plux desir. la tres plux belle del mont. sens mentir. mout me satelle li cuers et oxelle. quant la cuit tenir. deux ken apelle. men doinst la nouelle. de ioie a oïr.

Se mon fol couraige me conuient aplaindre. si baie a outraige. ni porai ataindre. nes por morir. bien doi haïr. icelle raige ke me fait languir. et cest damaige. kai per mon folaige. quant ne los iehir. ne a messaige. ior de mon eaige. non ferai oïr.

Prieir la uoloie. non ferai eincore. kaiseis tost auroie. pix ke nen ai ore. ains la remir. a mes euls aisseis motroie. son cors a sentir. sor la metoie. de samor en uoie. bien sai sens mentir. kiere sens ioie. auoir en poroie. muels men ueul souffrir.

Mult est debonaire. ceu me resconforte. bien me seit atraire. ces cleirs uis ke porte. longue souffrir. et esbaudir. moy couient faire. por gent signorir. lan ne *uant* gaire. cui ioie nesclaire. sens mal soustenir. nen sai ke faire. tant ain son repaire. deux mi doinst uenir.

Deux com dure uie. est en moy enclose. cor nel seit mamie. ne

---

* Nur noch drei Strophen in 20050, f. 163r. Zu bessern aus dieser Handschrift „laluete“ im ersten Verse der ersten Strophe. Statt „oxelle“ hat 20050 „ozellet“, was die Erklärung nicht erleichtert. Es scheint zu bedeuten „hüpfen wie ein Vögelchen“ (altfr. „oxel“ oft im berner Codex). In der dritten Strophe hat 20050 statt „a mes euls“, was in der Bedeutung für mich sehr häufig im berner Manuscript, „et mes iois“. Am Ende der dritten Strophe, wo der Text des berner Codex nicht ganz klar ist, hat 20050 die Varianten: statt „la metoie“ „lou motroie“, und statt „kiere“ „kire“ (k'ire). Auch „len ne uant gaire“ in der vierten Strophe des berner Codex ist nicht ganz klar; leider hat 20050 nur drei Strophen. Soll man lesen „en ne uient gaire“ (f. guere?)?

dire ne lose. ke ie mesmai. et si ne sai. ke celle pense dont iai lou cuer gai. mult me tormente. celle kest plux gente. ke la rose en mai. bone fiance. iai sens doutance. ke samor aurai.

CCLXXXIX.*

II. Theil. Fol. XVI. R°. li sirez amaris de creonne.

Lonc tens ai serui en bailance. kains ne me fut gueridoneit. ains ai tout perdut per souffrance. kains ma dame me uint en greit. or ni ait maix poent datendence. ains en ai si mon cuer osteit. ke faire en puix ma uolenteit.

Elle est de si haute uaillance. et de si tres grande biaulteit. ke ie fix folie et enfance. quant li descouri mon penseir. maix ces gens cors et sa semblance. morent si damors enbraiseit. ke tout cuidai auoir troueit.

A mult petit de soustenence. mauroit elle resconforteit. et giteit dire et de pesence. ou iai si longuement esteit. or me peirt ma fole esperance. ke ceu ke iai tant desirreit. mait de toute ioie giteit.

En li nai maix poent de fiance. trop i ait orguel et fierteit. et si sai de uoir sens doutence. trop se fie en sa grant biaulteit. et en sa simple contenence. ke tout son cuer et son penseir. ait eincor en sa poesteit.

Onkes amor ni out poussance. cest bien seu et esprouei. en son gent cors sens mesestance. ke tous li mons doit tant ameir. not onkes uilainne acoentance. ains len ait deus si bien gairdei. ke mainte gens lont compaire.

CCXC.**

II. Theil. Fol. XV. V°. Li chastelains de cousis.

Lan kant rose ne fuelle. ne flor ne uoi paroir. ne uoi chanteir per bruelle. oxiaus na main na soir. adons florist mes cuers a son uoloir. en bone amor ki lait en son pooir. dont iai ne quier issir. et sensi est ke men doie partir. ie nel quier iai sauoir. ne deus nel ueulle.

---

* Die erste Strophe anonym in 20050, f. 169r. Die Handschrift 12615, f. 104r schreibt es dem Hugues de Bregi zu; in 844 stand der Anfang auf einem ausgerissenen Blatte zwischen den jetzigen Blättern 16 und 17, der Rest der ersten Strophe nebst der zweiten und vierten findet sich auf f. 17; es ist Platz gelassen für mindestens drei Strophen. Das Inhaltsverzeichniss schreibt das Lied dem Hugues de Bregi zu. Der Text der Handschriften der dritten Gruppe zeigt einige Abweichungen vom berner Text, doch ist letzterer sehr gut erhalten.

** Drei Strophen (1. 2. 4.) in Lavall. 59, f. 77r anonym, ebenso alle fünf Strophen in 20050, f. 24r. Dem Chastelain legen es Handschriften der zweiten Gruppe bei: 847, f. 34r (Anordnung: 1. 2. 4. 3. 5.); Paulmy 63, p. 100; ebenso die der dritten: 844, f. 54r; 12615, f. 156r (Strophenfolge von 847). Die Handschrift 846 bringt das Lied zweimal anonym, einmal auf p. 74r mit dem Anfange „Lan que rose", fünf Strophen und der Strophenfolge von

Cest bien drois ke men doille. quant ma dolor desir. et sain plux ke ne suelle. ceu dont ne puis ioïr. et cognoix bien ie ni puis auenir. samor me uoint raixons i doit faillir. ceu sai ie bien de uoir. por deu amors faites en nonchaloir. mettre raixon tant kelle me recoille.

Per mainte fois masaie. ma dame et fait pensant. et tout ades mapaie. samor et fait ioiant. ensi me fait uiure melleement. dire et de ioie. ne sai celle ait talent. ke me ueulle essaier. ainsois lou fait espoir por moi irier. por esproueir se por mal recroiroie.

Dame nulz mals ke traie. ne me puet apoier. ne uiure ne uoldroie. sens uos ne iai ne quier. en uos ameir ai mis mon desirier. muels ueul morir ke a siecle anuier. ne estre mors uiuans. iai dame deus ne me doinst uiue tant. kel siecle anuje. saurai amor ueraie.

Mainte longue semainne. trais quant seux lons de li. et faillent a grant poene. souent les en madi. lai ou ie pens et ke ie desir si. a reueoir celi dont pais nobli. les mos ne son semblant. ains les recort et si seux remenbrans. et mi delit lai ou plus mest lonctainne.

CCXCI.*

II. Theil. Fol. XVII. R°.

Li plux desconforteis del mont. sui et si chant com enuoixies. ne iai deus ioie ne me doinst. de ceu dont plux doie estre lies. suns autres nen fust enraigies. maix ma loiaulteis me confont. or sai bien ke li amant sont. mort et traït. a gueridon ai faillit. por ceu ke iai trop serui.

847, das zweitemal auf f. 78v mit dem Anfange „Lors que rose“ und nur vier Strophen (1. 2. 3. 5). Statt „masaie“ in der dritten Strophe hat 847 „mesmaie“, 20050 „messaie“, die übrigen Handschriften „meffroie“, alle dann weiter statt „ma dame“ „amours“ oder „samours“. Statt „lons“ in der fünften Strophe haben die Handschriften „loig“, und statt „madi“ „maudi“.

* Anonym in 20050, f. 18r, und Lavall. 59, f. 84r (vier Strophen). Die Handschriften der zweiten Gruppe schreiben das Lied dem Gasses Brulez zu: 845, f. 23, Paulmy 63, p. 68, und 847, f. 10 (vier Strophen). In 844 ist auf dem halbzerrissenen Blatt 8 die zweite Strophe und ein Theil der dritten erhalten. Das Inhaltsverzeichniss schreibt das Lied dem Vidame de Chartres zu. Manuscript 12615 schreibt auf f. 106v das Lied dem Tiebaut de Blason zu. Zwei Handschriften der vierten Gruppe schreiben es wie 844 dem Vidame zu, Vatican Nro. 1490, f. 22r, und Arras 657, wo es das zweite unter den dem Vidame zugeschriebenen Gedichten. Manuscript 765 bringt es auf f. 53 anonym, aber unter Gedichten des Gaces. Lacour hat das Lied auf p. 43 seiner Gedichte des Guillaume de Ferrières (den er bekanntlich nach Vorgang der Verfasser der Histoire littéraire, t. 23, mit dem Vidame de Chartres identificirt) mitgetheilt. Statt des ersten Verses der zweiten Strophe haben alle Handschriften „Mes amours et madame mont“. (Die Interpunction der berner Handschrift ist falsch, der Punkt muss nach „mont“ stehen.) Auch sonst weicht die Recension der berner Handschrift von allen anderen ziemlich bedeutend ab. Statt „emprent“ lesen die Handschriften „esprent“ (vierte Strophe).

Entre ma dame et amors mont traï. sor eaus est li pechies. traï ie ment non ont per foi. maix mes fols cuers outrecuidies. cest si en ma dame plongies. ke tous li cors men airt et font. et mi eul me per occiront. dont ie la vi. a gueridon ai failli.

Mi eul nen font pais a blaimeir. maix li sien mont mort deus coment. iai sont il uair riant et cleir. uoire uoir. maiz ke trop souent. lor uoi resgairdeir lautre gent. de ceu mocient li penseir. or ne li doinst iai deus troueir. loiaul ami. a gueridon ai failli.

Voir or ne la quier maix ameir. kelle mocist a essiant. se ne puis pais mon cuer osteir. de li ke matixe et emprent. saucune pitiet ne len prent. haïr la ueil et desireir. et ma douce dame clameir. quant ie mobli. A gueridon ai failli por. . .

Certes se ma dame uoloit. aincor seroie fins amins. signor por deu ke li ualdroit. se mes fins cuers mauoit ocis. ke malgrei mie cest en li mis. car sun bel semblant me faissoit. mon cuer et mon cors raueroit. en sa merci. A gueridon ai failli por ceu ke iai trop serui.

CCXCII.*

II. Theil. Fol. XVII. V°.

Bei Wackernagel Nro. 15.

CCXCIII.**

II. Theil. Fol. XVIII. R°.

La bone amor ke en mon cuer repairet. me fait chanteir ke pris men est talens. et ceu kil plaist a la tres debonaire. ke ie soie pour li raioissans. sen doi moult bien rencomencier mon chant. et si doi bien

---

* Anonym in 20050, f. 34r, und Lavall. 59, f. 34v (nur zwei Strophen). Die Handschriften der zweiten und dritten Gruppe schreiben das Lied dem Gasses Brullez zu: 845, f. 24, Fonds de Paulmy 63, p. 69; 847, f. 11 (zwei Strophen); 844, f. 23 (vier Strophen, die beiden letzten ganz abweichend); 12615, f. 158v. Unter Gedichten des Gasses in 765, f. 53, anonym in 1591, f. 120. Abgedruckt in Tarbé's Chansonniers de Champagne (neuntes Bändchen der Collection de poëtes de Champagne) p. 48, und eine Strophe in der Histoire littéraire de la France 23, p. 565. Die Recension der berner Handschrift, mit der die in 20050 auf einer Quelle zu beruhen scheint, ist die beste und reichhaltigste.

** Noch in zwei Handschriften der ersten Gruppe, Lavall. 59, f. 116r (drei Strophen 1. 2. 4.) und in 20050, f. 160r (die erste und zweite Strophe des berner Manuscripts und eine dritte, die weder im berner Codex, noch in Lavall. 59). Die dritte Strophe lautet in 20050: „Douce dame bone fut la semainne. ke premerain vos ozai resgardeir. dun dous regairt me feistes estrainne. de uos biaz eus por mon fin cuer anbleir. lais onke puis ne vos pos oblier. tant par fuisies an contrees lontainnes. et cil ki veult teille amor deseureir. pert bien son tans. et si gaiste sa poinne." Statt „raioissans" in der ersten Strophe liest dieselbe Handschrift „resioissans." — Die reichste Recension hat bei diesem Liede wieder der berner Codex.

trestous ces uoloirs faire. si les ferai malgreit les mesdisans. ki de samour me cuidoient retraire.

Ahi felon losenieour deputaire. coment osseis aleir entre la gent. quant de celi ou tous li biens repaire. aueis mesdit uoiant mescognoissans. hors de tous biens et de mal entandant. on uos deuroit a tous les langues traire. aincor seroit petis li uengemens. tant per aueis fait anuit et contraire.

Douce dame plainne de cortoixie. nuls ne poroit moi et uos departir. car trop seroit gries ceste departie. ne mes fins cuers ne la poroit souffrir. mielz uoie ieu de male mort morir. les medixans felons et plains denuie. ke il puist iai a nul ior auenir. de departir si douce compaignie.

Douce dame sor toute souuerainne. de tous les biens com poroit deuiseir. laissiez iangleir la fauce gent uilainne. car lor mesdis ne uos puet riens greueir. li lor blaimes fait nostre pris monteir. de ceu soies et segure et certaigne. ke nulz faulz cuers ne puet en pris monteir. car ades uoint li boens a la lousainne.

Chanson uai ten se ne demoreir mie. droit a celi ke me fait raioir. et se me di a ma tres douce amie. ke nuls frans cuers ne se doit repentir. de bien ameir. por riens kil pust ueir. et si laisse ces medixans grondir. si creueront trestuit de felonnie.

CCXCIV.*

II. Theil. Fol. XVIII. V°. Messirez Vatierz de degier.

La gent dient por coi ie ne fais chans. plux ligieres millors a retenir. maix ne seiuent camors me fait sentir. car de celui kaimme plux loiaulment. coment mouoir les chans fors et pensans. et ki moins aimme de lui couient issir. les foibles chans ke chascuns puet furnir. et ki nel seit demant la fins amans. samors est si uertuouse et poussans.

Trop seux iries entrepris et dolens. desormaix me couandrait languir. quant ie ne os ne aleir ne uenir. a la belle ki est mes drois

* Noch anonym in 20050, f. 57v, drei Strophen (1. 3. 2.), und in den Handschriften der dritten Gruppe: 12615, f. 144v, und 844, f. 94r dem Gautier d'Argies. Die Recension dieser Gruppe ist sehr abweichend, die fünfte Strophe ist um zwei Verse zu lang, die wir (aus 844) hersetzen: „bele de moi ne soiez ia doutans. ie uous serai fins leaus voir disanz." Statt „lors couens" in der dritten Strophe liest 20050 „ses comanz", 844 „ses amanz", und statt „ne se puet nuls courir" in derselben Strophe lesen sämmtliche anderen Handschriften „ne porrons (844 „poom") mais guerir" (20050 „guerrir"). Statt „delerous" in der folgenden Strophe hat 844 „dolereus" und statt „celle dolor" in derselben Strophe „de tel doleur", und statt „en repuet bien" „en puet apres".

gueraus. car uelonnie ait maix trop de sergens. coment me puis uers ma dame courir. cui ieu ain tant loiaulment et desir. nonkes nul ior ne seux ces maluoillans. e deus comant li serai escheuans.

Tuit cil del mont deuroient obeïr. a bone amor con en est muels uaillans. saiges cortois lairges et entandans. ne nulle riens ne puet damors uenir. bone ne soit a siecle maintenir. maix il sont tant de felon medixant. ki guerroient amors et lors couens. si ke uers oulz ne se puet nuls courir. celleement nos couandroit seruir.

Per deu amors por fol se puet tenir. ki de uos pairt ne se uait escheuant. car uos faites les delerous ioians et les ioians refaites uos sentir. celle dolor dont il cuident morir. cest des corrous et des fiers maltalens. tant com durent ont li amant mal tens. maix bone paix en repuet bien uenir. saichies lamor nen fait fos renfrexir.

Veillier ploreir poene trauals ahans. tout ceu couient as fins amans sentir. maix iai por ceu ne se doit ebahir. li hons ki est a haus dons apendans. ne iai nul ior ne se faist esmaiantz. ains doit amors bonement deseruir. et de fin cuer loiaulment maintenir. et ki crie lensaigne as recreans. naurait iai nul des gueridons plaixans.

CCXCV. *

II. Theil. Fol. XIX. R°.

Bei Wackernagel Nro. 49.

---

* Diese charakteristische Pastourelle ist ein Unicum der berner Handschrift. Eine Strophe hat Paulin Paris im 23. Bande der Histoire littéraire p. 654 abgedruckt; den Verfasser Jocelins de Bruges hält er für den Verfasser, auch der beiden anderen Lieder, die blos mit „Jocelins“ „Joselins“ bezeichnet sind, eine willkürliche Identification, da der Name „Joselins“ oder „Josselins“ häufig. Vergl. Josselins de Digons. — Zur Worterklärung bemerken wir, dass „flaiot“ in der ersten Strophe wohl das ältere Wort ist, von dem „flaiolet“ Diminutif, „en sa pipe refraignoit la uoix de sa chanson“ scheint zu bedeuten „wiederholte die Melodie auf ihrer Flöte“; „alais corsour“ erklärt Ste Palaye „au lacet courant“, „lais“ für lacet ist allerdings häufig, doch scheint mir „corsour“ eher eine Verderbniss zu sein, als „courant“ zu bedeuten; „nensi“ in der zweiten Strophe scheint mir eher mit „ensi“ ein in der volksthümlichen Poesie nicht seltenes Lautspiel zu bilden, als „nullement“ zu bedeuten, wie Ste Palaye will, auuan = oan heisst niemals; „desain moi“ in der dritten Strophe bedeutet offenbar „ich entgürte mich“, von einem Privativum von ceindre (altfranzösisch oft saindre), oder wie Ste Palaye will „prens ma ceinture“ = entgürte mich. „Al“ in der fünften Strophe ist gleich a-t-il; „jus“ heisst „zur Erde nieder, abgestiegen“, „remuer la selle“ bedeutet „in Ordnung bringen“, statt „celle“ in der sechsten Strophe ist natürlich auch „selle“ zu lesen, „ueeir“ in der siebenten Strophe bedeutet „verwehren“, vergl. Manuscript von Wacè's Roman de Brut, f. 28v, 75v, Manuscript des Vat. 1490, f. 56v; „granmant“ steht für grandement, beaucoup.

CCXCVI.*

II. Theil. Fol. XIX. V°.

Lautrier me cheualchoie. tous sous dares adowai. une pastoure trouoie. deus tant belle nesgairdai. gentilment la saluai. belle deus uos doinst hai ioie. sire deus la nos otroie. tote honor sens nul delai. cortois sambleis tant dirai.

Je descendi sor lerboie. deleis li seoir malai. pues li dix ne uos anoie. belle uostre amis serai. ne iamaix. ne uos faudrai. robe aureis dun drap de soie. anialz dor huue et corroie. blans gans anials uos donrai. maix ko uostre amins serai.

Cheueliers se dist la bloie. de tant uos mercierai. maix ne sai coment lairoie. Roignet mon amin ke iai. il maimme ke bien lou sai. pucelle seux ken diroie. ne souffrir ne uos poroie. maix. tant uos afierai. ke iamaix ne nos haïrai.

Biaus sire ie noseroie. ke por Roignet lou lairai. si me trouoit ke diroie. se maist deus ie ne sai. uostre uolenteit ferai. ie lenbresce elle se ploie. lou ieu li fix toute uoie. conkes gaires ne tarsai. maix pucelle la trouai.

CCXCVII.**

II. Theil. Fol. XX. R°.

Loiaulz amors et li tens ke repaire. ke tuit oxel sont plain de lo iouent. esteis lor uient chascuns reprant sa paire. de ioi auoir sont tuit en grant talent. lors mesbaudi por ma dame a cors gent. a cui iai ia mis cuer et cors sens mesfaire. seruir la ueul tous iors maix sens retraire. faice de moi del tout a son talent.

Douce dame saige et debonaire. a uos me rent de fin cuer loiaulment. muelz ain langir et tous iors uestir haire. ke ie de uos faice depairtement. nen partirai saichies por nul torment. sierent dolent me-

---

* Ebenfalls anonym, mit nicht unbedeutenden Abweichungen in 20050, f. 113r, ausserdem noch in zwei Manuscripten der zweiten Gruppe, 845, f. 335, und Fonds de Paulmy 63 (Arsenal), p. 347. Abgedruckt bei Roquefort, Etat de la poésie française etc. p. 391; Monmerqué et Michel, Théâtre français au moyen âge, p. 45; Dinaux, trouv. Cambrésiens, p. 24, trouv. de la Flandre, p. 81. Die Lesart „nos" im siebenten Verse der ersten Strophe, wofür Hofmann „vos" zu setzen gedachte, wird durch 20050 bestätigt. Statt „cheveliers" in der dritten Strophe hat 20050 „sire." Statt „anialz dor" in der zweiten Strophe hat 20050 „fermals d'or", statt „Roignet" „rogait", statt „afierai" „otroiera" (ai), statt „tarsai" in der letzten Strophe „tardait". In der vierten Strophe springt 20050 auf einmal in die dritte Person um und schreibt „Il la prant et si la ploiet. se la getait en lerboie. lou ieu etc."

** Unicum der berner Handschrift. Zur Worterklärung bemerken wir: in der dritten Strophe „faire nusement" von nuire; „mials" in der fünften Strophe ist Meaux, ebendaselbst „lais" für „lacet" häufig.

dixant deputaire. malgreit eaus tous bien lor doie desplaire. seruirai uos de cuer entierement.

Felon maluaix uos ne saueis fors braire. enuers amans por faire nusement. tolu maueis la belle a cleir uiaire. nait si uaillant iusca en oriant. e deus damors cor rent ton iugement. iai seux ie tiens preuos en ies et maires. cor faites ceu ke medixant en paire. caient dolor et iaie aligement.

Li espreuiers quant il sen uait de saire. sen uait uolant per tout estraingement. ne seit ou uait perdut ait son repaire. doixeles uit si les chaisse forment. tant uait chaissant kil sembait folement. retenus est et abatus en laire. tout ausiment seux pris alairc a traire. dou dairt damors ki malume et esprant.

En plux gentil de mials. iusque a aire. ferait herbers de sa chanson present. thomes de bair en cui biaulteis esclaire. reseneis la ie uos en pri forment. sonkes amaistes de fin cuer loiaulment. muels ne la puis aseneir sens contraire. li deus damors ki mait fait maint maltraire. uos doinst cheoir en ces lais temprement.

CCXCVIII. *

II. Theil. Fol. XX. V°.

Lautrier leuai ains iors. lautrierleuai ains iors. trouai en .I. destor. pastoure sens pastor. en sa main mireor. en lautre .I. ram de flor. et

* Nur noch, in sehr abweichender Redaction, namentlich ganz anderer Strophenfolge (1. 2. 3. 9. 6. 4) in 20050, f. 79v. Die Strophen 5, 7 und 8 fehlen in 20050 ganz. Die Pastourelle beginnt in 20050: „Lautrier me leuai au ior“, statt „pastoure sens pastor“ steht in 20050 „pastoure et son pastor“. Die folgenden Verse heissen dann in 20050: „en sa main un tabor. en lautre mireor. se mire sa color. et chante par amor. dorenleu diua. eya. oi ca. oi la. mais en pou dore li chania. li doranleus. eyeus. qaut uns grans leus. gole baee familleus se fiert entre les *floz* andeus“. Die zweite Strophe fährt dann, da Schäfer und Schäferin beisammen gedacht werden, folgendermassen fort: „Tot *ont* perdu *lor* deduit (bis). *ez uoz* lo leu qen fuit. au bois cui quil ennuit. et ien oi lo bruit. cele part menuois. eyois. tot demenois. me mis entre lui et lo bois. por detenir. eyr. en son uenir etc.“ Statt des achten, neunten und zehnten Verses der dritten Strophe hat 20050: „quant ie li oi laigniau rescous. nai rien perdu. eyu. ioianz en fu“. Das Ende der vierten Strophe heisst in 20050: „pou se prise petit femme qui son cuer. eyuer. uuet uandre a fuer. bien at gete lo sien a fuer. que per couent. eyent. son baisier uant. que ua derriers ne ua deuant. que chainge menu et souent“. Wir sehen, für das „couchas auant“ der berner Handschrift ist hier kein Correspondens. Was aber Hofmann (der die Pastourelle in den mehrerwähnten Münchener Sitzungsberichten von 1865, p. 325 mitgetheilt hat) bessern will „com chasavant“ verstehen wir gar nicht. Man kann hier ja sehr einfach und gut lesen „couchas a vant“ = cochet à vent, Wetterhahn. Das Bild von dem Winde, oder dem Wetter, das sich schnell wendet, für die Unbeständigkeit in der Liebe und der Frauen überhaupt ist ja sehr gewöhnlich. Für den französischen Ausdruck „cochet a vent“ vergl. weiter unten in dem Liede „Mains se fait damours plux fiers“ auf f. 39 R° des

chantoit per amor. dorelot duiai. eai. et sai et lai. maix en pouc dore li chamiait ses doreleus. e eus. car uns leus. goule baiee famillous. se fiert entre ces pors millors.

Tost perdit son desduit. euos le louf ken fuit. a boix cui kil anuist. corrant tout droit. e ois tout de menois. me mix en lui et lou boix. por . retenir. ei. a departir. feri lou leuf de teil air. ke la proie li fix guerpir.

Elle prent a huchier. elle prent a huchier. fereis franc cheuelier. car por uostre lowier. aureis un douls baixier. reueneis per nos e ou. erobins iert cous. et uos maueis laignial recous. nai rien perdu eu ioiouse en seu. robins ki lauoit entendu. per felonnie ait respondu.

Trop tost maueis guerpi. trop tost maueis guerpi. quant por uostre delit. aueis .I. home elit. conkes maix ne uos uit. mult se preixe petit. femme ki a teil fuer. iete son cuer. en an son baixier uant. uostre amor est couchas auant.

Elle respont uasals. elle respont uasals. bien muet de son ostal. ki de bais uient en haut. et dapiet a cheual. or ai .I. nouel mal. ki a cuer me tient. e em. se men souient. uos saueis bien. ke quant bels uient sor bel. trestout. e ou per sa colour. poure amor nait poent de sauor. quant on la puet troueir millor.

Dont la prix maintenant. dont la prix maintenant. si len portai corrant. uers lou boix erramment. elle dist en riant. robin deus te saut. e a. et te resaut. ieu uoix esbanoier ou gal. por mon delit. ei. un soul petit. se tu maimes tant com tu dis. se pran bien gairde a mes barbis.

Et quant il en ot fait. et quant il en ot fait. si se torne sen uait. et celle crie et brait. de celui ki la lait. et huche ke ferai. robins quant loï. ei. celle pairt uint. et per ranpone li ait dit. tant graite chieure ke mal gist. ei. belle fait il li uostre amis. uos ait laissie com putain uil.

Quant celle saparsut. quant celle sapersut. de robin ke se fut. pamee cheit ius. maix ceu ne li ualt. eai. car robins saut. por .I. baston coillir ougaut. si len feri.

Robins siet sus lou pin. et tient lou chief enclin. et iure saint martin. ki awe non est pais uin. ne poiures nest comins. ne sauge nest persis. ne argens nest ors fins. ne cuers de femme fins. fols est ki la croit. sil ne la uoit pendre ou airdoir. femme fait bien ceu kelle doit. celle fait mal ceu est ces drois. celle fait bien cest contre lois. e a por un uasaul ke per si paissait a cheual. me guerpi celle deloiaul.

---

zweiten Theils „pucelle est coches a vant." In der sechsten Strophe hat Hofmann die Besserung von „gal" in „gaut" und von „e. i." in „e. it" (20050: eyt) übersehen. Statt des vierten Verses der neunten Strophe liest 20050: „kague nest mie vin."

CCXCIX.*

II. Theil. Fol. XXI. R°. Li chastelai de cousi.

La douce uoix dou roisignor saluaige. ko nuit et ior coentoier et tentir. me radoucist mon cuer et rasuaige. lors ai talent ke chans por rebaudir. bien doi chanteir pues kil uient aplaixir. celi cui iai de cuer fait lige homaige. se doie auoir grant ioie en mon coraige. celle me ueult a son euls retenir.

Onkes uers li no faus cuer ne uolaige. se men deuroit por tant muelz auenir. ains lain et ser et aour per usaige. se ne li os mon penseir descourir. car sa biaulteit me fait si ebahir. ke ie ne sai dauant li nul langaige. ne resgairdeir nos son simple uisaige. tant en redout mes eulz a departir.

Tant ai en li aissis mon fin coraige. kaillors ne pens et deus men doinst ioir. conkes tristans cil ki but lou bouraige. si couralment namait sens repentir. ke gi mat tout cuer et cors et desir. sen et sauoir. ne sai se fais folaige. aincor me dout ken trestout mon eaige. ne puisse aisseis li et samor seruir.

Je ne di pais ke ie faice folaige. nis se por li me deuoie morir. kel mont ne truitz tant belle ne si saige. ne nulle riens nest tant a mon plaixir. mult ain mes eulz ki me firent choisir. lues ke la ui li laissai en ostaige. mon cuer ki pues i ait fait lonc estaige. ne iamaix ior ne len quier departir.

Chanson uai ten por faire mon messaige. lai ou ie nos trestorneir ne guenchir. ke tant redout la male gent ombraige. ki deuinent ains ke puist auenir. les biens damors. deus les puist maleir. kamaint amant ont fait ire et outraige. maix de sai ieu toz iors mal auantaige. kil les mestuet sor mon greit obeir.

CCC.**

II. Theil. Fol. XXII. R°. Messires gaises brulleis.

Lonc tens ai esteit en ire. sens ioie et si ai chanteit. maix ie mesforsoie. lors me uient a greit. ke renuoixies soie. camors mont mandeit. ke seruir les doie a lor uolenteit.

---

* Anonym in Lavall. 59, f. 76v (fünf Strophen), und in 846, f. 74v (drei Strophen), in beiden unter Gedichten des Chatelain. Dem Chatelain in Paulmy 63, p. 99; 847, f. 38 (zwei Strophen); 844, f. 54v; 12615, f. 157r; Vat. 1490, f. 13r; Arras 657 (das erste unter den Gedichten des Chastelain). Manuscript des British Museum, Fonds Egerton 274, f. 108v. Abgedruckt bei Bartsch, Chrestom. p. 192, nach 844, 12615 und unserm Manuscript von Schirmer collationirt. Für „mat" in der dritten Strophe ist „met" zu lesen, für „uis se" in der vierten Strophe „ne se", nach Lavall. 59. Der Text dieser Handschrift und der der berner ist verhältnissmässig der beste, obwohl alle Manuscripte das Lied gut erhalten haben, mit Ausnahme von 846 und 847.

* Zwei Strophen anonym mit der Var. „Lonc tens ai esteit iries" in

Deus tant buer fut neis cui amors maistroie. quant est deuoies tantost lou rauoie. tous mi seux doneis. se morir deuoie. nai pais en penseir. ke partir en doie. en mon eie.

Dame a uos me rant. franche debonaire. per un douls semblant. mi poeis atraire. quant uoix remirant. uo trescleir uiaire. ioie en ai si grant. ke ne men puis taire por ceu chant.

Se ie ueul ameir iai trouei amie. ke bien mamerait. se ni faurait mie. maix en mi ne truis sen ne cortoixie. per coi doie auoir. si loiaul amie. en mon uiuaut.

Je lain de fin cuer. sens nulle sens nulle boidie. ne iai a nul fuer. nen serai partie. sa loiaul amor de sa compaignie. celle en departoit. iauroie ma uie. ietee fuer.

Li tres grant biaulteit ait deus en li mise. ken femme uiuant tant nen ait asisse. nature i pensait per si grant maïstrie. quant il la formait nulle ke soit uiue. tant nen ait.

Chanson ie tenuoi ama douce amie. prie li por moi ke ne moblit mie. car la mort me tient selle mi oblie. nulle tant namai en toute ma vie. bien lou sai.

CCCI.*

II. Theil. Fol. XXII. R°.

Bei Wackernagel Nro. 38.

CCCII.**

II. Theil. Fol. XXII. V°.

Lan ke fine fuelleeit flor. ke uoi la froidor entreir. lors chant en guise de plour. kautrement ne puis chanteir. maix a la gent ueul moustreir. se ma dame aig grant honor. de son boen amin greueir.

Mes cuers me fait grant iror. ke ne men laisse torneir. ainsois double chascun ior. ces uoloirs de moi laissier. quant loisir ai desgairdeir. signor se ie fais folour. mult men perdeuroit peseir.

Se ie lain de fine amor. ie nen fais pais ablaimeir. ken li ait tant de ualor. com ne la puet trop ameir. maix por deu li ueul mandeir. ke tant most de ma dolor. ke lautre puisse porteir.

Sonkes hons mercit trouait. ie ni doie pais faillir. onkes mais tant

20050, f. 93v. Anonym mit der Var. „envite et sans ioie" in 1591, f. 110. Abgedruckt in Tarbé's Chansonniers p. 136. Statt „Li" in der sechsten Strophe ist „Si" zu lesen.

* Unicum der berner Handschrift, abgedruckt bei Bartsch, Chrestomathie p. 311.

** In 12615, f. 165v dem Mesire Gasse. Statt „aig" am Ende der ersten Strophe hat 12615 „a", statt „ou lonc consir" in der vierten Strophe „ens lon coisir", und statt „tant most" in der dritten Strophe „tant mest".

riens namai. quant iai fait ou lonc consir. se ne men doi repentir. ke cil ke tant seruit ait. ne doit perdre por souffrir.

Jai nellui tort nen ferait. celle me laisse morir. ke siens seus si mocirait. quant li vanrait a plaixir. namors nen doit pais mentir. pues kelle a li me donait bien me doit por sien tenir.

Se deu plaist biens me uanrait. de loiaul amor seruir. konkes mes cuers nenpirait. dameir se il mest merci. iai deus ne me laist mentir. maix a son plaixir serai. coi kil men doie auenir.

Guis de ponciaus afenir. ne uos oblierai iai. por uos doi la mort haï.

CCCIII.*

II. Theil. Fol. XXIII. R°.

La douce pensee. ke me uient damors. mest el cuer entree. a tous iors sens retor. tant lai desirree la douce dolor. ke riens ke soit neie ne mait teil sauor. douce dame ains ne uos di nul ior. la grant amor. ains lai tous iors cellee. mort mont mi eul ke mont mis en teil error. dont la poene niert iamaix eschiuee. ie lor perdoing kil mont feit teile honor. ke la millor dou mont ai en amee. ki uoit sa crine bloie. ke semble ke soit dor. et son col ki blanchoie. per desus son chief sor.

Cest ma dame ma ioie cest mes riches tressors. tant lain ke ne uoldroie sens li ualoir hector. de si belle dame ameir ne me douroit nuls blaimeir. pues camors mi fait penseir. elle me deuroit aprandre. coment poroie eschiueir. quant aillors ne puis entendre. se ie li dissoie. ke samor fust moie. grant orguel feroie. ne se iel pensoie. ains souferrai mon martire. iai ne sauroit mon penseir. se perpitiet ne remiret. les mals ke iai endureit. ke tant redout lescondire. de ma haute uolenteit. teil chose poroie dire. dont iauroie son malgrei. lai ou deus ait asambleit. sen et valor et bialteit. chanson uai ten sens plux dire. fors itant porais bien conteir. com puet bien per tout elire. con ne trueve en nul leu sapeir. deus lai fuit por esgairdeir.

CCCIV.**

II. Theil. Fol. XXIII. V°.

Bei Wackernagel Nro. 37.

---

* Nur noch in den Manuscripten der dritten Gruppe, die das Lied dem Gautier d'Argies zuschreiben: 844, f. 90v, und 12615, f. 146v. Die Strophen müssen nach dieser Handschrift so abgetheilt werden: 2) bei „Douce dame ains“, 3) bei „Ki voit sa crine“, 4) bei „De si belle dame“, 5) bei „Ains soufferrai“, 6) bei „Lai ou deus“. — „Bloie“ ist „blonde“. — In 12615 ist das Lied eins von den ganz durchcomponirten.

** Unicum der berner Handschrift. Theilweise abgedruckt in der Histoire littéraire, tome 23, p. 604, wo sich folgende merkwürdige Bemerkung über das Lied findet: „Gontier de Soignies n'a fait qu'un serventois satirique, et le sens n'en est pas toujours facile à saisir. Nous pencherions à croire, malgré les images dont il s'est enveloppé, qu'en affectant d'écrire „xours“,

CCCV.*

II. Theil. Fol. XXIV. V°.

Lamor ke mait del tout en sa baillie. me fait chanteir et me done poussance. de bien ameir loiaulment sens boidie. celi en cui ai toute ma fience. cest ma dame ke tant est bone et franche. kil nait el mont dame de teil bonteit. car en li ait cortoisie et biaulteit. sen et honor los et prix et uaillance.

Certes amors la douce souenance. ke iai de uos me fait mult grant aïe. et ceu ke iai tous iors en remenbrence. ma douce dame et sa grant cortoisie. et quant recort el cuer sa signorie. et son haut prix et sa nobiliteit. dont ai lou cuer damors si embraiseit. ke mes tormens et ma poene en oblie.

Oblieir ueul trestoute uelonnie. amors por uos muels seruir sens faillance. car loiauls cuers recroire ne doit mie. por tristesce nestre en desesperance. car ie sai bien cest teille ma creance. muels ueul por amor morir en grieteit. ke recroire per fole uolenteit. et pues morir sens ameir en uiltance.

Por ceu ai mis en seruir mesperance. tant com iaurai dedens lou

---

„xorderie“ son intention était de railler l'accent espagnol que la jeune princesse Blanche de Castille dès le commencement du siècle avait introduit à la cour de France.“ Hiergegen verweisen wir gleich auf das erste Lied der berner Handschrift: „Aveugles muas et *xours*“, auf unsere Anmerkung zu diesem Liede über die dialectische Specialität des lothringischen Schreibers (auf die wir wohl öfter zurückzukommen Gelegenheit hatten und haben werden), ferner auf die sechste Strophe des Liedes „Joie damors dont mes cuers ait aisseis“, f. 101 V°, auf „xourdent“ in der ersten Strophe des Liedes „Tout ausi com li olifans“, dritter Theil, f. 25r, und zahllose andere Beispiele, die bei ihrem häufigen Vorkommen im berner Manuscript es schwer begreiflich machen, wie Paris auf den Gedanken kommen konnte, in diesem einzelnen Liede habe der Verfasser durch die Anwendung des x eine fehlerhafte Aussprache der Königin Blanca persifliren wollen. Wenn es dem Dichter nicht eingefallen wäre, mit dem Worte „xours“ (sourd) zu spielen, und wie das Adjectivum so auch das entsprechende Adverb und Substantiv in einer Strophe fortwährend zu wiederholen, eine Lautspielerei, wie sie in altfranzösischen und namentlich in provençalischen Liedern gar nicht selten, so würde das häufige Vorkommen des x, das der lothringische Schreiber für das scharfe s fast regelmässig setzt, das namentlich in dem Worte „xours“ für sourd stehend, von Paris hier ebensowenig bemerkt sein, als er es in den übrigen Liedern des von ihm häufig benutzten berner Codex bemerkt hat. Zur Worterklärung bemerken wir, in der ersten Strophe „porsaint“ von porsaindre (ceindre) umgürten, in der zweiten Strophe „lueir“ (vergl. f. 91v) häufiger „luweir“, „luwier“ und „lowier“ = loyer, in der vierten Strophe dongier (domigerium M. A. L.) = Herrschaft, Machtbereich, Ste Palaye will dépense erklären, und, wie oft, statt zu erklären, rathen. „lowe“ in der fünften Strophe, das gewöhnlich „loben“ bedeutet, scheint hier = auffordern gebraucht zu sein.

* Unicum. „Grietcit“ in der dritten Strophe erklärt Ste Palaye wohl richtig „peine, martyre“ (vergl. greveis, greveir), „aie“ in der vierten Strophe für age ist häufig. Vergl. f. 61v, 76v, zweiter Theil, f. 24r, 36v, 61r u. ö. a.

cors la uie. celi dont iai ne quier faire seurance. car de cest mont est la muels ensignie. lais per moy niert iai ali iehie. ma grant dolor nul ior de mon aïe. car tant redout sa tres grande fierteit. ke ie nai tant herdement ke li die.

Car paour ait kelle ne mescondie. se lai laissie tous iors por teil doutance. sain muels soffrir ma poene et ma haichie. ke plux auoir ne dolor ne greuance. se seruirai tous iors sens repentence. ma dame tant kil li uanra a grei. quant li plairait tost maurait conforteit. et de mes mals fait auoir aligence.

Dame dartois contesse donorance. oies mon chant ke iai des pues chanteit. et si uos proi cades en loiaulteit. cerueis amors cest ceu ke plux auance.

Paris. Dr. Julius Brakelmann.

Naturhistorische Bemerkungen
zu Diez' Wörterbuch der romanischen Sprachen.

Da die Etymologie als eine Wissenschaft aller Wissenschaften die ausgedehnteste Sachkenntniss nach allen möglichen Richtungen in Anspruch nimmt, so bedarf es hoffentlich keiner Entschuldigung, wenn ich es versuche, von meinem Standpunkte aus Streiflichter auf einige Punkte des trefflichen und unentbehrlichen Werkes von Diez fallen zu lassen. Ich brauche nicht zu erwähnen, wie schwierig grade bei den Namen der Pflanzen und anderer Naturprodukte die etymologischen Feststellungen sind. Man braucht nur zu beachten, mit welcher Freiheit englische, spanische und portugiesische Pflanzennamen auf ganz andere Gewächse überseeischer Länder in der neuesten Zeit übertragen worden sind, um die Klippen dieses Studiums zu erkennen. Auf der andern Seite wird freilich dies Festklammern an bekannte Namen und der Mangel an Erfindungsgabe hierin ein sehr wichtiges und günstiges Moment, wenn es sich darum handelt, den Ursprung eingeführter Gewächse rückwärts zu verfolgen. Für die romanischen Pflanzennamen ist es besonders die arabische Sprache, auf welche man zurückblicken muss. Leider ist aber unsere Kenntniss arabischer Pflanzennamen eine so ungenügende, dass man überall die grössten Schwierigkeiten vorfindet. Die wenigen sicheren Angaben sind auf trostlose Weise in einer weitschichtigen Literatur zerstückelt und zerstreut, die besten Schriften der Araber sind in den Bibliotheken verborgen, unedirt und unübersetzt, die Wörterbücher höchst lückenhaft und unzuverlässig — und, was das Schlimmste ist, die Orientalisten beschäftigen sich fast ausnahmlos mit allem Anderen lieber als mit der Naturgeschichte, so reich das Feld auch ist. Für die europäischen Pflanzennamen des Mittelalters aber

ist ein anderer Punkt von grösster Wichtigkeit und bedarf genauerer Beachtung, als er bisher meist gefunden hat, die Zeit nämlich und der Ort, wo jeder derselben zuerst auftaucht. Mit den Glossarien und Wörterbüchern des Mittelalters, auf welche man meist hingeführt wird, mehren sich dann freilich wieder die Schwierigkeiten, denn ihre Synonyme und Erklärungen sind oft wieder so dunkel, oder beruhen auf so eigenthümlichen Verwechslungen, dass man nur nach langer Bekanntschaft, vielfachen Vergleichungen und endlich durch eine genaue Kenntniss der einheimischen und der in jener Zeit gebräuchlichen Pflanzen mit einiger Sicherheit auf die richtigen Spuren geleitet wird. Mit welchen Schwierigkeiten in der Nomenclatur das Mittelalter zu kämpfen hatte, das zeigt das grosse Werk des Albertus magnus, welches unter seinen 398 Pflanzen fast alle gebräuchlichen Arzneimittel aufführt. Wenn es nun auch gelungen ist, die meisten derselben (362), und darunter fast alle einheimischen, ziemlich sicher zu bestimmen (s. meine Ausgabe p. 684—693), so ist das doch nur ein kleines Fragment, denn in allen verschiedenen Provinzen und Ländern finden sich besondere Namen. Erst wenn diese einmal alle übersichtlich zusammengestellt und möglichst genau bestimmt sind, wozu ja schon mancher bedeutende Beitrag geliefert ist, kann eine vollständige Bearbeitung geschehen. Von einer solchen aber wird die Etymologie der Pflanzennamen ihre eigentliche Begründung erst erwarten können.

Bemerkungen zum ersten Bande.

Ambra, p. 20. Vom sanskrit. ambara. Die ursprüngliche Bedeutung ist nicht Bernstein, welcher als ambre jaune bezeichnet wird, sondern ein als ambre gris, deutsch Ambra, bezeichnetes Product tropischer Meere, welches dem Moschus ähnlich riecht, und an die Küsten, besonders Malakka's, angetrieben wird. Wir wissen heutzutage, dass es von einer Walfischart herstammt.

Anca, p. 20. Dieses Wort gebraucht Albertus magnus stets für das deutsche: Ranke. Wie ich in meiner Ausgabe seiner Libri de vegetabilibus p. 458 ausgeführt habe, bin ich der Meinung, dass es desselben Stammes ist wie ἄγκη, und zu der so weit verbreiteten Wurzel ac, hak gehört, wohin aus dem Pflanzenreiche z. B. auch aquilea (ibid. p. 157), ja auch vielleicht acer, wegen seiner Fruchtform, und Ecker, åkarn nebst vielem andern gehört.

Arancio, p. 28. Arangus bei Albertus magnus. Es ist eigen-

thümlich genug, dass sowohl dieses Wort, wie das weit entfernte Cedro, p. 122, Cedrus Italorum bei Albertus, aus derselben Quelle herstammen (welche mir mein Freund, Professor Ahlwardt in Greifswald, aufzusuchen die Güte gehabt hat). Persisch heisst die Orange nämlich turang oder utrang, hindostanisch Naringe, Narunge, woran sich venetianisch naranza und portugiesisch laranja zunächst anreiht. Eine persische Nebenform aber ist utruj, welches ich kein Bedenken trage, als Stamm von jenem cedro und citrus anzusehen. Dass der Name sich an aureus anlehnte, bedarf bei der Farbe der Frucht keiner weiteren Begründung.

Assassino, p. 36. Genauer genommen ist haschisch nicht der Trank, welcher durch ganz Indien beng, baugie heisst, sondern die aus den Blättern gewonnene Substanz, aus welcher der Trank bereitet wird, während das reine Hárz wieder andere Namen hat.

Azzardo, p. 40. Ich erwähne nur, dass Thomas Cantipat. Bonum de apibus II, 49, 9 den Ausdruck hasardum jactare gebraucht.

Betula, p. 63. Albertus, welcher (de vegetab. p. 390 not. β) auch den Namen bul anführt, scheint anzudeuten, dass der deutsche Name Birke mit Borke, Bark zusammenhängt. Die Benutzung der Rinde ist das eigenthümlichste des Baumes, dort darf man die Motive für seine Nomenclatur gewiss suchen.

Biado, p. 63. Albertus sagt wiederholt grana bladi, gebraucht es also gleich seges, deutsch Körnerfrucht, Getreide. Damit stimmt aber blairie, Weidezins, durchaus nicht, denn Korn und Weide verwechselt kein Landwirth. Es wäre also wohl zu untersuchen, ob diese Bedeutung wirklich gesichert ist.

Bosco, p. 78. Der Begriff von Busch weicht so weit von Bau und Baumaterial ab, dass man behaupten könnte, grade das vom Gehölz werde als Busch bezeichnet, was zum Baue nicht tauglich sei. Auch in der Bedeutung Wald, lucus, bezeichnet es die dicht gedrängten Bäume, kurz es ist ein collectiver Begriff. Wenn man aber broza, p. 90, mit dem gleichen Sinne Reisig oder buschige Zweige, welche vom Hauptstamme abfallen, brousaille, Strauchwerk, brouist, Strauch, mit Bürste (und berceau, Laubgewölbe) daneben hält, so wäre vielleicht der Stamm pur, purjan, (sich) aufheben, zu beachten. Doch bietet engl. bunch = Busch für das deutsche Wort auch eine andere und dem Sinne nach nicht zu verachtende Verbindung mit Bund und Bündel. Vergl. broglio, p. 89. Uebrigens stehen hier so viele Worte nahe bei-

sammen, buxus, bruscus, Borste, Busch, Bündel, Baum, ar-bor, arbustum u. s. w., dass ein Zusammenlegen oder Trennen in grösserem Umfange am Ende erforderlich sein könnte. Ein Begriff, der auch nahe liegen würde, wenn die europäische Ansiedelung im Walde, wie jetzt die amerikanische, in der Urzeit mit Feuer bewirkt worden wäre, (worüber ich nichts bekannt weiss), wäre burere, denn niedriges Gesträuch (also mindestens das dem romanischen Worte entsprechende) entsteht ausnahmslos auf allen abgebrannten Stellen.

Brasile, p. 82. Die Ableitung von zerbröckelt lässt sich noch etwas präciser dahin fassen, dass man auch heutzutage noch zwischen dem Farbeholz in Blöcken und dem zerkleinerten oder gemahlenen einen grossen Unterschied macht, indem die Arbeit des Zerkleinerns bei der grossen Härte dieses Holzes eine bedeutende Preissteigerung bedingt. Im Kauf hat man daher alle Ursache, anf „Zerkleinertes“ den Hauptnachdruck zu legen, während das Hauptwort, als den Händlern allgemein bekannt, wie so oft im kurzgefassten Handelsverkehre, ausgelassen werden konnte.

Busca, p. 96. Kann es mit Busch zusammengebracht werden, so wäre dies wohl dasselbe Wort mit der ursprünglichen Bedeutung, Ruthe, buschiger Abfall gehauener Bäume.

Busta, p. 96. Kann deutsch butt, abgestutzt, nicht etwa zu Grunde liegen? Darauf scheint „arbor ramis truncata“ zu deuten.

Cedro, p. 122. S. die Bemerkung zu arangus.

Ervo, p. 164. Das deutsche Erbse stammt unzweifelhaft von orobus. Dieser Name wäre vielleicht auch für die romanischen Worte in Betracht zu ziehen.

Faggio, p. 169. Ist nicht das, so viel ich weiss, bei Cäsar zuerst vorkommende fagus gradezu aus Buche entstanden?

Felce, p. 175. Da nachgewiesen ist, dass farn aus Wurm corrumpirt, wird die Schreibweise farren aufgegeben werden müssen.

Galanga, p. 198. Das indische Kelengu (Tamul.) bildet ohne Zweifel den Ausgangspunkt des Namens, s. Ainslie mat. indic. II, p. 145.

Lilac, p. 252. In den botanischen Werken wird agem lilac Persarum citirt.

Majorana, p. 260. Des Namens, Ῥωμαῖοι μαιζουράνα, erwähnt schon Dioskorides.

Nasturzio, p. 288. Dass piem. bistorcc hierher gehöre, erscheint doch um so zweifelhafter, als es von bistorta (Polygonum bi

storta L.) kaum zu unterscheiden ist, welche Pflanze ihres S-förmig gekrümmten Wurzelstockes halber so heisst. — Martin (Deutsche Pflanzennamen. Halle 1851) macht darauf aufmerksam, dass zum Riechen nicht nasus, sondern die nares gebraucht worden seien, und leitet das Wort von *ἀναστύω* ab, woraus *ἀνάστυτρον*, *ἀναστύτριον*, ein stimulans, gebildet sei.

Oleandro, p. 294. Das Wort lässt sich als *ὀλέσανδρος* = *ὀλεσήνωρ*, und zwar für eine Giftpflanze nicht unpassend, deuten; dagegen spricht freilich Isidor's lorandrum, aber wer kann sich denn bei dem gegenwärtigen Zustande des Textes mit Sicherheit auf ihn berufen?

Papagallo, p. 304. Der erste Theil dieses Wortes ist sonder Zweifel, ebenso wie Ara, Kakadu, den Lauten des Vogels selbst entlehnt, von dem man das påppe påppe oft genug hören kann. Gegen gallo, Hahn, in zweiter Silbe wäre um so weniger zu sagen, als eine Art Kamm von Federn sich oft genug findet.

Pincione, p. 321. Wie der Vogel ruft, so lautet sein Name. Der kurze, helle, scharfe Laut liegt allen diesen Ausdrücken zu Grunde. Das ist grade ebenso wie mit upupa, p. 483, dessen drei kurze, dumpfe Laute dann an allerlei Worte oder Silben sich anlehnen. Wer nur mit etwas Aufmerksamkeit auf solche Stimmen hört, der sieht bald ein, dass die Bedeutung und Anlehnung das secundäre, der Naturlaut das ursprüngliche Element ist.

Poleggio, p. 327. Wir haben zwei nahe verwandte Pflanzen, pulegium, Mentha pulegium L. (das vielleicht aus *βλήχων*, *βλιχώνιον* herzuleiten?), und *πόλιον*, Teucrium polium L. Sollten nicht auch hier in den verschiedenen Sprachen beide sich mischen?

Resta, p. 347. Zwiebeln u. s. w. werden noch heutzutage oft genug mit den Blättern derart zusammengeflochten, dass daraus lange Bänder entstehen, an denen eine Zwiebel über der andern sitzt. Ein „Band" Zwiebeln wird man auch noch sagen können, das Band besteht aber aus den Blättern der Zwiebeln, wodurch sich restis = Blatt einfach zu erklären scheint.

Ruggine, p. 361, wird ebenso wie deutsch Rost auch von den Pflanzenkrankheiten gesagt.

Salsapariglia, p. 364. Ein Busch mit dornigen Ranken, dessen Wurzeln in den Handel kommen. Zarza bedeutet hier nicht Brombeerstrauch, sondern im allgemeinen Dornstrauch, oder besser rankender Dornstrauch.

Scorzonera, p. 373. Die Pflanze ist von Spanien aus verbreitet, Sc. hispanica L., und der Name darf dort gesucht werden. Die essbare Wurzel derselben ist milchweiss mit dunkelschwarzer Rinde. Es steht aber wohl nichts dem im Wege, auf das portug. Escorcioneira, Escorzoneira zurückzugehen, denn die portugiesischen Namen und Producte kamen durch Vermittlung der Spanier ins Abendland. Auch bei targone, p. 408, ist der portug. Name allgemein gebräuchlich geworden.

Sedano, p. 374. Griech. σέλινον, ist das Stammwort zu Sellerie, wie lat. apium zu dem ganz gleichbedeutenden Eppich. Im Mittelalter wurde apium zu einem weiten Gattungsbegriff für Gewächse mit Sellerieblättern.

Spinace, p. 392. Trotz des Zusammentreffens der Namen mit den stacheligen Früchten der gemeinen Form, denn eine jetzt fast ebenso häufige Form hat stachellose Früchte, muss ich doch darauf aufmerksam machen, dass die Pflanze aus Ostindien stammt, erst zu den Zeiten der Araber in Europa eingeführt ist, arab. Isfanach, und darnach griech. σπανάχια („a raritate in usu medico," wie Bauhin meint) hiess. Ueber Spanien nahm sie ihren Weg unter dem Namen Olus hispanicum oder noch bezeichnender „Haidenkohl." Auch schrieb man im Mittelalter spinachia offenbar im Anschluss an das Arabische. Endlich giebt es eigentlich nichts Komischeres, als den Namen spinacea für eine Pflanze, die zu den weichsten und zartesten des Gartens gehört, und die paar scharfen Spitzen an den Früchten sind kaum mehr als eine Entschuldigung für den Namen. Die dreieckigen Blätter tragen nichts, was einer spina ähnlich sieht.

Targone, p. 408. Hier ist die Namenverwirrung sehr gross. Es gab dracunculus und δρακόντιον u. s. w. in der alten Literatur. Diese bedeuten Arten von Arum mit geflecktem Stengel, welche nur in Südeuropa vorkommen und von geringem Nutzwerthe sind. Dann wurde das tarchun von den Arabern eingeführt, welches durch ganz Europa als gewürzige Küchenpflanze sich verbreitete unter dem Namen Estrachon. Dieser Name mischte sich mit jenem, ohne dass die Pflanzen die mindeste Aehnlichkeit mit einander hätten, und ohne dass die letzte irgendwie mit Schlangen in Verbindung gebracht werden könnte. Vergleiche die sorgfältige Prüfung bei „Longkavel, Botanik der späteren Griechen. Berlin, 1866."

Truffe, p. 430. Ich erinnere an tribulus, welches in dem wei-

teren Sinne Unkraut, lästiges Gewächs, der Bedeutung nach zulässig erscheinen könnte. Namentlich die Knollengewächse, Lathyrus tuberosus u. s. w., sind lästige, schwer zu vertilgende Unkräuter.

Upupa, p. 433. Siehe Bemerkung zu pincione.

Vernice, p. 438. Ich bemerke nur, dass das Wort, besonders in der spanischen Form, unserm Bernstein so ähnlich, ja gleich ist, dass ich, wenn es sprachlich möglich ist, dieses Wort unbedingt als Stamm annehmen möchte. Es liefert der Bernstein noch immer einen viel gebrauchten Firniss. Sollte sich herausstellen, dass die älteren Vorschriften für die Bereitung des Firnisses den Bernstein als Material dafür vorschreiben, was der Fall sein dürfte, so glaube ich, darf man den Zusammenhang dieses viel besprochenen Wortes mit dem Bernstein bestimmt annehmen. Doch bin ich augenblicklich nicht in der Lage, diese Untersuchung durchzuführen.

Bemerkungen zum zweiten Bande.

a. Italienisch.

Gelso, p. 32. Bei Isidor, Albertus u. s. w. findet man celsa (ohne morus) als Baumnamen.

Persa, p. 51, muss von *πράσιον* abgeleitet werden, welches eine ähnliche Pflanze bezeichnete, während der Lauch weit abliegt.

b. Spanisch.

Acelga, p. 81. Deutsch Runkelrübe, rothe Beet; die Deutung Lauch ist wohl nur Schreibfehler. Das wunderliche sicula ist allgemein zu cicla abgekürzt worden, was noch heute in der Botanik seinen Platz hat. Fast vermuthe ich, dass dieser Bezeichnung das arab. selq zu Grunde liegt und man sicula erst aus cicla gemacht hat.

Amarillo, p. 90. Ich bemerke zu ambor, wie schon oben, dass der Begriff Bernstein nicht der ursprüngliche ist.

Gusano, p. 136. Vorzüglich von den Maden oder Larven der Bienen gebraucht, bei Albertus magnus allgemeiner Ausdruck für Raupen und Maden. Siehe meine Ausgabe Alberti de vegetabilibus, p. 721.

Remolacha, p. 169. Die Verwechslung, von der hier die Rede ist, habe ich schon 1857 in der Bonplandia (herausgegeben von Seemann), p. 8, in einem Aufsatze über Raphanos und Raphanis beim Theophrast auseinandergesetzt. Das Wesentlichste derselben ist, dass

armoracea bei den Römern keineswegs den Merrettig bedeutete, sondern einen Rettig, und dass das Wort erst später in dem jetzt gewöhnlichen Sinne gebraucht ist.

c. Französisch.

Aluine, p. 197. Die Annahme, dass der Absinth, ein einheimisches, von den ältesten Zeiten her benutztes, aromatisch-bitteres Gewächs, mit dem Namen der afrikanischen, abführend-bittern Aloe bezeichnet worden sei, ist sachlich so unwahrscheinlich, dass jede andere Erklärung besser erscheint; dazu kommt, dass sich auch noch niederl. alsen, ital. assenso, assentio, findet und dass andererseits die nahe verwandte Art abrotanum arab. alsuila, alvise benannt wird. Hieraus dürften sich die vorkommenden Formen wohl erklären lassen.

Ancolie, p. 197. Albertus (s. de veget. p. 157) schreibt aquilea und leitet das Wort von aquila ab; ich meine nur das deutsche Akelei = Häckelei zu finden.

Blet, p. 221. Denselben Begriff des Erweichten hat das nordische blöd.

Glaire, p. 311. Die Angabe der Chemiker, dass Eiweiss matt bernsteinfarbig sei, bezieht sich nur auf den ausgetrockneten Zustand, der im gewöhnlichen Leben nie vorkommt. Die Beziehung auf glesum, welche für eine so alltägliche Sache überdies viel zu künstlich ist, kann dadurch nicht gestützt werden.

Eldena. Dr. C. Jessen.

Maria Stuart.

Dramatisch bearbeitet im Jahre 1644.

Im „Serapeum“ 1864, S. 174 ff. gibt uns E. Weller unter der Ueberschrift: „Die Leistungen der Jesuiten auf dem Gebiete der dramatischen Kunst“ ein Verzeichniss der in den Lehranstalten der Jesuiten zur Darstellung gebrachten Dramen, doch vermissen wir darunter, namentlich S. 336, eine dramatische Bearbeitung des Schicksals der Maria Stuart, welche wir besitzen und beifolgend wörtlich zum Abdruck bringen. Das Original wurde, wie es auch bei den Schulcomödien, z. B. unter Ch. Kleimann's und Christian Weiss' Leitung in Zittau der Fall war (s. unsere Bemerkungen in Cohn Shakespeare in Germany, Lond. 1865, p. CXXV) nur an die Zuschauer und die zu den Aufführungen Eingeladenen vertheilt, und enthielt nur die Disposition des Stückes, bisweilen auch die Namen der Darsteller. Manchem dürfte dieser Abdruck nicht unwillkommen sein.

Regalis Tragoedia | sive | Maria Stuarta. | Scotorum Regina & Legitima Anglicani Im | perij Haeres. | Ab Elizabetha Angliae Regina | Catholicae Religionis odio, & Ambitionis amo | re Capitis supplicio damnata. | Acta ludis Autumnalibus | sub Auspicijs. | Illustrissimi Domini Domini | Ferdinandi Wenceslai SSVVI | howsky de Ryzmburgi et Sſwihow, in Nal- | ziova, Cziegkow et Neprachow etc. S. C. M. | Consiliarij, Judicij Cameratici et Feudalis Aſſeſsoris. | Cum Academicae Juventut; Caesa: Regiaeq; Vni | verſitatis Pragenſis Societatis IESV

annua litera- | rum ſtipendia, munifica manu elargiretur. | Anno a maeſtiſſima geſtae Tragoediae Cataſtrophe | 58. Christi veno 1644. | Pragae, Typis Academicis.

Argumentum.

Maria Stuarta.

Ex Regali Stuartorum Scotiae Regum familia oriunda, Patrem Jacobum V. Scotorum Regem; Matrem Mariam Gvisiam Henrici VII. Sororem, conjugem Franciscum II. Galliarum Regem habuit. Conjuge e vivis brevi sublato, Anno Salutis 1566 in Scotiam redijt, ubi Henrico Stuarto Leviniae Comitis filio, eoque suorum fraudibus ac proditione occiso, Bothuellio coacta nupsit. Tandem à suis ipsa quoque prodita. Et praelio cum Haereticis rebellibus commisso victa, Elisabethae Reginae invitatu in Angliam confugit, ut cognatae Reginae ope et armis ad recuperandum patrium Regnum uteretur. Verùm in Anglia, quò patrocinium et libertatem quaesitura concesserat, captivitatem primùm, postmodum etiam ignominiosamortem invenit. Viginti enim solidorum annorum custodia et captivitate exercita, cum neque à Catholica Religione tuenda desciscere, neque juri legitimo quod eidem in Angliae regnum competebat, renunciare vellet, perduellionis ac laesae Majestatis falsò insimulata, Anno tandem 1586. Die 18. Februarij crudeli capitis supplicio est damnata. Quod illa mortis genus ita piè, alacri, constantique animo excepit, ut vel in morte praecipuè innocentem, ac Regium animum sit testata. Fuit Maria Stuarta quoad vixit ingenio vivo, et supra sexum capaci, sex linguarum, Italicae videlicet, Latinae, Gallicae, Hispanicae, Scoticae, et Anglicae eleganter gnara. Formae venustate nullam Faeminarum aevo suo parem, neque virtute facile superiorem habuit. Illustre porrò in omni vita fortunae inconstantis exemplum extitit, quae sub extremum etiam vitae ita adversam eidem sese exhibuit, ut Regina moritura tantùm nihilomino gratiae ab haeretica barbarie impetrare non potuerit, quò minùs Regale ejusdem cadaver vilissimorum et sceleratissimorum hominum more ab infami carnifice cum ludibrio tractaretur. Nam caput ter repetito ictu crudeliter abscissum, carnifex in sublime extulit et eidem magno cum dedecore turpissimè illusit. Historiam fusè referunt Sanderus de rebus Angliae, et Florimundus Remundus de ortu et progressu Haeresum. Parte 2. lib. 6 cap. 16. usque ad 20.

Actus I.

Maria Stuarta è Scotiae Regno exul et profuga.

Scena 1.

Haeresis &/ Ambitio in Regno Angliae dominantes, & Mariae Stuartae legitima in idem Regnum successione male sibi metuentes, in ejus perniciem unanimi sententia conspirant. Ad eam instruendam & in exitum deducendam Elizabetha Angliae Regina deligitur, & ejusdem Cor ab Haeresi & Ambitione implacabili in Mariam odio infascinatur.

Scena 2.

Elizabetha Angliae Regina accepto nuncio de infelici clade & fuga Mariae Stuartae Scotorum Reginae, Ambitione & Catholicae Religionis odio flagrans, de eadem persequenda cum Regni Parlamento deliberat, conspirantibusque in Mariae perniciem plurimorum suffragijs Comiti Maranio Regni Angliae Cancellario studium fraude aliqua pertrahendae in Angliam Mariae committit.

Scena 3.

Pauci quidam Elizabethae Reginae Cancellarij ex Parlamento digressi crudelia ejusdem contra Mariam Stuartam, ut pote consanguineam Consilia detestantur, & Mariam de tota re certiorem facere, utq; sibi ab Elizabethae insidijs caveat, hortari instituunt.

Scena 4.

Maria Stuarta e manibus rebellium subditorum profuga, ac Regno suo exul, quo terrarum asyli petendi gratiâ se vertat anceps deliberat. Interea ab Hispania, à Gallia, & ab Anglia, ad capiendum in suis regnis asylum invitatur. Haerenti in ambiguo cui se potissimum è tribus hisce regnis credat, Anglia dolo interprete usa, ut in suas terras se conferat persuadet. Quare Maria Flaminium & Heresium principes aulae suae viros ad Elizabetham asyli petendi gratiâ Londinum cum litteris ablegat.

Scena 5.

Fortuna regia Mariam Stuartam usq; ad Angliae fines comitata eidem valedicit, cui in theatrum, infortunium & calamitas succedit, quae impendentium Mariae in Anglia malorum seriem eidem symbolicè ostendit.

Chorus.

Innocentia in theatrum per sex Angliae geniolos multis benevolentiae signis invitata ab ijsdem chorum officiosum facientibus illa-

queatur, & in captivitatem adducitur. Chorus Mariam innocentiae personâ designatam spectantibus explicat, & fraudulenta Anglorum consilia detestatur.

Actus II.

Maria Stuarta in Anglia Captiva.

Scena 1.

Flaminius & Heresius Mariae Stuartae legati in aulam Elizabetha appellūt, quae consilij contra Mariam suscepti exequendi opportunitatem videns Moranio Comiti homini crudeli & avaro sex mille librarum annuam pensionem constituit, si Mariam in Anglicanam captivitatem adducat. Hoc promisso laetus Moranius ad exequendum consilium suum digreditur.

Scena 2.

Anglia laeta Mariam in insidias pertraxisse, ad eandem ut primùm appulerit captivandam custodiam subornat, cujus ne suspicio aliqua Stuartam subêat, ludos & alia laetitiae genera pro excipiendo ejus adventu instituit, ipsumq; etiam Sussexiae Comitem nomine Elizabethae eidem obviam mittit.

Scena 3.

Genius Religionis, de incolumitate Mariae Stuartae sollicitus aliquo Catholicorum advenarum religionis odio ab Elizabetha crudeliter interfectorum umbras excitat, ut Mariam ab ingressu Angliae infelici suo exemplo dehortentur.

Scena 4.

Maria Stuarta Angliam ingressa festâ cum pompa & vario ludorum apparatu excipitur, quibus dum interest Amias Pauletus regiae Quardiae praefectus, custodiam & Arestum Elizabethae nomine eidem denunciat, contra quam Stuarta injuriam nomini illatam, & fidem datam interpellans multis, sed irrito conatu protestatur.

Scena 5.

Genius familiae Stuartae Innocentiam captivam secum in theatrum educens ad eam tuendam & regiae Stuartorum familiae irrogatam injuriam vindicandam cognatorum Hispaniae, Galliae & Scotiae regnum

auxilia implorat. Quibus omnibus sese per suos genios excusantibus ad Coelitum opem vota vertit, sed praeter Partientiam nullas ab ijs auxiliares copias exorat. Quae de coelo delapsa Innocentiam captivam solatur, & contra impendentia mala eandem clypeo, cui appictus Christus Crucifixus, munit.

Chorus.

Dolus columbulam à se captam Ambitioni, Haeresi, ac Crudelitati venalem proponit, quam illae arreptam crudeliter laniant, Choro interea miseram Mariae Stuartae conditionem sub emblemate columbulae deplorante.

Actus III.

Maria Stuarta iniquè accusata.

Scena 1.

Joannes Arundeliae, Paulus Pembrochiae. Eduardus Northumbride & Erisbertus Vestmerlandiae Comites Angliae, pro Maria in libertatem vindicanda conspirant, quorum consilijs Hilbertus Hoffordus immixtus, dum ex conventu sociorum digreditur, ab obvia Avaritia auro corrumpitur, utq; secretas sociorum circa Mariae liberationem machinationes Elizabethae prodat persuadetur. Quod ille facturus illico Londinum festinat.

Scena 2.

Maria Stuarta indignam suam captivitatem deplorat, quam ejusdem Eleemosynarius, & conscientiae Praefectus altiùs petitis rationibus solatur utq́ post longas curarum molestias, quieti se paulisper tradat suadet, cujus consilio dum Maria obtemperat, Mors, & Vita coram eadem semisopitâ duello decertant, Morte semper Vitae praedominante; eo somnio territa Maria sepositis vitae mortalis curis ad immortalem vitam seriò incipit adspirare.

Scenà 3.

Elizabetha haereticorum ministrorum machinationibus circumventa Mariam Stuartam in publicis regni Comitijs proditionis ac perduellionis falsò accusat, & quanquam in Mariae perniciem suâ sponte tota propendeat, ut tamen iniquis suis machinationibus Justitiae velamen obtendat, duodecim subdelegatis Judicibus ejusdem causam pleniùs examinandam committit.

Scena 4.

Genius familiae Stuartae Mariam in judicium vocari intelligens, & eidem à Judicum iniquitate metuens Justitiae divinae auxilium coelitus implorat, quae Danielem justum olim innocentis Susannae vindicem è caelo submittit. Verùm is dum aulam Elizabethae subire nititur ab Haeresi & Ambitione foras obsidentibus prohibetur.

Scena 5.

Maria Stuarta à duodecim subdelegatis Judicibus examinatur, quibus ipsa singulari prudentia & animi magnitudine respondens Innocentiam suam argumentis evidentibus ostendit.

Chorus.

Praefecti Canum cum suis canibus oviculam cujusdam Pastoris coram Lycaone Judice accusant, quasi ovicula catulis, & vitae canum fuisset insidiata. Lycaon re susque, deque examinata oviculam canum potestati permittit. Chorus fabulam Mariae applicat, & iniquum de eadem judicium execratur.

Actus IV.

Maria Stuarta injuste condemnata.

Scena 1.

Supra nominati Arondeliae, Pembrochiae, Northumbriae, & Vestmerlandiae Comites dum ad resumenda de vindicanda in libertatem Maria Stuarta consilia revertuntur duce Gilberto Giffordo comprehenduntur, & in turrim Londinensem abripiuntur.

Scena 2.

Judices subdelegati, acta omnia circa Stuartae examen Elizabethae referunt, quae de eorundem sententia Mariam Capitis damnat, sententia Comiti Sarisburiensi executioni mandanda committitur, & interventu Legati Gallici pro Maria Regis sui nomine potenter perorantis suspenditur, & in ulteriorem deliberationem differtur.

Scena 3.

Amor divinus Mariam Stuartam adfutura pro Deo & fide certamina Crucifixi effigie, Evangeliorum libro, & rosario armat, quibus instructa Maria tota sese ad instantem pro Christi fide expeditionem animat & obfirmat.

Scena 4.

Elizabetha importunis haereticorum ministrorum precibus evicta, Mariam Stuartam capitis damnat.

Scena 5.

Comes Sarisburiensis Mariae sententiam mortis ex mandato Elizabethae denuntiat, quod illa nuntium laeto ac hilari animo èxcipit, deposito coram Legatis super librum Evangeliorum juramento, se innocentem & Catholicam mori.

Chorus.

Anglia Haeresi, Ambitioni, & Crudelitati convivium instruit, in quo praelibato plebejorum quorundam sanguine tandem eis Stuartae cruorem se brevi propinaturam pollicetur, Choro tam crudele ac ferale convivium execrante.

Actus V.

Maria Stuarta Crudeli Capitis Supplicio affecta.

Scena 1.

Mortes ex imperio Haeresis, & Ambitionis varia tela Angliae ad demetendum Mariae caput offerunt. Verùm ex omnibus sola securis eligitur, & Mortium operâ ac studio acuitur.

Scena 2.

Maria extremas ad Jacobum filium Sextum ejus nominis Scotiae Regem litteras scribit, inde ad extremam cum morte luctam sese comparat, quod dum agit, Susanna & quidam alij innocenter olim oppressi eidem apparent, & paratam illi velut Reginàe ac Martyri coronam ostendunt.

Scena 3.

Ferale theatrum pro Maria apparatur.

Scena 4.

Maria de fatali hora per rerum capitalium praefectum admonita Christo Crucifixo se commendat. Inde Pedissequis suis valedicens in theatrum egreditur, ubi in genua provoluta multas innocentiae ac fidei Catholicae protestationes facit.

Scena 5.

Maria Stuarta inter omnium adstantium lacrymas & Chori totius funebres lessus mortem occumbit.

Chorus.

Duorum Mariae Conjugum nempe Francisci Secundi Galliarum & Darlei Scotiae Regum manes parricidij in dilecta Conjuge perpetrati vindictam contra Elizabetham deposcunt, quos Justitia solatur, & suavibus monitis componit.

Finis.

Zittau. Dr. Anton Tobias.

Die heutigen familiennamen auf -mann.

Unter den deutschen geschlechts- oder sogenannten zunamen umfaſzen diejenigen auf -mann eine sehr beträchtliche menge, deren sonderung gröstentheils durch den vorgesetzten individualisierenden begriff, zum theil aber auch durch die bedeutung, welche dem worte „mann“ selbst innewohnt, bestimmt wird.

Voraufzusenden sind die ursprünglichen einzelnamen des deutschen alterthums, deren inhalt zumeist mit vorstellungen aus dem heldenalter des volkes verknüpft ist, wie Adelmann;* Allmann (ahd. Alaman, ganzer mann); Die-, Dehmann (dienstmann); Gehrmann (gêr, sper); Hartmann (hart, stark); Her-, Heer-, Herr-, Härmann und Härmand; Karlmann; Ullmann (von uodal, besitz); Weinmann (Winiman, von wini, freund); Wig-, Wich-, Wick-, Wieck-, Weich-, Weick-, Wie-, Weimann (wîg, kampf); Woltmann (Waltman, von walten, herschen).

Wenn die bedeutung dieser namen, gleich der aller übrigen zahllosen altdeutschen einzelnamen, welche heute groſzentheils auch als sogenannte vornamen gebräuchlich sind, auf kraft und stärke, krieg und sieg, macht und ruhm, kurz auf eigenschaften und zustände hinweist, die eines echten und rechten mannes würdig sind: so hat zwar auch die spätere zeit ähnliche zusammensetzungen geschaffen, daneben aber zugleich beziehungen

* Zu diesem oder zu dem folgenden namen sind zu rechnen: Ahl-Ahle-, Alemann; vgl. Ahlwardt aus Adalwart.

hineingemischt und vorwalten lafzen, welche den unterschied der allgemeinen oder der besonderen kulturverhältnisse nur zu sehr kennzeichnen. Man vergleiche Hartmann mit Biedermann oder Frommann, Wigmann mit Bethmann und Klostermann! Dafz schon in alter sprache die wörter biderman, vrumman, bët- oder bëteman, klôsterman vorkommen, macht ihre geltung als eigennamen nicht alt; ihr inhalt steht weit ab von den grenzen der frühesten namengebung. Bei der grofzen menge dieser heutigen familiennamen leistet eine eintheilung bequemen dienst: ich sondere darnach, ob die zusammensetzung mit dem adjektiv oder mit einem andern worte stattgefunden hat.

Aischmann (niederd. aisch, häfzlich, schlecht); Alt-, Alter-, Olt-, Ohl-, Oll-, Older-, Ollermann; Balde-, Bolde-, Boldermann (vgl. Kühnemann); Bangemann; Bestmann; Biedermann; Bittermann; Blaumann; Breitmann; Buttmann (kurz und dick); Deustermann (vgl. Dunkelmann); Dick-, Dickermann; Dollmann; Dummann; Dunkelmann; Ehrlichmann; Faulmann; Fidélmann; Freckmann; Frommann; Grammann; Grau-, Grohmann; Griesmann; Grone-, Groenemann; Grofzmann; Gutt-, Gutter-, Gudermann; Hübschmann; Jachmann (iracundus); Jung-, Jungermann; Keckermann; Keutmann (niederd. keut, frech, dreist); Klein-, Kleinermann; Kraus-, Krausemann; Krollmann; Kühne-, Könemann; Kurz-, Kortmann; Lahmann (vgl. Lahm); Lang-, Langermann; Leise-, Liesmann (vgl. Liesegang); Lieb-, Liebermann; Linckelmann (vgl. Link, Lyncker); Lockermann; Lose-, Lossmann; Lütt-, Lütkemann;* Mindermann; Neu-, Nau-, Nei-, Neh-, Nigge-, Niege-, Niemann und Niemand; Quadtmann (vgl. Aischmann); Rau-, Ru-, Ruchmann (mhd. und niederd. rûch, rauh); Rechtmann; Reich-, Rieckmann;** Sauer-, Surmann; Schlaumann; Schlichtermann, Schnickmann (reinlich, sauber, glatt); Schöne-,

* Doch läfzt sich Lütke als Lüdeke verstehen und auf Ludwig zurückführen.

** Nach Pott, personennamen s. 166, 210, auch Riemann.

Schönermann; Schüchtermann; Schwarz-, Schwartmann; Schwermann; Snellmann; Sohrmann (niederd. sôr, dürre); Stummann; Süfz-, Süfzer-, Seutemann; Tangermann (niederd. tanger, frisch, munter, mhd. zanger); Tapper-, Dappermann; Taubmann; Traut-, Trut-, Trautermann; Treu-, Traumann; Wackermann; Wahrmann;* Wasmann (was, acer); Weismann; Weifz-, Wittmann;** Wilde-, Wildenmann; Willigmann; Winstermann (winster, link); Wiss-, Wissermann; Zämann (vgl. Zäh); Zart-, Zahrtmann.

Baartmann;*** Bebermann (bebern, zittern); Blattermann; Bloch-, Blockmann; Bolter-, Bullermann (bollern, bullern, poltern); Dobbel-, Dubbel-, Dubel-, Duppelmann (würfelspieler); Ehrmann; Faustmann; Freudemann; Friedemann; Fruh-, Frohmann (vgl. Früh, Frühauf); Glie-, Glim-, Gliess-, Glis-, Glins-, Glentzermann;† Guldenmann††; Handtmann; Helfmann; Hengstmann; Hosemann; Immermann; Jungfermann; Kall-, Kal-, Call-, Calmann (kallen, schwatzen); Kindermann; Kittelmann; Knuffmann; Krückmann; Kugelmann (vgl. Kugler; von kogel, kugel, kopfbedeckung); Kümmelmann; Modemann; Müffelmann; Nase-, Naesemann; Plagemann; Schimmelmann; Schlenkermann; Schlieckmann (vgl. Schleicher); Schlingmann; Schreckmann; Sparmann; Späthmann; Stam-, Sta-, Stah-, Stem-, Ste-, Stehmann (vgl. Stammler, Stemler, Stammer, Stemmer, Stahmer; niederd. stamern, stammeln); Stelzmann; Stirnemann; Tuckermann; Weltmann; Wundermann; Wuthmann; Ziermann.

Die theils inneren theils äufzeren eigenschaften, welche in diesen namen entweder in einer ganz unmittelbaren oder doch

* Unterliegt jedoch noch mehreren anderen deutungen.

** Wird dialektisch auch für witwer gebraucht; vgl. die namen Wittwer, Wittiber, Wedewer.

*** Zugleich ein fabelname des ziegenbocks.

† Diese sechse dürfen füglich zusammengenommen und auf mhd. glîmen, glimmen, glîzen, glinzen, bezogen werden.

†† Dazu (nach Schambachs wörterbuch 70b) etwa Güllemann.

nicht schwer verständlichen beziehung hervortreten, bleiben auf die person als einzelindividuum dergestalt beschränkt, dafz deren stellung im verkehrsleben, ihr standesverhältnis u. dgl. eigentlich unberührt bleibt. Diese letzteren erscheinungen dagegen, mögen sie kunst und handwerk, handel und gewerbe, amt und würde betreffen, oder was sich sonst etwa innerhalb der gesellschaftlichen zustände, diese im weitesten sinne genommen, hieran schliefzen mag, offenbaren sich in namen folgender art, deren mannigfache unterschiede auf einem leicht erkennbaren gemeinsamen grunde ruhen. Das handwerk ist vertreten durch: Bandmann; Bleckmann (Bleicher); Bögemann (Böger, Bögner, Bogner); Deckmann (Decker, Leyendecker, Schieferdecker); Dreh-, Draemann (Dreher, Drechsler); Fafz-, Fahtmann (Fesser); Fleischmann; Glasmann; Hobelmann; Hot-, Hautmann (hutmacher); Kannemann (Kannegiefzer); Kettmann (Kettner); Kistemann (Kistner, Kistemaker); Küthmann (fleischer; vgl. Küterstrafze in Kiel, Küterwall in Hamburg); Löffelmann (Löffler); Maur-, Muhr-, Muermann; Nadel-, Nedelmann (Nedler); Nestel-, Nesselmann (Nestler, Nessler); Pottmann (Pötter, töpfer); Sager-, Seegemann; Scheffel-, Schepel-, Scheppelmann (Scheffler, Schepler); Schirrmann (Schirrmacher); Schliepmann (Schlieper, schleifer); Schlotmann (Schlothauer, Kaminfeger); Schmidt-, Schmedemann; Schu-, Schau-, Schoh-, Scho-, Schö-, Schuch-, Schuckmann; Schwerdtmann; Semmelmann (Semler, Semmelbecker); Sesselmann; Spengemann (Spengler); Spohrmann (Spörer); Stellmann (stellmacher); Stuhl-, Stohlmann; Weck-, Weggemann (Weckbecker); Zimmer-, Timmermann. Auf die kunst, die sich vom handwerk bisweilen nur unbequem scheiden läfzt, beziehen sich Blumann (Blumacher); Braumann; Dansmann; Kunstmann; Listemann (mhd. listaere, künstler); Spiel-, Spihl-, Spillmann; Trümpel-, Drümpelmann (vgl. Trümper, trompeter, trommler); vielleicht Goldmann (vgl. Goldschmidt, Goldsticker, Goldzieher) und Silbermann (Silberschmidt).

Kaufleute und händler aller art, leute, die waaren bringen,

und andere angestellte der gewerbtreibenden: Apfelmann; Austermann; Brodtmann; Buttermann; Eiermann (Ayrer, mhd. eieraere); Entenmann; Federmann; Haber-, Havermann (Avenarius); Handel-, Handelsmann; Honigmann; Hühnermann; Kafemann; Kalckmann; Kauf-, Kaup-, Copmann; Kohl-, Kohle-, Kollmann; Kornmann; Kräutermann (vgl. Krüdener); Ledermann; Linsenmann; Mehl-, Mellmann; Moltmann (molt, malz; vgl. Molt- und Malthan); Mus-, Mues-, Müs-, Mussmann (gemüsehändler; vgl. Musfeldt, Mushoff, Mushacke); Oehlmann; Pfeffermann; Rocke-, Rogge-, Rogmann (vgl. Olrog neben Oltrogge); Salz-, Solltmann;* Speckmann; Stindtmann; Störmann; Theemann; Tuchmann (Tucher); Twiesselmann (twiesseln heifzen in Hamburg kleine schwarze kirschen); Vogelmann; Wechselmann (Wechsler); Wollmann; Zuckermann; Zwirn-, Zwernemann.

Vom thier sind entlehnt und scheinen vorwiegend die beschäftigung und ein verkehrsverhältnis mit demselben, vielleicht auch zum theil besitz und handel zu bezeichnen: Biemann (Biener); Eselmann; Ganz-, Gaus-, Goos-, Gosselmann (vgl. Goslin, Gössel, Gensichen, Genzken); Hamel-, Hammelmann; Koh-, Coe-, Kaumann; Lämmermann; Rindermann; Rossmann; Sohmann (vgl. Sohege, Soherr?); Stiermann. Von mhd. zîdel (bienenschwarm) stammt Zietelmann und etwa auch Seidelmann (vgl. Seidler und Zeitler, mhd. zîdelaere); Schweig-, Schwegmann (Schweigger, sweiger; von sweige, rinderherde, viehhof) ist mit Rindermann und Kohmann zu vergleichen; Stutt-, Stüttmann bezieht sich aufs gestüte (vgl. Stuttgart). Der jagd gehören an: Falkmann (Falkner); Weid-, Weidt-, Weidemann; während Jagemann, weil daneben auch Jagenmann vorkommt, imperativbildung zu sein scheint.**

Mit land und feld und ackerbau haben unmittelbar zu schaffen: Ackermann; Bauer-, Baur-,*** Bur-, Bormann;

* Diese beiden namen können sich auch, wie Sültmann (s. Pott 55. 531. 646) auf eine saline beziehen.

** Vilmar namenbüchlein s. 61.

*** Auch Beurmann?

Bau-, Bu-, Bomann; Feld-,* Veltmann; Landmann; Rebmann; Sämann. Vom hopfenbau sind benannt: Hopf-, Hopp-, Hopmann (vgl. Höpfner, Höppner, Hopfengärtner, Hopfelt, Hopstock), möglicherweise als anpflanzer junger bäume** zu verstehen: Lade-, Latt-, Lode-, Lottmann (vgl. Ladner, Lottner). Ländlichen besitz bezeichnet Halfmann (Halbauer, Halbhuber), dessen gegentheil Vollmann (wo nicht aus Volkmann, wie Vollmer aus Volkmar) sein könnte; desgleichen Hufmann (Hübener, Hövener), wogegen Hof-, Homann vermuthlich als der dem hofe hörige mann ursprünglich gedacht werden mufz (vgl. Hoffbauer). Hüttmann und Kathmann*** deuten zunächst auf die niedrigkeit ländlichen aufenthalts und besitzes; auch Haus-, Husmann scheint sich vorzugsweise auf ländliche verhältnisse zu beziehen.

Gesonderte stellung nehmen ein: Berg-, Bargmann; Fehrmann; Forst-, Forsmann; Fuhr-, Fohrmann nebst Wagenmann;† Krug-, Krogmann; Schliefz-, Schliesmann; Schlofzmann; Schul-, Scholmann; Zollmann. Das schiffswesen ist vertreten durch: Bootsmann; Jachtmann;†† Meer-, Mehrmann; Schiff-, Schipmann; Seemann; Steur-, Stührmann. Der häufige name Kellermann bedeutet Kellner; Nachtmann und Wachtmann können dem begriffe nach sich vereinigen; Stockmann (Stöcker) ist der gefangenwärter, Kretschmann (aus Kretschmar gestaltet) ein wirt; Wasser-, Watermann mag den beim wafzer angestellten oder den wafzerträger bezeichnen; Opffer-, Offer-, Oppermann heifzt der küster; Beller-, Bellmann und Klockmann beziehen sich auf die glocke. Bei Dreckmann braucht nicht, wie ein träger dieses namens sich ausbittet, an

---

* Aber Feldermann wie zu verstehen?

** Pott, s. 321.

*** Wenn nicht gleich Quadtmann (s. oben); vgl. mhd. wörterb. I, 792 kät.

† Mhd. wörterb. II, 47.

†† Ist hierher vielmehr Jachmann (s. oben) zu ziehen? Vgl. Hacht- und Hachmann, Stichmann für Stichtmann (Stichnoth neben Stichtenot).

zusammenziehung aus der niederd. form von „dreieichmann" gedacht zu werden; nahe liegt vielmehr der vergleich von Kehrmann,* Dongmann (fries. dong, dünger) und holl. Moddermann.**

Auf den krieg deuten: Hauptmann; Kriegs-, Kriegersmann; Landwermann; Sackmann (trossknecht) und vielleicht Eisen-, Eiser-, Isermann (Iselin) und Stahlmann (Stähelin), ferner Gleitsmann, Heldmann, Wartmann (s. mhd. wörterb.), Wehrmann; — auf den stand der geistlichen und frommen: Beth-, Bedemann; Claus-, Klus-, Clüsemann; Gottsmann; Himmelmann;*** Kirchmann;† Klostermann. Amt und würde, herrendienst, gerichtsverhältnisse und ähnliche begriffe sind gelegen in: Amt-, Ammann; Burg-, Borgmann; Denkmann (gerichtszeuge); Diene- und Dienstmann; Edelmann; Freimann (gilt auch für den scharfrichter); Graf-, Grave-, Grävemann (von einem grafen belehnt); Hei-, Heumann („als bezeichnung milderer unfreiheit"); Heuermann (pächter); Königsmann; Lehne-, Lehmann (lehnsmann, mhd. lêhenman, lêman); Mahlmann (mâl, mahel, gericht); Markmann (grenzwächter, markgraf); Pabstmann; Rathmann; Voigtmann (vogetman, einer vogtei zinsbar); Widmann (Widemer, Wittmer, inhaber eines widem). Verwandtschaft steckt in Ehemann;†† Süstermann; Tochtermann; angeschlofzen stehe Landsmann. Ob der nicht unhäufige familienname Bockel-, Bokelmann das meint, was Grimms wörterb. unter dem worte meldet, nemlich popanz, bleibe dahingestellt.

Nachdem soeben mehrerer namen meldung geschehen ist, in welchen ein dienst- oder lehnverhältnis mehr oder minder deutlich vorliegt, wozu gefügt werden mag, dafs vielleicht in dem eigennamen Mann selbst vorzugsweise der begriff des

* S. Grimms wörterb. Verschieden davon ist Kerr-, Kahrmann (plattd. kahr, karre; vgl. Kerner).

** Pott, s. 645.

*** Vgl. Himmelheber, Himmelseher. Oder = sternseher (in niederd. gegenden hêben- und hêmenkîker)?

† Vielleicht jedoch kirchspielmann, eingepfarrter.

†† Hierher Elichmann? von mhd. êlich?

hörigen zu suchen ist;* wende ich mich jetzt zu einer reichen anzahl mit andern bereits vorhandenen personennamen zusammengesetzter namen, für die jene besondere bedeutung der dienstbarkeit, welche „mann“ im mittelalterlichen lehnswesen hatte, gleichfalls in anspruch genommen worden ist, z. b. Bartelmann, Petermann. Die mehrzahl dieser namen wird wol anders zu erklären sein, nemlich als sogenannte koseformen, sei es dafz zugleich patronymische bedeutung vorliegt, oder dafz die mit dem einzelnamen vorgenommene veränderung sich auf altersverhältnisse des individuums gründet.** Die einfachen, d. h. als einfach geltenden namen, mit welchen die zusammensetzung stattfindet, gehören entweder zu der klasse der ältesten heimischen personennamen, oder sie sind ursprünglich fremde, überwiegend durch das christenthum eingedrungene namen, beide als sogenannte vornamen grofzentheils noch heute bekannt. Ihre form ist vorzugsweise durch verkürzung und verkleinerung entstellt; erforderlichenfalls werden klammern den eigentlichen namen angeben.

Abelmann; Ackemann (nordfries. Acke, Agge); Arnemann (Arno); Avemann (ahd. Avo); Bär-, Ber-, Beer-, Behrmann;*** Bartel-, Battel- und Bertelsmann; Bene-, Benne-,† Bemmann (Bernhart); Bussmann (Burghart); Danckel- und Denzelmann (Danc-); Diet-, Ditt-, Titt-, Det-, Dett-, Tett-, Dieter-, Dieder-, Tid-, Tiede-, Diede-, Tie-, Tim-, Diez-, Teetz-, Tile-, Thiele-, Thelemann (Dietrich, Diether); Dixmann (Bendix); Drees-,

* Jedoch gestattet er ebenfalls eine allgemeine fassung und den vergleich mit Mensch, Person, Jeeder, Jedermann (vgl. holl. Jan alleman, Hans jedermann: Grimms wörterb. I, 218), Männchen, Kind, Knabe, Jüngling, Frau, Jungfer, Mädchen, welche sämtlich heutzutage als familiennamen vorkommen.

** Vgl. Grimms gramm. III, 691. Vilmar namenb. 3. ausg. 11—12. Fr. Becker, progr. der gewerbschule Basel 1864 s. 17. Ruprecht im progr. des gymn. zu Hildesheim 1864 s. 22. Uebrigens darf auch hier nicht übersehen werden, was Grimm (gramm. IV, 262) mit bezug auf eine andre form lehrt: „Meiers Conrad kann den umständen nach einen sohn, oder knecht oder andern angehörigen des Meier bedeuten.“

*** Auch Biermann?

† Und Bensemann?

Drieselmann (Andreas); Eckermann (ahd. Eckiheri); Eck-, Egge-, Eckel-, Eggelsmann (Ecko); Ehlermann (vgl. Ehlers); Eversmann; Eytemann (ahd. Eito); Fastermann (Fastert und ahd. Fastheri zu vergl.); Fritz-, Frickmann; Giese-, Gieselmann (Gisalpëraht); Grolmann (Hieronymus); Günther-, Gunder-, Günnemann; Heinrichs-, Heintz-, Heinzel-, Hintz-, Hinsel-, Heins-, Heis-, Heinemann; Hempelmann; Hilde-, Hild-, Hille-, Hillmann (Hildebrant); Hilgermann; Hillermann (Hiltiheri); Jochmann (Joachim); Johanne-, Hanne-, Han-, Hanse-, Hans-, Hens-, Henne-, Henkelmann; Kratz-, Craas-, Crasemann (Pankratius); Kuntz-, Cunz-, Kuntsch-, Curt-, Cordemann (Konrad); Landfer-, Lanvermann (Landfried); Lantermann (ahd. Lantheri); Lippmann (Philipp); Lübkemann; Lüde-, Lüh-, Lutze-, Lutz-, Lotz-, Luckmann (Ludwig); Lürmann (Liutheri; vgl. Lühr, Lüder, Lüders); Luttermann; Mannesmann (Hermann); Martinsmann; Michelmann; Nellemann (Cornelius); Niss-, Neckel-, Class-, Klossmann (Nikolaus); Nitsch-, Nietzschmann (Nîdhart); Ottemann; Pantel-, Bantelmann (Pantaleon, wahrscheinlich in bestimmter beziehung auf diesen heiligen); Pätzmann (vgl. Pätzold); Paulmann; Peter-, Peters-, Pietschmann; Ras-, Asmann (Rasmus und Asmus aus Erasmus); Ratzmann (ahd. Razo); Reine-, Reim-, Rei-, Renzelmann (Reinhart); Ritzmann (Richard); Rühle-, Rühl-, Rull-, Rollmann (Rudolf); Sickmann und Sickermann (Sicco und Sigiheri); Tawartmann (ahd. Tagawart); Tho-, Masmann (Thomas); Thone-, Dohne-, Töns-, Tonzel-, Donzelmann (Antonius); Uhle-, Utzmann (Ulrich); Waltzmann (Walther); Weitzmann (Weichart); Willmann (Wil-); Wolfermann (Wolfheri); Zillmann (Cyriacus). Muthmafzlich sind noch hierher zu rechnen: Eilmann (ahd. Egil-; vgl. Eiler, Eilers); Hammann (ahd. Hammo); Herbermann (Herbert); Sammann (Samuel); Till- und Dillmann (nach W. Wackernagel in Pfeiffers German. V, 339 aus Aegidius), vielleicht Lietz-, Litzmann; Oelbermann; Seidemann; Volkmann; Winnemann.

Mit der abstammung von der person vergleicht sich die

abstammung vom orte und die wohnung an demselben. In beiden fällen hat „mann“ die bedeutung einer einfachen ableitungsform, mit welcher zugleich ein überaus häufiger und mannigfacher wechsel stattfindet, der sich ebenfalls auf die am nächsten liegende vertretung durch kasus und präpositionen erstreckt.

Achtermann (vgl. Hingmann); Angermann; Asch-, Eschmann* (Aschner, Eschner, von Aschen); Aumann; Baal-, Bahl-, Balemann (von bål, rogus; vgl. Ballhorn); Bach-, Pach-, Beckmann; Bergemann (Bergner); Birk-, Berck-, Barckmann (Birkner); Böhrsmann; Born-, Bornemann; Borstel-, Bostel-, Bosselmann (burgstall, locus arcis); Brach-, Brackmann; Bram-, Bramann (brâme, dornstrauch; vgl. Brambach, Brahmfeld); Brand-, Brande-Brannemann (Brandner; in mehreren städten führt eine gegend den namen „brand“; vgl. Nessmann); Brink-, Bringmann;** Bruch-, Brock-,*** Broek-, Braukmann (Bröker, Breucker, Bruchsitter); Brück-, Bruck-, Brüggemann; Brügelmann (vgl. Brühl); Brunnemann; Buch-, Büch-, Boock-, Böck-, Bück-, Beukmann (Büchner, Zurbuch); Budemann; Buhlmann (Bühler, Bücheler, Ambuhl); Bült-, Bültemann; Buschmann (Buschner, von dem Bussche, Achternbusch); Buth-, Usser-, Utermann (aufzenwohner); Dammann; Dannemann (Tenner, von der Tann); Deich-, Dieckmann; Dellmann (telle, delle, vertiefung); Diestel-, Diesselmann; Dohmann (vgl. Dohm und Domeyer); Dorfmann (Dörfer, Dörfler); Dümpelmann (vgl. Tümpel, mhd. tümpfel); Dünemann; Eich-, Eickmann; Endemann (am Ende, vom End, Amendt, Ameng, Angenendt); Erle-, Eller-, Elsermann; Flühmann (von der Flüe); Forstemann (von der Forst); Fort-, Forth-, Vortmann (Tomforde, Tomfohr, Tohmfor); Gartmann (vgl. Gardthausen); Gassmann (Gassner); Gattermann; Gossmann (Gossner); Grasemann (vgl. Gräser, Grashoff); Grentzmann; Grub-, Grove-

* Und Aschermann, Eschermann? Vgl. Ascherfeld und Aschenfeldt.

** Vgl. Klockenbring, Lehmbring.

*** Irgendwie wird auch Bröckelmann hierher gehören.

mann (Gruber); Grundmann (Imgrund, Zumgrunde); Hage-, Ha-, Häge-, Hegemann (Hegener); Hammermann; Hasel-, Hasselmann; Havemann (von Have, vom Hofe); Heckmann (Anderheggen); Heidt- und Niederheidt-, Heydemann (Aufderheide, von der Heydt); Hellmann (zur Hellen, Zurhelle); Hestermann (niederd. hester, junger baum); Hingmann (hintenwohner; dial. hinge, hinten); Hoch-, Hohmann;* Höle-, Hollmann (vgl. Hollweg); Holtz-, Hold-, Hölz-, Holtzer, Hölzer-, Holtermann; Hor-, Horrmann (hor, morast; vgl. Horbeck, Horwege); Horne-, Hörmann (horn, winkel); Horst-, Host-, Hossmann (Imhorst, to der Horst); Hudemann;** Huffel- und Hüggelmann (Hüffel, Hügel); Hüls-, Hülsemann (Imhülsen); Inselmann; Kamp-, Cammann (Kemper); Kappel-, Capellmann; Klinge-, Klinckmann (klinge, rivus); Knickmann (knick, zaun); Kolkmann (Kolcker, vom Kolke, wafzerloch); Koppelmann; Koyemann (koye, schlafstelle); Kreutz-, Krützmann; Kuhl-, Culemann (vgl. zur Kuhl, Torkuhl, Lehmkuhl); Lach-, Lack-, Lackemann (Lacher, Lachner, Lackner, Biedenlack, Ueberlacher, Mitlacher); Laubmann (vgl. Zurlauben); Linde-, Linnemann (Beiderlinden, von der Linden); Loch-, Lockmann (Lochner); Loh-, Löhmann (Löher, Zumloh, Teloh); Marsch-, Maschmann (Marschner, Mascher, auf der Masch); Matmann (Matter, Mattler, Mattner); Mitt-, Mittel-,*** Metelmann (Mettler, von der Meden); Moor-, Mohrmann (Upnmoor); Mühl-, Möhl-, Mähl-,† Möll-, Müllmann; Nessmann (Ness eine gegend in Hamburg); Nettelmann; Nevermann (der neben wohnt); Nied-, Nier-, Neer-, Neddermann (Niedner); Nord-, Norder-, North-, Nohrmann (von Noorden, von Nohren); Nottel-, Nuttelmann (vgl. Nottebohm); Ober-, Over-, Bover-

---

* Vielleicht auch Homann; vgl. Hoberg, Hobirk, Howaldt.

** Ueber niederd. hude vgl. Potts. 509.

*** Mittelmann heifzt in Norddeutschland auch ein mann aus dem mittelstande (plur. mittellüd).

† Vgl. Thormählen, Mählenbrock neben Thormöhlen, Möhlenbrock. Potts. 215 irrt über Mählmann.

mann; Ortmann (am Ort, am Orde, auffm Ordt); Ost-, Oest-, Oes-, Ostermann; Platzmann; Poortmann (von der Pforten); Puhlmann (vgl. Pfuhl); Putz-, Pfitz-, Püttmann (Pfützner, Pfitzner, Püttner); Quelmann; Reckmann (von der Recke); Ried-, Riedemann (Ingenrieth); Rott-, Roth-,* Rod-, Rodemann (Röder, von Roden); Sand-, Sanne-, Sanmann (von Sandt, Offensand); Scheidt-, Scheidemann (Vonscheidt); Scheuer-, Schür-, Schuirmann; Scheune-, Schünemann; Schlusemann (Schleusner); Schulemann; Siekmann (siek, morast); Siep-, Siepermann (aus dem Siepen, Vonsiepen); Söhlmann (niederd. söle, salzquelle); Sott-, Sodemann (vgl. Brunnemann); Spiekermann (speicher); Spring-, Sprinkmann (vgl. Quelmann); Stadelmann (Stadler, Städler); Stadtmann; Stallmann; Stapelmann; Stegemann (Steger, Zumsteeg); Stegelmann (niederd. stêgel, stufengang); Steinmann (Vomstein, von den Steinen, Zumstein); Stichmann (Stichnoth, Stifter, stiftsbewohner; vgl. Stichhagen bei Pott 261); Stiegmann; Strafz-, Strath-, Straat-, Stroth-, Strodtmann (Zurstrafzen, aus der Stroot, in der Stroht); Strauch-, Struckmann; Sudermann; Teichmann; Tennemann; Thal-, Thale-, Dal-, Dahlmann; Thor-, Dohr-, Doormann (Amthor, Andohr); Thun-, Thumann (Zeuner, Ummethun); Thür-, Döhrmann (von Döhren); Thurmann (vgl. vom Thurm, Thurnmayer); Trapmann (Trepper, von der Trappen); Ufermann (vom Ufer); Wald-,** Woldmann (Tornwaldt, Vormwald); Wallmann (Wallner, von de Wall, Imwall); Wangemann (wang, campus); Wegemann (am Weg, Biedenweg, Overweg); Westermann; Weyermann (vom weiher); Wichelmann (wicheln, weiden); Wiede-, Wedemann (mhd. wîde = hamb. plattd. wede); Wies-, Wisch-, Wiskemann (Wiesener, von der Wisch, Angewisch, Opwis); Winkel- und Bowinkelmann (aus dem Winkel, Zumwinckel); Wort-, Wordt-, Worth-, Woort, Wörd-, Wörde-,

* Auch Rautmann?

** Waldmann wird in Baiern auch der im walde heilpflanzen sammelt genannt (Pfeiff. Germ. V, 322).

Wöhr-, Wör-, Werdermann (Anderwerth, aus'm Werth, Ingenwerth); Wüstemann. Der bedeutung nach können hierher auch gezogen werden die oben beim adjektiv verzeichneten namen: Rechtmann, Linckelmann, Winstermann. Welcherlei beziehung aber steckt in Vormann und Nachmann?

An diese geschlechtsnamen schlieſzen sich diejenigen, welche aus dem namen des hauses selbst, den auch ein schild oder ein bild zu bezeichnen vermag (vgl. Fr. Becker im genannten progr. s. 20), hervorgegangen zu sein scheinen, z. b. Ankermann; Engelmann; Giermann (geier); Hahnemann (van me Hane in Köln aus dem dreizehnten jahrhundert); Rosemann; Sonnemann, vielleicht auch, neben mehreren die oben einer anderen deutung unterworfen worden sind: Hirsch-, Hirtz-, Herz-, Hersmann; Rehmann; Viegel-, Viechelmann (van der Vielin im dreizehnten jahrhundert, heute Veigl, Viol).

Geographische namen: Bass-, Bassermann (Basse); Beyermann; Böh-, Behmann (Böhm, Behm); Bon-, Bonne-, Bonnermann; Brakelmann; Casselmann Deutschmann; Deutzmann; Elstermann; Emmermann; Emsmann; Essmann (von Essen); Finn-, Finmann; Friesmann; Fuldischmann; Gelder-, Gellermann (von Geldern, von Gelder); Hacht-, Hachmann (von Hacht, von Hachten; vgl. Geesthacht bei Hamburg); Hall- und Hallemann; Huntemann; Ilsemann; Jülichmann; Kielmann; Klävemann; Köll-, Köllermann (Köllner); Kyllmann; Lahrmann; Leinemann; Lingemann (Lingen in Hannover); Lünemann; Münstermann; Odermann; Pfalzmann; Pole-, Pohl-, Pol-, Pollmann; Pommermann; Prüſzmann; Römer- und vielleicht Rohmann (vgl. Rohm); Rönnemann (von Rönn, Rönne); Rurmann; Russmann; Saal-, Sahlmann (von der Sahl); Saarmann (vgl. Sahrland); Sassmann; Schless-, Schlessel-, Schleessel-, Schleselmann; Schliemann (vgl. Schley); Schottmann; Schwettmann; Siegmann (Siegner); Soest-, Sostmann; Ucker-, Ueckermann; Uffelmann (aus Uffeln); Ungermann; Weselmann; Wilstermann; Windischmann; Winsemann (Winsen in Hannover); Wippermann; Wuppermann; Zellmann (von Celle).

In der vorstehenden sammlung stehen zwar eine sehr beträchtliche menge heutiger familiennamen auf -mann aufgeführt, geordnet und nöthigenfalls erklärt; allein wie viele gibt es auſzerdem, die keinerlei berücksichtigung gefunden haben! Entweder sind sie mir persönlich unbekannt geblieben, oder das gedächtnis hat sie nicht treu genug bewahren können, oder aber — und dieser fall ist bei weitem der wichtigste, vielmehr allein erheblich — ihre deutung unterliegt zu groſzen schwierigkeiten und auch nach einer anhaltenden und sorgfältigen prüfung stets von neuem sich erhebenden störenden zweifeln und unbequemlichkeiten, deren umständlichere darlegung sich mindestens für die gegenwärtige zusammenstellung nicht recht schicken würde. Freilich versuche laſzen sich überall leicht anstellen, und es gibt kaum einen einzigen namen, mit dem sich auch bei dem besten willen schlechterdings nichts anfangen lieſze; aber wo nirgends fester grund zu finden ist, dagegen mehrere sogenannte möglichkeiten sich herandrängen, die gleichwol meistens das gepräge der unwahrscheinlichkeit offenbaren, da dürfte es in der regel gerathen sein zurückzuhalten und an dem sicheren nachweis einer menge anderer bisher villeicht noch nicht oder nicht befriedigend erklärten namen sich genügen zu laſzen. Beispielsweise erlaube ich mir aus der letzteren gattung herauszuheben: Baalmann, Bosselmann, Buhlmann, Gellermann, Hachtmann, Kahrmann, Keutmann, Köllmann, Kugelmann, Küthmann, Lachmann, Musmann, Twiesselmann. Einige von den der deutung schwer zugänglichen namen legen im ersten gliede der zusammensetzung ein allgemein bekanntes wort zur schau, aber die beziehung fügt sich nicht bequem. Was bedeutet z. b. Heilmann? und, wenn man dies etwa zu wiſzen glaubt, was denn Heilermann? Stammt Haarmann vom haar oder vom flachs (mhd. har) oder, was wahrscheinlicher ist, wie die stadt Harburg, von keinem von beiden? Hasemann kann auf das thier (doch wie?) und auch auf den fluſz bezogen werden. Bei Kleimann wird an die subst. klei und kleie, an das niederd. kleien (kratzen), aber auch an klee (vgl. Kleemann), dessen niederd. form in einigen gegenden klei lautet (s. Schambachs wörterb. 102ᵇ), endlich noch an das adj. klein (Kleimann, Kleinmann: Reimann, Reinmann

und vielleicht Peimann, von Pein) erinnert werden dürfen. Man möchte den grund kennen, woher jemand den namen Schneemann empfangen hat. Von einer beschäftigung? von der wohnung? gewis nicht „von schneeweifzer gesichtsfarbe“.* Wie steht es mit Arthmann, Bech- und Pechmann, Bieg- und Begemann, Eismann, Hadermann, Hechelmann, Heerdman, Nonnemann, Plassmann, Riegelmann, Riessmann? Häufiger ist das erste wort entstellt oder liegt doch für die heutige nhd. mundart ab. Es ist nicht unmöglich, dafz Ziemann von ziehen, Trechmann von (mhd.) trechen (plattd. trecken) stammen, Sengel- und Singelmann einen cantor (mhd. sengel = senger), Stimmann einen klavierstimmer bedeuten, Missmann von der messe (niederd. miss) den namen hat. Schwerlich ist Curschmann der kürschner, eher der kurische (Kurländer), oder der kurrische (alberne: Schambach 117ᵃ), noch lieber aus Konrad (vgl. Hinsch aus Heinrich) zu leiten.** Obgleich im niederd. der eimer sowol ammer (Holst.) als emmer (Hann.) genannt wird, scheint es doch gewagt, die namen Ammermann und Emmermann sofort darnach auszulegen. Mehr wird sich empfehlen, wenn ich das von Schambach 145ᵇ verzeichnete adv. nîpe (nahe) als grund des namens Niepmann (und Nieper) annehme und etwa nachbar (nahewohner) verstehe. Rührt Quitmann vom adj. (vgl. Quietmeyer) oder vom subst. (vgl. Quidde, Quittenbaum) her, und welche beziehung ist im ersteren falle annehmlich? Da neben organischem û im niederd. mitunter auch ô auftritt (vgl. oben Bomann, Bormann), so könnte Schlomann zu Schlaumann gehören; aber rücksicht verdient auch der name Schlömer, den ich nicht verstehe. Für Mutschmann liegt das adj. mutsch, nebenform von muksch (Schambach 140ᵇ), sehr nahe; allein mit dem in Süddeutschland heimischen namen Mutschler möchte man auch ins reine kommen. Ist Badermann der bader, Nadermann der schneider (mhd. nâtaere), Stempelmann ein beamter? Hat Hiersemann (nebst Hiersemenzel), was Pott 137 stillschweigend zurück-

---

* Pott 92.

** Wie Kursch, gleichfalls geschlechtsname.

weist, dennoch mit hirse zu thun, und kann etwa Hesemann (hêse, hirse: Schambach 81ª) im niederd. dasselbe bedeuten? man vergleiche noch Speltmann. Wenn Vespermann nicht auf ein amt geht, so macht sich die zeit der geburt* geltend (vgl. die namen Aabend, Feierabend, Morgen u. a. dieser art). Da Backes, Backs bekanntlich aus Backhaus zusammengezogen sind, Bax ebenfalls begegnet, so hat wahrscheinlich Baxmann gleiche beziehung. Bei Sondermann wird man wählen zwischen übereinstimmung mit Sudermann (vgl. Sudeck und Sonreck, sondereck, daher Sonderegger; Sudhof und Sondhaus) und der in den alten rechtsverhältnissen begründeten bedeutung desjenigen, der auf dem sondergut geboren und wohnhaft ist. Dafz Thiermann vom thier entspringe, dürfte weniger wahrscheinlich sein, als dafz es mit so vielen anderen formen, deren oben gedacht wird, auf Dietrich oder Diether zurückzuführen sei, wohin am besten auch Thiersch, Diersch gezogen werden. Unter Wahlmann einen wähler verstehen erfordert zwar kein sonderliches nachdenken; dennoch darf man geneigt sein, diese erklärung fernzuhalten und vielmehr, falls nicht noch andere wörter sich geltend machen wollen, an mhd. walch, ahd. walah (ausländer) zu erinnern; vgl. Walch, Wahl, Wahle, Wahler, Welsch. Ueber viele namen weifz ich kaum irgend etwas nennenswerthes zu vermuthen, z. b. Beschmann, Bissmann, Bliesemann, Blissmann, Bollmann, Drumann, Dustmann,** Hesselmann, Knüfermann, Pelkmann, Sackermann, Sardemann, Wollermann.

Unterdessen werden über die stellung und erklärung, der die verschiedenen namen in dem obigen verzeichnisse unterworfen sind, was untersuchungen solcher art aus nahe liegenden gründen regelmäfzig widerfährt, mancherlei bedenken und abweichende ansichten sich erheben; daher sind noch einige ausführlichere bemerkungen erforderlich, welche sich auf die an-

* Diese fordert auch rücksicht für den oben anders erklärten namen Nachtmann und etwa Sommermann, schwerlich für Tagmann (vgl. Taggeselle).

** Doch nicht vom staube, der nicht blofz im engl. sondern auch in niederd. dialekten (Schambach 52ª) dust heifzt?

ordnung der einzelnen gattungen von familiennamen auf -mann zu stützen haben.

Zu den ältesten deutschen personennamen gehört Weinmann, d. h. Winiman (vgl. Weinhold, Weinmar, Weinreich, Eberwein, Erlenwein, Frohwein), und bei Biermann durfte gefragt werden, ob es ursprünglich zu Ber-, Bärmann gehöre. Nun aber bieten sich zugleich wein und bier, mag man vorzugsweise auf die bereitung oder auf den verkauf sich beziehen, vielleicht eine noch andere deutung des gewerbes zulafzen,* für jene beiden namen an und für sich ebenso natürlich dar, wie z. b. in Buttermann, Eiermann, Honigmann, Kafemann, Musmann** der handelsartikel offen vorzuliegen scheint. Wer aber möchte Winiman bei seite lafzen? und für Biermann, wofern es nicht Bermann gleich stehen soll, dürfte aufzer dem bier noch die birne (mhd. bir) in betracht kommen (vgl. Bierbaum und Appelmann). Befzer aber als bier oder birne, wenn es irgend geht — und es scheint zu gehen — past bär. Ein anderes beispiel aus derselben reihe ist Woltmann, ahd. Waltman (vgl. Wolter aus Walther), geschieden von Waldmann. Zwischen beiden zwar tritt dem anscheine nach vermittelnd Woldmann auf; mich dünkt jedoch die trennung rathsamer, Woldmann nicht aus Waltman entstanden, sondern gleich Waldmann*** auf den wald zu beziehen (vgl. die geschlechtsnamen Wolde, Bockwoldt, Rewoldt).

Es folgen die namen der späteren bildung. Zu Altermann nimmt Pott s. 650 nichts weiter wahr als die möglichkeit, dafz es altardiener bedeute, ein urtheil, mit dem man sich zu befreunden keineswegs veranlafzt werden kann. Weshalb nicht lieber die würde des bei Göthe und andern vorkommenden

* Abgesehen von der individuellen beziehung des liebhabers; vgl. Bierfreund.

** Wackernagels (umdeutsch. 47) behauptung, Musmann stamme von Erasmus, verträgt sich nicht mit den oben verzeichneten formen Mues-, Müs-, Mussmann.

*** In älterer zeit hatte waltman auch die besondere bedeutung von waldgeist, die in dem heutigen familiennamen (vgl. Wäldner) sicherlich nicht zu suchen ist.

aldermann? Allein niederd. Older-, Ollermann beweist für die zunächstliegende übereinstimmung mit Altmann, zu geschweigen einer ziemlichen reihe entsprechender namenpaare wie: Dicker- und Dickmann, Gutter- und Guttmann, Junger- und Jungmann, Kleiner- und Kleinmann, Langer- und Langmann, Lieber- und Liebmann, Süfzer- und Süfzmann, Trauter- und Trautmann. Dafz Buttmann mit einem adj. butt, das übrigens auch hebes, obtusae mentis bedeutet, zusammengesetzt sei, ist eine ansicht, die man gelten lafzen kann; aber wenig oder nichts dürfte hindern an einen fisch gleiches namens (vgl. Stindtmann, Störmann) zu denken, und selbst der büttner (früher putner, buttener) könnte gemeint sein.*

Diejenige gruppe von namen, in denen der individualisierende begriff ein substantiv oder ein verb oder auch ein adverb ist, bietet überhaupt, so leicht erkennbar ihr allgemeinerer charakter ist, mancherlei schwierigkeit der beziehung im einzelnen. Wenn Nasemann, unterstützt durch den zugleich vorkommenden namen mit der Nase, unzweifelhaft dem lat. Naso entspricht, so wird eine ähnliche beziehung bei Faustmann und Handtmann zwar vorhanden, aber ungleich schwerer zu erfafzen sein. Ob der name Blockmann mit dem engl. blockhead zu vergleichen und auf roheit und dummheit zu beziehen sei, ist freilich nicht ausgemacht; schwerlich indes betrifft er die wohnung an einem steinblock,** eher deutet er, in welchem sinne auch block zu verstehen sei, irgendeine beschäftigung an, etwa das handwerk des in niederd. gegenden sogenannten „blockdreier“ (vgl. Richey Idiot. 17). Was heifzt Jungfermann? Ist Frauenknecht zu vergleichen oder Jungfer selbst? vielleicht auf die heilige jungfrau bezug zu nehmen? Zu Immermann bemerkt Pott 249: „keinenfalls semper.“ Ich bekenne mich zu einer entgegengesetzten ansicht, zumal nachdem mir aufzer Immer auch Nimmer und Niemer (letzteres gradezu mhd.) als heutige familiennamen begegnet sind. Ueberdies begreift man nicht wol, weshalb jener adverbiale begriff

* Vgl. Pott 596.

** Pott a. a. o. läfzt zwischen beiden die wahl.

einen eigennamen nicht sollte erzeugen können; gibt es doch folgende:* Allut, Einmahl, Extra, Flugs und Flux, Heute, Minwegen (meinetwegen), Morgens, Umsonst. Der name Kugelmann ist auf kugel, gugele (cucullus) zurückgeführt worden, weil diese deutung einen weit bequemeren sinn gibt als jede andere haben könnte, und weil es in der that eine ganze reihe von geschlechtsnamen gibt, welche ersichtlich von jener alterthümlichen benennung herrühren: Gogel, Kogel und wol auch Kugel selbst, ferner Roth- und Wittkugel, Leinekugel, Linne- und Linkogel, Linnen- und Lindenkohl, Herrenkohl, Slap- und Schlapkohl (schlafmütze), Riefkugel und Riefkohl. Nichts steht im wege, in Frohmann das adj. zu behaupten; ebenso angemeſzen aber muſz es erscheinen, wenn die buchstäblich entsprechende niederd. form von Fruhmann (dessen gegentheil Späthmann) neben diesem namen zur geltung gebracht wird. Hosemann könnte den schneider, Modemann den modehändler bedeuten, Hengstmann und Schimmelmann ebenfalls anders verstanden werden; ich ziehe es vor in diesen namen weniger den eigentlichen stand als eine individuelle eigenschaft hervortreten zu laſzen. Für niederd. darf man Tuckermann halten, von tucken, zucken, und Bebermann, Schlenkermann vergleichen. Den bekannten, auch adlichen namen Stemann, der wol unwillkürlich von „stehen“, ohne daſz es leicht wäre eine annehmliche beziehung zu finden, geleitet zu werden pflegt, hat mir eine aufs genaueste vermittelnde gliederung veranlaſzung gegeben als stammler zu deuten, dessen begriff sich für einen personennamen in hervorragender weise eignet, wie auch die menge der denselben enthaltenden namen beweist (vgl. noch Stämmler, Stemmler, Stammerjohann).

Es gibt viele namen der handwerker und gewerbtreibenden, welche sich zugleich auf den handel mit den verfertigten waaren beziehen; man kann oft ungewis sein, ob der eine oder der andere gesichtspunkt überwiege. Soll z. b. Ledermann für den gerber oder für den lederhändler, der nicht zugleich gerber zu sein braucht, gelten? Ist Tuchmann der tuchbereiter (Tuchscherer) oder

---

* Sämtlich bei Pott unvorhanden.

der tuchhändler, Glasmann gleich Glasmacher oder Glaser? Unter Brodtmann wird wol eher der träger und feilbieter des brotes zu verstehen sein (bekannter ist in vielen gegenden eine brotfrau) als der Brodbeck, wogegen Bandmann* sich mit Bendschneider, Bendermacher vergleicht. Aehnlich steht es mit Fleischmann, Kalckmann, Oehlmann, Wollmann, Zwirnmann. Aufzerdem drängen sich andere zweifel auf. Der name Bleckmann ist vorzüglich wegen des ebenfalls vorhandenen geschlechtsnamens Bleecker zum handwerk gerechnet worden; an sich hindert nichts das adj. (vgl. Bleich, Blafz) anzunehmen.** Zu Schwerdtfeger, Schwertner stimmt Schwerdtmann, allein Schwertführer geht deutlich auf den krieger. Auch die frage nach dem orte und der wohnung kann sich erheben, z. b. bei Maurmann, wenn man dazu die heutigen familiennamen Andermauer, auf der Mauern hält. In Schmidtmann erkennt Fr. Becker im genannten progr. s. 23 patronymische bedeutung; lieber neige ich mich zu der annahme eines das allgemeine genus bezeichnenden pleonastischen zusatzes,*** welcher gleicherweise in den meisten der folgenden namen, die ich hier zusammenfafze, zu tage zu treten scheint: Börgermann, Christmann (mhd. kristenman), Förstermann, Häckermann (hecker, winzer), Herdermann (hirt), Jägermann, Junkermann, Küstermann, Meistermann, Reutermann, abgesehen von bauersmann, jägersmann, reitersmann u. a., nebst dem engl. fisherman. Wohinaus aber die namen Bruder-, Broder- und Brödermann, ferner Schwager- und Schwägermann wollen, mag schwer zu bestimmen sein; auch Schüler-, Schölermann und Vettermann fügen sich wenig bequem.†

Unter den dem handel und verkauf überwiesenen namen

---

* Und Bendemann?

** Bleek, im fünfzehnten jahrhundert Bleke (Weinhold, die personennamen des Kieler stadtbuchs 1866 s. 65) kann „bleiche“ und auch „bleich“ sein. Noch andere bedeutungen gibt es im niederd. (Schambach 27[a]).

*** Vgl. Eichbaum, Rubinstein, Rosenblum u. dgl.; s. Wackernagel umdeutsch. 46—47. Jeitteles neuhochd. wortbild. 156.

† Uebrigens sind Broder und Fedder niederdeutsche, insonderheit friesische vornamen (daher Brodersen, Feddersen).

befinden sich mehrere, welche, aufzer auf handwerk und waarenbereitung, noch auf andere verhältnisse bezogen werden können. Weshalb sollte Federmann nothwendig den handel mit federn betreffen? kann nicht ein schreiber, ein gelehrter so heifzen? Und Hühnermann, selbst Vogelmann wird auch der besitzer oder liebhaber von hühnern oder vögeln genannt werden dürfen. Kohlmann ist höchst ungewisser deutung: „kohl“ wie „kohle“ (mhd. beidemal kol) kann darin stecken (vgl. Kohlschreiber, Kohlschütter), vielleicht aber gar der heilige Colman. Wäre der unzweideutige name Kafemann, worunter sich auch der freund des kaffe denken läfzt, nicht vorhanden, so erschiene es rathsam Theemann, woneben auch Themann begegnet, auf ahd. Deoman (vgl. oben Die-, Dehmann) zurückzuführen; indessen mag doch anlehnung stattgefunden haben.

Die mit dem thier zusammenhangenden namen scheinen im ganzen ziemlich klar zu sein; nur die besondere beziehung dürfte auch hier bisweilen verborgen bleiben. Weshalb Rossmann einer anderen beurtheilung zu unterstellen sei als Hengstmann, Schimmelmann, bedarf der weiteren erklärung nicht; man vgl. Rosshirt, Rosskamp, Rossteuscher. Dafz Seidelmann gewöhnlich anders als von der bienenzucht gedeutet wird, ist mir wol bekannt; stammt aber Seidler von zîdel, so wird auch für den zusammengesetzten namen dieser ursprung nicht unangemefzen sein. Für Bormann gleich Bauermann, von Pott s. 56 auseinandergehalten, beweisen, von andern beispielen abgesehen, die zunächst liegenden formen Bomann und Bormester d. h. Baumann (Buhmann) und Bauermeister (Burmester). Aus einem ähnlichen grunde, nemlich mit rücksicht auf die namen Homeier, Homeister (niederd. Hamester), welche neben Hofmeier, Hofmeister einhergehen, habe ich Homann zu Hofmann gestellt.*

Unbestritten mögen die zu den standesnamen, um eine kurze bezeichnung zu gebrauchen, gezählten namen Bergmann, Kellermann, Wassermann u. a. bisweilen auch auf herkunft und wohnung bezogen werden; man vgl. Bergemann,

* Hogrefe aber, von Pott und andern irrig als gogrefe (gaugraf) gefafzt, steht für Hochgrefe, welcher name daneben vorkommt.

vom Berg, Amberge, Auffenberg, Offenberg, Imberg; aus dem Keller, zum Keller; auf dem Wasser, Uffemwasser. Dasselbe trifft die namen Kirchmann (vgl. Biedekarken, Bovenkerk, Achterkirchen), Markmann (Märker, Utermarck), Burgmann (Anderburg) und die früher genannten Feldmann (vgl. Angenfeld, vom Felde, Zumfeld), Hüttmann (von der Hütten); ja Wehrmann kann auch den bedeuten, der an einem wehr wohnt, Eisenmann auf den eisenhandel, Klostermann auf ein dienstverhältnis sich beziehen. Zu Schulmann verhält sich Schulemann, wie Bergemann zu Bergmann, Havemann zu Hofmann, Forstemann zu Forstmann. Man darf bezweifeln, ob in Heymann und Heumann allemal das oben angedeutete dienstverhältnis zu suchen sei; Heymann kann, wie Heydorn ersichtlich gleich Hagedorn ist, mit Hagemann übereinstimmen (vgl. Haynau und Hagenau), Heumann aber nebst niederd. Haumann vom heu stammen.

In der reihe derjenigen namen auf -mann, die als von einem vorhandenen personennamen abgeleitet bezeichnet worden sind, gibt es einige, für welche eine verschiedene erklärung statthaft erscheinen mag. Gundermann z. b. bedeutet auch eine pflanze (mhd. gunderebe), Lippmann könnte, aufser von Philipp, vom lande oder flufze Lippe herrühren (vgl. Lipper, zur Lippe), ja selbst wie Nasemann und Faustmann zu verstehen sein. Dafz aber in Landfermann kein entstellter landwehrmann stecke, vielmehr ahd. Lantfrid, ergibt sich als vollkommen gerechtfertigt: aus -frid entsteht -fert (vgl. Alfert, Siefert, Wilfert) und t ist abgefallen wie in Herbermann (Herbert, Heripëraht), in der nebenform Lanvermann auch der andere zahnlaut (vgl. Lamfried, Lempfried, Lempfert; ferner Lambert, Lamprecht aus Lantpëraht).

Noch mannigfacheren anlafz zu abweichenden deutungsversuchen gibt die zahlreiche klasse der vom orte entlehnten namen. Aschmann, das von mhd. asch (esche) geleitet worden ist (vgl. Aschenborn, Aschenfeldt), bedeutete im mhd. den geringsten küchenknecht, ahd. ascman (ascomannus) aber einen seefahrer, piraten; zugleich bietet sich, verglichen mit Dreck-

mann und Kehrmann, der mann dar, welcher die asche abholt. Ob Hegemann lieber den forstbeamten bezeichne, mithin von Hagemann zu trennen sei, mag nicht leicht beantwortet werden; ferner aber gibt in derselben reihe Hamann zu bedenken, insofern neben Hagemann (vgl. Hanau und Hagenau) auch Havemann (vgl. Havemester und Hamester) anspruch zu erheben vermag.* Den namen Hörmann könnte man nach bekanntem verderbnis (vgl. Hörold und Herold) geneigt sein gleich Hermann zu nehmen; weil aber in der aussprache langes ö erklingt, dürfte niederd. hören (horn, winkel; vgl. Hackelshörn in Holstein) eher berechtigt sein. Pott s. 54 sträubt sich dagegen, dafz Kappelmann und Capellmann** eins seien, der accent widerstrebe. Nun aber findet sich schon im mhd. für kapelle auch gradezu kappel, später daneben cappel, und in heutigen dialekten sind diese formen ziemlich verbreitet (vgl. die geschlechtsnamen Cappell, Kappel, Kappele, Kappelhoff und den schweiz. ort Kappel nebst dem schlesw. Cappeln), und was die verrückung des tons betrifft, so leistet eben die deutsche sprache hierin vorschub; vgl. Cássel und castéllum, spíttel und hospitál, bánner und mhd. baníere (panier), jénner und január, métte und matutína.*** Ortmann hiefz ehedem auch der schlufzmann, dessen stimme unter umständen entscheidet; Thormann kann den beamten meinen. Beide namen sind jedoch, besonders wegen der nebenstehenden präpositionalen formen, der blofz örtlichen beziehung überwiesen worden.

Mit der deutung mehrerer aus der geographie hergeleiteten namen wird man vielleicht am wenigsten einverstanden sein wollen; doch halte ich grundsätzlich dafür, dafz bei begründeten zweifeln die rücksicht auf den geographischen namen in der regel den ausschlag zu geben verdiene.† Da Basse hannoverscher ort ist, so darf es nicht für zu kühn gehalten werden, auf diesen namen, der zugleich als geschlechtsname bekannt ist, Bassmann sowol als Bassermann, die sonst schwer

* Selbst Hammann (s. oben) fordert rücksicht.

** Kann hieraus Pellmann gekürzt sein?

*** Ferner Zábern, Mátthes, Mártin und viel dergleichen.

† Wahrscheinlich ist die klasse dieser namen die umfangreichste von allen.

verständlich sind, zurückzuführen (vgl. Bon- und Bonnermann, Köll- und Köllermann). Aehnliche rücksichten haben bei Brakelmann, Lingemann, Uffelmann, Winsemann geleitet. Dabei kommt es natürlich sehr darauf an, in welcher gegend ein name vorzugsweise oder etwa allein zu hause ist. Dafz Saalmann, Siegmann, Zellmann auch anders, als geschehen ist, ausgelegt werden können, liegt auf der hand; die aber in hiesiger gegend Siegmann (Siegner) heifzen, stammen in erster linie von der Sieg, kaum minder wahrscheinlich gründet sich der norddeutsche familienname Zellmann (nebst Zeller) auf die stadt Celle. Pohlmann ist von Puhlmann, obgleich im niederd. pool (hochd. pfuhl) gesagt wird, absichtlich getrennt und, um den naheliegenden ländernamen zu rechter geltung zu bringen, auch Pollmann, von Pott 302 auf haartracht (vgl. hamb. pollhaar) bezogen, nebst Polmann ihm zur seite gestellt worden (vgl. Polack und Pollack, Polscher mit kurzem o gesprochen). Dafz Essmann die herkunft von Essen bezeichne,* woher jedenfalls am bequemsten der überaus geläufige name Esser (vgl. Binger, Galler, Giefzer) geleitet werden mag, halte ich allerdings nicht für ausgemacht, aber für möglich und unter obwaltenden umständen für statthaft; einen vergleich mit Fraas und Fresser möchte ich nicht gelten lafzen.

* Vgl. Schlessmann (Schlesier).

Bonn. K. G. Andresen.

Beurtheilungen und kurze Anzeigen.

Die Herstellung von Druckwerken. Praktische Winke für Autoren und Verleger. Leipzig, 1868. Carl B. Lorck.

Graf Bismarck soll nach dem Kriege von 1866 den Ausspruch gethan haben, dass nur, wer einmal ein Schlachtfeld mit all seinen Schrecken gesehen, wer das Jammern der Verwundeten gehört habe, wisse, was ein Krieg sei, und sich umsomehr scheuen werde, einen solchen zu wecken.

Lasset Euch Das sagen, Ihr leichtfertig schreibenden Autoren, Ihr gefährlichen Dilettanten, die Ihr glaubt, dass Euer leicht geschriebener Unsinn ebenso leicht gesetzt, corrigirt und gedruckt sei!

Betretet ein Schlachtfeld (d. h. die Druckerei), hört das Jammern der Verwundeten (d. h. der Setzer, die verurtheilt sind, Euer Manuscript zu setzen), und Ihr werdet Euch vielleicht scheuen, einen Krieg zu wecken (d. h. ein Buch zu schreiben)! Lernt daraus, welch' einer Fülle tüchtiger und ernster Arbeitskraft es bedarf, um den Eintagsfliegen Eures Denkens oder Wissens eine papierne Unsterblichkeit zu schaffen, und sagt Euch ganz besonders, dass das Papier zuerst und zumeist durch den darauf gedruckten Inhalt zur Maculatur wird.

Um Euer Buch, Euern Artikel zu schreiben, brauchtet Ihr nicht viel zu wissen — lest aber obiges Werk, benutzt es, und Ihr werdet zwei Dinge erkennen: Erstens, dass ein nicht geschriebenes Buch oft mehr werth ist als ein Dutzend geschriebener; Zweitens, dass wenn es denn doch einmal geschrieben sein soll, Ihr wenigstens die Pflicht habt, der Buchdruckerei die schwere Last so viel wie möglich zu erleichtern.

Das bei Lorck erschienene und vom Verleger geschriebene Buch ist vortrefflich und übersichtlich, und führt den Autor, den Redacteur, sowie Jeden, der berufen oder unberufen „den Kiel durch die wässerige Flut" steuert, durch alle Geheimnisse des Satzes, des Druckes, der Correctur, dieser wichtigsten und langweiligsten aller Arbeiten, in das Paradies der Honorar-Berechnungen für alle Penny-a-liners.

Auch die am Schluss angefügte „Typenschau und Proben aus der Praxis" sind belehrend und interessant, und das Ganze ist eines der wenigen Bücher, die man nicht nur durchblättert oder im besten Falle sich borgt und liest, sondern sich auch kauft. Denken Sie, meine Herren, ein Buch, das man sich gar kaufen soll! — Wozu wäre denn das Borgen?

Wer war es doch, der da behauptete, der Verbrauch an Seife sei ein Culturmaass? Sollte es mit dem Verbrauche an Büchern nicht ähnlich stehen?

F. A. Leo.

Frédéric le Grand et ses écrits par Théophile Droz. Bonn. Marcus. 1867. 96 S.

„Ein eigenthümlicher Bann ruht noch auf Friedrich's Schriften; Wenige haben sie gelesen und Viele sprechen mit einer Art Geringschätzung davon." Mit diesen Worten, die leider nur zu viel Wahrheit enthalten, leitet der Verfasser eine eingehende Besprechung Friedrich's als Schriftsteller ein, die wir mit um so grösserer Freude begrüssen, als sie wirklich in der allgemeinen Literatur eine Lücke auszufüllen geeignet ist. Ueber Friedrich als Feldherrn und als Staatsmann sich zu belehren, ist nicht schwer; wo wäre aber ein lesbares Buch, durch welches das grosse Publikum in die Kenntniss seiner Schriften eingeführt, zum eigenen Lesen gelockt werden könnte? Und doch, wie anziehend sind namentlich seine geschichtlichen Werke! Mit wie hoher Kunst, mit wahrhaft klassischer Einfachheit und Schärfe ist nicht die „Histoire de mon temps" geschrieben! Mit vollem Rechte findet der Verfasser es unbegreiflich, dass, während Friedrich bei der Abfassung seiner geschichtlichen Schriften der Jugend seines Landes habe nützen wollen, unsererseits so gar nichts geschehe, diesen Wunsch zu verwirklichen. „Warum sucht Ihr so weit, was Ihr so nahe habt, warum beklagt Ihr Euch über die geringe Anzahl französischer Geschichtswerke, die Ihr Eurer deutschen Jugend zu lesen geben könnt? . . . Aus Scheu vor einigen Solöcismen, auf die ein geschickter Lehrer leicht aufmerksam machen kann, beraubt Ihr Eure Jugend einer starken, gesunden, kraftvollen Nahrung."

Wir sehen schon aus diesen Anführungen, dass der Verfasser bei der Beurtheilung der Werke Friedrich's höhere Maassstäbe anlegt, als die blosse Correctheit, sei es des Stils, sei es des Gedankens. „Müde aller jener Halbgötter, Heroen, Tyrannen, Väter des Vaterlandes, welche die Vergangenheit uns übermacht hat, sucht man Menschen in der Geschichte," sagt Droz. Und eben weil der Mensch Friedrich sich in seinen Schriften wiederspiegelt, erfüllen sie ihn mit Bewunderung und mit Liebe. Müssen wir von einem Fremden lernen, welche Schätze hier zu heben sind? Zur Entschuldigung mag freilich dienen, dass wir bei Friedrich's Werken immer gleich an seine Gedichte denken und an einige wenig bedeutende philosophische Schriften; aber wie sehr lesenswerth sind nicht neben den historischen Arbeiten vor Allem seine Briefe, und doch wie unbekannt der Lesewelt! Und so wie wir um der Reden und Briefe Cicero's willen auch seine philosophischen Abhandlungen, und gewiss nicht ohne Vergnügen, lesen, so würde, wer einmal Friedrich als Schriftsteller schätzen gelernt hat, auch seinen weniger vollendeten Schriften bald Geschmack abgewinnen.

Ohne dem Verfasser in sein reiches Detail zu folgen, bemerken wir nur, dass er sämmtliche Erzeugnisse des grossen Königs nach ihren verschiedenen Klassen durchgeht und mit ebenso viel Einsicht als Wärme bespricht. Dass Friedrich kein dichterisches Meisterwerk geschaffen, findet er darin begründet, dass der König, wie die meisten seiner Zeitgenossen, nicht Maass zu halten, den dichterischen Ausdruck nicht in's Kurze zu ziehen gewusst habe, dass man auf dem Boden des Bechers die zerquetschten Beeren finde und darum nie zum reinen Geschmack komme.

Durchweg hat der Verfasser seine Urtheile durch zahlreiche Beispiele belegt. Wir können der kleinen Schrift durchaus nur das günstigste Zeugniss ausstellen und wünschen, dass sie viel gelesen werden möge. Wir können uns nicht versagen, hier noch ein Wort des Verfassers anzuführen: „On moissonne maintenant en Prusse avec chants de triomphe, qu'on n'oublie pas celui qui a semé avec larmes!"

Berlin. G. Bucher.

Die vergleichende Sprachmethode. Eine Anleitung zum gleichzeitigen Unterricht in mehreren Sprachen. Entwickelt und practisch angewandt von J. Hack, Director der Handels- und Gewerbeschule in Heddernheim bei Frankfurt a. M. Frankfurt a. M., Hermann'sche Verlagsbuchhandlung. 1865. 64 Seiten. 8.

Der Verfasser geht von den gewiss ganz richtigen Grundsätzen aus, dass der Sprachunterricht nur dann wirklich fruchtbringend sei, wenn er den Schüler an's Denken gewöhne; dass ferner, da Denken und Vergleichen identisch seien, auch der vergleichende Sprachunterricht die beste Unterrichtsmethode sein müsse, und dass die Muttersprache die Hauptgrundlage bei Erlernung der fremden Sprachen bilde. Haupthilfsmittel ist ihm die etymologische und syntactische Analyse. Mit dieser Analyse soll zunächst in der Muttersprache angefangen werden, und zwar sollen in neun Stufen deutsche Sätze so analysirt werden, dass der Schüler die einzelnen Wörter nach Redetheilen, Flexion, Satztheilen etc., und die Sätze nach Satzarten näher bestimmen lernt. Dies Alles scheint vorwiegend schriftlich geschehen zu sollen. Nachdem hierauf der Schüler die Gesetze der Wortfolge in der deutschen und in der betreffenden fremden Sprache gelernt, kommt er zum Uebersetzen, das, so scheint es, auch wieder längere Zeit nur schriftlich vorgenommen werden soll, etwa nach folgendem Schema (S. 10), das Referent aus vielen als Beispiel auswählt:

1. Hat		Kopula	8—2	a	3
2. Gott		Subject	8	Dieu	1
3. nicht		Negation	4	n'	2
4. Alles,		Accus. = Obj.	8	tout	7
5. was	Adject. = Nebensatz,	Accus. = Obj.	7	que	9
6. wir	Accus. = Obj. 4.	Subject	7	nous	10
7. sehen,		Prädicat	6	voyons	11
8. erschaffen?		Prädicat	2	créé	6
				t-il 4, pas 5, ce 8.	

Zur Erläuterung diene Folgendes: Ganz links werden zunächst die Wörter des Satzes, der in eine andere Sprache übertragen werden soll, hier also die deutschen Wörter, der Reihe nach numerirt untereinander gestellt, in der nächsten Columne werden die Satzarten angegeben, die 4 zeigt an, dass der Nebensatz das vierte Wort „Alles" näher bestimmt. In der dritten Columne werden die Wörter nach Satztheilen bestimmt, die Zahlen dahinter zeigen an, mit welchem Wort der Satztheil zunächst in grammatischer Verbindung steht, z. B. Subject 8 heisst: Gott ist Subject zu 8 erschaffen. Ganz rechts wird dann für jedes einzelne Wort das entsprechende der anderen Sprache gesetzt mit einer Ziffer, die ihm seine Stellung im Satz anweist. Findet sich in dieser letzteren Sprache eine grössere Anzahl von Wörtern als in der ersten, so werden dieselben unten angefügt.

Hier drängen sich dem Leser wol gleich verschiedene Fragen auf, und namentlich die: Wie hat der Schüler sich die Kenntnisse erworben, die zur Uebersetzung eines solchen Satzes gehören, und wenn er sie besitzt, ist dann noch ein so ermüdendes und zeitraubendes Verfahren empfehlenswerth? Auf die erste Frage gibt die Broschüre keine Antwort, und die Beantwortung der zweiten überlässt Referent dem Leser.

In dieser Art wird noch eine ganze Reihe von Seiten hindurch weiter übersetzt, nur mit dem Unterschiede, dass die zweite und dritte Columne bald fortfallen. Später werden dann, theilweise auch ohne derartige Beispiele, eine Reihe syntactischer Regeln gegeben, und zwar so, dass stets Deutsch, Französisch, Englisch, Italienisch miteinander verglichen werden, womit

jedoch der Verfasser nicht sagen will, man solle mit dem Erlernen all dieser Sprachen zu gleicher Zeit beginnen, sondern nur, man solle bei jeder neuen Sprache immer wieder vergleichsweise auf die schon bekannten zurückgreifen.

Die Regeln selbst sind ziemlich oberflächlich gehalten. Doch soll daraus dem Verfasser kein Vorwurf gemacht werden, da er kein Lehrbuch schreiben, sondern nur seine Methode darlegen wollte, die er, wie er sagt, seit vielen Jahren mit Erfolg angewandt hat.

Um des Referenten Ansicht kurz zusammenzufassen, so sind die Grundsätze, von denen der Verfasser ausgeht, richtig; in deren Anwendung ist zunächst auf Altes, Bekanntes nur mehr Nachdruck gelegt, als es mancher Lehrer bisher gethan haben mag, denn ein Analysiren der Sätze muss in jedem Sprachunterricht vorkommen, sollte er selbst nach Ollendorf gegeben werden, und jede Regel schliesst eine Vergleichung der fremden Sprache mit der oder den bekannten in sich. Eigentlich neu ist dem Ref. nur die wörtliche Uebersetzung, die durch Zahlen, oft auch durch nachträglich hinzuzusetzende Wörter erst eingerenkt werden muss. Er glaubt aber nicht, dass dieser Theil der Methode sich viel Anhänger erwerben wird.

F. S.

Dr. E. Fritsche. Das Verhältniss des Französischen zum Lateinischen, nebst einer Einleitung über das Wesen und die wesentlichen Unterschiede der synthetischen und analytischen Sprachen. (Zur Benutzung bei dem Unterricht im Französischen in den oberen Klassen von Gymnasien und Realschulen.) Naumburg, 1868. Druck von Heinrich Sieling. (Das Vorwort ist vom October 1865 datirt.) 24 S. 8.

Die Einleitung beginnt mit einigen kurzgefassten Sätzen nach Humboldt, Heyse, Steinthal über das Wesen der Sprache, die in ihrer Abgerissenheit dem Schüler unklar bleiben müssen und dem Lehrer nicht einmal als Anhaltspunkte dienen können. Dann folgen eine Anzahl von Begriffen, für die das Deutsche oder Französische oder Englische reich an Ausdrücken sind; sie sollen dazu dienen, den Geist dieser Sprachen zu charakterisiren. Dasselbe sollen einige Redensarten thun, wie: Combien épousez-vous? oder How much is she worth, die „man in Paris und London sogleich als erste Frage an einen richtet, der sich verheirathen will." Im zweiten Abschnitte gibt der Verfasser die Ansichten Heyse's, Steinthal's und Eimele's* über Stamm- und abgeleitete Sprachen, und im dritten einige Bemerkungen über das Hervorgehen des Romanischen aus dem Latein; dies Alles aber ziemlich wirr durcheinander und in einem Stil, der den Schülern jedenfalls nicht als Muster in die Hand zu geben ist. So liest man S. 10: „Nach allen diesen Hypothesen bleibt aber das Lateinische die Mutter der romanischen Sprachen, welche als ältere oder jüngere Schwestern von ihr anzusehen sind," und „Ihr goldenes Zeitalter erreicht die französische Sprache jedoch unter Ludwig XIV., so dass man sie schon über das Lateinische zu setzen wagte, was uns auch der geistreiche W. v. Humboldt beweist;" S. 11: „Folgende unmassgebliche Gesetze lassen sich hierüber aufstellen." Das „hierüber" ist im Text nicht klarer als im Citat, soll aber heissen: „über das Hervorgehen des Französischen aus dem Lateinischen." Diese Gesetze sind: 1) dass bei Wörtern der

---

* Nach dem Programm der Dorotheenstädtischen Realschule in Berlin, 1866, S. 8, ist dies sonst wol ziemlich unbekannte Büchelchen nicht viel mehr als eine Copie einiger Stellen aus Heyse's System der Sprachwissenschaft.

dritten Declination nicht der Nominativ, sondern der Accusativ als Stamm im Französischen dient; 2) die Umwandlung des Masculinum in's Femininum und umgekehrt; 3) die Veränderung der Bedeutung. Warum aber solche, allerdings sehr unmassgebliche Gesetze überhaupt aufführen?

Darauf geht der Verfasser zu seinem eigentlichen Gegenstande über, und behandelt die Gesetze der Lautverwandlungen und der Wortbildung, und bringt auch beiläufig Syntaktisches bei. Geradezu Irriges ist dem Ref. hierin nicht aufgestossen, wol aber ist Wichtiges oft kaum erwähnt, oft ganz ausgelassen. So werden die betonten Vocale abgehandelt, ohne dass auf deren Länge oder Kürze im Latein Rücksicht genommen würde (mit einer Ausnahme bei e); vom u heisst es nur: „es setzt sich theils in ou, oi oder theils in o, eu um," worauf einige Beispiele folgen. Dass langes u fast ausschliesslich, kurzes u mitunter u bleibt, wird gar nicht erwähnt, und von der Umwandlung in eu kein Beispiel gegeben. Die erste der eben erwähnten drei Regeln bleibt allerdings ganz unmassgeblich, wie sie der Verfasser selbst genannt hat, wenn er als Beispiele für Umwandlungen des betonten e in i, o in eu, vervex—brebis, honor—honneur nebeneinander stellt statt des lateinischen Accusativ, der andere Male richtig gegeben ist, wie bovem—bœuf. Anstatt ferner aus dem reichen Stoff das Wesentlichste auszuwählen und auf den wenigen Seiten gedrängt zusammenzustellen, werden Dinge herbeigezogen, die wenig oder gar nichts mit der Sache zu thun haben. So sind auf S. 17 die sämmtlichen italienischen Vergrösserungs- und Verkleinerungssilben aufgezählt, und S. 22 liest man: „Im Provençalischen schon findet sich vos und vous als Anrede. Im Englischen redet man sogar den aufdringlichen Hund mit will you be quiet, will you go along an." Was sollen derartige Bemerkungen in einem kleinen Leitfaden, wie der Verf. selbst seine Schrift nennt. Und wenn er sie durchaus anführen will, warum sagt er nicht lieber, da er ja doch hauptsächlich vom Französischen spricht, dass auch in dieser Sprache ein Hund mit vous und selbst mit Monsieur angeredet werden kann?

Um kurz zusammenzufassen, so finden sich Ungenauigkeiten, Auslassung von Wichtigem neben Erwähnung ganz nebensächlicher Dinge und ein sehr nachlässiger Stil durch das ganze Heftchen von Anfang bis Ende. Dazu kommt noch, dass es von Druckfehlern wimmelt; auf S. 17 finden sich deren elf, ohne von sieben Ungenauigkeiten in Setzung von Parenthesen zu sprechen.

F. S.

Praktischer Lehrgang zur Erlernung der französischen Sprache. Für Bürger-, Real- und Töchterschulen von J. P. Magnin und A. Dillmann, Lehrern an der höheren Bürgerschule zu Wiesbaden. III. Abtheilung. Syntax I. Wiesbaden, 1868. Kreidel's Verlag.

„Würdig" reiht sich die dritte Abtheilung an die beiden, im 41. Bande, 1. Heft, kurz von mir besprochenen Theile an, deren „Gediegenheit" ich nochmals rühmend hervorzuheben mich verpflichtet fühle, da ich dieselben in unserer Anstalt eingeführt und sich ihre Brauchbarkeit und Tüchtigkeit täglich mehr herausstellen.

Jedoch kann ich auch nicht umhin, im II. Theile „unregelmässige Formenlehre" auf einen kleinen Uebelstand aufmerksam zu machen, der darin besteht, dass die Vocabeln für die französischen und deutschen Uebungsstücke, die sich am Ende des Büchleins finden, weder der Reihe nach aufeinander folgen, noch für die deutschen Aufgaben mit den deutschen Wörtern zuerst anfangen, sondern stets mit den französischen Wörtern. Es raubt

dieses Verfahren, das wohl berechnet zu sein scheint, dass der Schüler alle Vocabeln auswendig lerne, beim Präpariren immerhin einige Zeit und vermehrt somit die Arbeiten des Schülers zu Hause, die ich auf ein Minimum beschränkt sehen möchte. Für ebenso unmöglich halte ich es, dass der Schüler, obgleich er schon ein Jahr Französisch gelernt hat, im zweiten Jahre, neben den Formen von einigen unregelmässigen Zeitwörtern und deren Composita nebst einer kleinen schriftlichen Uebersetzung, noch 25 bis 30 oder 35 Vocabeln für jede Stunde auswendig lerne, sollten auch einige derselben schon früher vorgekommen sein. Da das Buch indessen in 46 Anstalten bereits eingeführt ist, und somit bald eine neue Auflage nöthig wird, werden die Verfasser einer ebenso billigen als für das Buch vortheilhaften Anforderung Gehör schenken und das Wörterverzeichniss derart einrichten, dass die Vocabeln der Reihe nach, zuerst für die französischen Lectionen mit den französischen Wörtern und dann für die deutschen Uebungsaufgaben mit den deutschen Wörtern anfangen.

Nun zur III. Abtheilung, Syntax I.

Lect. I enthält die Inversion des Subjects und Fragesätze ohne Fragewort. (Das Subject ist ein Pronomen personale.) Es wird dies treffend mit: „einfacher Frage-Construction“ bezeichnet.

Berücksichtigt wird die „allgemeine Frage,“ die manchmal durch die Betonung ausgedrückt wird. (Tu te plains de ton sort?)

„Zusammengesetzte Frage-Construction.“ Das Subject ist kein persönliches Fürwort, tritt an die Spitze des Satzes und wird durch das entsprechende Fürwort unmittelbar hinter dem Verbe wiederholt. Es wird aufmerksam gemacht auf die Formel: „est-ce que“ (Est-ce que la baleine est un poisson?) — Ich glaube, die Verfasser hätten in Parenthese beisetzen können, dass derartige Fragen zu gleicher Zeit eine Verwunderung, ein Erstaunen, theilweise auch einen Zweifel oder auch die Erwartung auf eine bejahende Antwort ausdrücken.

Lect. II. Fortsetzung: Construction in Fragesätzen mit Fragepronomen (qui, que, quel, combien) ist sehr ausführlich durch Beispiele erläutert.

Zur besseren Uebersicht lasse ich einen Theil der ganz neuen und ausgezeichneten Anlage folgen:

Lection 2.

Inversion des Subjects (Fortsetzung).

a. 1) Qui donc m'a donné la naissance?
Qui m'a soigné dans mon enfance?
Celle à qui chaque jour je pense,
Toi, ma mère, sois mes amours
Toujours.

2) Quel bras put vous suspendre, innombrables étoiles?
Mer terrible! en ton lit, quelle main te resserre?

b. 1) Que rendrons-nous à Dieu pour les bienfaits dont il nous comble chaque jour?

2) Quelles impressions éprouvons-nous à la vue d'une riante campagne couverte d'ondoyantes moissons?

3) Quel soin l'autruche donne-t-elle à ses oeufs? — Elle les dépose sur le sable et laisse au soleil le soin de les faire éclore etc. etc.

Regel. Construction in Fragesätzen mit den Frage-Pronomen (qui, que, quel, combien).

a. Sind diese Frage-Pronomen (que, als, Acc. natürlich ausgenommen) Subject, so findet die regelmässige Construction statt (1, 2).

b. Stehen die genannten Frage-Pronomen im Accusatif, so gebraucht man:

1) die einfache Frage-Construction, wenn das Subject ein persönliches Pronomen ist (1, 2);

2) die zusammengesetzte Frage-Construction, wenn das Subject ein Substantiv ist (3) etc.

Lect. 3. Construction in Fragesätzen mit Frage-Adverbien.

Lect. 4. Eine französische Récapitulation.

Lect. 5. Eine deutsche; beide mit Questionnaire.

Die Récapitulations sind immer interessante Erzählungen, geschichtlichen, natur- oder literarhistorischen Inhaltes, oder Briefe, die Beschreibungen über Sitten, Gebräuche und Zustände fremder Nationen enthalten, verbunden mit abenteuerlichen Erlebnissen, frei von banalen Zusätzen, die an's Unglaubliche grenzen; frei von alten, hundertmal wiederholten, schalen Anekdoten, die nur den Lachkitzel reizen.

Lect. 6. „Die Inversion des Subjectes findet häufig noch in Relativsätzen (mit que, dont, lequel, où) statt, in denen kein anderes Régime vorkommt; besonders aber, wenn das Subject noch nähere Bestimmungen bei sich hat.“ Die „indirecten Fragesätze,“ wenn das Subject ein Substantiv ist, sind nicht ausser Acht gelassen (On ne saurait dire quel est le plus à plaindre du voleur ou du menteur). Die Verfasser hätten hier eine kleine Erklärung über diesen „Subjectsgenitiv“ geben können, obwohl derselbe in der IV. Abtheilung zur Sprache kommen wird.

Lect 7 und 8. Fortsetzung der Inversion des Subjectes.

Lect. 9 und 10. Récapitulations.

In Lect. 11: Inversion des Régime direct, verdient der Gebrauch von tout und rien, „wenn als Rég. dir. gebraucht, stehen vor dem Infinitiv und bei zusammengesetzten Zeiten zwischen dem Verbe auxiliaire und Part. passé (Le paresseux passe sa vie à ne rien faire . . . Le déluge a tout détruit)“ besondere Anerkennung.

Lect. 12. Inversion des Régime indirect (Dativ und Genitiv).

Lect. 13. Wortfolge der Umstände im Verhältniss zum Verbe.

Lect. 14. Stellung der Adverbien.

Lect. 15. Wortfolge mehrfacher Umstände.

Lect. 16. Die Umschreibung.

Die ausführliche Abhandlung über die Inversion, welche den Schüler in das kleinste Détail eines sehr wichtigen syntaktischen Theiles der Grammatik einführt, den man häufig in guten Lehrbüchern nur oberflächlich erwähnt findet, ist in meinen Augen eines der Hauptverdienste des Buches. Uebersichtliche Tabellen über die vorhergegangenen Regeln mit den betreffenden Mustersätzen geben dem Ganzen noch einen besonderen Werth. Die Uebereinstimmung des Verbe mit seinem Subject ist in vier Lectionen sammt vier Récapitulations ganz erschöpfend und musterhaft dargestellt.

Der Gebrauch der Zeiten und Moden ist ebenso klar und ausführlich, als streng wissenschaftlich gehalten. Die Anwendung des Conditionnel, verschieden vom Deutschen, worin viele Fehler bei Uebersetzungen vom Deutschen in's Französische gemacht werden, ist treffend gegeben; besonders gut gefällt mir folgende Regel, von der ich mich nicht erinnere, sie in anderen Lehrbüchern gesehen zu haben: „Das Conditionnel wird häufig in Bedingungssätzen angewendet, in welchen die Conjunction „si“ wegbleibt; im Nachsatz folgt dann que; im Deutschen verbinden wir beide Sätze durch „und doch“ oder durch „doch“ (On me promettrait tout l'or du monde, que je ne trahirais pas ma patrie).“

In Lect. 33 hat sich ein topographischer Fehler eingeschlichen: un moine de Cologne nommé Schwartz, soll „de Fribourg“ heissen; ebenso befindet sich ein kleiner Druckfehler auf S. 64: ricches statt riches, bei nommé ist der Accent aigu vergessen.

Bei der Rection der Zeitwörter, S. 66, die, wie alles bis jetzt Erwähnte, nichts zu wünschen übrig lässt, stehen zwei Regeln mit den betreffenden Mustersätzen nicht im Einklang und ist offenbar eine Verwechslung vorgekommen: Regel 1. a. Aider à quelqu'un, Jemanden unterstützen, indem man seine Mühen und Anstrengungen theilt. (Nous devons nous aider les uns les autres.) b. Aider quelqu'un, Jemanden unterstützen, z. B. mit Geld, wobei also Mühen und Anstrengungen persönlich nicht getheilt werden. (Si tu vois un plus faible que toi succomber sous son fardeau, aide-lui à le porter.) Die Ansicht der Verfasser kann ich bei aider qn., welches eine Unterstützung vermittelst Geldes, ohne persönliche Mühe oder Anstrengung ausdrücken soll, nicht ganz theilen; meiner Ansicht nach ist beides mit inbegriffen; Geld ist vielleicht die vorherrschende Ingredienz; neben Geld hätten auch „Rathschläge" erwähnt werden können.

Auf S. 72 über Verbes intransitifs fällt mir der erste deutsche Satz seiner vielen „werden" wegen auf: „Sie werden oft Leuten begegnen, welche viel werden gereist sein, welche aber nichts gesehen, nichts beobachtet haben werden; sie werden andern begegnen, welche nur kleine Ausflüge gemacht haben werden, welche aber Vortheil daraus gezogen haben werden." Augenscheinlich soll das Futurum von dem Schüler bei der Uebersetzung nicht verfehlt werden; es wäre übrigens vorzuziehen gewesen, ein correctes Deutsch zu gebrauchen und besser das Tempus, das angewendet werden soll, anzugeben.

Die Verbes pronominaux und Verbes impersonnels sind sehr ausführlich behandelt; über letztere, sowie über die Rection des Zeitwortes, Verbes transitifs und intransitifs sechs recht gehaltvolle Récapitulations. Das Wissenswerthe über den Subjonctif sammt der Folge der Zeiten desselben ist in elf Lectionen mit der den Verfassern eigenen Geschicklichkeit auf das klarste ausgeführt. Es freut mich, die nöthige Erklärung über die Anwendung der Moden nach: on dirait, on croirait, on eût dit, on eût cru, unter andern in Lect. 67 zu finden. Zur Befestigung der Regeln über den Subjonctif zehn Récapitulations.

Lect. 83, 84 und 85 behandeln eingehend den Infinitif, bei dem sich die Verfasser Mühe gegeben haben, den Gebrauch von de und à recht anschaulich zu definiren, was ihnen gelungen ist.

Seite 127, C. a. 2, ein Druckfehler: à un juger anstatt à en juger.

Von Lect. 86—92 incl. Participe présent und Participe passé. — Das Participe présent ist mit zwei Lectionen abgemacht, was zu kurz ist; zwar kommen in der zweiten Abtheilung, unregelmässige Formenlehre, schon einige Erklärungen darüber vor, die aber diesen wichtigen Gegenstand nicht erschöpfen. — Die Verfasser sagen unter anderm richtig über das Verbaladjectif, dass es einen wesentlichen Zustand, eine bleibende Eigenschaft ausdrückt. Vom eigentlichen Participe présent, dass es eine Thätigkeit ausdrückt und unveränderlich ist; eine Ergänzung bei sich haben kann u. s. w. — Das Participe présent kann aber auch einen vorübergehenden Zustand bezeichnen: ces couteaux ne tranchant plus, il faut les faire repasser. Besonders bei Relativsätzen ist es schwierig für den Schüler, zu wissen, wann er die Participialconstruction anwenden kann und wann nicht. Ich vermisse auch die Erwähnung der Participialconstruction in Concessivsätzen: Et vous vous êtes assis à la place de Don Sandoval, sachant quelle était à Don Sandoval (Dumas) nach Mätzner, frz. Gr., S. 484, d. — Auch wird quoique, bienque mit dem Participe gesetzt: quoique mourant; ebenso in conditionalen Modalsätzen mit comme: comme nous disant. — Eine Demarkationslinie hätte ich zwischen dem Participe présent mit und ohne en zu finden gewünscht. Obgleich die Feststellung über den Gebrauch mit und ohne en schwierig und derselbe theilweise schwankend ist, obgleich es häufig ziemlich einerlei ist, ob das eine oder das andere angewendet wird, so halte ich es doch nicht für unmöglich, bestimmte Regeln darüber zu geben. Die meisten Gramma-

tiker haben sich abgemüht, den Unterschied festzustellen, ohne jedoch zu einem ganz genauen Resultate zu kommen.

Staedler hat den Gebrauch des Gérondif mit en in seiner wissenschaftlichen französischen Grammatik, S. 473, ziemlich genau präcisirt: Der Franzose unterscheidet den besonderen Fall, dass die Haupthandlung von der Gerundivhandlung nicht nur nebenher begleitet wird, sondern vielmehr innerhalb derselben geschieht und gleichsam in derselben enthalten ist. Er drückt dies dadurch aus, dass er alsdann dem Gerundium stets die Partikel en vorsetzt. Je fume en écrivant. Il parla en tremblant, en riant, en se levant etc. — Auch bezeichnet dieses en, dass die Haupthandlung in der Gerundivhandlung bestehe. Nous parlons en nous faisant des signes, d. i. unser Sprechen besteht darin, dass wir einander Zeichen machen. — Weiter sagt er: Wenn man z. B. sagt, Je suis persuadé qu'en lisant toujours des livres français ils feront des progrès dans cette langue, — so ist damit gemeint, dass die Fortschritte in dem Lesen bestehen, dass sie in (wir sagen auch unter) dem Lesen und innerhalb dieser Beschäftigung erfolgen werden, wogegen das blosse lisant das Lesen zu einem Mittel, zu einer Bedingung des Fortschreitens macht. — Mätzner, frz. Gr. S. 485, hebt die „entschiedenere Weise“ hervor, dass die Haupthandlung des Satzes in die durch dies ächte Gerundium bezeichnete Thätigkeit fällt oder mit ihr zusammenfällt. Im Uebrigen diene es zum Ausdruck derselben Beziehungen, wie das Gerundium ohne en.

Ploetz in seiner Nouvelle grammaire française, S. 328: „quand il s'agit d'une cause objective, c'est-à-dire d'une cause qui produit l'action du verbe de la proposition principale indépendamment du sujet, on emploie le gérondif; on emploie, au contraire, le participe présent, quand cette cause est subjective, c'est-à-dire quand on veut exprimer le motif qui fait agir le sujet. — Von Bedingung und Einräumung sagt jedoch Ploetz nichts. (Der Unterschied zwischen dem Participe mit oder ohne en in temporalen Nebensätzen ist erwähnt.) — Ich hoffe, seinerzeit die Participial-Construction eingehend zu behandeln. Da die Verfasser des Lehrganges noch die vierte Abtheilung, Fortsetzung der Syntax, auszuarbeiten haben, so wird ihnen das Verlangen, das Participe présent und Gérondif nochmals „eingehender“ zu behandeln, nicht „unbillig“ erscheinen. — Das Participe passé ist sehr ausführlich in fünf Lectionen erklärt. Von Lect. 93—100 incl. Récapitulations.

Neben den grossen Vorzügen des Buches: Klarheit, Genauigkeit und Kürze der Regeln, gehaltvolles Material zum Uebersetzen, übersichtliche, tabellarische Zusammenstellung der die Regeln enthaltenden Sätze von Seiten der Verfasser, verdient die ganze Ausstattung des Buches: deutlicher und scharfer Druck, geschmackvolle Anordnung, gutes, starkes Papier, nebst billigem Preise von Seiten des Verlegers, die vollste Anerkennung.

Speyer, W. Dreser.

Observations de l'orthographe française suivies d'un exposé historique des opinions et systèmes sur ce sujet depuis 1527 jusqu'à nos jours par Ambroise Firmin Didot. Paris, Didot, 1867. 253 S.

Eine eingehendere Besprechung dieses Buches, welches die in den letzten drei Jahrhunderten so oft und in so mannigfaltiger Weise ventilirte Frage der französischen Orthographie auf's neue behandelt, rechtfertigt sich sowohl durch das allgemeine Interesse, das dieser Gegenstand hat, als auch durch den Namen und die Stellung des Verfassers und durch die Absicht, in welcher derselbe sein Buch geschrieben hat. In Frankreich hat es die Auf-

merksamkeit in solchem Grade auf sich gezogen, dass in kurzer Zeit die erste Auflage vergriffen worden ist.

Der Verfasser ist der bekannte Imprimeur-libraire de l'Académie française, der nicht blos wegen seiner im grossen Stile betriebenen buchhändlerischen Unternehmungen, sondern auch wegen seiner vielseitigen und gründlichen philologischen Gelehrsamkeit eines grossen Ansehens geniesst, sodass ihn Francis Wey ohne Uebertreibung den würdigen Nachfolger eines Robert und eines Henri Étienne genannt hat, jener beiden uns unter dem Namen der Stephanus bekannteren gelehrten Buchdrucker des 16. Jahrhunderts. Der Umstand, dass die Academie eine neue Ausgabe ihres Dictionnaire vorbereitet, hat Herrn Didot bewogen, die von derselben bisher autorisirte Orthographie einer Prüfung zu unterziehen und sich die Frage vorzulegen, wie weit es ohne radicalen Umsturz des Bestehenden, und ohne mit der herkömmlichen alphabetischen Schreibung zu Gunsten eines rein phonographischen Systems zu brechen, möglich sei, den vielfachen und begründeten Klagen über das inconsequente und willkürliche Verfahren der heutigen französischen Orthographie einigermassen gerecht zu werden, und wenigstens einige der auf Vereinfachung und grössere Gleichmässigkeit dieses Verfahrens gerichteten Forderungen der öffentlichen Meinung zu erfüllen.

Das Schicksal der bisher in Frankreich seit den Tagen Franz I. bis auf die unsrigen so zahlreich hervorgetretenen orthographischen Reformvorschläge, denen er ein umfassendes und eingehendes Studium gewidmet hat, scheint ihn gelehrt zu haben, dass man, um auf diesem Gebiete Aenderungen einzuführen, mit vorsichtiger Mässigung und mit Respectirung des herrschenden Gebrauches und der bestehenden Traditionen vorzugehen habe. Seine eigenen Vorschläge halten sich daher in den Grenzen, welche diese Einsicht vorschreibt, und entsprechen dem Urtheile, welches Littré in seiner „Histoire de la langue française“ (I, 327) in den Worten ausspricht: „Il importe, ces modifications étant inévitables, qu'elles se fassent avec système et jugement. Manifestement le jugement veut que l'orthographe aille en se simplifiant, et le système doit être de combiner ces simplifications de manière qu'elles soient graduelles et qu'elles s'accommodent le mieux possible avec la tradition et l'étymologie.“

Noch eine andere Lehre hat Didot aus dem Studium der Geschichte der französischen Orthographie in den letzten drei Jahrhunderten gezogen. So viele Verbesserungsvorschläge nämlich auch seit Dubois, Meigret, Peletier, de la Ramée gemacht worden sind, so sind sie doch entweder gänzlich ohne Wirkung und Nachfolge geblieben, oder dasjenige von ihnen, was Eingang und Annahme gefunden, hat dies nur dadurch vermocht, dass die Academie es durch die Aufnahme in ihr Dictionnaire sanctionirte. Immer mehr und mehr ist dieses Buch trotz seiner Schwächen und trotz der Opposition, die eben deswegen gegen dasselbe bestand und besteht, nach Didot's Ausdruck der „Code du langage“ geworden, dessen Gesetzen (in Sachen der Orthographie), die von jedem Schriftsteller, von jeder Druckerei anerkannt und durch die Zeitungen allgemein verbreitet seien, niemand zu trotzen wagen würde. Darum wendet der Verfasser sich nicht wie seine Vorgänger direct an das Publicum, sondern er widmet seine Schrift „A Messieurs de l'Académie française“ und unterbreitet diesen seine Vorschläge, eben in der Meinung, dass dieselben nur dann, wenn sie die Billigung dieser gelehrten Körperschaft und Aufnahme in die vorbereitete neue Auflage ihres Dictionnaire fänden, der allgemeinen Einführung sicher sein könnten.

Je unumwundener Didot nun die Autorität der Academie anerkennt, und je mehr er sich bewusst ist, dass seine Wünsche dem in ihr wohnenden Geiste conservativer Mässigung entsprechen, desto mehr glaubt er auch das Recht zu haben, die Aufforderung an sie zu richten, dass sie sich dem allgemeinen auf Vereinfachung der französischen Orthographie gerichteten Wunsche nicht entziehe, sondern ebenso wie dies in den früheren Ausgaben

des Dictionnaire de l'Académie der Fall gewesen sei (was er pp. 5—12 im Einzelnen zeigt), so auch in der beabsichtigten neuen Auflage auf der gegebenen Grundlage der alphabetischen Schrift der französischen Orthographie mehr Consequenz und Analogie und dadurch eine grössere Einfachheit verleihe. In der damit eintretenden Erleichterung für das Erlernen des Schreibens und Lesens sieht er nicht blos eine Begünstigung der universellen Ausbreitung des Französischen, sondern er verspricht sich von derselben auch einen höheren Aufschwung des Elementar-Unterrichtes, besonders in den Dorfschulen seines Vaterlandes, und eine Beschleunigung der Assimilation der französischen Colonie in Afrika.

Herr Didot macht aber der Academie nicht blos eigene Vorschläge, sondern er legt ihr auch eine Zusammenstellung aller seit 1527, d. h. seit dem Erscheinen der Grammatik des Gilles du Wès (oder Dewes, oder du Guez) an die Oeffentlichkeit getretenen Meinungen über die Verbesserung der französischen Orthographie vor, um sie in den Stand zu setzen, sich bei ihrer Entscheidung von den Erfahrungen der Geschichte leiten zu lassen. Seine Schrift zerfällt demgemäss, und wie der Titel schon andeutet, in zwei Theile, von denen der erste, kleinere (bis p. 54), die „Observations" Didot's selbst, der zweite, weit umfangreichere (pp. 55—253), eben jenes „Exposé historique" enthält.

Der häufige Gebrauch, welchen der Verfasser während seiner langjährigen Thätigkeit als Drucker von dem Dictionnaire de l'Académie theils selbst hat machen müssen, theils andere hat machen sehen, hat ihn besonders auf sechs Punkte aufmerksam gemacht, auf welche sich die Hauptbedürfnisse der bestehenden Orthographie zurückführen lassen. Diese sind

1) Regelung des etymologischen Elementes in der üblichen Schreibweise, sei es nun durch grössere Ausdehnung oder durch grössere Beschränkung desselben;

2) Abschaffung der Doppelconsonanten überall da, wo sie nicht gesprochen werden;

3) Ordnung der Orthographie der zusammengesetzten Wörter;

4) Einheitliche Orthographie in den Wörtern mit den Endungen ant und ent;

5) Orthographische Unterscheidung der Wörter auf eti und tion;

6) Unterscheidung der beiden g-Laute.

Ad 1. Was zuerst die etymologische Schreibweise betrifft, so lenkt Herr Didot die Aufmerksamkeit zunächst auf die zwiefache Darstellung des χ in den aus dem Griechischen entlehnten Wörtern, nämlich durch c resp. qu (in caractère, colère, carte, exarque etc.) und durch ch, welches letztere Zeichen dann wieder auf zweierlei Weise, theils wie k (in anachorète, chaos, archétype etc.), theils wie das französische ch (in Achille, charme, charte etc.) ausgesprochen wird. Von den so entstandenen drei Klassen dieser Wörter zeigt die zweite, d. h. die der Wörter, in denen ch wie k gesprochen wird, und deren Zahl er ungenau auf 57 angiebt — es sind ihrer weit mehr — die grösste Anomalie, und diesen Uebelstand will er dadurch beseitigen, dass er sie grösstentheils der ersten Klasse zuweist, sie also nicht mit ch, sondern blos mit c geschrieben wissen will. Nur acht nimmt er aus, nämlich archétype, archiépiscopal, chélidoine, chirographaire, chirographe, chirologie, chiromancie (er hätte auch chiromancien noch anführen sollen), schène. Diese sollen nach der Analogie von alchymiste, archidiacre, archiduc, charité, catéchisme, chirurgie, chirurgien, zu der (jetzigen) dritten Klasse gehören, in welcher ch auf französische Weise lautet. Er fordert also für diese acht Wörter nicht eine Veränderung der Orthographie, sondern der Aussprache. Schwerlich möchte er damit durchdringen; denn wenn auch die Academie im Stande sein mag, durch ihre Entscheidung Veränderungen in der hergebrachten Schreibweise herbeizuführen, so verhält es sich doch ganz

anders mit Neuerungen in der Aussprache, bei der ja ein viel unwillkürlicheres Verfahren stattfindet, das in den seltensten Fällen eine Consultation des Dictionnaire gestattet, und das weit unbedingter als die Orthographie der Gewöhnung und dem herrschenden Gebrauche folgt. Uebrigens ist Didot auch insofern nicht consequent, als er den Wörtern archéologue, archéologie, orchestre, choeur, écho, chaos, chrême, chrétien, le Christ ihre bisherige Schreibung und Aussprache zu lassen sich genöthigt sieht. Wenn er dabei bedauert, die ersten drei Wörter archéologue, archéologie, orchestre, nicht mit blossem c schreiben zu können, weil ja c vor e wie s lautet, so liegt die Frage nahe, warum er denn diese Schreibung mit c nicht für die übrigen (choeur, écho, chaos etc.) vorschlägt. Er ertheilt darüber jedoch keine Auskunft, und wenn er schliesslich zu verstehen giebt, dass er in diesen Fällen die Ersetzung des ch durch k (nach Analogie von kilogramme, kilomètre, kyrielle, in denen es auch aus griech. χ entstanden ist) wünschen würde, so bleibt auch hierbei zweifelhaft, ob er alle die zuletzt genannten Wörter, oder auch blos archéologue, archéologie, orchestre in's Auge fasst. Ueber die hierher gehörigen Eigennamen sagt er nichts, obwohl in ihnen doch auch, wie Anacharsis, Chersonnèse, Achille, Achéron, Caron, Plutarque zeigen, eine grosse Ungleichmässigkeit in der Schreibung bei gleichmässiger Herkunft von den griechischen Namen mit χ herrscht. Die speciell wissenschaftlichen Termini, wie cholédoque, cholédologie, glaubt er unbedenklich blos mit c schreiben zu können, da ihre Abstammung denen, die sie ausschliesslich gebrauchen, ja ohnehin wegen ihrer Kenntniss des Griechischen bekannt sei.

In den aus dem Griechischen kommenden Wörtern, die mit r anlauten, hat die Academie bereits grossentheils das den Spiritus asper wiedergebende h weggelassen (vgl. rapsode, rétine, cataracte), jedoch mit solcher Inconsequenz, dass sie z. B. neben eurythmie rhythme, neben hémorragie, hémorroïdes, catarrhe, diarrhée, gonorrhée schreibt, obwohl für die letzten fünf Wörter ῥέω das gemeinsame Stammwort ist. Bei dieser Sachlage und bei der gänzlichen Ueberflüssigkeit des h in diesen französischen Wörtern wird man Herrn Didot gewiss beistimmen, wenn er für alle die gleichmässige Schreibung mit blossem r verlangt.

Aehnlich ist es mit den Wörtern, in welchen die griechischen Buchstaben ϑ und φ durch th und ph dargestellt werden. Auch in ihnen hat die Academie, nachdem sie in der ersten Ausgabe ihres Dictionnaire (1694) streng etymologisch geschrieben hatte, in allmählich zunehmendem Umfange statt des th t und statt des ph f eingeführt, z. B. in trésor, trône, auteur und deren Derivaten, in flegme, flegmatique, fantôme, fantaisie, fantastique etc. In der grösseren Anzahl der Wörter jedoch hat sie th und ph beibehalten, und zwar nach Didot's freilich unvollständigem Verzeichniss das th in 126, das ph in 192 Wörtern. Da von ihnen ein sehr grosser Theil, nämlich 56 resp. 95, nur selten, d. h. ausschliesslich in fachwissenschaftlichen Werken gebraucht wird, durch diese also der bei weitem grössten Mehrzahl der Schreibenden keine orthographischen Schwierigkeiten bereitet werden, so will der Verf. ihre einmal übliche Schreibung einstweilen bestehen lassen und die bessernde Hand vorläufig nur an die Wörter von allgemeinerem Gebrauche gelegt wissen. Dass ihrer aller Schreibweise gleich sofort vereinfacht werden könnte, hofft er nicht, er giebt daher der Academie anheim, unter ihnen eine Auswahl zu treffen, jedenfalls aber wie in den früheren Ausgaben ihres Dictionnaire so auch in der demnächst erscheinenden fortzufahren, den Gebrauch des th und ph zu beschränken, und den Weg zu weiteren Vereinfachungen dadurch offen zu halten, dass sie in Uebereinstimmung mit einer der Bemerkungen der Cahiers des Remarques des Dictionnaire von 1694, wonach sie für manche Wörter eine doppelte Schreibweise

gestattet,* und gemäss der in der fünften Auflage von 1835 geübten Praxis durch den Zusatz: „quelques-uns écrivent"... oder: „on pourrait écrire"... es denen, welche die Anwendung des t und f statt des th und ph weiter ausgedehnt haben möchten, möglich mache, auf die Bildung eines neuen, ihrer Ansicht entsprechenden Schreibgebrauches hinzuwirken.

Auch wenn man den Vortheil der etymologischen Orthographie im Allgemeinen nicht so gering anschlägt, wie Didot dies pp. 23 f. thut, so kann man doch diesen seinen Forderungen, die Streichung des h in den aus dem Griechischen stammenden Wörtern mit rh und th, sowie die Ersetzung des ph durch f betreffend, Erfolg wünschen, da weder rh noch th noch ph, die sich im französischen Munde durchaus nicht von dem einfachen r, t und f unterscheiden, nicht wohl als charakteristische etymologische Buchstaben gelten können, und da ferner in einer Reihe von Wörtern jene Vereinfachung bereits eingetreten ist. In denselben das h resp. ph wiederherzustellen, würde wohl niemandem gelingen, und daher steht für diese Fälle das Interesse der Gleichmässigkeit der Schreibweise höher als das etymologische.

Ad 2. Herr Didot fordert ferner die Streichung der Doppelconsonanten in allen Fällen, wo die Aussprache nur e i n e n hören lasse. Die Neigung hierzu sei im Laufe der Zeit in immer grösserem Umfange hervorgetreten (er führt z. B. an, dass man bereits anfange, a n n é e mit e i n e m n zu sprechen), und ihr müsse in der Orthographie Rechnung getragen werden, um so mehr, als die Academie schon seit 1740 (vgl. p. 140) angefangen habe dies zu thun, aber freilich nur theilweise, sodass sie selbst die Veranlassung zu der jetzt herrschenden Unsicherheit gegeben habe. Ein näheres Eingehen auf das vom Verf. zur Specialisirung seiner Wünsche angeführte Detail glaube ich unterlassen zu dürfen. Ist die Aussprache das Entscheidende, dann ergeben sich die einzelnen Fälle, in denen eine Aenderung der bisherigen Orthographie stattzufinden hat, von selbst. Es sind ihrer ausserordentlich viele. Dass aber — und dies ist ja das grosse Hinderniss, welches sich der Herstellung einer in allen Einzelheiten für Jeden verbindlichen phonetischen Schrift entgegenstellt — dass über die Fälle, in denen der jetzt geschriebene Doppelconsonant als ein einfacher laute, Uebereinstimmung herrsche, muss ich nach einer Vergleichung der Angaben Didot's mit den orthoepischen Bemerkungen in Littré's Wörterbuche bezweifeln. Weshalb er Wörter wie d i f f i c u l t é, d i f f é r e n c e, obwohl er, wenn auch nicht so entschieden wie Littré, zugiebt, dass nur e i n f lautet, mit zwei f schreiben will, ist mir nicht klar geworden. Und wenn er sagt, in é v i d e m m e n t, p r u d e m m e n t müsse das Doppel-m der Aussprache entgegen beibehalten werden, sei es auch nur zur Unterscheidung von é v i d e m e n t (von é v i d e r) und p r u d e m e n t (von p r u d e), so wird man diese Rechtfertigung jener Ausnahmen wohl nicht allgemein gelten lassen. Uebrigens aber scheint Didot nicht bedacht zu haben, dass sich aus der veränderten Schreibweise von é v i d e n t, p r u d e n t (é v i d a n t, p r u d a n t), die er, wie wir gleich sehen werden, fordert, von selbst eine andere Orthographie der von ihnen abgeleiteten Adverbien ergiebt (é v i d a m e n t, p r u d a m e n t), in Folge deren die Statuirung obiger Ausnahmen überhaupt ganz überflüssig wird.

Ad 3. Ich komme zum dritten der Vorschläge Didot's. Während andere Sprachen, besonders das dem Französischen so nahe stehende Italienische, die zusammengesetzten Wörter einfach durch Verbindung ihrer Bestandtheile

---

* „La première observation que la Compagnie a creu devoir faire, est que, dans la langue françoise, comme dans la plupart des autres, l'orthographe n'est pas tellement fixe et determinée qu'il n'y ait plusieurs mots qui se peuvent escrire de deux differentes manières, qui sont toutes deux esgalement bonnes, et quelquefois aussi il y en a une des deux qui n'est pas si usitée que l'autre, mais qui ne doit pas être condamnée."

zu einem einzigen Worte bilden, verfährt das Französische dabei auf dreifache Weise, indem es die Bestandtheile eines Compositums entweder durch ein Tiret, das Didot zuerst in dem Dictionnaire von Nicot (1573) gefunden hat, verbindet, oder ohne Tiret, getrennt nebeneinander setzt, oder sie in ein Wort zusammenschreibt. An Stelle dieser Verschiedenheit soll nun die Academie ein gleichmässiges Verfahren einführen, und während Poitevin in seiner „Grammaire générale de la langue française“ (I, p. 74 ff.) nicht weniger als 10 Regeln über diesen Punkt giebt, soll man hinfort nur die eine zu beachten haben, dass jede Zusammensetzung als ein einziges Wort geschrieben werde. Wenn dies schon an sich eine grosse Vereinfachung ist — und der Verf. zeigt an einer sehr grossen Anzahl von Beispielen, wie willkürlich die Anwendung des Tiret im Französischen ist — so leuchtet der Vortheil von selbst ein, der für die Pluralbildung der zusammengesetzten Substantive und Adjective entsteht, wenn diese nun wie alle andern Wörter einfach am Ende das Pluralzeichen (s oder x) erhalten. Auch mit der Forderung, dass nach der Analogie von y a-t-il, ira-t-il auch donne-s-en, porte-s-y, va-s-en chercher etc. geschrieben werden soll, wird man sich gewiss einverstanden erklären können. — Im Anschluss an dieses Kapitel berührt Herr Didot auch die Frage der Silbentrennung am Ende einer Zeile und bittet die Academie, eine Entscheidung zu treffen zwischen den beiden hier möglichen Grundsätzen, dem der Etymologie und dem der Lautsprache, die sie bis jetzt, wie er nachweist, in ihrer Praxis promiscue zur Anwendung gebracht habe.

Ad 4. Der vierte Reformvorschlag Didot's betrifft die auf ant und ent ausgehenden Wörter. Neben den Participia praesentis endigen sich die zahlreichen Verbal-Adjectiva und Verbal-Substantiva, welche nach der lateinischen ersten Conjugation gebildet sind, wie amant, mendiant, suppliant, sämmtlich auf ant, aber von den Adjectiven und Substantiven, die nach den übrigen lateinischen drei Conjugationen gebildet sind, endigt sich ein Theil, und zwar der grössere, auf ant, der andere auf ent, ohne dass für diese Verschiedenheit irgend ein Grund zu entdecken wäre. Die Gleichheit der Aussprache dieser beiden Endungen bringt eine grosse Unsicherheit für die Orthographie hervor, und der Umstand, dass von den Wörtern auf ent etwa 17 die gleiche Schreibung mit der dritten Pers. Plur. des Indic. praes. haben, wie z. B. un affluent und ils affluent, un expédient und ils expédient, ist wiederum störend für die Lectüre. Während nun Bossuet bei Gelegenheit der Redaction der ersten Ausgabe des Dictionnaire de l'Académie vorgeschlagen hatte, nur die Participia praesentis mit ant, alle andern Wörter aber mit ent zu schreiben, weil sie ihm meistens von lateinischen Participien auf ens herzukommen schienen, will Didot für alle die Endung ant eingeführt wissen, und zwar weil alle Wörter neuerer Formation dieselbe angenommen hätten, sodass sie eben jetzt die bei weitem überwiegende sei. Die einzige Ausnahme sollen nur die unmittelbar aus dem Lateinischen stammenden Wörter bilden, wie der freilich selten vorkommende Singular gent (von gens), testament, monument und ähnliche, sowie alle Adverbien auf ment, weil diese Endung aus lat. mente entstanden sei. Bei der Stellung, welche der Verf. zur etymologischen Orthographie einnimmt, ist mir die Belassung dieser Ausnahme und ihre Begründung auffallend gewesen, umsomehr, als er gleich darauf consequent genug ist, die Anomalie in dem Gebrauche der Endungen ance und ence (cf. z. B. évidence und condoléance, dissidence und dépendance, obwohl diese Wörter gleichmässig von Verben der lateinischen zweiten Conjugation gebildet sind; ja contenance und continence kommen sogar von demselben Verbum continere) beseitigt und die einheitliche phonetische Schreibweise mit ance eingeführt wissen zu wollen.

Ad 5. In dem fünften Abschnitte bringt Herr Didot die schon im 17. Jahrhundert vom Port-Royal angeregte nützliche Unterscheidung des vor

tonlosem i wie s lautenden t von dem gewöhnlichen t zur Sprache. Für eine grosse Anzahl von Wörtern, in denen die Academie schon angefangen hat, dies t theilweise durch c zu ersetzen, wünscht er consequente Durchführung dieser die Orthographie vereinfachenden und der Aussprache entsprechenden Bezeichnung. Er weist nach, welche grundsatzlose Verschiedenheit jetzt in dieser Beziehung in der französischen Rechtschreibung herrscht. So schreibt die Academie négociation entgegen der Etymologie und der Analogie mit initiation, ferner différencier, aber balbutier, chiromancie, aber démocratie, circonstanciel, aber pestilentiel (obwohl das Substantiv pestilence dieselbe Endung ce hat wie circonstance), ferner ambitieux, aber malacieux, Anomalien, für welche sich leicht eine grosse Menge von Beispielen anführen lässt, und die doch durch gar nichts begründet sind. Es wäre gewiss ein Fortschritt, in allen diesen Fällen nach Didot's Vorschlage cie, cia, cier, ciel, cieux zu schreiben. Auch strenge Etymologisten werden nichts dawider haben können, da sich die Bezeichnung ci für ti mit folgendem Vokal schon in der lateinischen Schrift findet. Für die Klasse der Wörter auf tion schlägt er die schon angedeutete Unterscheidung des t durch eine Cédille (ţ) vor, um dadurch den Uebelstand zu beseitigen, dass gewisse Verbalformen, wie z. B. nous adoptions, nous inventions, dieselbe Schreibung mit gewissen Substantiven, wie les adopţions, les inventions, haben neben einer gänzlich verschiedenen Aussprache, oder dass in einem und demselben Worte, wie z. B. partition, das erste ti ganz anders lautet als das zweite. Wenn er schliesslich meint, das Beste wäre, für alle diese Wörter die Endung *sion* einzuführen, die sich ja allerdings in conversion, extorsion, influsion etc., aber freilich hier der Etymologie entsprechend, findet, so scheint mir, da Didot mit diesem Wunsche doch einmal die Etymologie ganz unberücksichtigt lässt, es wäre consequenter, wie in den obigen Fällen (ciel etc.) so auch in diesen cion zu schreiben, zumal da ja auch diese Endung in einigen Substantiven, wie suspicion, succion, schon existirt.

Ad 6. Der letzte Vorschlag Didot's bezieht sich auf die schon von einigen Grammatikern des 16. Jahrhunderts gewünschte Unterscheidung des gutturalen und des dentalen g. Er wählt aber ein einfacheres Mittel als jene. Das gutturale g soll durch das sogenannte römische oder italienische g der sogenannten Antiquaschrift, das dentale durch das in der Cursivschrift gebräuchliche *g* bezeichnet werden. Er meint, man könne auch dieses letztere *g* noch durch einen darüber gesetzten Punkt (*ġ*) von dem andern unterscheiden, allein dann ist ja ein verschiedenes Zeichen für das g (g und *g*) ganz überflüssig. Ueberhaupt scheint der Verf. bei seinem Vorschlage nur den Druck, nicht die Handschrift im Auge gehabt zu haben, denn für diese ist seine Bezeichnung des gutturalen g (g) entschieden zu unbequem. Dass durch die Einführung eines doppelten Zeichens für den zweifachen g-Laut eine wesentliche Vereinfachung der Orthographie insofern eintreten würde, als dann die Anwendung des e zur Erweichung des g vor a, o, u, und die Benutzung des u zur Verhärtung desselben vor e und i nicht mehr nöthig wäre, ist ein Vortheil, auf den schon die orthographischen Reformer des 16. Jahrhunderts hingewiesen haben.

Am Schlusse dieses ersten Theiles seines Werkes spricht sich der Verf. nochmals in einigen allgemeinen Bemerkungen über die Nothwendigkeit einer Verbesserung der französischen Rechtschreibung in der von ihm angedeuteten Richtung aus, sowie gegen eine rein phonographische und für die Beibehaltung der alphabetischen Schrift, die aber freilich bedürfe, zu immer grösserer Einfachheit entwickelt zu werden.

Der zweite Theil enthält dann eine Zusammenstellung aller bisher über die französische Orthographie veröffentlichten Meinungen und Vorschläge, quellenmässige Auszüge aus allen Herrn Didot über diesen Gegenstand bekannt gewordenen Werken und Schriften. Es lässt sich nicht annehmen, dass

ihm irgend eins von einiger Bedeutung entgangen wäre, sodass für jeden der an das Studium der Geschichte der französischen Orthographie, so lange dieselbe Gegenstand des Nachdenkens und der Debatte gewesen ist, herantreten will, hier das gesammte historische Material, wenigstens auszugsweise und nur hier und da mit kritischen Bemerkungen Didot's versehen, sich beisammen findet.

Da es nicht wohl möglich ist, aus diesen knappen, meist nur das Originelle und Charakteristische aus jedem orthographischen Schriftsteller anführenden Auszügen noch einmal einen Auszug zu geben, so beschränke ich mich darauf, noch zu bemerken, dass Didot diesen zweiten Theil seines Buches in sechs Abschnitte („Appendices“) theilt, von denen der erste die orthographischen Principien, nach welchen die Academie bei der ersten Ausgabe ihres Dictionnaire (1694) verfuhr, mittheilt und zwar nach drei officiellen Documenten, nach der Vorrede dieses Dictionnaire selbst, nach den damals verfassten „Cahiers de remarques sur l'orthographe françoise pour estre examinez par chacun de messieurs de l'Académie“ und nach der 1706 veröffentlichten Grammatik des Sekretärs der Academie, Regnier des Marais. Der zweite Abschnitt enthält die Ansicht Ronsard's über die etymologische Orthographie nach dessen „Abrégé de l'art poétique,“ der dritte die Ansichten verschiedener Mitglieder der Academie und des Instituts von Corneille (1664) an bis auf Littré. Der vierte, längste Abschnitt giebt eine vollständige Uebersicht über die im Laufe der Zeit gemachten Reformvorschläge von 1527 an bis 1865, wo die „Orthographe rationelle, ou orthographe phonétique“ des Professors an der Academie in Lausanne, Edouard Raoux, erschien, mit welchem Buche sich Didot am ausführlichsten beschäftigt, und durch welches ihm die Frage nach der Möglichkeit und Ausführbarkeit eines phonographischen Systems für die französische Orthographie nichts weniger als gelöst erscheint. Der fünfte Abschnitt bringt Beispiele der Orthographie von Montaigne und Voltaire nach Autographen; der sechste die Regeln Poitevin's (1856) und die von denselben ganz abweichenden Léger Noël's („Les anomalies de la langue française.“ Paris, 1857) über die Orthographie der zusammengesetzten Wörter, nebst einer tabellarischen Uebersicht über die letztern, in welcher die Schreibweise der Academie, namentlich auch in Betreff des Plurals dieser Wörter, sowie die divergirenden Ansichten Poitevin's und Littré's und Didot's eigene Verbesserungsvorschläge zusammengestellt sind.

Ich schliesse mit dem Wunsche, dass die „Observations“ an der einflussreichen Stelle, an welche sie gerichtet sind, die Beachtung finden mögen, die sie verdienen.

Berlin. Dr. Wilh. Gerberding.

---

1) Grammaire Française-Allemande à l'usage des jeunes Allemands qui fréquentent un Collège, une École polytechnique ou un Pensionat (mit einem n!). Par André Fritzmann, ci-devant Directeur d'une Pension Mercantile à Eltville, sur le Rhin, actuellement maître des langues Française et Anglaise au Gymnase Grand-Ducal de Bensheim. Edition Revue et Corrigée. Mayence s. R., Kupferberg, 1867. 301 S. gr. 8. (Auch mit deutschem Titel, auf dem Collège und École polytechnique mit Gymnasium und Realschule übersetzt sind).

2) Uebungsbuch zum Uebersetzen aus dem Deutschen in's Fran-

zösische, methodisch bearbeitet nach seiner Grammaire Française-Allemande von demselben Verfasser. Mainz, Kupferberg, 1867. 131 S. gr. 8.

3) Uebungsbuch zum Uebersetzen aus dem Deutschen in's Englische etc. von demselben Verfasser. Mainz, Kupferberg, 1867. 96 S. gr. 8.

Nach zehnjähriger Erfahrung und auf Bitten seiner Schüler übergibt Verfasser die Regeln über französische Grammatik dem Druck, die er in seiner kaufmännischen Pension zu dictiren pflegte, und bietet sie auch den Schülern von Gymnasien, Realschulen und anderen Erziehungshäusern an, da seine Methode „du meilleur succès possible" gekrönt worden ist. Er geht von dem Grundsatze aus, dass „jede lebende Sprache in der Sprache selbst zu unterrichten sei" (!), und hat deswegen durch das ganze Buch die Seiten in der Mitte gebrochen, und links den französischen, rechts den deutschen Text drucken lassen. Das Buch, dessen Anordnung der Verf. in dem Vorworte zum Uebungsbuch als eine methodische hervorhebt, beginnt mit der Lehre von den Buchstaben und der Aussprache, behandelt dann die sonstigen Schriftzeichen, wie Accente, Parenthese, Interpunction, und geht darauf das ganze Gebiet der Grammatik nach den einzelnen Redetheilen durch, indem er, mit dem Artikel anfangend, unter jedem Redetheile erst das Formale, dann das Syntactische abhandelt. Gegen Ende findet sich noch eine „Syntax," in der die Satztheile und Satzarten, Mancherlei von der Wortfolge, und einige andere vorher noch nicht erwähnte Dinge, z. B. die Participial-Constructionen, besprochen werden. Zum Schluss finden sich noch Abschnitte über Poetik und Rechtschreibung.

Aus der Einrichtung des Uebungsbuches geht hervor, dass die Grammatik in der Anordnung, die ihr gegeben, durchgearbeitet werden soll. Es wird deswegen dem Schüler über die formalen und syntactischen Schwierigkeiten, die ihm im Anfange der einfachste Satz bieten muss, dadurch fortgeholfen, dass sie mit in die vor jeder Uebung stehenden Wörter aufgenommen werden, wie S. 1: je vois, ich sehe; donne, gibt; donnez, gebe (sic! Auch im Uebungsbuche steht: Gebe dem Lehrer das Buch); S. 2: de grands fleuves, grosse Ströme; de belles villes, schöne Städte. Gewiss haben schon viele Lehrer diese „Methode" für glücklich überwunden gehalten. Sie haben sich getäuscht, wie sie sehen. Besonders auffallen muss dabei, dass dem Schüler die Wortfolge im Französischen in keiner Weise angedeutet wird. Hierbei sei gleich bemerkt, dass die Stellung des Pronom personnel conjoint, des Adjectiv u. s. w. unter den betreffenden Redetheilen behandelt wird, dass aber Ref. vergeblich etwas über die Stellung der einfachen und zusammengesetzten Verbalformen gesucht hat, die bekanntlich dem Anfänger so viel Schwierigkeit verursacht.

Was die Regeln betrifft, so sind sie meist sehr äusserlich und mechanisch aufgefasst; so wird zuerst der bestimmte Artikel für sich declinirt, ohne dass der Schüler weder hier noch später sieht, dass z. B. du aus de le entstanden ist, und dass deswegen, auch wenn de nach deutschem Gefühl eine Präposition und keinen Genitiv ausdrückt, nicht de le, sondern du gesagt werden muss; derselbe Artikel wird dann noch einmal mit den sämmtlichen Pronoms possessifs in beiden Geschlechtern und Zahlen durchdeclinirt, nachdem Genus und Numerus schon längst abgehandelt sind. Auch sind die Regeln nicht immer mit wünschenswerther Klarheit und Genauigkeit abgefasst, man vergleiche z. B. S. 119, 2; 121, 6. Mancherlei von geringerem Werthe wird erwähnt, während Anderes, Wichtigeres ausgelassen ist; so wird beim Artikel auf dessen Anwendung beim Vocativ: Eh, l'ami attends un peu, aufmerksam gemacht, während dessen Gebrauch bei Himmelsgegenden (vers le

nord), nach dont, dessen Wegfallen in Wendungen wie: Pauvreté n'est pas vice, Ausfall oder Gebrauch des bestimmten Artikels bei der Apposition, der Unterschied zwischen lundi und le lundi und Anderes nicht besprochen wird. Bei der Lehre vom Conjunctiv sind die gewöhnlichen Regeln über Gebrauch dieses Modus in substantivischen Nebensätzen gegeben, die Ausnahmen aber, welche diese Regeln erfahren, entweder gar nicht oder in nicht ausreichender Weise erwähnt. Gegen die Lehre von der Aussprache lässt sich auch Vieles einwenden. Offenes und geschlossenes o wird gar nicht erwähnt, offenes und geschlossenes e bei Gelegenheit der Accente, also nach der Lehre von der Aussprache, ganz kurz unter der Form é und è erwähnt; die Aussprache von ê wird nur lang genannt, die Endung aient = eh gegeben; über das stumme e liest man einmal beiläufig (S. 21): La voyelle e n'ayant pas d'accent, se nomme e muet, et ne sonne que très-doucement, ou pas du tout, comme: Livre; paie. Vom Zischlaut des g erfahren wir nur: il sonne comme l'allemand sch (wann, ist nicht näher angegeben); dagegen lautet j weit sanfter als unser sch, und wird nur zu Anfang eines Wortes gebraucht.

Was das Französich betrifft, in dem die Grammatik abgefasst, so ist es wohl ohne grammatikalische Fehler; — aufgefallen ist dem Ref., dass beinahe stets devant statt avant von der Wortfolge gesagt wird; auch liest man S. 72 zweimal Vénuse — doch ist der Ausdruck schwerfällig und nicht immer präcise genug, z. B. Ce est pronom, quand il est suivi d'un temps du verbe être ou d'un autre pronom relatif (S. 113); On omet l'article indéfini après le verbe être, si suit un mot qui indique la nation etc. (S. 35). Der Druck ist auch meist correct; warum wird aber die Endung ége stets ège, œu stets oeu gedruckt?

Um ein Gesammturtheil über die beiden französischen Bücher abzugeben, so scheinen sie dem Ref. nicht geeignet für Schulen, auf denen man durch den Sprachunterricht die Schüler auch geistig bilden will. Für Solche, denen es nur darauf ankommt, sich die Sprache zu practischen Zwecken bis zu einem gewissen Grade anzueignen, enthalten sie manches Brauchbare, aber doch auch nicht mehr oder Besseres, als viele andere. Sollte Jemand auf Abfassung der Regeln in französischer Sprache Werth legen, so wird Borel's bekannte Grammatik wegen ihrer correcten, präcisen und wirklich französischen Ausdrucksweise immer vorzuziehen sein.

Mit diesen beiden Buchern ist dem Ref. auch das unter 3) aufgeführte englische Uebungsbuch zugegangen, nicht aber die Grammatik desselben Verfassers, auf die es hinweist. Er enthält sich deswegen eines Urtheils, doch glaubt er aus dem Uebungsbuche ersehen zu können, dass die englische Grammatik in ähnlicher Weise wie die französische abgefasst ist.

F. S.

Florian's Fabeln mit geographischen, grammatischen, historischen und mythologischen Erläuterungen, einer gedrängten Lehre über die Participes und über die Bildung der Zeiten, sowie mit einem etymologischen Wörterverzeichnisse versehen von Ernst Zipp, grossherzoglich badischem Professor, Lehrer der französischen Sprache am Lyceum zu Freiburg i. B. Zum Gebrauch für gelehrte Mittelschulen. Erstes Buch. 1867. 106 S.

Der Unterzeichnete hat keinen rechten Begriff von den gelehrten Mittelschulen, für welche der Verfasser sein Opus bestimmt hat; doch scheinen dieselben unseren Gymnasien nicht unähnlich zu sein, da der Verfasser seine Arbeit für Schüler der Quarta und Tertia dieser Anstalten geschrieben, die,

wie er anführt, den Cornelius Nepos und Caesar lesen. Dieser „studirenden Jugend“ will der Verfasser die französische Sprache mundgerecht und anziehender machen. Sein Hauptzweck aber ist, „die Etymologie, diesen vernachlässigtsten und nützlichsten Zweig des Sprachstudiums hervorzuheben und ihr Aufnahme und Geltung zu verschaffen. Den Uebergang von der klassischen Latinität zum Französischen nachzuweisen, veranlasste mich,“ fährt der Herr Verfasser fort, „die Wörter mediae et infimae latinitatis anzuführen [für die studirende Jugend der Quarta!], und hierzu musste ich folgerichtig auch die altfranzösischen Wörter aufnehmen, um nicht gleichsam den Boden unter den Füssen zu verlieren, und das richtige Verständniss des Wortes und der Schreibweise zu ermöglichen und zu erleichtern. Vergleichung der Sprachen ist die Seele des Studiums und so wie in den neueren Jahren in der griechischen Sprache die homerische Lectüre immer mehr Platz greift und in erfreulicher Weise sich erweitert, so habe ich mir den Florian als Gegenstand auserwählt, und möchte den Fabeln desselben allgemeinen Eingang verschaffen und sie zum Gemeingut aller die französische Sprache Studirenden erheben. Das Ergebniss, der Nutzen dieser Studienweise dürfte für beide Sprachen derselbe sein: eine durch nichts zu ersetzende Copia verborum, und eine Vertrautheit mit den mannigfachsten Ausdrücken und Wendungen der Sprache des gewöhnlichen Lebens.“

Doch genug von dieser mindestens seltsamen Einleitung; sehen wir uns das Buch selbst an. Die ersten fünf Seiten enthalten Regeln über das Participe présent, Participe passé, und über die Bildung der Zeiten. Nur eine Probe davon: die zurückbeziehenden Zeitwörter, die Verbes pronominaux, Réflechis oder Relatifs gehören ebenfalls hierher und sind keiner besonderen Regel unterworfen. Man merke nur, da avoir eine Handlung, être einen Zustand bezeichnet, diese Zeitwörter ihrer Natur nach, da sie nämlich eine Handlung ausdrücken, mit dem Hilfszeitwort avoir construirt sind, welches nur die Form des Hilfszeitwortes être angenommen hat. [!]

Es folgen nun 20 Florian'sche Fabeln mit Anmerkungen; auch hiervon einige Proben: p. 7, leur, statt à eux und à elles nach dem Zeitwort ist Pronom personnel und nimmt als solches weder das Zeichen des Féminin, noch des Pluriel an. Homon. leurre, m. die Lockspeise. P. 7, zu tenez die Bemerkung: tenir, paron. ténor, m. der Tenor, die Mittelstimme. Bei arrangeons: wir haben vier Buchstaben, die nur des Wohllautes wegen gesetzt werden (lettres euphoniques): e, l, s und t. Gram. § 183 (was dies für eine für den Quartaner citirte Grammatik ist, habe ich nicht entdecken können). Zu Qu'un même intérêt nous rassemble bemerkt er: Warum nicht ressemblons? P. 16, Ses frères pensent tout de même. Der Verfasser fügt hinzu: Ich würde lieber tous, alle, schreiben. P. 39, Afin de, mit folgendem Infinitif. Der Infinitif ist den Franzosen eine besonders beliebte Ausdrucksweise und sie setzen ihn allemal, wo dies ohne Zweideutigkeit geschehen kann. P. 19, Suivez le fond de la rivière. Der Verfasser sagt: Suivre hat nur die Bedeutung befolgen, wie servir, bedienen, etc. Auf Seite 47 — 106 befindet sich ein Wörterverzeichniss mit dem etymologischen Schatz des Verfassers. Was der Quartaner damit anfangen soll, ist mir nicht ersichtlich, z. B. lierre, o. m. (lat. hĕdĕra, mit angewachsenem Artikel; altfr. hyerre) der Epheu, oder oseille, s. f. (gl. acetella, acella, für lat. acetose rumex Linné) der Sauerampfer, oder Soulagement s. m. (mittell. solaciamentum)!

Berlin. Dr. Muret.

Recueil de Morceaux choisis de Prose et de Vers empruntés à la Littérature contemporaine par W. Bertram. Berlin, E. Kobligk, 1868. Auch unter dem deutschen Titel: Französisches Lesebuch für Anfänger, insbesondere für die unteren und mittleren Klassen höherer Schulen u. s. w. 381 S. gr. 8.

Nicht sowohl einen literarischen, als vielmehr einen praktischen Zweck verfolge er mit der Herausgabe dieses Buches, sagt der Verfasser in der französisch geschriebenen Vorrede zu demselben, ersterer möge bei den Büchern obwalten, welche man den Schülern der oberen Classen in die Hände giebt, für die mittleren und unteren Classen sei es viel angemessener, sie mit einer einfachen und leichten Lectüre zu versehen, die nirgends zu grosse Schwierigkeiten darbieten. Auch müsse eine derartige Lectüre mannigfaltig sein, dem Geschmacke der jungen Leser sich anpassen und den Schriftstellern unserer Tage entlehnt sein. — Nach diesen Grundsätzen ist denn vorliegendes Buch verfasst und so ist eine Sammlung entstanden, die gar manche Vorzüge vor ähnlichen bereits vorhandenen aufzuweisen hat. Einmal sind die darin enthaltenen Lesestücke fast durchgängig neu und nicht den gewöhnlichen Quellen entlehnt, aus denen unsere Verfasser von Chrestomathien in der Regel zu schöpfen pflegen, sondern in Frankreich erschienenen Lesebüchern für die Jugend, populär geschriebenen gemeinnützigen Schriften, die in jenem Lande erschienen sind, oder auch französischen Zeitschriften und Zeitungen. Dass es nicht an Mannigfaltigkeit des Inhalts fehlt, ergiebt sich hieraus wohl von selbst, und auch der Geschmack der jungen Leser ist fast durchgängig richtig getroffen. Da indess die Bertram'sche Chrestomathie in mehr als einer Hinsicht sich von den gewöhnlichen Büchern dieser Art unterscheidet, so dürfte es doch vielleicht nicht ganz unangemessen sein, wenigstens einen allgemeinen Ueberblick des Inhaltes derselben zu geben, woran wir denn zugleich einige Bemerkungen, die wir dennoch zu machen nicht umhin können, anknüpfen werden. Die Prosa nämlich, welche, und wohl mit Recht, den bei Weitem bedeutenderen Theil des Werkes einnimmt, enthält die acht Abtheilungen: Anecdotes et Narrations; Histoire naturelle, physique, géographie, mathématique; Mythologie, biographie, histoire; Descriptions, voyages, tableaux, mélanges; Dialogues, scènes dramatiques, petits drames; Style épistolaire; Morale, philosophie, critique, réflexions, pensées morales; Traductions de Virgile. Diese Lesestücke haben fast durchgängig unseren Beifall, nur gegen folgende hätten wir allenfalls Erinnerungen zu machen. Die Nummern 8, 9 und 10 der zweiten Abtheilung: Le télégraphe électrique, les machines à vapeur und quelques notions de géographie mathématique scheinen uns ihrem Inhalte nach zu schwierig, um für Schüler mittlerer oder gar unterer Classen als passende Lectüre gelten zu können. So nützlich Abbildungen für den Unterricht in fremden Sprachen werden können, so ist es doch gewiss nicht Sache des Lehrers der neueren Sprachen, die Construction complicirter Maschinen zu erklären und ebensowenig abstracte mathematische Begriffe zu verhandeln, welche auch gewiss nicht als einfache und leichte Lectüre dienen können. Ebenso enthält in Abschnitt III das erste grosse Lesestück: Extraits du Cours de mythologie de MM. Noël et Chapsal zu viel Eigennamen, welche von dem sprachlichen Inhalte allzusehr ablenken; in Abschnitt VI enthalten die Lettres de J. J. Rousseau literarische Beziehungen, die wohl weit über das Verständniss und Interesse der Schüler mittlerer Classen hinausgehen; die Abtheilung VII erscheint uns fast durchgängig zu schwierig und zu wenig interessant für dieses Alter, selbst wenn wir den Gebrauch des Buches bis zur Untersecunda ausdehnen wollten. Dagegen findet sich in diesen Abtheilungen auch recht viel des Schätzenswerthen, und selbst über

den Schulkreis hinaus Interessanten; so Deux chapitres de l'histoire de la Prusse par M. P. Bernard (Paris, 1846) und La campagne de 1815 aus Histoire d'Allemagne, par Kohlrausch, traduite par A. Guinefolle (Bruxelles, 1839), und in derselben Abtheilung: Les Français en Crimée aus Beck, Choix de lectures françaises; Le champ de bataille de Custozza, aus dem Feuilleton du Courrier du Bas-Rhin (es hätte nur deutlicher angegeben werden sollen, dass die Schlacht aus dem letzten Feldzuge von 1866 gemeint ist); endlich Lettres du Quartier-général en Bohême von dem bekannten Vilbort, Berichterstatter des Siècle während des Feldzugs von 1866. Ebenso wird man mit besonderem Interesse das Lesestück La Province de Silésie aus Le Bas l'Univers, histoire et description de tous les peuples und Visite au Train impérial avant le départ de Sa Majesté l'Impératrice de Paris aus dem Evénement lesen. — Weniger ist zu sagen von der poetischen Abtheilung; La Fontaine hätte der Verfasser wohl reichlicher als mit einer einzigen Fabel bedenken können, um so mehr als die Dichter der naiven Poesie so wenig zahlreich in der französischen Literatur sind, dafür hätte vielleicht das ziemlich breite Poëme épique von Léon Guérin fehlen können; ebenso vermögen wir der gelehrten Acropole d'Athènes von Mme. Collet keinen besonderen Geschmack abgewinnen und würden wohl niemals mit derselben Tertianer traktiren. Dagegen glauben wir sicher, dass es möglich gewesen wäre, aus Béranger mehr als ein einziges der Jugend angemessenes Gedicht zu geben, wie z. B. le retour dans la patrie, la sainte alliance des peuples, le vieux ménétrier, le cinq mai, les deux grenadiers u. s. w., und ebenso aus Delavigne, Victor Hugo und Anderen. Jedoch, wie wäre es möglich, alle Wünsche zu befriedigen! Die Bertram'sche Sammlung bleibt doch immer eine sehr empfehlenswerthe, die es gar sehr verdiente, sich recht bald in unseren höheren Schulen einen Platz zu erringen und dort gewiss nach vielen Seiten hin sehr anregend für das Studium des Französischen wirken würde.

Uebungsbuch zum Uebersetzen aus dem Deutschen ins Französische, im Anschluss an die Plötz'sche Elementargrammatik zusammengestellt von W. Bertram. Berlin, Kobligk, 1867. 164 S. 8.

Dass es dem Lehrer und Schüler oft sehr erwünscht sein kann, neben dem Beispielvorrath, den ein grammatisches Lehrbuch bietet, noch eine ähnliche derartige, nach derselben grammatischen Anordnung abgefasste Beispielsammlung zu besitzen, kann wohl kaum einem Zweifel unterworfen sein, und was der Verfasser hierüber in einer Vorbemerkung sagt, ist sehr richtig. Auch darin stimmen wir demselben vollkommen bei, dass es besser sei, ein solches Uebungsbuch einem bereits vorhandenen und in der Praxis bewährten Schulbuche anzupassen, als ein neues methodisches Hülfsmittel zu veröffentlichen „und alles Heil vom möglichsten Raffinement in der Methode zu erwarten.“ Das Material seines Büchleins sei demnach wesentlich von zwei Arten, sagt er: 1. gebe er neue Sätze für die betreffende Lection, 2. Umgestaltungen des Materials im Lesebuche. In letzterer Weise habe er auch einen beträchtlichen Theil des Lesebuchs zu verwerthen gesucht. „Ein Hauptziel, dem ich nachstrebte,“ bemerkt der Verfasser schliesslich, war, ein angemessenes Verhältniss zwischen rein Formellem und sachlich Ansprechendem herzustellen.“ — Wir haben nach dem Allen nur über den letzteren Punkt ein paar Bemerkungen hinzuzufügen. Wenn es nicht eben leicht ist, ein solches angemessenes Verhältniss besonders in einem Elementarbuche für untere Klassen, wo die Sätze nach Umfang und Inhalt nothwendig sehr beschränkt sein müssen, wenn sie anders ihren Zweck erfüllen

sollen, herzustellen, wenn dies selbst Plötz weder in seinen Elementarbüchern, noch in seiner Schulgrammatik durchaus gelungen ist, so wird der Verfasser dieser Beispielsammlung wohl selbst nicht erwarten, dass sein Streben überall und ohne Ausnahme von unzweifelhaftem Erfolge begleitet gewesen sei. Er wird zufrieden sein, wenn das Urtheil der Leser dahin ausfällt, dass die grosse Mehrzahl seiner Sätze zu den guten und gelungenen gehört und die pädagogischen Leser ihrerseits werden sich sagen, dass sie selten so viel Gelungenes im Punkte des Beispielschatzes in einem einzigen Büchlein vereinigt gefunden haben. Wenn daher der Verfasser auch ab und zu in dem Streben recht viel sachlich Ansprechendes zu geben, etwas zu weit gegangen sein sollte, wenn er z. B. schon Lect. 19, also noch in den Anfängen des Quintacursus ein paar Sätze giebt wie: „Die Waterloobrücke in London ist von einer römischen Festigkeit und von einer bewundernswürdigen Schönheit.“ — „Wir haben die Geschichte des Moses und des Aaron gelernt.“ — „Homer hat beschrieben den Schild des Achilles, Hesiod hat den Schild des Herkules beschrieben.“ — Sätze, die theils sachlich zu schwer sind, theils ein Vokabulär erfordern, das für den ersten Anfänger im Französischen viel zu früh kommt, wenn gar Lect. 21 von Zeus und Diogenes, von Stoikern und Lyrikern die Rede ist, so schlagen wir dergleichen Mängel nicht allzuhoch an, da die Fülle des Gegebenen so gross ist, dass wenn auch ein ganzes Drittheil der Sätze in den meisten Lectionen ausfiele, was aber jedenfalls ein viel zu hoher Anschlag ist, doch noch ein überreichlicher Vorrath für eine zweimalige Durcharbeitung jedes Cursus zur Verfügung bleiben würde — ein Vorrath, bei dem der obige Grundsatz, ein angemessenes Verhältniss zwischen rein Formellem und sachlich Ansprechendem herzustellen, in einer ganz vorzüglichen Weise durchgeführt ist.

Grammatisches Uebungsbuch für die mittlere Stufe des französischen Unterrichts. Zusammengestellt in genauem Anschluss an die Plötz'sche Schulgrammatik von W. Bertram. Drei Hefte. Heft 1, Lect. 1—23. 104 S. Heft 2, Lect. 24—57. 190 S. Heft 3, Lect. 58—78. 171 S. Berlin, Kobligk. 1866.

Nachdem der Verfasser auch hier zum Beginn seiner Vorrede den ihn leitenden Gesichtspunkt ausgesprochen, bemerkt er ferner, dass „vor allen Dingen auf Zuverlässigkeit des Sprachstoffes von ihm Rücksicht genommen worden.“ — „Kleine, unbedingt nothwendige Aenderungen abgerechnet, sind die Sätze mit sehr wenigen Ausnahmen unverändert guten Originalschriften entnommen worden. Einige wenige Beiträge schreiben sich aus französischen Grammatiken, welche in Frankreich erschienen sind, her. Es findet sich auch darin, wie in so manchen einheimischen Büchern, zu viel Gemachtes. Dieser Mangel wird hoffentlich gegenwärtigem Buche nicht anhaften. Alle Gebiete allgemeiner Bildung berührend, werden die hier gebotenen Beispiele gewiss grösstentheils ebensosehr sachlich, als sprachlich genügen, soweit dies bei der bruchstückartigen Natur des Materials eben möglich ist. Beispiele aus der gewöhnlichen Conversationssprache sind nicht nur nicht vermieden, sondern recht absichtlich herbeigezogen worden . . . die Beispiele gerade dieser Sphäre geben den dankbarsten Stoff zu zahlreichen Umgestaltungen.“ So ist denn auch diese Beispielsammlung nach einem bestimmten leitenden Gesichtspunkte zusammengestellt und selbst dem flüchtigsten Blicke eines Sachverständigen wird es nicht entgehen, mit wie ausserordentlichem Fleisse dieselbe gefertigt und mit welcher Umsicht klassische Autoren, tüchtige Schriftsteller der Gegenwart, Zeitschriften und selbst französische Zeitungen

von Ruf, wie das Siècle, die Illustration u. s. w., geschickt für dieselbe benutzt sind. So wird z. B. in Heft 2 der Gebrauch des Passé indéfini in Berichten und Rapporten an einem Extrait du général Niel sur la prise de Sébastopol aus dem Siècle, und einem Accident sur le chemin de fer de l'Ouest aus der Illustration erläutert, so schliesst das dritte Heft mit einem zusammenhängenden Uebersetzungsstücke (deren übrigens mehrere ähnliche vorhergehen): „Eine Erinnerung an das Jahr 1866. Briefe vom Kriegsschauplatz an Herrn M. L. Havin, Redacteur des Siècle, gerichtet," wegen dessen Aufnahme der Verfasser sich wahrlich nicht hätte erst zu entschuldigen brauchen. Wenn nun auch einzelnes Aufgenommene nicht Aller Beifall finden sollte, z. B. im Tertianer-Cursus Sätze wie: L'Angleterre hait l'Irlande comme la Russie hait la Pologne (Lect. 5), und: „Die Nationalgarde, geschaffen für die öffentliche Ordnung, störte oft die Ordnung der Haushaltungen und der Privatbudgets (ebendaselbst); im Secundaner-Cursus Sätze wie: „Vor der Parlamentsreform konnte man nicht sagen, dass die englische Nation wirklich von ihren vorgeblichen Abgeordneten vertreten wurde" (Lect. 49). „Es war natürlich, dass in einem Jahrhundert, wo der Reiz des Goldes alle anderen beherrscht, die Literatur dem allgemeinen Hange folgte" (Lect. 50); als dem Inhalte nach zu grosse Voraussetzungen machend; ebenso Sätze wie: „Der König sprengte nun das Weihwasser auf die Särge" (Lect. 5). Cette verre n'excluait ni les charmes du dévouement, ni ceux du coeur (Lect. 22). Étonné lui-même de ce que la sympathie publique se faisait attendre, il alla chercher en Italie une méthode et des modèles (Lect. 49), als zu sehr aus dem Zusammenhange gerissen und daher nicht recht verständlich erscheinen sollten; endlich der Inhalt einzelner Sätze durch das Vorkommen indifferenter Eigennamen, wie M. Fink, M. Halleck, M. Wohlfart, M. Sprague u. s. w. für Schüler, die sich ja so gern an Einzelheiten heften, etwas Sonderbares erhalten und sie wohl leicht von der Hauptsache ablenken möchte, so gilt doch für diese reiche Beispielsammlung unbedingt das Horazische: Ubi plura nitent etc., und wir können dieselbe allen Lehrern, die sich der Plötz'schen Schulgrammatik beim Unterrichte im Französischen bedienen, und ihre Zahl ist verdientermaassen in Deutschland nicht klein, zur Abwechslung mit dem Beispielstoffe des Lehrbuches aus voller Ueberzeugung empfehlen.

Sprottau. Dr. M. Maass.

Methode Toussaint-Langenscheidt. Brieflicher Sprach- und Sprechunterricht für das Selbststudium der englischen und französischen Sprache. Englisch von Dr. C. van Dalen.

Im Jahre 1861 begrüsste Referent im Archiv, Bd. 30, Heft 3 und 4, dies Werk zum ersten Male mit der wärmsten Anerkennung. Es liegt jetzt vollendet und verbessert vor, nachdem sein praktischer Nutzen durch ein ausgezeichnet fleissiges, 121 Seiten grossoctav umfassendes Inhaltsverzeichniss ganz wesentlich erhöht worden ist. Jeder des Englischen Kundige wie auch der Lernende vermag sich mit Hülfe desselben auf das Leichteste selbst über Specialitäten zu informiren, und besitzt in dem Index allein ein für den Umfang der Unterrichtsbriefe vollkommen ausreichendes handliches Wörterbuch. Dem Buche liegt ausserdem ein „Arbeitsplan für jede Lektion." ja selbst ein zur Repetition geeigneter „Lesestoff" behufs der Verdeckung, sei es der Aussprachebezeichnung, sei es der Uebersetzung, bei. — Häufig genug begegnet man noch dem bei den äusserlichen Erfolgen, die sich das Buch errungen hat, erklärlichen Vorurtheil, es sei auf eine gleiche Linie mit an-

dern, mit Recht verschrieenen Unterrichtsbriefen zu setzen. Man werfe nur einmal einen unbefangenen Blick auf die Arbeit van Dalen's. Ueberall dringt er auf Arbeit, Wiederholung, Uebung, stätigen Fleiss; nirgends redet er dem Lernenden vor, ohne Mühe lasse sich auf diesem Gebiete etwas erreichen Ueberall erblicken wir den wie eine Biene fleissigen, pflichtbewussten, emsigen Lehrer. Wir finden in jedem Briefe einen Reichthum an Material, dessen Bewältigung, wie sehr sie auch durch die klare, fassliche Darstellung erleichtert wird, Zeit und Mühe fordert: Uebersetzungsmaterial aus dem Englischen ins Deutsche und umgekehrt, Lösungen früherer Aufgaben, neue Aufgaben, Grammatik, Ausspracheübungen, Anleitung zur Konversation, Gespräche, Vokabularien, Alles je nach den bereits überwundenen Schwierigkeiten wohlberechnet und abgestuft. Der eigentlichen Grammatik folgen als Beilagen: eine Geschichte der englischen Literatur, Anleitung zum Briefstyl u. s. w., Verzeichniss von Gewichten, Maassen und Münzen, eine kurze Synonymik, ein Verzeichniss der im Englischen so häufigen Abkürzungen, eine Sammlung Anglicismen und Sprichwörter. Ich bezeuge gern, dass ich kein besseres Buch zum Selbststudium des Englischen kenne.

Berlin. Georg Büchmann.

Hermann Berger, Leselehre der englischen Sprache, enthaltend die wichtigsten Regeln und Ausnahmsfälle der englischen Orthoëpie. Nach den besten Quellen systematisch und übersichtlich zum leichten, praktischen Gebrauche sowohl für Schulen, als für den Selbstunterricht dargestellt. Wien, 1867. Reck'sche Universitätsbuchhandlung. Preis 12 Sgr.

Es ist nur ein Buch von 84 Seiten, welches hier einer eingehenden Besprechung unterworfen wird. Nicht der Inhalt desselben an und für sich, noch eine eigenthümliche, neue Behandlung des Stoffes, oder, wie in anderen Fällen, Name und Stellung des Verfassers — er unterzeichnet sich „Lehrer neuerer Sprachen“ — oder sonst einer von den Gründen, welche die Aufmerksamkeit des Publikums auch auf kleinere litterarische Arbeiten zu lenken pflegen, giebt eine Erklärung für die Ausdehnung der Erörterungen, zu welchen mich Berger's Schrift veranlasst hat. Die Idee, Walker's Zifferbezeichnung in einem Handbuch zu verwenden, welches einzig und allein zum methodischen Unterricht in der englischen Aussprache dienen soll, und der Ort, wo dieses Unterrichtsmittel erschienen ist — die Kaiserstadt Wien — dies beides, Idee und Stadt, hat die folgende ausführliche Besprechung der englischen Leselehre hervorgerufen.

Der Gedanke, das Material für das Erlernen der englischen Aussprache in eigens dazu bestimmten Büchern zusammenzustellen und zur Bezeichnung der Laute Walker's Ziffern zu benutzen, ist in Deutschland längst zur Ausführung gekommen. Schon vor etwa 50 Jahren hat Winkelmann in seiner „Vollständigen, systematischen Anweisung zur richtigen Aussprache englischer Wörter. Leipzig, 1816“* diese Idee verwirklicht, wenngleich er die Zahl der Ziffern vermehrt und den Werth derselben anders als Walker bestimmt hat. Nächstdem ist 16 Jahre später (1832) ein Lehrbuch der englischen Aussprache von Ed. Buschmann (Mitglied der Berliner

---

* Nicht 1821, wie B. Schmitz in der Encyclopädie, Bd. I, S. 188, angiebt.

Akademie der Wissenschaften) erschienen, welches den Gegenstand in erschöpfender Weise behandelt und bis auf den heutigen Tag von Werth ist, die Vorrede mit eingerechnet, welche mit klaren Worten und in einer sehr deutlichen Sprache das Unwesen schildert, welches hinsichtlich der praktischen Behandlung der Aussprachelehre Platz gegriffen hatte.

Bald darauf (1835) wurde von C. G. Voigtmann die ziemlich allgemein bekannte „Vollständige, theoretisch-praktische Anleitung zur richtigen Aussprache des Englischen" und in Zusammenhang damit im Jahre 1837 sein „Englisches Aussprache-Wörterbuch für die Deutschen" veröffentlicht. Auch Voigtmann adoptirte das Walker'sche Ziffersystem und zwar mit einigen Aenderungen, indem er einerseits den Ziffern anderen Werth als Walker gab, in der Absicht, lange und kurze Laute dicht hintereinander folgen zu lassen (z. B. Walker: fate, far, fall, fat; dagegen Voigtmann: fate, fat, fall, far und als key-word für a mit der Ziffer 5: mask), andererseits die marks of notation um einige wie a^5 und die Bezeichnung eines stummen Lautes durch eine untergesetzte Null vermehrte.

In demselben Jahre, in welchem Voigtmann's Anleitung herausgegeben wurde (1835), erschien auch in Wien eine „Umfassende Lehre der englischen Aussprache und Feststellung des Accentes u. s. w." von Joh. Glöckner (160 Seiten), der sich der Bezeichnung Walker's ohne jegliche Aenderung bedient hat. Sein Buch ist mit grosser Sorgfalt gearbeitet.

Soweit habe ich die betreffenden Bücher aus eigener Anschauung angeben können. Ich komme nun zu einem Buche, von dem ich nur vermuthe, dass Walker's Ziffern darin zur Anwendung gekommen sind. Es ist dies „Nossek's Lehre der englischen Aussprache, theoretisch und praktisch nach den neuesten und bewährtesten Quellen Englands und Deutschlands dargestellt, sammt einem Aussprache-Wörterbuche. Znaim, 1843." Meine Annahme stützt sich darauf, dass derselbe Nossek in seinem Pocket-Dictionary of the English etc. Proper Names, das 1837 zu London, Leipzig und Gratz edirt ist, die Zifferbezeichnung in genauem Anschluss an Walker hat.

Ebenfalls aus dem Jahre 1843 datirt Beck's „Anleitung zur richtigen Aussprache des Englischen nach den besten Orthoepisten. Gotha." Schmitz, Encyclopädie, Band I, 190 erwähnt, dass darin Ziffern zur Bezeichnung der Laute verwandt sind.

Im Anschluss an diese Arbeiten habe ich dann meine* 1866 erschienene methodische Anleitung zum Erlernen der englischen Aussprache, in welcher ich Walker's Ziffern in ihrer ursprünglichen Geltung angewandt habe, zu erwähnen.

Das Buch Berger's schliesst diese Uebersicht der mir in der einschlägigen Litteratur Deutschlands bekannt gewordenen Werke. Ich erinnere daran, dass ich nur diejenigen deutschen Bücher über englische Aussprache angeführt habe, in welchen Anwendung der Ziffern vorliegt. Was Werke von gleicher Tendenz, aber verschiedener Aussprachebezeichnung betrifft, so nenne ich der Vollständigkeit halber noch B. Schmitz, die Englische Aussprache. Berlin, 1849 — dasjenige Werk, in welchem die Lehre von der Aussprache zuerst übersichtlich, genau und mit Benutzung neuerer englischer Hülfsmittel, wie der Wörterbücher von Knowles und Smart, dargestellt ist. — Ferner W. Zimmermann, die Englische Aussprache in geordneten Leseübungen. Halle, 1855 — und Prof. Dr. K. Hofman's Lehre

---

* Alb. Benecke: English Vocabulary and English Pronunciation. Methodische Anleitung zum Erlernen der englischen Aussprache. Nach Smart und Worcester mit Anwendung der Walker'schen Ziffern. Mit durchgängiger Bezeichnung der Aussprache. Für Realschulen und andere höhere Lehranstalten. Potsdam, 1866. (18 Sgr.)

von der Aussprache des Englischen, die 1859 zu Heidelberg herausgekommen ist (356 Seiten).

Von diesen drei Verfassern gebraucht Schmitz eine phonetische Darstellung des Lautes (z. B. information = in-faur-má-shun); Zimmermann begnügt sich durchweg mit den allgemein üblichen Zeichen der Länge und Kürze und hat nur an wenigen Stellen Ziffern, z. B. Seite 19; Hofman endlich wendet neben den gewöhnlichen Zeichen der Länge und Kürze die in folgenden Wörtern anschaulich gemachten Zeichen an:

fȧr, wȧn, åll, dam'äge, bėside, pïece, söme, to dò und wòlf. crôss-füll-mòòn, lòòk, soùp —

nebst einigen Zeichen für gewisse Consonanten, wie Cédille unter c zur Angabe des Lautes von ch in chaise.

Nach diesen litterarischen Notizen lässt sich schon im Ganzen erkennen, dass der sachliche Inhalt so wie die Darstellung der Aussprache in dem Berger'schen Buche nichts wesentlich Neues bieten werden. und dass man Charakteristisches und Unterscheidendes, falls dergleichen darin vorhanden ist, in anderen Dingen wird suchen müssen. Einen Ausgangspunkt dafür mag sein Vorwort gewähren, auf das ich mich zunächst beziehen werde.

Nach den eigenen Worten des Verfassers soll sein Buch „zum praktischen Gebrauch für solche Studirende neuerer Sprachen dienen, die zwar insofern Freunde der Gründlichkeit sind, dass sie ihre Belehrung über wichtige Punkte nicht von der Zufälligkeit der Empirik erwarten, denen man aber nicht zumuthen kann, bevor sie daran gehen Englisch zu lernen, sich eine gründliche Kenntniss aller derjenigen Sprachen anzueignen, welchen die Elemente des Englischen entlehnt sind; — denen man nicht zumuthen kann, sich in die sprachgeschichtlichen Grundsätze zu vertiefen, die bei der Bildung der englischen Wörter massgebend waren; — denen man endlich nicht zumuthen darf — wenn sie anders nicht des ganzen Studiums überdrüssig werden sollen — dass sie nicht eher eine englische Zeile lesen oder einen englischen Satz sprechen, als (bis) sie mit der Zähigkeit des Fachgelehrten den ganzen Wust von orthoëpischen, etymologischen und syntaktischen Gesetzen und Ausnahmefällen in sich aufgenommen haben, denen das Studium dieser Sprache unterworfen ist.“

Hiermit endigt diese Tirade des Wiener Litteraten, in welcher er gegen Windmühlen kämpft. Was in aller Welt will er weiter sagen, als was ihm Jeder ohne seine Ereiferung glaubt, dass derjenige, welcher erst anfängt Englisch zu treiben, sich zunächst nur das Nothwendigste von der Aussprache anzueignen trachten und nicht nach Koch's oder Mätzner's historischen Grammatiken greifen wird. Was soll die Rederei über Aneignung aller derjenigen Sprachen, welchen die Elemente des Englischen entlehnt sind? Oder das Mit-Haaren-Herbeiziehen der Etymologie und des gelehrten Apparats der Fachgelehrten? Er spricht da von Zumuthungen, die man nicht an den Anfänger stellen dürfe, welche kein Mensch bei gesundem Verstande machen wird. Den Sinn jener ganzen langen Periode hätte er in dem kurzen Satze zur Welt bringen können: „Ich gebe in meinem Buche eine methodische Zusammenstellung der wichtigsten Lautverhältnisse für den Anfänger.“ Wozu all der Affect bei einer so einfachen Sache?

Auf der zweiten Seite der Vorrede klagt Berger dann, von einem Extrem zum anderen überspringend, über die Dürftigkeit des für Erlernung der Aussprache in den meisten englischen Grammatiken gebotenen Stoffes, was er sich wiederum daraus erklärt, dass solche Grammatiken den „kostbaren Raum“ für die eigentliche Sprachlehre aufsparen müssten. Darum und weil, drittens, die Werke, welche sich ausschliesslich mit der Orthoëpie beschäftigten, wieder so gründlich und gelehrt seien, dass sie selbst den Fachmann schon durch ihr Volumen mit einer ehrerbietigen Scheu erfüllten, der Laie sich aber gar nicht an sie heranwagte — darum hoffe er mit seinem

Büchlein der Mittelklasse der Studirenden keine unwillkommene Gabe darzubringen.

Diese Begründung Berger's enthält theils Komisches, theils Wahres. Komisches insofern, als man nach seiner Darstellung wirklich glauben müsste, es wären nur Folianten über die Lehre von der englischen Aussprache vorhanden, „die schon den Fachmann mit ehrerbietiger Scheu erfüllten"; Wahres dagegen in der Andeutung, dass orthoëpische Werke der englischen Sprache einem recht grossen Theile derer, die sich zu irgend einem Zwecke mit dem Studium jener Sprache beschäftigen, unbekannt seien oder entbehrlich scheinen. Der deutlichste Beweis dafür ist, dass Bücher über Aussprache mit einer einmaligen Auflage ihren Lebenslauf beschliessen. Denn von all den Schriften, welche ich im Eingange meiner Besprechung aufgezählt habe, ist meines Wissens keine einzige, die eine zweite Auflage erlebt hätte. Und doch hält die Welt so viel auf eine gute Aussprache! Eine Reflexion, die zu eigenthümlichen Auseinandersetzungen Stoff bieten könnte! Selbst das wirklich gute Buch von B. Schmitz „Die Englische Aussprache", welches hier 1849 bei Dümmler verlegt ist, ist, soviel ich weiss, nicht zum zweiten Male aufgelegt worden. Aehnlich verhält es sich mit den orthoëpischen Büchern über französische Aussprache. Ich weiss nicht, dass von Dubroca, Traité de la Prononciation des Consonnes et des Voyelles finales des mots français. Paris, 1824 — oder von Joseph de Malvin-Cazal, Prononciation de la Langue Française au XIX[e] siècle. Paris, 1846 — oder von dem Werke der Mad. Sophie Dupuis, das in der Encyclopädie mit Anerkennung genannt wird, „Traité de Prononciation. Paris, 1836 — je eine zweite Auflage gemacht worden ist. Malvin-Cazal ist freilich vergriffen, und das Buch der Frau Dupuis introuvable (wenigstens habe ich es vergeblich zu wiederholten Malen verschreiben lassen); aber der Umstand, dass die Verleger mit neuen Auflagen zurückhalten, bezeichnet die Situation. Selbst ein so praktisch eingerichtetes Aussprachebuch, wie Le Saint, Traité complet et méthodique de la Prononciation française. Hambourg, 1850 — welches die Encyclopädie mit sehr grossem Unrecht mit der kurzen, professoralen Bemerkung „nicht viel werth" abfertigt, ist seit Verlauf von beinah 20 Jahren nicht zur zweiten Auflage gelangt.

Wie es sich nun aber auch damit verhalten mag, um zu der Ansicht des Hrn. Berger über englische Orthoëpie zurückzukehren, das Volumen der vorhandenen Aussprachebücher ist nicht das Zurückschreckende, denn selbst die ausführlichsten, die von Winkelmann (476 Seiten) und von Voigtmann (325 Seiten) dürften gerade nicht durch ihren Umfang so abhorrirend wirken.

Auffällig ist, dass Berger kein einziges Buch genannt hat, nicht einmal seinen Landsmann Glöckner, der ihm doch, da dessen Aussprachewerk in Wien herausgekommen ist, allenfalls hätte bekannt sein können. Doch will ich dies zunächst bei Seite lassen und darüber sprechen, wie sich der Verfasser die Verwerthung seines Lehrbuches denkt, und wie er die Anwendung der Ziffern begründet.

Was den ersten Punkt betrifft, so stimme ich ihm vollkommen darin bei, dass er der Ansicht ist, seine Anleitung sei neben dem grammatischen Lehrbuch zu gebrauchen, oder, um seine eigenen Worte anzuführen, sie müsse gleichzeitig mit dem Studium der Grammatik nach Massgabe des Bedürfnisses in kleinen Stücken der praktischen Benutzung zugeführt werden. Sieht man von der etwas seltsamen Ausdrucksweise Berger's ab, so stellt sich heraus, dass er die einzelnen Kapitel seines Buches allmählich in dem Grade und in der Reihenfolge zur Kenntniss des Lernenden gebracht wissen will, wie dieser in der Kenntniss des Sprachstoffes fortschreitet. Ich habe in meiner English Pronunciation, Seite X der Vorrede, einen ähnlichen Weg vorgeschlagen, um den Lernenden allmählich zu einer bewussten Kenntniss

der englischen Laute und zu einem praktischen Mittel zur Ueberwältigung der Schwierigkeiten der englischen Aussprache zu verhelfen.

Auch in Betreff der Zifferverwerthung stehe ich mit dem Verfasser auf gleichem Boden. Namentlich stimme ich ihm darin bei, dass er von einer Aenderung der Ziffern Walker's Abstand genommen hat. Er sagt: „Ich ging von der Ansicht aus, dass Verfasser von ähnlichen Lehrbüchern immer Unrecht thun, einen eigenen Bezeichnungsmodus anzunehmen, und wäre derselbe noch so vorzüglich, denn insolange danach keine Wörterbücher eingerichtet sind, wird doch immer noch die Erlernung eines anderen, im Wörterbuche angewandten Systems nothwendig werden, was schliesslich den Lernenden nur verwirren muss.“ Aus dieser Erklärung folgt zugleich, dass Berger sich das Erlernen des Englischen so angelegt denkt, dass der Lernende mit selbständiger Betheiligung für die Aneignung der Aussprache das Dictionär nicht bloss wegen der Bedeutung der ihm unbekannten Wörter, sondern auch zugleich zu dem Zweck consultirt, um die Aussprache zu wissen. Und dieser Weg zur Erlernung der englischen Aussprache ist der allein rationelle und praktische. Ohne klare Einsicht in die Gesetze der Lautunterschiede, und ohne emsige Benutzung der in den Wörterbüchern gebotenen Aussprachebezeichnung kann Jemand längere Zeit in England gelebt, im eigenen Lande viel mit Engländern verkehrt haben, wird aber nicht im Stande sein, mit Sicherheit die Laute der englischen Wörter sich oder Anderen zum Verständniss zu bringen.

Am Schluss der Vorrede spricht Herr Berger von der Mittelklasse der Studirenden, für welche er seine Anleitung geschrieben habe. Ich denke mir, dass er das Wort Studirende allgemein für Lernende gebraucht und unter Mittelklasse Solche versteht, die, ohne ein Fachstudium aus der Sprache zu machen, das Englische nicht zu Handels- oder Auswanderungszwecken, sondern, wie auf unseren Lehranstalten, zur Vervollständigung der allgemeinen Bildung betreiben.

Die Vertheilung des Lehrstoffes.

Das Buch beginnt unter Nro. I mit der Erklärung des Walker'schen Systems der Bezeichnung. Die key-words des englischen Orthoepisten werden der Reihe nach aufgeführt und mit Beispielen erläutert. Dieser Anfang hat eine auf den ersten Blick entbehrlich scheinende Vergrösserung des Buches bewirkt. Denn da Nro. III und IV dieselben Laute wiederum und zwar gleichfalls mit Beispielen durchgenommen werden, so hätte der Inhalt von Nro. I damit verschmolzen werden können. Doch zeigt die weitere Anordnung, dass Nro. I von Seite 1 — 6 nur als Einleitungsartikel zu betrachten ist, bestimmt, die Walker'sche Methode zu expliciren. Mit Nro. II auf Seite 6 beginnt der eigentliche Lehrgang mit dem Alphabet. Es folgt Seite 7 — 30 (Nro. III) die Aussprache der Vocale, aber nicht in der Reihenfolge der Walker'schen Schlüsselwörter, sondern in einer Ordnung, in welcher erst die fünf bei Walker mit der Ziffer 1 markirten langen Laute, hierauf die fünf mit Ziffer 4, resp. 2 bezeichneten kurzen Vocale (in făt, mĕt, pĭn, nŏt, tŭb), sodann die durch die Musterwörter far, fall, move, nor und bull repräsentirten Laute besprochen werden.

Hieran reiht sich ein Kapitel mit der Ueberischrift „R-abhängige Selbstlaute“ (Seite 19). Der Inhalt dieses Abschnittes zeigt von einer besseren Auffassung der Einwirkung des r auf den vorangehenden Vocal, als man sie sonst in ganz verbreiteten Lehrbüchern findet. Freilich theilt Berger noch mit Vielen die eigenthümliche Einbildung, als wenn das lange a wie in care und hare ein anderer Laut als das lange a in fate wäre. Wenn er dabei sagt, man müsse ein solches a wie ä in Bär aussprechen, so ist eine derartige Angabe schon aus dem Grunde ziemlich vage, dass dieser ä-Laut hier zu Lande wenigstens meist dem langen e gleich gesprochen wird. Meint er aber, wie es offenbar seine Absicht ist, eine Dehnung dieses Lautes wie

etwa das e in père und cher hat, so kennt er selber und leitet Andere dadurch auf eine falsche Aussprache; denn so lautet das englische a vor r in care, bear, heir u. dergl. nicht. Auch Flügel in seinem Wörterbuch (vierter Druck 1858) und Worcester's Dictionaries haben ein besonderes Zeichen für dieses vor dem r in weiblicher Silbe stehende a. Eine solche Unterscheidung ist aber überflüssig, weil man dreist den Vocallaut von fate zu Grunde legen kann, und die allenfalls wahrnehmbare Afficirung des a vor r sich von selbst ergiebt; überflüssig, wiederhole ich, weil es vor allen Dingen darauf ankommt, die Zahl der Aussprachezeichen möglichst zu beschränken.

In demselben Kapitel behandelt Berger auch die Aussprache solcher Wörter wie fire, iron, more. Er erklärt richtig, wie es schon 1784 Nares in seinen Elements of Orthoëpy, p. 120, § 14. R und p. 80; noch früher, 1773, Kenrick im New Dictionary of the English Language, und besonders Smart, Dictionary etc. Elements of Syllables, p. 26, § 134 angegeben hat, dass genaue Beobachtung beim Sprechen erkennen lässt, dass jene Wörter zweisilbig lauten, also hire miethen wie higher höher.

Seite 20 — 30 umfasst die sogenannten Digraphen (nebenbei bemerkt ein Ausdruck, den Sheridan zuerst gebraucht hat). Dabei finden sich recht vollständige Verzeichnisse, z. B. von Wörtern, in denen ea = e², ou = o in move lautet. Dann folgt S. 31 die Aussprache der Consonanten (Nro. IV), wobei die Darstellung des s nicht praktisch genug gegliedert ist, während th übersichtlicher und dabei eingehender behandelt ist.

Das folgende Kap. V (S. 39) handelt von den End- und Ableitungssilben, in zwei Abtheilungen, von denen die erste mit der Ueberschrift „Die convertirten Zischlaute" die Endungen in Wörtern wie social, ocean, physician, soldier, vision, mission, complexion, azure, nature, fortune bespricht, während in der zweiten die Rede von Ausgangssilben wie in grammar, honour, constance, palate, to manage, privilege, method und anderen ist. Dazwischen befindet sich auf Seite 44 ein längerer Abschnitt über das i als letzten Buchstaben der Wörter im Plural, wie māgī, und in den Endungen der Wörter exile, empire, confine, discipline, contrite,* opposite. Diese Endungen machen hinsichtlich der Unterscheidung des i-Lautes Schwierigkeit, da das i bald kurz, bald lang auftritt, und sich umfassende Unterscheidungsmerkmale schwer angeben lassen.

Hierauf kommt Kap. VI (Seite 47) das Verstummen der Buchstaben und Seite 57 unter der Ueberschrift „Specielle Unregelmässigkeiten" eine Liste von Wörtern mit eigenthümlich abweichender Aussprache, woran sich Seite 53 — 55 ein Verzeichniss von Eigennamen schliesst: Alles mit nebenstehender Aussprachebezeichnung.

Der Verfasser geht dann auf den Accent über (Seite 56 — 68). Er erörtert denselben in drei Abschnitten, indem er Wortbetonung, Silbenbetonung und Unterscheidungsbetonung nacheinander behandelt. Unter Wortbetonung versteht er, was Koch den Accent des Satzes oder den syntaktischen nennt, und unter Silbenbetonung, was bei demselben Grammatiker Accent des Wortes oder etymologischer Accent heisst. Dabei geht Berger aber auch auf den rhetorischen Accent ein. Die beiden ersten Abschnitte über den Accent gehen aber mehrfach bei Berger ineinander über, so dass Abschnitt 1 Manches enthält, was besser im zweiten Abschnitt beim etymologischen Tone besprochen worden wäre. In dem Paragraph vom Unterscheidungsaccent steht die überall zu findende Liste von Wörtern, die, bei gleicher Schreibung, als Verba anders accentuiren denn als Nomina, wie abject, frequent, transpōrt u. s. w.

---

* Sowohl con'trīte als contrīte' gesprochen.

In dem letzten Paragraph „die Silbenabtheilung" (Nro. VII, d) wird die Quantität des Vocals in offenen und geschlossenen Silben erörtert; dann Nro. VIII von Seite 70 an in den „Schlussbemerkungen" der Lernende auf allerlei Fehler, Verwechselungen und Ungenauigkeiten, vor welchen man sich beim Lesen und Sprechen des Englischen zu hüten habe, aufmerksam gemacht. Den Schluss des Ganzen bilden von Seite 78—84 drei Lesestücke, von welchem das erste, dreizeilig gedruckt, auf der obersten Zeile die Wörter mit der Zifferbezeichnung, auf der mittleren Zeile die Wörter mit der üblichen Orthographie, und auf der untersten Zeile die deutsche Uebersetzung giebt. Die beiden anderen Stücke sind in gewöhnlichem Druck, aber accentuirt. Unten auf jeder Seite ist ausserdem mit Zahlen auf betreffende Ausspracheregeln verwiesen, hin und wieder auch die Aussprache eines Wortes unten angegeben.

Was nun den Werth des Buches nach den beiden Gesichtspunkten der Wissenschaftlichkeit und der praktischen Brauchbarkeit betrifft, so muss man anerkennen, dass Herr Berger im Grossen und Ganzen hinreichend mit dem zu bearbeitenden Stoffe bekannt ist, die Unterscheidung der einzelnen Laute in den meisten Fällen richtig angegeben, und auch Manches, was man erst in neuerer Zeit beachtet, gewusst und berücksichtigt hat. Es ist sehr zu bedauern, dass er sich in der Vorrede nicht über seine Quellen ausgesprochen hat; der einzige Gewährsmann, den er nennt, ist Walker. Ich muss auch offen gestehen, dass ich von der Durchsicht seines Buches den Eindruck bekommen habe, dass er entweder nicht viel andere Quellen gekannt oder wenigstens dieselben nicht weiter studirt hat. Denn wo sich bei ihm Abweichungen von Walker finden, können sich dieselben auch von Beobachtungen im mündlichen Verkehr mit Engländern herschreiben. Smart scheint er nicht zu kennen; möglich aber ist es, dass er Manches aus der Lautlehre einer grösseren Grammatik entnommen hat.

Hinsichtlich der praktischen Anwendung des Buches kann ich mich dahin aussprechen, dass es sehr wohl zu dem Zwecke, für welchen es geschrieben ist, dienen kann. Freilich bietet es nicht die scharf gegliederte Ordnung, die berechnete Reihenfolge, die genaue Sichtung des Materials, die präcise Fassung der Regeln, kurz, nicht jene Berücksichtigung aller der Bedingungen, womit man bei einem methodischen Unterrichte in der Aussprache an den Lernenden heranzutreten hat, in völlig genügendem Masse; doch ist im Ganzen die Behandlung des Lehrstoffes zweckmässig genug, um das Buch zur Grundlage für die Aussprachelehre zu machen.

Dass sich in einer solchen Arbeit mancherlei Einzelheiten, Angaben, Bezeichnungen finden, die bei genauer Betrachtung nicht Stich halten, darf nicht hart beurtheilt werden. Was speciell Angaben des Hrn. Berger betrifft, die mir als irrthümlich aufgefallen sind, so erkläre ich mir dieselben theils daraus, dass er Smart nicht gekannt zu haben scheint, theils daraus, dass er manchmal durch die Aussprache, wie er sie von Engländern gehört hat, getäuscht worden ist. Denn es gehört schon eine genauere Kenntniss der Lautverhältnisse und eine gewisse Vertrautheit mit dem Unterschiede der vulgar, der familiar oder colloquial, und der polite pronunciation dazu, um sich nicht bei Beobachtung der Aussprache im Gespräch mit Engländern zu irrigen Annahmen verleiten zu lassen. Daher bisweilen jene drolligen Scenen, wenn sich zwei Personen um die Aussprache eines englischen oder französischen Wortes streiten. Beide behaupten steif und fest, gerade so gehört zu haben wie sie versichern; beide aber kennen zu wenig von der Natur des Lautes, um sich die gehörte Aussprache richtig ins Ohr und zum Verständniss zu bringen, wobei noch ausserdem die Möglichkeit nicht ausgeschlossen ist, dass der als Gewährsmann dienende Native of London oder of Paris selber unachtsam und incorrect ausgesprochen hat. Weder die blosse Kenntniss der Lautgesetze, noch die blosse Kenntniss der Aussprache, welche durch Abhören im Verkehr mit dem Ausländer gewonnen wird, genügt, um

darin zu einiger Sicherheit des Urtheils zu gelangen. Beides muss dagewesen sein, das eine muss das andere ergänzen und befestigen.

Aufgefallen ist mir nun als irrthümlich in dem Berger'schen Buche Folgendes.

Das allererste Wort auf Seite 1, bade, Imp. von to bid, bezeichnet er falsch mit langem a, wie a in fate. Dass es kein unabsichtlicher Irrthum ist, zeigt auch Seite 71, wo das Wort mit derselben Aussprache steht. Freilich giebt Enfield (ich citire die Ausgabe von 1820) auch die lange Aussprache, doch ist dies gegen den allgemeinen Gebrauch. — In swallow markirt B. a = a in fall, während es = o in not ist. Ebenso a in quality, das Seite 17 auch falsch = a^3 bezeichnet steht. — Dass B. die Angabe Smart's unbekannt gewesen ist, welche besagt, dass a vor ft, nt, nce, sk, ss u. dergl. in Wörtern wie graft, plant, dance, ask, glass weder so gedehnt wie a in far, noch so kurz wie a in fat gesprochen werde, sondern mit einem hellen, kurzen Tone — zeigt, dass B. lehrt, Wörter wie dance und grasp hätten neben der Aussprache mit dem a in fat noch eine wie in far, und „diese sei die in der Umgangssprache eigentlich übliche."

Eine ähnliche Verkennung des Lautes von a findet sich Seite 20 in den Wörtern Isaac und Canaan. B. bezeichnet die beiden a, einsilbig gesprochen, mit dem a in far, während in Wahrheit der obscure sound das a in fat oder vielleicht besser das a in mask verlangt. Ich habe wenigstens bemerkt, dass in Eigennamen das im obscure sound stehende a der unbetonten Silbe so hell gesprochen wird, dass es sich am besten als das a in mask mit Berücksichtigung der Tonschwächung der hinter dem Accent stehenden Silbe auffassen lässt. Worcester bezeichnet dieses a in obigen beiden Namen mit einem darunter gedruckten Punkt, welcher bei ihm sowohl das a von fat als dasjenige von mask (im obscure sound) vertreten muss. Smart markirt genauer, und unterscheidet z. B. a in dilemm*a*, oper*a*, mann*a* durch die Ziffer 3 von dem kurzen a in usu*a*l, politici*a*n, vulg*a*r u. dergl. Zu sprechen sind Isaac und Canaan zweisilbig (The two syllabes ending and beginning with a blend into one. Smart, p. 761 und 771 zu den betreffenden Namen), aber mit kurzem Vocal, und nicht mit dem a in far, wie Berger meint.

Im Alphabet ist g bezeichnet dschih, j mit dscheh. Diese affröse Bezeichnung ist leicht zu vermeiden, wenn man bei diesem Unvermögensfalle der deutschen Lettern französische Buchstaben zu Hülfe nimmt, also dgi (oder dji) und djé.

Were (wäre, waren) hat nicht den Laut von a in fate, sondern den von u in tub oder einfach = e in met, wie Walker, Knowles und Smart angeben: wĕr.

„Man kann in genauer Bezeichnung der Laute nicht vorsichtig genug sein!" Daran muss ich denken, wenn ich sehe, dass Berger bei to clèanse (S. 22), noise (S. 26) und tortoise (S. 16) s nicht als weich bezeichnet. Das s ist überhaupt die schwache Seite der Lautbezeichner, und doch erfordert gerade dieser Consonant im Englischen die sorgfältigste Beachtung und Bezeichnung, weil am meisten dagegen gefehlt wird.

Auf S. 43 ist travel, reisen, ungenau mit stummem e angegeben; das e darin nähert sich sehr dem dunkeln i, und Walker bezeichnet es auch so; Smart: trăv'-ĕl.

Ein Versehen ist es, wenn Berger auf derselben Seite den Wörtern hermitage und sogar dem zweisilbigen to arrange einen Nebenaccent beilegt.

Unter den Wörtern mit speciellen Unregelmässigkeiten in der Aussprache ist currant (Korinthe) mit stummem t angegeben. Dies ist gegen Smart und Knowles, aber gestattet nach Sheridan, Walker, Jones und Fulton.

*E*ndict und *e*ndictment wird jetzt gewöhnlich im Anlaut mit i geschrieben. — Statt forbead muss forehead stehen; die dabei gegebene Aussprache

fŏr-rĕd ist colloquial, die genauere Aussprache bewahrt h in der Endsilbe. Schedule soll bei Berger lauten: sĕd'-jŏŏl, nach Smart heisst es aber shĕd'-üle. Worcester's Dictionary hat über die Aussprache dieses Substantivs einen langen Artikel mit historischen Nachweisen. — Yacht, das Jachtschiff, lautet nicht yawt, wie Berger hat, sondern yŏt nach Smart. Enfield und Kenrick lehren noch yăt.

Auf den Paragraph mit einem alphabetisch geordneten Verzeichniss von Eigennamen will ich nicht weiter eingehen, da uns ein zuverlässiges Wörterbuch dafür, wenigstens für Personennamen, noch fehlt. Für die sichere Aussprache hebräischer, griechischer und lateinischer Nomina propria, sowie für geographische Namen bieten Walker, Knowles, Smart und Worcester Sicherheit; auch Flügel's Practical Dictionary mit den Perry-Worcester'schen Zeichen enthält Manches dafür; aber für die Personennamen von historisch oder litterarisch berühmten oder sonstwie bekannten Persönlichkeiten, z. B. angesehenen Staatsmännern ist man auf Aug. Müller, Wörterbuch der richtigen Aussprache ausländischer Eigennamen. Dresden und Leipzig, 1832, — Nossek, Pocket-Dictionary of Proper Names, Gratz 1837 — und A. Albrecht, Vollständige Sammlung englischer Eigennamen. Leipzig, 1847 — angewiesen, die alle drei nicht hinreichende Gewähr für die Richtigkeit ihrer Angaben leisten. Namentlich gehören Müller und Albrecht (ein anderer als K. Albrecht, Verfasser des bekannten Grammatical Dictionary of the English Language. — Leipzig, 1853) zu jenen Aussprachebezeichnern, die eine Unterscheidung des harten und des weichen s nicht für nöthig erachten. Es wäre wohl zu wünschen, dass ein Engländer eine solche Sammlung englischer Eigennamen veranstaltete und dieselbe entweder mit Walker'schen oder Perry-Worcester'schen marks of notation versähe. Ich habe wenigstens bisher vergeblich nach einem solchen Buche gesucht.

In dem Abschnitte von der Silbenabtheilung (S. 68) ist es mir interessant gewesen zu finden, dass Herr Berger, mag er nun die Ansicht von Schmitz darüber gekannt haben oder nicht, in Betreff des Vocals der offenen Silbe in Wörtern wie clămour, dŭty, clĕver, răpid, tĭmid einerseits, fāvour, dēcent, rīval, mōment, nōtice andererseits als Hauptregel aufstellt: der betonte Vocal der offenen Silbe ist kurz (Berger fügt noch einige Beschränkungen hinzu); Fälle wie favour, decent u. dergl. seien als Ausnahmen anzusehen. Schmitz behauptet, die Zahl solcher offenen Silben mit kurzem Vocal sei grösser als die Zahl offener Silben mit langem Vocal. Nach meiner eigenen Erfahrung halte ich es für praktischer, die Sache, wie es sonst auch geschieht, anzusehen und zu lehren: „Der Vocal der offenen Silbe (der betonten) ist durchschnittlich lang.“ Ich stelle demnach die Beispiele wie favour, decent, rival als Regel, rapid, clever, timid als Abweichungen auf. Doch unterliegt dieser Punkt auch noch einer anderen Betrachtungsweise. Genau genommen nämlich, kann man bei diesen letzten Wörtern überhaupt nicht von offenen Silben sprechen. Denn die erste Silbe von răpid z. B. lautet nicht ră'-pĭd, sondern răp'-pĭd, d. h. der Consonant wird in der ersten emissio vocis gleich mit gesprochen, so dass beide Silben daran participiren und nur in Folge orthographischer Eigenthümlichkeit, welche in sehr vielen Fällen der Art dem Auge kein Unterscheidungsmerkmal gewährt, der Begriff „offene Silbe“ erklärbar erscheint. In ma*nn*er (Art und Weise) und in ma*n*or (Baronie) jenes mit Doppel-, dieses mit einfachem n, ist die Aussprache der je ersten Silbe völlig gleich, und doch fällt es Niemand ein, in manner von offener Silbe zu sprechen. Das Gleiche ist zu sagen von me*tt*le (feuriger Muth) und me*t*al (Metall), si*nn*er (Sünder) und si*n*ew (Sehne), ro*bb*er (Räuber) und ro*b*in (Robert, Rothkehlchen) und anderen. Nur die Inconsequenz der englischen Orthographie also macht die Annahme einer offenen Silbe in răpid, clĕver, tĭmid, mŏdern u. dergl. erklärlich.

Hiermit beendige ich die Besprechung der Einzelheiten.

Es bleibt mir noch übrig, mich über zwei Sachen, die ich im Eingange dieser Bemerkungen aufgestellt habe, zu äussern. Ich hatte gesagt, das Buch des Herrn Berger schiene mir nicht bloss der darin zu Tage gekommenen Idee, sondern auch wegen des Ortes seiner Erscheinung, Wien, Interesse zu verdienen.

Was zunächst die Idee betrifft, so ist darauf aufmerksam zu machen, dass Berger nicht wie Buschmann, Winkelmann, Voigtmann und sein Landsmann Glöckner die englische Orthoëpie mit Benutzung der Walker'schen Ziffern für Solche geschrieben hat, welche die englische Aussprache zum Gegenstande eingehender Studien machen wollen, sondern dass er ein praktisches Handbuch für Schul- und Privatgebrauch, ein Buch, das der Lehrer dem Unterrichte im Englischen in der ersten Stunde schon zu Grunde legen kann, verfasst hat. Für mich persönlich hatte diese seine Absicht und die in seinem Buche vorliegende Verwirklichung derselben umsomehr Interesse, da ich mich seit 1859 mit demselben Gedanken beschäftigt hatte, und das 1866 von mir herausgegebene Buch „English Vocabulary and English Pronunciation u. s. w.“ in seinem ersten Theile (Seite 1 — 54) dasselbe Ziel verfolgt, nämlich eine methodische, schulmässige Anleitung zum Erlernen der englischen Aussprache zu geben. So viel ich weiss, finden sich nur diese beiden Bücher, welche gerade in der angedeuteten Weise, mit Benutzung der Ziffern und im Anschluss an die verbreitetsten Wörterbücher von Kaltschmidt, Thieme und Ivory Lucas die Lehre von der englischen Aussprache für den Schulgebrauch zusammengestellt enthalten.

Wenn ich ausserdem als bemerkenswerth hervorgehoben habe, dass Berger's Buch in Wien erschienen sei, so hat es damit folgende Bewandtniss. Seit einer ziemlichen Reihe von Jahren habe ich meine Aufmerksamkeit auf Vergleichung des Werthes der Schulbücher zur Erlernung des Französischen und des Englischen, wie sie in den verschiedenen Ländern Deutschlands erschienen, gerichtet, und eine bis jetzt fortgesetzte Beobachtung hat mich zu dem Schluss kommen lassen, dass Wien, um die bedeutendste Stadt und zugleich naturgemäss die Repräsentantin jener Litteratur für Oestreich zu nennen, durchschnittlich solche Lehrbücher für die erwähnten beiden Sprachen bietet, die vielleicht die Behauptung rechtfertigen, man bewege sich dort in dieser Hinsicht noch in Anschauungen, die anderswo schon seit geraumer Zeit aufgegeben sind, und jene Gegend unsers Vaterlandes sei noch nicht bei der allitterirenden Periode von Plate-Plötz angelangt. Um nicht wissentlich Unrecht zu begehen, muss ich freilich diese Behauptung dahin modificiren, dass von den beiden Autoren Plötz durchaus, was Verdienst betrifft, der Vorrang gebührt.

Während ich nun so noch nicht Veranlassung gehabt hatte, von einer aus Oestreich stammenden litterarischen Erscheinung auf dem Gebiete der Schullitteratur der französischen und englischen Sprache zu einer besonderen Beachtung bewogen zu werden, interessirte mich das Buch Berger's umsomehr, da es, trotz mancher Mängel, doch einen nicht zu leugnenden methodischen Fortschritt aufweist. Wie vortheilhaft sticht es z. B. nicht in methodischer Hinsicht in Betreff der Aussprachelehre gegen Bücher ab, wie die Englische Grammatik von Clairmont, zehnte Auflage. Wien, 1864. Man braucht nur zu lesen, was dieser Professor der englischen Sprache und Litteratur an der K. K. Universität und an der K. K. Theresianischen Ritterakademie zu Wien über die Art und Weise, die englische Aussprache zu lernen, in der Vorrede deklamirt, um den Abstand in methodischer Beurtheilung zwischen ihm und dem Verfasser der hier besprochenen Aussprachelehre zu erkennen. Sagt doch Karl Gaulis Clairmont wörtlich: „Die ganze Kunst der Aussprache besteht darin, die Betonung genau und nett zu geben, indem man die anderen Silben einigermassen absterben

lässt, so dass das Ohr nicht deutlich vernimmt, aus welchen Selbstlauten sie bestehen.“ Und das lehrt er die Wiener in zehnter Auflage im Jahre 1864! Herrn Berger aber ist bei aller Anerkennung seiner Idee noch zu wünschen, dass er für die englische Orthoepie genauere Bekanntschaft mit der einschlägigen neueren Litteratur der Engländer und der Deutschen mache, und vorzüglich das reiche Material in Smart's trefflichem Wörterbuche „Walker's Pronouncing Dictionary of the English Language, adapted to the present state of Literature and Science. Siebente Auflage, 1865“ — zu seinem Nutzen verwerthe.

Berlin. Alb. Benecke.

Programmenschau.

Zur Einführung in die deutsche Sprachlehre. Von Dir. Dr. Jul. Methner. Programm des Gymnasiums zu Gnesen. 1867. 31 S. 8.

Von andern über denselben Gegenstand erschienenen Anleitungen unterscheidet sich die vorliegende darin zunächst, dass sie eine Andeutung gibt des Zusammenhanges der deutschen mit den andern indogermanischen Sprachen. Oder vielmehr noch mehr, sie deutet auch kurz den Unterschied der flektierenden, der agglutinierenden und isolierenden Sprachen an und gibt eine Uebersicht über die Classification der indogermanischen Sprachen. So erhält in wenigen Paragraphen der Schüler einen leichtfasslichen Ueberblick über die europäischen Sprachen, und das kann bei der in der sogenannten gebildeten Welt herrschenden unglaublichen Unwissenheit über diesen Punkt nur gutgeheissen werden. Sodann geht der Verf. auf die älteren Stufen der Entwicklung des Deutschen, auf Gothisch und Althochdeutsch, ein, weil ohne diese Kenntniss das Verständniss des späteren Deutsch des gehörigen Grundes entbehre, hauptsächlich aber deshalb, weil nur so der Schüler eine nothwendige Anschauung vom Leben und von der Entwicklung einer Sprache mitnehme. Gewiss ist eine solche Erkenntniss sehr wünschenswerth; aber ob die Zeit gewonnen werden könne, um das Material, welches der Verf. bietet, zu bewältigen, ist fraglich; den Vorwurf zu grosser Anforderungen an das Gedächtniss glaubt der Verf., auf seine eigenen Erfahrungen gestützt, nicht befürchten zu müssen. Das älteste Deutsch und Gothisch behandeln § 10—24 (S. 5—10), Althochdeutsch § 25—41 (S. 11—16), Mittelhochdeutsch § 42—69 (S. 16—30). Die Arbeit stützt sich auf die besten Hülfsmittel. Es vertheilt der Verf. den sprachgeschichtlichen Stoff also: II. 1 Semester Grammatik und Nibelungenlied, 1 Semester ältere Literaturgeschichte als Fortsetzung der mittelhochdeutschen Lektüre (2 Semester also für Poetik, Rhetorik und andere Lektüre frei); I. 1 Semester Grammatik, auch neuhochdeutsche (also frei 1 Semester für das Drama auf Grund der Privatlektüre, 1 Semester für die Prosa auf Grund der Privatlektüre, 1 Semester für Literaturgeschichte seit Luther.)

Negative Idiotismen der siebenbürgisch-sächsischen Volkssprache. Von Joh. Haltruh. Progr. des ev. Gymnasiums zu Schässburg, 1866. 56 S. 8.

Unter negativen Idiotismen werden diejenigen Formen und Wörter verstanden, welche die hochdeutsche Umgangssprache und einzelne andere

Mundarten gewöhnlich gebrauchen, eine bestimmte Mundart aber entweder gänzlich vermeidet oder nur beschränkter oder in anderer Bedeutung anwendet. Durch das Umsichgreifen des Hochdeutschen verschwinden sie immer mehr, aber man sollte sie nicht mit Gewalt verdrängen. Der Verf. eifert mit Recht gegen die Geringschätzung der Mundarten, die in der verkehrten Ansicht ihren Grund hat, als ob die Mundart roh und unbeholfen sei im Vergleich zur hochdeutschen Schriftsprache; gerade an den mundartlichen Klängen der Heimath haftet das mächtige Heimathsgefühl. Der Verf. erwähnt zuerst des Auffälligen in dem Consonantismus der sächsisch-siebenbürgischen Volkssprache. Sie liebt im Ganzen weiche Consonanten und meidet, wie alle Mundarten, künstliche und verschlungene Satzbildungen; sie gestattet fremden, unverständlichen Wörtern nicht leicht Zugang oder schmilzt sie in ihrer Weise um. Hiernach werden nun in alphabetischer Ordnung (S. 17—50) von „Aar" bis „Zwist" die negativen Idiotismen aufgezählt, d. h. die statt der hochdeutschen Benennung unter den Sachsen gebräuchlichen Wörter. Wir sehen daraus, dass viele in andern Mundarten übliche Wörter (z. B. blank, Frost, Gerber, Haus, Morgen als Feldmaass, Kahn, Kartoffeln, Kopf, Korn u. s. w.) dort fehlen, die Mundart aber andere, durch die Lokalität bedingte eigenthümliche Ausdrücke hat und Einzelnes sich bewahrte, was anderwärts verloren ging, so z. B. Absehen statt Fliege oder Korn, d. i. das Knöpfchen am Schiessgewehr (wovon: sein Absehen auf etwas richten). Die Zusammenstellung bietet auch für die Culturgeschichte manches Interessante. Schliesslich folgen Beispiele von Uebersetzungen aus dem Sächsischen in die hochdeutsche Schriftsprache und umgekehrt.

Ueber die Comparation der als Adjektiva gebrauchten Participien im Lateinischen und Deutschen. Von Dir. F. A. Kämp. Programm der Realschule zum heiligen Geist in Breslau, 1867. 8 S. 4.

Die Anfechtung der Richtigkeit des Ausdrucks „der gefühlteste Dank" veranlasste den Verf. zu einer Untersuchung über die Comparation der Participia. Wie im Lateinischen mehrere hundert Participia comparirt vorkommen, so ist auch die Comparirung deutscher Participia nicht zu bemäkeln, nämlich solcher, welche einen Zustand, eine Gemüthsstimmung bezeichnen. Namentlich Klopstock ist an solchen Comparativen und Superlativen, seinem lebendigen Gefühl nach, sehr reich. Es heisst hier auch den Sprachgeist überall in seinen Aeusserungen zu belauschen, nicht ihm mit klügelndem Verstande Schranken setzen zu wollen. Was speziell die Participia anlangt, welcher hochweise Aftergelehrte schlägt nicht die Hände über dem Kopfe zusammen ob des kühnen Gebrauches, den sich unser Meister J. Grimm gestattet hat, worüber Andresen in den Jahrbüchern für Philologie, 1867, Nro. 96, S. 206—215, dankenswerthe Mittheilungen gemacht hat?

Ueber Bedeutung und Entstehung des Wortes Heidenangst. Vom Oberlehrer Joh. Ochmann. Programm des Gymnasiums zu Oppeln, 1866. 8 S. 4.

Dies Wort „Heidenangst," sagt der Verf., bedeutet: eine aussergewöhnliche Angst. Es kann sein die Angst der Heiden oder die Angst vor den Heiden; von jener können Juden und Christen reden, weil den Heiden die Beruhigung durch den wahren Glauben fehlt, bei dieser werden unter den

Heiden die Barbaren, auch die Türken verstanden. Der Verf. entscheidet sich nicht. Die erstere Erklärung ist sicherlich verwerflich. Sehen wir auf andere Zusammensetzungen, wie Teufelsangst, so ist auch dies zunächst = Angst vor dem Teufel, dann eine dem Grade nach ähnliche Angst wie vor dem Teufel; ein Teufelsjunge ist ein Junge, der Streiche macht, dass man davor wie vor dem Teufel bange werden sollte. Bei den Heiden ist besonders an die Heiden des Alterthums zu denken, an sie sowohl wie an ihre Götterwelt; sie sind untergegangen, sind ausserhalb des menschlichen Bereichs, wie die Götter denn jetzt oben am Nordpol thronen, sind so in den Begriff des Ungewöhnlichen, Uebermässigen übergegangen, schreiten von Bergen zu Bergen hinüber, und haben also insgesammt den Charakter des Gigantischen. Daher ist das „heidenmässig viele Geld“ ebenso verständlich wie die „Heidenangst.“

Das weibliche Ideal nach Homer mit Rücksicht auf andere National-Epen. Vom ord. Lehrer Dr. Alexis Dony. Programm der Realschule zu Perleberg, 1867. 32 S. 4.

Zuerst werden die Anforderungen an äussere Schönheit des Weibes bei den verschiedenen Völkern nach ihren Epen dargelegt, die Wirkung der Schönheit der Helene auf die troischen Greise, Eindruck der Damajanti auf die Männerversammlung, der Serbenjungfrau Rossanda auf ihre Bewerber, Fimenes Brautgang, Kriemhilde vor Siegfried, dann folgt die Schilderung Damajanti's, des persischen, serbischen, griechischen Schönheitsideals im Speziellen. Es schliesst sich daran die Beschreibung der Tracht und des Schmuckes bei den Griechen, in den Cidromanzen, in der Edda, im deutschen Volksepos und bei den höfischen Epikern, in den finnischen Gedichten. Hierauf wird das sittliche Ideal der Perser ausführlicher besprochen an der Rudabe, Tahmina und Menische. Aus den homerischen Gedichten wird allein Nausikaa und kurz Andromache behandelt. Damit bricht die Abhandlung ab; dass hier schliesslich Gudrun nicht beachtet ist, ist auffällig.

Ueber die Bedeutung und Aufgabe der politischen Satire, mit Rücksicht auf die altklassische und deutsche Literatur. Vom ord. Lehrer Dr. Thiemann. Programm der Realschule zu Landshut, 1867. 24 S. 4.

Der Verf. verlangt von der Satire, dass sie politisch sei; darnach ist ihr Werth zu bemessen; sie muss schonungslos, ohne die Person zu schonen, dem entgegentreten, was auf politischem und sozialem Gebiete vom Dichter als verwerflich anerkannt ist, sie muss eben persönlich sein, um wirksam zu sein. In der griechischen Literatur sind nur Aristophanes und Lucian als Satiriker anzuerkennen. Unter den Römern steht Lucilius weit über Horaz, dem das Moment der persönlichen Beziehung fehlt. Persius ist sittlich entrüstet, aber abstrahirt zu sehr von der wirklichen Welt. Bei Juvenal finden sich politische Beziehungen, aber zu zerstreut; Martial ist ein Schmeichler. In Deutschland tritt die Blüthezeit der Satire in der Reformationszeit hervor. Sebastian Brant wirkt bedeutend, aber entschiedener ist Thomas Murner. Sein Gegenbild ist Ulrich Hutten. Nun folgte eine Fluth satirischer Schriften: von Nicolaus Manuet, Burkers Waldis, Rollenhagen, Fischart. Daran schlossen sich die Schwänke und das Epigramm (Logau). Die Satire nahm ausser der Kirche nun auch das Gebiet der Literatur in Anspruch, man denke an Rachel, Schuppius, Gryphius, Wernicke. Aber die Stimmung wurde mit der Zeit eine

gedrücktere; so konnte selbst der zahme Rabener den Ruf eines bedeutenden Satirikers erhalten, der Liscow bedeutend nachsteht; die Fabeldichtung der Zeit lässt uns jetzt kalt. In der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts finden sich bei den humoristischen Schriftstellern kleine satirische Züge in Menge, aber im Ganzen haben sie kein Auge für die grossen Gegensätze, die die Welt zu bewegen angefangen haben. Echt satirischen Beruf hatte Lichtenberg, aber er verzweifelte daran, den deutschen Geist aus seinem behaglichen Stillleben herauszuziehen, und hinterliess kein grösseres satirisches Werk. Im 17. Jahrhundert scheinen dem Verf. nur Heine und Börne der Erwähnung werth. Die Form, deren sich der Satiriker bedient, kann die verschiedenste sein; am geeignetsten ist aber die dramatische, doch sind die Platenschen Komödien zu sklavische Nachahmung der Aristophanischen Technik.

Ueber deutsche Dichtungen in heidnischer Zeit, insbesondere über ein im Jahre 1858 entdecktes althochdeutsches Schlummerlied. Von Dir. Dr. C. A. Klettke. Programm der Realschule am Zwinger in Breslau, 1867. 21 S. 4.

Nach einer Einleitung über die Nachrichten von Dichtung und Gesang in ältester Zeit gibt der Verf. den Inhalt des Hildebrandliedes kurz an und wendet sich dann zu dem von Dr. G. Zappert in Wien entdeckten und 1858 bekannt gemachten Schlummerliede. Er theilt die Zeilen des Pergamentstreifens treu mit und gibt einen eingehenden Commentar dazu, dem sich eine Abtheilung des Textes in Liedstäbe und eine neuhochdeutsche Uebersetzung anschliesst. — Der Inhalt dieses vierzehn Kurzzeilen umfassenden Liedchens ist: die Mutter sucht ihr Söhnchen durch Hinweisung auf die schirmenden und beschenkenden Gottheiten zu beruhigen und einzuschläfern. Ueber die erwähnten Gottheiten handelt der Commentar am ausführlichsten, über die Schutzgöttin Triwa (Treue), die Ostra, Hera, die als Beschützerin des Ackerbaues gefasst wird, Odin, hier Einouga genannt, und Zamfana, die gleich Tamfana genommen und von goth. tam, ahd. zam (Zähmerin, Schutzgöttin der Heerden) oder von fahan (Sammlerin) hergeleitet wird. Als Zeit wird angenommen das achte Jahrhundert, Gegend das Hessische. Die Abschrift enthält über und zwischen den Zeilen hebräische Wörter, auch sind die Vokale durch hebräische Vokalzeichen bezeichnet; ein Beweis, dass ein jüdischer Gelehrter das Lied einst geschrieben hat, und zwar nach einer schriftlichen Vorlage.

Eine mittelhochdeutsche Historienbibel. Beitrag zur Geschichte der vorlutherischen deutschen Bibelübersetzung. Vom Oberlehrer H. Palm. Programm des Magdaleneums zu Breslau, 1867. 45 S. 4.

Eine Historienbibel, 246 Folioblätter enthaltend, im Besitz des Verf., hat demselben Veranlassung gegeben sowohl zu einer ausführlichen Beschreibung derselben, als zu einer übersichtlichen Darstellung der Versuche, den Inhalt der Heiligen Schrift theils in Uebersetzung, theils in freierer Behandlung dem deutschen Volke bekannt zu machen. Wir können den Wunsch des Verf. nur theilen, dass die sorgfältige Untersuchung dazu beitragen möge, die Geschichte der Bibel im Mittelalter noch mehr als bisher geschehen zu verfolgen.

Es ist das Verdienst des Dichters Rudolf von Ems, die biblische Geschichte in seiner Weltchronik episch behandelt zu haben; er schöpfte nicht aus der Bibel selbst, sondern aus der Historia Scholastica des Petrus Co-

mestos. Ein Doppelgänger Rudolf's, genannt „Christ Herre" nach dem Anfange seines Werkes, behandelte denselben Stoff bis zum Buche der Richter; beide Werke wurden früh verschmolzen. Aus dieser Quelle schöpfte der Laienstand des 13. und 14. Jahrhunderts vornehmlich seine Bibelkenntniss. Diese Poesien wurden in Prosa umgearbeitet, welche Prosaauflösungen man seit dem 18. Jahrhundert Historienbibeln nennt. Auch diese waren weit verbreitet und im Einzelnen von mancher Verschiedenheit. Die erste wortgetreue vollständige Uebersetzung der Vulgata reicht in's 14. Jahrhundert. Man hatte daneben auch Auszüge und kürzere sich auf einzelne Theile der Schrift erstreckende Uebersetzungen. Alle zeigen grosse Unbehülflichkeit und stellen erst recht den Werth der Uebersetzung Luther's in's Licht.

Zu ihnen gehört also auch die behandelte Historienbibel, halb Auszug, halb Uebersetzung. Die Handschrift zerfällt in zwei von verschiedenen Händen geschriebene Theile, deren ersterer die historischen Bücher des Alten Testaments bis zum Schlusse der Bücher der Könige enthält; die Abschrift ist vom Jahre 1465. Der zweite, weit kürzere Theil enthält die Bücher Tobias, Judith und Esther. Der erste, übersetzt meist für die Vulgata, lässt aus, kürzt ab, setzt auch Unbiblisches hinzu; der zweite ist sklavische Wiedergabe. Von den bekannten Historienbibeln unterscheidet sich diese, dass sie keine Spur von Anklängen an Rudolf's Weltchronik enthält. Der Abschreiber hat oft nachlässig gelesen, aber auch der Uebersetzer verräth oft Ungeschick, Flüchtigkeit, Unwissenheit. Er lehnt sich ausser an die Vulgata an die Historia Scholastica des Petrus Comestos, welcher, um das Jahr 1170 lebend († 1198), seine Bearbeitung der Vulgata mit Citaten aus den verschiedensten kirchlichen und Profanschriftstellern durchquickt hat.

Der Verf. gibt zahlreiche Beispiele aus dem Buche, die die vielfachen Zuthaten zur Vulgata veranschaulichen, sie sind fast alle aus Comestos entnommen. Die Kürzungen thun dem Verständniss keinen Eintrag, regelmässig kommen sie bei den Geschlechtsregistern vor. Bei der Behandlung des Exodus haben die vielen technischen Ausdrücke dem Uebersetzer unüberwindliche Schwierigkeiten bereitet. Weit mehr verkürzt sind Leviticus, Numeri und Deuteronomion; charakteristisch ist das Uebertragen christlicher Beziehungen auf Gegenstände des mosaischen Rituals, solche und andere interessante Uebertragungen aus dem Latein sind in grösserer Zahl mitgetheilt. In den Büchern der Könige hat, ähnlich wie Comestos, der Uebersetzer die Berichte der Bücher der Chronica mit denen jener Bücher oft verschmolzen. — Der zweite Uebersetzer zeigt ein geringeres Verständniss der lateinischen Sprache und Uebertragungsgeschick; sklavisch behält er die eigenthümlichen Constructionen und Wortstellungen der fremden Sprache.

Das Werk ist in Schlesien geschrieben und verfasst, das zeigt die Mundart, die sich in den sich am Ende des 14. Jahrhunderts bildenden reinen Dialekt des mittleren Deutschlands, der zu Grunde gelegt ist, immer wieder eindrängt. Als Zeit der Abfassung ist wohl die Mitte des 15. Jahrhunderts anzusetzen.

Ueber die Faustsage. II. Theil. Vom Oberlehrer Dr. Kühne. Programm des Gymnasiums zu Zerbst, 1866. 37 S. 4.

Das Programm ist die Fortsetzung des Programms von 1860 und eine sehr sorgfältige Aufzeichnung der Faustliteratur, indem es die einzelnen Werke bis in's Einzelne genau aufführt, kennt und charakterisirt es die niederdeutsche Uebersetzung des Volksbuches von Faust, Lübeck 1588, die niederländischen Volksbücher, fast durchweg Uebersetzungen von 1592 an; besonders merkwürdig ist eine willkürliche Nachbildung des hochdeutschen Wagnerbuches aus der zweiten Hälfte des 17. Jahrhunderts, die sich durch wüthenden Fanatismus gegen die Protestanten auszeichnet. Dann (S. 8) wird

erzählt eine kurze, eigenthümliche niederländische Sage von Faust und die Sage von Marieken von Nymwegen, eine Mischung der Theophilus- und Faustsage (S. 10). Es folgen (S. 12) die französischen Uebersetzungen der zweiten Ausgabe des deutschen Faustbuches von 1587, die erste Histoire prodigieuse 1598, Paris. Dahin gehört auch die satirische Erzählung des schottischen Grafen Hamilton von dem Aufenthalt des Dr. Faust bei Königin Elisabeth von England (S. 14). Die englischen Faustbücher (S. 18) sind Uebersetzungen des deutschen Faustbuches von Spies, das erste englische Wagnerbuch (S. 24) erschien 1594, durchaus werthlos. Von 1588 stammt eine englische Volksballade von Faust, die hier nach der Simrock'schen Uebersetzung neben dem deutschen Liede in des Knaben Wunderhorn mitgetheilt ist (S. 29). Das deutsche Lied weicht im Inhalt mehrfach von den andern Zeugnissen ab und lehnt sich an die niederländische und polnische Faustsage. Eine dänische Uebertragung des deutschen Faustbuches erschien schon 1588 (S. 37).

Ueber Hamlet von Shakespeare. Vom Oberlehrer Schindhelm. Programm der Realschule zu Coburg, 1866. 19 S. 4.

Der Verf. bemerkt mit Recht, dass kein dramatisches Gedicht zu so diametral entgegengesetzten Auslegungen geführt habe, wie der Hamlet; alles Mögliche haben die Erklärer in der Seele des Helden gelesen. Indem er die bedeutendsten Ansichten kurz vorführt, wendet er sich besonders gegen die neueste und zugleich auffallendste, die von Flathe, die er kurz, aber richtig damit zurückweist, dass sie eben nur Beliebiges in den Dichter hineintrage, aber nicht durch den Entwicklungsgang des Dramas, wenn man es ohne Vorurtheil lese, unterstützt werde. Er schlägt den allein richtigen Weg ein, dem Auftreten des Helden Schritt vor Schritt zu folgen, und da ergibt sich ihm denn dies Resultat: Aus dem inneren Wesen Hamlet's erklärt sich sein Handeln und ist seine Schuld nachweisbar. Auf der einen Seite die strenge, von aussen an ihn herantretende Forderung der Pflicht, einen schmählich ermordeten Vater zu rächen, auf der anderen Seite eine edel angelegte, für alles Gute begeisterte, in heftigen Wallungen aufbrausende Natur, welche durch einen grellen Misston aus dem einseitigen Sinnen über Menschenwürde und die Herrlichkeit der Welt aufgeschreckt, sich nun nicht zu fassen weiss; welche von Haus aus zu Schwermuth geneigt, in pessimistischer Verbitterung sich von der Welt abkehrt, mit dem Wunsche, für immer von ihr durch den Tod getrennt zu werden; eine reflektirende Natur, die durch den Hang, mit sich in weitausgesponnenen Selbstgesprächen oder mit Andern über des Menschen Bestimmung, über Tugend und Laster, über das Diesseits und Jenseits zu räsonniren, stets den rechten Zeitpunkt zum Handeln versäumt und dadurch den Stachel der Selbstanklage immer tiefer in die Brust drückt. Im Unmuth über sich selbst und seine stets verschobene Aufgabe hat er sich selbst verhönt, die Welt verachtet, die Unschuld gekränkt, Menschen getödtet ohne es zu wollen, und den am Leben gelassen, welchem dasselbe zu entreissen sein heiligstes Gelübde, bis er in einem Augenblicke, wo er es am wenigsten beabsichtigte, mit einem Fuss schon im Jenseits, den Mörder nach sich zog, um vor dem Throne eines unbestechlichen Richters als sein Ankläger aufzutreten. So hat der arme verstörte Geist endlich die ersehnte Ruhe gefunden. Von den unnatürlich blutigen Thaten, von Gerichten des blinden Schicksals aber wenden wir uns gern weg und schauen mit einem sich erheiternden Blicke nach dem willensstarken jugendlichen Fortinbras, welcher das Scepter ergreift, den tief erschütterten Staat wieder einzurichten. — Die verständige Durchführung dieser Ansicht empfiehlt die Abhandlnng den Freunden des Dichters.

Lessing's Verhältniss zur Wissenschaft. Rede von K. Weinhold. Kiel 1863.

Die begeisterte Lobrede auf Lessing hebt dessen unsterbliche Bedeutung für die Wissenschaft hervor. In der Blüthezeit Lessing's lag die classische Philologie noch in der Wiege; des grössten Kritikers, Bentley's, Name scheint Lessing nicht bekannt gewesen zu sein; mit der philologischen Zunft seiner Zeit hatte er nur spärlichen Verkehr. Aber er missachtete die Arbeit im Kleinen nicht, er dachte einmal an eine Ausgabe des Phaedrus und beschäftigte sich mit Ergänzungen des Astrologen Julius Firmicus. Alles in der Philologie interessirt ihn, er kann nicht lange bei einem Gegenstande verharren, aber wohin er kommt, räumt er gründlich auf, kommt er zu den scharfsinnigsten Untersuchungen. So entstehen die Rettungen, die Aufsätze über die Fabel, der Laokoon, das Studium des Aristoteles, das Leben des Sophokles; immer neue Probleme treten an ihn heran. Seine Gründlichkeit, seine geistige Beweglichkeit, seine Wahrheitsliebe, sein freier Blick über das grosse Ganze in den kleinlichen Untersuchungen sind bewundernswerth. Er ist empfindlich nur gegen Lobsprüche, er liebt den Streit, aber verfolgt unerbittlich die Sophistereien, seine sittliche Entrüstung bricht hervor, wenn der wissenschaftliche Kampf durch Persönlichkeiten vergiftet wird, dann ist er unerbittlich. Er hat die Wissenschaft frei gemacht, er hat sie in die frische Aetherhöhe der frei athmenden, selbstlosen, unerschrockenen Forschung geführt, die auch den Sturmwind willkommen heisst, wenn er säubert.

Die Idee in Göthe's Tasso und Iphigenie. Vom Oberlehrer Fährmann. Programm des Gymnasiums zu Bunzlau, 1867. 27 S. 4.

Der Verf. geht von der Ansicht aus, man habe bisher bei der Erklärung der Gedichte, vielleicht überhaupt der Göthe'schen Gedichte, zu wenig auf den Entwicklungsgang des Dichters, auf die Zeit der Entstehung der Gedichte geachtet, und daher seien die bisherigen Auffassungen der Idee mangelhaft. In seinen Gedichten spiegele sich der Dichter selbst, gebe ein Bild seines inneren Wesens, und so sei die Idee des Tasso und der Iphigenie darin ausgesprochen, dass der Dichter in beiden habe darlegen wollen, wie der sich von der natürlichen Wahrheit, dem realen Leben und seiner innersten sittlichen und künstlerischen Bestimmung lösende, einer reizbaren Empfindung folgende Dichtergeist so lange, trotz aller Bestrebungen, den realen Boden wiederzugewinnen, in Irrgänge geführt werde, bis er, sich seiner wahren Bestimmung wieder hingebend, die von ihm erstrebte Wahrheit und die gesuchte Einheit des Idealen und Realen in der das Reinmenschliche darstellenden Schönheit gefunden habe. Dieser Gedanke ist offenbar sehr allgemein und unbestimmt, und dem unbefangenen Leser muss es eine schwierige Aufgabe erscheinen, denselben in der Iphigenie ausgeprägt finden zu sollen. Das dramatische Gedicht ist denn doch kein lyrisches, nicht wie dies ein Gelegenheitsgedicht; der dramatische Dichter nimmt einen Stoff, der allerdings seinen Studien und seiner Stimmung entspricht, aber er versenkt sich in diesen Stoff, und wie man auch aus der Behandlung desselben seine Individualität wiedererkennen mag, er benutzt ihn doch nicht so, um in dem dramatischen Helden sich abzuspiegeln. Schiller ist nicht Wallenstein und nicht Jungfrau von Orleans, Göthe nicht Orestes oder Iphigenie. Immer will das Werk aus sich heraus erklärt, nicht etwas in ihn hineinerklärt sein.

Ueber Schiller's Maria Stuart. Vom Oberlehrer H. Fahle. Programm des Gymnasiums zu Neustadt in Westpreussen. 1866. 15 S. 4.

Der Verf. nennt die Maria Stuart eine Tragödie ersten Ranges und setzt sie weit über Wallenstein und Tell. Denn, sagt er, Maria Stuart ist ein wirklich tragischer Charakter, d. h. von Natur gut, edel, fällt sie in den Konflikten des Lebens, nicht schuldlos, doch aus der Schuld sich geistig erhebend und reinigend, dem schwersten Verhängnisse anheim, fällt durch das Beil des Henkers. Indessen wo ist dieser Konflikt dargestellt! Im Gedichte selbst; nein, die Konflikte, die der Verf. meint, fallen vor die Zeit der Handlung. Den tragischen Konflikt haben wir im Gedichte selbst zu suchen; wo nicht, so haben wir eben keine Tragödie. Sonach müssen wir unser Augenmerk nicht auf Maria allein richten, sondern auch auf ihre Gegnerin, und so kommen wir doch wohl darauf hinaus, dass, soll uns Maria Stuart eine Tragödie sein, wir sie als eine politische Tragödie anzusehen haben. Hauptsächlich polemisirt der Verf. gegen Julian Schmidt, und sicher ist das Meiste dessen, was er gegen die vielfach gesuchten Auffassungen desselben vorbringt, wohl gerechtfertigt. Elisabeth ist nicht die Hauptperson des Gedichtes, gewiss steht Schiller auf Seiten der Maria. Indess wenn er leugnet, dass Schiller idealisirt habe, ja den Hof Elisabeth's noch schwärzer malt als Schiller, so ist darauf einfach zu erwidern, dass die neuere Geschichtsforschung ganz andere Ergebnisse geliefert hat; William Cecil war einer der besten und grössten Staatsmänner aller Zeiten, Maria schlimmer als sie sonst angesehen war, ihr Tod eine Nothwendigkeit für England sowohl wie für Schottland.

Rede auf Jacob Grimm. Von K. Weinhold. Kiel 1863.

Die erst nach mehreren Jahren in Umlauf gekommenen Schriften der Universität Kiel bringen u. A. auch die schöne Rede, die wenige Wochen nach Grimm's Tode Professor Weinhold gehalten hat. Sie bringt nichts Neues, sie erzählt den einfachen Lebensgang des grossen Mannes, sie stattet Bericht ab über den weiten Umfang seiner Arbeiten, aber es spricht sich in jedem Satze die tiefe Verehrung vor dem Geiste und Charakter Jacob Grimm's aus, und diese Pietät verleiht der Darstellung einen Schwung und Adel, dass wir die Rede den besten der Gedächtnissreden an die Seite stellen dürfen. So tritt der grosse Gelehrte unserm Herzen näher, wenn wir immer wieder sehen, wie er mit all seinem Fühlen und Denken nur im Vaterlande wurzelte, wie er dem Vaterlande alle seine Kräfte weihte, wie ihn kein unklares Gefallen, sondern einzig und allein der sittlichste Zug zu seinen Forschungen führte, wie die heisseste Vaterlandsliebe, die Liebe zu allem Grossen und Schönen in seiner Nation und zu dem Höchsten, was sein Volk geschaffen, seiner Sprache, ihm stets jugendliche Kraft verlieh. „Es lebt fort und wächst, was er lehrte, fortlebt und wirkt der deutsche Sinn, den er pflegte, fortlebt das Vaterland, dem zu dienen er gewiesen hat mit Wort und That, mit der Strenge des Gewissens und der Frucht seines Geistes. Sein Grab ist das deutsche Herz — das wird ihn festhalten bis in Ewigkeit."

Herford. Hölscher.

Miscellen.

In dem 40. Bande, 3. und 4. Heft, befindet sich eine Abhandlung über die Aussprache des deutschen g, die mir sehr klar und vollständig zu sein scheint. Da sich indessen Herr Heinrich Dorn nicht nur gern der Kritik unterwirft, sondern dieselbe sogar aufruft, so sei es mir vergönnt, einige Bemerkungen darüber mitzutheilen.

Erste Regel, Seite 393. „Das deutsche g wird ausgesprochen wie es die Franzosen in gazette, gloire aussprechen: 3) da wo das g (des Wohlklangs wegen?) vor die Stammsilbe eingeschoben ist: gegessen.

Anmerk. Wahrscheinlich der einzige Fall und eine Willkür der Sprache; denn müsste man nicht ebensogut, wie gegessen statt geessen beliebt wurde, auch gegerbt statt geerbt und gegekelt statt geekelt sagen?"

Auf diese Frage kann man leicht antworten: Alle unregelmässigen Wörter gehören in jedem Idiom zu denen, die bei Entstehung der Sprache gebraucht worden sind; folglich sind die Zeitwörter der starken Conjugation alle primitiv, desswegen auch manchen Ausnahmen unterworfen, die hingegen der schwachen Conjugation gehörenden Verba sind erst entstanden, als die Sprache schon längst gebildet war; daher bleiben sie nothwendigerweise regelmässig. Essen ist das einzige Verbum, das, mit einem e anfangend, zur starken Conjugation gehört, es ist darum nicht auffallend, wenn dieses Zeitwort allein im Partizip eine befremdende Form hat.

Woher mag dieses eingeschaltete g stammen? Meiner Meinung nach hat es damit folgende Bewandtniss: Ursprünglich wurde das g, sowie es noch heutzutage in manchen Gegenden Deutschlands gebräuchlich ist, vor einem e oder vor einem umgelauteten a (ä) wie j ausgesprochen. Wir finden so viele Beispiele davon, dass es genügen wird, deren einige nur anzuführen.

gäh, gählings
jäh, jählings } beide Ausdrücke sind noch heute gut hochdeutsch.

gelb, gestern wie Jahr, jung
englisch: yellow, yesterday, year, young } Die Crelinger selbst sprach jeorg aus, als sie den Georg in Götz von Berlichingen nannte.

Also sagte man in der früheren Sprache statt geessen-jeessen, da aber dieses Wort, wenn es schnell ausgesprochen, eine dem eingeschalteten j fast ähnliche Aussprache hat, so wurde jejessen aus dem Worte geessen. Als die hochdeutsche Sprache über die niederdeutsche den Sieg davon trug, so bekam das anlautende g die starke Aussprache, und aus dem Worte geessen, jejessen, gegessen wurde gheghessen.

Bis jetzt war das meine Meinung, ich wäre demjenigen sehr erkenntlich dafür, der mich eines Bessern belehren würde.

4) „Da wo ein doppeltes g im einfachen Worte erscheint: Flagge, Roggen, Toggenburg, nicht aber in Essiggeist, weggebracht, denn hier erscheint gg nicht im einfachen, sondern im zusammengesetzten Worte."

Sie sagen ja, Herr Dorn, dass das Nebenwort weg (nicht Weg) wie weck ausgesprochen wird. Woher also der Unterschied zwischen weggebracht und Toggenburg? Wenn zwei g, wovon jedes wie gh ausgesprochen wird, nebeneinander stehn, so hat ersteres den Laut des ck, das andere hingegen denjenigen des g in gazette. Also muss weggebracht gerade wie Toggenburg ausgesprochen werden, und sollte ja noch etwa ein Unterschied in der Aussprache liegen, so wäre er si infiniment petit, dass, trotzdem, die besondere Ausnahme unnütz sein würde.

Seite 401. „Das deutsche g wird ausgesprochen wie j, wenn ihm ein e oder i vorangeht, und ein Vocal folgt: Segen, Hügel neben steigen, beugen, aneignen."

Hier glaube ich sind Sie von der Regel, die Sie selbst festgesetzt, verführt und irregeleitet worden, sonst hätten Sie einen Unterschied gemacht zwischen dem einfachen Vocal Segen, mögen, wo man nur einen Laut hört, und dem Doppellaut ei, äu, eu, ai. Sollte das g nach einem Doppellaut wie j ausgesprochen werden, so wäre es ja ganz unnöthig im Worte, und könnte leicht abfallen und ausgelassen werden. Dann würde sich hier das Gegentheil ereignen dessen, was im eingeschalteten g des Wortes gegessen stattgefunden. Beugung, steigen, Baier hätte dieselbe Aussprache als beuung, steien, Baiger.

Uebrigens ist die Regel an sich selbst fehlerhaft, denn in Beugung, läugnen, geht ja kein i dem g voran; sondern das u wird als i ausgesprochen; dem geschriebenen Worte nach ist die Regel falsch.

Ich meine, dass nach den Doppellauten eu, äu, ai, ei, das g immer den Ichlaut haben sollte: also kein Unterschied zwischen steigt und steigen; beugt und Beugung.

Das sind, Herr Heinrich Dorn, die einzigen Bemerkungen, die ich über Ihren so ausführlichen und klaren Artikel zu machen habe. Das ist ein Beweis, dass ich Ihnen beinahe in allen Ihren sieben Regeln beistimme und wie Sie den Wunsch hege, dass Sprachlehrer, Redner und Sänger mit einander in ganz Deutschland übereinstimmen, und bei jedem Fall eine bestimmte Regel für die Aussprache des g annehmen mögen.

Paris. G. Heumann, Prof. au lycée Napoléon.

Association des Professeurs Allemands à Paris. — Président honoraire: Mr. Ebeling, Dr. ès lettres, Professeur d'Allemand à l'école supérieure de Commerce. MM. Paul Voelkel, Président; Schaefer, Vice-Président; Thiesen, Secrétaire, et Winkler, Trésorier.

Circulaire. Une association de Professeurs Allemands vient de se former à Paris; elle répondra à toutes les demandes qui lui seront adressées: Précepteurs dans les familles, Professeurs dans les institions et leçons particulières.

Les membres de l'association offrent les plus sérieuses garanties sous le rapport de l'instruction, ayant tous passé les examens exigés dans les universités d'Allemagne. Ces examens comprennent l'étude complète des classiques latins et grecs et de la langue allemande, le français, au point de vue de la grammaire (souvent l'anglais), l'histoire, la géographie, les mathématiques élémentaires (arithmétique, algèbre, géométrie, trigonométrie). De plus, à son arrivée à Paris, chaque nouveau membre sera exercé au français et placé seulement lorsqu'il pourra professer en cette langue.

A partir d'Avril et dans le mois précédant les Vacances, il y aura toujours des professeurs à la disposition des familles désireuses d'emmener un maître à la campagne ou en voyage pour faire travailler leurs enfants. Les membres de l'association accepteront les répétitions ou les leçons même pour de très-jeunes élèves. L'enseignement au mois ou au cachet sera d'un prix modéré.

Il ne sera perçu aucun droit de placement, et on répondra franco à toutes les demandes adressées au Président, M[r] Paul Voelkel, 34, rue de l'Université.

Le siége de l'association est rue de l'Université, 40, où l'on trouvera tous les jours de 5 à 6 heures, soit le Président, soit le Secrétaire ou le Trésorier.

Prière de faire connaître cette circulaire autant que possible.

Noms des Dames protectrices
qui ont bien voulu accepter de faire connaître l'association dans la société française et la société anglaise.

M[me] Stanislas d'Houdetot, 221, rue St. Dominique.
M[me] la V[tesse] du Peloux, 34, rue de l'Université.
M[me] Albert Dethomas, 17, Boulevard Poissonnière.
M[me] Decray, 15, rue Richer.
M[me] de Leymarie, 42, rue Bonaparte.
M[me] Muiron de Laroncière, 42, rue du Dragon.
M[me] Grenier, 45, rue de Ponthieu.
M[me] Wynne Finch, 8, rue du Centre.
Miss Douglass, 20, Boulevard Malesherbes.
M[me] Allizon, 35, rue de Bellechasse.
M[me] Hippeau, 12, Boulevard des Invalides.
M[me] Ruelle Démoussy, 6, rue de Bellechasse.
M[me] Liebmann, 10, rue des Saints-Pères.
M[me] Chabord, 9, rue Casimir-Delavigne.
M[me] Blondon, 42, rue du Bac.
M[me] Fazy-Alléon, 2, Place Pentagonale, Courcelles.
M[me] Charles Vitrac, 13, rue de Londres.
M[elles] Claus, 27, rue Demours, aux Ternes.
M[me] Charles Lévita, née B[ne] de Weiler, 32, rue Blanche.
M[me] Mercier Limet, 9, rue de Rome.
M[elle] Leduc, chez M[r] le C[te] de Montalembert, 40, rue du Bac.
M[me] de St. Alary, 11, rue Caroline, aux Batignolles.
M[me] Le Coutürier, 7, rue du Boulevard, aux Batignolles.
M[elle] A. Karstens, 21, Avenue des Champs-Elysées.
M[me] Ortmans, 17, rue St. Merry, à Fontainebleau.

Fränkisches.

Ein mehr den mitteldeutschen und fränkischen Gegenden eigenes Wort ist Diechter, Dichter, Tiechter, Tichter = nepos. Schon früher habe ich dieses Wort aus dem kleinen Keiserrecht ausgehoben und mitgetheilt. Die Belege im Grimm'schen Wörterbuch II, 1099 bestätigen die fränkische Heimat aufs kräftigste. Die „Differentiae juris provincialis Franconici et juris consuetudinarii nunc ob expressam sanctionem, statutarii Svinfurtensis juxta seriem materiarum part. III in illo contentarum“ u. s. w. Schweinfurth, druckts Hieronymus Morich. 1724. 2°, geben desgleichen Belegstellen hiefür. S. 6: „daferne sie aber denen Kindern und Tichtern durch die Ab- und Grundtheilung ihre Legitimam gegeben hatte u. s. w.“ S. 10: „Obwohlen in dem fränkischen Landrecht unter der Aufnehm und Bestättigung derer Vormünder und Curatoren ein Unterschied gemacht

zwischen einem Vatter oder Grossvatter, welcher seinen natürlichen ehelichen oder recht gemachten Kindern und Tichtern Vormünder oder Treuträger verordnet und unter einer Mutter oder Anfrau, die ihren Kindern oder Tichtern im Testament dergleichen setzet, dass nemlich auf den ersteren Fall gar keiner, im letztern Fall aber der Bestättigung darum nötig sei u. s. w." S. 22: „Wie auch die in weiter aufsteigender Linie, Anherren und Anfrauen, Uranherren und Uranfrauen, denen Kindern, Tichtern und Urtichtern ihre Legitimam verschaffen" u. s. w. „Sich in die andere, dritte oder weitere Ehe begibt, alsdann ist dasselbige Ehegenoss seinen Kindern, Tichtern oder Uhrtichtern, sie seyen gleich recht oder natürlich oder adoptiret und angenommene Kinder oder Tichter — nach Anzahl derselben die Helffte oder die zwey Drittheil — verfallen" u. s. w.

Die fränkische Heimat des Wortes Fürhäs = Hasenpfeffer habe ich im Büchlein von guter Speise (1865. II, 3. S. 182 ff. Sitzungsberichte der k. bayerischen Akademie der Wissenschaften*) nachzuweisen gesucht. Grunauer's Kochbuch, Nürnberg 1726 (Lochner) bestätigt dieses nun noch mehr. S. 192: „wie man das Junge von Hasen oder Vorgehäss zubereiten soll. 1) Vorgehäss mit Kappern einzumachen. Nehme das Vorgehäss oder das junge vom Hasen —" „röste (Schmalz und Mehl) es braun, thue solches an das Gehäss; lass das Vorgehäss kochen" u. s. w.

Die Franken haben Kelter, die Alemannen Torkel. Jeuch (ortenau) und Juchart haben die Alemannen, Morgen die Franken (diurnalis); südlich der Murg kommt es schon nicht mehr vor.

Klinge (ahd. chlinga) ist vorzüglich fränkisch; Tobel alem.; doch erscheinen früher auch Namen mit Klinge zusammengesetzt im Alemannischen.

Der Bürgermeister ist in fränkischen Städten der Finanzminister gewesen; bei den Alemannen ist Amman der ökonomische Oberbeamte. In den alem. Dörfern heisst der fränk. Bürgermeister Heimburg, der urspr. röm. aedilis; der Schultheiss entspräche dem römischen praetor.

Gemad ist fränkisch gleich der schwäb. mad, alem. madde. 28 fränkische Gemaden sind ein fränkischer Morgen.

Endlich will ich noch zur Lautlehre anführen, dass auch die Franken vielfach die alten Kürzen der Vocale bewahrt haben; ich erinnere nur an alle starken Verba, die im Perfect kurze Vocale haben: schreiben, gschribba; reiben, gribba. Sodann behält der Franke das Augment fest, wo der Schwabe es wegwirft. Ferner ist im Fränkischen jeder Umlaut tieftonig; jedes helltonige e ist vom i da.

---

* Ich will bei dieser Gelegenheit Einiges verbessern in der betreffenden Schrift. Fürs erste hat nicht Frommann in Nürnberg die Kochbuchliteratur von S. 172 an gemacht, wie Germania XI, S. 364, Nro. 529 zu lesen ist, sondern Frommann hatte nur die Güte, die einschlägige Literatur, soviel davon das Germanische Museum besitzt, hierher zu schicken. — Ferner ist mir entgangen die Kuchenmeisterei, welche das Grimm'sche Wörterbuch citirt und das auszugsweise mitgetheilte schwäbische Kochbuch des 15. Jahrhunderts, das Wackernagel in Haupt's Zeitschrift IX, 365 wiedergab. Endlich vergl. Naumann, Serapeum 9, 273 und 10, 61, 331. (Pfeiffer) Hoffmann altd. hss. zu Wien 280. Altd. Bl. 1, 112, S. 179, Nro. 5 ist zu lesen: so tuo guot honig darunder nach dinem gefallen; dann mach du geben u. s. w. S. 186. Nro. 19 lis: zwischend hütt und flaisch statt züsend, wie die hs. hat.

Zu S. 191, Nro. 33 (bimezelten) vergl. Pfeiffer's Germania 1864 S. 365 (Fedor Bech) und Haupt's Zeitschrift VI, 273 ff.

S. 193, Nro. 39, die angelēten hüner, was alemannischer Ausdruck ist, kommen in fränkischen Kochbüchern als angeschlagene Hühner vor. S. 200 (Lebersulz) lis: „oder sust wass gaoter leber gehân macht."

München. Birlinger.

Bibliographischer Anzeiger.

Allgemeines.

J. Walser, Schritte zur Aufhellung des Sprachräthsels, betreffend indo-europäische Sprachwurzeln. (Hermannstadt, Filtsch.) 16 Sgr.
L. Geiger, Ursprung und Entwicklung der menschlichen Sprache und Vernunft. (Stuttgart, Cotta.) 2 Thlr. 16 Sgr.
W. Scherer, Zur Geschichte der deutschen Sprache. (Berlin, Duncker.) 2²/₃ Thlr.

Lexicographie.

J. C. Oehlschläger, German-english and english-german pocket-dictionary. (Philadelphia, Schäfer-Koraid.) 1½ Thlr.

Grammatisches.

L. de Belloe, De la formation des mots en allemand. (Leipzig, Brockhaus.) 16 Sgr.
T. de Beza, De Franciae linguae recta pronuntiatione. (Berlin, Schneider.) 20 Sgr.
N. Delius, Der sardinische Dialect des 13. Jahrhunderts. (Bonn, Marcus.) 10 Sgr.

Literatur.

F. Zarncke, Zur Vorgeschichte des Narrenschiffes. (Aus dem Serapeum.) (Leipzig, Weigel.) 10 Sgr.
A. Diezmann, Goethe's Liebschaften und Liebesbriefe. (Leipzig, Wigand.) 1⅓ Thlr.
H. Düntzer, Aus Goethe's Freundeskreise. Darstellungen aus dem Leben des Dichters. (Braunschweig, Vieweg.) 2 Thlr.
Max Heine, Erinnerungen an Heinrich Heine und seine Familie. (Berlin, Dümmler.) 1⅓ Thlr.
A. Schwartzkopff, Goethe's Faust, Shakespeare's Macbeth und König Lear im Lichte des Evangelii. (Schoenebeck, Berger.) 24 Sgr.
Stratmann, Francis Henry, an old english poem of the owl and the nightingale. (Crefeld, Gehrich.) 15 Sgr.

Hilfsbücher.

A. Thurnwald, Deutsches Lesebuch für die oberste Klasse der Realschule (Wien, Gerold.) 1 Thlr. 2 Sgr.

Fr. Herrmann, Deutsches Lesebuch. Illustrirt. Zweiter und dritter Theil. (Prag, Tempsky.) 1 Thlr.

G. Wendt, Grundriss der deutschen Satzlehre für untere Klassen. 3. Aufl. (Berlin, Grote.) 4 Sgr.

K. P. Kriebitzsch, Vorschule der Literaturgeschichte für Schulen. (Berlin, Stubenrauch). 22½ Sgr.

H. B. Rumpelt, Grundzüge der deutschen Literaturgeschichte. (Breslau, Gosohorsky.) 15 Sgr.

W. Dietlein, Einleitung in die deutsche Dichtung. (Braunschweig, Bruhn.) 26 Sgr.

E. Guerin, Modèles de lettres à l'usage des jeunes gens. (Leipzig, Wilfferodt.) 8 Sgr.

J. Appleton, Neue praktische Methode die englische Sprache zu lernen. (Philadelphia, Schäfer & Koradi.) 1½ Thlr.

G. Schneider, A pronouncing manual of german conversation. (Frankfurt, Boselli.) 10 Sgr.

Sammlung deutscher Lust- und Schauspiele zum Uebersetzen in das Englische, bearbeitet von J. Morris. Nro. 11: Minna von Barnhelm. (Dresden, Ehlermann.) 7½ Sgr.

W. Bertram, Sammlung zusammenhängender Uebungs-Aufgaben zum Uebersetzen aus dem Deutschen ins Englische für die Unter- und Mittelstufe. (Dresden, Ehlermann.) 15 Sgr.

